



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

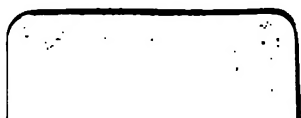
### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600092653V













2

LA

# PLÉIADE FRANÇOISE





## DIVERS POEMES

PARTIE INVENTIONS, PARTIE TRADUCTIONS

---

### LA COMPLAINTE

DV DESESPÉRÉ

*Qui prestera la parolle  
A la douleur qui m'afolle?  
Qui donnera les accens  
A la plainte qui me guyde,  
Et qui laschera la bride  
A la fureur que ie sens?  
Qui baillera double force  
A mon ame, qui s'efforce  
De soupirer mes douleurs?  
Et qui fera sur ma face  
D'une larmoyante trace  
Couler deux ruyseaux de pleurs?  
Sus mon cœur, ouure ta porte,  
Affin que de mes yeux sorte  
Vne mer à ceste foy.  
Ores fault que tu te plains,  
Et qu'en tes larmes tu baignes  
Ces montaignes & ces boys.*

*Et vous mes vers, dont la course  
A de sa premiere fourse  
Les sentiers habandonnez,  
Fuyez à bride aualée,  
Et la prochaine valée  
De vostre bruyt estonnez.*

*Vostre eau, qui fut clere & lente.  
Ores trouble & violente,  
Semblable à ma douleur soit,  
Et plus ne meslez vostre onde  
A l'or de l'arene blonde,  
Dont vostre fond iaunissoit.*

*Mais qui fera la premiere?  
Mais qui fera la derniere  
De voz plaintes? O bons dieux!  
La furie qui me domte,  
Las, ie sens qu'elle surmonte  
Ma voix, ma langue, & mes yeux.*

*Au vase estroict qui degoute  
Son eau, qui veult sortir toute,  
Ores semblable ie suis :  
Et fault (ô plainte nouvelle!)  
Que mes plainctz ie renouvelle,  
Dont plaindre assez ie ne puis.*

*Quand toutes les eaux des nûes  
Seroient larmes deuenues,  
Et quand tous les ventz congnuz  
De la charette importune,  
Qui fend les champs de Neptune,  
Seroient soupirs deuenuz :*

*Quand toutes les voix encores  
Complaintes deuiendroient ores,  
Si ne me suffiroient point  
Les pleurs, les soupirs, le plaindre,  
A viuement contrefeindre  
L'ennuy, qui le cœur me poingt.*

*Ainsi que la fleur cuillie  
Ou par la Bize assaillie*

*Pert le vermeil de son teinç  
En la fleur du plus doulx aage,  
De mon palissant visage  
La viue couleur s'esteinç.  
Vne languissante nuë  
Me fille defia la vëue,  
Et me souuient en mourant  
Des doulces riuës de Loyre,  
Qui les chansons de ma gloyre  
Alloit iadis murmurant :  
Alors que parmy la France  
Du beau Cygne de Florence  
Palloys adorant les pas,  
Dont les plumes i'ay tirées,  
Qui des ailes mal cirées  
Le vol n'imiteront pas.  
Quel boys, quelle solitude,  
Tesmoing de l'ingratitude  
De l'archer malicieux,  
Ne resonne les alarmes,  
Que les amoureuses larmes  
Font aux espris ocieux?  
Les bledz ayment la rousée,  
Dont la plaine est arroufée :  
La vigne ayme les chaleurs,  
Les abeilles les fleurettes,  
Et les vaines amourettes  
Les complaints & les pleurs.  
Mais la douleur vehemente,  
Qui maintenant me tormente,  
A repouffé loing de moy  
Telle fureur insensée,  
Pour enter<sup>2</sup> en ma pensée  
Le trait d'un plus iuste esmoy.  
Arriere plaintes friuoles  
D'un tas de ieuneffes folles :  
Vous ardens soupirs encloz,  
Laissez ma poitrine cuyte,*



*Et traynez à vostre fuyte ,  
Mile tragiques sangloz .  
Si l'iniure desfreiglée  
De la fortune aueuglée ,  
Si vng faulx bon-heur promis  
Par les faueurs iournalieres ,  
Si les fraudes familiares  
Des trop courtizans amis :  
Si la maison mal entiere  
De cent procez heritiere ,  
Telle qu'on la peut nommer  
La gallere defarmée ,  
Qui sans guide & mal ramée  
Vogue par la haulte mer :  
Si les passions cuyzantes  
A l'ame , & au corps nuyzantes ,  
Si le plus contraire effort  
D'une fiere destinée ,  
Si vne vie obstinée  
Contre vng desir de la mort :  
Si la triste congnoissance  
De nostre fresle naissance ,  
Et si quelque autre douleur  
Geyne la vie de l'homme ,  
Le merite qu'on me nomme  
L'esclaue de tout malheur .  
Qu'ay-ie depuis mon enfance  
Sinon toute iniuste offence  
Senty de mes plus prochains ?  
Qui ma ieunesse passée  
Aux tenebres ont laissée ,  
Dont ores mes yeux sont plains .  
Et depuis que l'âge ferme  
A touché le premier terme  
De mes ans plus vigoureux ,  
Las , hélas , quelle iournée  
Feut onq' si mal fortunée  
Que mes iours les plus heureux ?*

*Mes os, mes nerfs, & mes veines  
Tefmoins secrez de mes peines,  
Et mile souciꝝ cuyꝝans,  
Auacent de ma vieilleſſe  
Le triſte hyuer, qui me bleſſe  
Deuant l'eſté de mes ans.*

*Comme l'autonne ſaccage  
Les verdꝝ cheueux du boccage  
A ſon triſte aduenement,  
Ainſi peu à peu ſ'eſſace  
Le creſpe honneur de ma face  
Veufue de ſon ornement.*

*Mon cœur ia deuenu marbre  
En la fouche d'vng vieil arbre  
A tous mes ſens tranſmueꝝ :  
Et le ſoing, qui me deſrobe,  
Me faiꝝ ſemblable à Niobe  
Voyant ſes enfans tuez.*

*Quelle Medée ancienne  
Par ſa voix magique  
M'a changé ſi promptement?  
Fichant d'aiguilles cruelles  
Mes entrailles, & moëllles  
Serues de l'enchantement?*

*Armez vous contre elle douques  
O vous mes vers! & ſi onques  
La fureur vous enflamma,  
Faites luy ſentir l'iambe,  
Dont contre l'ingrat Lycambe  
La rage Archiloq' arma.*

*O nuit! ô ſilence, ô lune!  
Que ceſte vieille importune  
Oſe du ciel arracher,  
Pourquoy ont la terre, & l'onde,  
Mais pourquoy a tout le monde  
Conſpiré pour me ſacher?*

*Ny toute l'herbe cuillie  
Par les champs de Theſſalie,*

*Ny les murmures secrez ,  
Ny la verge enchanteresse  
Dont la Dame vangereffe  
Tourna les visages Grecz :  
Ny les flambeaux qu'on allume  
Aux obseques , ny la plume  
Des mortuaires oiſeaux ,  
Ny les œufz qu'on teint & mouille  
Dans le sang d'une grenouille ,  
Ny les Auernales eaux :  
Ny les images de cire ,  
Ny ce qui l'enfer attire ,  
Ny tous les vers enchantez  
Par la vieille escheuelée  
D'une voix entremeslée  
Six & trois fois rechantez :  
Ny le menstrueux breuage  
Meflé avecques la rage  
Qui s'enfle au front des cheuaux ,  
Ny les furies ensemble  
Enfanteroient (ce me semble)  
Le moindre de mes trauaux.  
Moindre feu ne me consume ,  
Et moindre peste ne hume  
La tiede humeur de mes os ,  
Que l'Herculienne flamme  
Ayant le don de sa femme  
Engraué dessus le doz.  
Les flotz courrouſsez , qui baignent  
Leurs riuages qui se plaignent ,  
Ne sont plus sourds que ie suis :  
Ny ce peuple qui habite ,  
Ou le Nil se precipite  
Dedans la mer par sept huyz.  
Les ventz , la pluye , & l'orage ,  
N'exercent plus grand oultrage  
Sur les montz & sur les flotz ,  
Que l'eternelle tempeſte ,*

*Qui brouille dedans ma teste  
Mile tourbillons encloz.  
Comme la fole prestresse,  
A qui le Cynthien presse  
Le cœur superbe & despit,  
Herissant sa chevelure  
Contre-tourne son allure  
Par vng mouuement subit :  
Ainsi aueq' noire myne  
Tout furieux ie chemine  
Par les champs plus eslongnez,  
Remaschant d'vng soucy graue  
Mile fureurs, que l'engraue  
Sur mes sourciꝝ renfrongnez.  
Tel est le Thebain Panthée  
Quand son ame espoüantée  
Voit le soleil redoublé :  
Tel, le vangeur de son pere,  
Quand les serpents de sa mere  
Luy ont son esprit troublé.  
D'vne entre-suyuante fuyte  
Il adiourne, & puy annuyte :  
L'an d'vng mutuel retour  
Ses quatre saisons rameine :  
Et apres la lune pleine,  
Le croissant luyt à son tour :  
Tout ce que le ciel entourne,  
Fuyt, refuyt, tourne, & retourne,  
Comme les flotꝝ blanchiffans,  
Que la mer venteuse pousse,  
Alors qu'elle se courrousse  
Contre ses bords gemiffans.  
Chacune chose decline  
Au lieu de son origine :  
Et l'an, qui est coustumier  
De faire mourir, & naistre,  
Ce qui feut rien, auant qu'estre,  
Reduià à son rien premier :*

*Mais la tristesse profonde,  
Qui d'vng pié ferme se fonde  
Au plus secret de mon cœur,  
Seule immuable demeure,  
Et contre moy d'heure en heure  
Acquiert nouvelle vigueur.*

*Ainsi la flamme allumée,  
Que les ventz ont animée,  
Forcenant cruellement,  
En mille poinctes s'eslance,  
Dedaignant la violence  
De son contraire element.*

*Quand l'obscurité defferre  
Ses aisles deffus la terre,  
Et quant le present des Dieux  
Pour emmieller la peine,  
De toute la gent humaine  
Charme doucement les yeux :*

*Lors d'vne horreur taciturne  
Deffoubz le voyle nocturne  
Tout se fait paisible & coy :  
Toute maniere de beste  
Au sommeil courbe la teste  
Dedans son priué recoy.*

*Mais le mal, qui me reueille,  
Ne permet que ie sommeille  
Vng seul moment de la nuit,  
Sinon que l'ennuy m'assomme  
D'vng espoüantable somme,  
Qui plus que le veiller nuyt.*

*Puis quand l'aube se descouche  
De sa iaunissante couche  
Pour nous esclerer le iour,  
Avec moy s'esueille à l'heure  
Le foing rongearde, qui demeure  
En mon familier seiour :*

*Ou tout cela, que lon nomme  
Les bienheuretez de l'homme,*

*Ne me sçauroit esfouyr,  
Priué de l'aise, qu'apporte  
A la vie demy-morte  
Le doulx plaisir de l'ouyr.  
Et si d'vng pas difficile  
Hors du triste domicile  
Ie me trayne par les champs,  
Le soucy, qui m'accompagne,  
Ensemence la campagne  
De mille regrez tranchans.  
Si d'auanture l'arriue  
Sur la verdoyante riue,  
Pessourde le bruyt des eaux :  
Si au bois ie me transporte,  
Soudain ie ferme la porte  
Aux doulx goziers des oyzeaux.  
Iadis la tourbe sacrée,  
Qui sur le Loyr se recrée,  
Me daignoit bien quelquesfois  
Guyder autour des riuages,  
Et par les antres sauuages,  
Imitateurs de ma voix :  
Mais or' toute espoüantée  
Elle fuyt d'estre hantée  
De moy despit, & felon,  
Indigne que ma poiçrine  
Reçoÿue soubz la courtine  
Les sainctz presentz d'Apollon.  
Mesmes la voix pitoyable,  
Dont la plainte larmoyable  
Rechante les derniers sons,  
Dure & sourde à ma semonce  
Dedaigne toute responce  
A mes piteuses chansons.  
Quelque part que ie me tourne,  
Le long silence y seiourne  
Comme en ces temples deuotz,  
Et comme si toutes choses*

*Pesle mesle estoient r'enclofes  
Dedans leur premier Càos.  
Mettez moy donq', ou la tourbe  
Du peuple estonné se courbe  
Deuant le sceptre des Roys,  
Et en tous les lieux encore',  
Ou plus la France decore  
Et ses armes & ses loix :  
Mettez moy, ou lon accorde  
La contr'-accordante chorde  
Par les discordans accords,  
Et ou la beauté des dames  
Souffle les secrettes flammes  
Qui brulent dedans le corps :  
Mettez moy (si bon vous semble)  
Ou la Delienne assemble  
Sa bande apprise au labeur,  
A cry, à cor, & à fuyte  
Pressant la legere fuyte  
Des cerfsz aislez par la peur :  
Mettez moy, ou Cytherée  
En la saison alterée  
Sa ieune troppe conduict,  
Et sans craindre la froidure  
Dessus l'humide verdure  
Bale au serain de la nuit :  
Mettez moy là, ou florissent  
Les arbres, qui se nourrissent  
Au beau seiour d'Alcinoys,  
Et là, ou le riche Autonne  
D'une main prodigue donne  
L'honneur du front d'Acheloyz :  
Mettez moy, ou plus abonde  
Tout ce qui plus en ce monde  
Contente l'humain desir :  
Si ne pouray-ie en tel aise  
Trouuer plaisir, qui me plaise,  
Que l'obstiné déplaisir.*

*Helas, pourquoy tant s'augmentent  
Les malheurs, qui me tormentent  
Desespéré d'auoir mieux?  
Ou pourquoy à les accroistre,  
Par trop les vouloir congnoistre,  
Suys-ie tant ingenieux?  
Heureux, qui a par augures  
Preueu les choses obscures!  
Et trop plus heureux encor',  
En qui des Dieux la largesse  
A respandu la sagesse,  
Des cieux le plus beau tresor!  
Combien (si nous estions sages)  
Se demonstrent de presages,  
Auant-coureurs de noz maux?  
Soit par iniure celeste,  
Par quelque perte moleste,  
Ou par mort des animaux?  
Mais la pensée des hommes,  
Pendant que viuans nous sommes,  
Ignore le sort humain :  
La diuine prescience  
Par certaine experience  
Le tient cloz dedans sa main.  
Seroit point déterminée  
Quelque vieille destinée  
Contre les espriz sacrez?  
Mile, qui dessus Parnaxe  
Beurent de l'eau de Pegaze,  
Ont fait semblables regrez.  
De la Lyre Thracienne,  
Et de l'Amphionnienne  
Les malheurs ie ne diray :  
De l'auéglé Sthesicore,  
Et du grand auégle encore  
Les labeurs ie n'escriray.  
Ie tays la mort d'Eurypide,  
Et la Tortue homicide,*



*Je laisse encore la faim  
De ce miserable Plaute,  
Et les peines de la faulte  
De l'amoureux escriuain.  
Seulement me plaist escrire  
Comment le Dieu, qui inspire  
Le troppeau musicien,  
Mortel, soubz habit champestre,  
Sept ans les bœufz mena paistre  
Au riuaige Amphryſien.  
Mauldiſte dong' la lumiere,  
Qui m'esclaira la premiere,  
Puis que le ciel rigoureux  
Assuietit ma naissance  
A l'indomtable puissance  
D'vng astre si malheureux.  
O Dieux vangeurs, que lon iure,  
Dieux, qui puniſſez l'iniure  
D'vne rompue amitié,  
Si les deuotes prieres  
Pour les iniustes miseres  
Vous emeuuent à pitié,  
Las, pourquoy ne se retire  
De moy ce cruel martyre,  
Si mes innocentes mains,  
Pures de sang & rapines,  
Ne furent onques inclines  
A rompre les droictz humains?  
Je ne fuy né de la race,  
Qui dessus les montz de Thrace,  
O Dieux, s'arma contre vous,  
Ny de l'hoste abhominable,  
Qui pour son forſaiſt damnable  
Accreut le nombre des loups.  
Je n'ay hanté le college  
De ce larron sacrilege,  
Qui feut premier inuenteur  
De feindre la congnoiſſance*

*De vostre diuine essence  
Par vng visage menteur.  
Je ne fuis né de la terre,  
Qui en la Thebaine guerre  
Huma le sang fraternel,  
Dont le mutuel oultrage  
Tefmoigna l'aveugle rage  
De l'inceste paternel.  
D'une cruauté nouvelle  
Je n'ay rompu la ceruelle  
De mon pere, & si n'ay pas  
De ses entrailles saillantes  
Remply les gorges sanglantes  
Par vng nocturne repas.  
Si mon innocente vie  
Ne feut onques asseruie  
Aux serues affections :  
Si l'auare conuoitise,  
Si l'ambicion n'attise  
Le feu de mes passions :  
Si pour destruire vng lignage,  
Par escrit, ou tefmoignage,  
Ma langue n'a point menty :  
Si au sang de l'homme iuste  
Auecques le plus robuste  
Jamais ie n'ay consenty :  
Si la vieille depiteuse  
Du mal d'autrui conuoiteuse,  
Si l'ire, si la ranqueur,  
(Et si quelque autre furie  
A sur l'homme seigneurie)  
Ne m'ont affolé le cœur :  
Diuine maïesté haulte,  
D'ou me viennent, sans ma faulte,  
Tant de remors furieux ?  
O malheureuse innocence,  
Sur qui ont tant de licence  
Les astres iniurieux !*

*Heureuse la creature,  
Qui a fait sa sepulture  
Dans le ventre maternel!  
Heureux celui, dont la vie  
En sortant s'est veu rauie  
Par vn sommeil eternel!  
Il n'a senty sur sa teste  
L'ineuitable tempeste,  
Dont nous sommes agitez,  
Mais affeuré du naufrage  
De bien loing sur le riuage  
A veu les flotz irritez.  
Sus mon ame, tourne arriere,  
Et borne icy la carriere  
De tes ingrates douleurs:  
Il est temps de faire esprenue,  
Si apres la mort on treuve  
La fin de tant de malheurs.  
Ma vie desesperée  
A la mort deliberée  
Ia-defia se sent courir.  
Meure donques, meure, meure,  
Celuy, qui viuant demeure,  
Mourant sans pouuoir mourir.  
Ainsi le Devin d'Adrasfe,  
Qui pour le filz d'Iocaste  
Encontre Thebes s'arma,  
S'estlançoit de grand' audace  
Dedans l'horrible creuace,  
Qui sur luy se referma.  
Vous, à qui ces durs allarmes  
Arracheront quelques larmes,  
Soyez ioyeux en tout temps,  
Ayez le ciel fauorable,  
Et, plus que moy miserable,  
Vivez heureux, & contens.*

---

## HYMNE CHRESTIEN

*O Seigneur Dieu, mon rampart, ma fience,  
Rampare moy du fort de pacience  
Contre l'effort du corps iniurieux,  
Qui veult forcer l'esprit victorieux.  
L'ardeur du mal, dont ma chair est atteinte,  
Me faict gemir d'une eternelle plainte,  
Moins pour l'ennuy de ne pouuoir guerir,  
Que pour le mal de ne pouuoir mourir.*

*Certes, Seigneur, ie sens bien, que ma faulte  
Me rend coupable à ta maiesté haulie :  
Mais si de toy vers toy ie n'ay secours,  
Ailleurs en vain ie cherche mon recours.  
Car ta main seule inuinciblement forte  
Peult des enfers briser l'aure porte,  
Et me tirer aux rayons du beau iour,  
Qui luyt au ciel, ton eternel seiour.*

*Si ie ne fuyz que vile pouriture,  
Tel que ie suis, ie suis ta creature.  
N'est-ce pas toy, dont la diuine main  
De vil bourbier forma le corps humain,  
Pour y enter l'ame, que tu as feinte,  
Sur le protraict de ton image saincte?*

*N'est-ce pas toy, qui formas la rondeur  
De l'univers, tesmoing de ta grandeur,  
Et qui fendis l'obscurité profonde,  
Pour en tirer la lumiere du monde?  
N'est-ce pas toy, qui as presté le tour  
De l'Océan, qui nous baigne à l'entour,  
Fichant aux cieus du iour la lampe clere,  
Et le flambeau, qui à la nuit eclaire?*

*Et toutesfois ces grands ceuures parfaiz,  
Que ta main saincte heureusement a faiz,*

*Doyvent perir, non ta parole ferme,  
De qui le temps n'a point borné le terme.  
Cete parole a promis aux esleux,  
Dont les saints noms en ton liure sont leux,  
Ennuy, trauail, seruitude moleste,  
Le seul chemin de ton regne celeste.*

*O trop ingrat! ô trop ambicieux!  
Cil, qui premier nous defferma les yeux,  
Et qui premier, par trop vouloir congnoistre,  
Fist le peché entre nous apparoiſtre!  
Ce feut alors, que le ciel peu benin  
Vomit sur nous son courroux & venin,  
Faisant sortir du centre de la terre  
La peste, la faim, & la peste, & la guerre.*

*Le monde alors d'une nue empesché  
Viuoit captif soubz les loix du peché,  
De qui l'horreur sur tant d'ames immondes  
Fist deborder la vengeance des ondes :  
Alors, Seigneur, d'un clin d'œil seulement  
Tu moissonnas la terre également,  
Ne reseruant de tant de milliers d'hommes,  
Qu'une famille, en ces lieux, ou nous sommes.*

*O bienheureux & trois & quatre fois,  
Qui a goûté le sucre de ta vois!  
Et dont la foy, qui le peché deſie,  
En ton effort sa force fortifie!  
Certes celui, qui tel bien a receu,  
De son espoir ne se verra deceu :  
S'il est ainsi, que la foy sauua l'Arche,  
Et d'Israël le premier Patriarche,  
Ce fut celui, Seigneur, à qui tu fis  
Multiplier le nombre de ses filz,  
Plus qu'on ne voit d'estoiles flamboyantes,  
Ou de sablon aux plaines ondoyantes.*

*Ce peuple alors contrainct de se ranger  
Deſſoubz les loix du barbare eſtranger,  
Viuoit captif, quand ta main ſauorable  
Luy fist sentir ton pouoir ſecourable,*

*Fendant le cours de l'onde rougissant,  
Dont à pié sec ton peuple feut yffant,  
Et vid encor' loing derriere sa fuyte  
Floter sur l'eau l'Egyptienne fuyte.*

*Puis au mylieu des trauaulx & dangers  
Tu le guydas aux peuples estrangers  
Par les desers, ou vingt & vingt années  
Feurent par toy ces bandes gouuernées.  
Là ta pitié, pour leur soif amortir,  
Fist des rochers les fontaines sortir,  
Et fist encor' de ta main planteureuse  
Neger sur eulx la manne sauoureuse.*

*Là feut soubz toy Moyse ton amy  
Chef de ta gent, qui murmuroit parmy  
Les longs erreurs de ce desert sauuage,  
D'auoir laissé l'Egyptien riuage.  
Là maintefois le cours de ta fureur  
Se desbrida sur l'obstinée erreur  
De ces mutins : & tes loix engrauées  
Se virent là mile fois depraüées.*

*O quantefois de ton graue sourcy  
Tu abyfmas ce faulx peuple endurecy !  
Qui mesprisant de son Dieu les louanges  
Idolatroit apres les Dieux estranges.  
Iustice adonq' sur le peché naissant  
Faisoit brandir son glayue punissant,  
Et la pitié loing du ciel exilée  
Erroit ça bas triste, & descheuelée.*

*Finablement, ce peuple belliqueur  
Guydé par toy, haulsa le chef vainqueur  
Sur mile Roys & peuples, que la guerre  
Fist renuerfer horriblement par terre,  
Ains que les tiens par sentiers incongnuz  
Fussent aux champs planteureux paruenuz,  
Ou tu auois des mainte & mainte année  
Au parauant leur demeure bornée.*

*Qui contera les dangers & horreurs,  
Les fiers combaiz, & vaillantes fureurs*

*De Iosué? & la braue entreprixe  
 De Gedéon, que ta main fauorixe?  
 Qui descrira ce Guerrier ordonné  
 Pour le rampart de ton peuple estonné,  
 Et le forsaict de la main desloyale,  
 Qui luy embla sa perruque fatale?  
 Qui chantera l'oracle d'Israël,  
 Ce grand prophete & prestre Samüel,  
 Saül, Ionathe, & les despouilles vides  
 Rouges du sang de tes Israélides?  
 O Dieu guerrier! des victoires donneur!  
 Donne à mes doigx cete grace & bonheur,  
 De n'accorder sur ma lyre d'iuoyre  
 Pour tout iamais, que les vers de ta gloire.  
 S'il est ainsi, arriere les vains sons,  
 Les vains soupirs, & les vaines chansons :  
 Arriere amour, & les songes antiques  
 Elabourez par les mains poëtiques.  
 Ce n'est plus moy, qui vous doy' fredonner :  
 Car le Seigneur m'a commandé sonner  
 Non l'Odissee, ou la grand' Iliade,  
 Mais le discours de l'Israéliade.*

*Lors ie diray ce grand pasteur Hebrieu,  
 Qui s'opposa pour le peuple de Dieu :  
 Les saints accords de sa Lyre faconde,  
 Le certain coup de sa fidele fonde,  
 Auec' l'honneur de son premier butin,  
 Et le grand tronq du braue Philistin.  
 Je chanteray par combien de trauerses  
 Il sceut tromper les embusches diuerses  
 De ses hayneux, ains que Dieu l'eust assis  
 Pour commender au peuple circoncis.  
 Heureux vray'ment si l'œil de Bersabée<sup>2</sup>  
 Sa liberté n'eust onques desrobée,  
 Et s'il n'eust mis en proye à l'estranger  
 Celuy qui feut de sa mort messager!  
 Las, ce qu'on voit de bonheur en ce monde,  
 Iamais constant, & ferme ne se fonde,*

*Et nul ne peut fuyure d'vng cours entier  
De la vertu le penible sentier.  
Quel siecle encor' ne porte tesmoignage,  
Du Roy congneu par le furnom de sage?  
Qui attraynant des plus barbares lieux  
L'or, & l'argent, & le bois precieux,  
Elaboura d'estofe & d'artifice  
Du temple saint le superbe edifice.*

*Ce n'est icy, que descrire ie veux  
De ses vieux ans les impudiques feux,  
De sa maison la grand' troppe lascive,  
Sa vanité, & sa pompe excessiue,  
Pour ses faulx Dieux le vray Dieu meprisé,  
Et de son filz le sceptre diuisé.*

*Le voy encor' les campagnes humides  
Rougir au sang de ces Abrahamides,  
Peuple endurcy entre tous les humains :  
Qui adorant l'ouurage de ses mains,  
Parfume Bâl d'encens, & sacrifice.  
Peuples, & roys, apprenez la iustice :  
Et si de Dieu quelque peur vous auez,  
Dedans voꝝ cœurs hardiment engranez  
La mort d'Achab, & la serue couronne  
De tant de roys captifz en Babilonne.*

*Mais toy, Seigneur, de qui le braz puissant  
Decaptiua ton peuple languissant,  
Si de bon cœur deuant toy ie lamente,  
Romps le lien du mal, qui me tormenté,  
Ou mon esprit, pour de toy l'approcher,  
Tire dehors la prison de la chair.*

*Ie ne veulx point par vng autel de terre  
Encourtiné de verueine, & d'ierre,  
Par vers charmeꝝ, ny par prodigues vœux,  
Mottes, encens, ou meurtre de cent bœufz,  
De ma santé hastier la course lente,  
Las ! qui tant feut au partir violente.*

*Gueriz, Seigneur, gueriz moy de peché,  
Dont le remede à tout autre est caché :*



*Alors mes vers, louant des faictz louables  
Te pourront estre offrandes agréables.*

---

## LA MONOMACHIE

DE DAVID ET DE GOLIATH.

*Celuy en vain se vante d'estre fort,  
Qui aueuglé d'une ire outrecuydée  
Ne voit combien peu sert vng grand effort,  
Quand de raison la force n'est guidée.  
L'humble foiblesse est volontiers aydée  
De cetuy la, qui donne la victoire :  
Mais du haultain la fureur debridée  
Pert en vng coup & la force & la gloire.  
Ny le canon, ny le glaive tranchant,  
Ny le rampart, ny la fosse murée,  
Ont le pouuoir de sauuer le meschant,  
Dont le Seigneur la vengeance a iurée.  
Les fiers torrens n'ont pas longue durée :  
Et du sapin, vmbrage des montaignes,  
La hauteur n'est si ferme & asseurée,  
Que l'arbrisseau, qui croist par les campagnes.  
O Dieu guerrier, Dieu que ie veulx chanter,  
Ie te supply', tens les nerfs de ma lyre :  
Non pour le Grec, ou le Troyen vanter,  
Mais le Berger, que tu voulus eslire :  
Ce feut celuy, qui s'opposant à l'ire  
Du Philistin mesprisant ta hauteesse,  
Monstra combien puissante se peut dire  
Dessou' ta main vne humble petiteesse.  
Toy, qui armé du saint pouuoir des cieux,*

*Deuant l'honneur, & les yeux de la France,  
Dontas iadis l'orgueil ambicieux,  
Qui sa fureur perdit au camp d'outrance :  
Puis que tu as de ce Dieu congnoissance,  
Qui des plus grands a la gloire etouffée,  
Escoute moy, qui louant sa puissance  
Te viens icy eriger vng trophée.*

*Le Philistin, & le peuple de Dieu*

*S'estoient campez sur deux croppes voisines.  
Icy estoit assis le camp Hebrieu :  
Là se montroient les tentes Philistines :  
Quand vn Guerrier flambant d'armes insignes,  
Sorty du camp du barbare exercite,  
Vint defier, & par vois, & par signes,  
Tous les plus fors du peuple Israelite.*

*Vingt & vingt fois ce braue Philistin*

*Estoit en vain sorty hors de sa tente,  
Et nul n'aspire à si riche butin :  
Dont Saül pleure, & crie, & se tormenté.  
Ou est celuy (disoit-il) qui se vente  
De s'opposer à si grand vitupere ?  
A cestuy la ma fille ie presente,  
Et affranchis la maison de son pere.*

*O Israël, iadis peuple indonté,*

*Ou estoit lors ceste grande vaillance,  
Dont tu auois tant de fois surmonté  
Les plus gaillars par le fer de ta lance ?  
Las, il fault bien, que quelque tienne offence  
Eust prouoqué la vengeance diuine,  
Puis que ton cœur eut si foible defence  
Contre vne audace & gloire Philistine.*

*On voit ainsi de peur se tapissant*

*Par les buyssons les humbles colombelles,  
Qui ont de loing veu l'aigle rauissant  
Tirer à mont, & fondre dessus elles.  
Alors ce fier avec' sifflantes ailes,  
Ores le hault, ores le bas air tranche,  
Et craquetant de ses ongles crüelles,*

*Raude à l'entour de l'espineuse branche.  
Tel se monstroït ce Guerrier animé :  
Et qui eust veu la grandeur de sa taille,  
Il eust iugé ou vng colosse armé,  
Ou vne tour desmarcher en bataille.  
Son corps estoit tout herissé d'escaïlle :  
D'airain estoit le reste de ses armes.  
Le fer adonq', & l'acier & la maille  
N'estoient beaucoup vfitéz aux alarmes.  
Son heaume feut comme vng brillant escler,  
Sur qui flotoit vng menaçant pennache :  
Nembroth estoit protraict en son boucler :  
Sa main branloit l'horreur d'une grand' hache.  
Ainsi armé, par cent moyens il tasche  
Son ennemy à la campagne attraire :  
Mais Israël en ses tentes se cache,  
Epoüanté d'vng si fier auersaire.*

*O (disoit-il) fuyarde nation,  
Nourrie au creux des antres plus sauvages,  
Qui as laissé ton habitation  
Pour labourer noz fertiles riuages,  
Ou est ce Dieu, ou sont ces grands courages,  
Dont tu marchois si superbement haulte?  
Voicy le braz vangeur de tant d'outrages,  
Qui te fera recongnoistre ta faulte.*

*Je suis celuy, qui avec' ces deux mains  
Me feray voye au celeste habitacle.  
Lequel des Dieux, ou lequel des humains  
Osera donc' s'opposer pour obstacle!  
O sottie gent, qui pour vng faulx miracle,  
Te vas paissant de ces vaines merueilles :  
Ce n'est pas moy, que la voix d'vng oracle  
Si doucement tire par les oreilles.*

*Ou est celuy, qui batailloit pour toy,  
Le dy celuy, qu'Israël tant honnore?  
Que ne vient il s'opposer contre moy,  
Qui autre Dieu que ma force n'adore?  
Pauvre soldat, qui sur toy verras orc'*

*D'un rouge lac cete plaine arroüzee,  
Mieux te valust en tes dexers encore'  
Viüoter d'eau, & de blanche roüee.  
O gaillard peuple ! ô hardy belliqueur  
Parmy les boys, ou sur quelque montaigne !  
Est-ce ton Dieu, ou bien faulte de cœur,  
Qui te defend descendre à la campagne ?  
Vng cœur vaillant, que la force accompagne,  
En vng rampart volontiers ne se fie.  
Si quelqu'vng donq' en la vertu se baigne,  
Voicy au camp celuy qui le desfie.  
Comme en vng parc, qui est enuironné  
Du peuple oyxis à quelque iour de feste,  
Le fier taureau au combat ordonné  
Deça dela va contournant sa teste :  
Ce Philistin, qui au combat s'appreste,  
Brauant ainsi de menaces terribles,  
Faisoit floter les plumes de sa creste,  
Remplissant l'air de blasphemés horribles.  
Le camp Hebrieu tremblant à cete fois  
D'vng teinç de mort alla peindre sa face,  
Criant au ciel d'vne publique vois,  
Vange Seigneur, la sacrilege audace  
De ce crüel, qui ton peuple menace.  
Lors le Seigneur esbranlant sa main dextre,  
Donnoit aux siens vng signe de sa grace,  
Heureusement tonnant à la fenestre.  
Et sur le champ apparoisire lon voit  
Vn Bergerot à la chere eueillée :  
Sa pennetiere<sup>a</sup> en escharpe il auoit,  
Et à son braz sa fonde entortillée.  
Lors des deux camps la tourbe emerueillée  
D'vng œil fiché, en béant le regarde,  
Quand d'vne grace au danger aueuglée  
Le gay Berger au combat se hazarde.  
Mais quand ce fier vint à le regarder,  
Si brauement marchant parmy la plaine,  
D'vng riz amer se prist à l'œillader,*

Et de le voir plaignoit quasi la peine.  
 Puis tout soudain d'une audace haultaine  
 Se renfronçant en horrible furie,  
 Haussa la teste, & d'une vois loingtaine  
 Le survenant par tels mots il escrie :  
 Dy moy chetif, de ta vie ennuyé,  
 Petit bout d'homme, & honte de nature,  
 Quel tien hayneux t'a icy enuoyé,  
 Pour estre fait des corbeaux la pasture?  
 Tu me fais honte, ô vile créature,  
 Quand ie t'aguigne, & quand ie me contemple.  
 Si mouras-tu<sup>1</sup>. O la belle auanture,  
 Pour en dressez la despouille en vng temple!  
 Mais que ne vient sur cete arene icy  
 Ce fier Saül avec' sa lance? voire  
 Ce fort Abner, & ce Ionathe aussi,  
 A qui son arc a donné tant de gloire?  
 C'est là, c'est là, que ma vertu notoire  
 Se deust baigner : non point en cete fange,  
 Qui souillera l'honneur de ma victoire,  
 Et par sa mort accroitra sa louange.  
 Ha grand mastin (respondit le Berger)  
 Tes gros aboys me donnent assurance.  
 Car Dieu, qui veult tes blasphemés vanger,  
 Est le bouclier de ma ferme esperance.  
 Desia sa main sur ton chef se ballance,  
 Pour ton grand cors accabler sou' sa foudre :  
 Et me voicy, que sa iuste vangeance  
 Pouffe vers toy, pour te ruer en poudre.  
 Ce Diable adonq' tonnant horriblement,  
 Et tout baueux d'ecumeuze fumiere,  
 Grinça les dents espoüantablement,  
 Et en fronçant nez & front, & paupiere,  
 Blasphema Dieu, le ciel, & la lumiere.  
 Ainsi entre eux de parole ilz s'attachent :  
 Puis se hastant d'une alure plus fiere,  
 Diuersement au combat contre-marchent.  
 Le Philistin de fureur aueuglé,

*Roûant sa masse, alloit d'ardent courage,  
A gueule ouverte, & à pas dereglé,  
Portant la peur, la tempeste, & l'orage :  
Mais le Berger d'une allure plus sage  
Son ennemy ores costoye, & ores  
Subtilement luy met droict au visaige  
Le vent, la poudre, & le soleil encores.  
Comme l'on void au pié d'une grand' tour,  
Qu'à la campagne egaler on s'esforce,  
Le plonnier mynant tout à l'entour  
Faire une trace à la poudreuse amorce :  
Non autrement, par une longue entorce  
Ce cault Berger guynant à teste basse,  
Contre-gardoit son impareille force  
Contre l'horreur de la pesante masse.  
Le grand Guerrier à tour & à trauers  
Menoit les braz d'une force incroyable,  
Et fendant l'air par un siffiant reuers  
Alloit finir ce combat pitoyable :  
Quand du Seigneur la bonté secourable  
Trompa le coup de la crûelle dextre,  
Qui lourdement foudroyant sur le sable,  
Raza les pieds du Berger plus adextre.  
Finalement courbé sur les genous,  
Panché à droict, d'un pié ferme il se fonde :  
Ainsi que Dieu, lors qu'il darde sur nous  
Le feu vangeur des offences du monde :  
Ce fort Hebrieu roûant ainsi sa fonde  
Deux fois, trois fois, assez loing de sa teste,  
Auec' un bruit, qui en fendant l'air gronde,  
Fist descocher le trait de sa tempeste.  
Droict sur le front, ou le coup fut donné,  
Se va planter la fureur de la pierre.  
Le grand Colosse à ce coup estonné,  
D'un fault horrible alla bruncher par terre.  
Son harnois tonne, & le vainqueur le serre :  
Puis le cyant mesmes de son espée,  
Entortilla, pour le prix de sa guerre,*

*Contre l'orage du monde.  
Le fort cruel nous deuore  
Par non reuocable loy :  
Mais l'homme n'a point encore'  
Plus grand ennemy que soy.  
Tout autre animal apporte  
Plus grande commodité,  
Armant sa natiuité  
D'une defence plus forte.  
L'Homme seul à sa naissance,  
Par gemissemens & pleurs  
Tefmoigne son impuissance,  
Presage de ses malheurs.  
Mais si la Nature amere  
Aux hommes tant seulement,  
Nous est eternellement  
Trop plus maratre que mere\*,  
Il ne faut pourtant que l'homme  
Entre tous les animaux  
Seul miserable se nomme,  
Esclaue de mille maux.  
L'Ame en l'vniuers enclose  
Baillant nourriture aux cieux,  
A l'onde, à la terre, aux yeux,  
Qui eclerent toute chose,  
N'est-ce pas Dieu, qui embrasse  
Les membres de ce grand corps,  
Agitant toute la masse  
Par amyables discors?  
Cete Ame de la Nature  
Forma le dernier de tous  
L'Animal, qui est plus doux,  
Et plus noble creature :  
Affin qu'il feust seul capable  
D'vng sens plus diuin & hault,  
Estant aussi plus coupable,  
Si la raison luy defaut.  
La Prouidence diuine*

*Au tour du bras la grand' teste coupée.  
 Lors Israël, que la peur du danger  
 Suyvoit encor' en sa victoire mesme,  
 Sort de son camp, & du vainqueur Berger  
 Enuoye au ciel la louange supreme.  
 Le Philistin pasle de peur extreme  
 Monstre le dox; d'une fuyte vilaine :  
 Abandonnant le grand tronq froid, & blefme,  
 Qui gist sans nom sur la dexerte plaine.  
 Chantez, mes vers, cet immortel honneur,  
 Dont vous auez la matiere choisie :  
 Ce vous sera plus de gloire, & bonheur,  
 Que les vieux fons d'une fable moixie.  
 Car tout au pis, quand vostre poëzie  
 Du long oubly deuroit estre la proye,  
 Si auez vous plus sainte fantaizie,  
 Que le sonneur des Pergames de Troye.*

## ODE

AV REVERENDISS. CARDINAL DV BELLAY.

*Cetuy la qui s'estudie  
 Representer en ses vers  
 Tous les accidens diuers  
 De l'humaine tragedie,  
 Celuy encores descriue  
 Tous les floz tumultueux,  
 Qui retournent à la riue  
 D'Euripe l'impetueux.  
 L'air, le feu, la terre, l'onde,  
 Et les astres coniuerez  
 Nous rendent peu asseurez*



*Contre l'orage du monde.  
Le fort cruel nous deuore  
Par non reuocable loy :  
Mais l'homme n'a point encore'  
Plus grand ennemy que soy.  
Tout autre animal apporte  
Plus grande commodité,  
Armant sa natiuité  
D'une defence plus forte.  
L'Homme seul à sa naissance,  
Par gemissemens & pleurs  
Tefmoigne son impuissance,  
Presage de ses malheurs.  
Mais si la Nature amere  
Aux hommes tant seulement,  
Nous est eternellement  
Trop plus maratre que mere\*,  
Il ne faut pourtant que l'homme  
Entre tous les animaux  
Seul miserable se nomme,  
Esclaue de mille maux.  
L'Ame en l'vniuers enclofe  
Baillant nourriture aux cieux,  
A l'onde, à la terre, aux yeux,  
Qui eclerent toute chose,  
N'est-ce pas Dieu, qui embrasse  
Les membres de ce grand corps,  
Agitant toute la masse  
Par amyables discors?  
Cete Ame de la Nature  
Forma le dernier de tous  
L'Animal, qui est plus doux,  
Et plus noble creature :  
Affin qu'il feust seul capable  
D'vng sens plus diuin & hault,  
Estant aussi plus coupable,  
Si la raison luy defaut.  
La Prouidence diuine*

*Contre l'orage du monde.  
Le fort cruel nous deuore  
Par non reuocable loy :  
Mais l'homme n'a point encore  
Plus grand ennemy que soy.  
Tout autre animal apporte  
Plus grande commodité,  
Armant sa natiuité  
D'une defence plus forte.  
L'Homme seul à sa naissance,  
Par gemissemens & pleurs  
Tefmoigne son impuissance,  
Presage de ses malheurs.  
Mais à la Nature amere  
Aux hommes tant seulement,  
Nous est eternellement  
Trop plus maratre que mere\*,  
Il ne faut pourtant que l'homme  
Entre tous les animaux  
Seul miserable se nomme,  
Esclau de mille maux.  
L'Ame en l'vniuers enclose  
Baillant nourriture aux cieux,  
A l'onde, à la terre, aux yeux,  
Qui eclerent toute chose,  
N'est-ce pas Dieu, qui embrasse  
Les membres de ce grand corps,  
Agitant toute la masse  
Par amyables discors?  
Cete Ame de la Nature  
Forma le dernier de tous  
L'Animal, qui est plus doux,  
Et plus noble creature :  
Afin qu'il feust seul capable  
D'vng sens plus diuin & hault,  
Estant aussi plus coupable,  
Si la raison luy defaut.  
La Prouidence diuine*

*Mist en nous ses petiz feux,  
Nous faisant sentir par eux  
Le lieu de nostre origine.  
Ainsi de raison l'usage,  
Qui n'est en autre animal,  
Fait que l'homme, qui est sage,  
Discourt le bien & le mal.  
Mais le gros fardeau moleste,  
Dont nostre esprit est vestu,  
Tarde souvent la vertu  
De l'ame, qui est celeste.  
De là prouient la liesse,  
La douleur, & le souci,  
La peur, & la hardiesse,  
La haine, & l'amour aussi.  
De là prouient la furie  
De toutes les passions,  
Qui sur noz affections  
Exercent leur seigneurie :  
Si la raison, seule guide  
De noz esprits aveuglez,  
Souvent ne haulte la bride  
Aux apetiz dereglez.  
Vng chacun durant sa vie  
Porte vng domestique Dieu,  
Qui tousiours & en tout lieu  
Secretement le conuie.  
Voilà pourquoy nous ne sommes  
D'vng mesme desir domtez :  
Autant que nous voyons d'hommes,  
Autant sont de voluntez.  
Mais ny la court, ny les princes,  
Ny le fer victorieux,  
Ny l'honneur laborieux  
De commander aux prouinces,  
Ny les muses, que i'adore,  
Ny vng plus graue sçauoir,  
Le souuerain bien encore*

*Ne me feront pas auoir.  
Je ne blame la richesse,  
Ny les honneurs, ny les biens,  
Que pourroit bien faire miens  
Du Roy la grande largesse.  
J'admire la bonne grace,  
La beauté plaist à mes yeux,  
L'honneur vne antique race,  
Mais la vertu me plaist mieux.  
Tout ce qui est hors de l'homme,  
L'homme le desire, afin  
De paruenir à la fin,  
Que suffisance lon nomme.  
Mais la vertu, estimable  
Plus que tout l'indique honneur,  
Pour elle mesme est aimable,  
Et non pour autre bonheur.  
L'ayant pour ta guide prise,  
O l'ornement des prelatz !  
Tu montre bien que tu l'as  
En tes premiers ans apprise :  
Fuyant l'alechante amorce,  
Qui noz plus ieunes desirs  
Tire d'une douce force  
Aux peu durables plaisirs.  
Car sortant du ieu d'enfance  
Aux exercices plus fors,  
Ta vertu sortit alors  
Deuant les yeux de la France :  
Puis d'une aile plus legere  
Volant aux peuples diuers,  
La publique Messagere  
La porta par l'univers.  
Quel nombre pourroit suffire  
A raconter les dangers,  
Qui par les floz estrangers  
Ont agité ta nauire :  
Et celle de ton grand frere,*

Qui par l'heur de sa vertu  
 Rendoit la France prospere,  
 Et l'Espagnol abatu?  
 Comme du haut des montaignes,  
 Alors que la nege fond,  
 Deux hardis fleuves se font  
 Diuers cours par les campagnes,  
 Et puis en vne vallée  
 Venant à se ioindre en vng,  
 Courent à bride aualée,  
 Auecques vng nom commun :  
 Ainsy, l'indomté couraige  
 Du vaillant-docte LANGÉ,  
 Qui par la mort s'est vangé  
 De l'obliuieux outrage,  
 Ioignant son nom, & sa course  
 Au tien, qui n'est moins congneu,  
 Nous monstre de quelle source  
 Et l'vng, & l'autre est venu.

## LA LYRE CHRESTIENNE.

Moy cestuy la qui tant de fois  
 Ay chanté la muse charnelle,  
 Maintenant ie haulse ma vois  
 Pour sonner la muse éternelle.  
 De ceulx là, qui n'ont part en elle,  
 L'applaudissement ie n'attens,  
 Iadis ma folie estoit telle,  
 Mais toutes choses ont leur temps.  
 Si les vieux Grecq & les Romains  
 Des faux Dieux ont chanté la gloire,  
 Seron' nous plus qu'eulx inhumains,

*Taisant du vray Dieu la memoire ?  
D'Helicon la fable notoire  
Ne nous enseigne à le vanter :  
De l'onde viue il nous fault boyre,  
Qui seule inspire à bien chanter.*

*Chasse toute diuinité  
(Di& le Seigneur) deuant la mienne :  
Et nous chantons la vanité  
De l'idolatrie ancienne.  
Par toy, ô terre Égyptienne,  
Mere de tous ces petitz Dieux,  
Les vers de la Lyre Chrestienne  
Nous semblent peu melodieux.*

*Iadis le fameux inuenteur  
De la doctrine Academique  
Chassoit le poëte menteur  
Par les loix de sa republique.  
Ou est donq' l'esprit tant cynique,  
Qui ose donner quelque lieu  
Aux chansons de la Lyre ethnique,  
En la republique de Dieu ?*

*Si nostre Muse n'estoit point  
De tant de vanitez coyfée,  
La sainte voix, qui les cœurs poingt,  
Ne seroit par nous estoufée :  
Ainsi la grand' troppe echaufée  
Avec son vineux Euoé  
Estrangloit les chansons d'Orphée  
Au son du cornet enroué.*

*Cestuy-la, qui di& que ces vers  
Gastent le naif de mon style,  
Il a l'estomac de trauers,  
Preferant le doulx à l'vtile :  
La plaine heureusement fertile,  
Bien qu'elle soit veufue de fleurs,  
Vault mieulx, que le champ inutile  
Emaillé de mille couleurs.*

*Si nous voulons emmieller*

Nox chansons de fleurs poétiques,  
Qui nous gardera de mesler  
Telles douceurs en nox cantiques ?  
Conuertissant à nox pratiques  
Les biens trop long temps occupez  
Par les faulx possesseurs antiques,  
Qui sur nous les ont vsurpez.  
D'Israël le peuple ancien  
Affranchi du cruel seruice,  
Du riche meuble Egyptien  
Fist à Dieu plaisant sacrifice :  
Et pour embellir l'edifice  
Que Dieu se faisoit eriger,  
Salomon n'estima pas vice  
De mandier l'or estranger.  
Nous donques faisons tout ainsi :  
Et comme bien ruséz gendarmes,  
Des Grecz & des Romains aussi  
Prenons les bouclers & guyzarmes :  
L'ennemy baillera les armes,  
Dont luy mesme' sera batu.  
Telle fraude au faiç des alarmes  
Merite le nom de vertu.  
O fol, qui chante les honneurs  
De ces faulx Dieux ! ou qui s'amuse  
A farder le loz des seigneurs  
Plus aimez qu'amys de la muse.  
C'est pourquoy la mienne refuse  
De manier le luc vanteur.  
L'esperoir des princes nous abuse,  
Mais nostre Dieu n'est point menteur.  
Celuy (Seigneur) à qui ta vois  
Viument touche les oreilles,  
Bien qu'il sommeille quelquefois,  
Finablement tu le reueilles :  
Lors en tes œuures non pareilles  
Fichant son esprit, & ses yeux,  
Il se rid des vaines merueilles

*Du miserable ambicieux,  
Qui eslongné du droit sentier  
Suyt la tortueuse carriere,  
Ou celui, qui est plus entier,  
Plus souvent demeure en arriere,  
Humant la faueur iournaliere  
Compaigne des fouciꝝ cuyꝝans,  
Et la vanité familiere  
A la tourbe des courtiꝝans.*  
*Ma nef, euitez ce danger,  
Et n'attendez pas que l'orage  
Par force vous face ranger  
Au port apres vostre naufrage.  
L'homme ruzé par long vsage  
N'est follement auantureux :  
Mais qui par son peril est sage,  
Celuy est sage malheureux.*  
*Bien heureux donques est celui,  
Qui a fondé son assurance  
Aux choses dont le ferme appuy  
Ne desment point son esperance.  
C'est luy, que nulle violence  
Peult esbranler tant seulement,  
Si bien il se contreballence  
En tous ses faiãz egalement.*  
*Celuy encor' ne cherche pas  
La gloire, que le temps consomme :  
Saichant que rien n'est icy bas  
Immortel, que l'esprit de l'homme.  
Et puis le poëte se nomme  
Ores cigne melodieux,  
Or' immortel & diuin, comme  
S'il estoit compaignon des Dieux.*  
*Quand i'oy les muses cacqueter,  
Enfant leurs motz d'vng vain langage,  
Il me semble ouyr cracqueter  
Vng perroquet dedans sa cage :  
Mais ces folz qui leur font hommage,*



*Amorcez de vaines douceurs,  
Ne peuvent sentir le dommage,  
Que traynent ces mignardes Sœurs.*

*Si le fin Grec eust escouté  
La musique Sicilienne  
Peu cautement, s'il eust gousté  
A la couppe Circeienne,  
De sa douce terre ancienne  
Il n'eust regouté les plaisirs :  
Et Dieu chassera de la fienne  
Les esclaves de leurs desirs.*

*O fol, qui se laisse enuieillir  
En la vaine philosophie,  
Dont l'homme ne peut recueillir  
L'esprit, qui l'ame viuifie !  
Le Seigneur, qui me fortifie  
Au labeur de ces vers plaisans,  
Veut, qu'à luy seul ie sacrifie  
L'offrande de mes ieunes ans.*

*Puys quelque delicat cerueau,  
D'une impudence merueilleuse,  
Diâ que pour vng esprit nouveau  
La matiere est trop sourcilleuse :  
Pendant la vieillesse honteuse  
D'auoir pris la fleur pour le fruit,  
Haste en vain sa course boyteuse  
Après la vertu, qui la fuyt.*

*Celuy, qui prenoit double prix  
De ceux, qui sous vng autre maistre  
L'art de la Lyre auoient appris,  
M'enseigne ce que ie dois estre.  
Sus donques, oubliez, ma dextre,  
De ceste Lyre les vieux sons,  
Affin que vous foyez adextre  
A sonner plus haultes chansons.*

*Mais (ô Seigneur) si tu ne tens  
Les nerfs de ma harpe nouuelle,  
C'est bien en vain, que ie pretens*

*D'accorder ton loz dessus elle.  
Que si tu veulx luy prester l'aïfle,  
Alors d'vng vol audacieux,  
Cryant ta louange immortelle,  
Le voleray iusques aux cieux.  
Le luc ie ne demande pas,  
Dont les filles de la memoire  
Après les Phlegréans combas  
Sonnerent des Dieux la victoire.  
Deformais sur les bordz de Loyre  
Imitant le saint pource Hebreu,  
Mes doigtz fredonneront la gloire  
De celuy, qui est trois fois Dieu.*

## DISCOVRS

SVR LA LOVANGE DE LA VERTV ET SVR LES DIVERS  
ERREVRS DES HOMMES.

A SALM. MACRIN.

*Bien que ma muse petite  
Ce doux-vtile' n'immite,  
Qui si doctement escrit,  
Ayant premier en la France  
Contre la sage ignorance,  
Faið renaistre Democrit :  
Pourtant, Macrin, ne te fasche  
Si la bride vng peu ie lasche  
Au soing qui l'esprit me rompt :  
Et se pour t'aider à rire,  
J'ay entrepris de t'escrire,  
Pour me derider le front.  
La felicité non faulse,  
L'eschelle, qui nous surhaulte*

*Par degrez iusques aux cieux,  
N'est-ce pas la vertu seule,  
Qui nous tire de la gueule  
De l'Orque auaricieux?*  
*L'homme vertueux est riche :*  
*Si sa terre tombe en friche,  
Il en porte peu d'ennuy :*  
*Car la plus grande richesse,  
Dont les Dieux luy font largesse,  
Est tousiours avecques luy.*  
*Il est noble, il est illustre :*  
*Et si n'emprunte son lustre  
D'une vitre, ou d'un tumbeau,  
Ou d'une image enfumée  
Dont la face consumée  
Rechigne dans un tableau.*  
*S'il n'est duc, ou s'il n'est prince  
D'une & d'une autre prouince,  
Si est-il Roy de son cœur :*  
*Et de son cœur estre maistre,  
C'est plus grand' chose que d'estre  
De tout le monde vainqueur.*  
*Si les mains de la nature  
Toute sa linéature  
N'ont mignardé proprement<sup>a</sup>,  
Si en est l'esprit aymable :*  
*Et qui est plus estimable,  
Le corps, ou l'accoustrement?*  
*La richesse naturelle  
C'est la santé corporelle :*  
*Mais si le ciel est donneur  
D'une ame saine, & lauée  
De toute humeur depraüée,  
C'est le comble du bonheur.*  
*Que me sert la docte escolle  
De Platon, ou que l'accolle  
Tout cela, que maintenoit  
Le grand Peripatetique,*

*Ou tout ce qu'en son portique  
Zenon iadis soustenoit :  
Si l'ignorant & pauvre homme  
Tout ce que vertu on nomme  
Garde precieusement,  
Pendant que monsieur le sage,  
Qui n'a vertu qu'au visage,  
En parle ocieusement ?  
Que me sert-il, que l'embrasse  
Petrarque, Vergile, Horace,  
Ouide, & tant de secrez,  
Tant de Dieux, tant de miracles,  
Tant de monstres, & d'oracles,  
Que nous ont forgé les Grecz :  
Si pendant, que ces beaux songes  
M'apassent de leurs men songes,  
L'an, qui retourne souuent,  
Sur ses ailes empennées...  
De mes meilleures années,  
M'enporte avecques le vent ?  
Que me sert la théorique  
Du nombre Pythagorique :  
Vng rond, vne ligne, vng point :  
Le pinceter d'une chorde,  
Ou sçauoir, quel ton accorde,  
Et quel ton n'accorde point ?  
Que me sert voir tout le monde  
En papier, ou ie me fonde  
A l'arpanter pas à pas,  
Si en mon cœur ie n'eu' onques  
Mesure; ou nombres quelquonques,  
Accord, reigle, ny compas ?  
Que me sert l'architecture,  
La perspective, & peinture,  
Ou au mouuement des cieux  
Contempler les choses haultes,  
Si pour congnoistre mes faultes  
Ie ne me voy que des yeux ?*

*Que sert vne longue barbe,  
Vng clystere, vne reubarbe,  
Pour me faire vertueux ?  
Ou vne langue sçauante,  
Ou vne loy mise en vante  
Au barreau tumultueux ?*

*Que me sert-il, que ie vole  
De l'vng iusqu'à l'autre pole,  
Si ie porte bien souuent  
La peur & la mort en pouppe,  
Auecques l'horrible trouppe  
Des ondes grosses du vent ?*

*Que me sert, que ie m'ottroye  
Pour quelque petite proye  
Au sort douteux des combaiz,  
Si la fortune crûelle  
Et la mort continuëlle  
Me talonnent pas à pas ?*

*Que me sert-il, que ie suyue  
Les princes, & que ie viuie  
Aueugle, muet, & sourd,  
Si apres tant de seruices  
Ie n'y gaigne, que les vices,  
Et les bons iours de la court ?*

*C'est vne diuine ruzë  
De bien forger vne excuze,  
Et en subtil artizan,  
Soit qu'on parle, ou qu'on chemine,  
Contrefaire bien la mine  
D'vng vieil finge courtizan.*

*C'est vne louable enuie  
A ceux, qui toute leur vie  
Veulent demourer oyzeux,  
D'vng nouveau ne faire conte,  
Et pour garder qu'il ne monte,  
Tirer l'eschelle apres eulx.*

*C'est belle chose, que d'estre  
Des hommes appelé maistre,*

*Et du vulgaire eslongné,  
Ne parlant qu'en voix d'oracle,  
Espouanter d'vng miracle,  
Et d'vng sourcy renfrongné.*

*C'est chose fort singuliere  
Qu'une reigle irreguliere  
Dessoubs vng front de Caton :  
Ou dire, qu'on est fragile,  
Affeublant de l'Euangile  
La charité de Platon.*

*C'est vne heureuse pourfuytte  
Estre dix ans à la fuyte  
D'vng benefice empestre :  
Et puis, pour toute resourse,  
Vider & procez & bourse  
Par vng arrest non chastré.*

*C'est vne belle science,  
Pour faire vne experience  
Auant qu'estre vieil routier,  
Par la mort guerir les hommes,  
Et puis dire, que nous sommes  
Des plus sçauans du mestier.*

*C'est vng vertueux office,  
Avoir pour son exercice  
Force oyzeaux, & force aboys,  
Et en meutes bien courantes  
Clabauder toutes ses rentes  
Par les champs, & par les boys.*

*C'est vne chose diuine,  
Qu'une femme ou sotte, ou fine :  
C'est encor' vng heureux poinct  
De l'avoir pauvre, & fœconde,  
Puis monstrier à tout le monde  
Les cornes, qu'on ne void point.*

*C'est vng heureux aduantage,  
Qu'vng Alambic en partage,  
Vng fourneau Mercurien :  
Et de toute sa substance*

*Tirant vne quinte essence ,  
Multiplier tout en rien.*

*C'est vne chose fort graue  
Estre magnifique, & braue :  
Et sans y espargner Dieu ,  
S'obliger en beau langage :  
Et puis mettre tout en gage,  
Pour enrichir sainct Matthieu.*

*C'est chose noble, que d'estre  
En lice, en carriere adextre,  
Soit de nuict, ou soit de iour :  
Bon au bal, bon à l'escrime :  
Puis d'vng luc, & d'vne ryme  
Trionfer dessus l'amour.*

*Ce sont beaux motz, que brauade,  
Soldat, cargue, camyzade,  
Auec' vng braue san-dieu<sup>s</sup> :  
Trois beaux detz, vne querelle,  
Et puis vne maquerelle,  
C'est pour faire vng Demi-dieu.*

*Ce sont choses fort aiguës ,  
Par sentences ambiguës  
Philosopher haultement :  
Et voyant que la fortune  
Ne nous veult estre opportune ,  
Nous feindre vng contentement.*

*Quel estat doy' ie donq' suyure,  
Pour vertueusement viure ?  
Ie ne parle desormais  
Du courtizan ou agreste :  
Car c'est la fable d'Oreste,  
Qui ne s'acheue iamais.*

*Le tonneau Diogenique,  
Le gros sourcy Zenonique,  
Et l'ennemy de ses yeux ,  
Cela ne me desfie :  
La gaye philosophie  
D'Aristippe me plaist mieulx.*

*Celuy en vain se trauaille,  
Soit en terre, ou soit qu'il aille  
Ou court l'auare marchant,  
Qui fasché de sa presence,  
Pour trouuer la suffsence,  
Hors de foy la va cherchant.  
Macrin, pendant qu'à lurée  
Deffus la lyre enyurée  
Du nectar Aonien,  
Tu refredones la gloire,  
Qui consacre à la memoire  
Ton Mécenas, & le mien :  
Ma muse qui se pourmetne  
Par Aniou, & par le Meine,  
A faict ce discours plaissant :  
Ryant les erreurs du monde,  
Ou en raison ie me fonde,  
Le sage contrefaisant.*

---

## LES DEVX MARGVERITES

*Sus, ma Lyre, deormais  
Chante plus doux que iamais,  
L'une & l'autre MARGVERITE.  
Ce sont les deux fleurs d'eflite,  
Ou il faut cuillir ce miel  
Des chansons dignes du ciel.  
Iadis les Dieux transformoient  
En astres ceulx qu'ilz aimoient.  
Et si les vers sont croyables,  
Les campagnes pitoyables  
Grosses de sang, & de pleurs,  
Enfantoient les belles fleurs :*



*Le ciel, qui donne ses lois  
Soubz le sceptre de VALOIS,  
A mis au rang des planettes  
Les plus ardentes & nettes  
Tous les rameaux bienheureux  
De ce Tige planteureux.*

*Là est l'honneur d'Angoumois  
CHARLES, & le grand FRANCOIS,  
FRANCOIS, & CHARLES encores,  
Deux feux, qui eclairent ores  
Tout ainsi que les flambeaux  
Des freres, qui sont iumeaux.*

*Ilz luyzent d'ordre la hault,  
Et si des mortelz il chault  
A ceux la, qui plus ne meurent,  
Noz Rois, qui au ciel demeurent,  
Ne reieçent pas les veuz  
De leurs enfans & neueuz.*

*Du sang, que i'ay tant loué,  
Qui des Dieux est auoué,  
Deux belles fleurs sont venues :  
L'une vole sur les nues  
Qui a le ciel eclaircy,  
Et l'autre florist icy.*

*Ce dyamant, que voila,  
Est frere de cestuy-la :  
Ces rozes s'appellent rozes,  
Ces deux fleurettes declozes,  
Qui se ressemblent ainsi,  
Ont vng mesme nom aussi.*

*Ne me vantez plus, ô Grecz,  
De Narcisse les regrez,  
Ny la fleur de ses pleurs née :  
Ny l'ardeur Apollinée,  
Hyacint', dont le malheur  
Fist naistre vne rouge fleur.*

*Ne me vantez plus aussi,  
Ny Phebus, ny son Soucy,*

*Ny la fleur Adonienne,  
Ny la Telamonienne,  
Ny celles, par qui Iunon  
Aquist de mere le nom.  
Ne me vantez le seiour,  
Qui voit reuiure le iour,  
Ou du marinier sont quises  
Les Marguerites exquises :  
De la France le bonheur  
Surmonte l'Indique honneur.  
Sus donc, ô François esprits,  
Donnez l'honneur & le pris  
A la Marguerite saincte :  
Faiâtes de sa mort complainde,  
Par qui les auares cieux  
Ont rauy tout nostre mieux.  
Diâtes comme elle auoit eu  
L'honneur, l'esprit, la vertu,  
Qui tout nostre siecle honnore :  
Et de celle dont encore'  
Les iours ne sont reuoluz,  
Diâtes en autant, ou plus.  
C'est de mes vers l'ornement :  
Seule, qui diuinement  
Anime, enhardist, inspire  
Les bas fredons de ma Lyre :  
C'est elle, & ie sçay combien  
Mes chansons luy plaisent bien.  
Si des premiers ie n'ay pas  
Orné le Royal trespas,  
Aussi ma Muse est trop basse  
Pour vne premiere place :  
Et qui sçait si les derniers  
Se feront point les premiers ?  
Les artizans bien subtilz  
Animent de leurs outilz  
L'airein, le marbre, le cuyure :  
Mais châcun ne peut pas fuyure*

*Si hault & braue argument,  
Comme vng royal monument.  
Cestuy son sepulchre a bien,  
Et cestuy cy a le sien :  
Mais François, dont la memoire,  
Seule tumbe de sa gloire,  
Par tout le monde s'estend,  
Son sepulchre encor' attend.*

*L'edifice elaboré,  
Dont Mausole est honnoré,  
Les erreurs Dedaliennes,  
Les poinctes Egyptiennes,  
Et tout autre œuvre parfaict,  
En vng iour ne fut pas faict.*

*Qui a le stile assez hault,  
Pour epuyser, comme il fault,  
Vne gloire si seconde ?  
Le grand Monarque du monde  
De tout peintre & engraueur  
Ne cherchoit pas la fqueur.*

*Si me puis-ie bien vanter,  
De faire icy rechanter  
Les trois Angloixes Charites,  
Qui l'une des Marguerites  
Portent aux astres plus haultx  
En deux cent pas inegaulx.*

*Les Dieux de noz biens ialoux  
T'auoient plantée entre nous,  
Royale fleur de Nauarre,  
Et puis, d'une main auare  
T'arrachant de ces bas lieux,  
Ilz t'ont replantée aux cieux.*

*Là, le chault & la froideur  
Ne seichent point ta verdeur,  
Verdeur, que tousiours euante  
Vng Zephyre, qui doux-vante  
En ces lieux, ou en tout temps  
On voit rire le printemps.*

*Là, de mile & mile esprix  
Qui volent par le pourpris,  
Le ciel, qui sienne t'appelle,  
Ne voit vne ame plus belle :  
Le ciel ne peut il pas bien  
Reprendre ce qui est sien ?  
Le ciel t'a reprise donc,  
Nous laissant d'vng mesme tronc  
Cete autre Fleur, ta compaigne,  
Et ta fille, qui se baigne  
En ce labeur glorieux,  
Qui t'a mise au rang des Dieux.  
Permette le ciel amy,  
Qu'apres vng siecle & demy  
La Fleur icy florissante  
A la Fleur non perissante  
Puisse voler d'vng prinsault,  
Pour se reioindre la hault.  
Cependant nous, qui viuons,  
Ces doux vers nous escriuons,  
Affin que de race en race  
L'immortalité embrasse  
La non-mortelle valeur  
De l'vne & de l'autre Fleur.*

## ODE

AV SEIGNEVR DES ESSARS SVR LE DISCOVERS  
DE SON AMADIS<sup>10</sup>.

*Celuy, qui vid le premier  
Avec' sa torche etherée  
L'embrassement coutumier  
De Mars & de Cytherée,*

*Ce fut le tout-voyant Dieu,  
Celuy qui tient le milien  
Du chœur Hypocrenien,  
Dieu par qui fut reuelée  
Cete amour long temps celée  
Au Feuvre Iunonien.*  
*Ce Feuvre couuert alors  
De sueur & de poudriere,  
Doroit vng harnoy de cors  
A la scauante Guerriere :*  
*Ouurage laborieux,  
Ou Pourrier industrieux  
Auoit feind subtilement  
Les sciences, & les armes,  
Que sa sœur docte aux alarmes  
Fauorize egalement.*  
*Mais la honte, & le desdain,  
Qui luy domtent le courage,  
Luy font oublier soudain  
Cest ingenieux ouurage.*  
*Lors de ses plus fins outilz  
Il forge les rex subtilz  
Attachez à clouds d'aymant,  
Dont la mesme Ialouzie,  
Si on croit la poëzie,  
Lia l'vng & l'autre amant.*  
*Ayant dressé ses appaz,  
Il sort de son domicile,  
Tournant feintement ses paz  
Aux fournaiyes de Secile,  
Ou les braz acoustumez  
Des Cyclopes enfumez  
Coup sur coup vont martelant,  
D'yne tenaille mordente  
Retournant la masse ardente,  
Du tonnerre etincelant.*  
*Là ce vieillart Lemnien  
Feint d'aller à l'heure, à l'heure,*

*Pour donner au Thracien  
L'oportunité meilleure :  
Puis auecques vng long tour  
Celant son traistre retour  
Pour surprendre l'estranger,  
Ce sot ialoux delibere  
Par vng plus grand vitupere  
Sa grande honte vanger.  
A peine ce Dieu boyteux  
Auoit la porte passée,  
Et ia l'amant conuoiteux  
Tenoit sa dame embrassée :  
Et pressant l'iuoyre blanc,  
Or' la cuyse, ores le flanc,  
Or' l'estomac luy ferroit,  
Cueillant à leures desclozes  
L'ame, qui parmy les roxes  
Entre deux langues erroit.  
Ia-ia le feu rauissant  
Des douces flammes cruelles  
D'vng long soupir languissant,  
Humoit leurs tiedes moëllles :  
Et voicy de toutes pars  
Mile petiz neuds espars,  
Dont les deux amans lacez  
Plus fort s'estraignent & lient,  
Que les vignes ne se plient  
Sur les ormes embrassez.  
Pres du li&, qui gemissoit,  
Tesmoing d'vng si doulx martyre,  
Le ialoux se tappissoit,  
Mordant ses deux leures, d'ire.  
Puis courant deça dela,  
En sa chambre il appella  
Toute la troupe des Dieux,  
Et palissant de colere  
Leur montra cet adultere,  
Ioyeuse fable des cieux.*

*Mars paizible à cete fois,  
Fronçant le hault de sa face,  
Remaschoit à basse vois  
Le ne sçay quelle menace.  
Venus d'vng regard piteux  
Tenoit en bas l'œil honteux,  
Et de ses beaux doigts poliz,  
En vain mignardant sa force,  
Cà & là cacher s'efforce  
Et les rozes, & les lyx.*

*Celuy qui a veu le tour  
De l'yraigne<sup>11</sup> mesnagere,  
Filant ses rez à l'entour  
De la mouche passagere,  
Il a veu Mars & Venus  
Enchainez à membres nuds,  
Et Vulcain guignant au pres  
De son embusche yraigneuze,  
Qui la couple vergongneuze  
Alloit ferrant de si pres.*

*Alors les plus renfrongnez  
De la bande Olympienne,  
Soudain s'en sont eslongnez  
D'une ire Saturnienne.  
Mais quelqu'vng des moins facheux,  
Voyant ces folastres ieux,  
Se sent chatouiller le cœur,  
Et en fouriant desfire  
D'apprester ainsi à rire  
A l'iniurieux moqueur.*

*Celuy qui chanta iadis  
En sa langue Castillane  
Les prouesses d'Amadis,  
Et les beautez d'Oriane,  
Par les siecles enuieux  
D'vng sommeil obliuieux  
La s'en alloit obscurci,  
Quand vne plume gentile*

*De cete fable subtile  
Nous a l'obscur eclerci.  
C'est le Phebus des ESSARS,  
Lumiere Parixienne,  
Qui nous monstre le dieu Mars  
Ioint avec' la Cyprienne :  
Chantant sous plaisant discours  
Les armes & les amours,  
D'vng stile aussi violent,  
Lors qu'il tonne les alarmes,  
Comme aux amoureuses larmes  
Il est doucement coulant.*

*Si de ce braue suiect  
On goute bien l'artifice,  
On y verra le proiect  
De maint royal edifice :  
Qui tesmoigne le grand heur  
De la Françoisse grandeur.  
Là se peut encores voir  
Maint siege, mainte entreprise,  
Ou celui qui en deuise<sup>12</sup>  
Iadis a faict son deuoir.*

*Là se voit du grand François  
La foy constante & loyale,  
Ses faictz, sa grandeur, ançois  
Sa posterité royale,  
Dont l'vng, qui tient en sa main  
L'heur du monarque Romain,  
De la France est gouverneur :  
L'autre, tesmoing de sa race,  
Porte escrit dessus sa face  
Des Princeesses tout l'honneur.*

*Là ce gentil artizan  
Nous montre au vif quel doit estre  
Le prince, le courtizan,  
Le seruiteur, & le maistre :  
Combien d'vng fort bataillant  
Peut le courage vaillant :*



*Quel est ou l'heur, ou malheur  
D'une entreprise amoureuse,  
Et la chance malheureuse  
D'un iniuste querelleur.  
Qui du cygne Dorien  
Le vol imiter desire,  
D'un ozer Icarien  
Se joint des ailes de cire :  
Et celui se geyne en vain  
Après ce doulx escriuain,  
Qui s'efforce d'egaler  
(Soit que les armes il vante,  
Soit que les amours il chante)  
Le sucre de son parler.  
Vous, que les Dieux ont esleux  
Pour combattre l'ignorance,  
Et dont les escriz sont leux  
Des voisins de nostre France,  
Donnez à cetuy l'honneur  
Qui les fait par son bonheur  
De nostre langue apprentiz :  
Langue, qui estoit bornée  
Du Rhin, & du Pyrenée,  
Des Alpes, & de Thetis.  
Peut estre aussi, que les ans,  
Après vng long & long âge,  
Par estrangers courtizans  
Brouilleront nostre langage :  
Adonques la purité  
De sa doulce grauité  
Se pourra trouuer icy.  
Du Grec la veine seconde,  
Et la Romaine faconde  
Reuiuent encor' ainsi.  
Quel esprit tant sourcilleux  
Contemplant la Thebaïde  
Ou le discours merueilleux  
De l'immortelle Enelde,*

*Se plaint, que de ces auteurs  
Les poèmes sont menteurs?  
Ainsi l'Aueugle diuin  
Nous fait voir sous feint ouurage  
D'vng guerrier le fort courage,  
Et l'esprit d'vng homme fin.*

*Des poétiques esprits  
L'vtil & doulce escriture  
Comprend ce qui est compris  
Au ciel & en la nature.  
Les Roys sont les argumens  
De leurs diuins monumens :  
Et si nous montrent encor  
Le beau, l'honneste, l'vtil,  
Auec vng plus docte stile  
Que Crysepe ne Crantor.*

*Mais ie souhaite souuent  
D'estre banny iusq'au More,  
Ou que la fureur du vent  
Me pousse iusq'à l'Aurore,  
Quand i'oy bruyre quelque fois  
Du peuple l'indocte vois,  
Ou quand i'esoute les crix  
De ces pourceaux d'Epicure,  
Qui en despit de Mercure  
Grongnent aux doctes escrix.*

*L'vng plaint la contagion  
De la ieunesse abuzée :  
L'autre, la religion  
Par noms Payens deguizée.  
Cetui-cy fort elegant  
Va vng songer allegant :  
Cetuy-la trop rigoureux  
Approuue l'ediâ d'Auguste,  
Et le bannissement iuste  
De l'Artizan amoureux.  
Vous les diriez, tant ilx sont  
D'vne hayneuze nature,*

*Qu'avecques Tymon ilz ont  
Iadis pris leur nourriture.  
Caton semble dissolu  
A cetuy là qui a leu  
Dessus leur front Curien :  
Du reste, ie m'en raporte  
Au tesmoignage, que porte  
Leur ventre Epicurien.  
Puis ces graues enseignants  
D'une effrontée assurance  
Se prennent aux grands Seigneurs,  
Les accusant d'ignorance :  
Mesmes leurs cler-voyans yeux  
Se monstrent tant curieux,  
Que d'abaisser leurs edictz  
Iusq'aux simples damoizelles,  
Et aux cabinetz de celles  
Qui lixent nostre Amadis.  
Si le Harpeur ancien  
Qui perdit deux fois sa femme ,  
Corrumpit l'air Thracien  
D'une furieuse flamme :  
Pourtant nous n'auons appris  
D'auoir l'amour à mespris ,  
Dont la saincte ardeur nous poingt,  
Non celle desnaturée,  
Qui de Venus ceindurée  
Les loix ne reconnoist point.  
Mais pourquoy se sent blessé  
Par nostre façon d'escrire  
Celuy, qui a tout laissé  
Fors son vice de mesdire ?  
Lequel pour se dessacher,  
Voulant (ce semble) attacher  
Or' cetuy, ores celuy,  
Par ne sçay queles fornettes  
Faiâ vng present de sonnettes,  
A qui moins est fol que luy.*

*Si est ce, que le iapper  
De telz indoctes volumes  
N'a le pouuoir de couper  
L'aile aux bien-volantes plumes :  
Qui sous vng argument feint  
Nous ont fi viuement peint  
Toutes noz affections,  
L'honneur, la vertu, le vice,  
La paix, la guerre, & l'office  
Des humaines actions.  
Or entre les mieux appris  
Le chœur des mufes ordonne,  
Qu'à HERBERAY soit le pris  
De la plus riche couronne :  
Pour auoir fi proprement  
De son propre acoutrement  
Orné l'Achille Gaullois,  
Dont la douceur allechante  
Donne à celuy qui le chante,  
Le nom d'Homere François.  
Si i'auoy' l'archet diuin  
De la harpe Ronfardine,  
Le bas fredon Angeuin  
Diroit la gloire Effardine :  
Neantmoins tel ie suis,  
Ie la diray, fi ie puis,  
Non icy tant seulement,  
Mais en cent papiers encore,  
Afin que son bruit decore  
Le mien eternellement.*

## AV SEIGNEVR ROB. DE LA HAYE

POVR ESTRENE.

*Ores, que l'an dispos,  
Qui tourne sans repos  
Par vne mesme trace,  
Nous figure en son rond  
Du pere au double front  
Et l'une & l'autre face :*  
*Amy, pour toy ie veulx  
En poëtiques vœux  
De la nouvelle année  
Le iour solennizer,  
Afin d'eternizer  
Nostre amour nouveau-née.*  
*Ie t'offriroy les dons,  
Qui feurent les guerdons  
Des plus vaillans de Grece :  
Ou l'or malicieux,  
Qui tenteroit les yeux  
D'une chaste Lucrece :*  
*Ie t'offriroy encor'  
L'ambicieux thesor,  
Que le marchant auare  
Au plus pres du matin  
Pille pour son butin  
Au riuage barbare :*  
*Mais tant, & tant de biens,  
Que ie desire tiens,  
Ne font en ma puissance :  
Et l'auare soucy  
N'apaurist point aussi  
Ta riche suffisance.*

*Si ma main eust acquis  
Le sçauoir tant exquis  
D'un Lyfippe, ou Apelle,  
Tu deurois au pinceau,  
Au marbre, & au cizeau,  
Ta louange plus belle.*

*Je n'oubliroy icy  
Ton Sybilet aussi,  
Dont le docte artifice  
Nous rechante si bien  
Du Roy Mycenien  
Le triste sacrifice.*

*Mais la muse & les Dieux  
Ne t'ont fait studieux  
D'une peinture morte,  
Et puis contre le tems  
En mes vers tu attens  
Vne image plus forte.*

*Mais que dy-ie, en mes vers?  
Les tiens, qui l'univers  
Rempliront de leur gloire,  
Sur le marbre des cieux  
Engraueront trop mieux  
Le vif de ta memoire.*

*Tes phaleuces tant doux,  
Qui coulent entre nous  
Mille graces infuses,  
De nous font adorer  
Pour estre redorez  
Du plus fin or des muses.*

*Tu vyurois par les sons  
De plus haultes chansons  
Si ie sçauois eslire  
L'inimitable vois,  
Que le grand Vandomoys  
Accorde sur sa Lyre.*

*Quelz parfaits artizans  
N'ont bien donné dix ans*

*Au rond de leur science?  
Qui veult raur le pris,  
Doit estre bien appris  
Par longue experience.*

---

## ESTRENE

A D. M. DE LA HAYE.

*Je fay present de fleurettes descloses  
A Flore mesme, & à Venus de rozes,  
Quand par ces vers peu florissans i'essaye  
Faire florir la florissante Haye :  
Qui par l'hyuer de son âge touchée,  
Comme ces fleurs, ne se verra seichée :  
Mais florira trop mieux, que la couronne  
De son Printems, qui maintenant fleuronne.*

*Excusez donc' ma puissance peu haulte,  
Immitant ceux, qui n'ayans de rien faulte  
Prennent en gré l'humble present des hommes :  
Mesmes le Dieu de ce mois, ou nous sommes,  
Clavier de l'an, qui rien plus ne demande  
Que miel, & palme, & figues pour offrande.  
Le cœur sans plus les Deitez contente :  
Et c'est le don, lequel ie vous presente.*

---

## ODE PASTORALE

A BERTRAND BERGIER DE MONTEMBEV

Natif de Poitiers

POÈTE BEDONNIQVEROVFFONNIQVER<sup>12</sup>

*Bergers couchez à l'envers,  
A l'ombre des faules verds :  
Bergers, qui au pres des ondes  
Du Clain lentement fuyant,  
Arrestez le cours oyant  
De ses Nymfes vagabondes :  
Desmanchez voz chalumeaux  
Et diâtes à ces ormeaux,  
A ces antres & fontaines,  
N'escoutez plus noz chansons,  
Ny ces ruisseaux, ny leurs sons,  
Enfans des roches haultaines :  
Mais oyez le son diuin  
Du chalumeau Poiçeuin,  
Renouelant la memoire  
Du pasteur Sicilien,  
Et du grand Italien  
La viue & durable gloire.  
N'a gueres nostre Berger  
Trauersant d'vng pié léger  
Le doz chenu des montaignes,  
R'amena les doctes sœurs,  
Abreuuant de leurs douceurs  
Les Poiçeuines campagnes.  
C'est luy premier des bergers,  
Qui dedaignant les dangers*



*Ta Gelonis font plus emerueillable  
Au seul tumbeau de l'immortalité.  
De ces deux la, reste vng peu de memoire :  
De cestuy-cy la plus durable gloire  
Ne craint la mort, ny la posterité.*

---

## XIII SONNETZ

DE L'HONNESTE AMOVR

---

## I

*Comme en l'obieâ d'une vaine peindure  
Le repaissoy'plus l'esprit que le cœur,  
A contempler du celeste vainqueur  
La non encor' bien comprise nature :  
Je proietoy'sou's feinde couverture  
Les premiers traits de sa douce rigueur,  
Mieux figurant le mort de sa vigueur,  
Qu'imaginant le vif de sa poindure.  
Quand les saints vœux de mon humble vouloir  
Ne feurent mis du tout en nonchaloir  
Au Paradis du Dieu de ma victoire,  
Ou de sa main ce diuin guerdonneur  
M'a consacré prestre de son HONNEUR,  
Pour y chanter les hymnes de sa gloire.*

## II

*Ce ne sont pas ces beaux cheveux dorez,  
Ny ce beau front, qui l'honneur mesme honnore,  
Ce ne sont pas les deux archets encore'  
De ces beaux yeux de cent yeux adorez :  
Ce ne sont pas les deux brins colorez  
De ce coral, ces leures que i'adore,  
Ce n'est ce teind emprunté de l'Aurore,  
Ny autre obieç des cœurs enamourez :  
Ce ne sont pas ny ces lyz, ny ces rozes,  
Ny ces deux rancz de perles si bien clofes :  
C'est cet esprit, rare present des cieux,  
Dont la beauté de cent graces pouruëe  
Perce mon ame, & mon cœur, & mes yeux,  
Par les rayons de sa poignante vëue.*

## III

*Je ne me plaing' de mes yeux trop experts,  
Ny de mon cœur trop leger à les croyre,  
Puis qu'en seruant à si haulte victoire  
Ma liberté si franchement ie pers.  
Amour, qui void tous mes secrez ouuers,  
Me faiç penser au grand heur de ma gloire,  
Lors que ie peins au tableau de Memoire  
Vostre beauté, le seul beau de mes vers.  
Mais si ce beau vng fol dëzir m'apporte,  
Vostre vertu plus que la beauté, forte,  
Le coupe au pié, & veult qu'un plus grand bien  
Prenne en mon cœur vne accroissance pleine :  
Ou autrement, que ie n'attende rien  
De mon amour, fors l'amour de la peine.*

## IIII

*Vne froydeur secretement brulante  
 Brule mon corps, mon esprit, ma raison,  
 Comme la poix anime le tyzon  
 Par vn<sup>te</sup> ardeur lentement violente.  
 Mon cœur tiré d'une force allechante  
 Deffou' le ioug d'une franche prison,  
 Boit à longs traids l'aigre-doulce poyzon,  
 Qui tous mes sens heureusement enchante.  
 Le premier feu de mon moindre plaisir  
 Faiâ halleter mon alteré deſir :  
 Puis de noz cœurs la celeste Androgyné  
 Plus ſainctement vous oblige ma foy :  
 Car l'ayme tant cela que l'ymagine,  
 Que ie ne puis aymer ce que ie voy.*

## V

*Ce Paradis, qui ſouſpire le baſme  
 D'une Angelique & ſaincte gravité,  
 M'ouvre le ryx, mais bien la Deité,  
 Ou mon eſprit diuinement ſe paſme.  
 Ces deux Soleilx, deux flambeaux de mon âme,  
 Pour me reioindre à la Diuinité,  
 Perçent l'obſcur de mon humanité  
 Par les rayons de leur iumelle flâme.  
 O cent fois donq, & cent fois bienheureux  
 L'heureux aſpect de mon Aſtre amoureux !  
 Puis que le ciel voulut à ma naiſſance  
 Du plus diuin de mes aſſections  
 Par l'allambic de voſ perfections  
 Tirer d'Amour vne cinquieſme eſſence.*

## VI

*Quand ie suis pres de la flamme diuine,  
Ou le flambeau d'Amour est allumé,  
Mon saint desir saintement emplumé  
Iusq'au tiers ciel d'un prin-vol m'achemine.  
Mes sens rauyz d'une douce rapine  
Laissent leur corps de grand ayze pasmé,  
Comme le Saint des douze mieux aymé,  
Qui reposa sur la sainte poitrine.  
Ainsi l'esprit dedaignant nostre iour  
Court, fuyt, & vole en son propre seiour  
Iusques à tant que sa diuine dextre  
Haulse la bride au folastre desir  
Du seruiteur, qui pres de son plaisir  
Sent quelquefois l'absence de son maistre.*

## VII

*Le Dieu bandé a desbandé mes yeux,  
Pour contempler celle beauté cachée  
Qui ne se peut, tant soit bien recherchée,  
Représenter en vng cœur vicieux.  
De son autre arc doucement furieux  
La pointe d'or iustement descochée,  
Au seul endroit de mon cœur s'est fichée,  
Qui rend l'esprit du corps victorieux.  
Le seul desir des beautez immortelles  
Guynde mon vol sur ses diuines ailes  
Au plus parfait de la perfection.  
Car le flambeau, qui saintement enflamme  
Le saint brazier de mon affection,  
Ne darde en bas les saints traiz de sa flamme.*

## VIII

*Non autrement, que la Prestresse folle,  
En grommelant d'une effroyable horreur,  
Secoue en vain l'indomtable fureur  
Du Cynthien, qui brusquement l'afolle :  
Mon estomac gros de ce Dieu qui vole,  
Espouanté d'une aueugle terreur  
Se fai& rebelle à la diuine erreur,  
Qui brouille ainsi mon sens, & ma parole.  
Mais c'est en vain : car le Dieu, qui m'estrain&,  
De plus en plus m'eguillonne, & contrain&  
De le chanter, quoy que mon cœur en gronde.  
Chantez le donq, chantez mieux que deuant,  
O vous mes vers ! qui volez par le monde,  
Comme fueillars esparpillez du vent.*

## IX

*L'aueugle Enfant, le premier né des dieux,  
D'une fureur sainctement eslancée,  
Au vieil Caos de ma ieune pensée  
Darda les trai&s de ses tou'-voyans yeux :  
Alors mes sens d'vng discord gracieux  
Furent liez en rondeur ballencée,  
Et leur beauté d'ordre egal dispensée  
Conceut l'esprit de la flamme des cieux.  
De voz vertuz les lampes immortelles  
Firent briller leurs viues estincelles  
Par le vouté de ce front tant serain :  
Et ces deux yeux d'une fuyte suyuie  
Entre les mains du Moteur souuerain  
Firent mouuoir la sphere de ma vie.*

## X

*J'ay entassé moimesme' tout le bois,  
Pour allumer celle flâme immortelle,  
Par qui mon âme auecques plus haulte aile  
Se guinde au ciel d'vng egal contre-pois.  
Ja mon esprit, ja mon cœur, ja ma vois,  
Ja mon amour conçoit forme nouvelle  
D'vne beauté plus parfaitement belle,  
Que le fin or epuré par sept fois.  
Rien de mortel ma langue plus ne sonne :  
Ja peu à peu moimesme' j'abandonne,  
Par cete ardeur, qui me fait sembler tel,  
Que se monstroît l'indomté filz d'Alcmène,  
Qui dedaignant nostre figure humaine,  
Brula son corps, pour se rendre immortel.*

## XI

*Pour affecter des Dieux le plus grand heur,  
Et pour auoir, ô sacrilege audace !  
Sou' le mortel d'vne immortelle grace  
Idolatré vne sainte grandeur :  
Pour auoir pris de la celeste ardeur  
Ce qui de moy toute autre flâme chasse,  
Je sen' mon corps tout herissé de glace  
Contre le roc d'vne chaste froideur.  
L'aveugle oyseau, dont la perçante flâme  
S'afîle aux rayz du soleil de mon âme,  
Aguize l'ongle, & le bec rauissant  
Sur les dexirs, dont ma poitrine est pleine,  
Rongeant mon cœur, qui meurt en renaissant,  
Pour viure au bien, & mourir à la peine.*

## XII

*La docte main, dont Minerue eust appris,  
 Main, dont l'yuoire en cinq perles s'allonge,  
 C'est, ô mon cœur ! la lyme qui te ronge,  
 Et le rabot, qui polist mes escrits.*  
*Les chastes yeux, qui chastement m'ont pris,  
 Soit que ie veille, ou bien soit que ie songe,  
 Ardent la nuit de mon œil, qui se plonge  
 Au centre, ou tend le rond de mes esprits.*  
*L'esprit diuin, & la diuine grace  
 De ce parler, qui du harpeur de Thrace  
 Eust les ennui doucement enchantez,  
 Vous ont donné la voix inusitée,  
 Dont (ô mes vers) sainctement vous chantez  
 Le tout-diuin de vostre Pasithée.*

## XIII

*Puis que la main de la saige nature  
 Bastit ce corps, des graces le seiour,  
 Pour embellir le beau de nostre iour  
 Du plus parfait de son architecture :*  
*Puis que le ciel trassa la protraiture  
 De cet esprit, qui au ciel faiçait retour,  
 Habandonnant du monde le grand tour  
 Pour se reioindre à sa viue peinture :*  
*Puis que le Dieu de mes affections  
 Y engraua tant de perfections,  
 Pour figurer en cete carte peinte  
 L'astre bening de ma fatalité,  
 L'appen' ce vœu à l'immortalité,  
 Deuant les pieds de vostre image saincte.*

## LE POÈTE COURTISAN

*Je ne veux point icy du maître d'Alexandre,  
Touchant l'art poétique, les preceptes t'apprendre :  
Tu n'apprendras de moy comment iouer il fault  
Les misères des Roys dessus vn eschafault :  
Je ne t'enseigne l'art de l'humble comédie,  
Ny du Méonien la Muse plus hardie :  
Bref je ne monstre icy d'un vers Horatien  
Les vices & vertus du poëme ancien :  
Je ne depeins aussi le Poëte du Vide<sup>1</sup>,  
La court est mon auteur, mon exemple & ma guide.  
Je te veux peindre icy, comme vn bon artisan,  
De toutes ses couleurs l'Apollon Courtisan :  
Ou la longueur sur tout il conuient que ie fuye,  
Car de tout long ourage à la court on s'ennuye.*

*Celuy donc qui est né (car il se fault tenter  
Premier que lon se vienne à la court presenter)  
A ce gentil mestier, il fault que de ieunesse  
Aux ruses & façons de la court il se dresse.  
Ce precepte est commun : car qui veult s'auancer  
A la court, de bonne heure il conuient commencer.*

*Je ne veulx que long temps à l'estude il pallisse,  
Je ne veulx que refueur sur le liure il vieillisse,  
Feuilletant studieux tous les soirs & matins  
Les exemplaires Grecs, & les auteurs Latins.  
Ces exercices-la font l'homme peu habile,  
Le rendent catarreux, maladif, & debile,  
Solitaire, facheux, taciturne & songeard,  
Mais nostre courtisan est beaucoup plus gaillard.  
Pour vn vers allonger ses ongles il ne ronge,  
Il ne frappe sa table, il ne refue, il ne songe,  
Se brouillant le cerueau de pensemens diuers,  
Pour tirer de sa teste vn miserable vers,*



*Qui ne rapporte, ingrat, qu'une longue rifee  
Par tout ou l'ignorance est plus autorisee.*

*Toy donc qui as choisi le chemin le plus court,  
Pour estre mis au ranc des sçauans de la court,  
Sans mascher le laurier, ny sans prendre la peine  
De songer en Parnasse, & boire à la fontaine  
Que le cheual volant de son pied fit saillir,  
Faisant ce que ie dy, tu ne pourras faillir.*

*Le veulx en premier lieu, que sans suiure la trace  
(Comme font quelques vns) d'un Pindare & Horace,  
Et sans vouloir, comme eux, voler si haultement,  
Ton simple naturel tu suiues seulement.  
Ce proces tant mené, & qui encore dure,  
Lequel des deux vault mieulx, ou l'art, ou la Nature,  
En matiere de vers, à la court est vuide :  
Car il suffit icy que tu soyés guidé  
Par le seul naturel, sans art & sans doctrine,  
Fors cest art qui apprend à faire bonne mine.  
Car un petit sonnet qui n'a rien que le son,  
Un dixain à propos, ou bien une chanson,  
Un rondeau bien trouffé, avec une ballade  
(Du temps qu'elle couroit) vault mieux qu'une Iliade.  
Laisse moy donques là ces Latins & Gregeois,  
Qui ne seruent de rien au poëte François,  
Et soit la seule court ton Virgile & Homere,  
Puis qu'elle est (comme on dit) des bons esprits la mere.  
La court te fournira d'argumens suffisans,  
Et seras estimé entre les mieulx difans,  
Non comme ces refueurs, qui rougissent de honte  
Fors entre les sçauans, desquelz on ne fait compte.*

*Or si les grands seigneurs tu veulx gratifier,  
Argumens à propos il te fault espier :  
Comme quelque victoire, ou quelque ville prise,  
Quelque nopce, ou festin, ou bien quelque entreprise  
De masque, ou de tournoy : auoir force desseings,  
Desquelz à ceste fin tes coffres seront pleins.*

*Le veulx qu'aux grands seigneurs tu donnes des deuises,  
Le veulx que tes chansons en musique soyent mises,*

*Et à fin que les grands parlent souuent de toy,  
 Je veux que lon les chante en la chambre du Roy.  
 Vn sonnet à propos, vn petit epigramme  
 En faueur d'vn grand Prince, ou de quelque grand Dame,  
 Ne sera pas mauuais : mais garde toy d'vser  
 De mots durs, ou nouueaux, qui puissent amuser  
 Tant soit peu le lisant : car la douceur du stile  
 Fait que l'indocte vers aux oreilles distille :  
 Et ne fault s'enquerir s'il est bien ou mal fait,  
 Car le vers plus coulant est le vers plus parfaict.*

*Quelque nouueau poëte à la court se presente,  
 Je veux qu'à l'aborder finement on le tente :  
 Car s'il est ignorant, tu sçauras bien choistr  
 Lieu & temps à propos, pour en donner plaisir :  
 Tu produiras par tout ceste beste, & en somme,  
 Aux despens d'vn tel sot, tu seras galland homme.*

*S'il est homme sçauant, il te fault dextrement  
 Le mener par le nez, le louer sobrement,  
 Et d'vn petit soubrixi & branflement de teste  
 Deuant les grands seigneurs luy faire quelque feste :  
 Le presenter au Roy, & dire qu'il fait bien,  
 Et qu'il a meritè qu'on luy face du bien.  
 Ainsi tenant tousiours ce poure homme sous bride,  
 Tu te seras valoir, en luy seruant de guide :  
 Et combien que tu soys d'enuie epoinçonné,  
 Tu ne seras pour tel toutefois soubsonné.*

*Je te veux enseigner vn autre poinct notable :  
 Pour ce que de la court l'eschole c'est la table,  
 Si tu veux promptement en honneur paruenir,  
 C'est ou plus sagement il te fault maintenir.  
 Il fault auoir tousiours le petit mot pour rire,  
 Il fault des lieux communs, qu'à tous propos on tire,  
 Passer ce qu'on ne sçait, & se monstrier sçauant  
 En ce que lon a leu deux ou trois foirs deuant.*

*Mais qui des grands seigneurs veult acquerir la grace  
 Il ne fault que les vers seulement il embrasse,  
 Il fault d'autres propos son stile deguïser,  
 Et ne leur fault tousiours des lettres deuïser.*

*Bref, pour estre en cest art des premiers de ton aage  
Si tu veux finement iouer ton personnage,  
Entre les Courtisans du sçauant tu feras,  
Et entre les sçauans courtisan tu feras.*

*Pour ce te fault choisir matiere conuenable,  
Qui rende son auteur aux lecteurs agreable,  
Et qui de leur plaisir t'apporte quelque fruit.  
Encores pourras tu faire courir le bruit,  
Que si tu n'en auois commandement du Prince  
Tu ne l'exposerois aux yeux de ta prouince,  
Ains te contenterois de le tenir secret :  
Car ce que tu en fais est à ton grand regret.*

*Et à la verité, la ruse coustumiere,  
Et la meilleure, c'est, rien ne mettre en lumiere :  
Ains iugeant librement des œuvres d'un chacun,  
Ne se rendre subiect au iugement d'aucun,  
De peur que quelque fol te rende la pareille,  
S'il gaigne comme toy des grands Princes l'oreille.*

*Tel estoit de son temps le premier estimé,  
Duquel si on eust leu quelque ouurage imprimé,  
Il eust renouvelé, peut estre, la rîsee  
De la montaigne enceinte : & sa Muse prîsee  
Si hault au parauant, eust perdu (comme on dit)  
La reputation qu'on luy donne à credit.  
Retien donques ce poinct : & si tu m'en veux croire,  
Au iugement commun ne hasarde ta gloire.  
Mais sage fois content du iugement de ceux  
Lesquelz trouuent tout bon, ausquelz plaire tu veux,  
Qui peuuent t'auancer en estats & offices,  
Qui te peuuent donner les riches benefices,  
Non ce vent populaire, & ce friuole bruit  
Qui de beaucoup de peine apporte peu de fruit.*

*Ce faisant, tu tiendras le lieu d'un Aristarque,  
Et entre les sçauans feras comme un Monarque :  
Tu feras bien venu entre les grands seigneurs,  
Desquelz tu receuras les biens & les honneurs,  
Et non la pauureté, des Muses l'heritage,  
Laquelle est à ceux-là reseruee en partage,*

---

*Qui dedaignant la court, facheux & malplaisans,  
Pour allonger leur gloire, accourcissent leurs ans.*

---

## A PHŒBUS.

*O Race Latonienne,  
Saincte clarté Delienne,  
Dieu en Cyrene adoré,  
A qui pendent en echarpe  
Et le Carquois & la Harpe,  
Apollon au crin doré.  
Pere ne mets en arriere  
Le soupir de ma priere,  
Puis que tes saintes douceurs  
M'allaiant des mon enfance,  
M'ont fait nommer par la France,  
Le Nourrison des neuf Sœurs.  
Tu sçais toutes medicines,  
Herbes, plantes, & racines,  
Qui chassent le mal des corps :  
Tu sçais toutes les sciences,  
Les arts, les experiences  
Des Augures, & des sorts.  
Ton grand œil qui tout regarde,  
D'enhault ses fleches nous darde,  
Dont tu vas l'ame inspirant  
Au sein de la Toutemere,  
Toy nommé du bon Homere,  
Apollon le loingtirant.  
C'est toy des Astres le pere,  
Qui le cours de l'an tempere,  
Et d'vne braue roydeur,*

*Forçant le grand tour du monde,  
Vois de la terre & de l'onde  
L'vniuerselle rondeur.  
Soubs les accords de ta Lyre,  
Qui des Dieux appaise l'ire,  
Les cieux tournent par compas :  
Et l'Aonienne danse,  
Au rapport de ta cadence,  
En rond mesure ses pas.  
Or' ta lampe retournee  
Nous rameine la iournee,  
Et or' s'ecartant de nous,  
Pour se plonger dedans l'onde,  
Laisse recouler au monde  
Des Dieux le present plus doux.  
Alors ta sœur, coustumiere  
De luire par ta lumiere,  
Nous monstre tout son beau front :  
Ou si la terre la garde  
Qu'à plein ell' ne te regarde,  
Nous esclaire en demi-rond.  
La Terre par toy fertile,  
Nous rend d'une vsure vtile  
Le gaing de nostre labeur,  
Qui de la faim miserable,  
Si tu luy es fauorable,  
Ne sentit onques la peur.  
Cecy sachant le bon homme,  
Son esperance te nomme,  
Te fait offrandes & vœus,  
A fin que son lieu champestre  
Puisse donner à repaistre  
A ses enfans & neueus.  
Escoute noz plaintes donques,  
Si de nous te chalut onques,  
Pere escoute noz clameurs,  
Ou soit que le champ verdoye,  
Ou soit que iaulne il ondoye*

*En espics ia demi-meurs.  
 Fay que l'humeur sauoureuse  
 De la vigne planteureuse,  
 Aux rays de ton œil dinin,  
 Son Nectar nous assaisonne,  
 Nectar, tel comme le donne  
 Mon doux vignoble Angevin.  
 Chasse loing de nostre terre  
 La faim, la peste, & la guerre,  
 Aux Turcs, ou plus loing encor,  
 Afin qu'en nostre prouince  
 Le regne d'un si bon Prince  
 R'ameine le siecle d'or.*

## SONNET ".

*Comme de fleurs le Printemps enuironne  
 Le gay chapeau de son chef verdissant,  
 Comme l'Esté d'espics est iaunissant,  
 Comme les fruits enrichissent l'Automne,  
 Comme en couleurs l'Arc celeste foisonne,  
 Comme en ioyaux l'Inde est resplendissant,  
 Comme en sablons Païol est blondissant,  
 Comme le Ciel d'estoilles se couronne,  
 Ainsi j'ay peingt de mille nouveautez  
 Cest œuvre mien : & si telles beautez  
 Ne sont par tout egaleement plaisantes,  
 Les fleurs, les bleds, les fruits, & l'arc des cieux,  
 Perles, sablons, estoilles reluyfantes  
 Egalement ne plaisent à noz yeulx.*

## SVR LE PAPAT DE PAVLE IIII.

*Comme apres la cruelle rage  
D'un long & violent orage,  
Lors que Proté meine paissant  
Des flots le troppeau blanchissant  
Parmy les humides campagnes,  
Et que sur les haultes montaignes  
Blanches d'escume on voit nager  
Le Nocher à rame lassée,  
Qui tenant la voyle abbaissee,  
Paslit pour le futur danger,*

*Si la Bonasse reuenue  
Chasse la pluuiuse nue,  
Descourant aux flots azurez  
Du Soleil les rais desirez,  
Chacun des mariniers à l'heure  
De si grand' frayeur se rassure,  
Et donnant aux membres lassez,  
Par le repos, nouvelle force,  
Avec le beaultemps s'efforce  
D'oublier les trauaux passez.*

*Comme apres la guerre felonne,  
Quand la furieuse Bellonne  
Secoue d'une fiere main  
Son foet souillé de sang humain,  
Et lors que le Dieu de la guerre  
Roüant le fer, remplit la terre  
De feu, de sang, & de fureur,  
Si la Paix, ceste vierge belle,  
Vient chasser la guerre cruelle  
Au milieu d'une telle horreur,  
Le fer homicide s'arreste,  
Et des cris l'horrible tempeste*

*Cesse tout court : le peuple espars  
Se rassemblant de toutes pars  
Peu à peu reprent assurance,  
Et d'une nouvelle esperance  
Consolant son mal ennuyeux,  
Met fin à la longue tristesse,  
Croyant ses pleurs en allaignesse  
Estre tourneæ avec les cieux.*  
*Et comme apres la froide Bize,  
Quand l'horreur qui tout casse, & brise,  
Les lacx & fleuves englaissant,  
Des troncs effueilleæ va froissant  
Les haults sommets, & de sa rage  
Les longs bras nouailleux<sup>19</sup> oultrage,  
Si apres cest hyuer cruel  
Sur le Mouton, ou sur la croppe  
Du Taureau, qui raut Europe,  
Se descouure l'Astre annuel,  
Aux rais de sa tresse doree,  
La campagne recoloree  
Du teint de ses plus belles fleurs,  
Se repeingt de mille couleurs :  
Et Progne & Philomele encore  
Saluant la vermeille Aurore,  
Chassent tout ennuy langoureux,  
Et font qu'avec la saison neusue  
Chacun plus allaigne se treuve,  
Plus content & plus amoureux.*  
*Ainsi la saincte Nef Romaine,  
Qui dessus ceste mer mondaine  
S'est veüe agiter si souuent  
Par l'effort d'un contraire vent,  
Et ceste saincte espouse encores  
Qui or' suë, ores tremble, & ores,  
Entre tant d'ennemis cruelx  
Paslit de se voir sur la teste  
Ceste guerre, ceste tempeste,  
Et cest hyuer, continuelx,*



*Voyant cesser telle menasse,  
Et du ciel serener la face,  
Bien tost espere avec les cieux  
Changer son enfer odieux,  
Et de changer bien tost espere  
Son triste hyuer en primeuere,  
Sa guerre en longue seureté,  
Ses pleurs en joyeuse allaigresse,  
Et en honorable richesse  
Sa miserable pauureté.*

*Et ce change se fai& en elle  
A cause d'un Nocher fidele,  
Que Dieu pitoyable a commis  
Parmy tant de flots ennemis  
Au gouuernaill de la Nauire :  
Graces à toy, souverain Sire,  
Moteur du Ciel, fidele espoux  
De ton espouse, eternal Pere,  
Pere benin, paix, & lumiere,  
Et guyde vniuersel de tous,  
Qui nous as donné de ta grace  
Un sain& Pilote qui embrasse  
La Verité : & qui, Seigneur,  
Ialoux de ta gloire & honneur,  
Entend tes secrets, & luyt comme  
Vne claire lampe dans Romme,  
Et sous l'heureux gouuernement  
Duquel, & sa bonté notoire,  
Le Monde chantera la gloire  
De ton Nom, eternellement.  
Cestuy par exemple & doctrine  
Remplira d'une Amour diuine  
Les chastes & nobles esprits,  
Et vainqueur raura le prix  
Aux ennemis de ton sain& Temple,  
Demonstrant d'un egal exemple  
Sa iustice & deuotion,  
Qui autre chose ne desire,*

*Que chasser loing de son empire  
 L'erreur, & la sedicion,  
 Que seme la bande heretique  
 Parmy le troupeau Catholique,  
 Et sera ce diuin Pasteur  
 De reduire premier auteur  
 Nos cœurs à la vraye lumiere,  
 Et à la sainte loy premiere  
 Que nous a donné Iesus Christ.  
 Et puis fera d'un cœur sans vice  
 Vn pur & deuot Sacrifice  
 De luy & nous au Saint Esprit.  
 Chanfon, tu n'es pas suffisante  
 Qu'un humble pasteur te presente  
 Deuant vn Pasteur souuerain,  
 Digne, qu'une plus docte main  
 Consacre au temple de memoire  
 Son loz, ses vertus, & sa gloire.  
 N'ayant donc ce bien merité  
 Tien toy loing d'une grandeur telle,  
 Et va baiser, si lon t'appelle,  
 Pieds & mains de sa sainteté.*

## LA NYMPHE DORMANTE A LA FONTAINE

DE PAPE IVLES III<sup>es</sup>.

*Bien fut iadis la chasteté craintive,  
 Seule n'osant par les bois s'egarer,  
 Ou sur les eaux, de peur d'y demeurer  
 De quelque Dieu peu chastement captiue.  
 Des Dieux cornus la grand' troppe lasciue*

*Ne permettoit les Nymphes s'asseurer,  
Fust au repos, fust pour desalterer  
Du long travail la chaleur excessive.  
Donques pourquoy est mon dormir si long,  
Ce qu'autre Nymphé en seurté ne fait onc?  
Cesse passant de t'en donner merueille.  
Iules qui peut les Dieux mesmes fascher,  
A commandé qu'au pied de ce rocher,  
Et seule, & nue, & chaste ie sommeille.*

---

## ELLE MESME

APRES LA MORT DV PAPE.

*Ce n'estoit pas le sommeil, qui fermoit  
Si longuement ma paupiere serree :  
Donques pourquoy suis-ie tant demeuree  
Tenant fermé l'œil qui point ne dormoit?  
Iadis mon eau, qui craintiue souloit  
Des yeux mortels se tenir separee,  
Pour estre plus des hommes asseuree,  
Dessoubs ces monts secretement couloit.  
Depuis voyant que l'honneur de mon onde,  
Iules, par toy estoit publique au monde,  
Mes yeux honteux n'ont ozé voir le iour :  
Mais puis qu'aux tiens la lumiere est faillie,  
Pour n'estre plus de vergongne assaillie,  
Le m'en retourne à mon premier seiour.*

---

## DES FEVZ DE IOYE FAICTS A ROME

L'AN 1554.

*Comme Neron chantoit le feu de Troye,  
 Ioyeux de voir du sommet d'une tour  
 Rome brusler, & rouër tout autour  
 Des grands palais la flamme qui ondoye :  
 Rome qui doit encore estre la proye  
 D'autres Nerons, Rome qui doit vn iour  
 D'un autre sac voir perdre son seiour,  
 En fait defia les sanglants feuz de ioye.  
 La miserable avec ses propres mains  
 Attize, hélas, par ses cantons Romains,  
 Les mesmes feuz qui luy feront la guerre :  
 Feuz allumez des torches du tombeau  
 Pour celebrer le nuptial flambeau,  
 Qui doit brusler l'Espaigne & l'Angleterre.*

## HYMNE DE SANTÉ

AV SEIGNEVR ROB. DE LA HAYE.

*La tes languissantes veines  
 Estoiënt pleines  
 D'un feu violent & fort,  
 La les pallissantes fièvres  
 Sur tes léures  
 Auoient imprimé la mort :*

*Ia te conduisoit la Parque  
Vers la barque  
De l'horrible Nautonnier,  
Et ia ton ame craintiue  
Sur la riue.  
Luy presentoit son denier :  
Quand le Dieu, que Cynthe adore,  
Qui t'honore  
De son present le plus beau,  
Retint le cours de ta fuyte  
Ia conduiſte  
Deſſus le bord du tumbeau.  
O combien ceſte main palle,  
Main fatale,  
Que ia bleſme tu fuyuois,  
Troubla les bandes compaignes  
Des montaignes,  
Des fontaines, & des boys!  
Elle auoit, la ſacrilege,  
Leur college  
Violé cruellement,  
Saccageant le double feſte,  
Qui leur teſte  
Ombrage eternellement.  
Le Laurier aux treſſes viues  
Sur leurs riues  
Panchoit demi-ſec en bas,  
Et la cheualine ſource<sup>21</sup>  
De ſa courſe  
Auoit arreſté les pas ;  
N'oyant plus la voix ſacree,  
Qui aggree  
Aux boys, qui ſont touſiours verds,  
Et la nombreuſe cadance  
De la danſe  
Qui ſ'animoit ſoubs tes vers.  
Mais le Medecin de Dele,  
Ce fidele*

*Garde des esprits sacrez,  
Alors ne mist en arriere  
La priere  
De tant de iustes regrez :  
Ains du ius d'une racine  
Medicine  
Te r'appellant d'Acheron,  
Sur toy fit la preuve encore  
Qui decore  
Le disciple de Chyron.  
Heureuse soit la recepte,  
Dieu prophete,  
Qui fit reuoir nostre iour  
A celuy, qui plus hault prise  
Ce qui brise  
Les portes du noir seiour.  
N'est-ce pas luy, qui les traces  
De tes graces  
Si diuinement conduið,  
Qu'ores ta suyte compaigne  
Ne dedaigne  
Des procez l'enroué bruit?  
N'est-il pas de celle bande,  
Qui commande  
Sur les eaux, & sur les boys,  
Luy, qui mile experiences  
De sciences  
Ioinð aux venerables loix?  
Sus donq pucelles Dryades,  
Sus Naiades  
Sortez de vostre prison :  
Dansez troppes Forestieres,  
Vous Riuieres,  
Sonnez ceste guerison.  
O Santé, saine Deesse,  
O Princesse  
Nourriciere des humains,  
O la plus belle peinture,*

Du Belley. — 11.

*Que Nature  
Fit onq' de ses doctes mains !  
C'est toy, qui fais que tout rie,  
La prairie  
Te doit son verd ornement :  
C'est toy, qui nourris les plantes  
Où tu antes  
Ta force diuinement.  
De tes saintes mains diuines  
Les racines  
Prennent leurs effectz diuers,  
Tu es la celeste flamme,  
Tu es l'Ame  
Infuse au grand vniuers.  
Sans toy, tout l'honneur qui dore  
De l'Aurore  
Les riuages emperlez,  
Sans toy, de la gardienne  
Paphienne  
Les plaisirs emmiellez :  
Le tableau, l'ancr, & le cuyure.  
Qui font viure  
L'ouurier apres son trespas,  
La musique, & les viandes  
Plus friandes  
Sans toy ne nous plairoient pas.  
Où tu es, la maladie  
Enlaydie,  
Le soing, qui nous ronge, & mord,  
Le chagrin, & la vieillesse,  
La foybleffe,  
Et le germain de la mort :  
Là (di-ie) ô des Dieux la fille,  
La famille  
D'enfer, ne seiourne point :  
Mais le plaisir y habite,  
Mais la fuyte  
Du dieu, qui les cœurs nous poingt.*

Que n'ose l'humaine race ?  
Nostre audace  
Ne permet que Iuppiter  
Les traîds foudroyans retire,  
Que son ire  
Faiçt iustement despiter.  
De l'appet le fier lignage,  
Tefmoingnage  
De noz faîds ambicieux,  
Osa par vne finesse  
Larronneffe  
Robber la flamme des cieux.  
Lors les vertus, qui s'ailèrent,  
S'enuolèrent,  
Et la Mort, qui lentement  
Haïtoit sa boiteuse fuyte,  
Nostre fuyte  
Tallonna premièrement.  
Lors les fiéures incogneuës  
Sont venuës,  
Et les malheureux mortels,  
Qui d'elles s'espoüanterent,  
Inuenterent  
Premièrement les autels.  
Pour te r'appeller, ô Sainte,  
Qui contraincte  
De t'en reuoler soudain,  
Viens reguerir nostre peine  
Que r'ameine  
Des Dieux le iuste desdain.  
Quel vers donques, ou quel hymne  
Sera digne  
De celebrer tes bienfaîts ?  
Voire celuy mesme encores,  
Celuy, qu'ores  
O Déesse ! tu nous fais.  
Qu'on dresse vn autel de terre,  
Qu'on l'enferme



*De l'yerre & de Lauriers verds :  
Qu'on y face vne ceinture  
De verdure,  
Qu'on y graue mile vers.  
Ce iour me soit tousiours feste,  
Que ma teste  
On entourne, car ie veulx  
Pour ta santé redonnee  
Ceste annee,  
M'acquiter de mile vœus.  
Celle tant douce lumiere  
Qui premiere  
Destourna ton iour fatal,  
Autant, amy, me soit elle  
Solennelle,  
Que mon propre iour natal.  
Courage, amis, ie vous prie,  
Que lon rie,  
Soient tous regrez endormis,  
Puis que le filz de Latonne  
Nous redonne  
L'ornement de noz amis.  
Amy, l'amy des Carites,  
Tu merites  
D'estre sainctement chanté :  
Sus donq', chacun vienne dire  
Sur sa Lyre  
Vn bel hymne de santé.  
Pour la premiere i'appelle  
La plus belle  
Du mont doublement poinctu,  
Ta sœur des Graces chérie,  
Qui marie  
Le sçauoir à la vertu.  
Io, Nymphé de la Haye,  
Que lon paye  
Ses vœus au dieu gardien,  
Ton frere ne te demande*

Pour offrande,  
Fors vn bel hymne Chrestien.  
Perdriel, & toy encore,  
Que t'honnore,  
O l'honneur Orleannois !  
Vien Audeberd, & accorde  
Sur ta corde  
Cest ornement Champenois.  
Et toy, dont la docte veine  
Nous r'ameine  
Le théâtre Athenien,  
Ornant de ta douce ryme  
La victime  
Du Prince Mycenien,  
Sybilet, ie te supplie,  
Qu'on n'oublie  
Les vœus, que lon a promis.  
Le Philien nous commande,  
Que lon rende  
Tel deuoir à ses amis.  
Ces petis vers, que ie ioüe,  
Ie les voüe  
A la seconde moytié,  
Qui tient ma serue pensee  
Enlacee  
D'une immortelle amitié.  
O la moitié de ma vie !  
Quelle enuie  
Fay d'escouter celle vois,  
Vois, dont les sainctes merueilles  
Mes oreilles  
Ont rauy cent mille fois.  
Lors de ta santé premiere  
La lumiere  
Te rendra tel à mes yeulx,  
Qu'une serene iournee  
Retournee  
Appres vn temps pluuiieux :

*Tel que l'escailleuse roüe,  
Dont se ioüe  
Le serpent, qui s'est fait beau  
Reprenant nouvelle force  
Soubs l'escorce  
D'une plus luyfante peau :  
Tel, comme la fleur mouillée,  
Despouillée  
De son lustre plus vermeil,  
Repeingt la première grace  
De sa face  
Aux rais du nouveau Soleil.  
Alors ta Lyre dorée  
Adorée  
Et des hommes, & des Dieux,  
Me dira l'horreur, qui couche  
A la bouche  
Du grand manoir stygieux.  
Tu me décriras la riue,  
Où arrive  
La grande troppe des esprits,  
Ce pendant ie t'appareille  
La merveille  
De mon Sixième entrepris.  
Là tu reliras la tourbe,  
Qui se courbe  
Soubs le sceptre Gnostien,  
Et l'autre mieux fortunée  
Destinée  
Au seiour Elysien,  
Où le Harpeur de Rhodope,  
Et sa troppe  
Font sous les bois verdelets,  
Ou dessus les riues molles  
Leurs caroles,  
Ou par les prez nouvelets.  
De ceste bande sacrée  
Est Ascree,*

*Lyne, & le Meonien,  
Et Pindare, & Stefichore,  
Et encore'  
Tout le chœur Aonien.  
Vne autre bande Romaine  
S'y promeine  
Par les destours plus secrez.  
Là est ta place eternelle  
Pres de celle  
De Catule aux vers sucrez.  
Pendant, auant que ta vie  
Soit rauie  
D'une plus forte langueur,  
Qu'on s'esjouisse, qu'on chante,  
Qu'on enchante  
Tout ce qui ronge le cœur.  
Ia-ia la Parque felonne  
Nous talonne,  
Et Minos n'a point appris  
D'ouir les plainctes des hommes,  
Quand nous sommes  
Au ranc des pasles esprits.  
Styx, qui d'une courbe trace  
Les embrasse,  
Leur empesche le retour,  
Cernant Phorreur du bas monde,  
De son onde,  
Par trois fois d'un triple tour.  
Mais si l'homme peult reuiure  
Par le liure,  
Ton image n'ira pas  
Au rang de ces pauvres nues  
Incongnues,  
Qui se lamentent là bas.*

---

## ODE AV PRINCE DE MELPHE

DIVISEE EN TREZE PAVSES.

*Voyant en ce siecle où nous sommes,  
 Sans faueur les plus doctes hommes,  
 Les arts d'Apollon en mespris,  
 Les Muses seruir de rifee,  
 Et la gloire aussi peu prisee,  
 Que les vertus en peu de pris,  
 Au croc j'auois pendu la lyre,  
 Deliberé de ne plus dire  
 Le loz des hommes vertueux :  
 Pour ne perdre plus la despense,  
 Le temps, la peine, & la semence,  
 En vn champ si peu fructueux.  
 Mais ton sçauoir admirable,  
 Mais ta vertu venerable,  
 Prelat des Prelats l'honneur,  
 Veut que ce propos ie change,  
 Et veut que d'une louange  
 Je soye encor le sonneur.*

## PAVSE I.

*Ta Sirene Sicilienne,  
 Terre autrefois iointe à la mienne  
 Par le nœu du sang Angeuin,  
 M'inuite à chanter avec elle  
 De Melphe la gloire immortelle,  
 D'un chant qui soit plus que diuin.  
 Le lien de l'amitié sainte,  
 Qui tient si saintement estreinte  
 Ton ame à ce grand Cardinal,  
 Dont le nom si fameux ie porte,*

*Bien qu'à mon espaule peu forté  
Ce fais soit par trop inegal,  
Ceste amitié me conuie  
D'immortalizer ta vie  
Au sein de l'éternité,  
Encor que ta renommée  
D'une aile mieulx emplumee  
Vole à l'immortalité.*

PAUSE II.

*Si ie voulois syyure Pindare,  
Qui en mille discours s'egare  
Deuant que venir à son poinct,  
Obscur ie brouillerois ceste Ode  
De cent propos : mais telle mode  
De louange ne me plai& point.  
Il me plai& de chanter ta gloire  
D'un vers, lequel se face croire  
Par sa seule simplicité :  
Sans me distiller la ceruelle  
Nui& & iour, pour rendre nouuelle  
Ie ne sçay quelle antiquité :  
Tirant d'une longue fable  
Vn loz qui n'est veritable,  
Pour farder l'honneur de ceux,  
Qui peincts de telles louanges,  
Comme de plumes estranges,  
N'ont rien de louable en eux.*

PAUSE III.

*Si l'auois faute de matiere,  
Ou que d'une Iliade entiere  
En toy ie n'eusse l'argument,  
Pirois de ton antique race*

*La vertu, l'honneur, & la grace  
Rechercher fous le monument.  
Je rendrois ta gloire eternelle  
Par la louange paternelle,  
Louant la magnanimité  
De ce sage & vertueux Prince  
Qui sert à ceux de sa prouince  
De miroir de fidelité.*

*La grandeur de son courage  
Se monstra contre l'orage  
De la fortune : & sa foy,  
Où tache ne s'est trouuee,  
En Piedmont fut esprouuee,  
Deffous l'un & l'autre Roy.*

## PAUSE IIII.

*De ce bon Prince les louanges  
Volant par les bouches estranges,  
Suffiroient pour rendre eternel  
L'honneur du fils, qui de sa race  
Suyuant la vertueuse trace,  
Chemine à l'honneur paternel.  
Mais, avecques le temps, j'espere  
Dresser vn sepulchre à ton pere,  
Et ne veux bastir ton renom  
Sur ses vertus, dont tu herites :  
Je veux sur tes propres merites  
Fonder la gloire de ton nom,  
Qui, sans qu'autre la supporte,  
De foy mesme est assez forte  
Pour durer contre les ans,  
Et de mille vertus pleine,  
Enfante sans nulle peine  
Mille arguments suffisans.*

PAUSE V<sup>re</sup>.

*Mais comme errant par vne pree  
De diuerfes fleurs diapree,  
La vierge souuent n'a loisir,  
Parmy tant de beautez nouuelles,  
De recognoistre les plus belles,  
Et ne sçait lesquelles choisir :*  
*Et comme le marchand encore  
Qui des plus beaux dons de l'Aurore  
Fait vn achapt, souuent se perd,  
Laisse, reprent, tourne & reuire,  
Puis prent, ne sçachant plus qu'eslire,  
Le premier qui luy est offert :*  
*Ainsi confus de merueilles,  
Pour tant de vertus pareilles  
Qu'en toy reluire ie voy,  
Ie perds toute cognoissance,  
Et pauvre par l'abondance  
Ne sçay que choisir en toy.*

PAUSE VI.

*Car si ie loué ta faconde,  
Ta grace à nulle autre seconde  
Veut estre assize au rang premier :*  
*Et si ta doctrine ie louë,  
Ton sens naturel ne m'aduouë  
Que ie le laisse le dernier.*  
*Si ie veux louer ta richesse,  
Ta suffisance & ta largesse  
Demandent le premier honneur :*  
*Et si ton bon-heur ie publie,  
Ta prudence veut que ie die,*



*Qu'elle est cause de ce bon-heur.  
 Si ta gravité ie vante,  
 Ta douceur veut que ie chante  
 Son merite : & fi ie veux  
 Louer ton Royal lignage,  
 Ton plus que Royal courage  
 Dit qu'il est plus genereux.*

## PAUSE VII.

*Si ta grandeur ie mets en compte,  
 Ta modestie qui n'a honte  
 D'honorer vn moindre que soy,  
 Veult estre de ceste partie,  
 Et dit que par la modestie  
 Se cognoist la grandeur d'un Roy.  
 Roy vray'ment se peut dire l'homme  
 Qui vit à soy-mesme', ainsi comme  
 Il te plaist viure, & comme encor'  
 Noz bons vieux peres fouloient viure,  
 Avant que le fer & le cuyure  
 Eussent chassé l'argent & l'or.  
 Cest heur, Prelat, te fait estre  
 De toy le prince, & le maistre,  
 Plus grand que celui qui court  
 Où l'ambition le meine,  
 Beant d'une attente vaine  
 Apres les dieux de la court.*

## PAUSE VIII.

*De mil' autres vertus cachees  
 D'une chaîne d'or attachees  
 Vn long escadron i'apperçoy,  
 Qui de toutes parts m'environne,  
 Se plaignant qu'à d'autres ie donne*

*Les louanges, que ie luy doy.  
Ainsi ma Muse peu discrete  
Comme dans les erreurs de Crete,  
Parmy tant de chemins tortus  
De ses pas se trouue deceuë,  
Et ne peut retrouver l'issüe  
Du labyrinth' de tes vertus.  
A fin donc que ie ne rentre  
Plus auant dedans le centre  
D'une si profonde mer,  
Muse retourne au riuage  
Et d'un plus seur nauigage  
Appren ta barque à ramer.*

PAUSE IX.

*Allon' voir ma douce compaignie  
Les doux plaisirs de la champaigne,  
Ses prez, ses ondes, & ses bois :  
Là nous menerons vne vie  
Qui portera bien peu d'enuie  
Aux delices des plus grands Rois.  
Allon' voir ce bel edifice  
Que la nature & l'artifice  
Ont embelly de cent plaisirs :  
Cest Aix dont la belle demeure  
Peult arracher en moins d'une heure  
Noz plus ambicieux desirs.  
Là d'une plaifante peine  
Le cerf fuyant par la plaine, •  
Ou le lieure, nous suyurons :  
Là sainctement solitaires,  
Loing de proces, & d'affaires,  
Heureusement nous viurons.*

PAUSE X.

*Là d'une Musique fournie*

*Nous orrons la douce harmonie,  
 Dont les discords melodieux  
 De mille douceurs n'ont pareilles  
 Tirant l'ame par les oreilles,  
 Nous feront compagnons des dieux.  
 Apres le plaisir delectable  
 Du luth, compagnon de la table,  
 Nous goûterons les doctes sons,  
 Les accords, la douceur, la grace  
 Dont mon Caracol efface  
 L'honneur des plus vieilles chansons .  
 Soit que de sa main divine  
 Il touche une Ode Latine,  
 Soit que d'une Thusque vois  
 Quelque beau chant il accorde,  
 Ou soit que changeant de corde  
 Il touche le luth François.*

## PAUSE XI.

*Nul mieulx que luy sçait la maniere  
 De rendre une ame prisonniere  
 Au bruit de cent accords divers :  
 Nul encor tant que luy ie prise,  
 Et nul tant que luy fauorise  
 L'humble merite de mes vers.  
 Apres que la voix de ma Muse  
 Nous trompant d'une douce ruse  
 Aura charmé nostre soucy,  
 Alors de sa docte poitrine  
 Versant une sainte doctrine  
 Avec' un plus graue soucy :  
 Il nous remplira l'oreille,  
 Et le cœur de la merueille  
 De ce grand ouvrier parfait,  
 Qui du vent de sa parole*

*Formant l'un & l'autre pole,  
De rien ce grand Tout a fai&.*

PAVSE XII.

*Il nous dénoura les passages,  
Qui geinent les plus do&es sages  
Sans que pour la facilité  
Qui rend la chose moins obscure  
La maie&té de l'écriture  
Perde rien de sa grauité.  
Et que sert d'une obscure nûe  
Rendre vne lumiere incognûe  
Sans iamais arriuer au poin& ?  
Que sert il de se vouloir faire  
Emerueillable au populaire  
Par les choses qu'il n'entend point ?  
Celuy qui veut que son œuure  
Profitable se, decœuure,  
Qu'il soit vtile & plaisant :  
Ou s'il veut cacher son dire,  
Sans prendre peine à l'écriture,  
Qu'il le cache en se taisant.*

PAVSE XIII.

*Mon Caraciol, qui n'aspire  
A ces vanitez qu'on admire  
Seulement pour l'obscurité,  
Au droit sentier nous achemine,  
Et sçait mesler en sa doctrine  
Le plaisir à l'utilité.  
Aussi le Seigneur, qui allume  
La sain&te fureur de sa plume,  
Le loyer luy en donnera :  
Et la louange, qu'il mesprise,*

*L'ayant si injustement acquise,  
Au double luy retournera.  
Chançon, qui dessus ton œle  
Porte' vne gloire eternelle,  
Vole d'icy promptement  
Jusqu'à ceste humide plaine  
Qui de l'antique Sirène  
Arrouse le monument.*

---

A MADAME

## DIANE DE POICTIERS

Duchesse de Valentinois <sup>82</sup>.

*La garde des prouinces  
Est en la main des Dieux,  
Et l'image des Princes  
Est peinte dans les cieux :  
Dieu tourne à son plaisir  
Les Rois, & leur desir.  
Tout ce, que tient encore'  
Du Monde la rondeur,  
Sur toute chose honnore  
Des Princes la grandeur.  
Les Rois sont oingts de Dieu,  
Disoit le grand Hebrien.  
Heureux est celui donques  
Qui en peult approcher,  
Et plus heureux quiconques  
Leur est aymable, & cher.  
Les cieux, dès qu'il fut né,  
Cest heur luy ont donné.*

*La grand' main plantureuse*  
*Des Dieux, & du bonheur,*  
*Vostre naissance heureuse*  
*Combla de cest honneur,*  
*Seul né, comme ie croy,*  
*Pour estre aymé d'un Roy :*  
*D'un Roy tel, que l'Aurore,*  
*Et le liâ du Soleil,*  
*L'Ourse, & la riue More,*  
*N'ont point veu son pareil,*  
*Ny ne voyront encor'.*  
*Reuinſt le ſiecle d'or.*  
*La vertueuſe grace,*  
*Et l'honneur plus qu'humain*  
*Eſcript ſur voſtre face*  
*D'une diuine main,*  
*De ce Roy tant exquis*  
*Le cœur vous ont acquis :*  
*Que la France proſpere*  
*D'auoir tel bien trouué,*  
*Beaucoup moins Roy, que Pere,*  
*A touſiours eſproué :*  
*Et ne peult rien des Dieux*  
*Iamais eſperer mieulx.*  
*Heureux donques le Prince*  
*D'un tel peuple Seigneur,*  
*Heureuſe la Prouince*  
*D'auoir tel gouuerneur :*  
*Et vous heureuſe auſſi*  
*D'en eſtre aymee ainſi.*  
*La bienheureuſe France*  
*Iouiſſante du bien*  
*De ſa longue eſperance,*  
*Ne ſouhaite plus rien :*  
*Voyant tous ſes ſouhails*  
*En voſ graces parfaits.*  
*C'eſt pourquoy ceſte lyre,*  
*C'eſt archet, & ces doigts,*  
*Du Bellay. -- 11.*

Qui ont bien osé dire  
Les louanges des Rois,  
Se viennent presenter,  
Pour les vôtres chanter :  
Esperant qu'à la grace  
De vostre humanité,  
Qui marche par la trace  
De la Diuinité,  
Ne seront odieux  
Les saints presens des Dieux.  
La fille de Latonne,  
Et Phœbus tout voyant,  
Sont nez du Dieu qui tonne  
D'un sceptre foudroyant,  
Phœbus de ses douceurs  
Anime les neuf Sœurs :  
Les neuf Sœurs, que Memoire  
Conceut de Iuppiter,  
Pour l'immortelle gloire  
Des Princes reciter,  
Dont HENRY tient le lieu  
Le premier, apres Dieu.  
Les Nymphes Deliennes,  
Les Nymphes, mon souci,  
Les sœurs Parnassiennes,  
Et les Graces aussi,  
Dansent sous la clarté  
De vostre deité.  
Ceulx, dont la conuoitise  
Sœur de l'ambition,  
Soigneusement attise  
La serue affection,  
Ceulx-la ne goustent pas  
Des Muses les appas.  
L'ignorant populaire  
Telle faueur n'attend,  
A qui rien ne peult plaire  
Sinon ce qu'il entent,

*Et dont iamais les yeulx  
Ne s'eleuent aux cieulx :  
Où la chaste lumiere  
De vostre luyfant front  
Ores se monstre entiere,  
Ores en demy rond,  
Sœur de l'autre flambeau  
Du monde le plus beau.  
C'est le Soleil de France,  
Qui peut bien commander  
Que l'aueugle ignorance  
Se voise desbander :  
Redonnant liberté  
A la belle clarté.  
Adonques l'excellence  
De ses faits tant louez  
Rompra le long silence  
De mes vers enrouëz,  
Si par vous i'ay tant d'heur  
De plaire à sa grandeur.  
Alors ie n'auray crainte  
Que le lyrique honneur  
Sente la fiere attainte  
Du mordant repreneur :  
Ie ne craindray l'effort  
Du temps, ny de la mort.  
Les harpyes friandes,  
Les corbeaux affamez  
A piller les viandes  
Sont tous accoustumez,  
Les cygnes bien-chantans  
Frequentent les estangs.  
Là, d'une plume franche  
Sans art apparoyssant,  
De couleur noire & blanche  
Peindray le beau Croissant,  
Les traids, & l'arc Turquois,  
Et le doré Carquois.*



*De ceux que Cynthe adore  
L'honneur ie publieray,  
Et leurs beaux noms encore  
En un i'assembleray,  
D'un plus ferme lien  
Que le nœu Gordien.  
De Boulogne rendue,  
Des gardeç Escossois,  
De Parme defendue  
Par le foldat François,  
J'ennoiray sur mes vers  
Le bruit par l'univers.  
Je diray la victoire  
De la Royale main,  
Qui a semé sa gloire  
Sur le fleuve Germain,  
Plantant le lyç parmy  
Les champs de l'ennemy.  
Je diray, que d'Auguste  
Il rend le siecle heureux :  
Et que son bras robuste  
Sur tous cheualereux  
Anime d'un grand cœur  
Le françois belliqueux :  
Grauant l'honneur de Gaule  
D'un burin rougissant  
Sur la fuyante espaule  
De Cesar pallissant,  
De Cesar odieux  
Aux hommes, & aux Dieux.  
La hardie entreprise  
Et les cœurs indontez  
De Vandosme, & de Guyse,  
Y seront racontez,  
Je n'oubli-ray aussi  
Le grand Mommorancy :  
La superbe proësse  
Et d'Achile, & d'Heçtor,*

*La sage hardieſſe  
 D'Vlyſſe, & de Neſtor,  
 Et mille autres milliers  
 D'indontex Cheualiers.  
 Du meſme vaſe encores,  
 Où ils furent enclos,  
 Encloſes ſeroient ores  
 Leurs cendres, & leurs loz,  
 Si l'art des bien-diſans  
 N'eut ſurmonté les ans.  
 Les vertus honnorees  
 Volent iuſques au ciel,  
 Sur les ailes dorees  
 Des vers plus doulx que miel,  
 Tirant hors du tumbeau  
 De nous tout le plus beau.  
 Faites, Diane ſaincte,  
 Que ce Roy vertueux  
 Apres la force eſteincte  
 De Mars l'impetueux,  
 Eſcoute quelquefois  
 Des neuf Vierges la vois.  
 Les neuf Vierges honteuſes  
 L'or ne demandent pas,  
 Et ne ſont conuoiteuſes  
 Des mendiez repas :  
 Vn bon œil ſeulement  
 Eſt leur contentement.*

## A ELLE ENCORES.

*Jamais ie n'auray cloſe  
 La bouche à voſtre honneur,*

*Mais plus que d'autre chose  
En feray le sonneur,  
Luy dressant vn autel  
Pour le rendre immortel.  
Là des beaux vers d'Horace  
Imitant les doux sons;  
Pour donner plus de grace  
A mes humbles chansons,  
P'empliray l'vniuers  
Du doux bruit de ces vers.  
Chantez tendres pucelles,  
La sœur du Delien,  
Enfans, avecques elles,  
Chantez le Cyntien,  
Chantez Latonne aussi  
D'un grand Dieu le soucy.  
Chantez du froid Algide  
Les haults crins verdissans,  
Ou sur la rive humide  
Les boys s'estouiffans,  
D'ombre Erymant couuert,  
Ou bien Grage le verd.  
Louez Tempe, & encore  
Louez plus qu'autre lieu  
Ceste Isle, que decore  
La naissance du Dieu  
Qui porte l'Arc Turquois,  
La Lyre & le Carquois.  
Après ceulx-cy faut dire  
Le Paradis d'Anet,  
Mais pour bien le descrire  
Nommez-le Dianet,  
Chantez ces Palais d'or,  
Et ses marbres encor'.  
Que saint Germain on vante,  
Ses ondes & ses boys,  
Que sur tous on le chante,  
Car l'Apollon François*

---

*Entrant premier au iour,  
Toucha ce beau seiour.  
Luy à vostre priere  
La peste chassera,  
Et sa fureur guerriere  
Sur Charles pouffera,  
Il enuoyra la faim  
Au Flamant & Germain.*

---

## SONNET.

*De vostre Dianet, des maisons la plus belle,  
Les bastiments, graueures & protraicts,  
Qui si au vif expriment les vieux traicts  
D'un Archimede, & Lyfippe, & Apelle,  
Contre les ans n'auront la force telle,  
Qu'un iour ne soient leurs ouurages desfaits :  
Mais la memoire & grandeur de voz faicts  
Contre la mort se rendra immortelle.  
De voz vertus le bruit ne mourra pas,  
Ains d'autre outil, que de ligne ou compas,  
Se bastira vne eternelle gloire :  
Qui tout ainsi que vostre croissant luit  
Au plus serain d'une bien claire nuit,  
Laira tousiours au temple de Memoire.*

---

## A LADICTE DAME.

*Madame, ne pensez pas  
Que Dieu qui ses graces donne,*

*Faisant les vns naistre bas,  
Les autres portans couronne,  
Pour neant vous ayt donné  
Ce noble esprit tant bien né,  
Ceste douceur, ceste grace,  
Ceste vertu, ce grand heur,  
Ce port & ceste grandeur  
Qu'on voit luire en vostre face.  
Ces dons il a mis en vous  
Pour se faire en vous cognoistre,  
Et vous a fait entre nous  
Comme vn miracle apparoiſtre,  
Afin que de ce grand Roy  
D'une inuiolable foy  
Vous peussiez posseder l'ame,  
Et que son affection  
Par vostre perfection  
Brulast d'une sainte flamme.  
Les Roys monstrent aux humains  
De Dieu l'exemple & l'image,  
Aussi dit on qu'en ses mains  
Dieu tient des Roys le courage,  
Dont il tourne à son plaisir  
Et l'amour & le desir:  
Et n'est pas en la puissance  
D'un humain entendement,  
D'esbranler tant seulement  
Vne Royale constance.  
On voit plusieurs grands vertus  
Reluire au monde, mais celles,  
Dont les Roys sont reueſtus  
Sont les plus cleres & belles:  
Entre lesquelles reluit,  
Comme la Lune de nuit,  
Ceste vertu tant louable,  
Ceste constance qui faict,  
Que ce qui est plus parfaict  
Est d'autant moins variable.*

*Combien que ce Roy, qui tient  
La plus honorable place  
De tout ce qui appartient  
A Prince de telle race,  
Soit le plus cheualeux,  
Le plus sage, & plus heureux,  
Qui onques porta couronne :  
La vertu d'estre constant  
C'est ceste vertu pourtant  
Dont plus de gloire on luy donne.*

*Madame, il a fait vers vous  
De ceste vertu la preuue,  
Et a fait cognoistre à tous  
Qu'un plus constant ne se treuve :  
Estant comme le rocher  
Qui laisse bien approcher  
De soy la fureur de l'onde,  
Mais quelque assaut que fouuent  
Luy donne l'onde & le vent,  
Toujours plus ferme il se fonde.*

*Et en cela clairement  
Il monstre la vertu belle  
Estre le seul fondement  
De son amour immortelle,  
Laquelle il reuere en vous,  
Et fait que chacun de nous  
En vous aussi la reuere,  
Voyant en sa maiesté  
Ceste grande fermeté,  
En son amour perseuere.*

*Ce sage Mommorancy,  
Ce vainqueur de la fortune,  
Pourroit tesmoingner icy,  
De quelle amour non commune,  
Ce Prince a toujours aymé  
Vn seruiteur estimé  
Sur tous fidele à son maistre,  
Vn seruiteur si loyal,*

*Qu'onques seruiteur Royal  
Plus loyal on ne veit estre.  
O trois voire quatre fois  
Bien-heureuse la Prouince,  
Laquelle est subiecte aux loix  
D'un si sage & vaillant Prince!  
Et vous bien-heureuse aussi,  
Qui n'avez autre soucy  
Que de sa grandeur prospere,  
Et de voir tous ses enfans  
En tous aâes triomphans  
Un iour ressembler au pere.  
Par là vous avez acquis  
Le cœur de toute la France,  
Qui ne peut estre conquis  
Par grandeur ny par puissance,  
Si on ne voit la douceur  
Joincte avecques la grandeur,  
Comme est la vostre, Madame,  
Qui est cause que chacun,  
Comme un refuge commun,  
En ses ennuis vous reclame.  
Aussi quelle vertu rend  
Vne grandeur plus aymable,  
Qu'une bonté qui s'estend  
Enuers chacun favorable ?  
Comme vous, qui n'attendez  
Qu'on vous prie, mais tendez  
A tous l'oreille declose,  
De loing appellant celui  
Qui monstre auoir quelque ennuy,  
Et de vous approcher n'ose.  
Les Rois & Princes qui sont  
Comme dieux en leurs prouinces,  
Et les grands Seigneurs qui ont  
L'amour & faueur des Princes,  
Du peuple sont honorez,  
Du peuple ils sont adorez,*

*S'il est permis de le dire :*  
*Ils ont l'oreille du Roy,*  
*Mais tel honneur apres foy*  
*Beaucoup de travail attire.*  
*Car ilz tiennent ce haut lieu*  
*Dessus le bas populaire*  
*Comme ministres de Dieu,*  
*Et seruiteurs du vulgaire :*  
*Aussi le peuple à bon droit*  
*En recompense leur doit*  
*Tout honneur & reuerence :*  
*Et qui ne leur porte honneur*  
*Il n'offense leur grandeur,*  
*C'est Dieu mesme qu'il offense.*  
*Madame, Dieu mist en vous*  
*Cest esprit & ceste grace,*  
*Et vous donna par sur tous*  
*Cest heur qui tout autre passe :*  
*A fin qu'en auctorité*  
*Vous mainteniez l'equité,*  
*L'innocence & la iustice,*  
*Et vous monstrez bien aussi*  
*Que Dieu ne vous meit icy,*  
*Que pour le commun seruice.*  
*Car la France n'a point eu,*  
*Qui plus les bons auctorise,*  
*Qui plus ayme la vertu,*  
*Qui plus le droit fauorise.*  
*Entre tous vous aduancez*  
*Ceulx là que vous cognoissez*  
*Du Roy seruiteurs fideles :*  
*Gardant ceux qui sont absens*  
*Comme ceux qui sont presens*  
*Dessous l'ombre de voſ ailes.*  
*Mais qui pourroit seulement,*  
*Auecques ceste foy viue,*  
*Loüer assez dignement*  
*Ceste charité naifue?*



*Les pauvres alimentez,  
Et les malades traitez  
Avec' tant de soing & cure,  
Monstrent assez l'amitié,  
La candeur, & la pitié,  
Que vous avez de nature.  
Sur tout vous avez le soing  
De Dieu & de son Eglise,  
De vous repoussant bien loing  
Toute malice & feintise,  
Les meschans & vicieux  
Ne plaisent point à vos yeulx :  
Vous n'aymez la tyrannie,  
Vous n'escoutez le flatteur,  
Ny le maling rapporteur,  
Qui s'arme de calomnie.  
Ceulx qui ne sont bons à rien,  
Sinon à servir de nombre,  
Nez à consumer le bien,  
Ne vivent point sous vostre ombre.  
Les mocqueurs iniurieux  
Sur tous vous sont odieux,  
Sachant qu'aupres d'un grand Prince  
Rien n'est pire qu'un mocqueur,  
Ne qui plus oste le cœur  
Et l'amour d'une Prouince.  
Je ne veux pas oublier  
Ceste amitié conjugale,  
Laquelle on doit publier  
Pour la plus ferme & loyale,  
Ceste humble viduité  
En monstre la verité,  
Qui parmy ceste hauteffe  
Egale à celle des Dieux,  
Ne monstre rien à vos yeulx  
Qu'une couleur de tristesse.  
C'est, Madame, ce qui fait  
Qu'ainsi chacun vous admire,*

*Et que d'un commun souhait  
Tout bon heur on vous desfre.  
Que puissiez-vous longuement  
Ainsi viure heureusement,  
Et vostre vertu suyvie  
De vostre fatal bonheur,  
Vous viuant', ait cest honneur,  
De triompher de l'enuie.*

*Si vostre grandeur a donc  
Pour sa plus ferme assurance  
Dieu qui ne démentit onq'  
Vne fidelle esperance,  
Vn Roy dont la maiesté  
N'a rien de legereté,  
Vn peuple qui vous honore,  
Qui vous ayme, & qui d'autant  
Qu'il va vostre heur souhaitant  
Souhaite le sien encore :*

*Si vous auez tel appuy,  
Madame, deuez vous craindre  
Que quelque fascheux ennuy  
Vostre plaisir vienne esteindre ?  
Quel desastre, tant soit fort,  
Iamais vous peut faire tort ?  
Viuez doncques asseuree,  
Malgré le sort enuieux,  
Que tout ce qui vient des cieux  
Est d'eternelle duree.*

*Quant à l'iniure des ans,  
Si France me daignoit mettre  
Au ranc de ses mieux disans,  
Je m'oserois bien promettre  
De bastir à vostre nom  
Vn œuvre de tel renom,  
Que vostre Anet admirable,  
Auquel se voit imité  
Tout l'art de l'antiquité,  
Ne seroit point plus durable.*

*Si est-ce, tel que ie suis,  
Que vous ayant pour escorte,  
De moy promettre ie puis  
Que i'ay l'espaule assez forte  
Pour porter au ciel le bruit  
De vostre vertu qui luit  
Aussi clere entre les Dames,  
Que celle, qui sur le front  
Porte vostre demy-rond,  
Luit sur les celestes flammes.  
Vrayment ingrat ie serois,  
Et pis, si pis se peult dire,  
Si vos vertus ie taisois,  
Deffus les nerfs de ma Lyre,  
Ayant receu tant d'honneur,  
Tant de grace & de faueur,  
De vous, qui sans mon merite,  
Mesme estant de vous bien loing,  
Auez daigné prendre soing  
De ma fortune petite.  
Aussi tant que ie viuray,  
J'en garderay la memoire,  
Et rien de beau n'escriray,  
Qui ne soit à vostre gloire,  
Comme celle, à qui ie doy  
Mes vers, mon esprit, & moy,  
Vous seule estant la premiere,  
Qui à fin de me hausser,  
Daignastes bien abbaïsser  
Deffus moy vostre lumiere.  
Si je voulois m'amuser  
Au nom dont on vous appelle,  
Ou si ie voulois user  
D'autre inuention nouuelle,  
D'arcz, & traits d'enrichirois  
Cest œuure, & le remplirois  
De mainte & de mainte fable :  
Mais rien de vous ie ne veux*

*Tefmoigner à noz nepueux,  
Qui tout ne soit veritable.  
Je ne suis point inuenteur  
D'un tas de fables friuoles,  
Et d'artifice menteur  
Ne farde point mes paroles,  
Cela que i'escris de vous,  
Est en la bouche de tous,  
Mais à fin que d'âge en âge  
Ceste viue vérité  
Passe à la posterité,  
J'en porte icy tefmoignage.*

---

EN LA PERSONNE DE LADICTE DAME.

*Le Dieu qui s'est fait de mon cœur  
Par moy-mesmes le seul vainqueur,  
Ne me fait point d'outrage :  
Il est humain & gracieux,  
Et comme l'autre vicieux  
N'est aueugle & volage.  
Il est en sa perfection,  
Et tel en mon affection,  
Qu'au ciel on le doit croire :  
Il est tout bon, il est tout beau,  
Et le feu de son cler flambeau  
N'a point la flamme noire.  
Il est de foy-mesmes content,  
Et rien plus qu'il a ne pretend,  
Mais tout en foy abonde :  
Il est son accomplissement,  
Sa fin & son commencement,*

*Comme la forme ronde.  
Aussi à sa suite il n'a point  
Ce fol desir qui les cœurs poingt,  
Le soupçon, ny l'enuie :  
Il n'est ny double, ny trompeur,  
Et d'une misérable peur,  
Ne tormente ma vie.  
Il ne craint la desloyauté,  
Et n'a soucy de la beauté,  
Qui du vice est amie :  
Le temps ne luy peut faire tort,  
Encores moins le faux rapport  
D'une langue ennemie.  
Si donques mon amour est tel,  
Et mon subiect est immortel,  
De qui me doy-ie craindre ?  
La nuë s'oppose au Soleil,  
Mais son lustre est tousiours pareil,  
Et ne se peut esteindre.  
Plusieurs me grondent de bien loing,  
Mais celui qui de tout a soing,  
Y a donné bon ordre :  
Ils sont comme chiens qui de nuit  
Abboyent la Lune qui luit,  
Et ne la peuuent mordre.*

## CHANSON.

*Tristes souspirs messagers de mon ame,  
Puisque n'ay plus le parler, ny les yeulx,  
Si vostre ardeur vient d'une sainte flamme,  
Et ne tient rien de l'amour vicieux,*

*En attendant de la faueur des cieux  
Le bien que seul vous deuez requérir,  
Puis qu'en luy gist tout mon plus & mon mieulx.  
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Si cestuy-la qui tant sienne m'a faicte,  
Qu'à moy ne suis pour estre toute à luy,  
Est la personne au monde plus parfaicte,  
Et le plus grand qui se trouue auiourdhuy,  
S'il est mon tout, & brief s'il est celuy,  
Qui seul me peult de la mort recourir,  
Chastes souspirs, tesmoings de mon ennuy,  
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Si c'est celuy qui depuis son enfance  
A la vertu s'est si fort adonné,  
Que quand royal ne seroit de naissance,  
Digne seroit d'estre Roy couronné :  
S'il est parfaict, si depuis qu'il est né  
Il n'a tasché qu'à vertu acquerir,  
S'il est vaillant, sage & bien fortuné,  
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*S'il est adroit, si c'est le plus beau Prince,  
Qu'on veit iamais, & du plus doux maintien,  
S'il ayme Dieu, s'il ayme sa prouince,  
Et s'il est Roy sur tous Rois treschrestien,  
Si iuste il veult que chacun ait le sien,  
Et s'il est né pour la vertu cherir,  
S'il est des siens l'esperance & soustien,  
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Si d'Alexandre il a la hardiesse,  
Si d'Annibal la grand' dexterité,  
De Scipion la constance & sagesse,  
Et de Cesar la grand' celerité :  
Si de son cueur la magnanimité  
Sur tous les Rois le doit faire florir,  
S'il a cest heur, & plus grand merité,  
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*S'il s'est trouué en tous les camps de France  
Depuis quinze ans, & s'il a si souuent*

*Comme le moindre esprouué sa vaillance,  
Au froid, au chault, à la pluie & au vent,  
Si en dix ans d'un bon heur se suiuant,  
Il a plus fait pour honneur conquerir,  
Qu'autre n'a fait durant tout son viuant,  
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Si sa vertu a donté la fortune,  
S'il a repris aux cheueulx le bon heur,  
Qui d'une trace aux autres non commune  
L'a fait monter au beau temple d'honneur,  
S'il est de foy, & des autres vainqueur,  
S'il veult en paix sa prouince nourrir,  
S'il a des sens & le corps, & le cueur,  
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Si vn tel Prince a daigné sa hauteffe  
Pour quelque bien qu'il a cogneu en moy,  
Tant abbaïsser deuers ma petiteffe,  
Que l'honnorer de l'amitié d'un Roy,  
S'il a cogneu que l'amour & la foy  
Sont les beautez qui ne peuuent perir,  
Si son plaisir seul me donne la loy,  
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Si j'ay vsé de sa faueur & grace,  
Pour la raison, le droit, & l'equité,  
Si sa grandeur, & celle de sa race  
Plus que mon bien j'ay tousiours souhaité,  
Si pour luy voir l'heur qu'il a merité,  
A mille morts ie ne craindrois offrir  
Moy, & les miens, & ma posterité,  
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*S'il sçait qu'au cœur j'ay sa figure enclose,  
Sa bonne grace, & sa perfection,  
Que nuit & iour ie ne songe autre chose,  
Qu'il est le but de mon affection,  
Si ne le voir m'est vne passion  
Plus que la mort rigoureuse à souffrir,  
S'il a de moy quelque compassion,  
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*S'il sçait qu'icy ie ne desre viure,  
Que pour luy seul, & que l'ayant perdu,  
Ie ne voudrois vn seul iour le suruiure,  
Que mon esprit au sien ne fust rendu,  
Si son retour si long temps attendu,  
(Espoir qui seul me garde de perir)  
Doit rapporter mon bon heur pretendu,  
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Mais si par mort, ou par quelque disgrace,  
Par quelque enuie, ou quelque faulx rapport,  
M'est denié l'heur de reuoir sa face,  
(Penser qui seul m'est pire que la mort)  
Plustost que voir vn si malheureux sort,  
Tristes souspirs, qui mon dueil entendez,  
Puis qu'icy bas ie n'ay plus de confort,  
Montez au ciel, & la-hault m'attendez.*

*S'il croit, qu'icy sans l'heur de sa presence  
Tout ce que peult l'humain entendement  
S'imaginer de mondaine affluence,  
Tout le plaisir, tout le contentement,  
Et tous les biens qui sous le firmament  
Sont aux humains le plus recommandez  
Me puissent plaire vne heure seulement,  
Montez au ciel, & la-hault m'attendez.*

*Si ie dois craindre vne beauté fragile,  
Vn beau semblant tout autre que le cueur,  
Vne ieunesse inconstante & mobile,  
Vn faulx souspir, vne feinde langueur,  
Si le ciel veult m'vser de sa rigueur,  
Si contre moy les astres sont bandez,  
Si le destin de l'amour est vainqueur,  
Montez au ciel, & la-hault m'attendez.*

*Doncques souspirs, tesmoings de ma pensee,  
Qui son retour, ou ma mort, demandez,  
Si mon amour n'est point recompensee,  
Montez au ciel, & la-hault m'attendez :  
Mais si l'honneur, seul but où vous tendez,  
Et la vertu vous doiuent secourir,*



*En attendant l'heur que vous pretendez,  
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

## CHANSON

POVR M. LA MARESCHALE DE S. A.<sup>ss</sup>.

*Ie ne puis diffimuler  
L'amitié, que tant ie prise,  
Aussi ne veulx-ie celer,  
Qu'en prenant ie ne fois prise :  
Puis qu'Amour m'a faict cognoistre  
Que l'honneur en est le maistre,  
Ie n'ay crainte qu'on la voye,  
Et veulx bien que chascun l'oye.  
Car ce qui est louable à le penser,  
Ne doit point l'œil, ny l'oreille offenser.*

*Ce n'est folle affection  
Qui me tient en seruitude,  
Mais vne obligation  
Pour fuir ingratitude :  
Ne pensez donc que l'offense  
Ny moy ny ma conscience,  
Quand vn tel amy l'honore,  
Ou plustost quand ie l'adore.  
Car sa vertu ne se doit moins aymer,  
Qu'ingratitude accuser ou blasmer.*

*Ie laisseray donc parler  
Ceux qui font de moy leur compte,  
Vn poinct me peult consoler  
Que ne puis recevoir honte :*

---

*De leurs langues ne me garde  
Ayant honneur sous ma garde :  
Celuy qui aymer me daigne  
Me conduict sous son enseigne.  
Et a bon droict celuy qui garde honneur,  
Car il est peinct au vif dedans mon cuer.*

---

RESPONSE

FAICTE PAR LA ROYNE DE NAVARRE.

*Amour contre amour querelle :  
Si par double effect contraire  
Le mien lon me vient soustraire,  
A l'honneur d'honneur l'appelle.  
Sotte Amour & ignorance  
Aueuglent vne ceruelle,  
Et font qu'un songe on reuele  
En lieu de vraye apparence.  
Celle qui fait tant sa gloire  
D'aymer, aussi d'estre aymee,  
Feroit feu apres fumee,  
Selle me le faisoit croire.  
Mais le saine où elle vouë  
A mon offrande receüe  
Et ma fermeté cogneüe,  
Qui fait qu'ailleurs ne se loüe.*

---

## A PIERRE DE RONSARD.

*Ronsard, la plus grand' part de nostre docte bande,  
Et de mon ame encor' la partie plus grande,  
A qui doit nostre Lyre & son archet Thebain,  
Et les nerfs de son fust remonté par ta main,  
France mere des arts, France te retient ores,  
Et te retient la court de mon grand Prince encores:  
Où l'honneur de Bordeaux, ton Carles maintenant  
Va d'une docte voix tes doctes vers tonnant,  
Carles des Muses prestre, à qui la vierge sage  
A d'un franc naturel façonné le courage.  
Par luy tu es aymé des Princes & du Roy,  
Et par luy l'enuieux ne mesdit plus de toy.  
O bien heureux celui, lequel durant sa vie,  
Au gré de tout le monde a surmonté l'enuie!  
Comme Hercule tu as ce fier monstre donté,  
Les peuples & les Rois ayant de ton costé.  
Courage donc, Ronsard : la victoire te donne,  
Pour enlacer ton front, la plus docte couronne.  
La troppe de Phœbus se dresse à ton honneur,  
Et Phœbus te fait seoir au milieu de son chœur,  
Comme à l'entour de luy Orphé tient amusee,  
S'estonnant de le voir, la grand' bande Elysee.  
Qui vit doncques, Ronsard, plus que toy bienheureux,  
Plus aise & plus content ? Or le dos planteureux  
De ton vineux Sabut, ores la teste peinte  
De Braje te retient, or ta Gafine saine,  
Et les Nymphes du Loyr apres toy vont sonnant,  
Et Bellerie encor' va tes vers bouillonnant.  
Nymphes, heureuses vous, à qui la nuit aggree  
Mener soubz tel sonneur vostre danse sacree.*

*Il hante voꝝ forests sans crainte & sans souci,  
Voꝝ antres, voꝝ rochers, & voꝝ fleuves aussi.  
Nous chetifs ce pendant, ausquels le ciel fait guerre,  
Fuyons la paureté & par mer & par terre :  
Mais l'importun souci qui nous suit pas à pas,  
Et par terre & par mer, nous ne le fuyons pas.*

*Las, où est ce grand cueur indontable ? où est ores  
Ce mespris de fortune, & ce desir encores  
De l'immortalité ? quand mon vol se guidoit  
De Cyrre insqu'au Ciel, où Phœbus me guidoit ?  
Et quand, suiuant tes pas, ie dedaignois la tourbe  
Qui d'un humble souci vers la terre se courbe ?  
Or ie languis oyssif, & d'un somme oublieux,  
Sans quasi le sentir, ie sens presser mes yeux.  
Cyrre plus ne me plaist, ny Permesse, & mon ame  
Ne resent plus l'ardeur de sa premiere flamme.  
Mais de quoy sert le soing ? & de quoy sert la peur,  
Qui sans occasion nous torment le cueur ?  
Heureux quand les douceurs de ma terre Angevine  
M'allaiçoient au gyron de la Muse diuine !  
Laquelle entre ses bras mollement te receut  
Des que ton œil, Ronsard, la lumiere aperçeut,  
Et di& en souriant : Enfant, prens accroissance,  
Puis que tu es, dit elle, à moy des ta naissance.*

*Elle mesme des lors, loing du peuple ocieux,  
Te monstra le chemin pour t'en aller aux cieus :  
Et feit descendre encor de leur iumelle crotte,  
Dessus ton petit Loyr les sœurs de Calliope :  
Où chantant tes Amours ores tu fais l'honneur  
De ta Cassandre egal au Florentin sonneur :  
Or imitant Pindare, aux accords de ta lyre,  
Des hommes la louange & des Dieux tu fais dire :  
Et ne te fasche point, d'un son plus adoulci,  
Contrefaire vn Catulle & vn Tibulle aussi.  
Bref, tout ce que tu fais (Car quoy que Ronsard face,  
Ronsard ne perd point temps) a tousiours bonne grace :  
Soit que des vers sans loy tu accordes les sons,  
Ou soit que tu t'esgaye en rustiques chansons.*

*Ie dy le moins de toy. Toute la Cour te vante  
Pour Francus : pour Francus toute France te chante,  
Et chante iusq'icy le Tybre aux flots tortus,  
En son cours iaunissant, l'honneur de ton Francus.*

*Sus donques ce pendant que le Dieu de ta lyre  
De sa sainte fureur heureusement t'inspire,  
Escry, ose, & fay tant, Ronsard, à ceste fois,  
Que le Grec & Latin cede à nostre François.*

---

## LES AMOVRS DE I. DV BELLAY.

---

### I

*Me souhaittant de vostre amour espris,  
Vous souhaittez en moy la mesme audace  
D'un Orion, qu'une nûe s'embrasse,  
Ou que pour cerf de mes chiens ie sois pris.  
Vous souhaittez que de fureur surpris  
Paugmente encor' les sepulchres de Thrace,  
Que de mon nom la mer nommer ie face,  
Ou que ie sois ce Chartier mal appris.  
Vous souhaittez mon cœur ambicieux  
D'une faueur qui n'appartient qu'aux Dieux :  
Mais si tel fruit vient d'entreprises telles,  
Souhaittez moy entreprise moins folle,  
Ou si au ciel il vous plaist que ie vole,  
Pour y voler souhaittez moy des ailes.*

## II

*Si ceste grace en vous seule imprimée  
Louër pouuois autant qu'elle est louable,  
Et si autant que vous estes aymable  
Autant de moy vous pouuiez estre aymée :  
Bien peu seroit ceste Laure estimée  
Aupres de vous trop plus qu'elle estimable,  
Et du Toscan le feu vingt ans durable  
Aupres du mien ne seroit que fumée :  
Mais au premier nul ne pourroit atteindre,  
Et le second qui bien plus est à craindre,  
Ne seroit rien qu'une esperance vaine.  
Ce souhait donq' qu'il vous plaist de me faire,  
Trop plus qu'à moy, à la France doit plaire,  
Pour le plaisir qu'elle auroit de ma peine.*

## III

*Je ne voudrois de vous estre enflammé  
Me cognoissant de si peu de valeur,  
Mais ie voudrois que cest heureux malheur  
D'un plus sçauant eust le cœur allumé.  
Car s'il estoit autant de vous aymé  
Qu'en vous louant ce luy seroit d'honneur,  
La France auroit sa part en ce bonheur,  
Et vostre los seroit par tout semé.  
Je serois voir tout ce que l'Amour peult  
Deffus noz cœurs, & le ciel quand il veult  
Former icy vne parfaite Dame.  
Mais pour louer telle perfection,  
Il y faudroit pareille affection  
Que ceste là qui le Petrarque enflamme.*

## IIII

*Si la beauté permettoit d'estre aymee  
En si hault lieu, d'un tel cœur que le mien,  
Sans me vanter, dire i'oserois bien,  
Qu'oncques beauté ne fut plus estimee :  
Non que le vol de ma plume animee  
Soit pour tenter vn vol Icarien,  
Mais vous louant elle ne craindroit rien,  
Si de faueur elle estoit emplumee.  
Qui voudroit donc vn tel Phœnix louer,  
Il vous faudroit pour vostre l'aduouër,  
Luy inspirant la force & le courage :  
Ou bien faudroit qu'il teint le mesme rang  
De cest esprit, honneur de vostre sang,  
Qui fut nommé le Phœnix de son âge.*

## V

*Lors qu'Apollon vient troubler sa prestresse  
De son diuin & sainct affollement,  
Son teinct, sa voix, il change horriblement  
Et de mortel en elle rien ne laisse :  
Mais aussi tost que ceste fureur cesse,  
Son estomac enflé diuinement  
Devient rassis, & tout soudainement  
Sa deité sous silence elle presse :  
Et nul ne peult de l'Amour bien chanter  
Si quelque obiect ne se vient presenter.  
Donc s'il vous plait que voz beautez ie vante  
Affollez moy de ceste douce erreur,  
Et m'inspirant vne saincte fureur,  
Ouvre ma bouche, à fin qu'elle vous chante.*

## VI

*Si des neuf Sœurs j'auois l'art mieux appris,  
Plus sobrement ie voudrois en escrire,  
Pour ne donner occasion de dire,  
Que mon sçauoir ie mets à trop haut pris.  
Je diray donc sans peur d'estre repris  
De me vanter, qu'au mestier de la lyre  
Je ne suis pas le meilleur, ny le pire,  
De ceux qu'on nomme entre les bons esprits.  
Mais si j'auois en l'art de Poésie  
Pour argument vne beauté choisie,  
Qui fust autant que la vostre louable,  
Je m'oserois promettre de chanter.  
Je ne sçay quoy, qui pourroit contenter,  
Si mon labeur luy estoit agreable.*

## VII

*Bien qu'imparfaict, j'ay toutefois des yeux,  
Non pour iuger de vous parfaitement,  
Mais comme peult l'humain entendement  
Iuger à l'œil de la beauté des Cieux :  
Bien qu'ignorant, je n'aye receu des Dieux  
L'art & sçauoir d'escrire doctement,  
Si donnez vous suffisant argument  
De vous louer aux moins ingenieux :  
Bien que mon sens transporter ne me laisse,  
Si ay-ie bien pourtant la hardiesse  
D'oser aymer vne beauté parfaicte :  
Et qui voudroit telle amour me deffendre,  
Cela seroit contre vn Dieu entreprendre,  
Contre lequel Loy ne peult estre faicte.*



## VIII

*Combien qu'amour soit de telle nature  
Qu'il n'a respect à la condition,  
Mais par l'obiet d'une perfection  
Où il luy plaist fait sentir sa poincture :  
Combien qu'il prenne en noz cœurs nourriture  
De vraye, pure & simple affection,  
Ne tenant rien de ceste fiction  
Qu'on attribue à l'Amour en peinture :  
Combien encor' qu'il nous esleue aux cieux,  
Le mien pourtant n'est si audacieux,  
Que d'aspirer où il ne peult atteindre.  
Et quand si hault il me voudroit guider,  
D'un contre-amour ie le voudrois brider,  
Si par amour amour se peult contraindre.*

## IX

*Cinq & cinq ans font ia coulez derriere,  
Que de l'amour argument ie n'ay pris,  
Et que du tout au cours de telz escripts  
Iusques icy i'ay fermé la barriere.  
Et reuoicy qu'en la mesme carriere,  
Sans y penser, ie me trouue surpris,  
Non moins ardent d'y gagner quelque pris,  
Qu'en la fureur de ma course premiere.  
Il est bien vray que l'âge & les ennuy  
Et les travaux, dont chargé ie me suis,  
Ne tardient lors mes deux plantes isnelles :  
Mais de bon cœur i'ay fait vn tel recueil,  
Que seulement la faueur d'un bon œil  
A mes talons adiousteroit des ailes.*

## X

*Vous auez bien cest' angelique face,  
Ce front serein, & ces celestes yeulx,  
Que Laure auoit, & si auez bien mieux  
Portant le nom d'une plus noble race.  
Mais ie n'ay pas ceste diuine grace,  
Ces haults discours, ces traits ingenieux,  
Qu'auoit Petrarque, & moins audacieux  
Mon vol aussi tire vne aile plus basse.  
Pourquoy de moy auous<sup>ss</sup> donc souhaitté,  
D'estre sacree à l'immortalité,  
Si vostre nom d'un seul Petrarque est digne :  
Ie ne sçay pas d'ou vient ce desir là,  
Fors qu'il vous plaist nous monstrier par cela,  
Que d'un Corbeau vous pouuez faire vn Cygne.*

## XI

*Que d'Apollon vous aymiez les douceurs,  
Et ceux ausquels nom de sçauans on donne,  
Il ne fault point que cela nous estonne,  
Vous le tenez de voz predecesseurs,  
Lesquels, combien qu'ils fussent possesseurs  
D'un grand estat, n'ont tant suiuy Bellonne,  
Que sur l'armet ils n'ayent mis la couronne  
Qui ceint le front des neuf sçauantes sœurs.  
Et vous suyuant le trac de voz Ayeux,  
Ne desdaignez les sons melodieux  
Que nous apprend ceste troupe sçauante.  
De là vous vient ce genereux desir,  
D'auoir voulu vn Poëte choisir,  
Qui vous peult faire à tout iamais viuante.*

## XII

*Si vn fouhait qui m'a touché l'oreille  
A peu fi bien mon esprit enchanter,  
Qu'il a contrainct ma bouche de chanter  
D'un si doux mot la douceur n'empareille :  
Combien ce Dieu qui noz esprits resueille,  
Faisant plus hault mes desirs attenter,  
Feroit aussi plus haultement chanter  
Ce qui de foy annonce sa merueille ?  
Je n'eusse creu qu'une telle douceur  
Eust peu tirer si doucement vn cœur,  
Qui si long temps n'a bougé d'une place :  
Mais or' ie croy ce qu'on diët d'Arion,  
Mais or' ie croy ce qu'on diët d'Amphion,  
Et ce qu'on diët du grand Prestre de Thrace.*

## XIII

*Comme jouent des prochaines fougères  
Le feu s'attache aux buissons, & jouent  
Jusques aux bleds, par la fureur du vent,  
Pousse le cours de ces flammes légères :  
Et comme encor' ces flammes passagères  
Par tout le bois traînent, en se fuyant,  
Le feu qu'au pied d'un chesne au paravant  
Auoyent laissé les peu cautes bergeres :  
Ainsi l'amour d'un tel commencement  
Prend bien jouent un grand accroissement.  
Il vault donc mieulx ma plume icy contraindre,  
Que d'imiter un homme sans raison,  
Qui se iouant de sa propre maison,  
Y met un feu qui ne se peult esteindre.*



## XIIII

*Voyez, Amants, comment ce petit Dieu  
Traicte noz cueurs. Sur la fleur de mon âge  
Amour tout seul regnoit en mon courage,  
Et n'y auoit la raison point de lieu :  
Puis quand cest âge, augmentant peu à peu,  
Vint sur ce poinct, ou l'homme est le plus sage,  
D'autant qu'en moy croissoit sens & vsage,  
D'autant aussi decroissoit ce doux feu.  
Ores mes ans tendans sur la vieillesse,  
(Voyez comment la raison nous delaisse)  
Plus que iamais ie sens ce feu d'Amour.  
L'ombre au matin nous voyons ainsi croistre,  
Sur le midy plus petite apparroistre,  
Puis s'augmenter deuers la fin du iour.*

## XV

*Pour tant d'ennuys que i'ay soufferts, Madame,  
Pour vostre amour depuis cinq ou six ans,  
Pour tant de pleurs & de souspirs cuisans,  
Que i'ay tirez du plus profond de l'ame,  
Je demandois ce baiser, qui sans blasme,  
Sans ialoufie, ou peur des mesdisans,  
(Faveur commune entre les Courtisans)  
Se peult donner de toute honneste Dame.  
Mais vous m'auuez, soit par vostre rigueur,  
Soit par pitié, ayant peult estre peur  
Qu'en vous baisant mon ame fust ravie,  
Nié ce bien. Helas, si c'est pitié,  
N'en vsez point enuers mon amitié,  
Car telle mort me plaist mieux que la vie.*

## XVI

*Bien que le Dieu des autres messâger,  
Avec l'esprit dont il vous fit largesse,  
Ait mis en vous sous ce front de Deesse,  
Je ne sçay quoy d'inconstant & léger :  
Bien que soyez comme ce passager  
Oyseau sans pieds, qui volette sans cesse,  
Si par la pluye ou par la neige espesse  
Il n'est contrainct à terre se ranger :  
Je prieray tant le Dieu, qui vous a faite  
En tout le reste excellente & parfaite,  
Qu'il otera ceste imperfection :  
Et verferay de pleurs vn tel orage,  
Qu'il contraindra vostre amour trop volage,  
De s'arrester sur mon affection.*

## XVII

*Le Ciel ne pouuoit mieulx nous monstrier son sçauoir,  
Qu'en vous formant, Madame, & si sage & si belle,  
Et qu'en vous departant de grace naturelle  
Autant qu'une Deesse en pourroit mesme auoir.  
Mais si vous faisant telle, au Monde il a fait voir,  
En vn subiect mortel sa puissance immortelle,  
Vous reserrant ainsi en prison si cruelle,  
Il a fait son enuie esgaller à son pouuoir.  
Las, qu'est-ce que j'ay dict ? ce n'est pas par enuie,  
Que vostre liberté le Ciel vous a rauie,  
Plustost pour nostre bien il vous cache à nos yeux :  
Car qui verroit de pres vostre celeste face,  
Feroit son Paradis en ceste terre basse,  
Et ne voudroit iamais l'aller chercher aux Cieux.*

## XVIII

*Ne vous estonnez point que d'un si beau visage,  
 On soit ainsi soigneux. L'homme avaricieux  
 Garde avecque tel soing son thresor precieux,  
 Son thresor qu'il possede, & n'en a point l'usage.  
 Consolez vous plustost, & de vostre dommage  
 Tirez quelque prouffit, cognoissant que les Dieux  
 Comme vn rare thresor vous cachant à noz yeux,  
 De voz rares vertus nous donnent tesmoignage.  
 S'il n'est permis au corps iouir de sa clarté,  
 Le Cœur qui avec soy porte sa liberté,  
 Doit comme vertueux maintenir sa franchise :  
 Et qui sçait si l'amour, sachant que le plaisir,  
 Qui plus est deffendu, donne plus de deſir,  
 Pour captiuer autrui en prison vous a mise ?*

## XIX

*Non, ie ne croy qu'Amour se soit vengé de vous,  
 Pource que de rigueur vous soyez trop armee,  
 Les dieux ne vous ont point si parfaite formee  
 Pour armer de rigueur vn visage si doux :  
 Mais ie croy que l'Amour vous cache ainsi de nous,  
 Pource qu'une beauté si digne d'estre aymee  
 Avecques trop de soing ne peult estre enfermee,  
 Et que de vous, Madame, il est mesme ialoux.  
 Il est ialoux de vous, ou vous veut faire entendre  
 Cela qu'en liberté vous n'eussiez sceu comprendre,  
 Combien est ennuyeuse vne captivité :  
 A fin qu'esgallement & belle & pitoyable,  
 Vous traictiez doucement vn captif miserable,  
 Qui a par voz beaux yeux perdu sa liberté.*

## XX

*Je ne souhaite point me pouuoir transformer,  
 Comme fait Iupiter en pluye iaunissante,  
 Pour escouler en vous d'une trace glissante  
 Cest ardeur qui me fait en cendres consommer.  
 L'or peult vn huis de fer (ce dit on) deffermer,  
 Et sa force est trop plus que la foudre puissante :  
 Sa force donte tout : mais elle est languissante  
 Contre vn cœur qui pour l'or n'est appris à aymer.  
 Je souhaite plustost pour voir ce beau visage  
 Où le ciel a posé son plus parfait ouurage,  
 L'anneau qui fait en Roy transformer vn Berger :  
 Car ie ne voudrois pas, vous ayant fauorable,  
 Changer ma pauureté en vn sceptre honorable,  
 Non pas mesmes au Ciel ma fortune changer.*

XXI<sup>re</sup>

*Palle est la Mort : de palleur est depeindue  
 Ceste beauté, qui sur toute autre excelle :  
 Tout meurt par mort : tout meurt pour l'amour d'elle,  
 Où moins qu'en mort n'est l'esperance esteinte.  
 Froide est la mort : elle est de neige ceindue,  
 Et comme neige est tousiours pure & belle :  
 Comme la mort elle est fourde & cruelle,  
 Et de pitié, non plus qu'elle, est atteindue.  
 On peint la mort sans yeux : mais ceste-cy  
 Est cler-voyante, & plus cruelle aussi,  
 Paissant ses yeux de voir nostre martyrre :  
 Et si ne va le penser effroyant,  
 Comme la mort, mais fait qu'en la voyant,  
 Tout gentil cœur si douce mort desire.*

## XXII

*Emerueillé, deormais ie veux croire  
Ce que lon dit d'Orphee & d'Amphion :  
Et ce qu'on dit du Dauphin d'Arion,  
Ne me fera plus fable, mais histoire :  
Puis que le luth deffoubs ta main d'yuoire  
Cause en noz cœurs pareille affection,  
Ayant attainé à la perfection  
Du plus bel art des filles de Memoire.  
Rien que douceur ne refonne ta voix,  
Rien que diuin ne fredonnent tes doigts,  
Et rien qu'honneur ton visage ne porte :  
Dans tes yeux luit le brandon de Cypris,  
De ton amour l'Amour mesme est espris,  
Et qui te voit, voit la hayne en toy morte.*

## XXIII

*Ces deux beaux yeux dont mon cueur iouïssoit,  
Pourquoy de moy s'eslongne leur lumiere?  
Qui m'a priué de la clarté premiere  
Du beau soleil, où mon œil le dresseoit?  
Où est ce front qui mon deuil appaisoit,  
Ce front serain? ceste honneste maniere  
Qui retenoit mon ame prisonniere,  
Et d'un doux feu saincément l'embrasoit?  
O chastes yeux ! ô soleil, dont mon ame,  
D'amour, de grace, & de vertu s'enflamme!  
O front diuin ! ô gestes pleins d'honneur!  
Quand vous voyray-ie ? hélas, & quand sera ce,  
Que d'approcher, d'appaiser ma douleur,  
Et d'ardre encor, vous me ferez la grace ?*



## XXIIII

*Bien que ie semble à ceux qui font sous terre  
N'ayant aucun sentiment ny pouuoir,  
Ne laissez pas s'il vous plaist de me voir,  
Vous voyriez bien vne image de pierre.  
Si cest humeur qui l'oreille me serre  
Ne me permet autre bien recevoir,  
L'œil qui fera d'autant plus son deuoir,  
Vous respondra, si vous daignez l'enquerre :  
Il vous dira qu'amour avec son traict,  
M'a si auant engraué le protrait  
De voz beautés, chef-d'œuvre de Nature,  
Qu'un diamant autre taille prendroit  
Plus volontiers, que mon cœur ne voudroit  
Se transformer en vne autre figure.*

## XXV

*Comme lon diät que la felicité  
De ces esprits qui au Ciel ont leur place,  
Gist seulement à voir de Dieu la face,  
Et se mirer en son eternité :  
Ainsi l'Amant, qui la diuinité  
De son obieät tant seulement embrasse,  
Comme esleué de ceste terre basse,  
Ne pense plus en autre deité.  
C'est ce qui fait que mon ame rauie,  
De contempler a conceu telle enuie,  
Ceste beauté, seul miroir de mes yeux :  
Ceste beauté, dont la sainte merueille,  
Sans le plaisir qu'on reçoit par l'oreille,  
Me peut donner tous les plaisirs des dieux.*

## XXVI

*Quand ie pouuois (ce qu'ores ie ne puis)  
Gouster le miel de ce tant doux langage,  
Vous me cachiez ce celeste visage,  
Et ces beaux yeux, dont esclae ie suis.  
Et maintenant que mes tristes ennuys,  
Me font plus sourd qu'un effourde riuage,  
Vous souhaitez voir vne froide image  
Errant au fond des eternelles nuiz.  
O quel malheur, ô quelle estrange peine!  
Ie puis bien voir, comme en peinture vaine,  
Ce qui ne sert qu'à me faire mourir :  
Ie puis toucher ceste main blanche & tendre,  
Voir ces beaux yeux : mais ie ne puis entendre,  
Ce doulx parler, qui me peut secourir.*

## XXVII

*J'ay de vous voir beaucoup plus grand' enuie,  
Qu'un prisonnier de voir sa liberté,  
Ny qu'un aueugle a de voir la clarté,  
Ny qu'un mourant de se reuoir en vie.  
Amour le veut, mon desir m'y conuie,  
Mais quelque dieu, ou quelque astre irrité,  
M'a, sans auoir ce malheur merité,  
De vous ouir la puissance rauie.  
Ie puis bien voir ceste grande beauté,  
Mais ie ne puis, ô quelle cruauté!  
Ouir la voix d'une si belle Dame.  
Helas Amour le plus puissant des Dieux,  
Rends moy l'ouye, & m'aueugle les yeux,  
Car ie la voy assez des yeux de l'ame.*

## XXVIII

*Vous m'affeurez de me pouuoir guerir,  
Du mal qui rend mon oreille effourdie :  
O plaissant mal ! ô douce maladie,  
Si tel remède il me faut requérir !  
Paymerois mieux de ceste main mourir,  
De ceste main qui m'a l'ame rauie,  
Que receuoir de toute autre la vie,  
Si autre main me pouuoit secourir.  
Faiâtes moy doncq' ceste voix escouter,  
Dont la douceur i'aymerois mieux gouster,  
Que d'Orpheus la harpe chanteresse :  
Ou s'il vous plaist me rendre plus heureux,  
Guerissez moy de ce mal doucereux,  
Que cause l'œil d'une belle Maistresse.*

## XXIX

*Je n'ay le cœur estreint de telle glace,  
Combien que sourd vous me voyez ainsi  
Qu'un marbre froid, qu'un rocher endurcy,  
Lequel iamais n'a bougé de sa place.  
Et toutefois le saint harpeur de Thrace,  
Par les accords de son luth adoucy,  
Iadis aux bois, & aux rochers aussi,  
Comme lon diâ, fait bien suyure sa trace.  
Ne doubtez donc, que ie ne vous entende,  
Bien que ma voix responce ne vous rende,  
Pour n'usurper sur mes yeulx ce deuoir.  
De vostre voix les douceurs nompareilles,  
A mon esprit donneront des oreilles,  
Pour voz propos saindement conceuoir.*

## AV SEIGNEVR DE LHOSPITAL.

*Lors que ie ly & rely mile fois  
Tes vers tracez sur la Romaine grace,  
Ie pense ouir non la voix d'un Horace,  
Mais d'un Platon les tant nombreuses loix :  
Et te voyant au siege de noz Rois  
Ie pense voir à contempler ta face,  
La sainte main, qui saintement compasse  
De Critolas le iuste contrepoix.  
Aussi t'ayant la sœur de nostre Maistre  
Reconneu tel que le ciel t'a fait naistre,  
Seul t'a choisi sur mil' & mil' esprits,  
Chef de ses loix. Toy (dy-ie) qui merites  
Autant d'honneur entre les mieux appris,  
Comme elle est perle entre les Marguerites.*

---

## DE MONSIEVR DV LYON

CONS. EN PARLEMENT.

*Ny la beauté qui perdit Ilion,  
Ny l'orient, ny les banquetz de Perse,  
Ny tout l'honneur, que l'abondance verse,  
Ny l'or de Creze ou de Pigmalion,  
Ny la faueur, ny plus d'un milion  
D'autres engins, dont le droict on renuerse,  
Pourroient donner vne seule trauerse  
A la vertu de ce braue Lyon.*

*Doncques Lyon des Animaux le prince,  
Lyon, le chef d'une belle Prouince,  
Reconnoissez ce Lyon nompareil :  
Et toy qui es au Ciel cinquiesme signe  
Quitte la place au Lyon le plus digne  
D'estre esleué au sentier du Soleil.*

---

## A MONSIEVR CHARTIER

IVRISC. PARISIEN.

*Qui voudra voir, non d'un Tribunian,  
Diuersement les pieces ramassees,  
Moins au profit publique compassees,  
Qu'au bien priué de son Iustinian :  
Mais d'un Seruie, ou d'un grand Vlpian,  
Les saintes loix saintement dispensees,  
Les vienne voir en leur ordre agencees  
En ce Chartier, nostre Papinian.  
Qui voudra voir non d'un Caton la grace,  
Mais la vertu sous plus benigne face,  
La vienne lire escripte sur son front.  
O saint vieillard, que nostre sieclé adore,  
Te vienne voir, qui voudra voir encore  
Sceuoile assis dedans son demi-rond.*

---

## A MONSIEVR TYRAQVEAV

CONS. EN PARLEMENT.

*Pallas, Lucine, & les trois Destinees  
Par leur sçauoir, par leurs mains, par leurs forts,*

*Voulant combler de leurs plus beaux thresors  
Ton nom, ta race, & tes forces bien nees :  
D'esprit, de sang, d'humeurs bien ordonnees,  
Feirent en toy trois merueilleux accords,  
Ornant ta plume, & ta femme, & ton corps,  
D'œuvres, d'enfants, & de longues annees.  
Heureux vieillard, heureux, si tu l'entens  
Riche d'escripts, de famille, & de temps,  
Contente toy : car le ciel, qui t'honore  
De cent vertus pour ton siecle estonner,  
T'a mieux donné, que ne sçauroit donner  
Pallas, Lucine, & les trois sœurs encore.*

---

## AV SEIGNEVR DE RANCONNET.

*D'un grand Budé les vns diront la gloire,  
D'un grand Balf les autres chanteront,  
Ceulx-cy Danays, & cœulx-la vanteront  
D'un Castellan la louange notoire :  
Mais, quant à moy, tant que les paz de Loyre  
De mes chansons leur course borneront,  
Toujours leurs flots à leurs bords sonneront  
D'un Ranconnet la fameuse memoire.  
Ils sonneront, que le graue Romain,  
Le Grec subtil, & le docte Germain,  
Le grand Arabe, & le diuin Caldee  
Ne furent onc de chose studieux  
Que cestui-cy n'ait apprise des Dieux,  
Pour estre en luy diuinement gardee.*

---

## AV SEIG. DE BRYNON

M. DES REQ. DE L'HOST.

*Tant que les mains animeront le cuyure  
Et les couleurs le vif rapporteront,  
Tant que les sons Poreille enchanteront,  
Tant que les vers la vertu seront viure,  
Toufours Brynon pour subie& voudront fuyure,  
Et ses faueurs iufq'au ciel poufferont,  
Les Artizants qui les premiers seront  
En marbre, en table, aux chanfons, & au liure.  
Tant qu'on voyra l'abondance, & bonheur,  
La bonne grace, & l'amour en honneur,  
Tant que les Loix au Palais seront viues,  
Toufours Paris fon Brynon vantera,  
Seine toufours de Brynon chantera,  
Rien que Brynon ne fonneront fes riuës.*

---

## AV SEIGN. AVBERY

L. CIVIL AV CHAST.

*Celle qui eft des quatre l'excellence,  
Et qui f'enthrofne au plus beau lieu des cieux,  
De fon bandeau t'a fillé les deux yeulx,  
Et à ta main a donné fa ballance.  
Le Dieu Courrier pour mettre en euidence  
De ton eſprit les threfors precieus,  
A mis en toy fon miel delicieus,  
Iunon fa grace, & Pallas fa prudence,*

*Docte Aubery, qui dénouant l'erreur,  
Dont la Discorde, & Mars, & la fureur,  
Enueloient deux voyfines prouinces,  
Diuinement forças le fier Angloys  
De fe tenir fous les paifibles Loix  
Qui ont vny les cœurs de deux grands princes.*

---

## A MONSIEVR DV-VAL E. DE SEES.

*Puis que le Feu, l'Air, & la Terre, & l'Onde,  
Liez ensemble en accords discordans  
Par cest esprit infus par le dedans,  
Esprit moteur du grand Corps de ce Monde :  
Puis que du Ciel la haulteffe profonde  
Et la rondeur de fes globes ardens,  
Leurs faincts rayons diuinement dardans,  
Au large fein de la Terre feconde :  
Puis que Nature, & l'œuvre de fes mains  
De toutes parts racontent aux humains  
Du grand Ourrier les œuvres nompareilles :  
Docte Du-Val, combien eft ton Esprit  
Emerueillable, ayant fi bien descript  
Le fainct Discours de fi fainctes merueilles ?*

---

## A MONSIEVR DE MOREL

AMBR.

*Ta Penelope, ó l'Ambrunoife gloire,  
Et ta famille, où viuent de Platon*



*Les saints Discours, & les mœurs de Caton,  
Sacrent ton loz au Temple de Memoire.  
Ce grand Paulin, dont la vertu notoire  
Dessus les champs que sillonne Triton,  
De l'Ocean au sein de Thiton  
Porte l'honneur de plus d'une victoire :  
Et ce divin Michel de l'Hospital,  
En qui les Dieux par vn secret fatal  
Diuinement ont mis comme en reserve  
Le double honneur des Muses, & des Loix,  
Ces deux, Morel, tesmoignent aux François,  
Combien te plaist l'une & l'autre Minerve.*

---

A P. DE RONSARD.

*Si quelquefois de Petrarque & d'Horace  
J'ay contrefait les sons melodieux,  
O saint Tropheus ! ô mignonnes des Dieux !  
Ceste faueur me vient de vostre grace.  
Mais ce grand bien vn plus grand bien efface,  
M'ayant acquis vn Amy que les cieux  
Guydent si hault au sentier des plus vieux,  
Que son sçauoir le vostre mesme passe.  
Doncques, Ronsard, vn vulgaire lien  
N'enchaîne pas ton cœur avec le mien :  
Des Graces fut telle amour commencee,  
Amour vrayment ourage de Pallas,  
Et du Herault, facond Neveu d'Atlas,  
Qui tient mon ame à la tienne enlaçee.*

---

## A P. PASCHAL

TMOLOS.

*Docte Paschal, honneur de la Garonne,  
Qui retraçant d'une diuine main  
Les plus beaux traits du mieux disant Romain  
T'es mis au chef la plus docte couronne :  
Ainsi le pris qui ton front environne,  
Ne craigne point, ny le sort inhumain,  
Ny de la mort le paresseux germain,  
Ny le vieillard qui nostre âge efferoine.  
Donne Paschal, le loisir à tes yeux  
De contempler, non l'Enfer odieux,  
Qu'après Maron ton Du-Bellay te chante,  
Mais ce Palais, dont la commune erreur  
M'abisme au fond d'une éternelle horreur,  
Si quelquefois la Muse ne l'enchanter.*

## A EST. IODELLE.

*De quel torrent vint ta fuyte haultaine ?  
De quel ruisseau ton pié léger courant ?  
De quel rocher ton sourgeon murmurant ?  
O graue ! ô douce ! ô copieuse veine !  
Soit que ton flot, ton onde, ta fontaine,  
Tempeste, glisse, ou sourde : le torrent  
Le ruisselet, la source non mourant,  
Effourde, arrouse, & abbreuve la plaine.*

*Tant que bruyra d'un cours impetueux,  
Tant que fuyra d'un pas non fluctueux,  
Tant que sourdra d'une veine immortelle  
Le vers Tragic, le Comic, le Harpeur,  
Rauisse, coule, & viue le labeur  
Du graue, doux, & copieux Iodelle.*

---

### A I. A. DE BAIF.

*Du grand Baif, qui la France decore,  
L'esprit iadis comblé de tout le mieulx,  
Qu'en leur thresor ayent reserué les Dieux,  
En toy Baif, est retourné encore'.  
Ton vers François, que le François adore,  
Suit de Ronsard le vol audacieux,  
Et ton vers Grec, l'or le plus precieux  
De ton Dorat, qui son siecle redore.  
Mais si vn iour par l'esprit de ta voix  
Tu donnes l'ame au theatre François,  
Iusques icy tousiours demeuré vuyde,  
Affeure toy, que ie t'ay mal gousté,  
Ou tu seras du François escouté,  
Comme du Grec fut iadis Euripide.*

---

### AV CONTE D'ALCINOIS.

*De trois Fureurs la douce poincte éueille  
La sainte erreur des plus diuins esprits,*

*Le docte vers, le pinçeau bien appris,  
 Et des accords la douceur nompareille.  
 Chacun des trois, d'une egale merueille  
 Se fait sentir, l'esprit sent les escripts,  
 Par le tableau le regard est surpris,  
 Et par la voix est surprise l'oreille.  
 Par ces deux la tu ravis jusqu'aux cieux,  
 O Denisot, les esprits & les yeulx,  
 Mais si le tiers, que Musique lon nomme,  
 Egal aux deux encores tu auois,  
 Tu rauirois non l'oreille de l'homme,  
 Mais les Lyons, les pierres, & les boys.*

---

## A M. LE SÇEVE

LYONNOIS.

*Gentil esprit, ornement de la France,  
 Qui d'Apollon saintement inspiré  
 T'es le premier du peuple retiré,  
 Loing du chemin tracé par l'ignorance,  
 Sçeve diuin, dont l'heureuse naissance  
 N'a moins encor son Roïne décoré,  
 Que du Thuscan le fleuve est honoré  
 Du Tronc qui prent à son bord accroissance,  
 Reçoy le vœu, qu'un deuot Angeuin  
 Enamouré de ton esprit diuin,  
 Laisant la France, à ta grandeur dedie :  
 Ainsi tousiours le Roïne impetueux,  
 Ainsi la Sône au sein non fluctueux,  
 Sonne tousiours & Sçeve, & sa Delie.*

---

## A P. DE THYARD ET G. DES AVTELZ.

*Diuin Thyard, qui dedaignant la Terre,  
Par l'aiguillon d'une diuine erreur,  
Iusques au ciel as poussé la fureur  
De ton esprit, qui diuinement erre :  
Et toy encor' dont le Laurier enferre  
Le ieune front, ayant ia ce bonheur  
De consacrer d'une sainte l'honneur  
Sur telz Autelz encourtinez de l'hierre :  
Si comme vous doucement enchanté  
A vostre gré j'ay quelquefois chanté  
Et mes ardeurs, & l'honneur de l'Oliue,  
Priez pour moy l'oyseau Cylenien,  
Guyder mes pas, iusqu'à tant que l'arriue  
Dessus le bord du Tybre Ausonien.*

---

## LES TRAGIQUES REGRETS.

DE CHARLES V, EMPEREVR.

*Terre, de moy iadis plus conuoitee,  
Que de celui dont l'ardeur indontee  
S'estimoit peu de louange acquerir,  
De ne pouuoir qu'un monde conquerir,  
Dedans ton sein reçois la morte cendre  
Du mesme feu qui brusloit Alexandre.  
J'ay accompli le terme de mes iours  
Tel que fortune en ordonna le cours :*

*J'ay mis le ioug sur le col mal traictable  
De l'Allemand autresfois indontable.  
L'Italien par moy s'est veu ranger  
Deffous les loix d'un Seigneur estrange,  
Et le François, dont la vertu notoire  
Seule empescha le cours de ma victoire,  
Sentit combien luy fut pernicieux  
D'estre voisin d'un Prince ambicieux.  
Thunis aussi & sa Goulette forte  
Courba le chef sous l'oiseau que ie porte,  
Qui eut volé encores plus auant,  
Si combattu de la fureur du vent  
Au port d'Arger ie n'eusse à peu de suyte,  
Esté contrainct me sauuer à la suyte,  
Ayant rompu & deffait à demy,  
Du nom Chrestien le plus grand ennemy.  
Heureux vainqueur & plus heureux encores,  
Si de HENRY la fortune qui ores  
Se voit par tout heureusement naissant,  
N'eust rencontré la mienne finissant.  
L'heur de HENRY à mon bon heur contraire,  
Et son pouoir qui pour le mien deffaire  
Se veult par tout en croissant aduancer,  
Garde mon cours de plus oultre passer.  
Je pensois bien renger sous ma couronne  
Tout ce grand rond que la Mer environne,  
Tant m'aveugloit l'ambitieux erreur,  
Mais la vertu a donté la fureur.  
Ainsi le roch au fier torrent s'oppose,  
Ainsi la flamme enrage d'estre enclose,  
Ainsi encor' le cheual furieux  
Remasche en vain le mors victorieux.  
Fauldra il doncq' que honteux ie recule,  
Ayant franchy les coulomes d'Hercule?  
Verray-ie doncq', quelque grand que ie sois,  
Deffous les pieds de ce ieune François,  
Qui ia se fait de mes despouilles riche,  
Fouller l'honneur de Bourgogne & d'Autriche?*

*Au moins si j'eusse avant ma mort tant d'heur  
Que de laisser marque de ma grandeur,  
Ou que celui, pour qui tant ie souspire,  
Peust soutenir le fais de mon Empire,  
Quelque malheur qui trouble mes ans vieux,  
Si penseroy-ie, ó grand' faueur des Dieux !  
De mon fils mesme auoir repris naissance,  
Voyant en luy renaistre ma puissance.  
Les Aigles font pour les cognoistre à l'œil  
A leurs petits regarder le Soleil :  
Mais ie ne puis faire que mon fils dresse  
D'un œil constant sa teste à ma haultesse.  
Qui rendra doncq' ses estats assurez  
De tant & tant de peuples coniuerez ?  
De ce costé le François redemande  
Tous les vieux droicts où ma force commande :  
De cestuy la demande le Germain  
Sa liberté captiue sous ma main.  
Ia de Hongrie est l'Aigle dechassée,  
Du Turc voisin l'Autriche est menassée,  
Du Portugais certain ie ne suis pas,  
Le Maure aussi n'attend que mon trespas.  
Que diray plus ? l'Europe conspiree  
N'attend plus rien que ma mort desirée :  
Et que sçait on si mon frere l'attend  
Pour s'emparer du droit ou il pretend ?  
Les plus petits esleueront leurs testes,  
Et les plus grans pilleront mes conquestes,  
Et fera lors mon Empire transmis  
Entre les mains de mes grans ennemis.  
Tous les oiseaux qui font à l'Aigle hommage  
Viendront alors reprendre leur plumage :  
Naples, Milan, ailes de mon bon heur,  
Retourneront à leur premier Seigneur :  
Et dira lon voyant telle merueille,  
Qu'ainsi iadis en print à la Corneille,  
Ainsi iadis du monarque Grejois  
La mort fit naistre un grand nombre de Rois,*

*Ainsi encor' par course successive  
Rome devint de ses subieſs captiue.  
O vain penſer, ô cueur ambicieux  
Aueugle au mal qui te creuoit les yeux !  
Oncques ne ſceut ton audace importune  
Garder moyen en ſa bonne fortune.  
Tu ne ſçeus oncq' iuſtement meſurer  
Ce qui pouuoit ta grandeur aſſeurer.  
Pren doncq' en gré la peine meritee,  
Dont te puniſt la Fortune irritee.  
Qui longuement du bon-heur ſouſtenu  
Finablement eſt plus hault paruenu  
Qu'oncques n'auoit conceu ſon eſperance,  
Doit ſa fortune auoir en reuerence.  
Que dois-ie doncq' de la mienne penſer,  
Puis que ſon cours ne peut plus ſ'aduancer ?  
Il fault, il fault que par quelque victoire  
Vn plus heureux triumphe de ma gloire :  
Ainſi iadis l'Aphricain indonté  
Par Scipion ſe trouua ſurmonté :  
Ainſi encor' ſe vid du grand Pompee  
Sur ſes vieux ans la fortune trompee.  
Qu'attens-ie plus, que de Ceſar conquis  
Aux eſtrangers le bon heur ſoit acquis ?  
Ou que l'honneur de ma triple couronne  
Le ieune chef d'un François enuironne ?  
Mourons plus toſt faiſant place au malheur,  
Et par la mort finiſſant la douleur,  
Si la fureur, ſi l'orgueil, ſi l'enuie,  
Ont iuſqu'icy tant tourmenté ma vie,  
Soyons au moins à ceſte heure plus doux,  
Et d'une mort faiſons plaiſir à tous.  
C'eſt le ſeul deu, c'eſt le ſeul benefice  
Que nous ferons pour le commun ſeruiſſe :  
Le ſeul bien dy-ie entre tant de forſaiſs,  
Dont nous portons à ceſt' heure le ſais.  
Mais quoy ? n'auray-ie au moins ceſte allegence  
D'accompagner ma mort d'une vengeance ?*



*S'en ira doncq' le Roy victorieux,  
 De ma grandeur superbe & glorieux?  
 Meux & le Rhin verront ils sur leurs rines  
 Du grand Cesar les despouilles captives?  
 Sus sus, Soldats, que lon s'en voise armer,  
 Que lon me chasse & par Terre & par Mer  
 Cest ennemy : marche toute Allemagne  
 Encontre luy, marche encore l'Espagne.  
 Mais il vault mieux par la paix affermer  
 Ce qui me doit & me peult demourer.  
 Loing, loing la paix : vne trop grand' furie  
 Dedans mon ame exerce seigneurie.  
 Le Ciel ne peult endurer deux Soleils,  
 La Terre moins deux grans Princes pareils.  
 Et quel danger me pourroit à cest' heure  
 Rendre craintif, puis qu'il fault que ie meure?  
 Je mourray doncq', mais soubz les Enfers bas  
 Sans se venger mon ame n'ira pas.  
 En quelque part que HENRY se presente  
 Je seray là : & d'une torche ardente,  
 Ou d'un serpent plein d'effroyable horreur  
 Le poursuyuray, ainsi qu'une Fureur.  
 Achilles fit par funebre service  
 A son amy de Troyens sacrifice :  
 Et moy deuant que l'horrible Charon  
 Me face voir l'autre port d'Acheron,  
 Je veux, à fin d'y passer plus à l'aise,  
 Que des François mes cendres on appaise.  
 La Therouenne & Hedin fouldroyez  
 En ont la-bas mille & mille enuoyez.  
 Mais pour venger l'iniure d'un Empire  
 Si peu de sang pourroit il bien suffire?  
 Le vieil desdain, la hayneuse rancœur  
 Que si long temps ie cele dans mon cœur  
 S'appaisera, pourueu que toute Espagne  
 Dedans vn lac de sang François se baigne.  
 D'Espagne doncq' sorte quelque vengeur  
 Qui soit par fer & par feu saccageur*



*De ceste gent. Tousjours l'une Prouince  
Soit contre l'autre, & Prince contre Prince,  
Flotz contre flotz, les ports contre les ports,  
Murs contre murs, les forts contre les forts,  
Camp contre camp, alarmes contre alarmes,  
Et tousjours soient les deux peuples en armes.  
Que dy-ie? ou suis-ie? & de quelle fureur  
Suis-ie troublé? ô chetif Empereur  
Nagueres chef de la grand' Germanie,  
C'est maintenant que la mort te manie :  
La Mort hélas heureuse m'eut esté  
Durant le cours de ma félicité,  
De mes hauts faicts la grand' clarté première  
Des vieux Césars eut estéint la lumière :  
Je fusse exempt de peine & de soucy,  
Et mes vieux ans ne m'eussent veu ainsi  
Par ce François tant heureux à la guerre,  
Perdre mon sang, mon honneur, & ma terre.  
Dieux immortels qui tenez en vos mains  
Tout le bon heur & malheur des humains :  
Soleil qui vois tous les labeurs des hommes,  
Des monts Pyreins dont gouverneur nous sommes :  
Astres luyfant sur les natiuités,  
Et vous d'enfer les basses deltez,  
Voyez la fin de ma grandeur estéinte,  
Et de vos pleurs accompagnez ma plaincte.*

## COMPLAINTE

SVR LA MORT DV DVC HORACE FARNAIZE.

*Dites, Romains, ie vous prie,  
Qui est ce corps que lon suit?*

*Que veult ce peuple qui crie?  
Pourquoy fait on si grand bruit?  
Je voy la brunette face,  
Les cheveux crespes ie voy,  
Helas, c'est le ieune Horace,  
C'est le gendre de mon Roy.  
O sainte, & heureuse cendre!  
Quelle dure cruauté  
A faiâ au cercueil descendre  
Si grand' ieunesse, & beauté?  
Telle est la fleur outragée  
Ou du foc audacieux,  
Ou du chaud, ou trop chargée  
De l'eau qui tombe des cieux.  
Tel fut le visage blesme  
De celuy qui de ses pleurs  
Enamouré de soy mesme,  
Accreut le nombre des fleurs :  
Et la beauté tant vantée,  
Qui du foudroyant sangler  
Sentit la fiere dentee,  
Luy pouuoit bien ressembler.  
O ciel trop auare, & chiche  
Du bien que tu as presté!  
O terre iniustement riche  
De nostre grand' pauvreté!  
Las, que n'ay ie vne fontaine  
De larmes dedans mes yeux?  
Que n'est ma poitrine pleine  
De sangloz iniurieux?  
Montaigne vague, & deserte,  
Où fut n'a gueres basty  
Le mur, cause de la perte,  
Dont tout ce dueil est forty.  
Iamais de pluye, & rosee,  
Iamais de laiâ & de miel  
Ne soit ton herbe arrosée,  
Mais bien de l'ire du ciel.*

*Horace, qui pour ton Prince,  
Le plus grand de ton soucy,  
Parens, amis, & prouince  
Auois delaissez icy :  
Las, ton espouse dolente,  
La fille d'un si grand Roy,  
Par vne mort violente  
Bien tost est veufue de toy :  
Et ta mere qui endure  
Tant de mal sur ses ans vieux,  
A qui par droit de nature  
Tu deuois fermer les yeux,  
A bien perdu l'esperance  
De voir, auant que mourir,  
Aupres du beau lis de France  
Sa belle race fleurir.  
Mais plus griesuement, qu'Achille  
Ne vangea son amy mort,  
Des morts couste mile & mile  
Ta mort, que ie plains si fort.  
Plus cher, que du fils d'Euaudre  
La vie encor' ne cousta,  
Se puisse la tienne vendre  
A celuy, qui te l'osta :  
Et non-plus se vante d'elle,  
Quiconques te fit mourir,  
Qu'Aruns se vanta de celle,  
Qui vint Turne secourir.  
O cruelle Destinee!  
Et vous Astres trop nuisans,  
D'auoir finy sa iournee  
Deuant le soir de ses ans!  
Ne scauiez vous, que nous sommes  
Trop veritables tesmoins,  
Que la ieunesse des hommes  
Est l'age qui dure moins?  
Plustost, que la fleche ailee  
Ne s'en vole au descocher,*

*Nostre verdeur escoulee  
Voit son Printemps desseicher.  
Et qu'est-ce des ans, qui glissent?  
Qu'est-ce des biens allechans?  
Ils florissent, ils fanissent,  
Ainsi que l'herbe des champs.  
Falloit il donq' que la foudre  
D'un gros boulet meurtrissant  
Vint ainsi reduire en poudre  
L'arbre encores fleurissant?  
Tout le bien que la Nature  
Eut onques en son thresor,  
Ceste ieune Creature  
Le nous promettoit encor.  
Mais quoy? le ciel, qui prent gloire  
D'auoir nostre heur abbaissé,  
Rien, que la triste memoire,  
De luy ne nous a laissé.  
Il nous a laissé les larmes,  
Et le regret de celui,  
Qui loing de l'horreur des armes  
Se mocque de nostre ennuy.  
Tu as choisi pour ta place  
Des Astres le plus beau lieu.  
Adieu bien-heureux Horace,  
Adieu d'eternel Adieu.  
Tu vis au ciel à ton aise,  
Si ne peult on toutefois,  
Que ton plaisir ne desplaïse  
A tout le peuple François.  
O fort! ô Parque superbe!  
O trop violente main,  
D'auoir retranché en herbe  
L'espoir du peuple Romain!  
Tu as fauché l'esperance  
De Rome, qui l'attendoit,  
Et d'icy iusques en France  
Vers luy ses bras estendoit.*



*Le Tybre, qui sur ses riuës  
Superbes de tous costez  
Veit les despouilles captives  
De tant de peuples dontez,  
Par la dextre Horacienne  
Esperoit bien quelque iour  
De sa fortune ancienne  
Voir quelque braue retour :  
Mais or' sa face troublée  
Montre bien à la couleur  
De son onde redoublée,  
Combien il a de douleur.  
Il va plus honteux & morne  
Que ce fleuve renommé,  
Lequel se veit d'une corne  
Par Hercule defarmé.  
Horace, cœur imployable,  
Cœur impossible à donter,  
Si le sort impitoyable  
Tu eusses peu surmonter,  
Le plus braue de l'Heſpaigne  
De toy ne se fuſt vanté,  
Soit qu'à pié sur la campagne  
Tu te fuſſes présenté,  
Ou ſoit, que deſſus la ſelle,  
Piquant le cheual aux flancs,  
Ta maſſe euſt à l'entour d'elle,  
Fait mille viſages blancs.  
Ta vertu nous ſeroit ores,  
Sans l'homicide canon,  
Celuy, celuy meſme encores,  
De qui tu portois le nom :  
Celuy, de qui la poitrine  
Souſtint le Thuſcan effort,  
Puis paſſa l'onde Latine  
De l'un iuſqu'à l'autre bord.  
O trop aueugle penſée !  
Tu peus bien te ſouuenir*

*De la fortune paffee,  
Mais non prevoir l'aduenir.  
Le Ciel, d'un iour peu durable  
Voulut nostre âge borner,  
Et le temps irreparable  
Ne peult iamais retourner.  
Mais auoir pour la victoire  
Iufqu'à la mort combatu,  
C'est le chemin de la gloire,  
C'est l'œuvre de la vertu.  
Ainsi la race d'Alcmene  
S'est affife entre les Dieux,  
Ainsi des freres d'Helene,  
Les Afres luyfent aux cieux.  
C'est chose fort douce & belle,  
Que pour fon Prince mourir,  
Puis que de la mort cruelle  
On n'est fauué pour courir.  
Combien que la crainte donne  
L'aile au talon fugitif,  
Pourtant la mort ne pardonne  
Au dos de l'homme craintif.  
N'est-ce donc' plus grand' louange,  
Tumber fous vn braue effort,  
Puis que la vertu nous vange  
Des iniures de la mort?  
Heureux bienheureux Horace,  
Si mes vers ont meritè,  
De rencontrer quelque grace  
Deuant la pofterité :  
Si ma lire eft eftimee,  
Si ie chante rien de beau,  
Ta cendre, & ta renommee  
N'iront fous mefme tumbeau.*

---

DV MESME ENCORES.

*Si Troye eust deu par humaine proësse  
Contre les Grecs plus longuement durer,  
Contre les Grecs la pouuoit asseurer  
De son Hector la braue hardiesse.  
Si de Hedin la peu seure fortresse  
Contre Cæsar eust deu rien esperer,  
Contre Cæsar la pouuoit remparer  
Du preux Romain la vertueuse adresse.  
Mais les destins, & les dieux ennemis  
Ayant au sac l'un & l'autre soubmis,  
Des deux aussi auoient la mort iuree,  
Qui seuls pouuoient leurs rempars secourir.  
Car vif Hector, Troye estoit assuree :  
Horace mort, Hedin deuoit perir.*

---

SVR LA MORT

DV

SEIGNEVR LEON STROZZI

Prieur de Capoua.

*Ne pensez pas que deffoubs ce tombeau  
Du grand LEON la grandeur soit enclose,  
Si petit lieu n'encloft si grande chose  
Que la vertu, des thresors le plus beau.  
Il est au ciel, ou dé-ia son flambeau,  
Tel qu'aux plus beaux parangonner ie l'ose,*



*D'une lumiere heureusement descloſe  
 Aux mariniers fait vn aſtre nouveau.  
 Iadis la mer il couurit de ſes voiles,  
 Ores luy plaist, mis au ranc des eſtoiles,  
 Nous eſclairer aux lieux plus dangereux.  
 Courage donc, Françoises neſs, courage,  
 Ne craignez plus la tempeſte & l'orage,  
 Ayant pour guide vn aſtre tant heureux.*

---

SVR LA MORT

DE

LA SEIGN. SYLVIA MIRANDOLA.

*Tu es donques encloſe en ce petit Tombeau,  
 Et tout ce que le ciel en toy monſtra de beau,  
 La vertu, le ſçauoir, la ieuneſſe & la grace,  
 Et la merueille encor' du ſurnom de ta race,  
 Les pleurs de ton eſpoux, & de tes ſœurs auſſi,  
 N'ont ſçu mouuoir la Mort, ny les Dieux à mercy.*

*Mais quiconques voudra egaler ta louange  
 Par ſes vers, ô Syluie, il faudra qu'il ſe change  
 En ce diuin Picus, honneur de tes Ayeux,  
 Le Phoenix de ſon temps, cogueu iuſques aux cieux :  
 Duquel, comme Italie, & tout le monde encore  
 Les immortelx labeurs lit, apprend, & adore,  
 Ainſi noſtre François ſtudieux de ton Nom,  
 Enuoyra iuſqu'au ciel le bruit de ton renom.*

*Et pour auoir iadis allaiſſé ton enfance,  
 Superbe à tout iamais ſe vantera la France,  
 Ou ſoit qu'elle raconte avec l'honneſteté  
 Ta grace également ioincte à la chaſteté,*

*Soit la grandeur de cœur, la sagesse avant l'age,  
Et dans vn corps de femme vn virile courage.*

EPITAPHE

DE MADAME L'ABESSE DE CAEN

Sœur de Monsieur le Cardinal de Chastillon.

*Mon frere m'a sacré ce marbre à la memoire,  
Sachant qu'en vn seul Christ gist toute nostre gloire :  
Par là son dueil aussi ne veult estre entendu,  
Sachant qu'au vray Chrestien tel dueil est deffendu.  
Pourquoy m'a donc sa main deffous ce marbre enclose ?  
Pource qu'il ne pouuoit me donner autre chose.*

*Ce n'est moy (chere sœur) ce n'est moy qui te donne  
Ce marbre elabouré, qui ton corps enuironne :  
C'est la Religion, qui de sa propre main  
T'a basti ce tombeau d'vn œuure plus qu'humain :  
Non pour eterniser ta memoire en ce temple,  
Mais à fin que ton nom soit vn public exemple.*

*Combien, mon frere cher, que j'aye estimé vaine,  
Pendant que j'ay vescu, toute pompe mondaine,  
Et que receuë au ciel j'aye moins de soucy  
De ce qu'on fait la bas pour ceux qui sont icy,  
Si m'est ta pieté toutefois agreable,  
Pource qu'en m'honorant tu te rends honorable.*

*Je t'eusse bien dressé en marbre, ou en peinture,  
En cuyure, ou en airain, plus riche sepulture,  
Et tu la meritois : mais ton eternité  
N'a soucy, comme nous, de telle vanité :  
Encores crains-ie bien, si le ciel ne dispense  
Vn frere de pleurer, que mon pleur ne t'offense.*

*Ton pleur ne me desplaist, si tu pleures en sorte,  
Que pour viue estre au ciel tu ne me penses morte :*

*Car si le pleur estoit aux bienheureux permis,  
Les morts deuroient pleurer leurs suruiuans amis.  
Si donc l'eternité est tousiours en presence,  
Ne pleure point ma mort, mais pleure mon absence.*

*Si tu auois besoing d'un plus riche tombeau,  
L'eusse basti pour toy vn mausole nouveau :  
Si les pleurs te plaisoient, de pleurs l'eusse lauee  
Ceste pierre, où lon voit ta memoire engrauee :  
Mais le ciel est plus beau qu'un œuvre Carien,  
Et pleurer ton trespas, seroit pleurer ton bien.*

---

#### AVTRE EPITAPHE.

*Loise fut mon nom, mon surnom de Mailly,  
Qui deuant que la hault mon esprit feust sailly,  
D'un oncle Connestable eus la faueur prospere,  
D'un frere Cardinal, & d'un Amiral frere :  
Vn frere Colonne l'euz avecques ceux cy,  
De Caen ie feus Abbessse & de ce lieu aussi,  
Si heureuse ie feus pour vn tel parentage,  
Au Ciel (par vn seul Christ) ie le suis d'aduantage.*

---

#### SVR LA MORT DV SEIGNEVR D'ESSÉ.

*Horace feit rampart de sa poiðrine  
Tant que le pont derriere feust froissé,  
Puis se voyant de l'ennemy pressé,  
Chargé de fer passa l'onde Latine :*

*Deuant le mur que la poudreuse mine  
D'un fault horrible auoit ia renuerfé,  
Le magnanime & vertueux d'Effé  
Soustint le choq de l'Espaigne mutine.  
L'un plus heureux, à force de nager,  
Voyant ses murs eschappez du danger,  
Vif se rendit entre ceux de sa part :  
L'autre poussé de plus braue entreprise,  
Dedaignant viure apres sa ville prise,  
Voulut mourir au pié de son rampart.*

---

## SVR LA MORT

## DV SEIGNEVR DE DAMPIERRE.

*D'aussi grand cœur, que le captif Romain,  
Craignant trop plus voir sa foy pariuree  
Que le danger de sa mort asseuree,  
Retourna voir l'aduersaire inhumain :  
Dampierre à peine eschappé de la main  
De l'ennemy, sa vertu obstinee  
Iusqu'à Hedin suyuant sa destinee  
Se vint encor' opposer au Germain.  
L'un prisa plus sa foy que sa Prouince,  
L'autre sa vie ayma moins que son Prince :  
L'un en mourant fut aux siens inutile,  
L'autre élisant plus profitable mort,  
Si le malheur n'eust esté le plus fort,  
Pouuoit sauuer à son Prince vne ville.*

---

## SVR LA MORT

## DV SEIGNEVR DE PIÉNE.

*Qui veult au vis imaginer la face  
Du gentil Piéne, alors que sa vertu  
Dessus le bord du rampart abbatu  
Vint faire teste à l'Espaignole audace :  
Se represente encor', de quelle grace  
Les Deciens iadis ont combatu,  
Ou cestuy-la, qui d'armes reuestu  
S'alla getter dans l'horrible creuace :  
Lors il voyra, combien vn cœur vaillant,  
Jusqu'à la mort pour l'honneur bataillant,  
Fait peu de cas de resprendre sa vie :  
Et si dira le Prince bien-heureux,  
Qui a peu voir en lieu si dangereux  
Si brauement sa couronne seruie.*

---

## SVR LA MORT

## DV VICONTE DE BREZÉ.

*Estant iadis le Thebain Capitaine  
Entre les fiens iusqu'à la mort blessé,  
De luy ne fut son boucler delaisfé,  
Sans voir premier sa victoire certainc :  
Du fort Brezé la vigoureuse halaine,  
Bien que d'un plomb il eust le flanc persé,*

*Sans voir premier l'ennemy renuersé,  
Ne voulut onq' abandonner la plaine.  
Cestuy la pasle, & ia froid à demy,  
Certain d'auoir donté son ennemy,  
loyeusement s'estend sur la Campaigne :  
Et cestui-cy, pour gaige de sa foy,  
Iusques au camp rapporte avecques foy  
Sa mort, sa gloire, & la honte d'Espagne.*

DV IEVNE MONGÉ.

*Le Delien fasché d'auoir perdu  
Mongé, l'honneur de sa plus docte bande,  
Qui suborné d'une vertu plus grande  
S'estoit de Mars au seruice rendu,  
L'ayant n'a guere' au passage attendu,  
Comme soudain la fureur luy commande,  
Prend sa visee, & contre luy desbande  
L'arc, qui en vain ne fut onques tendu.  
Puis tout à coup apres auoir songé,  
Combien la Mort, avecques vn. Mongé,  
Auoit encor d'excellences ravies,  
Se repentit trop tard de son offense,  
Et à Mongé promist en recompense,  
Pour vne mort, mille immortelles vies.*

SVR LA MORT  
DE LA IEVNESSE FRANÇOISE.

*Que n'ay-ie encor' la voix, qui plus hault tonne  
Le bruit de ceux, qui d'un cœur indonté  
Pour maintenir la Grecque liberté  
Firent rougir les champs de Marathonne?  
Tout ce grand rond, que la mer environne,  
Oyroit sonner par l'immortalité  
La hardiesse, & la fidélité,  
Qui ont seruy la Françoisse couronne.  
Jeunesse heureuse, heureuse pour iamais,  
Nous, noz enfans, noz nepueus deormais  
Te nommerons l'honneur de ta Prouince,  
Et si dirons que ton sang espandu  
Ne pouuoit pas estre mieux despendu,  
Qu'en soustenant le droit d'un si bon Prince.*





LES REGRETS  
ET  
AVTRES ŒVVRES POETIQUES

DE IOACH. DV BELLAY, ANG.<sup>ST.</sup>

---

AD LECTOREM.

Quem, lector, tibi nunc damus libellum,  
Hic fellisque simul, simulque mellis,  
Permixtumque salis refert saporem.  
Si gratum quid erit tuo palato,  
Huc conuiua veni, tibi hæc parata est  
Cœna : sin minus, hinc facesse, quæso :  
Ad hanc te volui haud vocare cœnam.

---

A MONSIEVR D'AVANSON  
CONSEILLIER DV ROY EN SON PRIVÉ CONSEIL.

*Si ie n'ay plus la faueur de la Muse,  
Et si mes vers se trouuent imparfaits,  
Le lieu, le temps, l'aage ou ie les ay faits,  
Et mes ennuis leur seruiron d'excuse.*



*J'étois à Rome au milieu de la guerre,  
Sortant déjà de l'âge plus dispos,  
A mes travaux cherchant quelque repos,  
Non pour louange ou pour faueur acquerre.  
Ainsi void-on celui, qui sur la plaine  
Picque le bœuf, ou travaille au rampart,  
Se reposer, & d'un vers fait sans art  
S'esvertuer au travail de sa peine.  
Celuy aussi, qui dessus la galere  
Fait escumer les flots à l'environ,  
Ses tristes chants accorde à l'aviron,  
Pour esprouver la rame plus legere.  
On dit qu'Achille, en remaschant son ire,  
De tels plaisirs souloit s'entretenir,  
Pour addoucir le triste souvenir  
De sa maistresse, aux fredons de sa lyre.  
Ainsi flattoit le regret de la fienne  
Perdue, hélas, pour la seconde fois,  
Cil qui iadis aux rochers & aux bois  
Faisoit ouïr sa harpe Thracienne.  
La Muse ainsi me fait sur ce riuage,  
Ou ie languis banny de ma maison,  
Passer l'ennuy de la triste saison,  
Seule compagne à mon si long voyage.  
La Muse seule au milieu des alarmes  
Est asseuree, & ne pallist de peur :  
La Muse seule au milieu du labeur  
Flatte la peine, & desseiche les larmes.  
D'elle ie tiens le repos & la vie,  
D'elle j'apprens à n'estre ambitieux,  
D'elle ie tiens les saints presens des Dieux,  
Et le mespris de fortune & d'enuie.  
Aussi sçait-elle, ayant des mon enfance  
Toujours guidé le cours de mon plaisir,  
Que le deuoir, non l'auare desir,  
Si longuement me tient loing de la France.  
Je voudrois bien (car pour suiure la Muse  
J'ay sur mon dox chargé la pauvreté)*

*Ne m'estre au trac des neuf Sœurs arresté,  
Pour aller voir la source de Meduse.  
Mais que feray-ie à fin d'eschapper d'elles?  
Leur chant flatteur a trompé mes esprits,  
Et les appax aux quels elles m'ont pris,  
D'un doux lien ont englué mes ailes.  
Non autrement que d'une douce force  
D'Ulyse estoient les compagnons liez,  
Et sans penser aux trauaux oubliez  
Aymoient le fruit qui leur seruoit d'amorce.  
Celuy qui a de l'amoureux breuuage  
Gousté, nul sain, le poison doux-amer,  
Cognoit son mal, & contraint de l'aymer,  
Suit le lien qui le tient en seruage.  
Pour ce me plaist la douce poëste,  
Et le doux traict par qui ie fus blessé :  
Des le berceau la Muse m'a laissé  
Cest aiguillon dedans la fantaisie.  
Ie suis content qu'on appelle deité,  
De noz esprits la saincte deité,  
Mais ce n'est pas sans quelque vtilité  
Que telle erreur si doucement nous lie.  
Elle esblouit les yeulx de la pensee  
Pour quelque fois ne voir nostre malheur,  
Et d'un doux charme enchante la douleur,  
Dont nuit & iour nostre ame est offensee.  
Ainsi encor la vineuse prestresse,  
Qui de ses crix Ide va remplissant,  
Ne sent le coup du thyrses la blessant,  
Et ie ne sens le malheur qui me presse.  
Quelqu'un dira : de quoy seruent ces plainctes?  
Comme de l'arbre on void naistre le fruit,  
Ainsi les fruits que la douleur produict,  
Sont les soursirs & les larmes non feintes.  
De quelque mal vn chacun se lamente,  
Mais les moyens de plaindre sont diuers :  
Pay, quant à moy, choisi celuy des vers,  
Pour defaigrir l'ennuy qui me tormente.*

*Et c'est pourquoy d'une douce satyre  
Entremeslant les espines aux fleurs,  
Pour ne fascher le monde de mes pleurs,  
L'appreste icy le plus souuent à rire.  
Or si mes vers meritent qu'on les louë,  
Ou qu'on les blasme, à vous seul entre tous  
Je m'en rapporte icy : car c'est à vous,  
A vous, Seigneur, à qui seul ie les vouë :  
Comme celuy qui avec la sagesse  
Auez conioint le droit & l'equité,  
Et qui portez de toute antiquité  
Joint à vertu le tiltre de noblesse :  
Ne dedaignant, comme estoit la coustume,  
Le long habit, lequel vous honnorez,  
Comme celuy qui sage n'ignorez  
De combien sert le conseil & la plume.  
Ce fut pourquoy ce sage & vaillant Prince,  
Vous honorant du nom d'Ambassadeur,  
Sur vostre dox deschargea sa grandeur,  
Pour la porter en estrange province :  
Recompensant d'un estat honorable  
Vostre seruice, & tesmoignant assez  
Par le loyer de voz trauaux passez,  
Combien luy est tel seruice agreable.  
Qu'autant vous soit agreable mon liure,  
Que de bon cueur ie le vous offre icy :  
Du mesdisant j'auray peu de soucy,  
Et seray seur à tout iamais de viure.*

---

## A SON LIVRE.

*Mon liure (& ie ne suis sur ton aise enuieux)  
Tu t'en iras sans moy voir la Court de mon prince.*

*Hé chetif que ie suis, combien en gré ie prinſſe,  
 Qu'un heur pareil au tien fuſt permis à mes yeux !  
 Là ſi quelqu'un vers toy ſe monſtre gracieux,  
 Souhaite luy qu'il viue heureux en ſa prouince :  
 Mais ſi quelque malin obliquement te pince,  
 Souhaite luy tes pleurs, & mon mal ennuieux,  
 Souhaite luy encor' qu'il face vn long voyage,  
 Et bien qu'il ait de veüe elongné ſon meſnage,  
 Que ſon cœur, ou qu'il voiſe, y ſoit touſſours preſent :  
 Souhaite qu'il vieilliffe en longue ſervitude,  
 Qu'il n'eſprouue à la fin que toute ingratitude,  
 Et qu'on mange ſon bien pendant qu'il eſt abſent.*

## LES REGRETS.

### I

*Ie ne veulx point fouiller au ſein de la nature,  
 Ie ne veulx point chercher l'eſprit de l'uniuers,  
 Ie ne veulx point ſonder les abyſmes couuers  
 Ny deſſeigner du ciel la belle architecture :  
 Ie ne peins mes tableaux de ſi riche peinture,  
 Et ſi hauts argumens ne recherche à mes vers :  
 Mais ſuiuant de ce lieu les accidents diuers,  
 Soit de bien, ſoit de mal, i'eſcris à l'adventure.  
 Ie me plains à mes vers, ſi i'ay quelque regret :  
 Ie me ris avec eulx, ie leur dy mon ſecret,  
 Comme eſtans de mon cœur les plus ſeurs ſecretaires.  
 Auſſi ne veulx-ie tant les pigner & friſer,  
 Et de plus braues noms ne les veulx deſguiſer,  
 Que de papiers iournaux, ou bien de commentaires.*

## II

*Vn plus sçauant que moy (Paschal) ira songer  
 Aueques l'Ascrean dessus la double cyme :  
 Et pour estre de ceulx, dont on fait plus d'estime,  
 Dedans l'onde au cheual<sup>re</sup> tout nud s'ira plonger.  
 Quant à moy, ie ne veulx, pour vn vers allonger,  
 M'accourir le cerueau : ny pour polir ma ryme,  
 Me consumer l'esprit d'une songneuse lime,  
 Frapper dessus ma table, ou mes ongles ronger.  
 Aussi veulx-*ie* (Paschal) que ce que ie compose,  
 Soit vne prose en ryme, ou vne ryme en prose<sup>re</sup>,  
 Et ne veulx pour cela le laurier meriter.  
 Et peult estre que tel se pense bien habile,  
 Qui trouuant de mes vers la ryme si facile,  
 En vain trauaillera, me voulant imiter.*

## III

*N'estant, comme ie suis, encor' exercité  
 Par tant & tant de maux au ieu de la Fortune,  
 Ie suiuios d'Apollon la trace non commune,  
 D'une sainte fureur sainctement agité.  
 Ores ne sentant plus ceste diuinité,  
 Mais picqué du souci qui fascheux m'importune,  
 Vne adresse i'ay pris beaucoup plus opportune  
 A qui se sent forcé de la necessité.  
 Et c'est pourquoy (Seigneur) ayant perdu la trace,  
 Que suit vostre Ronsard par les champs de la Grace,  
 Ie m'adresse ou ie voy le chemin plus batu :  
 Ne me bastant le cœur, la force, ny l'haleine,  
 De fuiure, comme luy, par sueur & par peine,  
 Ce penible sentier qui meine à la vertu.*

## IIII

*Je ne veulx feuilleter les exemplaires Grecqz,  
Je ne veulx retracer les beaux traits d'un Horace,  
Et moins veulx-ie imiter d'un Petrarque la grace,  
Ou la voix d'un Ronfard, pour chanter mes Regrets.  
Ceulx qui sont de Phœbus vrais poëtes sacrez,  
Animeront leurs vers d'une plus grand' audace :  
Moy, qui suis agité d'une fureur plus basse,  
Je n'entre si auant en si profonds secretz.  
Je me contenteray de simplement escrire  
Ce que la passion seulement me fait dire,  
Sans rechercher ailleurs plus graues argumens.  
Aussi n'ay-ie entrepris d'imiter en ce liure  
Ceulx qui par leurs escripts se vantent de reuiure,  
Et se tirer tous vifz dehors des monumens.*

## V

*Ceulx qui sont amoureux, leurs amours chanteront,  
Ceulx qui ayment l'honneur, chanteront de la gloire,  
Ceulx qui sont pres du Roy, publieront sa victoire,  
Ceulx qui sont courtisans, leurs faueurs vanteront,  
Ceulx qui ayment les arts, les sciences diront,  
Ceulx qui sont vertueux, pour tels se feront croire,  
Ceulx qui ayment le vin, deuiferont de boire,  
Ceulx qui sont de loisir, de fables escriront,  
Ceulx qui sont mesdisans, se plairont à mesdire,  
Ceulx qui sont moins fascheux, diront des mots pour rire,  
Ceulx qui sont plus vaillans, vanteront leur valeur,  
Ceulx qui se plaisent trop, chanteront leur louange,  
Ceulx qui veulent flater, feront d'un diable un ange :  
Moy qui suis malheureux, ie plaindray mon malheur.*

## VI

*Las ou est maintenant ce mespris de Fortune ?  
Ou est ce cœur vainqueur de toute aduersité,  
Cest honnestes desir de l'immortalité,  
Et ceste honnestes flamme au peuple non commune ?  
Ou sont ces doux plaisirs, qu'au soir sous la nuit brune  
Les Muses me donnoient, alors qu'en liberté  
Deffus le verd tapy d'un riuage esquarté  
Je les menoïs danser aux rayons de la Lune ?  
Maintenant la Fortune est maistresse de moy,  
Et mon cœur qui souloit estre maistre de joy,  
Est serf de mille maux & regrets qui m'ennuyent.  
De la posterité ie n'ay plus de souci,  
Ceste diuine ardeur, ie ne l'ay plus aussi,  
Et les Muses de moy, comme estranges, s'enfuyent.*

## VII

*Ce pendant que la Court mes ouurages lisoit,  
Et que la Sœur du Roy, l'vnique Marguerite,  
Me faisant plus d'honneur que n'estoit mon merite,  
De son bel œil diuin mes vers fauorisoit,  
Vne fureur d'esprit au ciel me conduisoit  
D'une aile qui la mort & les siecles euite,  
Et le docte troupeau qui sur Parnasse habite,  
De son feu plus diuin mon ardeur attisoit.  
Ores ie suis muet, comme on void la Prophete,  
Ne sentant plus le Dieu, qui la tenoit suiète,  
Perdre soudainement la fureur & la voix.  
Et qui ne prend plaisir qu'un Prince luy commande ?  
L'honneur nourrit les arts, & la Muse demande  
Le theatre du peuple, & la faueur des Roys.*

## VIII

*Ne t'esbahis (Ronsard) la moitié de mon ame,  
Si de ton Dubellay France ne lit plus rien,  
Et si aueques l'air du ciel Italien  
Il n'a humé l'ardeur qui l'Italie enflamme.  
Le saint rayon qui part des beaux yeux de ta dame :  
Et la sainte faueur de ton Prince & du mien,  
Cela (Ronsard) cela, cela merite bien  
De t'échauffer le cœur d'une si viue flamme.  
Mais moy, qui suis absent des rayz de mon Soleil,  
Comment puis-je sentir échauffement pareil  
A celui qui est pres de sa flamme diuine?  
Les costaux soleillez de pampre sont couuers,  
Mais des Hyperborez les eternels hyuers  
Ne portent que le froid, la neige, & la bruine.*

## IX

*France, mere des arts, des armes, & des loix,  
Tu m'as nourry long temps du lait de ta mamelle :  
Ores, comme vn aigneau qui se nourrisse appelle,  
Je remplis de ton nom les antres & les bois.  
Si tu m'as pour enfant adoué quelquefois,  
Que ne me respons-tu maintenant, ô cruelle?  
France, France, respons à ma triste querelle :  
Mais nul, sinon Echo, ne respond à ma voix.  
Entre les loups cruels j'erre parmy la plaine,  
Je sens venir l'hyuer, de qui la froide haleine  
D'une tremblante horreur fait herisser ma peau.  
Las tes autres aigneaux n'ont faute de pasturs,  
Ils ne craignent le loup, le vent, ny la froidure :  
Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau.*



## X

*Ce n'est le fleuve Thusque au superbe riuage,  
Ce n'est l'air des Latins, ny le mont Palatin,  
Qui ores (mon Ronsard) me fait parler Latin,  
Changeant à l'estranger mon naturel langage.  
C'est l'ennuy de me voir trois ans, & d'avantage,  
Ainsi qu'un Prométhé, cloué sur l'Auentin,  
Ou l'esperoir miserable & mon cruel destin,  
Non le ioug amoureux, me detient en seruage.  
Et quoy (Ronsard) & quoy, si au bord estranger  
Ouide osa sa langue en barbare changer  
Afin d'estre entendu, qui me pourra reprendre  
D'un change plus heureux? nul, puis que le François,  
Quoy qu'au Grec & Romain egalé tu te sois,  
Au riuage Latin ne se peult faire entendre.*

## XI

*Bien qu'aux arts d'Apollon le vulgaire n'aspire,  
Bien que de telz tresors l'avarice n'ait soing,  
Bien que de telz harnois le soldat n'ait besoing,  
Bien que l'ambition telz honneurs ne desire :  
Bien que ce soit aux grands vn argument de rire,  
Bien que les plus rusez s'en tiennent le plus loing,  
Et bien que Dubellay soit suffisant tesmoing,  
Combien est peu prisé le mestier de la lyre :  
Bien qu'un art sans profit ne plaise au courtisan,  
Bien qu'on ne paye en vers l'œuvre d'un artisan,  
Bien que la Muse soit de pauvreté suyvie :  
Si ne veulx-je pourtant delaisser de chanter,  
Puis que le seul chant peult mes ennuyes enchanter,  
Et qu'aux Muses ie doy bien six ans de ma vie.*

## XII

*Veu le soing mefnager, dont trauaillé ie suis,  
Veu l'importun souci, qui sans fin me tormente,  
Et veu tant de regrets, desquelz ie me lamente,  
Tu t'esbahis souuent comment chanter ie puis.  
Je ne chante (Magny) ie pleure mes ennuy, s  
Ou, pour le dire mieulx, en pleurant ie les chante,  
Si bien qu'en les chantant, souuent ie les enchante :  
Voyla pourquoy (Magny) ie chante iours & nuicts.  
Ainsi chante Pouurier en faisant son ouurage,  
Ainsi le laboureur faisant son labourage,  
Ainsi le pelerin regrettant sa maison,  
Ainsi l'aduanturier en songeant à sa dame,  
Ainsi le marinier en tirant à la rame,  
Ainsi le prisonnier maudissant sa prison.*

## XIII

*Maintenant ie pardonne à la douce fureur,  
Qui m'a fait consumer le meilleur de mon aage,  
Sans tirer autre fruit de mon ingrat ouurage,  
Que le vain passetemps d'une si longue erreur.  
Maintenant ie pardonne à ce plaisant labeur,  
Puis que seul il endort le souci qui m'oultrage,  
Et puis que seul il fait qu'au milieu de l'orage,  
Ainsi qu' auparauant, ie ne tremble de peur.  
Si les vers ont esté l'abus de ma ieunesse,  
Les vers seront aussi l'appuy de ma vieillesse :  
S'ils furent ma folie, ils seront ma raison,  
S'ils furent ma bleffeur, ils seront mon Achille,  
S'ils furent mon venim, le scorpion vtile,  
Qui sera de mon mal la seule guerison.*

## XIIII

*Si l'importunité d'un créateur me fâche,  
Les vers m'ostent l'ennuy du fâcheux créateur :  
Et si je suis fâché d'un fâcheux serviteur,  
Dessus les vers (Boucher) soudain je me desfâche.  
Si quelqu'un dessus moy sa colère déflache,  
Sur les vers je vomis le venin de mon cœur :  
Et si mon faible esprit est recréu du labeur,  
Les vers font que plus frais je retourne à ma tâche.  
Les vers chassent de moy la molle oisiveté,  
Les vers me font aimer la douce liberté,  
Les vers chantent pour moy ce que dire je n'ose.  
Si donc j'en recueillis tant de profits divers,  
Demandes-tu (Boucher) de quoy servent les vers,  
Et quel bien je reçois de ceux que je compose?*

## XV

*Panjas, veux-tu sçavoir quels sont mes passe-temps ?  
Je songe au lendemain, j'ay soing de la despense  
Qui se fait chacun iour, & si fault que je pense  
À rendre sans argent cent créateurs contents.  
Je vays, je viens, je cours, je ne perds point le temps,  
Je courtise un banquier, je prens argent d'avance :  
Quand j'ay depesché l'un, un autre recommence,  
Et ne fais pas le quart de ce que je pretends.  
Qui me présente un compte, une lettre, un memoire,  
Qui me dit que demain est iour de confistoire,  
Qui me rompt le cerveau de cent propos divers :  
Qui se plaint, qui se deult, qui murmure, qui crie,  
Aueques tout cela, dy (Panjas) je te prie,  
Ne t'esbahis-tu point comment je fais des vers ?*

## XVI

*Ce pendant que Magny suit son grand Auanfon,  
Panjas son Cardinal, & moy le mien encore,  
Et que l'esperoir flateur, qui noz beaux ans deuore,  
Appaste noz desirs d'un friand hameffon,  
Tu courtises les Roys & d'un plus heureux son  
Chantant l'heur de Henry, qui son siecle decore,  
Tu t'honores toymesme, & celuy qui honore  
L'honneur que tu luy fais par ta docte chanson.  
Las & nous ce pendant nous consumons nostre aage  
Sur le bord incogneu d'un estrange riuage,  
Ou le malheur nous fait ces tristes vers chanter :  
Comme on voit quelquefois, quand la mort les appelle,  
Arrangez flanc à flanc parmy l'herbe nouuelle,  
Bien loing sur un estang trois cygnes lamenter.*



## XVII

*Après auoir long temps erré sur le riuage,  
Ou lon voit lamenter tant de chetifs de Court,  
Tu as atteint le bord, ou tout le monde court,  
Fuyant de pauureté le penible seruage.  
Nous autres ce pendant, le long de ceste plage,  
En vain tendons les mains vers le Nautonier sourd,  
Qui nous chasse bien loing : car, pour le faire court,  
Nous n'auons un quattrin pour payer le naulage.  
Ainsi donc tu iouis du repos bienheureux,  
Et comme font là bas ces doctes amoureux,  
Bien auant dans un bois te perds avec ta dame :  
Tu bois le long oubly de tes traux passés,  
Sans plus penser en ceulx que tu as delaiſſés,  
Criant dessus le port, ou tirant à la rame.*

## XVIII

*Si tu ne sçais (Morel) ce que ie fais icy,  
Ie ne fais pas l'amour, ny autre tel ouurage :  
Ie courtise mon maistre, & si fais d'auantage,  
Ayant de sa maison le principal souci.  
Mon Dieu (ce diras-tu) quel miracle est-ce cy,  
Que de voir Dubellay se mesler du mesnage,  
Et composer des vers en vn autre langage !  
Les loups & les aigneaux s'accordent tout ainsi.  
Voila que c'est (Morel) : la doulce poésie  
M'accompagne par tout, sans qu'autre fantaisie  
En si plaisant labeur me puisse rendre oisif.  
Mais tu me respondras : Donne, si tu es sage,  
De bonne heure congé au cheual qui est d'aage,  
De peur qu'il ne s'empire, & deuienne poussif.*

## XIX

*Ce pendant que tu dis ta Cassandre diuine,  
Les louanges du Roy, & l'heritier d'Heûor,  
Et ce Montmorancy, nostre François Nestor,  
Et que de sa faueur Henry t'estime digne :  
Ie me pourmene seul sur la riue Latine,  
La France regrettant, & regrettant encor  
Mes antiques amis, mon plus riche trefor,  
Et le plaisant seiour de ma terre Angeuine.  
Ie regrette les bois, & les champs blondissans  
Les vignes, les iardins, & les prez verdissans,  
Que mon fleuve trauerse : icy pour recompense  
Ne voyant que l'orgueil de ces monceaux pierreux,  
Ou me tient attaché d'un espoir malheureux,  
Ce que possede moins celuy qui plus y pense.*

## XX

*Heureux, de qui la mort de sa gloire est suiue,  
Et plus heureux celuy, dont l'immortalité  
Ne prend commencement de la posterité,  
Mais deuant que la mort ait son ame rauie.  
Tu iouis (mon Ronfard) mesmes durant ta vie,  
De l'immortel honneur que tu as merité :  
Et deuant que mourir (rare felicité)  
Ton heureuse vertu triomphe de l'enuie.  
Courage donc (Ronfard) la victoire est à toy,  
Puis que de ton costé est la faueur du Roy :  
Ia du laurier vainqueur tes temples se couronnent,  
Et ia la tourbe espesse à l'entour de ton flanc  
Ressemble ces esprits, qui là bas enuironnent  
Le grand prestre de Thrace au long sourpely blanc.*

## XXI

*Comte, qui ne fis onc compte de la grandeur,  
Ton Dubellay n'est plus : ce n'est plus qu'une fouche.  
Qui dessus vn ruisseau d'un dox courbé se couche,  
Et n'a plus rien de vif, qu'un petit de verdeur.  
Si t'escry quelquefois, ie n'escry point d'ardeur,  
T'escry naïuement tout ce qu'au cœur me touche,  
Soit de bien, soit de mal, comme il vient à la bouche,  
En un stile aussi lent, que lente est ma froideur.  
Vous autres ce pendant, peintres de la nature,  
Dont l'art n'est pas enclos dans vne protraiture,  
Contrefaites des vieux les ouurages plus beaux.  
Quant à moy, ie n'aspire à si haulte louange,  
Et ne sont mes protraits aupres de vox tableaux,  
Non plus qu'est un lanet aupres d'un Michelange.*

## XXII

*Ores, plus que iamais, me plaiſt d'aymer la Muſe,  
Soit qu'en François ſ'eſcrive, ou langage Romain,  
Puis que le iugement d'un Prince tant humain,  
De ſi grande faueur enuers les lettres uſe.  
Donq le ſacré meſtier, ou ton eſprit ſ'amuſe,  
Ne ſera deſormais vn exercice vain,  
Et le tardif labeur, que nous promet ta main, -  
Deſormais pour Francus n'aura plus nulle excuſe :  
Ce pendant (mon Ronſard) pour tromper mes ennuys,  
Et non pour m'enrichir, ie ſuiuray, ſi ie puis,  
Les plus humbles chanſons de ta Muſe laſſee.  
Auſſi chaſcun n'a pas meritè que d'un Roy  
La liberalité luy face, comme à toy,  
Ou ſon archet doré, ou ſa lyre croſſee.*

## XXIII

*Ne lira-lon iamais que ce Dieu rigoureux?  
Iamais ne lira-lon que ceſte Idaliene?  
Ne vaira-lon iamais Mars ſans la Cypriene?  
Iamais ne vaira-lon que Ronſard amoureux?  
Retiſtra-lon touſiours, d'un tour laborieux,  
Ceſte toile, argument d'une ſi longue peine?  
Reuoirra-lon touſiours Oreſte ſur la ſcene?  
Sera touſiours Roland par amour furieux?  
Ton Francus, ce pendant, a beau hauſſer les voiles  
Dreſſer le gouuernail, eſpier les eſtoiles,  
Pour aller ou il deũt eſtre ancré deſormais :  
Il a le vent à gré, il eſt en equippage,  
Il eſt encor pourtant ſur le Troyen riuage,  
Auſſi croy-ie (Ronſard) qu'il n'en partit iamais.*

## XXIIII

*Qu'heureux tu es (Baif) heureux, & plus qu'heureux,  
De ne suiure abusé ceste aueugle Deesse,  
Qui d'un tour inconstant & nous haulse & nous baille,  
Mais cest aueugle enfant qui nous fait amoureux!  
Tu n'esprouues (Baif) d'un maistre rigoureux  
Le feuere sourcy : mais la douce rudesse  
D'une belle, courtoise, & gentile maistresse,  
Qui fait languir ton cœur doucement langoureux.  
Moy chetif ce pendant loing des yeux de mon Prince,  
Le vieillis malheureux en estrange prouince,  
Fuyant la pauvreté : mais las ne fuyant pas  
Les regrets, les ennuy, le trauail, & la peine,  
Le tardif repentir d'une esperance vaine,  
Et l'importun souci, qui me suit pas à pas.*

## XXV

*Malheureux l'an, le mois, le iour, l'heure, & le point,  
Et malheureuse soit la flateuse esperance,  
Quand pour venir icy j'abandonnay la France :  
La France, & mon Aniou, dont le desir me poingt.  
Vrayment d'un bon oyseau guidé ie ne fus point,  
Et mon cœur me donnoit assez signifiante,  
Que le ciel estoit plein de mauuaise influence,  
Et que Mars estoit lors à Saturne conioint.  
Cent fois le bon aduis lors m'en voulut distraire,  
Mais tousiours le destin me tiroit au contraire :  
Et si mon desir n'eust aueuglé ma raison,  
N'estoit-ce pas assez pour rompre mon voyage,  
Quand sur le seuil de l'huis, d'un sinistre presage,  
Le me blessay le pied sortant de ma maison?*



## XXVI

*Si celuy qui s'appreste à faire vn long voyage,  
Doit croire cestuy là qui a ia voyagé,  
Et qui des flots marins longuement oultragé,  
Tout moite & degoutant s'est sauué du naufrage :  
Tu me croiras (Ronsard) bien que tu sois plus sage,  
Et quelque peu encor (ce croy-ie) plus aagé,  
Puis que j'ay deuant toy en ceste mer nagé,  
Et que desia ma nef descouure le riuage.  
Donques ie t'aduertis, que ceste mer Romaine,  
De dangereux escueils & de bancs toute pleine,  
Cache mille perils, & qu'icy bien souuent,  
Trompé du chant pippeur des monstres de Sicile,  
Pour Charybde euitier tu tomberas en Scylle,  
Si tu ne sçais nager d'une voile à tout vent.*

## XXVII

*Ce n'est l'ambition, ny le soing d'acquérir,  
Qui m'a fait delaisser ma riue paternelle,  
Pour voir ces monts couuers d'une neige eternelle,  
Et par mille dangers ma fortune querir.  
Le vray honneur, qui n'est coustumier de perir,  
Et la vrayé vertu, qui seule est immortelle,  
Ont comblé mes desirs d'une abondance telle,  
Qu'un plus grand bien aux Dieux ie ne veulx requérir.  
L'honneste seruitude, ou mon deuoir me lie,  
M'a fait passer les monts de France en Italie,  
Et demeurer trois ans sur ce bord estrange,  
Ou ie vy languissant : ce seul deuoir encore  
Me peult faire changer France à l'Inde & au Morc,  
Et le ciel à l'enfer me peult faire changer.*



## XXVIII

*Quand ie te dis adieu, pour m'en venir icy,  
Tu me dis (mon Lahaye) il m'en souuient encore,  
Souuienne toy, Bellay, de ce que tu es ore,  
Et comme tu t'en vas, retourne t'en ainfi.  
Et tel comme ie vins, ie m'en retourne aussi :  
Hors mis vn repentir qui le cœur me deuore,  
Qui me ride le front, qui mon chef decolore,  
Et qui me fait plus bas enfoncer le sourcy.  
Ce triste repentir, qui me ronge, & me lime,  
Ne vient (car i'en suis net) pour sentir quelque crime,  
Mais pour m'estre trois ans à ce bord arresté :  
Et pour m'estre abusé d'une ingratitude,  
Qui pour venir icy trouuer la pauvreté,  
M'a fait (sot que ie suis) abandonner la France.*

## XXIX

*Ie hay plus que la mort vn ieune casanier,  
Qui ne sort iamais hors, sinon aux iours de feste,  
Et craignant plus le iour qu'une sauuage beste,  
Se fait en sa maison luy mesmes prisonnier.  
Mais ie ne puis aymer vn vieillard voyager,  
Qui court deça dela, & iamais ne s'arreste,  
Ains des pieds moins leger, que leger de la teste,  
Ne seiourne iamais non plus qu'un messager.  
L'un sans se trauailler en seureté demeure,  
L'autre qui n'a repos iusques à tant qu'il meure,  
Trauerse nuit & iour mille lieux dangereux :  
L'un passe, riche & sot, heureusement sa vie,  
L'autre plus souffreteux qu'un pauvre qui mendie,  
S'acquiert en voyageant un sçauoir malheureux.*

## XXX

*Quiconques (mon Bailleul) fait longuement sejour  
Soubs vn ciel incogneu, & quiconques endure  
D'aller de port en port cherchant son aduventure,  
Et peult viure estranger deffoubs vn autre iour :  
Qui peult mettre en oubly de ses parents l'amour,  
L'amour de sa maistresse, & l'amour que nature  
Nous fait porter au lieu de nostre nourriture,  
Et voyage tousiours sans penser au retour :  
Il est fils d'un rocher, ou d'une ourse cruelle,  
Et digne qui iadis ait succé la mamelle  
D'une tygre inhumaine : encor ne void on point  
Que les fiers animaux en leurs forts ne retournent,  
Et ceulx qui parmy nous domestiques sejoignent,  
Tousiours de la maison le doulx desir les poingt.*

## XXXI

*Heureux qui, comme Vlysse, a fait vn beau voyage,  
Ou comme cestuy là qui conquist la toison,  
Et puis est retourné, plein d'usage & raison,  
Viure entre ses parents le reste de son aage !  
Quand reuiray-ie, hélas, de mon petit village  
Fumer la cheminee : & en quelle saison  
Reuiray-ie le clos de ma pauvre maison,  
Qui m'est vne prouince, & beaucoup d'auantage ?  
Plus me plaist le sejour qu'ont basti mes ayeux,  
Que des palais Romains le front audacieux :  
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,  
Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,  
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,  
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.*

## XXXII

*Je me feray sçauant en la philosophie,  
En la mathematique, & medicine aussi :  
Je me feray legiste, & d'un plus hault souci  
Apprendray les secrets de la theologie :  
Du lut, & du pinceau i'esbateray ma vie,  
De l'escrime & du bal. Je discourois ainfi,  
Et me vantois en moy d'apprendre tout cecy,  
Quand ie changeay la France au seiour d'Italie.  
O beaux discours humains ! ie suis venu si loing,  
Pour m'enrichir d'ennuy, de vieillesse, & de soing,  
Et perdre en voyageant le meilleur de mon aage.  
Ainsi le marinier jouuent pour tout tresor  
Rapporte des harencs en lieu de lingots d'or,  
Ayant fait, comme moy, un malheureux voyage.*

## XXXIII

*Que feray-ie, Morel ? dy moy, si tu l'entends,  
Feraie encor icy plus longue demeurance,  
Ou si j'iray reuoir les campagnes de France,  
Quand les neiges fondront au soleil du printemps ?  
Si ie demeure icy, hélas ie perds mon temps,  
A me repaistre en vain d'une longue esperance :  
Et si ie veulx ailleurs fonder mon assurance,  
Je fraude mon labeur du loyer que j'attens.  
Mais fault il viure ainfi d'une esperance vaine ?  
Mais fault il perdre ainfi bien trois ans de ma peine ?  
Je ne bougeray donc. Non, non, ie m'en iray.  
Je demourray pourtant, si tu le me conseilles.  
Hélas (mon cher Morel) dy moy que ie feray,  
Car ie tiens, comme on dit, le loup par les oreilles<sup>21</sup>.*

## XXXIIII

*Comme le marinier, que le cruel orage  
A long temps agité dessus la haulte mer,  
Ayant finablement à force de ramer  
Garanty son vaisseau du danger du naufrage,  
Regarde sur le port, sans plus craindre la rage  
Des vagues ny des vents, les ondes escumer :  
Et quelqu'autre bien loing, au danger d'abyfmer,  
En vain tendre les mains vers le front du riuage :  
Ainsi (mon cher Morel) sur le port arresté  
Tu regardes la mer, & vois en seureté  
De mille tourbillons son onde renuersee :  
Tu la vois iusqu'au ciel s'esleuer bien souuent,  
Et vois ton Dubellay, à la mercy du vent,  
Affis au gouvernail dans vne nef persee.*

## XXXV

*La nef qui longuement a voyagé (Dillier)  
Dedans le sein du port à la fin on la serre :  
Et le bœuf, qui long temps a renuersé la terre,  
Le bouvier à la fin luy oste le collier :  
Le vieil cheual se void à la fin deflier,  
Pour ne perdre l'haleine, ou quelque honte acquerre :  
Et pour se reposer du trauail de la guerre,  
Se retire à la fin le vieillard cheualier :  
Mais moy, qui iusqu'icy n'ay prouué que la peine,  
La peine & le malheur d'une esperance vaine,  
La douleur, le soucy, les regrets, les ennuis,  
Le vieillis peu-à-peu sur l'onde Ausonienne,  
Et fi n'espere point, quelque bien qui m'aduienne,  
De fortir iamais hors des trauaux ou ie suis.*

## XXXVI

*Depuis que i'ay laissé mon naturel seiour,  
Pour venir ou le Tybre aux flots tortuæ ondoye,  
Le ciel a veu trois fois par son oblique voye  
Recommencer son cours la grand' lampe du iour.  
Mais i'ay si grand desir de me voir de retour,  
Que ces trois ans me sont plus qu'un siege de Troye,  
Tant me tarde (Morel) que Paris ie reuoye,  
Et tant le ciel pour moy fait lentement son tour.  
Il fait son tour si lent, & me semble si morne,  
Si morne, & si pesant, que le froid Capricorne  
Ne m'accourfit les iours, ny le Cancre les nuïds.  
Voila (mon cher Morel) combien le temps me dure  
Loing de France & de toy, & comment la nature  
Fait toute chose longue aueques mes ennuis.*

## XXXVII

*C'estoit ores, c'estoit qu'à moy ie deuois viure,  
Sans vouloir estre plus, que cela que ie suis,  
Et qu'heureux ie deuois de ce peu que ie puis,  
Viure content du bien de la plume, & du liure.  
Mais il n'a pleu aux Dieux me permettre de fuiure  
Ma ieune liberté, ny faire que depuis  
Ie vesquisse aussi franc de traux & d'ennuis,  
Comme d'ambition i'estois franc & deliure.  
Il ne leur a pas pleu qu'en ma vieille saison  
Ie sceusse quel bien c'est de viure en sa maison,  
De viure entre les siens sans crainte & sans enuie :  
Il leur a pleu (helas) qu'à ce bord estranger  
Ie veisse ma franchise en prison se changer,  
Et la fleur de mes ans en l'hyuer de ma vie.*

## XXXVIII

*O qu'heureux est celuy qui peult passer son aage  
Entre pareils à soy ! & qui sans fiction,  
Sans crainte, sans enuie, & sans ambition,  
Regne paisiblement en son pauvre mesnage !  
Le miserable soing d'acquérir d'avantage  
Ne tyrannise point sa libre affection,  
Et son plus grand desir, desir sans passion,  
Ne s'estend plus auant que son propre heritage.  
Il ne s'empesche point des affaires d'autrui,  
Son principal espoir ne depend que de luy,  
Il est sa court, son roy, sa faueur, & son maistre<sup>22</sup>.  
Il ne mange son bien en pais estrange,  
Il ne met pour autrui sa personne en danger,  
Et plus riche qu'il est ne voudroit iamais estre.*

## XXXIX

*P'ayme la liberté, & languis en seruice,  
Je n'ayme point la Court, & me fault courtiser,  
Je n'ayme la feintise, & me fault deguiser,  
P'ayme simplicité, & n'apprens que malice :  
Je n'adore les biens, & sers à l'auarice,  
Je n'ayme les honneurs, & me les fault priser,  
Je veulx garder ma foy, & me la fault briser,  
Je cherche la vertu, & ne trouue que vice :  
Je cherche le repos, & trouuer ne le puis,  
P'embrasse le plaisir, & n'esprouue qu'ennuis,  
Je n'ayme à discourir, en raison ie me fonde :  
J'ay le corps maladif, & me fault voyager,  
Je suis né pour la Muse, on me fait mesnager :  
Ne suis-je pas (Morel) le plus chetif du monde ?*

## XL

*Vn peu de mer tenoit le grand Dulichien  
D'Ithaque séparé, l'Appennin porte-nue,  
Et les monts de Sauoye à la teste chenue  
Me tiennent loing de France au bord Ausonien.  
Fertile est mon seiour, sterile estoit le sien,  
Je ne suis des plus fins, sa finesse est cogneue :  
Les siens gardant son bien attendoient sa venue,  
Mais nul en m'attendant ne me garde le mien.  
Pallas sa guide estoit, ie vays à l'auenture,  
Il fut dur au travail, moy tendre de nature :  
A la fin il ankra sa nauire à son port,  
Je ne suis affeuré de retourner en France :  
Il feit de ses haineux vne belle vengeance,  
Pour me venger des miens ie ne suis assez fort.*

## XLI

*N'estant de mes ennuis la fortune assouuie,  
A fin que ie deuinsse à moy-mesme odieux,  
M'osta de mes amis celuy que j'aymois mieux,  
Et sans qui ie n'auois de viure nulle enuie.  
Donc l'eternelle nuit a ta clarté rauie,  
Et ie ne t'ay suiuy parmy ces obscurs lieux !  
Toy, qui m'as plus aymé que ta vie & tes yeux,  
Toy, que j'ay plus aymé que mes yeux & ma vie.  
Helas, cher compaignon, que ne puis-je estre encor  
Le frere de Pollux, toy celuy de Castor,  
Puis que nostre amitié fut plus que fraternelle ?  
Reçois donques ces pleurs, pour gage de ma foy,  
Et ces vers qui rendront, si ie ne me deçoy,  
De si rare amitié la memoire eternelle.*



## XLII

*C'est ores, mon Vineus, mon cher Vineus, c'est ore,  
Que de tous les chetifs le plus chetif ie suis,  
Et que ce que j'estois, plus estre ie ne puis,  
Ayant perdu mon temps, & ma ieunesse encore.  
La pauvreté me suit, le souci me deuore,  
Tristes me sont les iours, & plus tristes les nuits.  
O que ie suis comblé de regrets, & d'ennuis!  
Pleust à Dieu que ie fusse vn Pasquin ou Marphore,  
Je n'aurois sentiment du malheur qui me poingt :  
Ma plume seroit libre, & si ne craindrois point  
Qu'un plus grand contre moy peust exercer son ire.  
Affecte toy, Vineus, que celuy seul est Roy,  
A qui mesmes les Rois ne peuvent donner loy,  
Et qui peult d'un chacun à son plaisir escrire.*

## XLIII

*Je ne commis iamais fraude, ne malefice,  
Je ne doutay iamais des poincts de nostre foy,  
Je n'ay point violé l'ordonnance du Roy,  
Et n'ay point esproué la rigueur de iustice :  
J'ay fait à mon seigneur fidelement service,  
Je fais pour mes amis ce que ie puis & doy,  
Et croy que iusqu'icy nul ne se plaint de moy,  
Que vers luy j'aye fait quelque mauvais office.  
Voila ce que ie suis, & toutefois, Vineus,  
Comme vn qui est aux Dieux & aux hommes haineux,  
Le malheur me poursuit, & tousiours m'importune :  
Mais j'ay ce beau confort en mon aduersité,  
C'est qu'on dit que ie n'ay ce malheur merité,  
Et que digne ie suis de meilleure fortune.*

## XLIII

*Si pour auoir passé sans crime sa ieunesse,  
Si pour n'auoir d'vsure enrichy sa maison,  
Si pour n'auoir commis homicide ou traïson,  
Si pour n'auoir vsé de mauuaise finesse,  
Si pour n'auoir iamais violé sa promesse,  
On se doit resjouir en l'arriere saison,  
Le dois à l'aduenir, si i'ay quelque raison,  
D'un grand contentement consoler ma vieillesse.  
Je me console donc en mon aduerfité,  
Ne requérant aux Dieux plus grand' felicité,  
Que de pouuoir durer en ceste patience.  
O Dieux, si vous auez quelque souci de nous,  
Ottroyez moy ce don, que i'espere de vous,  
Et pour vostre pitié, & pour mon innocence.*

## XLV

*O marastre nature<sup>22</sup> (& marastre es-tu bien,  
De ne m'auoir plus sage ou plus heureux fait naistre)  
Pourquoy ne m'as-tu fait de moy mesme le maistre,  
Pour suiure ma raison, & viure du tout mien ?  
Je voy les deux chemins, & de mal, & de bien :  
Le sçay que la vertu m'appelle à la main dextre,  
Et toutefois il fault que ie tourne à fenestre,  
Pour suiure vn traistre espoir, qui m'a fait du tout sien.  
Et quel profit en ay-ie ? ô belle recompense !  
Je me suis consumé d'une vaine despense,  
Et n'ay fait autre acquest que de mal & d'ennuy.  
L'estranger recueillist le fruit de mon seruice,  
Le traueille mon corps d'un indigne exercice,  
Et porte sur mon front la vergongne d'autruy.*

## • XLVI

*Si par peine, & sueur, & par fidélité,  
Par humble seruitude, & longue patience,  
Employer corps, & biens, esprit, & conscience,  
Et du tout mespriser sa propre utilité :  
Si pour n'auoir iamais par importunité  
Demandé benefice, ou autre recompense,  
On se doit enrichir, j'auray (comme ie pense)  
Quelque bien à la fin, car ie l'ay merité.  
Mais si par larrecin aduancé lon doit estre,  
Par mentir, par flater, par abuser son maistre,  
Et pis que tout cela faire encor bien souuent :  
Ie cognois que ie seme au riuage infertile,  
Que ie veulx cribler l'eau, & que ie bats le vent,  
Et que ie suis (Vineus) seruiteur inutile.*

## XLVII

*Si onques de pitié ton ame fut atteinte,  
Voyant indignement ton amy tormenté,  
Et si onques tes yeux ont experimenté,  
Les poignans esguillons d'une douleur non feinte,  
Voy la mienne en ces vers sans artifice peinte,  
Comme sans artifice est ma simplicité :  
Et si pour moy tu n'es à plorer incité,  
Ne te ry pour le moins des souspirs de ma plainte.  
Ainsi (mon cher Vineus) iamais ne puisses-tu  
Esprouer les regrets qu'esprouue vne vertu,  
Qui se voit defrauder du loyer de sa peine :  
Ainsi l'œil de ton Roy fauorable te soit,  
Et ce qui des plus fins l'esperance deçoit,  
N'abuse ta bonté d'une promesse vaine.*

## XLVIII

*O combien est heureux, qui n'est contraint de feindre  
Ce que la verité le contraint de penser,  
Et à qui le respect d'un qu'on n'ose offenser,  
Ne peult la liberté de sa plume contreindre !  
Las, pourquoy de ce nœu sens-ie la mienne estreindre,  
Quand mes iustes regrets ie cuide commencer ?  
Et pourquoy ne se peult mon ame dispenser  
De ne sentir son mal, ou de s'en pouvoir plaindre ?  
On me donne la geine, & si n'ose crier,  
On me void tormenter, & si n'ose prier  
Qu'on ait pitié de moy. O peine trop suiette !  
Il n'est feu si ardent, qu'un feu qui est enclos,  
Il n'est si fascheux mal, qu'un mal qui tient à l'os,  
Et n'est si grand' douleur, qu'une douleur muette.*

## XLIX

*Si apres quarante ans de fidele service,  
Que celui que ie sers, a fait en diuers lieux,  
Employant, liberal, tout son plus & son mieux  
Aux affaires qui sont de plus digne exercice,  
D'un haineux estranger l'enuieuse malice  
Exerce contre luy son courage odieux,  
Et sans auoir soucy des hommes ny des Dieux,  
Oppose à la vertu l'ignorance & le vice :  
Me doy-ie tormenter, moy, qui suis moins que rien,  
Si par quelqu'un (peult estre) enuieux de mon bien,  
Le ne treuve à mon gré la faueur opportune ?  
Ie me console donc, & en pareille mer,  
Voyant mon cher Seigneur au danger d'abyfmer,  
Il me plaist de courir vne mesme fortune.*

## L

*Sortons (Dilliers) sortons, faisons place à l'enuie,  
Et fuyons deormais ce tumulte ciuil,  
Puis qu'on y void priser le plus lasche & plus vil,  
Et la meilleure part estre la moins suiue.  
Allons ou la vertu, & le sort nous conue,  
Deussions nous voir le Scythe, ou la source du Nil,  
Et nous donnons plus-tost vn eternal exil,  
Que tacher d'un seul poinct l'honneur de nostre vie.  
Sus donques, & deuant que le cruel vainqueur  
De nous face vne fable au vulgaire moqueur,  
Banissons la vertu d'un exil volontaire.  
Et quoy? ne sçais-tu pas que le bany Romain,  
Bien qu'il fust dechassé de son peuple inhumain,  
Fut pourtant adoré du barbare coursaire?*

## L I

*Mauny, prenons en gré la mauuaise fortune,  
Puis que nul ne se peut de la bonne aßeurer,  
Et que de la mauuaise on peut bien esperer,  
Estant son naturel de n'estre iamais vne.  
Le sage nocher craint la faueur de Neptune,  
Sachant que le beau temps long temps ne peut durer :  
Et ne vault-il pas mieux quelque orage endurer,  
Que d'auoir tousiours peur de la mer importune?  
Par la bonne fortune on se trouue abusé,  
Par la fortune aduerse on deuiant plus rusé :  
L'une esteint la vertu, l'autre la fait paroistre :  
L'une trompe noz yeux d'un visage menteur,  
L'autre nous fait l'amy cognoistre du flateur,  
Et si nous fait encor' à nous mesmes cognoistre.*

## LII

*Si les larmes seruoient de remede au malheur,  
 Et le pleurer pouuoit la tristesse arrester,  
 On deuroit (Seigneur mien) les larmes acheter,  
 Et ne se trouueroit rien si cher que le pleur.  
 Mais les pleurs en effect sont de nulle valeur :  
 Car soit qu'on ne se veuille en pleurant tormenter,  
 Ou soit que nuit & iour on veuille lamenter,  
 On ne peut diuertir le cours de la douleur.  
 Le cœur fait au cerueau ceste humeur exhaler,  
 Et le cerueau la fait par les yeux deualler,  
 Mais le mal par les yeux ne s'allambique pas.  
 Dequoy donques nous sert ce fascheux larmoyer ?  
 De ietter, comme on dit, l'huile sur le foyer,  
 Et perdre sans profit le repos & repas.*

## LIII

*Viuons (Gordes) viuons, viuons, & pour le bruit  
 Des vieillards ne laissons à faire bonne chere :  
 Viuons, puis que la vie est si courte & si chere,  
 Et que mesmes les Roys n'en ont que l'vsufruit.  
 Le iour s'esteint au soir, & au matin reluit,  
 Et les saisons refont leur course coustumiere :  
 Mais quand l'homme a perdu ceste douce lumiere,  
 La mort luy fait dormir vne eternelle nuit.  
 Donc imiterons-nous le viure d'une beste ?  
 Non, mais deuers le ciel leuans tousiours la teste,  
 Gousterons quelque fois la douleur du plaisir.  
 Celuy vrayement est fol, qui changeant l'assurance  
 Du bien qui est present, en douteuse esperance,  
 Veult tousiours contredire à son propre desir.*

## LIII

*Maraud, qui n'es maraud que de nom seulement,  
Qui dit que tu es sage, il dit la verité :  
Mais qui dit que le soing d'euter pauvreté  
Te ronge le cerueau, ta face le desment.  
Celuy vrayement est riche & vit heureusement,  
Qui s'esloignant de l'une & l'autre extremité,  
Prescrit à ses desirs vn terme limité :  
Car la vraye richesse est le contentement.  
Sus donc (mon cher Maraud) pendant que nostre maistre,  
Que pour le bien publiq la nature a fait naistre,  
Se torment l'esprit des affaires d'autrui,  
Va deuant à la vigne apprestre la salade :  
Que sçait-on qui demain sera mort, ou malade ?  
Celuy vit seulement, lequel vit auiourdhuy.*

## LV

*Montigné (car tu es aux procez vfité)  
Si quelqu'un de ces Dieux, qui ont plus de puissance,  
Nous promet de tous biens paisible iouissance,  
Nous obligeant par Styx toute sa deité,  
Il s'est mal enuers nous de promesse acquitté,  
Et deuant Iuppiter en deuons faire instance :  
Mais si lon ne peut faire aux Parques resistance,  
Qui iugent par arrest de la fatalité,  
Nous n'en appellerons, attendu que ne sommes  
Plus priuilegiez, que sont les autres hommes  
Condamnez, comme nous, en pareille action :  
Mais si l'ennuy vouloit sur nostre fantaisie,  
Par vertu du malheur faire quelque saisie,  
Nous nous opposerions à l'exécution.*

## LVI

*Baïf, qui, comme moy, prouues l'aduerfité,  
Il n'est pas toujours bon de combattre l'orage,  
Il fault caler la voile, & de peur du naufrage,  
Ceder à la fureur de Neptune irrité.  
Mais il ne fault aufſi par crainte & vilité  
S'abandonner en proye : il fault prendre courage,  
Il fault feindre ſouuent l'eſpoir par le viſage,  
Et fault faire vertu de la neceſſité.  
Donques ſans nous ronger le cœur d'un trop grand ſoing,  
Mais de noſtre vertu nous aidant au beſoing,  
Combatons le malheur. Quant à moy, ie proteſte  
Que ie veulx deſormais Fortune deſpiter,  
Et que ſ'elle entreprend le me faire quitter,  
Ie le tiendray (Baïf) & fuſt-ce de ma reſte.*

## LVII

*Ce pendant que tu ſuis le lieure par la plaine,  
Le ſanglier par les bois, & le milan par l'aer,  
Et que voyant le ſacre, ou l'eſperuier voler,  
Tu t'exerces le corps d'une plaiſante peine,  
Nous autres malheureux ſuiuons la court Romaine,  
Ou, comme de ton temps, nous n'oyons plus parler  
De rire, de ſauter, de danſer, & baller,  
Mais de ſang, & de feu, & de guerre inhumaine.  
Pendant, tout le plaiſir de ton Gorde, & de moy,  
C'eſt de te regretter, & de parler de toy,  
De lire quelque autheur, ou quelque vers eſcrire.  
Au reſte (mon Dagaut) nous n'eſprouuons icy  
Que peine, que trauail, que regret, & ſoucy,  
Et rien, que le Breton, ne nous peult faire rire.*



## LVIII

*Le Breton est sçauant, & sçait fort bien escrire  
En François, & Tuscan, en Grec, & en Romain,  
Il est en son parler plaisant & fort humain,  
Il est bon compaignon, & dit le mot pour rire.  
Il a bon iugement, & sçait fort bien eslire  
Le blanc d'avec le noir : il est bon escriuain,  
Et pour bien compasser vne lettre à la main,  
Il y est excellent autant qu'on sçauroit dire.  
Mais il est paresseux, & craint tant son mestier,  
Que s'il deuoit ieuner, ce croy-ie, vn mois entier,  
Il ne trauailleroit seulement vn quart d'heure :  
Bref il est si poltron, pour bien le deuifer,  
Que depuis quatre mois, qu'en ma chambre il demeure,  
Son vmbre seulement me fait poltronnifer.*

## LIX

*Tu ne me vois iamais (Pierre) que tu ne die  
Que i'estudie trop, que ie face l'amour,  
Et que d'auoir tousiours ces liures à l'entour,  
Rend les yeux esblouis, & la teste eslourdie.  
Mais tu ne l'entens pas : car ceste maladie  
Ne me vient du trop lire, ou du trop long seiour,  
Ains de voir le bureau, qui se tient chascun iour :  
C'est, Pierre mon amy, le liure ou i'estudie.  
Ne m'en parle donc plus, autant que tu as cher  
De me donner plaisir, & de ne me fascher :  
Mais bien en ce pendant que d'une main habile  
Tu me laues la barbe, & me tonds les cheueulx,  
Pour me desennuyer, conte moy si tu veulx,  
Des nouuelles du Pape, & du bruit de la ville.*

## LX

*Seigneur, ne pensez pas d'ouïr chanter icy  
Les louanges du Roy, ny la gloire de Guyse,  
Ny celle que se font les Chastillons acquise,  
Ny ce Temple sacré au grand Montmorancy.  
N'y pensez voir encor<sup>l</sup> le feuere sourcy  
De madame Sageffe, ou la braue entreprise,  
Qui au Ciel, aux Dæmons, aux Estoilles s'est prise,  
La Fortune, la Mort, & la Iustice aussi :  
De l'Or encore moins, de luy ie ne suis digne :  
Mais bien d'un petit Chat i'ay fait vn petit hymne<sup>22</sup>,  
Lequel ie vous enuoye : autre present ie n'ay.  
Prenez le donc (Seigneur) & m'excusez de grace,  
Si pour le bal ayant la musique trop basse,  
Ie sonne vn passapied, ou quelque branle gay.*

## LXI

*Qui est amy du cœur, est amy de la bourse,  
Ce dira quelque honneste & hardy demandeur,  
Qui de l'argent d'autrui liberal despendeur  
Luy mesme à l'hospital s'en va toute la course.  
Mais songe là dessus, qu'il n'est si viue source,  
Qu'on ne puisse espuiser, ny si riche presteur,  
Qui ne puisse à la fin deuenir emprunteur,  
Ayant affaire à gens qui n'ont point de ressource.  
Gordes, si tu veulx viure heureusement Romain,  
Sois large de faueur, mais garde que ta main  
Ne soit à tous venans trop largement ouuerte.  
Par l'un on peult gagner mesmes son ennemy,  
Par l'autre bien souuent on perd vn bon amy,  
Et quand on perd l'argent, c'est vne double perte.*

## LXII

*Ce rusé Calabrois, tout vice, quel qu'il soit,  
Chatouille à son amy, sans espargner personne,  
Et faisant rire ceulx, que mesme il espoinçonne,  
Se ioué autour du cœur de cil qui le reçoit.  
Si donc quelque subtil en mes vers apperçoit  
Que ie morde en riant, pourtant nul ne me donne  
Le nom de feint amy vers ceulx que l'aiguillonne :  
Car qui m'estime tel, lourdement se deçoit.  
La Satyre (Dilliers) est vn publiq exemple,  
Ou, comme en vn miroir, l'homme sage contemple  
Tout ce qui est en luy, ou de laid, ou de beau.  
Nul ne me lise donc, ou qui me voudra lire,  
Ne se fasche s'il void, par maniere de rire,  
Quelque chose du sien protrait en ce tableau.*

## LXIII

*Quel est celuy qui veult faire croire de foy  
Qu'il est fidele amy, mais quand le temps se change,  
Du costé des plus forts soudainement se range,  
Et du costé de ceulx qui ont le mieux dequoy?  
Quel est celuy qui dit qu'il gouuerne le Roy?  
Pentens quand il se void en vn pais estrange,  
Et bien loing de la Court : quel homme est-ce, Lestrange?  
Lestrange, entre nous deux ie te pry dy le moy.  
Dy moy, quel est celuy qui si bien se deguise,  
Qu'il semble homme de guerre entre les gens d'eglise,  
Et entre gens de guerre aux prestres est pareil?  
Ie ne scay pas son nom : mais quiconqu'il puisse estre,  
Il n'est fidele amy, ny mignon de son maistre,  
Ny vaillant cheualier, ny homme de conseil.*

## LXIIII

*Nature est aux bastards volontiers fauorable,  
Et fouuent les bastards sont les plus genereux,  
Pour estre au ieu d'amour l'homme plus vigoureux,  
D'autant que le plaisir luy est plus agreable.  
Le donteur de Meduse, Hercule l'indontable,  
Le vainqueur Indien, & les lumeaux heureux,  
Et tous ces Dieux bastards iadis si valeureux,  
Ce probleme (Bizet) font plus que veritable.  
Et combien voyons nous aujourd'huy de bastards,  
Soit en l'art d'Apollon, soit en celuy de Mars,  
Exceller ceulx qui sont de race legitime ?  
Bref, tousiours ces bastards sont de gentil esprit :  
Mais ce bastard (Bizet) que lon nous a descrit,  
Est cause que ie fais des autres moins d'estime.*

## LXV

*Tu ne crains la fureur de ma plume animee,  
Pensant que ie n'ay rien à dire contre toy,  
Sinon ce que ta rage a vomy contre moy,  
Grinssant comme vn mastin la dent enuenimee.  
Tu crois que ie n'en sçay que par la renommee,  
Et que quand i'auray diâ que tu n'as point de foy,  
Que tu es affronteur, que tu es traistre au Roy,  
Que i'auray contre toy ma force consomsee.  
Tu penses que ie n'ay rien de quoy me venger,  
Sinon que tu n'es fait que pour boire & manger :  
Mais i'ay bien quelque chose encores plus mordante.  
Et quoy ? l'amour d'Orphee ? & que tu ne sçeus oncq  
Que c'est de croire en Dieu ? non. Quel vice est-ce doncq ?  
C'est, pour le faire court, que tu es vn pedante.*

## LXVI

*Ne t'emerveille point que chascun il mesprise,  
Qu'il dedaigne vn chascun, qu'il n'estime que soy,  
Qu'aux ouurages d'autrui il veuille donner loy,  
Et comme vn Aristarq' luy mesme s'autorise :  
Paschal, c'est vn pedant' : & quoy qu'il se deguise,  
Sera tousiours pedant'. Vn pedant' & vn roy  
Ne te semblent-ilx pas auoir ie ne sçay quoy  
De semblable, & que l'un à l'autre symbolise ?  
Les subieçs du pedant' ce sont ses escoliers,  
Ses classes ses estatx, ses regents officiers,  
Son college (Paschal) est comme sa prouince.  
Et c'est pourquoy iadis le Syracusien,  
Ayant perdu le nom de roy Sicilien,  
Voulut estre pedant', ne pouuant estre prince.*

## LXVII

*Magny, ie ne puis voir vn prodigue d'honneur,  
Qui trouue tout bien fait, qui de tout s'emerveille,  
Qui mes faultes approuue, & me flatte l'oreille,  
Comme si i'estois Prince, ou quelque grand Seigneur.  
Mais ie me fasche aussi d'un fascheux repreneur,  
Qui du bon & mauuais fait censure pareille,  
Qui se list volontiers, & semble qu'il sommeille  
En lisant les chansons de quelque autre sonneur.  
Cestui-là me deçoit d'une faulxe louange,  
Et gardant qu'aux bons vers les mauuais ie ne change,  
Fait qu'en me plaisant trop à chascun ie desplais :  
Cestui-cy me degoust, & ne pouuant rien faire  
Qui luy plaise, il me fait également desplaire  
Tout ce qu'il fait luy mesme, & tout ce que ie fais.*

## LXVIII

*Je hay du Florentin l'usuriere avarice,*  
*Je hay du fol Sienois le sens mal arresté,*  
*Je hay du Geneuois la rare verité,*  
*Et du Venetien la trop caute malice :*  
*Je hay le Ferrarois pour ie ne sçay quel vice,*  
*Je hay tous les Lombards pour l'infidelité,*  
*Le fier Napolitain pour sa grand' vanité,*  
*Et le poltron Romain pour son peu d'exercice :*  
*Je hay l'Anglois mutin, & le braue Escossois,*  
*Le traistre Bourguignon, & l'indiscret François,*  
*Le superbe Espagnol, & l'yurongne Thudesque :*  
*Bref, ie hay quelque vice en chasque nation,*  
*Je hay moymesme encor' mon imperfection,*  
*Mais ie hay par sur tout vn sçauoir pedantesque.*

## LXIX

*Pourquoy me grondes-tu, vieux mastin affamé,*  
*Comme si Dubellay n'auoit point de defense?*  
*Pourquoy m'offenses-tu, qui ne t'ay fait offense,*  
*Sinon de t'auoir trop quelquefois estimé?*  
*Qui t'a, chien enuieux, sur moy tant animé,*  
*Sur moy, qui suis absent? crois-tu que ma vengeance*  
*Ne puisse bien d'icy darder iusques en France*  
*Vn traïd, plus que le tien, de rage enuenimé?*  
*Je pardonne à ton nom, pour ne souiller mon liure*  
*D'un nom, qui par mes vers n'a merité de viure :*  
*Tu n'auras, malheureux, tant de faueur de moy.*  
*Mais si plus longuement ta fureur perseuere,*  
*Je t'enuoyray d'icy vn fouet, vne Megere,*  
*Vn serpent, vn cordeau, pour me venger de toy.*

## LXX

*Si Pirithois ne fust aux enfers descendu  
 L'amitié de Thésé' seroit enseuëlie,  
 Et Nise par sa mort n'eust la sienne ennoblie,  
 S'il n'eust veu sur le champ Eurial' estendu :*  
*De Pylade le nom ne seroit entendu  
 Sans la fureur d'Oreste, & la foy de Pythie  
 Ne fust par tant d'escripts en lumiere sortie,  
 Si Damon ne se fust en sa place rendu :*  
*Et ie n'eusse esprouué la tienne si muable,  
 Si Fortune vers moy n'eust esté variable.  
 Que puis-ie faire donc, pour me venger de toy ?  
 Le mal que ie te veulx, c'est qu'un iour ie te puisse  
 Faire en pareil endroit, mais par meilleure office,  
 Reconnoistre ta faulte, & voir quelle est ma foy.*

## LXXI

*Ce Braue qui se croit, pour un iacque de maille,  
 Estre un second Roland, ce dissimulateur,  
 Qui superbe aux amis, aux ennemis flatteur,  
 Contrefait l'habile homme, & ne dit rien qui vaille,  
 Belleau, ne le croy pas : & quoy qu'il se traueille  
 De se feindre hardy d'un visage menteur,  
 N'adiouste point de foy à son parler vanteur,  
 Car oncq homme vaillant ie n'ay veu de sa taille.*  
*Il ne parle iamais que des faueurs qu'il a,  
 Il dedaigne son maistre, & courtise ceulx là  
 Qui ne font cas de luy : il brusle d'auarice,  
 Il fait du bon Chrestien, & n'a ny foy ny loy :*  
*Il fait de l'amoureux, mais c'est, comme ie croy,  
 Pour courrir le soupçon de quelque plus grand vice.*

## LXXII

*Encores que lon eust heureusement compris  
Et la doctrine Grecque, & la Romaine ensemble,  
Si est-ce (Gohory) qu'icy, comme il me semble,  
On peut apprendre encor', tant soit-on bien appris :  
Non pour trouver icy de plus doctes escripts  
Que ceulx que le François songneusement assemble,  
Mais pour l'air plus subtil, qui doucement nous emble  
Ce qui est plus terrestre & lourd en noz esprits.  
Je ne sçay quel Dæmon de sa flamme diuine  
Le moins parfait de nous purge, esprouue, & affine,  
Lime le iugement, & le rend plus subtil :  
Mais qui trop y demeure, il enuoye en fumee  
De l'esprit trop purgé la force consumee,  
Et pour l'esmoudre trop, luy fait perdre le fil.*

## LXXIII

*Gordes, j'ay en horreur vn vieillard vicieux,  
Qui l'aveugle appetit de la ieunesse imite,  
Et ia froid par les ans, de soy mesme s'incite  
A viure delicat en repos ocieux.  
Mais ie ne crains rien tant qu'un ieune ambicieux,  
Qui pour se faire grand contrefait de l'hermite,  
Et voilant sa traison d'un masque d'hypocrite,  
Couue sous beau semblant un cœur malicieux.  
Il n'est rien (ce dit-on en proverbe vulgaire)  
Si fâcheux qu'un vieux bouq, ne si prompt à mal faire  
Comme est un ieune loup : &, pour le dire mieux,  
Quand bien au naturel de tous deux ie regarde,  
Comme un fangeux pourceau l'un desplait à mes yeux,  
Comme d'un fin regnard de l'autre ie me garde.*



## LXXIIII

*Tu dis que Dubellay tient reputation,  
Et que de ses amis il ne tient plus de compte :  
Si ne suis-ie Seigneur, Prince, Marquis, ou Comte,  
Et n'ay changé d'estat ny de condition.  
Jusqu'icy ie ne sçay que c'est d'ambition,  
Et pour ne me voir grand ne rougis point de honte :  
Aussi ma qualité ne baisse ny ne monte,  
Car ie ne suis subiect qu'à ma complexion.  
Je ne sçay comme il fault entretenir son maistre,  
Comme il fault courtiser, & moins quel il fault estre  
Pour viure entre les grands, comme on vit aujourd'hui.  
L'honneur tout le monde, & ne fasche personne :  
Qui me donne vn salut, quatre ie luy en donne :  
Qui ne fait cas de moy, ie ne fais cas de luy.*

## LXXV

*Gordes, que Dubellay ayme plus que ses yeux,  
Voy comme la nature, ainsi que du visage,  
Nous a fait differents de meurs & de courage,  
Et ce qui plait à l'un, à l'autre est odieux.  
Tu dis : ie ne puis voir vn sot audacieux,  
Qui vn moindre que luy braue à son auantage,  
Qui s'escoute parler, qui farde son langage,  
Et fait croire de luy, qu'il est mignon des Dieux.  
Je suis tout au contraire, & ma raison est telle :  
Celuy, dont la douceur courtoisement m'appelle,  
Me fait oultre mon gré courtisan deuenir :  
Mais de tel entretien le braue me dispense :  
Car n'estant obligé vers luy de recompense,  
Je le laisse tout seul luy-mesme entretenir.*

## LXXVI

*Cent fois plus qu'à louer on se plaist à mesdire :  
Pource qu'en mesdisant on dit la verité,  
Et louant, la faueur, ou bien l'autorité,  
Contre ce qu'on en croit, fait bien souuent escrire.  
Qu'il soit vray, prins-tu onc tel plaisir d'ouir lire  
Les louanges d'un Prince, ou de quelque cité,  
Qu'ouir vn Marc Antoine à mordre exercité,  
Dire cent mille mots qui font mourir de rire ?  
S'il est donques permis, sans offense d'aucun,  
Des meurs de nostre temps deuifer en commun,  
Quiconques me lira, m'estime fol, ou sage :  
Mais ie croy qu'aujourd'hui tel pour sage est tenu,  
Qui ne seroit rien moins que pour tel recognu,  
Qui luy auroit osté le masque du visage.*

## LXXVII

*Ie ne descouure icy les mysteres sacrez  
Des saints prestres Romains, ie ne veulx rien escrire  
Que la vierge honteuse ait vergongne de lire :  
Ie veulx toucher sans plus aux vices moins secretz :  
Mais tu diras que mal ie nomme ces Regretz,  
Veu que le plus souuent i'vse de mots pour rire :  
Et ie dy que la mer ne bruit tousiours son ire,  
Et que tousiours Phoebus ne sagette les Grecz.  
Si tu rencontres donc icy quelque rísee,  
Ne baptise pourtant de plainte deguisee  
Les vers que ie souspire au bord Ausonien.  
La plainte que ie fais (Dilliers) est veritable :  
Si ie ry, c'est ainssi qu'on se rid à la table,  
Car ie ry, comme on dit, d'un ríx Sardonien.*

## LXXVIII

*Je ne te conteray de Boulogne, & Venise,  
De Padoue, & Ferrare, & de Milan encor',  
De Naples, de Florence, & lesquelles sont or'  
Meilleures pour la guerre, ou pour la marchandise :  
Je te raconteray du siege de l'Eglise,  
Qui fait d'oyfueté son plus riche tresor,  
Et qui deffous l'orgueil de trois couronnes d'or  
Couue l'ambition, la haine, & la feintise :  
Je te diray qu'icy le bon heur, & malheur,  
Le vice, la vertu, le plaisir, la douleur,  
La science honorable, & l'ignorance abonde.  
Bref, ie diray qu'icy, comme en ce vieil Chaos,  
Se trouue (Peletier) confusément enclos  
Tout ce qu'on void de bien & de mal en ce monde.*

## LXXIX

*Je n'escriis point d'amour, n'estant point amoureux,  
Je n'escriis de beauté, n'ayant belle maistresse,  
Je n'escriis de douceur, n'esprouuant que rudesse,  
Je n'escriis de plaisir, me trouuant douloureux :  
Je n'escriis de bon heur, me trouuant malheureux,  
Je n'escriis de faueur, ne voyant ma Princeffe,  
Je n'escriis de trefors, n'ayant point de richesse,  
Je n'escriis de santé, me sentant langoureux :  
Je n'escriis de la Court, estant loing de mon Prince,  
Je n'escriis de la France, en estrange prouince,  
Je n'escriis de l'honneur, n'en voyant point icy :  
Je n'escriis d'amitié, ne trouuant que feintise,  
Je n'escriis de vertu, n'en trouuant point aussi,  
Je n'escriis de sçauoir, entre les gens d'Eglise.*

## LXXX

*Si ie monte au Palais, ie n'y trouue qu'orgueil,  
Que vice deguisé, qu'une cerimonie,  
Qu'un bruit de tabourins, qu'une estrange harmonie,  
Et de rouges habits vn superbe appareil :  
Si ie descens en banque, vn amas & recueil  
De nouvelles ie treuve, vne usure infinie,  
De riches Florentins vne troppe banie,  
Et de pauvres Sienois vn lamentable dueil :  
Si ie vais plus avant, quelque part ou l'arriue,  
Ie treuve de Venus la grand' bande lasciue  
Dressant de tous costez mil appas amoureux :  
Si ie passe plus oultre, & de la Rome neufue  
Entre en la vieille Rome, adonques ie ne treuve  
Que de vieux monuments vn grand monceau pierreux.*

## LXXXI

*Il fait bon voir (Paschal) vn conclaue ferré,  
Et l'une chambre à l'autre egalemeut voisine  
D'antichambre seruir, de salle, & de cuisine,  
En vn petit recoing de dix pieds en carré :  
Il fait bon voir autour le palais emmuré,  
Et briguer là dedans ceste troppe diuine,  
L'un par ambition, l'autre par bonne mine,  
Et par despit de l'un, estre l'autre adoré :  
Il fait bon voir dehors toute la ville en armes,  
Crier, le Pape est fait, donner de faulx alarmes,  
Saccager vn palais : mais plus que tout cela  
Fait bon voir, qui de l'un, qui de l'autre se vante,  
Qui met pour cestui-cy, qui met pour cestui-là,  
Et pour moins d'un escu dix Cardinaux en vente.*

## I.XXXII

*Veulx-tu ſçauoir (Duthier) quelle choſe c'eſt Rome ?  
Rome eſt de tout le monde vn publique eſchafault,  
Vne ſcene, vn theatre, auquel rien ne default  
De ce qui peut tomber es aſſions de l'homme.  
Icy ſe void le ieu de la Fortune, & comme  
Sa main nous fait tourner ores bas, ores haut :  
Icy chaſcun ſe monſtre, & ne peut, tant ſoit caut,  
Faire que tel qu'il eſt, le peuple ne le nomme.  
Icy du faux & vray la meſſagere court,  
Icy les courtiſans font l'amour & la court,  
Icy l'ambition, & la fineſſe abonde :  
Icy la liberté fait l'humble audacieux,  
Icy l'oyſiueté rend le bon vicieux,  
Icy le vil faquin diſcourt des faiſts du monde.*

## I.XXXIII

*Ne penſe (Robertet) que ceſte Rome cy  
Soit ceſte Rome là, qui te ſouloit tant plaire.  
On n'y fait plus credit, comme lon ſouloit faire,  
On n'y fait plus l'amour, comme on ſouloit auſſi.  
La paix & le bon temps ne regnent plus icy,  
La muſique & le bal ſont contraints de ſ'y taire,  
L'air y eſt corrompu, Mars y eſt ordinaire,  
Ordinaire la faim, la peine, & le ſoucy.  
L'artificier deſbauché y ferme ſa boutique,  
L'ocieux aduocat y laiſſe ſa pratique,  
Et le pauvre marchand y porte le biſſac :  
On ne void que ſoldats, & morrions en teſte,  
On n'oît que tabourins, & ſemblable tempeſte,  
Et Rome tous les iours n'attend qu'un autre ſac.*

## LXXXIII

*Nous ne faisons la court aux filles de Memoire,  
Comme vous qui vivez libres de passion :  
Si vous ne sçauiez donc nostre occupation,  
Ces dix vers ensuiuans vous la feront notoire :  
Suiure son Cardinal au Pape, au Consiatoire,  
En Capelle, en Visite, en Congregation,  
Et pour l'honneur d'un Prince, ou d'une nation,  
De quelque ambassadeur accompagner la gloire :  
Estre en son rang de garde aupres de son seigneur,  
Et faire aux suruenans l'accoustumé honneur,  
Parler du bruit qui court, faire de l'habile homme :  
Se pourmener en housse, aller voir d'huis en huis  
La Marthe, ou la Victoire, & s'engager aux Iuifx :  
Voilà, mes compagnons, les passetemps de Romme.*

## LXXXV

*Flatter vn credeur, pour son terme allonger,  
Courtiser vn banquier, donner bonne esperance,  
Ne suiure en son parler la liberté de France,  
Et pour respondre vn mot, vn quart d'heure y songer :  
Ne gaster sa santé par trop boire & manger,  
Ne faire sans propos vne folle despense,  
Ne dire à tous venans tout cela que lon pense,  
Et d'un maigre discours gouverner l'estranger :  
Cognoistre les humeurs, cognoistre qui demande,  
D'autant que lon a la liberté plus grande,  
D'autant plus se garder que lon ne soit repris :  
Viure aueques chascun, de chascun faire compte :  
Voila, mon cher Morel (dont ie rougis de honte)  
Tout le bien qu'en trois ans à Rome j'ay appris.*

## LXXXVI

*Marcher d'un graue pas, & d'un graue sourci,  
Et d'un graue soubrix à chascun faire feste,  
Balancer tous ses mots, respondre de la teste,  
Auec vn Messer non, ou bien vn Messer si :  
Entremesler souuent vn petit, È cosi<sup>ss</sup>,  
Et d'un son Seruitor' contrefaire l'honneste :  
Et, comme si lon eust sa part en la conqueste,  
Discourir sur Florence, & sur Naples aussi :  
Seigneuriser chascun d'un baisement de main,  
Et suiuant la façon du courtisan Romain,  
Cacher sa paureté d'une braue apparence :  
Voila de ceste Court la plus grande vertu,  
Dont souuent mal monté, mal sain, & mal vestu,  
Sans barbe & sans argent on s'en retourne en France.*

## LXXXVII

*D'ou vient cela (Mauny) que tant plus on s'efforce  
D'eschapper hors d'icy, plus le Dæmon du lieu  
(Et que seroit-ce donc, si ce n'est quelque Dieu?)  
Nous y tient attachez par vne doulce force?  
Seroit-ce point d'amour ceste allechante amorse,  
Ou quelque autre venim, dont apres auoir beu  
Nous sentons noz esprits nous laisser peu à peu,  
Comme vn corps qui se perd sous vne neuue escorse?  
I'ay voulu mille fois de ce lieu m'estranger,  
Mais ie sens mes cheueux en feuilles se changer,  
Mes bras en longs rameaux, & mes piedz en racine :  
Bref, ie ne suis plus rien qu'un vieil tronc animé,  
Qui se plaint de se voir à ce bord transformé,  
Comme le Myrte Anglois au riuage d'Alcine.*

## LXXXVIII

*Qui choisira pour moy la racine d'Vlysse?  
Et qui me gardera de tomber au danger,  
Qu'yne Circe en pourceau ne me puisse changer,  
Pour estre à tout iamais fait esclau du vice?  
Qui m'estreindra le doigt de l'anneau de Melisse,  
Pour me defenchanter comme vn autre Roger?  
Et quel Mercure encor' me fera desloger,  
Pour ne perdre mon temps en l'amoureux seruice?  
Qui me fera passer sans escouter la voix  
Et la feinte douceur des monstres d'Achelois?  
Qui chassera de moy ces Harpyes friandes?  
Qui volera pour moy encor' vn coup aux cieux,  
Pour rapporter mon sens, & me rendre mes yeux?  
Et qui fera qu'en paix ie mange mes viandes?*

## LXXXIX

*Gordes, il m'est aduis que ie suis esueillé,  
Comme vn qui tout esmeu d'un effroyable songe  
Se resueille en sursault, & par le li& s'allonge,  
Semerueillant d'auoir si long temps sommeillé.  
Roger deuint ainfi (ce croy-ie) emerueillé :  
Et croy que tout ainfi la vergongne me ronge,  
Comme luy, quand il eut descouuert la menfonge  
Du fard magicien qui l'auoit aueuglé.  
Et comme luy aussi ie veulx changer de stile,  
Pour viure deormais au sein de Logistile<sup>20</sup>,  
Qui des cœurs languoureux est le commun support.  
Sus donc (Gordes) fus donc, à la voile, à la rame,  
Fuyons, gaignons le hault, ie voy la belle Dame  
Qui d'un heureux signal nous appelle à son port.*



## XC

*Ne pense pas (Bouiu) que les Nymphes Latines  
Pour courir leur traïson d'une humble priuauté,  
Ny pour masquer leur teint d'une faulſe beauté,  
Me facent oublier noz Nymphes Angeuines.  
L'Angeuine douceur, les paroles diuines,  
L'habit qui ne tient rien de l'impudicité,  
La grace, la ieuneſſe, & la ſimplicité,  
Me degouſtent (Bouiu) de ces vieilles Alcines.  
Qui les void par dehors, ne peut rien voir plus beau,  
Mais le dedans reſemble au dedans d'un tombeau,  
Et ſi rien entre nous moins honneſte ſe nomme.  
O quelle gourmandiſe ! ô quelle pauvreté !  
O quelle horreur de voir leur immondicité !  
C'eſt vrayment de les voir le ſalut d'un ieune homme.*

## XCI

*O beaux cheveux d'argent mignonement retors !  
O front creſpe, & ſerein ! & vous face doree !  
O beaux yeux de cryſtal ! ô grand' bouche honoree,  
Qui d'un large reply retrouſſes tes deux bords !  
O belles dentz d'ebene ! ô precieux treſors,  
Qui faites d'un ſeul riſ toute ame enamouree !  
O gorge damasquine en cent pliſ figuree !  
Et vous beaux grands tetins, dignes d'un ſi beau corps !  
O beaux ongles dorez ! ô main courte, & graſſette !  
O cuiſſe delicatte, & vous gembe groſſette,  
Et ce que ie ne puis honneſtement nommer !  
O beau corps transparent ! ô beaux membres de glace !  
O diuines beautez ! pardonnez moy de grace,  
Si, pour eſtre mortel, ie ne vous oſe aymer.*



## XCII

*En mille crepillons les cheveux se frixer,  
Se pincer les sourcils, & d'une odeur choisie  
Parfumer hault & bas sa charnure moisie,  
Et de blanc & vermeil sa face deguifer :  
Aller de nuit en masque, en masque deuifer,  
Se feindre à tout propos estre d'amour saisie,  
Siffler toute la nuit par vne ialousie,  
Et par martel de l'un, l'autre fauoriser :  
Baller, chanter, sonner, folast rer dans la couche,  
Avoir le plus souvent deux langues en la bouche,  
Des courtisannes sont les ordinaires ieux<sup>21</sup>.  
Mais quel befoing est-il que ie te les enseigne?  
Si tu les veulx sçauoir (Gordes) & si tu veulx  
En sçauoir plus encor', demande à la Chaffaigne.*

## XCIII

*Doulce mere d'amour, gaillarde Cyprienne,  
Qui fais sous ton pouuoir tout pouuoir se ranger,  
Et qui des bords de Xanthe, à ce bord estranger  
Guidas avec ton filz ta gent Dardanienne,  
Si ie retourne en France, ô mere Idaliene,  
Comme ie vins icy, sans tomber au danger  
De voir ma vieille peau en autre peau changer,  
Et ma barbe François e en barbe Italienne :  
Des icy ie fais veu d'apprendre à ton autel,  
Non le lix, ou la fleur d'amarante immortel,  
Non ceste fleur encor' de ton sang coloree,  
Mais bien de mon menton la plus blonde toison,  
Me vantant d'auoir fait plus que ne fait lason,  
Emportant le butin de la toison doree.*

## XCIII

*Heureux celui qui peult long temps suiure la guerre  
 Sans mort, ou sans blesseure, ou sans longue prison !  
 Heureux qui longuement vit hors de sa maison  
 Sans despendre son bien ou sans vendre sa terre !  
 Heureux qui peult en Court quelque faueur acquerre  
 Sans crainte de l'enuie, ou de quelque traison !  
 Heureux qui peult long temps sans danger de poison  
 Iouir d'un chapeau rouge, ou des clefz de sainct Pierre !  
 Heureux qui sans peril peult la mer frequenter !  
 Heureux qui sans procez le palais peult hanter !  
 Heureux qui peult sans mal viure l'aage d'un homme !  
 Heureux qui sans foucy peult garder son tresor,  
 Sa femme sans soupçon, & plus heureux encor'  
 Qui a peu sans peler viure trois ans à Rome !*

## XCV

*Maudi& soit mille fois le Borgne de Libye,  
 Qui le cœur des rochers perçant de part en part,  
 Des Alpes renuersa le naturel rampart,  
 Pour ouurir le chemin de France en Italie.  
 Mars n'eust empoisonné d'une eternelle enuie  
 Le cœur de l'Espagnol, & du François soldart,  
 Et tant de gens de bien ne seroient en hazard  
 De venir perdre icy & l'honneur & la vie.  
 Le François corrompu par le vice estranger,  
 Sa langue & son habit n'eust appris à changer<sup>33</sup>,  
 Il n'eust changé ses mœurs en une autre nature,  
 Il n'eust point esproué le mal qui fait peler,  
 Il n'eust fait de son nom la verole appeller<sup>33</sup>,  
 Et n'eust fait si souuent d'un buste sa monture.*

## XCVI

*O Deesse, qui peulx aux Princes egaler  
Vn pauvre mendiant, qui n'a que la parole,  
Et qui peulx d'un grand Roy faire vn maistre d'eschole,  
S'il te plaiſt de ſon lieu le faire deualler :  
Ie ne te prie pas de me faire enroller  
Au rang de ces meſſieurs que la faueur accolle,  
Que lon parle de moy, & que mon renom vole  
De l'aile dont tu fais ces grands Princes voler :  
Ie ne demande pas mille & mille autres choſes,  
Qui deſſous ton pouuoir ſont largement encloſes,  
Auſſi ie n'eu iamais de tant de biens ſoucy.  
Ie demande ſans plus que le mien on ne mange,  
Et que i'aye bien toſt vne lettre de change,  
Pour n'aller ſur le buſle au departir d'icy.*

## XCVII

*Doulcin, quand quelquefois ie voy ces pauvres filles,  
Qui ont le diable au corps, ou le ſemblent auoir,  
D'une horrible façon corps & teſte mouuoir,  
Et faire ce qu'on dit de ces vieilles Sibylles :  
Quand ie voy les plus forts ſe retrouver debiles,  
Voulant forcer en vain leur forcené pouuoir :  
Et quand meſme i'y voy perdre tout leur ſçauoir  
Ceulx qui ſont en voſtre art tenuz dès plus habiles :  
Quand effroyablement eſcrier ie les oy,  
Et quant le blanc des yeux renuerſer ie leur voy,  
Tout le poil me heriſſe, & ne ſçay plus que dire.  
Mais quand ie voy vn moyne avecque ſon Latin  
Leur taſter hault & bas le ventre & le tetin,  
Ceſte frayeur ſe paſſe, & ſuis contraint de rire.*

## XCVIII

*D'ou vient que nous voyons à Rome si souuent  
Ces garfes forcener, & la pluspart d'icelles  
N'estre vieilles (Ronsard) mais d'aage de pucelles,  
Et se trouuer tousiours en vn mesme conuent ?  
Qui parle par leur voix ? quel Dæmon leur defend  
De respondre à ceulx-là qui ne sont cognuz d'elles ?  
Et d'ou vient que soudain on ne les voit plus telles,  
Ayant vne chandelle esteinte de leur vent ?  
D'ou vient que les saincts lieux telles fureurs augmentent ?  
D'ou vient que tant d'esprits vne seule tormentent ?  
Et que sortans les vns, le reste ne sort pas ?  
Dy, ie te pry (Ronsard) toy qui sçais leurs natures,  
Ceulx qui faschent ainsi ces pauvres creatures,  
Sont-ilz des plus haultains, des moyens, ou plus bas ?*

## XCIX

*Quand ie vays par la rue, ou tant de peuple abonde,  
De prestres, de prelats, & de moynes aussi,  
De banquiers, d'artisans, & n'y voyant, ainsi  
Qu'on void dedans Paris, la femme vagabonde :  
Pyrrhe, apres le degast de l'vniuerselle onde,  
Ses pierres (dy-ie alors) ne sema point icy :  
Et semble proprement, à voir ce peuple cy,  
Que Dieu n'y ait formé que la moitié du monde.  
Car la Dame Romaine en gravité marchant',  
Comme la conseilliere, ou femme du marchand,  
Ne s'y pourmene point, & n'y void on que celles,  
Qui se font de la Court l'honneur nom donné<sup>40</sup> :  
Dont ie crains quelquefois qu'en France retourné,  
Autant que i'en voiray, ne me ressemblent telles.*



## C

*Vrfin, quand i'oy nommer de ces vieux noms Romains,  
De ces beaux noms cognez de l'Inde iusqu'au More,  
Non les grands seulement, mais les moindres encore,  
Voire ceulx-là qui ont les ampoules aux mains :  
Il me fasche d'ouir appeller ces villains  
De ces noms tant fameux, que tout le monde honnore :  
Et sans le nom Chrestien, le seul nom que j'adore,  
Voudrois que de telz noms on appellast noz saints.  
Le mien sur tous me fasche, & me fasche vn Guillaume,  
Et mil autres sots noms communs en ce royaume,  
Voyant tant de faquins indignement iouir  
De ces beaux noms de Rome, & de ceulx de la Grece :  
Mais par sur tout (Vrfin) il me fasche d'ouir  
Nommer vne Thais du nom d'une Lucrece.*

## C1

*Que dirons-nous (Melin) de ceste court Romaine,  
Ou nous voyons chascun diuers chemins tenir,  
Et aux plus haults honneurs les moindres paruenir,  
Par vice, par vertu, par trauail, & sans peine?  
L'un fait pour s'auancer vne despenſe vaine,  
L'autre par ce moyen se void grand deuenir :  
L'un par seuerité se ſçait entretenir,  
L'autre gaigne les cœurs par ſa douceur humaine :  
L'un pour ne ſ'auancer ſe void eſtre auancé,  
L'autre pour ſ'auancer ſe void deſauancé,  
Et ce qui nuit à l'un, à l'autre eſt profitable :  
Qui dit que le ſçauoir eſt le chemin d'honneur,  
Qui dit que l'ignorance attire le bon heur,  
Lequel des deux (Melin) eſt le plus veritable?*

## CII

*On ne fait de tout bois l'image de Mercure,  
Dit le proverbe vieil : mais nous voyons icy  
De tout bois faire Pape, & Cardinaux aussi,  
Et vestir en trois iours tout vne autre figure.  
Les Princes & les Rois viennent grands de nature,  
Aussi de leurs grandeurs n'ont-ils tant de souci,  
Comme ces Dieux nouveaux, qui n'ont que le souci,  
Pour faire reuerer leur grandeur, qui peu dure.  
Paschal, j'ay veu celuy qui n'agueres trainoit  
Toute Rome apres luy, quand il se pourmenoit,  
Aueques trois valletz cheminer par la rue :  
Et trainer apres luy vn long orgueil Romain  
Celuy de qui le pere a l'ampoule en la main,  
Et l'aiguillon au poing se courbe à la charrue.*

## CIII

*Si la perte des tiens, si les pleurs de ta mere,  
Et si de tes parents les regrets quelquefois,  
Combien, cruel Amour, que sans amour tu sois,  
T'ont fait sentir le dueil de leur complainte amere :  
C'est or' qu'il fault monstrier ton flambeau sans lumiere,  
C'est or' qu'il fault porter sans flesches ton carquois,  
C'est or' qu'il fault briser ton petit arc Turquois,  
Renouuelant le dueil de ta perte premiere.  
Car ce n'est pas icy qu'il te fault regretter  
Le pere au bel Ascaigne : il te fault lamenter  
Le bel Ascaigne mesme, Ascaigne, ó quel dommage !  
Ascaigne, que Caraffe aymoít plus que ses yeux :  
Ascaigne, qui passoít en beauté de visage  
Le beau Couppier Troyen, qui verse à boire aux Dieux.*

CIII<sup>4</sup>

*Si fruits, raisins, & bledz, & autres telles choses  
 Ont leur tronc, & leur sep, & leur semence aussi,  
 Et s'on voit au retour du printemps addoulci,  
 Naître de toutes parts violettes, & roses :*  
*Ny fruits, raisins, ny bledz, ny fleurettes desclofes  
 Sortiront (Viateur) du corps qui gist icy :*  
*Aulx, oignons & porreaux, & ce qui fleurit ainsi,  
 Auront icy deffous leurs semences enclofes.*  
*Toy donc, qui de l'encens & du basme n'as point,  
 Si du grand Iules tiers quelque regret te poingt,  
 Parfume son tombeau de telle odeur choisie :*  
*Puis que son corps, qui fut iadis egal aux Dieux,  
 Se fouloit paître icy de telz metz precieux,  
 Comme au ciel Iupiter se paist de l'ambrosie.*

## CV

*Avoir veu deualer vne triple Montagne,  
 Apparoir vne Biche, & disparoir soudain,  
 Et deffus le tombeau d'un Empereur Romain  
 Vne vieille Caraffe esleuer pour enseigne :*  
*Ne voir qu'entrer soldats, & sortir en campagne,  
 Emprisonner seigneurs pour un crime incertain,  
 Retourner forusfiz<sup>48</sup>, & le Napolitain  
 Commander en son rang à l'orgueil de l'Espagne :*  
*Force nouveaux seigneurs, dont les plus apparens  
 Sont de sa Saincteté les plus proches parents,  
 Et force Cardinaux, qu'à grand' peine lon nomme :*  
*Force braues cheuaux, & force haults colletz,  
 Et force fauoriz, qui n'estoient que valletz,  
 Voila (mon cher Dagaut) des nouvelles de Rome.*



## CVI

*O trois & quatre fois malheureuse la terre,  
Dont le Prince ne void que par les yeux d'autrui,  
N'entend que par ceulx-là, qui respondent pour luy,  
Aueugle, sourd, & mut, plus que n'est vne pierre!  
Telx sont ceulx-là (Seigneur) qu'aujourd'hui lon referre  
Oyfiz dedans leur chambre, ainsi qu'en vn estuy,  
Pour durer plus long temps, & ne sentir l'ennuy,  
Que sent leur pauvre peuple accablé de la guerre.  
Ilz se paissent, enfans, de trompes & canons,  
De sfres, de tabours, d'enseignes, gomphanons,  
Et de voir leur prouince aux ennemis en proye.  
Tel estoit cestui-là, qui du hault d'une tour,  
Regardant ondoyer la flamme tout autour,  
Pour se donner plaisir chantoit le feu de Troye.*

## CVII

*O que tu es heureux, si tu cognois ton heur,  
D'estre eschappé des mains de ceste gent cruelle,  
Qui sous vn faulx semblant d'amitié mutuelle  
Nous defrobbe le bien, & la vie, & l'honneur!  
Ou tu es (mon Dagaut) la secrette rancueur,  
Le soing qui comme vn' hydre en nous se renouuelle,  
L'auarice, l'enuie, & la haine immortelle,  
Du chetif courtisan n'empoisonnent le cœur.  
La molle oyfueté n'y engendre le vice,  
Le seruiteur n'y perd son temps & son seruice,  
Et n'y mesdit on point de cil qui est absent:  
La iustice y a lieu, la foy n'en est banie,  
Là ne sçait-on que c'est de prendre à compagnie,  
A change, à cense, à floc, & à trente pour cent.*

## CVIII

*Fuyons (Dilliers) fuyons ceste cruelle terre,  
Fuyons ce bord auare, & ce peuple inhumain,  
Que des Dieux iritez la vengereffe main  
Ne nous accable encor' sous vn mesme tonnerre.  
Mars est defenchainé, le temple de la guerre  
Est ouuert à ce coup : le grand Prestre Romain  
Veult foudroyer là bas l'heretique Germain,  
Et l'Espagnol marran, ennemis de saint Pierre.  
On ne void que soldats, enseignes, gomphanons,  
On n'oit que tabourins, trompettes, & canons,  
On ne voit que cheuaux courans parmy la plaine :  
On n'oit plus raisonner que de sang, & de feu,  
Maintenant on vaira, si iamais on l'a veu,  
Comment se sauuera la nacelle Romaine.*

## CIX

*Celui vrayement estoit & sage, & bien appris,  
Qui cognoissant du feu la semence diuine,  
Estre des Animans la premiere origine,  
De substance de feu dit estre noz esprits.  
Le corps est le tison de ceste ardeur espris,  
Lequel d'autant qu'il est de matiere plus fine,  
Fait vn feu plus luisant, & rend l'esprit plus digne  
De monstrier ce qui est en soy-mesme compris.  
Ce feu donques celeste, humble de sa naissance,  
S'esleue peu à peu au lieu de son essence,  
Tant qu'il soit paruenue au point de sa grandeur :  
Adonc il diminue, & sa force lassee,  
Par faulte d'aliment en cendres abbaissee,  
Sent faillir tout à coup sa languissante ardeur.*

## CX

*Quand ie voy ces Messieurs, desquelz l'auctorité  
Se void ores icy commander en son rang,  
D'un front audacieux cheminer flanc à flanc,  
Il me semble de voir quelque diuinité.  
Mais les voyant pallir lors que sa Saincteté  
Crache dans vn bafsin, & d'un visage blanc  
Cautement espier s'il y a point de sang,  
Puis d'un petit foubrix feindre vne seureté :  
O combien (dy-ie alors) la grandeur que ie voy,  
Est miserable au pris de la grandeur d'un Roy !  
Malheureux qui si cher achete tel honneur.  
Vrayement le fer meurtrier, & le rocher aussi  
Pendent bien sur le chef de ces Seigneurs icy,  
Puis que d'un vieil filet depend tout leur bon heur.*

## CXI

*Brusquet à son retour vous racontera (Sire)  
De ces rouges prelatz la pompeuse apparence,  
Leurs mules, leurs habitz, leur longue reuerence,  
Qui se peult beaucoup mieulx représenter que dire.  
Il vous racontera, s'il les sçait bien descrire,  
Les mœurs de ceste court, & quelle difference  
Se void de ces grandeurs à la grandeur de France,  
Et mille autres bons poincts, qui sont dignes de rive.  
Il vous peindra la forme, & l'habit du sainct Pere,  
Qui, comme Iupiter, tout le monde tempere  
Aueques vn clin d'œil : sa faconde & sa grace,  
L'honnesteté des siens, leur grandeur & largesse,  
Les presents qu'on luy fait, & de quelle careffe  
Tout ce qui se dit vostre à Rome lon embrasse.*

## CXII

*Voicy le Carneual, menons chascun la sienne,  
Allons baller en masque, allons nous pourmener,  
Allons voir Marc Antoine ou Zany bouffonner,  
Avec son Magnifique à la Venitienne :  
Voyons courir le pal à la mode ancienne,  
Et voyons par le nez le sot busle mener :  
Voyons le fier taureau d'armes enuironner,  
Et voyons au combat l'adresse Italienne :  
Voyons d'œufx parfumez vn orage gresler,  
Et la fusée ardent' siffler menu par l'air.  
Sus donc depeeschons nous, voicy la pardonnance :  
Il nous faudra demain visiter les saints lieux,  
Là nous ferons l'amour, mais ce sera des yeux,  
Car passer plus auant c'est contre l'ordonnance.*

## CXIII

*Se fascher tout le iour d'une fascheuse chasse,  
Voir vn braue taureau se faire vn large tour,  
Estonné de se voir tant d'hommes alentour,  
Et cinquante picquiers affronter son audace :  
Le voir en s'elancant venir la teste basse,  
Fuir & retourner d'un plus braue retour,  
Puis le voir à la fin pris en quelque destour,  
Percé de mille coups ensanglanter la place :  
Voir courir aux flambeaux, mais sans se rencontrer,  
Donner trois coups d'espée, en armes se montrer,  
Et tout autour du camp vn rampart de Thudesques :  
Dresser vn grand apprest, faire attendre long temps,  
Puis donner à la fin vn maigre passetemps :  
Voilà tout le plaisir des festes Romanesques.*

## CXIII

*Ce pendant qu'au Palais de procez tu deuises,  
D'advocats, procureurs, presidents, conseillers,  
D'ordonnances, d'arrestz, de nouveaux officiers,  
De iuges corrompuz, & de telles surprises :  
Nous deuifons icy de quelques villes prises,  
De nouuelles de banque, & de nouveaux courriers,  
De nouveaux Cardinaux, de mules, d'estaffiers,  
De chappes, de rochetz, de masses, & valises :  
Et ores (Sibilet) que ie t'escry cecy,  
Nous parlons de taureaux, & de bufles aussi,  
De masques, de banquets, & de telles despenfes :  
Demain nous parlerons d'aller aux stations,  
De motu-proprio, de reformatiōs,  
D'ordonnances, de briefz, de bulles, & dispenfes.*

## CXV

*Nous ne sommes faschez que la trefue se face :  
Car bien que nous soyons de la France bien loing,  
Si est chascun de nous à soyemesme tesmoing,  
Combien la France doit de la guerre estre lasse.  
Mais nous sommes faschez que l'Espagnole audace,  
Qui plus que le François de repos a besoing,  
Se vante auoir la guerre & la paix en son poing,  
Et que de respirer nous luy donnons espace.  
Il nous fasche d'ouir noz pauvres alliez  
Se plaindre à tous propos qu'on les ait oubliez,  
Et qu'on donne au priué l'vtilité commune :  
Mais ce qui plus nous fasche, est que les estrangers  
Disent plus que iamais, que nous sommes legers,  
Et que nous ne sçauons cognoistre la fortune.*



## CXVI

*Le Roy (disent icy ces bantz de Florence)  
Du sceptre d'Italie est frustré deormais,  
Et son heureuse main cest heur n'aura iamais,  
De reprendre aux cheueux la fortune de France.  
Le Pape mal content n'aura plus de fiance  
En tous ces beaux desseings trop legerement faictz,  
Et l'exemple Sienois rendra par ceste paix  
Suspecte aux estrangers la Françoisse alliance.  
L'Empereur affoibly ses forces reprendra,  
L'Empire hereditaire à ce coup il rendra,  
Et paisible à ce coup il rendra l'Angleterre..  
Voila que disent ceulx, qui discourent du Roy.  
Que leur respondrons-nous? Vineus, mande le moy,  
Toy, qui sçais discourir & de paix, & de guerre.*

## CXVII

*Dedans le ventre obscur, ou iadis fut encloz  
Tout cela qui depuis a remply ce grand vuyde,  
L'air, la terre, & le feu, & l'element liquide,  
Et tout cela qu'Atlas soustient dessus son doz,  
Les semences du Tout estoient encor' en gros,  
Le chault avec le sec, le froid avec l'humide,  
Et l'accord, qui depuis leur imposa la bride,  
N'auoit encor' ouuert la porte du Chaos :  
Car la guerre en auoit la serrure brouillee,  
Et la clef en estoit par l'aage si rouillee,  
Qu'en vain, pour en sortir, combattoit ce grand corps,  
Sans la trefue (Seigneur) de la paix messagere,  
Qui trouua le secret, & d'une main legere  
La paix avec l'amour en fit sortir dehors.*

## CXVIII

*Tu fois la bien venue, ô bienheureuse trefue !  
 Trefue, que le Chrestien ne peult assez chanter,  
 Puis que seule tu as la vertu d'enchanter  
 De noz trauaulx passez la souuenance greue.  
 Tu dois durer cinq ans : & que l'enuie en creue :  
 Car si le ciel bening te permet enfanter  
 Ce qu'on attend de toy, tu te pourras vanter  
 D'auoir fait vne paix, qui ne sera si breue.  
 Mais si le fauory en ce commun repos  
 Doit auoir désormais le temps plus à propos  
 D'accuser l'innocent, pour luy raur sa terre :  
 Si le fruit de la paix du peuple tant requis  
 A l'auare aduocat est seulement acquis :  
 Trefue, va t'en en paix, & retourne la guerre.*

## CXIX

*Icy de mille fards la traison se deguise,  
 Icy mille forfaits pullulent à foison,  
 Icy ne se punit l'homicide ou poison,  
 Et la richesse icy par vsure est acquise :  
 Icy les grands maisons viennent de bastardise,  
 Icy ne se croit rien sans humaine raison,  
 Icy la volupté est tousiours de saison,  
 Et d'autant plus y plaist, que moins elle est permise.  
 Pense le demourant. Si est-ce toutefois  
 Qu'on garde encor' icy quelque forme de loix,  
 Et n'en est point du tout la iustice bannie.  
 Icy le grand seigneur n'achete l'adion,  
 Et pour priuer autrui de sa possession  
 N'arme son mauuais droit de force & tyrannie.*

## CXX

*Ce n'est pas de mon gré (Carle) que ma nauire  
Erre en la mer Tyrrhene : vn vent impetueux  
La chasse maulgré moy par ces flots tortueux,  
Ne voyant plus le pol, qui sa faueur t'inspire.  
Je ne voy que rochers, & si rien se peult dire  
Pire que des rochers le hurt<sup>42</sup> audacieux :  
Et le phare iadis fauorable à mes yeux  
De mon cours egaré sa lanterne retire.  
Mais si ie puis vn iour me sauuer des dangers  
Que ie fuy vagabond par ces flots estrangers,  
Et voir de l'Ocean les campagnes humides,  
Parresteray ma nef au riuage Gaulois,  
Consacrant ma despouille au Neptune François,  
A Glauque, à Melicerte, & aux sœurs Nereides.*

## CXXI

*Je voy (Dilliers) ie voy serener la tempeste,  
Je voy le vieil Proté son troppeau renfermer,  
Je voy le verd Triton s'egaier sur la mer,  
Et voy l'Astre iumeau flamboier sur ma teste :  
Ja le vent fauorable à mon retour s'appreste,  
Ja vers le front du port ie commence à ramer,  
Et voy ia tant d'amis, que ne les puis nommer,  
Tendant les bras vers moy, sur le bord faire feste.  
Je voy mon grand Ronfard, ie le cognois d'ici,  
Je voy mon cher Morel, & mon Dorat aussi,  
Je voy mon Delahaie, & mon Paschal encore :  
Et voy vn peu plus loing (si ie ne suis deceu)  
Mon diuin Mauleon, duquel, sans l'auoir veu,  
La grace, le sçauoir, & la vertu i'adore.*



## CXXII

*Et ie pensois aussi ce que pensoit Vlysse,  
Qu'il n'estoit rien plus doulx que voir encor' un iour  
Fumer sa cheminee, & apres long seiour  
Se retrouver au sein de sa terre nourrice.  
Ie me resjouissois d'estre eschappé au vice,  
Aux Circes d'Italie, aux Sirenes d'amour,  
Et d'auoir rapporté en France à mon retour  
L'honneur que lon s'acquiert d'un fidele seruice.  
Las, mais apres l'ennuy de si longue saison,  
Mille foucix mordans ie trouue en ma maison,  
Qui me rongent le cœur sans espoir d'allegeance.  
Adieu donques (Dorat) ie suis encor' Romain,  
Si l'arc que les neuf sœurs te meirent en la main  
Tu ne me prestes icy, pour faire ma vengeance.*

## CXXIII

*Morel, dont le sçauoir sur tout autre ie prise,  
Si quelqu'un de ceulx-là, que le Prince Lorrain  
Guida dernièrement au riuage Romain,  
Soit en bien, soit en mal, de Rome te deuise :  
Dy, qu'il ne sçait que c'est du siege de l'eglise,  
N'y ayant esprouué que la guerre, & la faim,  
Que Rome n'est plus Rome, & que celui en vain  
Presume d'en iuger, qui bien ne l'a comprise.  
Celuy qui par la ruë a veu publiquement  
La courtisane en coche, ou qui pompeusement  
L'a peu voir à cheual en accoustrement d'homme  
Superbe se monstrier : celui qui de plein iour  
Aux Cardinaux en cappe a veu faire l'amour,  
C'est celui seul (Morel) qui peult iuger de Rome.*

## CXXIIII

*Vineus, ie ne vis onc si plaisante prouince,  
Hostes si gracieux, ny peuple si humain,  
Que ton petit Vrbin, digne que sous sa main  
Le tienne vn si gentil & si vertueux Prince.  
Quant à l'estat du Pape, il fallut que i'apprinse  
A prendre en patience & la soif & la faim :  
C'est pitié, comme là le peuple est inhumain,  
Comme tout y est cher, & comme lon y pinse.  
Mais tout cela n'est rien au pris du Ferrarois :  
Car ie ne vouldrois pas pour le bien de deux Rois.  
Passer encor' vn coup par si penible enfer.  
Bref, ie ne sçay (Vineus) qu'en conclure à la fin,  
Fors, qu'en comparaïson de ton petit Vrbin,  
Le peuple de Ferrare est vn peuple de fer.*

## CXXV

*Il fait bon voir (Magny) ces Coïons magnifiques,  
Leur superbe Arcenal, leurs vaisseaux, leur abbord,  
Leur sainct Marc, leur Palais, leur Realte, leur port,  
Leurs changes, leurs profits, leur banque, & leurs trafiques :  
Il fait bon voir le bec de leurs chapprons antiques,  
Leurs robes à grand' manche, & leurs bonnets fans bord,  
Leur parler tout grossier, leur grauité, leur port,  
Et leurs sages aduis aux affaires publiques.  
Il fait bon voir de tout leur Senat balloter,  
Il fait bon voir par tout leurs gondolles flotter,  
Leurs femmes, leurs festins, leur viure solitaire :  
Mais ce que lon en doit le meilleur estimer,  
C'est quand ces vieux coquz vont espouser la mer,  
Dont ilz sont les maris, & le Turc l'adultere.*

## CXXVI

*Celuy qui d'amitié a violé la loy,  
 Cherchant de son amy la mort & vitupere :  
 Celuy qui en procez a ruiné son frere,  
 Ou le bien d'un mineur a conuerty à foy :  
 Celuy qui a trahy sa patrie & son Roy,  
 Celui qui comme Œdipe a fait mourir son pere,  
 Celuy qui comme Oreste a fait mourir sa mere,  
 Celuy qui a nié son baptême & sa foy :  
 Marseille, il ne fault point que pour la penitence  
 D'une si malheureuse abominable offense,  
 Son estomac plombé martelant nuit & iour,  
 Il voise errant nuds piedz ne fix ne sept annees :  
 Que les Grysons, sans plus, il passe à ses iournees,  
 P'entens s'il veult que Dieu luy doie du retour.*

## CXXVII

*La terre y est fertile, amples les edifices,  
 Les poelles bigarrez, & les chambres de bois,  
 La police immuable, immuables les loix,  
 Et le peuple ennemy de forfaits & de vices.  
 Ilz boient nuit & iour en Bretons & Suysses,  
 Ilz sont gras & refaits, & mangent plus que trois :  
 Voila les compagnons & correcteurs des Rois,  
 Que le bon Rabelais a surnommez Saulciffes<sup>44</sup>.  
 Ilz n'ont iamais changé leurs habitz & façons,  
 Ilz hurlent comme chiens leurs barbares chansons,  
 Ilz comptent à leur mode, & de tout se font croire :  
 Ilz ont force beaux lacs, & force sources d'eau,  
 Force prez, force bois. Pay du reste (Belleau)  
 Perdu le souuenir, tant ilz me firent boire.*

CXXVIII<sup>45</sup>

*Je les ay veuz (Bizet) & si bien m'en souuient,  
Pay veu dessus leur front la repentance peinte,  
Comme on void ces esprits qui là bas font leur plainte,  
Ayant passé le lac d'ou plus on ne reuient.  
Vn croire de leger les folz y entretient  
Sous vn pretexte faulx de liberté contrainte :  
Les coupables fuitifz y demeurent par crainte,  
Les plus fins & rusez honte les y retient.  
Au demeurant (Bizet) l'auarice & l'enuie,  
Et tout cela qui plus tormente nostre vie,  
Domine en ce lieu là plus qu'en tout autre lieu.  
Je ne veis onques tant l'un l'autre contre-dire,  
Je ne veis onques tant l'un de l'autre mesdire :  
Vray est, que, comme icy, lon n'y iure point Dieu.*

## CXXIX

*Sceue, ie me trouuay, comme le filz d'Anchise  
Entrant dans l'Elysee, & sortant des enfers,  
Quand apres tant de monts de neige tous couuers  
Je vey ce beau Lyon, Lyon que tant ie prise.  
Son estroicte longueur, que la Sone diuise,  
Nourrit mil artisans, & peuples tous diuers :  
Et n'en desplaise à Londre', à Venise, & Anuers,  
Car Lyon n'est pas moindre en fai& de marchandise.  
Je m'estonnay d'y voir passer tant de courriers,  
D'y voir tant de banquiers, d'imprimeurs, d'armeuriers,  
Plus dru que lon ne void les fleurs par les prairies.  
Mais ie m'estonnay plus de la force des ponts,  
Dessus lesquelz on passe, allant dela les monts,  
Tant de belles maisons, & tant de metairies.*

## CXXX

*De-vaulx, la mer reçoit tous les fleuves du monde,  
Et n'en augmente point : semblable à la grand' mer  
Est ce Paris sans pair, ou lon void abyfmer  
Tout ce qui là dedans de toutes parts abonde.  
Paris est en ſçavoir vne Grece ſeconde,  
Vne Rome en grandeur Paris on peult nommer,  
Vne Aſie en ri cheſſe on le peult eſtimer,  
En rares nouveautez vne Afrique ſeconde.  
Bref, en voyant (De-vaulx) ceſte grande cité,  
Mon œil, qui parauant eſtoit exercité  
A ne ſ'emerveiller des choſes plus eſtranges,  
Print eſbaillement. Ce qui ne me peut plaire,  
Ce fut l'eſtonnement du badaud populaire,  
La preſſe des chartiers, les procez, & les fanges.*

## CXXXI

*Si tu veulx viure en Court (Dilliers) ſouuienne-toy  
De t'accoſter touſiours des mignons de ton maïſtre,  
Si tu n'eſ fauory, faire ſemblant de l'eſtre,  
Et de t'accommoder aux paſſetemps du Roy.  
Souuienne-toy encor' de ne preſter ta foy  
Au parler d'un chaſcun : mais ſur tout ſois adextre  
A t'aider de la gauche, autant que de la dextre :  
Et par les mœurs d'autrui à tes mœurs donne loy.  
N'auance rien du tien (Dilliers) que ton ſeruiſe,  
Ne monſtre que tu ſois trop ennemy du vice,  
Et ſois ſouuent encor' muet, aueugle, & ſourd.  
Ne fay que pour autrui importun on te nomme :  
Faiſant ce que ie dy, tu ſeras galland homme :  
T'en ſouuienne (Dilliers) ſi tu veulx viure en Court.*

## CXXXII

*Si tu veulx feurement en Court te maintenir,  
Le silence (Ronsard) te soit comme vn decret.  
Qui baille à son amy la clef de son secret,  
Le fait de son amy son maistre deuenir.  
Tu dois encor<sup>r</sup> (Ronsard) ce me semble, tenir  
Aueq<sup>t</sup> ton ennemy quelque moyen discret,  
Et faisant contre luy, monst<sup>r</sup>er qu'à ton regret  
Le seul deuoir te fait en ces termes venir.  
Nous voyons bien souuent vne longue amitié  
Se changer pour vn rien en fiere inimitié,  
Et la haine en amour souuent se transformer.  
Dont (veu le temps qui court) il ne fault s'esbair.  
Ayme donques (Ronsard) comme pouuant hair,  
Hais donques (Ronsard) comme pouuant aymer.*

## CXXXIII

*Amy, ie t'apprendray (encores que tu fois,  
Pour te donner conseil, de toymesme assez sage)  
Comme iamais tes vers ne te feront oultrage,  
Et ce qu'en tes escripts plus euter tu dois.  
Si de Dieu ou du Roy tu parles quelquefois,  
Fay que tu fois prudent, & sobre en ton langage :  
Le trop parler de Dieu porte souuent dommage,  
Et longues sont les mains des Princes & des Rois.  
Ne t'attache à qui peult, si sa fureur pallume,  
Venger d'un coup d'espee vn petit trait<sup>t</sup> de plume,  
Mais presse (comme on dit) ta leure avec le doy.  
Ceulx que de tes bons motz tu vois pasmer de rire,  
Si quelque oultrageux fol t'en veult faire desdire,  
Ce seront les premiers à se mocquer de toy.*

## CXXXIIII

*Coufin, parle tousiours des vices en commun,  
 Et ne discours iamais d'affaires à la table,  
 Mais sur tout garde toy d'estre trop veritable,  
 Si en particulier tu parles de quelqu'un.  
 Ne commets ton secret à la foy d'un chascun,  
 Ne dy rien qui ne soit pour le moins vray-semblable :  
 Si tu mens, que ce soit pour chose profitable,  
 Et qui ne tourne point au deshonneur d'aucun.  
 Sur tout garde toy bien d'estre double en paroles,  
 Et n'vse sans propos de finesse friuoles,  
 Pour acquerir le bruit d'estre bon courtisan.  
 L'artifice caché c'est le vray artifice :  
 La fouris bien souuent perit par son indice,  
 Et souuent par son art se trompe l'artisan.*

## CXXXV

*Biçet, j'aymerois mieulx faire vn bœuf d'un formy,  
 Ou faire d'une mouche vn Indique Elephant,  
 Que le bon heur d'autrui par mes vers estoufant,  
 Me faire d'un chascun le publiq ennemy.  
 Souuent pour vn bon mot on perd vn bon amy,  
 Et tel par ses bons motz croit (tant il est enfant)  
 S'estre mis sur la teste vn chapeau triomphant,  
 A qui mieulx eust valu estre bien endormy.  
 La louange (Biçet) est facile à chascun,  
 Mais la Satyre n'est vn ouurage commun :  
 C'est, trop plus qu'on ne pense, vn œuvre industrieux.  
 Il n'est rien si fascheux qu'un brocard mal plaisant,  
 Et fault bien (comme on dit) bien dire en mesdisant,  
 Veu que le louer mesme est souuent odieux.*

## CXXXVI

*Gordes, ie sçauois bien faire vn conte à la table,  
Et s'il estoit besoing, contrefaire le sourd :  
Pen sçauois bien donner, & faire à quelque lourd  
Le vray ressembler faulx, & le faulx veritable.  
Ie me sçauois bien rendre à chascun accointable,  
Et façonner mes mœurs aux mœurs du temps qui court :  
Ie sçauois bien prester (comme on dit à la Court)  
Aupres d'un grand seigneur quelque œuvre charitable.  
Ie sçauois bien encor, pour me mettre en auant,  
Vendre de la fumee à quelque poursuiuant,  
Et pour estre employé en quelque bon affaire,  
Me feindre plus ruzé cent fois que ie ne suis :  
Mais ne le voulant point (Gordes) ie ne le puis,  
Et si ne blasme point ceulx qui le sçauent faire.*

## CXXXVII

*Tu t'abusas (Belleau) si pour estre sçauant,  
Sçauant & vertueux, tu penfas qu'on te prise :  
Il fault (comme lon dit) estre homme d'entreprise,  
Si tu veulx qu'à la Court on te pousse en auant.  
Ces beaux noms de vertu, ce n'est rien que du vent.  
Donques, si tu es sage, embrasse la feintise,  
L'ignorance, l'enuie, avec la conuoitise :  
Par ces artz iusqu'au ciel on monte bien souuent.  
La science à la table est des seigneurs prisee,  
Mais en chambre (Belleau) elle sert de rifee :  
Garde, si tu m'en crois, d'en acquerir le bruit.  
L'homme trop vertueux desplait au populaire :  
Et n'est-il pas bien fol, qui s'efforçant de plaire,  
Se mesle d'un mestier que tout le monde fuit?*



## CXXXVIII

*Souuent nous faisons tort nous mesme' à nostre ouurage,  
Encor' que nous soyons de ceulx qui font le mieulx :  
Soit par trop quelquefois contrefaire les vieux,  
Soit par trop imiter ceulx qui sont de nostre aage.  
Nous oſtons bien souuent aux Princes le courage  
De nous faire du bien : nous rendant odieux,  
Soit pour en demandant estre trop ennuyeux,  
Soit pour trop nous louant aux autres faire oultrage.  
Et puis nous nous plaignons de voir nostre labeur  
Veuf d'applaudissement, de grace, & de faueur,  
Et de ce que chascun à son œuvre souhaite.  
Bref, loue qui voudra son art, & son mestier,  
Mais cestui-là (Morel) n'est pas mauuais ouurier,  
Lequel sans estre fol, peult estre bon poëte.*

## CXXXIX

*Ne te fasche (Ronsard) si tu vois par la France  
Fourmiller tant d'escripts : ceulx qui ont merité  
D'estre aduouez pour bons de la posterité,  
Portent leur sauf-conduit, & lettre d'assurance.  
Tout œuvre qui doit viure, il a des sa naissance  
Vn Dæmon qui le guide à l'immortalité :  
Mais qui n'a rencontré telle natiuité,  
Comme vn fruit abortif, n'a iamais accroissance.  
Virgile eut ce Dæmon, & l'eut Horace encor,  
Et tous ceulx qui du temps de ce bon siecle d'or,  
Estoiẽt tenez pour bons : les autres n'ont plus vie.  
Qu'eussions-nous leurs escripts, pour voir de nostre temps  
Ce qui aux anciens seruoit de passetemps,  
Et quelz estoient les vers d'un indocte Meue.*

CXL<sup>46</sup>

*Autant comme lon peut en vn autre langage  
Vne langue exprimer, autant que la nature  
Par l'art se peult monſtrer, & que par la peinture  
On peult tirer au viſ vn naturel viſage :  
Autant exprimes-tu, & encor d'auantage,  
Aueques le pinceau de ta docte eſcriture,  
La grace, la façon, le port, & la ſtature  
De celui, qui d'Enee a deſcript le voyage.  
Ceſte meſme candeur, ceſte grace diuine,  
Ceſte meſme douceur, & maieſté Latine,  
Qu'en ton Virgile on void, c'eſt celle meſme encore,  
Qui François ſe rend par ta celeſte veine.  
Des-Maſures, ſans plus, a faulte d'un Mecene,  
Et d'un autre Ceſar, qui ſes vertuz honnore.*

## CXLI

*Vous diſes (Courtifans) les Poëtes ſont fous,  
Et diſes verité : mais auſſi dire i'oſe,  
Que telz que vous ſoyez, vous tenez quelque choſe  
De ceſte douce humeur qui eſt commune à tous.  
Mais celle-là (Meſſieurs) qui domine ſur vous,  
En autres aſſions diuerſement ſ'expoſe :  
Nous ſommes fous en ryme, & vous l'eſtes en proſe<sup>47</sup> :  
C'eſt le ſeul different qu'eſt entre vous & nous.  
Vray eſt que vous auez la Court plus favorable,  
Mais auſſi n'auetz vous vn renom ſi durable :  
Vous auez plus d'honneurs, & nous moins de ſouci.  
Si vous riez de nous, nous ſaisons la pareille :  
Mais cela qui ſe dit, ſ'en vole par l'oreille :  
Et cela qui ſ'eſcript, ne ſe perd pas ainſi.*

## CXLII

*Seigneur, ie ne sçauois regarder d'un bon œil  
Ces vieux Singes de Court, qui ne sçauent rien faire,  
Sinon en leur marcher les Princes contrefaire,  
Et se vestir, comme eulx, d'un pompeux appareil.  
Si leur maistre se mocque, ilz feront le pareil,  
S'il ment, ce ne sont eulx, qui diront du contraire :  
Plustost auront-ilz veu, à fin de luy complaire,  
La Lune en plein midy, à minuit le Soleil.  
Si quelqu'un deuant eulx reçoit un bon visage,  
Ilz le vont caresser, bien qu'ilz creuent de rage :  
S'il le reçoit mauuais, ilz le monstrent au doy.  
Mais ce qui plus contre eulx quelquefois me despite,  
C'est quand deuant le Roy, d'un visage hypocrite,  
Ilz se prennent à rire, & ne sçauent pourquoy.*

## CXLIII

*Ie ne te prie pas de lire mes escripts,  
Mais ie te prie bien qu'ayant fait bonne chere,  
Et ioué toute nuit aux dez, à la premiere,  
Et au ieu que Venus t'a sur tous mieulx appris,  
Tu ne viennes icy desfascher tes esprits,  
Pour te mocquer des vers que ie metz en lumiere,  
Et que de mes escripts la leçon coustumiere,  
Par faulte d'entretien, ne te serue de riz.  
Ie te priray encor', quiconques tu puisse' estre,  
Qui, braue de la langue, & foible de la dextre,  
De bleffer mon renom te monstres tousiours prest,  
Ne mesdire de moy : ou prendre patience,  
Si ce que ta bonté me preste en conscience,  
Tu te le vois par moy rendre à double interest.*

## CXLIII

*Si mes escripts (Ronsard) font semez de ton loz,  
Et si le mien encor' tu ne dedaignes dire,  
D'estre enclos en mes vers ton honneur ne desire,  
Et par là ie ne cherche en tes vers estre enclos.  
Laiſſons donc, ie te pry, laiſſons causer ces sotz,  
Et ces petits gallands, qui ne sachant que dire,  
Disent, voyant Ronsard & Bellay s'entr' escrire,  
Que ce sont deux muletz qui se grattent le doz.  
Noz louanges (Ronsard) ne font tort à personne :  
Et quelle loy defend que l'un à l'autre en donne,  
Si les amis entre eulx des presens se font bien ?  
On peut comme l'argent trafiquer la louange,  
Et les louanges sont comme lettres de change,  
Dont le change & le port (Ronsard) ne couste rien.*

## CXLV

*On donne les degrez au sçauant escholier :  
On donne les estats à l'homme de iustice,  
On donne au courtisan le riche benefice,  
Et au bon capitaine on donne le collier :  
On donne le butin au braue auanturier,  
On donne à l'officier les droits de son office,  
On donne au seruiteur le gaing de son seruice,  
Et au docte poëte on donne le laurier.  
Pourquoy donc fais-tu tant lamenter Calliope,  
Du peu de bien qu'on fait à sa gentille troppe ?  
Il fault (Iodelle) il fault autre labeur choisir,  
Que celui de la Muse, à qui veult qu'on l'auance :  
Car quel loyer veulx-tu auoir de ton plaisir,  
Puis que le plaisir mesme en est la recompense ?*

## CXLVI

*Si tu m'en crois (Baïf) tu changeras Parnasse  
Au Palais de Paris, Helicon au parquet,  
Ton laurier en vn sac, & ta lyre au caquet  
De ceulx qui pour serrer, la main n'ont iamais lasse.  
C'est à ce mestier là, que les biens on amasse,  
Non à celuy des vers, ou moins y a d'acquêt,  
Qu'au mestier d'un boufon, ou celuy d'un naquet.  
Fy du plaisir (Baïf) qui sans profit se passe.  
Laiſſons donc, ie te pry, ces babillardes Sœurs,  
Ce canſeur Apollon, & ces vaines douceurs,  
Qui pour tout leur tresor n'ont que des lauriers verds.  
Aux choses de profit, ou celles qui font rire,  
Les grands ont aujourdhuy les oreilles de cire,  
Mais ilx les ont de fer, pour eſcouter les vers.*

## CXLVII

*Thiard, qui as changé en plus graue eſcriture  
Ton doux ſtile amoureux : Thiard, qui nous as fait  
D'un Petrarque vn Platon, & ſi rien plus parfait  
Se trouue que Platon, en la meſme nature :  
Qui n'admire du ciel la belle architecture,  
Et de tout ce qu'on voit les cauſes & l'effeâ,  
Celuy vrayement doit eſtre vn homme contrefait,  
Lequel n'a rien d'humain, que la ſeule figure.  
Contemplons donc (Thiard) ceſte grand voute ronde,  
Puis que nous ſommes faits à l'exemple du monde :  
Mais ne tenons les yeulx ſi attachez en hault,  
Que pour ne les baiſſer quelquefois vers la terre,  
Nous ſoyons en danger, par le hurt d'une pierre,  
De nous bleſſer le pied, ou de prendre le fault.*

## CXLVIII

*Par ses vers Teliens Belleau me fait aymer  
 Et le vin, & l'amour : Baif, ta challemie  
 Me fait plus qu'une royne vne rustique amie,  
 Et plus qu'une grand' ville vn village estimer.  
 Le docte Pelletier fait mes flancx emplumer,  
 Pour voler iusqu'au ciel avec son Vranie :  
 Et par l'horrible effroy d'une estrange harmonie  
 Ronfard de pié en cap hardy me fait armer.  
 Mais ie ne sçay comment ce Dæmon de Iodelle,  
 (Dæmon est-il vrayement, car d'une voix mortelle  
 Ne sortent point ses vers) tout soudain que ie l'oy,  
 M'aiguillonne, m'espoingt, m'espouante, m'affolle,  
 Et comme Apollon fait de sa prestresse folle,  
 A moymesmes m'ostant, me rauit tout à foy.*

## CXLIX

*En-cependant (Clagny) que de mil argumens  
 Variant le desseing du royal edifice,  
 Tu vas renouvelant d'un hardy frontispice  
 La superbe grandeur des plus vieux monumens,  
 Avec d'autres compaz, & d'autres instrumens,  
 Fuyant l'ambition, l'enuie, & l'auarice,  
 Aux Muses ie bastis d'un nouuel artifice  
 Vn palais magnifique à quatre appartemens.  
 Les Latines auront vn ouurage Dorique  
 Propre à leur grauité, les Greques vn Attique  
 Pour leur naisfueté, les Françoises auront,  
 Pour leur graue douceur, vne œuvre Ionienne :  
 D'ouurage élaboré à la Corinthienne  
 Sera le corps d'hostel, ou les Thusques seront.*

## CL

*De ce royal palais, que bastiront mes doigts,  
Si la bonté du Roy me fournit de matiere,  
Pour rendre sa grandeur & beauté plus entiere,  
Les ornemens seront de traits & d'arcs turquois.  
Là d'ordre flanc à flanc se voyront tous noz Rois,  
Là se voyra maint Faune, & Nymphes passagere :  
Sur le portail sera la Vierge forestiere,  
Aueques son croissant, son arc, & son carquois.  
L'appartement premier Homere aura pour marque,  
Virgile le second, le troisieme Petrarque,  
Du surnom de Ronsard le quatrieme on dira.  
Chascun aura sa forme & son architecture,  
Chascun ses ornemens, sa grace & sa peinture,  
Et en chascun (Clagny) ton beau nom se lira.*

## CLI

*De vostre Dianet (de vostre nom i'appelle  
Vostre maison d'Anet) la belle architecture,  
Les marbres animez, la viuante peinture,  
Qui la font estimer des maisons la plus belle :  
Les beaux lambrix dorez, la luisante chappelle,  
Les superbes dongeons, la riche couuerture,  
Le iardin tapissé d'eternelle verdure,  
Et la viue fontaine à la source immortelle :  
Ces ourages (Madame) à qui bien les contemple,  
Rapportant de l'antiq' le plus parfait exemple,  
Monstrent vn artifice, & despense admirable.  
Mais ceste grand' douceur iointe à ceste haultesse,  
Et cest Astre benin ioint à ceste sagesse,  
Trop plus que tout cela vous font emerueillable.*

## CLII

*Entre tous les honneurs, dont en France est connu  
Ce renommé Bertran, des moindres n'est celuy  
Que luy donne la Muse, & qu'on dise de luy,  
Que par luy vn Salel soit riche deuenu.  
Toy donc, à qui la France a des-ia retenu  
L'vn de ses plus beaux lieux, comme seul auiourdhuy  
Ou les arts ont fondé leur principal appuy,  
Quand au lieu, qui t'attend, tu seras paruenue,  
Fay que de ta grandeur ton Magny se resente,  
A fin que si Bertran de son Salel se vante,  
Tu te puisses aussi de ton Magny vanter.  
Tous deux sont Quercinois, tous deux bas de stature :  
Et ne seroient pas moins semblables d'escriture,  
Si Salel auoit sceu plus doucement chanter.*

## CLIII

*Prelat, à qui les cieulx ce bon heur ont donné,  
D'estre agreable aux Rois : Prelat, dont la prudence  
Par les degrez d'honneur a mis en euidence,  
Que pour le bien publiq' Dieu t'auoit ordonné :  
Prelat, sur tous prelatz sage & bien fortuné,  
Prelat, garde des loix, & des seaulx de la France,  
Digne que sur ta foy repose l'assurance  
D'vn Roy le plus grand Roy qui fut onq couronné.  
Deuant que t'auoir veu, i'honnorois ta sagesse,  
Ton sçauoir, ta vertu, ta grandeur, ta largesse,  
Et si rien entre nous se doit plus honorer :  
Mais ayant esprouué ta bonté nompareille,  
Qui souuent m'a presté si doucement l'oreille,  
Le souhaite qu'vn iour ie te puisse adorer.*



## CLIII

*Après s'estre basty sus les murs de Carthage  
Vn sepulchre eternal, Scipion irité  
De voir à sa vertu ingrate sa cité,  
Se banit de soymesme en vn petit village.  
Tu as fait 'Oliuier) mais d'un plus grand courage,  
Ce que fit Scipion en son aduersité,  
Laiſſant, durant le cours de ta felicité,  
La Court, pour viure à toy le reste de ton aage.  
Le bruit de Scipion maint coursaire attiroit  
Pour contempler celuy que chascun admiroit,  
Bien qu'il fust retiré en son petit Linterne.  
On te fait le semblable : admirant ta vertu,  
D'auoir laiſſé la Court, & ce monſtre testu,  
Ce peuple qui reſemble à la beſte de Lerne.*

## CLV

*Il ne fault point (Duthier) pour mettre en euidence  
Tant de belles vertus qui reluifent en toy,  
Que ie te rende icy l'honneur que ie te doy,  
Celebrant ton ſçauoir, ton ſens, & ta prudence.  
Le bruit de ta vertu eſt tel, que l'ignorance  
Ne le peult ignorer : & qui loue le Roy,  
Il fault qu'il loue encor' ta prudence, & ta foy :  
Car ta gloire eſt coniointe à la gloire de France.  
Ie diray ſeulement que depuis noz ayeux  
La France n'a point veu vn plus laborieux  
En ſa charge que toy, & qu'autre ne ſe treuue  
Plus courtois, plus humain, ne qui ait plus de ſoing  
De ſecourir l'amy à ſon plus grand beſoing.  
I'en parle ſeulement, car i'en ay fait l'eſpreuue.*

## CLVI

*Combien que ton Magny ait la plume si bonne,  
Si prendrois-ie avec luy de tes vertus le soing,  
Sachant que Dieu, qui n'a de noz presens besoing,  
Demande les presens de plus d'une personne.  
Je dirois ton beau nom, qui de luy mesme sonne  
Ton bruit parmy la France, en Itale, & plus loing :  
Et dirois que Henry est luy mesme tesmoing,  
Combien vn Auanfon auance sa couronne :  
Je dirois ta bonté, ta iustice, & ta foy,  
Et mille autres vertus qui reluisent en toy,  
Dignes qu'un seul Ronfard les sacre à la Memoire :  
Mais sentant le soucy qui me presse le doz,  
Indigne ie me sens de toucher à ton loz,  
Sçachant que Dieu ne veult qu'on prophane sa gloire.*

## CLVII

*Quand ie voudray sonner de mon grand Auanfon  
Les moins grandes vertus, sur ma chorde plus basse,  
Je diray sa faconde, & l'honneur de sa face,  
Et qu'il est des neuf Sœurs le plus cher nourrisson.  
Quand ie voudray toucher avec vn plus hault son  
Quelque plus grand' vertu, ie chanteray sa grace,  
Sa bonté, sa grandeur, qui la iustice embrasse :  
Mais là ie ne mettray le but de ma chanson.  
Car quand plus hautement ie sonneray sa gloire,  
Je diray que iamais les filles de Memoire  
Ne diront vn plus sage, & vertueux que luy,  
Plus prompt à son deuoir, plus fidele à son Prince,  
Ne qui mieulx s'accommode au regne d'aujourd'huy,  
Pour seruir son Seigneur en estrange province.*

## CLVIII

*Combien que ta vertu (Poulin) soit entendue  
Par tout ou des François le bruit est entendu,  
Et combien que ton nom soit au large estendu  
Autant que la grand' mer est au large estendue :  
Si fault-il toutefois que Bellay s'esuertue,  
Aussi bien que la mer, de bruire ta vertu,  
Et qu'il sonne de toy avec l'ærain tortu,  
Ce que sonne Triton de sa trompe tortue.  
Je diray que tu es le Tiphys du Iafon,  
Qui doit par ton moyen conquerir la toison,  
Je diray ta prudence, & ta vertu notoire :  
Je diray ton pouvoir qui sur la mer s'estend,  
Et que les Dieux marins te fauorisent tant,  
Que les terrestres Dieux sont ialoux de ta gloire.*

## CLIX

*Sage De-l'hospital, qui seul de nostre France  
Rabaisse aujourdhuy l'orgueil Italien,  
Et qui nous monstres seul, d'un art Horacien,  
Comme il fault chastier le vice & l'ignorance :  
Si ie voulois louer ton sçauoir, ta prudence,  
Ta vertu, ta bonté, & ce qu'est vrayement tien,  
A tes perfections ie n'adiousterois rien,  
Et pauvre me rendroit la trop grand' abondance.  
Et qui pourroit, bons Dieux, faire plus digne foy  
Des rares qualitez qui reluisent en toy,  
Que ceste autre Pallas, ornement de nostre aage?  
Ainsi iusqu'aujourdhuy, ainsi encor' void-on  
Estre tant renommé le maistre de Platon,  
Pource qu'il eut d'un Dieu la voix pour tesmoignage.*

## CLX

*Nature à vostre naistre heureusement seconde,  
Prodigue vous donna tout son plus & son mieux,  
Soit ceste grand' douceur qui luit dedans voz yeux,  
Soit ceste maiesté disertement faconde.  
Vostre rare vertu, qui n'a point de seconde,  
Et vostre esprit ailé, qui voisine les cieulx,  
Vous ont donné le lieu le plus prochain des Dieux,  
Et la plus grand' faueur du plus grand Roy du monde.  
Bref, vous auez tout seul tout ce qu'on peult auoir  
De richesse, d'honneur, de grace, & de sçauoir :  
Que voulez-vous donc plus esperer d'auantage?  
Le libre iugement de la posterité,  
Qui encor' qu'ell' assigne au ciel vostre partage,  
Ne vous donnera pas ce qu'auiez merité.*

## CLXI

*La fortune (Prelat) nous voulant faire voir  
Ce qu'elle peult sur nous, a choisi de nostre aage  
Celuy qui de vertu, d'esprit, & de courage  
S'estoit le mieulx armé encontre son pouuoir.  
Mais la vertu, qui n'est apprise à s'esmouuoir,  
Non plus que le rocher se meut contre l'orage,  
Dontera la fortune, & contre son oultrage  
De tout ce qui luy fault<sup>as</sup>, se sçaura bien pouruoir.  
Comme ceste vertu immuable demeure,  
Ainsi le cours du ciel se change d'heure en heure.  
Aidez-vous donq (Seigneur) de vous mesme au besoing,  
Et ioyeux attendez la saison plus prospere,  
Qui vous doit ramener vostre oncle & vostre frere :  
Car & d'eux & de vous le ciel a pris le soing.*

## CLXII

*Ce n'est pas sans propos qu'en vous le ciel a mis  
Tant de beautex d'esprit, & de beautex de face,  
Tant de royal honneur, & de royale grace,  
Et que plus que cela vous est encor promis.  
Ce n'est pas sans propos que les Destins amis,  
Pour rabaisser l'orgueil de l'Espagnole audace,  
Soit par droit d'alliance, ou soit par droit de race,  
Vous ont par leurs arrestz trois grans peuples soubmis.  
Ils veulent que par vous la Frande & l'Angleterre  
Changent en longue paix l'hereditaire guerre,  
Qui a de pere en filz si longuement duré :  
Ils veulent que par vous la belle vierge Astree  
En ce Siecle de fer reface encor<sup>1</sup> entree,  
Et qu'on reuoye encor<sup>1</sup> le beau Siecle doré.*

## CLXIII

*Muse, qui autrefois chantas la verde Oliue<sup>40</sup>,  
Empenne tes deux flancs d'une plume nouuelle,  
Et te guindant au ciel aueques plus haulte aile,  
Vole ou est d'Apollon la belle plante viue.  
Laisse (mon cher souci) la paternelle riue,  
Et portant deormais vne charge plus belle,  
Adore ce hault nom, dont la gloire immortelle  
De nostre pole ardiq<sup>1</sup> à l'autre pole arriue.  
Loue l'esprit diuin, le courage indontable,  
La courtoise douceur, la bonté charitable,  
Qui soustient la grandeur, & la gloire de France.  
Et dy, Ceste Princeesse & si grande & si bonne,  
Porte dessus son chef de France la couronne :  
Mais dy cela si hault, qu'on l'entende à Florence.*

## CLXIII

*Digne filz de Henry, nostre Hercule Gaulois,  
 Nostre second espoir, qui portes sus ta face,  
 Retraicte au naturel, la maternelle grace,  
 Et grauee en ton cœur la vertu de Vallois :  
 Cependant que le ciel, qui ia deffous tes loix  
 Trois peuples a soubmis, armera ton audace  
 D'vne plus grand' vigueur, suy ton pere à la trace,  
 Et apprens à donter l'Espagnol, & l'Anglois.  
 Voicy de la vertu la penible montee,  
 Qui par le seul trauail veult estre surmontee :  
 Voila de l'autre part le grand chemin battu,  
 Ou au seiour du vice on monte sans eschelle.  
 Deça (Seigneur) deça, ou la vertu t'appelle,  
 Hercule se fait Dieu par la seule vertu.*

## CLXV

*La Grecque poésie orgueilleuse se vante  
 Du loz qu'à son Homere Alexandre donna,  
 Et les vers que Cefar de Virgile sonna,  
 La Latine aujourd'hui les chante & les rechante.  
 La Françoisse qui n'est tant que ces deux sçauante,  
 Comme qui son Homere & son Virgile n'a,  
 Maintient que le Laurier qui François couronna  
 Baste seul pour la rendre à tout iamais viuante.  
 Mais les vers, qui l'ont mise encor' en plus hault pris,  
 Sont les vostres (Madame) & ces diuins escripts  
 Que mourant nous laissa la Royne vostre mere.  
 O poésie heureuse, & bien digne des Rois,  
 De te pouuoir vanter des escripts Nauarrois,  
 Qui t'honnorent trop plus qu'un Virgile ou Homere !*

## CLXVI

*Dans l'enfer de son corps mon esprit attaché  
(Et cest enfer, Madame, a esté mon absence)  
Quatre ans & d'avantage a fait la penitence  
De tous les vieux forfaits dont il fut entaché.  
Ores, graces aux Dieux, ore' il est relasché  
De ce penible enfer, & par vostre presence  
Reduit au premier poinç de sa diuine essence,  
A dechargé son doç du fardeau de peché :  
Ores sous la faueur de voç graces prisees,  
Il iouit du repos des beaux champs Elysees,  
Et si n'a volonté d'en sortir iamais hors.  
Donques, de l'eau d'oubly ne l'abbreuvez, Madame,  
De peur qu'en la beuuant, nouueau desir l'enflamme,  
De retourner encor dans l'enfer de son corps.*

## CLXVII

*Non pource qu'un grand Roy ait esté vostre pere,  
Non pour vostre degré, & royale haulteur,  
Chascun de vostre nom veult estre le chanteur,  
Ny pource qu'un grand Roy soit ores vostre frere.  
La nature, qui est de tous commune mere,  
Vous fist naistre (Madame) aueques ce grand heur :  
Et ce qui accompagne vne telle grandeur,  
Ce sont souuent des dons de fortune prospere.  
Ce qui vous fait ainsi admirer d'un chascun,  
C'est ce qui est tout vostre, & qu'avec vous commun  
N'ont tous ceulx-là, qui ont couronnes sur leurs testes :  
Ceste grace, & doulceur, & ce ie ne sçay quoy,  
Que quand vous ne seriez fille, ny sœur de Roy,  
Si vous iugeroit-on estre ce que vous estes.*

## CLXVIII

*Esprit royal, qui prens de lumiere eternelle  
Ta seule nourriture, & ton accroissement,  
Et qui de tes beaux raiz en nostre entendement  
Produis ce hault desir, qui au ciel nous r'appelle,  
N'apperçois-tu combien par ta viue estincelle  
La vertu luit en moy ? n'as-tu point sentiment  
Par l'œil, l'ouïr, l'odeur, le goust, l'attouchement,  
Que sans toy ne reluit chose aucune mortelle ?  
Au seul obie& diuin de ton image pure  
Se meut tout mon penser, qui par la souuenance  
De ta haulte bonté tellement se r'assure,  
Que l'ame & le vouloir ont pris mesme assurance  
(Chassant tout appetit & toute vile cure)  
De retourner au lieu de leur premiere essence.*

## CLXIX

*Si la vertu, qui est de nature immortelle,  
Comme immortelles sont les semences des cieulx,  
Ainsi qu'à noz esprits, se monstroït à noz yeux,  
Et noz sens hebetéz estoient capables d'elle,  
Non ceux-là seulement qui l'imaginent telle,  
Et ceulx ausquelz le vice est vn monstre odieux,  
Mais on verroit encor les mesmes vicieux  
Espris de sa beauté, des beautéz la plus belle.  
Si tant aymable donc seroit ceste vertu  
A qui la pourroit voir (Vineus) t'esbahis-tu,  
Si j'ay de ma Princeesse au cœur l'image empreinte ?  
Si sa vertu j'adore, & si d'affection  
Je parle si souuent de sa perfection,  
Veu que la vertu mesme en son visage est peinte ?*



## CLXX

*Quand d'une douce ardeur doucement agité  
J'y ferois quelquefois en louant ma Princesse,  
Des termes d'adorer, de celeste, ou deesse,  
Et ces tiltres qu'on donne à la Diuinité,  
Je ne craindrois (Melin) que la posterité  
Appellast pour cela ma Muse flatereffe :  
Mais en louant ainsi sa royale haultesse,  
Je craindrois d'offenser sa grande humilité.  
L'antique vanité aueques telz honneurs  
Suloit idolatrer les Princes & Seigneurs :  
Mais le Chrestien, qui met ces termes en vsage,  
Il n'est pas pour cela idolatre ou flatteur :  
Car en donnant de tout la gloire au Createur,  
Il loue l'ouurier mesme, en louant son ouurage.*

## CLXXI

*Voyant l'ambition, l'enuie, & l'auarice,  
La rancune, l'orgueil, le desir aueuglé,  
Dont cest aage de fer de vices tout rouglé  
A violé l'honneur de l'antique iustice :  
Voyant d'une autre part, la fraude, la malice,  
Le procez immortel, le droit mal conseillé :  
Et voyant au milieu du vice dereiglé  
Ceste royale fleur, qui ne tient rien du vice :  
Il me semble (Dorat) voir au ciel reuolez  
Des antiques vertus les escadrons ailez,  
N'ayans rien delaiissé de leur saison doree,  
Pour reduire le monde à son premier printemps,  
Fors ceste Marguerite, honneur de nostre temps,  
Qui comme l'esperance, est seule demeuree.*

## CLXXII

*De quelque autre subiect, que j'escriue, Iodelle,  
Je sens mon cœur transi d'une morne froideur,  
Et ne sens plus en moy ceste diuine ardeur,  
Qui t'enflamme l'esprit de sa viue estincelle.  
Seulement quand ie veulx toucher le loz de celle,  
Qui est de nostre siecle & la perle, & la fleur,  
Je sens reuiure en moy ceste antique chaleur,  
Et mon esprit lassé prendre force nouvelle.  
Bref, ie suis tout changé, & si ne sçay comment,  
Comme on voit se changer la vierge en vn moment,  
A l'approcher du Dieu qui telle la fait estre.  
D'ou vient cela, Iodelle? il vient, comme ie croy,  
Du suiect, qui produit natuement en moy  
Ce que par art contraint les autres y font naistre.*

## CLXXIII

*Ronsard, j'ay veu l'orgueil des Colosses antiques,  
Les theatres en rond ouuers de tous costez,  
Les columnes, les arcx, les haults temples voultex,  
Et les sommets pointus des carrez obelisques.  
J'ay veu des Empereurs les grands thermes publiques,  
J'ay veu leurs monuments que le temps a dontex,  
J'ay veu leurs beaux palais que l'herbe a surmontex,  
Et des vieux murs Romains les poudreuses reliques.  
Bref, j'ay veu tout cela que Rome a de nouveau,  
De rare, d'excellent, de superbe, & de beau :  
Mais ie n'y ay point veu encores si grand chose  
Que ceste Marguerite, ou semble que les cieulx,  
Pour effacer l'honneur de tous les siecles vieux,  
De leurs plus beaux presens ont l'excellence enclose.*

## CLXXIIII

*Je ne suis pas de ceulx qui robbent la louange,  
 Fraudant indignement les hommes de valeur,  
 Ou qui changeant le noir à la blanche couleur  
 Sçauent, comme lon dit, faire d'un diable un ange.  
 Je ne fay point valoir, comme un tresor estrange,  
 Ce que vantent si hault noz marcadants d'honneur,  
 Et si ne cherche point que quelque grand seigneur  
 Me baille pour des vers des biens en contr'eschange.  
 Ce que ie quiers (Gournay) de ceste sœur de Roy,  
 Que i'honore, reuere, admire comme toy,  
 C'est que de la louer sa bonté me dispense<sup>24</sup>,  
 Puis qu'elle est de mes vers le plus louable obiect :  
 Car en louant (Gournay) si louable subiect,  
 Le loz que ie m'acquier, m'est trop grand' recompense.*

## CLXXV

*Morel, quand quelquefois ie perds le temps à lire  
 Ce que font auiourdhuy noz trafiqueurs d'honneurs,  
 Je ry de voir ainsi deguifer ces Seigneurs,  
 Desquelz (comme lon dit) ilz font comme de cire.  
 Et qui pourroit, bons dieux, se contenir de rire,  
 Voyant un corbeau peint de diuerses couleurs,  
 Un pourceau couronné de roses & de fleurs,  
 Ou le protrait d'un asne accordant une lyre?  
 La louange, à qui n'a rien de louable en foy,  
 Ne sert que de le faire à tous monstrier au doy,  
 Mais elle est le loyer de cil qui la merite.  
 C'est ce qui fait (Morel) que si mal volontiers  
 Je dy ceulx, dont le nom fait rougir les papiers,  
 Et que j'ay si frequent celuy de Marguerite.*

## CLXXVI

*Celuy qui de plus pres atteint la Deité,  
Et qui au ciel (Bouiu) vole de plus haulte aile,  
C'est celuy qui suiuant la vertu immortelle,  
Se sent moins du fardeau de nostre humanité.  
Celuy qui n'a des Dieux si grand' felicité,  
L'admire toutefois comme vne chose belle,  
Honnore ceulx qui l'ont, se monstre amoureux d'elle,  
Il a le second ranc, ce semble, merité.  
Comme au premier ie tends d'aile trop foible & basse,  
Ainsi ie pense auoir au second quelque place :  
Et comment puis-ie mieulx le second meriter,  
Qu'en louant ceste fleur, dont le vol admirable,  
Pour gaigner du premier le lieu plus honorable,  
Ne laisse rien icy qui la puisse imiter?*

## CLXXVII

*Quand ceste belle fleur premierement ie vey,  
Qui nostre aage de fer de ses vertus redore,  
Bien que sa grand' valeur ie ne cognusse encore,  
Si fus-ie en la voyant de merueille rauy.  
Depuis ayant le cours de fortune suiuy,  
Ou le Tybre tortu de iaune se colore,  
Et voyant ces grands Dieux, que l'ignorance adore,  
Ignorans, vicieux, & meschans à l'enny :  
Alors (Forget) alors ceste erreur ancienne,  
Qui n'auoit bien cogneu ta Princeesse & la mienne,  
La venant à reuoir, se desfilla les yeux :  
Alors ie m'apperceu qu'ignorant son merite  
L'auois, sans la cognoistre, admiré Marguerite,  
Comme, sans les cognoistre, on admire les cieux.*

## CLXXVIII

*La ieunesse (Du-val) iadis me fit escrire  
 De cest aueugle archer, qui nous aueugle ainſi :  
 Puis faſché de l'Amour, & de ſa mere auſſi,  
 Les louanges des Rois l'accorday ſur ma lyre.  
 Ores ie ne veulx plus telz argumens eſlire,  
 Ains ie veulx, comme toy, poingt d'un plus hault ſouci,  
 Chanter de ce grand Roy, dont le graue ſourci  
 Fait trembler le celeſte & l'infernal empire.  
 Ie veulx chanter de Dieu : mais pour bien le chanter,  
 Il faut d'un auant-ieu ſes louanges tenter,  
 Louant, non la beaulté de ceſte maſſe ronde,  
 Mais ceſte fleur, qui tient encor' vn plus beau lieu :  
 Car comme elle eſt (Du-val) moins parfaite que Dieu,  
 Auſſi l'eſt elle plus que le reſte du monde.*

## CLXXIX

*Bucanan, qui d'un vers aux plus vieux comparable  
 Le ſurnom de Sauuage oſtes à l'Ecoſſois,  
 Si l'aurois Apollon facile en mon François,  
 Comme en ton Grec tu l'as, & Latin fauorable,  
 Ie ne ferois monter, ſpectacle miſerable,  
 Deſſus vn echafault les miſeres des Rois :  
 Mais ie rendrois par tout d'une plus douce voix  
 Le nom de Marguerite aux peuples admirable :  
 Ie dirois ſes vertus, & dirois que les cieux,  
 L'ayant fait naiſtre icy d'un temps ſi vicieux  
 Pour eſtre l'ornement, & la fleur de ſon aage,  
 N'ont moins en ceſt endroit demonſtré leur ſçauoir,  
 Leur pouuoir, leur vertu, que les Muſes d'auoir  
 Fait naiſtre vn Bucanan de l'Eſcoſſe ſauuage.*

## CLXXX

*Paschal, ie ne veulx point Iuppiter assommer,  
 Ny, comme fit Vulcan, luy rompre la ceruelle,  
 Pour en tirer dehors vne Pallas nouuelle,  
 Puis qu'on veult de ce nom ma Princeffe nommer.  
 D'un effroyable armet ie ne la veulx armer,  
 Ny de ce que du nom d'une cheure on appelle,  
 Et moins pour auoir veu sa Gorgonne cruelle,  
 Veulx-ie en nouueaux cailloux les hommes transformer.  
 Ie ne veulx deguïser ma simple poésie  
 Sous le masque emprunté d'une fable moïse,  
 Ny fouiller vn beau nom de monstres tant hideux :  
 Mais suiuant, comme toy, la veritable Histoïre,  
 D'un vers non fabuleux ie veulx chanter sa gloire  
 A nous, à noz enfans, & ceulx qui naistront d'eulx.*

## CLXXXI

*Ce-pendant (Pelletier) que dessus ton Euclide  
 Tu monstres ce qu'en vain ont tant cherché les vieux,  
 Et qu'en despit du vice, & du siecle enuieux,  
 Tu te guindes au ciel comme vn second Alcide :  
 L'amour de la vertu, ma seule & seure guide,  
 Comme vn cygne nouueau, me conduit vers les cieux,  
 Ou en despit d'enuie, & du temps vicieux,  
 Ie rempliz d'un beau nom ce grand espace vuyde.  
 Ie voulois, comme toy, les vers abandonner,  
 Pour à plus hault labeur plus sage m'addonner :  
 Mais puis que la vertu à la louer m'appelle,  
 Ie veulx de la vertu les honneurs raconter :  
 Aueques la vertu ie veulx au ciel monter.  
 Pourrois-ie au ciel monter aueques plus haulte aile?*

## CLXXXII

*Deſſous ce grand François, dont le bel aſtre luit  
 Au plus beau lieu du ciel, la France fut enſeinée  
 Des lettres & des arts, & d'une troppe ſaincte,  
 Que depuis ſous Henry ſeconde elle a produit :  
 Mais elle n'eut plus-toſt fait monſtre d'un tel fruit,  
 Et plus-toſt ce beau part n'eut la lumière atteinte,  
 Que ie ne ſçay comment ſa clairté fut eſteinte,  
 Et vid en meſme temps & ſon iour & ſa nuit.  
 Helicon eſt tary, Parnaffe eſt vne plaine,  
 Les lauriers ſont ſeichez, & France autrefois pleine  
 De l'eſprit d'Apollon, ne l'eſt plus que de Mars.  
 Phœbus ſ'en fuit de nous, & l'antique ignorance  
 Sous la faueur de Mars retourne encore en France,  
 Si Pallas ne defend les lettres & les arts.*

## CLXXXIII

*Sire, celui qui eſt, a formé toute eſſence  
 De ce qui n'eſtoit rien. C'eſt l'œuvre du Seigneur :  
 Auffi tout honneur doit flechir à ſon honneur,  
 Et tout autre pouuoir ceder à ſa puiffance.  
 On void beaucoup de Rois, qui ſont grands d'apparence :  
 Mais nul, tant ſoit il grand, n'aura iamais tant d'heur  
 De pouuoir à la voſtre egaler ſa grandeur :  
 Car rien n'eſt apres Dieu ſi grand qu'un Roy de France.  
 Puis donc que Dieu peut tout, & ne ſe trouue lieu  
 Lequel ne ſoit enclos ſous le pouuoir de Dieu,  
 Vous, de qui la grandeur de Dieu ſeul eſt encloſe,  
 Elargiſſez encor ſur moy voſtre pouuoir,  
 Sur moy, qui ne ſuis rien : à fin de faire voir,  
 Que de rien un grand Roy peut faire quelque choſe.*

## SONNET D'VN QVIDAM

CONTRE VN DES PRECEDENTS

*Qui se commence : Je les ay veus, Bizet (Page 231.)*

*Que songeois tu, Bellay, lors que parmy tes rymes  
Après t'estre mocqué des Papes, & des Rois,  
Tu as en-contre nous oûé dresser ta voix,  
En nous chargeant, menteur, impudément de crimes?  
Pour auoir seruy Christ coupables nous estimes,  
Autre blasme sur nous mettre tu ne pourrois,  
Qu'en mentant faulxement : cesse si tu m'en crois,  
Lette au feu tes Sonnets, tes plumes, & tes limes,  
Car c'est au Dieu viuant, à qui tu fais la guerre.  
Et quoy? penfes tu bien par là bon bruit acquerre?  
Mais Rome t'a appris ainsi à louer Dieu.  
Idolatre y allas, & si gardois encore  
Ce principe, qu'il fault que l'homme vn Dieu adore,  
Mais ceste raison la vers toy n'a plus de lieu.*

## RESPONSE DE L'AVTHEVR

AV-DICT SONNET.

*Mais ou as tu trouué (quelle temerité!)  
Qu'il faille ainsi iuger d'une autre conscience?  
En quelle eschole as tu appris ceste science,  
Qui n'appartient sans plus qu'à la Diuinité?*



*Si i'ay, sans la nommer, touché quelque cité,  
Dont la façon de viure, & police m'offense,  
Et tu voulois Chrestien, en prendre la deffense,  
Me deuois-tu pourtant noter d'impieté?  
Il semble à escouter voz superbes louanges,  
Que vous soyez parfaits, que vous soyez plus qu'Ange:  
Le Pharisee ainsi se vançoit deuant Dieu.  
Que sçais-tu quel i'estois deuant qu'aller à Romme?  
Quel i'en suis retourné? quel i'ay vescu, & comme?  
Amy, le vray Chrestien est Chrestien en tout lieu.*

---

## A V T R E.

*Si Dieu est de vous seuls, comme il veult, adoré,  
Si seuls enfans de Dieu, si seuls Chrestiens vous estes,  
Si tous les autres sont fots, ignorants, & bestes,  
Si de tous, fors de vous, le vray est ignoré,  
Ie m'en rapporte à Dieu, qui veult estre honnoré  
Comme il a ordonné, non pas selon noz testes.  
Qui le sert bien, ou mal, ie n'en fais point d'enquestes,  
Vn chacun de soy-mesme est tesmoing asseuré.  
Mais quand à voz façons, ie ne craindray de dire  
Qu'il y a plus sur vous, que sur nous à redire,  
Et que ie ne veis onc' moins plaifante cité.  
Ce qu'à vous ie n'impute, ains à vostre police,  
Ou plus tost à ceulx-la, dont la caute malice  
Abuse (comme on voit) vostre simplicité.*

---



## A V T R E.

*Si ie me fuis mocqué (ce que ie ne voudrois)  
De ceulx que par tes vers toymesmes tu deprimes,  
I'ay faict beaucoup pour vous, & plus que tu n'estimes,  
De vous loger parmy les Princes & les Rois.  
Mais si à mes escripts respondre tu voulois,  
Et respondre à propôs, sans parler de mes limes,  
Il ne te failloit tant arrester sur mes rymes,  
Il te failloit deffendre & voç meurs & voç lois.  
Il te failloit descrire vne forme de ville  
N'usant (comme i'ay dict) de liberté seruile,  
Sans mesdire de Romme ainsi hors de saison.  
Mais imitant des tiens la façon ordinaire,  
Voyant que tu n'auois de quoy me satisfaire.  
Tu m'as payé d'iniure, & non pas de raison.*

---

## A V T R E.

*Puis que ce qu'en commun des vices i'ay escript,  
Tu veulx prendre pour toy, touche là, ie l'aduouë :  
Et si ce n'est assez, ie te promets & voüe  
De faire encor' pour toy renaistre Democrit.  
Et qui ne se riroit d'un si subtil esprit,  
Qui en blasmant autrui, si sottement se loüe?  
Et veult que par les vers, dont ma Muse se ioüe,  
En me mocquant de luy, ie me mocque de Christ?  
Si voç opinions sont bien ou mal fondees,  
Ie m'en rapporte à ceux qui les ont mieux fondees,  
Baste que ie me sens meilleur Chrestien que toy.*

*Quant à ce que j'ay dià de voꝝ façons de viure,  
Je ne veulx pour cela faire brusler mon liure,  
Car voꝝ meurs ne sont pas articles de la foy.*

---

## A V T R E.

*Je n'ay pas entrepris, pour defendre l'Eglise  
Que vous nommez contraire à l'Eglise de Christ,  
De vous dresser icy vn combat par escript :  
J'en laisse faire à ceulx qui la charge en ont prise.  
Mais si la charité est ce que plus Dieu prise,  
Et l'arbre par le fruit se cognoit, comme on dià :  
Celuy qui comme moy à voꝝ meurs contredià,  
Contre le Dieu viuant n'a la guerre entreprise.  
Or si vous vseꝝ là de quelque charité,  
Celuy qui rien n'y porte en sçait la verité.  
Quant à voꝝ autres meurs, loix, & façons de faire,  
Tu me nommes à tort impudent & menteur :  
De ce que j'en ay dià ie ne suis inuenteur,  
Car c'est de voꝝ prescheurs la complainte ordinaire.*





LE PREMIER LIVRE  
DES  
ANTIQUITEZ DE ROME

Contenant

VNE GENERALE DESCRIPTION DE SA GRANDEUR  
ET COMME VNE DEPLORATION DE SA RVINE

PAR IOACH. DV BELLAY ANG.

PLVS

VN SONGE OV VISION

SVR LE MESME SVBIECT, DV MESME AVTHEVR<sup>11</sup>.

---

AV ROY.

*Ne vous pouuant donner ces ourages antiques  
Pour vostre Saint-Germain, ou pour Fontainebleau,  
Je les vous donne (Sire) en ce petit tableau  
Peint, le mieux que j'ay peu, de couleurs poetiques :  
Qui mis sous vostre nom deuant les yeux publiques,  
Si vous le daignez voir en son iour le plus beau,  
Se pourra bien vanter d'auoir hors du tumbeau,  
Tiré des vieux Romains les poudreuses reliques.  
Que vous puissent les Dieux vn iour donner tant d'heur,  
De rebastir en France vne telle grandeur,  
Que ie la voudrois bien peindre en vostre langage :  
Et peult estre, qu'alors vostre grand' Maieſté  
Repensant à mes vers, diroit qu'ilz ont esté  
De vostre Monarchie vn bienheureux presage.*

---

## I

*Diuins Esprits, dont la poudreuse cendre  
Gist sous le fais de tant de murs couuers,  
Non vostre loz, qui vif par voz beaux vers  
Ne se verra sous la terre descendre,  
Si des humains la voix se peult estendre  
Depuis icy iusqu'au fond des enfers,  
Soient à mon cry les abyfmes ouuers,  
Tant que d'abas vous me puissiez entendre.  
Trois fois cernant sous le voile des cieux  
De voz tombeaux le tour deuotieux,  
A haulte voix trois fois ie vous appelle :  
L'inuoque icy vostre antique fureur,  
En ce pendant que d'une sainte horreur  
Ie vays chantant vostre gloire plus belle.*

## II

*Le Babylonien ses haults murs vantera,  
Et ses vergers en l'air, de son Ephefienne  
La Grece descrira la fabrique ancienne,  
Et le peuple du Nil ses pointes chantera :  
La mesme Grece encor vanteuse publiera  
De son grand Iuppiter l'image Olympienne,  
Le Mausole fera la gloire Carienne,  
Et son vieux Labyrinth' la Crete n'oublira :  
L'antique Rhodien eleuera la gloire  
De son fameux Colosse, au temple de Memoire :  
Et si quelque œuure encor digne se peult vanter  
De marcher en ce ranc, quelque plus grand' faconde  
Le dira : quant à moy, pour tous ie veulx chanter  
Les sept costaux Romains, sept miracles du monde.*

III<sup>me</sup>

Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome,  
 Et rien de Rome en Rome n'apperçois,  
 Ces vieux palais, ces vieux arcx que tu vois,  
 Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.  
 Voy quel orgueil, quelle ruine : & comme  
 Celle qui mist le monde sous ses loix,  
 Pour donter tout, se donta quelquefois,  
 Et devint proye au temps, qui tout consomme.  
 Rome de Rome est le seul monument,  
 Et Rome Rome a vaincu seulement.  
 Le Tybre seul, qui vers la mer s'enfuit,  
 Reste de Rome. O mondaine inconstance !  
 Ce qui est ferme, est par le temps destruit,  
 Et ce qui fuit, au temps fait resistance.

## IIII

Celle qui de son chef les estoilles passoit,  
 Et d'un pied sur Thetis, l'autre deffous l'Aurore,  
 D'une main sur le Scythe, & l'autre sur le More,  
 De la terre, & du ciel, la rondeur compassoit,  
 Jupiter ayant peur, si plus elle croissoit,  
 Que l'orgueil des Geans se releuast encore,  
 L'accabla sous ces monts, ces sept monts qui sont ore  
 Tumbeaux de la grandeur qui le ciel menassoit.  
 Il luy mist sur le chef la croppe Saturnale,  
 Puis deffus l'estomac assist la Quirinale,  
 Sur le ventre il planta l'antique Palatin,  
 Mist sur la dextre main la hauteur Celiene,  
 Sur la fenestre assist l'eschine Exquiliene,  
 Viminal sur vn pied, sur l'autre l'Auentin.

## V

*Qui voudra voir tout ce qu'ont peu nature,  
L'art, & le ciel (Rome) te vienne voir :  
Pentens s'il peult ta grandeur concevoir  
Par ce qui n'est que ta morte peinture.  
Rome n'est plus : & si l'architecture  
Quelque vmbre encor de Rome fait revoir,  
C'est comme vn corps par magique sçauoir,  
Tiré de nuict hors de sa sepulture.  
Le corps de Rome en cendre est deuallé,  
Et son esprit reioindre s'est allé  
Au grand esprit de ceste masse ronde.  
Mais ses escripts, qui son loz le plus beau  
Malgré le temps arrachent du tumbeau,  
Font son idole errer parmy le monde.*

## VI

*Telle que dans son char la Berecynthienne  
Couronnée de tours, & ioyeuse d'auoir  
Enfanté tant de Dieux, telle se faisoit voir  
En ses iours plus heureux ceste ville ancienne :  
Ceste ville, qui fut plus que la Phrygienne  
Foissonnante en enfans, & de qui le pouuoir  
Fut le pouuoir du monde, & ne se peult revoir  
Pareille à sa grandeur, grandeur sinon la sienne.  
Rome seule pouuoit à Rome ressembler,  
Rome seule pouuoit Rome faire trembler :  
Aussi n'auoit permis l'ordonnance fatale,  
Qu'autre pouuoir humain, tant fust audacieux,  
Se vantaſt d'égalér celle qui fit égale  
Sa puissance à la terre, & son courage aux cieux.*

VII<sup>u</sup>

*Sacrez costaux, & vous saintes ruines,  
Qui le seul nom de Rome retenez,  
Vieux monuments, qui encor soustenez  
L'honneur poudreux de tant d'ames diuines :  
Arcz triomphaux, pointes du ciel voisines,  
Qui de vous voir le ciel mesme estonnez,  
Las, peu à peu cendre vous deuenex,  
Fable du peuple, & publiques rapines !  
Et bien qu'au temps pour vn temps facent guerre  
Les bastimens, si est-ce que le temps  
Œuvres & noms finablement atterre.  
Tristes desirs, vivez donques contents :  
Car si le temps finist chose si dure,  
Il finira la peine que l'endure.*

## VIII

*Par armes & vaisseaux Rome donta le monde,  
Et pouuoit on iuger qu'une seule cité  
Auoit de sa grandeur le terme limité  
Par la mesme rondeur de la terre & de l'onde.  
Et tant fut la vertu de ce peuple seconde  
En vertueux nepueux, que sa posterité  
Surmontant ses ayeux en braue auctorité,  
Mesura le hault ciel à la terre profonde :  
A fin qu'ayant rangé tout pouuoir sous sa main,  
Rien ne peust estre borne à l'empire Romain :  
Et que, si bien le temps destruit les Republiques,  
Le temps ne mist si bas la Romaine hauteur,  
Que le chef deterré aux fondemens antiques,  
Qui prindrent nom de luy, fust découuert menteur.*



*Ciel enuieux, & marastre Nature<sup>9</sup>,  
 Soit que par ordre, ou soit qu'à l'adenture,  
 Voyse le cours des affaires humains,  
 Pourquoi iadis ont trauaillé voz mains  
 A façonner ce monde qui tant dure?  
 Ou que ne fut de matiere aussi dure  
 Le braue front de ces palais Romains?  
 Je ne dy plus la sentence commune,  
 Que toute chose au deffous de la Lune  
 Est corrompable, & sujette à mourir :  
 Mais bien ie dy (& n'en veuille desplaire)  
 A qui s'efforce enseigner le contraire)  
 Que ce grand Tout doit quelquefois perir.*

X

*Plus qu'aux bords Ætéans le braue filz d'Æson,  
 Qui par enchantement conquist la riche laine,  
 Des dents d'un vieil serpent ensemencant la plaine  
 N'engendra de soldatz au champ de la toison,  
 Ceste ville, qui fut en sa ieune saison  
 Vn Hydre de guerriers, se vid brauement pleine  
 De braues nourrissons, dont la gloire hautaine  
 A remply du Soleil l'une & l'autre maison :  
 Mais qui finalement, ne se trouuant au monde  
 Hercule qui dontast semence tant seconde,  
 D'une horrible fureur l'un contre l'autre armez,  
 Se moissonnarent tous par un soudain orage,  
 Renouelant entre eulx la fraternele rage,  
 Qui aueugla iadis les fiers soldatz semez.*

## XI

*Mars vergongneux d'auoir donné tant d'heur  
A ses nepueux, que l'impuissance humaine  
Enorgueillie en l'audace Romaine  
Sembloit fouler la celeste grandeur,  
Refroidissant ceste premiere ardeur,  
Dont le Romain auoit l'ame si pleine,  
Soufla son feu, & d'une ardente haleine  
Vint eschauffer la Gottique froideur.  
Ce peuple adonc, nouveau fils de la Terre,  
Dardant par tout les fouldres de la guerre,  
Ces braues murs accabla sous sa main,  
Puis se perdit dans le sein de sa mere,  
A fin que nul, fust-ce des Dieux le pere,  
Se peust vanter de l'empire Romain.*

## XII

*Telz que lon vid iadis les enfans de la Terre  
Plantez dessus les monts pour escheller les cieux,  
Combattre main à main la puissance des Dieux,  
Et Iuppiter contre eux, qui ses foudres defferre :  
Puis tout soudainement renuersez du tonnerre  
Tumber deça dela ces squadrons furieux,  
La Terre gemissante, & le Ciel glorieux  
D'auoir à son honneur acheué ceste guerre :  
Tel encor' on a veu par dessus les humains  
Le front audacieux des sept costaux Romains  
Leuer contre le ciel son orgueilleuse face :  
Et telz ores on void ces champs deshonnorez  
Regretter leur ruine, & les Dieux asseurez  
Ne craindre plus là hault si effroyable audace.*

## XIII .

*Ny la fureur de la flamme enragee,  
Ny le trenchant du fer victorieux,  
Ny le degast du soldat furieux,  
Qui tant de fois (Rome) t'a saccagee,  
Ny coup sur coup ta fortune changee,  
Ny le ronger des siecles enuieux,  
Ny le despit des hommes & des Dieux,  
Ny contre toy ta puissance rangee,  
Ny l'esbranler des vents impetueux,  
Ny le debord de ce Dieu tortueux,  
Qui tant de fois t'a couuert de son onde,  
Ont tellement ton orgueil abbaissé,  
Que la grandeur du rien, qu'ilz t'ont laissé,  
Ne face encor' emerueiller le monde.*

## XIIII

*Comme on passe en esté le torrent sans danger,  
Qui fouloit en hyuer estre roy de la plaine,  
Et raurir par les champs d'une fuite hautaine  
L'esperoir du laboureur, & l'esperoir du berger :  
Comme on void les couards animaux outrager  
Le courageux lyon gisant dessus l'arene,  
Ensanglanter leurs dents, & d'une audace vaine  
Prouoquer l'ennemy qui ne se peult venger :  
Et comme deuant Troye on vid des Grecz encor  
Brauer les moins vaillans autour du corps d'Heclor :  
Ainsi ceulx qui iadis fouloient, à teste basse,  
Du triomphe Romain la gloire accompagner,  
Sur ces poudreux tombeaux exercent leur audace,  
Et osent les vaincuz les vainqueurs desdaigner.*

## XV

*Palles Esprits, & vous Vmbres poudreuses,  
Qui iouissant de la clarté du iour  
Fistes sortir cest orgueilleux seiour,  
Dont nous voyons les reliques cendreuses :  
Diâes Esprits (ainfi les tenebreuses  
Riues de Styx non passable au retour,  
Vous enlaçant d'un trois fois triple tour,  
N'enferment point voz images vmbreuses)  
Diâes moy donc (car quelqu'une de vous  
Possible encor se cache icy deffous)  
Ne sentez vous augmenter vostre peine,  
Quand quelquefois de ces costaux Romains  
Vous contemplez l'ouurage de voz mains  
N'estre plus rien qu'une poudreuse plaine?*

## XVI

*Comme lon void de loing sur la mer courroucée  
Vne montaigne d'eau d'un grand branle ondoyant,  
Puis trainant mille flotz, d'un gros choc abboyant  
Se creuer contre un roc, ou le vent l'a poussée :  
Comme on void la fureur par l'Aquillon chassée  
D'un sifflement aigu l'orage tournoyant,  
Puis d'une aile plus large en l'air s'esbanoyant  
Arrester tout à coup sa carrière lassée :  
Et comme on void la flamme ondoyant en ces lieux  
Se rassemblant en un, s'aguiser vers les cieux,  
Puis tumber languissante : ainfi parmy le monde  
Erra la Monarchie : & croissant tout ainfi  
Qu'un flot, qu'un vent, qu'un feu, sa course vagabonde  
Par un arrest fatal s'est venu' perdre icy.*

## XVII

*Tant que l'oyseau de Iuppiter vola,  
Portant le feu, dont le ciel nous menace,  
Le ciel n'eut peur de l'effroyable audace,  
Qui des Geans le courage affolla :  
Mais aussi tost que le Soleil brusta  
L'aile qui trop se fait la terre basse,  
La terre mist hors de sa lourde masse  
L'antique horreur qui le droit viola.  
Alors on vid la corneille Germaine,  
Se deguisant feindre l'aigle Romaine,  
Et vers le ciel s'élever de rechef  
Ces braues monts autrefois mis en poudre,  
Ne voyant plus voler dessus leur chef  
Ce grand oyseau ministre de la foudre.*

## XVIII

*Ces grands monceaux pierreux, ces vieux murs que tu vois,  
Furent premierement le cloz d'un lieu champestre :  
Et ces braues palais, dont le temps s'est fait maistre,  
Cassines de pasteurs ont esté quelquefois.  
Lors prindrent les bergers les ornemens des Roys,  
Et le dur laboureur de fer arma sa dextre :  
Puis l'annuel pouuoir le plus grand se vid estre,  
Et fut encor plus grand le pouuoir de six mois :  
Qui, fait perpetuel, creut en telle puissance,  
Que l'aigle Imperial de luy print sa naissance :  
Mais le Ciel s'opposant à tel accroissement,  
Mist ce pouuoir es mains du successeur de Pierre,  
Qui sous nom de pasteur, fatal à ceste terre,  
Monstre que tout retourne à son commencement.*

## XIX

*Tout le parfait, dont le ciel nous honnore,  
Tout l'imparfait qui naist deffous les cieux,  
Tout ce qui paist noz esprits & noz yeux,  
Et tout cela qui noz plaisirs deuore :  
Tout le malheur qui nostre aage dedore,  
Tout le bon heur des siecles les plus vieux,  
Rome du temps de ses premiers ayeux  
Le tenoit clos, ainsi qu'une Pandore.  
Mais le destin débrouillant ce Chaos,  
Ou tout le bien & le mal fut enclos,  
A fait depuis que les vertus diuines  
Volant au ciel ont laissé les pechez,  
Qui iusq'icy se sont tenus cachez  
Sous les monceaux de ces vieilles ruines.*

## XX

*Non autrement qu'on void la pluuieuse nûe  
Des vapeurs de la terre en l'air se souleuer,  
Puis se courbant en arc, à fin de s'abreuuer,  
Se plonger dans le sein de Thetis la chenue,  
Et montant derechef d'ou elle estoit venue,  
Sous vn grand ventre obscur tout le monde couuer,  
Tant que finablement on la void se creuer,  
Or' en pluie, or' en neige, or' en gresle menue :  
Ceste ville qui fut l'ouurage d'un pasteur,  
S'éleuant peu à peu, creut en telle hauteur,  
Que royne elle se vid de la terre & de l'onde :  
Tant que ne pouuant plus si grand faix soustenir,  
Son pouuoir dissipé s'écarta par le monde,  
Monstrant que tout en rien doit vn iour deuenir.*

## XXI

*Celle que Pyrrhe & le Mars de Libye  
 N'ont sçeu donter, celle braue cité  
 Qui d'un courage au mal exercité  
 Soustint le choc de la commune enuie,  
 Tant que sa nef par tant d'ondes rauie  
 Eut contre foy tout le monde incité,  
 On n'a point veu le roc d'aduerfité  
 Rompre sa course heureusement fuiue :  
 Mais defaillant l'obiet de sa vertu,  
 Son pouuoir s'est de luyefme abbatu,  
 Comme celuy que le cruel orage  
 A longuement gardé de faire abbord,  
 Si trop grand vent le chaffe sur le port,  
 Deffus le port se void faire naufrage.*

## XXII

*Quand ce braue feiour, honneur du nom Latin,  
 Qui borna sa grandeur d'Afrique, & de la Bizze,  
 De ce peuple qui tient les bords de la Tamize,  
 Et de celuy qui void esclorre le matin,  
 Anima contre foy d'un courage mutin  
 Ses propres nourrifons, sa despouille conquise ,  
 Qu'il auoit par tant d'ans sur tout le monde acquise,  
 Deuint soudainement du monde le butin :  
 Ainfi quand du grand Tout la fuite retournee,  
 Ou trentefix mil' ans ont sa course bornee,  
 Rompra des elemens le naturel accord,  
 Les femences qui font meres de toutes chofes,  
 Retourneront encor' à leur premier discord,  
 Au ventre du Chaos eternellement clofes.*

## XXIII

*O que celuy estoit cautelement sage,  
Qui conseilloit pour ne laisser moisir  
Ses citoyens en pareffeux loisir,  
De pardonner aux rampars de Carthage!  
Il preuoyoit que le Romain courage  
Impatient du languissant plaisir,  
Par le repos se laisseroit saisir  
A la fureur de la ciuile rage.  
Aussi void-on qu'en vn peuple ocieux,  
Comme l'humeur en vn corps vicieux,  
L'ambition facilement s'engendre.  
Ce qui aduint, quand l'enuieux orgueil  
De ne vouloir ny plus grand, ny pareil,  
Rompit l'accord du beaupere & du gendre".*

## XXIIII

*Si l'aueugle fureur, qui cause les batailles,  
Des pareilz animaux n'a les cœurs allumez,  
Soient ceulx qui vont courant, ou soient les emplumez,  
Ceulx-là qui vont rampant, ou les armez d'escailles :  
Quelle ardente Erinny de ses rouges tenailles  
Vous pinsetoit les cœurs de rage enuenimez,  
Quand si cruellement l'un sur l'autre animez  
Vous destrempiez le fer en voz propres entrailles?  
Estoit-ce point (Romains) vostre cruel destin,  
Ou quelque vieil peché qui d'un discord mutin  
Exerçoit contre vous sa vengeance eternelle?  
Ne permettant des Dieux le iuste iugement,  
Voz murs ensanglantez par la main fraternele,  
Se pouuoir asseurer d'un ferme fondement.*



## XXV

*Que n'ay-ie encor la harpe Thracienne,  
 Pour réveiller de l'enfer paresseux  
 Ces vieux Cefars, & les Vmbres de ceux  
 Qui ont basti ceste ville ancienne?  
 Ou que ie n'ay celle Amphionienne,  
 Pour animer d'un accord plus heureux  
 De ces vieux murs les offemens pierreux,  
 Et restaurer la gloire Ausonienne?  
 Peusse-ie au moins d'un pinçeau plus agile,  
 Sur le patron de quelque grand Virgile,  
 De ces palais les portraits façonner :  
 L'entreprendrois, veu l'ardeur qui m'allume,  
 De rebastir au compas de la plume  
 Ce que les mains ne peuvent maçonner.*

## XXVI

*Qui voudroit figurer la Romaine grandeur  
 En ses dimensions, il ne luy faudroit querre  
 A la ligne, & au plomb, au compas, à l'esquerre,  
 Sa longueur & largeur, hauteur & profondeur :  
 Il luy faudroit cerner d'une egale rondeur  
 Tout ce que l'Océan de ses longs bras enferme,  
 Soit ou l'Astre annuel eschauffe plus la terre,  
 Soit ou souffle Aquilon sa plus grande froideur.  
 Rome fut tout le monde, & tout le monde est Rome.  
 Et si par mesmes noms mesmes choses on nomme,  
 Comme du nom de Rome on se pourroit passer,  
 La nommant par le nom de la terre & de l'onde :  
 Ainsi le monde on peut sur Rome compasser,  
 Puis que le plan de Rome est la carte du monde.*

## XXVII

*Toy qui de Rome emerueillé contemples  
L'antique orgueil, qui menaffoit les cieux,  
Ces vieux palais, ces monts audacieux,  
Ces murs, ces arcx, ces thermes, & ces temples,  
Iuge. en voyant ces ruines fi amples,  
Ce qu'a rongé le temps iniurieux,  
Puis qu'aux ouuriers les plus industrieux  
Ces vieux fragmens encor seruent d'exemples.  
Regarde apres, comme de iour en iour  
Rome fouillant son antique seiour,  
Se rebatist de tant d'œuvres diuines :  
Tu iugeras, que le dæmon Romain  
S'efforce encor d'vne fatale main  
Reffusciter ces poudreuses ruines.*

## XXVIII

*Qui a veu quelquefois vn grand chefne asseiché,  
Qui pour son ornement quelque trophée porte,  
Leuer encor' au ciel sa vieille teste morte,  
Dont le pied fermement n'est en terre fiché,  
Mais qui dessus le champ plus qu'à demy panché  
Monstre ses bras tous nuds, & sa racine torte,  
Et sans feuille vmbrageux, de son poix se supporte  
Sur son tronc nouailleux en cent lieux esbranché :  
Et bien qu'au premier vent il doioe sa ruine,  
Et maint ieune à l'entour ait ferme la racine,  
Du deuot populaire estre seul reueré.  
Qui tel chefne a peu voir, qu'il imagine encores,  
Comme entre les citez, qui plus florissent ores,  
Ce vieil honneur poudreux est le plus honoré.*

## XXIX

*Tout ce qu'Egypte en pointe façonna,  
Tout ce que Grece à la Corinthienne,  
À l'Ionique, Attique, ou Dorienne,  
Pour l'ornement des temples maçonna :  
Tout ce que l'art de Lyfippe donna,  
La main d'Apelle, ou la main Phidienne,  
Souloit orner ceste ville ancienne,  
Dont la grandeur le ciel mesme estonna :  
Tout ce qu'Athene eut onques de sagesse,  
Tout ce qu'Asie eut onques de richesse,  
Tout ce qu'Afrique eut onques de nouveau,  
S'est ven icy. O merueille profonde!  
Rome vivant fut l'ornement du monde,  
Et morte elle est du monde le tombeau.*

## XXX

*Comme le champ semé en verdure foisonne,  
De verdure se haulse en tuyau verdissant,  
Du tuyau se herisse en epic florissant,  
D'epic iaunit en grain, que le chaud assaisonne :  
Et comme en la saison le rustique moissonne  
Les ondoyans cheueux du fillon blondissant,  
Les met d'ordre en iauelle, & du blé iaunissant  
Sur le champ despouillé mille gerbes façonne :  
Ains de peu à peu creut l'Empire Romain,  
Tant qu'il fut despouillé par la Barbare main,  
Qui ne laissa de luy que ces marques antiques,  
Que chacun va pillant : comme on voit le gleneur  
Cheminant pas à pas recueillir les reliques  
De ce qui va tumbant apres le moissonneur.*

## XXXI

*De ce qu'on ne void plus qu'une vague campagne,  
 Ou tout l'orgueil du monde on a veu quelquefois,  
 Tu n'en es pas coupable, ô quiconquès tu fois,  
 Que le Tygre, & le Nil, Gange, & Euphrate baigne :  
 Coupables n'en sont pas l'Afrique ny l'Espagne,  
 Ny ce peuple qui tient les riuages Anglois,  
 Ny ce braue soldat qui boit le Rhin Gaulois,  
 Ny cest autre guerrier, nourriffon d'Alemaigne.  
 Tu en es seule cause, ô ciuile fureur,  
 Qui semant par les champs l'Emathienne horreur,  
 Armas le propre gendre rencontre son beau pere<sup>66</sup> :  
 A fin qu'estant venue à son degré plus hault,  
 La Romaine grandeur trop longuement prospere,  
 Se vist ruer à bas d'un plus horrible sault.*

## XXXII

*Esperez vous que la posterité  
 Doiue (mes vers) pour tout iamais vous lire?  
 Esperez vous que l'œuvre d'une lyre  
 Puisse acquerir telle immortalité?  
 Si sous le ciel fust quelque eternité,  
 Les monuments que ie vous ay fait dire,  
 Non en papier, mais en marbre & porphyre,  
 Eussent gardé leur viue antiquité.  
 Ne laisse pas toutefois de sonner  
 Luth, qu'Apollon m'a bien daigné donner :  
 Car si le temps ta gloire ne defrobbe,  
 Vanter te peux, quelque bas que tu fois,  
 D'auoir chanté le premier des François,  
 L'antique honneur du peuple à longue robbe.*

## SONGE.

---

I

*C'estoit alors que le present des Dieux  
Plus doucement s'écoule aux yeux de l'homme,  
Faisant noyer dedans l'oubly du somme  
Tout le soucy du iour laborieux,  
Quand vn Dæmon apparut à mes yeux  
Deffus le bord du grand fleuve de Rome,  
Qui m'appellant du nom dont ie me nomme,  
Me commanda regarder vers les cieux :  
Puis m'escria, Voy (dit-il) & contemple  
Tout ce qui est compris sous ce grand temple,  
Voy comme tout n'est rien que vanité :  
Lors cognoissant la mondaine inconstance,  
Puis que Dieu seul au temps fait resistance,  
N'espere rien qu'en la diuinité.*

II

*Sur la crotte d'un mont ie vis vne Fabrique  
De cent brasses de hault : cent colonnes d'un rond,  
Toutes de diamant ornoient le braue front,  
Et la façon de l'œuvre estoit à la Dorique.  
La muraille n'estoit de marbre ny de brique,  
Mais d'un luissant crystal, qui du sommet au fond  
Elançoit mille raiç de son ventre profond  
Sur cent degrez dorez du plus fin or d'Afrique.  
D'or estoit le lambriç, & le sommet encor  
Reluisoit escaillé de grandes lames d'or :  
Le paué fut de iaspe, & d'esmeraulde fine.  
O vanité du monde ! vn soudain tremblement  
Faisant crouler du mont la plus basse racine,  
Renuersa ce beau lieu depuis le fondement.*

## III

*Puis m'apparut vne Poincte aguisee  
D'un diamant de dix piedz en carré,  
A sa hauteur iustement mesuré,  
Tant qu'un archer pourroit prendre visee.  
Sur ceste poincte vne vrne fut posee  
De ce metal sur tous plus honnoré :  
Et reposoit en ce vase doré  
D'un grand Cesar la cendre composee.  
Aux quatre coings estoient couchez encor  
Pour pedestal quatre grands lyons d'or,  
Digne tumbeau d'une si digne cendre.  
Las, rien ne dure au monde que torment !  
Ie vy du ciel la tempeste descendre,  
Et foudroyer ce braue monument.*

## IIII

*Ie vy hault esleué sur colonnes d'ivoire,  
Dont les bases estoient du plus riche metal,  
A chapiteaux d'albastre, & frizes de crystal,  
Le double front d'un arc dressé pour la memoire.  
A chaque face estoit protraicte vne victoire,  
Portant ailes au doz, avec habit nymphal,  
Et hault assise y fut sur un char triomphal  
Des Empereurs Romains la plus antique gloire.  
L'ouurage ne monstroient un artifice humain,  
Mais sembloit estre fait de celle propre main  
Qui forge en aguissant la paternelle foudre.  
Las, ie ne veulx plus voir rien de beau sous les cieux,  
Puis qu'un œuvre si beau i'ay veu deuant mes yeux,  
D'une soudaine cheute estre reduit en poudre.*

*Et puis ie vy l'Arbre Dodonien  
 Sur sept costaux espandre son vmbre,  
 Et les vainqueurs ornez de son fueillage  
 Dessus le bord du fleuve Ausonien.  
 Là fut dressé maint trophée ancien,  
 Mainte despouille, & maint beau tesmoignage  
 De la grandeur de ce braue lignage,  
 Qui descendit du sang Dardanien.  
 J'estois rauy de voir chose si rare,  
 Quand de paisans vne troppe barbare  
 Vint outrager l'honneur de ces rameaux :  
 Pout le tronc gemir sous la congee,  
 Et vy depuis la souche desdaignée  
 Se reuerdir en deux arbres iumeaux.*

## VI

*Vne Louue ie vy sous l'ancre d'un rocher  
 Allaitant deux bessons : ie vis à sa mamelle  
 Mignardement iouer ceste couple iumelle,  
 Et d'un col allongé la Louue les lecher.  
 Je la vy hors de là sa pasture chercher,  
 Et courant par les champs, d'une fureur nouuelle,  
 Ensanglanter la dent & la patte cruelle  
 Sur les menus troncheaux pour sa soif estancher.*

## VII

*Je vy l'Oyseau, qui le Soleil contemple,  
D'un foible vol au ciel s'avanturer,  
Et peu à peu ses ailes affermer,  
Suiuant encor le maternel exemple.  
Le le vy croistre, & d'un voler plus ample  
Des plus hauts monts la hauteur mesurer,  
Perçer la nuë, & ses ailes tirer  
Iusques au lieu, ou des Dieux est le temple.  
Là se perdit : puis soudain ie l'ay veu  
Rouant par l'air en tourbillon de feu,  
Tout enflammé sur la plaine descendre.  
Le vy son corps en poudre tout reduit,  
Et vy l'oyseau, qui la lumiere fuit,  
Comme vn vermet renaistre de sa cendre.*

## VIII

*Je vis vn fier Torrent, dont les flots escumeux  
Rongeoient les fondemens d'une vieille ruine :  
Le le vy tout couuert d'une obscure bruine,  
Qui s'éleuoit par l'air en tourbillons fumeux :  
Dont se formoit vn corps à sept cheſx merueilleux,  
Qui villes & chasteaux couuoit sous sa poitrine,  
Et sembloit deuorer d'une egale rapine  
Les plus doux animaux, & les plus orgueilleux.  
L'estois emerueillé de voir ce monstre enorme  
Changer en cent façons son effroyable forme,  
Lorsque ie vy sortir d'un antre Scythien  
Ce vent impetueux, qui souffle la froidure,  
Dissiper ces nuaux, & en fi peu que rien  
S'esuanouir par l'air ceste horrible figure.*



## IX

*Tout effroyé de ce monstre nocturne,  
 Je vis vn Corps hydeusement nerueux,  
 A longue barbe, à longflottans cheueux,  
 A front ridé, & face de Saturne :*  
*Qui s'accoudant sur le ventre d'une vrne,  
 Versoit vne eau, dont le cours fluideux  
 Alloit baignant tout ce bord finueux,  
 Ou le Troyen combatit contre Turne.*  
*Deffous ses piedz vne Louue allai doit  
 Deux enfans : sa main dextre portoit  
 L'arbre de paix, l'autre la palme forte :*  
*Son chef estoit couronné de laurier.*  
*Adonc luy cheut la palme, & l'oliuier,  
 Et du laurier la branche deuint morte.*

## X

*Sur la riue d'un fleuve vne Nymphé esploree,  
 Croisant les bras au ciel avec mille sanglotz,  
 Accordoit ceste plainte au murmure des flotz,  
 Oultrageant son beau teinâ, & sa treffe doree :*  
*Las, ou est maintenant ceste face honoree,  
 Ou est ceste grandeur, & cest antique los,  
 Ou tout l'heur & l'honneur du monde fut enclos,  
 Quand des hommes i'estois, & des Dieux adoree?*  
*N'estoit-ce pas assez que le discord mutin  
 M'eut fait de tout le monde un public butin,  
 Si cest Hydre nouucau, digne de cent Hercules,  
 Foisonnant en sept chefs de vices monstrueux,  
 Ne m'engendroit encor à ces bords tortueux  
 Tant de cruelz Nerons, & tant de Caligules?*

## XI

*Deffus vn mont vne Flamme allumee  
A triple poincte ondoyoit vers les cieux,  
Qui de l'encens d'un cedre precieux  
Parfumoit l'air d'une odeur embafmee.  
D'un blanc oyseau l'aile bien emplumee  
Sembloit voler iusqu'au feiour des Dieux,  
Et degoisant vn chant melodieux  
Montoit au ciel avecques la fume.  
De ce beau feu les rayons escartez,  
Lançoient partout mille & mille clartez,  
Quand le degout d'une pluie doree  
Le vint esteindre. O triste changement !  
Ce qui sentoit si bon premierement,  
Fut corrompu d'une odeur sulphuree.*

## XII

*Je vy foudre d'un roc vne viue Fontaine,  
Claire comme crystal aux rayons du Soleil,  
Et iaunissant au fond d'un sablon tout pareil  
A celui que Paol' roule parmy la plaine.  
Là sembloit que nature & l'art eussent pris peine  
D'assembler en vn lieu tous les plaisirs de l'œil :  
Et là s'oyoit vn bruit incitant au sommeil,  
De cent accords plus doulx que ceulx d'une Sirene.  
Les sieges & relaiæ luifoient d'ivoire blanc,  
Et cent Nymphes autour se tenoient flanc à flanc,  
Quand des monts plus prochains de Faunes vne fuyte  
En effroyables criæ sur le lieu s'assembla,  
Qui de ses villains piedæ la belle onde troubla,  
Mist les sieges par terre, & les Nymphes en fuyte.*

## XIII

*Plus riche assez que ne se monstroit celle  
 Qui apparut au triste Florentin,  
 Jettant ma veüe au riuage Latin,  
 Je vy de loing surgir vne Nafelle<sup>vi</sup> :  
 Mais tout soudain la tempeste cruelle,  
 Portant enuie à sa riche butin,  
 Vint assaillir d'un Aquilon mutin  
 La belle Nef des autres la plus belle.  
 Finablement l'orage impetueux  
 Fit abyfmer d'un gouffre tortueux  
 La grand' richesse à nulle autre seconde.  
 Je vy sous l'eau perdre le beau thresor,  
 La belle Nef, & les Nochers encor,  
 Puis vy la Nef se reffourdre sur l'onde.*

## XIII

*Ayant tant de malheurs gemy profondement,  
 Je vis vne Cité quasi semblable à celle  
 Que vid le messager de la bonne nouuelle,  
 Mais basti sur le sable estoit son fondement.  
 Il sembloit que son chef touchast au firmament,  
 Et sa forme n'estoit moins superbe que belle :  
 Digne, s'il en fut onc, digne d'estre immortelle,  
 Si rien dessous le ciel se fondeoit fermement.  
 L'estois emerueillé de voir si bel ouurage,  
 Quand du costé de Nort vint le cruel orage,  
 Qui soufflant la fureur de son cœur despité  
 Sur tout ce qui s'oppose encontre sa venüe,  
 Renuersa sur le champ, d'une poudreuse nûe,  
 Les foibles fondemens de la grande Cité.*

## XV

*Finablement sur le point que Morphee  
Plus veritable apparoit à noz yeux,  
Fasché de voir l'inconstance des cieux,  
Le voy venir la sœur du grand Typhée :  
Qui brauement d'un morion coiffée,  
En maïesté sembloit égale aux Dieux,  
Et sur le bord d'un fleuve audacieux  
De tout le monde érigeoit un trophée.  
Cent Roys vaincus gémissoient à ses pieds,  
Les bras au dox honteusement liés :  
Lors effroyé de voir telle merueille,  
Le ciel encore ie luy voy guerroyer,  
Puis tout à coup ie la voy foudroyer,  
Et du grand bruit en sursault ie m'esueille.*

## A V ROY.

*Le grand Cesar qui les Cefars honnore,  
Fut de son gendre & du Senat vainqueur  
Pour auoir eu de ses soldats le cueur,  
Tefmoing Craffin & mille autres encore.  
Le grand Henry qui son siecle decore,  
Seur de la foy du François belliqueur,  
R'abaissera l'Espagnole vigueur,  
Malgré l'effort du Cesar demy-more.  
O Prince heureux ! Ceux la qui sont viuants,  
Pour ta grandeur mille morts pourfuyants,  
Deuant le fer de crainte ne pallissent :*

*Et ceux auxquels lon a l'ame rauie,  
Après leur mort encore s'esfouissent,  
Pour ton seruice auoir perdu la vie.*

## A LA ROYNE.

*Pour affermer l'Italie & la France  
Contre l'effort de l'Aigle rauissant,  
Le Ciel vnit d'un lien blanchissant  
Le lis François au beau lis de Florence.  
Ce double lis, nostre double esperance,  
Nous a produict vn bouton florissant,  
Par qui sera quelque iour perissant  
Ce qui encor nous reste d'ignorance.  
Florence adonc par la Françoisse main,  
Franche du ioug dont le Tyran Germain  
Dessous ses loix mainte prouince lie,  
Verra florir le siecle qui couroit,  
Lors que la vierge entre nous demouroit,  
Et que Saturne estoit Roy d'Italie.*





DIVERS

# IEVX RVSTIQUES

ET

## AVTRES ŒVVRES POETIQUES

DE IOACHIM DV BELLAY

ANGEVIN<sup>SR</sup>.

AV LECTEUR.

**L'**avarice & impudence de certains Imprimeurs qui ne font conscience de se iouer de la reputation d'autrui, pour faire indifferemment leur profit de tout ce qui tombe entre leurs mains, a esté cause (amy lecteur) que contre ma volonté i'ay cy deuant publié la plus grand' part de ce que tu liz de moy, comme ie fais encores de ce que ie t'offre maintenant. Car combien que ce qui en est le meilleur (S'il y a rien de bon) ne merite l'impression, si est-ce que i'ayme beaucoup mieulx que tu le lises imprimé correctement que depraué par vne infinité d'exemplaires, ou, qui pis est, corrompu miserablement par va

tas d'imprimeurs non moins ignorans que temeraires & impudens. Ce qui m'a contrainct de recueillir par cy par là, comme les fueilletz de la Sibylle, toutes ces petites pieces assez mal cousues, mais qui peult estre ne te donneront moins de plaisir que beaucoup d'autres plus graues, plus polies, & mieulx agencees. Reçoy donques ce present tel qu'il est, de la mesme volonté que ie te le presente: employant les mesmes heures à la lecture d'iceluy que celles que i'ay employees à la composition: c'est le temps qu'on donne ordinairement au ieu, aux spectacles, aux banquetz, & autres telles voluptez de plus grands fraiz & bien souuent de moindre plaisir, pour le moins de recreation moins honeste & moins digne d'un esprit liberalement institué<sup>ss</sup>. Quoy que ce soit, ceulx qui sont ou si seueres que rien ne leur plaist s'il n'est plein de doctrine & antique erudition, ou si delicatz que leurs preilles reiectent toutes choses, si elles ne sont elabourees en perfection, le tiltre du liure les admoneste de ne passer plus auant & se reseruer à d'autres œuvres que ie leur garde, plus dignes d'eux, i'entens s'ilz me veulent departir tant de faueur, & à eulx mesmes tant de loysir que de les lire. A Dieu.





DIVERS

IEVX RVSTIQUES

ET

AVTRES ŒVVRES POETIQUES

DE I. DV BELLAY.

---

A MONSIEVR DVTHIER

CONSEILLER DV ROY ET SECRETAIRE D'ESTAT.

*Duthier, dont la diligence,  
Le sçauoir & la prudence,  
L'experience & la foy,  
D'un ordinaire exercice  
Trauailent pour le seruice  
De la France & de son Roy :  
Encores qu'on ne raisonne  
Que de Mars & de Bellonne,  
De discorde & de fureur,  
De soldatz, & de gendarmes,  
D'affaulx, de sieges, d'allarmes,  
De feu, de sang, & d'horreur :*



*Ne laisse pourtant de lire  
Les petiz vers, que ma lyre  
Te vient presenter icy,  
Mellant au bruit des trompettes  
Le son des doulces musettes,  
Pour addoucir ton soucy.  
Les vers qu'icy ie te chante,  
Duthier, ie ne les presente  
A ces sourciz renfrongnez,  
Auxquelz tel ieu ne peut plaire,  
Et qui souuent à rien faire  
Sont les plus embesongnez.  
Mais c'est pour toy que ie sonne,  
Mais c'est à toy que ie donne  
Le miel de telles doulceurs,  
Ou des affaires plus graues  
Souuent le souci tu laues,  
Cher nourrisson des neuf Sœurs.  
Ne crains point qu'à tes oreilles,  
Lors qu'aux affaires tu veilles,  
Ie me vienne presenter :  
Ma Muse non importune  
Espira l'heure opportune,  
Pour tes oreilles tenter.  
Elle fournira ta table  
D'un entre-mez delectable :  
Et en te parlant de moy  
Dira combien ie t'honore,  
Et de quelz liens encores,  
Tu m'as obligé vers toy.  
Ie bastis à ta memoire  
La plus memorable gloire,  
Dont ie fus onques sonneur :  
Pendant la monstre ie t'offre  
Des pieces qu'au fond du coffre  
Ie reserue à ton honneur.*

---

## LE MORETVM DE VIRGILÈ.

*C'estoit au point, que la nuit hyuernale  
 Approche plus de l'estoile iournale,  
 Et l'ueilleur\*\* du rustique sejour  
 Ia par son chant auoit predict le iour :  
 Lors que Marsault, qui pour tout heritage,  
 Ne possedoit qu'un petit iardinage,  
 Craignant des-ia la faim du iour suiuant  
 De son grabat tout beau se va leuant,  
 Et tastonnant auecques main soigneuse  
 L'obscurité de la nuit sommeilleuse,  
 Cherche le feu, lequel il a trouué,  
 Apres l'auoir à son dam esprouué.*

*Là d'une souche à demy consumee  
 Sortoit encor quelque peu de fume,  
 Et soubz la cendre estoit le feu caché :  
 Alors Marsault auecques front panché  
 Sur le foyer, vient approcher sa méche,  
 Et attirant un peu d'estoupe seiche  
 D'un fer pointu, souffle tant & si fort,  
 Qu'il alluma le feu ia demy mort.*

*L'obscurité fait place à la chandelle :  
 Marsault chemine, & tousiours autour d'elle  
 Porte la main, pour la garder du vent,  
 Puis ouure un huis, qui estoit au deuant.  
 D'un moncelet de froment il va prendre  
 Autant que peult la mesure comprendre,  
 Qui enuiron seize liures contient.  
 Il part de là : à la meule s'en vient :  
 Et sur un aix seruant à cest affaire  
 Met pres du mur son petit luminaire.*

*Alors il va desplier ses bras nuds,  
 Ses deux gros bras bien nerueux & charnus,*

*Portant de cheure vne peau heriffée  
 Deffus le flanc ruftiquement trouffée :  
 Prend le ballay, & tout à l'enuiron  
 Va nettoyant la meule & le gyron,  
 Et puis il met les mains à l'exercice,  
 Et à chacune ordonne fon office.  
 Avec la gauche il fait tumber le grain  
 Deffoubz la meule, & avec l'autre main  
 Donne le tour, d'un rond, qui point ne cefse.  
 Le blé moulu tumber en farine eſpeſſe.*

*Aucunefois d'un travail ſucceſſeur  
 La gauche tourne, & ſoulage ſa ſœur :  
 Luy meſme auſſi quelquefois ſe ſoulage,  
 Chantant des vers, & chanſons de village.  
 Alors Catou il huche haultement.  
 Pour tous ſeruans il auoit ſeulement  
 Ceſte Catou, qui à ſa laide mine  
 Monſtroit aſſez qu'elle eſtoit Limouſine :  
 Les cheueux roux, & le tein& tout haſlé,  
 La lippe enſlee, & le ſein aualé,  
 Le ventre gros, gembe groſſe, & grands plantes,  
 Et aux talons touſiours mules & fentes.*

*Marſault luy dit, qu'elle face du feu,  
 Que l'eau ſoit chaulde, & apres qu'il a veu  
 Son blé moulu, il le prend, il le ſaſſe :  
 Le ſon demeure, & la farine paſſe.*

*Puis ſur vn aix l'agence tout ſoudain,  
 Verſe l'eau tiede, & en menant la main  
 Tout au trauers, peſtrit tout peſle meſle :  
 Avecques l'eau la farine ſe meſle.  
 Des grains de ſel il y reſpand auſſi :  
 L'œuure ſe forme, & deuient eſpoiffi.  
 Avec la paulme en rond il le façonne,  
 Preſſe le moule, & ſa marque luy donne,  
 Le porte au feu (Catou premierement  
 Auoit le lieu nettoyé proprement)  
 D'un teſt voutlé il a fai& ſa fournaiſe :  
 Et ce pendant que la tuyle & la braiſe*

*Font leur deuoir, Marfaut ne chomme pas,  
Mais se pouruoit d'autres metz & repas,  
Pour ne trouuer, à la manger seulette,  
Fade saueur au goust de sa galette.*

*De chair de porc par le sel endurci,  
Les gros quartiers, & les iambons aussy  
N'estoient pas là penduz pour son vsage,  
Mais seulement le rond d'un vieux fourmage  
Par le milieu trauersé d'un genet,  
Et tout au pres vn vieux fagot d'aneth.  
Luy donc aiant le soing de sa pasture,  
Pour son disner cherche autre nourriture.*

*Ioignant la loge, ou Marfaut habitoit,  
Fut vn iardin, vn iardin qui estoit  
D'un peu d'oxiers clos deuant & derriere,  
Et de roseaux à la canne legere :  
Petit de lieu, mais d'herbes bienourny.  
Ce iardin là n'estoit pas degarny  
De ce qui sert à vn pauvre mesnage :  
Souuent le riche y prenoit son vsage.  
Quant au labeur, cela ne luy coustoit  
Que l'entretien : cest entretien c'estoit,  
Quand quelque feste, ou saison pluuiuse  
Auoient rendu sa charrue ocieuse.*

*Marfaut scauoit les plantes disposer,  
Marfaut scauoit semer & arroser :  
Là se trouuoit toute herbe de potage,  
Là s'espandoit la bette au grand fueillage,  
Et la vinette espeusement croissant,  
Auec la mauue, & l'eaule<sup>61</sup> verdissant.  
Les chiches pois y prenoient nourriture,  
Oignons, pauotz d'endormante nature :  
Là s'estendoit la friande laiçue,  
Et là s'enfloit la coucourde ventrue.*

*Cela n'estoit de Marfaut le manger.  
(Car qui estoit plus que luy menager?)  
Son reuenu au peuple estoit vtile,  
Il en portoit certains iours à la ville,*

*Et puis au soir retournoit à grand' ioye  
Leger d'espaule, & chargé de monnoye.  
Bien peu souuent de la chair achetoit :  
Le rouge oignon son appetit domtoit,  
Et le pourreau bien teillant : quelquefois  
Il se païssoit de creffon allenois,  
Qui prend au nez, d'endiue, & de roquette,  
Bonne aux vieillards. Voyla comment se traite  
Le bon Marfaut, qui songeant à son cas  
En son iardin va chercher son repas.*

*Premierement grattant vn peu la terre,  
Quatre aulx espaix de racine il deterre,  
Arrache aussi des coriandres gresles,  
Et du persil aux petites ymbelles,  
De verde rue il s'est aussi pourueu,  
Puis tout ioyeux s'assied aupres du feu :  
Huche Catou, demande le mortier,  
Plume l'oignon, prend ce qui fait mestier.  
Iette le reste, & puis en belle eau frotte  
Bien nettement la terreuse echalotte,  
Et tout cela vous iette dans le fond  
De son mortier, qui fut caué en rond.*

*Des grains de sel il y met d'auantage,  
Il y adioust encores du fourmage  
Dur & salé, & puis ces herbes là,  
Dont j'ay parlé, iette sur tout cela :  
Et puis deffoubz ses aynes herissees  
De la main gauche a ses robbes troussées,  
De l'autre main il va pilant les aulx,  
Dont la senteur offense les nazeaux :  
Le suc de l'un avec l'autre s'assemble,  
Le pilon tourne, & brize tout ensemble.*

*Lors peu à peu cestuy perd sa valeur,  
Et cestuy-la : tous n'ont qu'une couleur,  
Qui pour le blanc, n'est du tout verdissante,  
Ny pour le verd, tout aussi blanchissante.  
Souuent Marfaut, comme tout courroucé,  
Souffle, renifle, & d'un nez retrouffé*

*Maudiâ ses aulx : souuent torche ses yeux  
Du bout des doigts, souuent tout furieux  
Va maugreant la vapeur innocente.  
Des-ia se faiâ la matiere plus lente  
Qu'au parauant : le pilon qui tenoit  
Dans le mortier, plus lentement tournoit.*

*Or' il y mesle vn peu d'olif, & ores  
Vn petit fil de vinaigre, & encores  
Remesle tout, & puis vne autre fois  
Le mesle encor' : puis avecques deux doigts  
Finablement le mortier enuironne,  
Et en tourteau la matiere façonne.*

*Voyla comment la faulse lon faisoit,  
Qui MORETVM en latin se disoit.  
Catou soigneuse avecques la main nette  
Encependant tire aussi sa galette.  
Ainsi Marfault ne craignant plus la faim  
Pour ce iour-la, se despesche soudain,  
Prend son chappeau, ses gueftres, & se rue  
Avec ses bæufz au faiâ de la charrue.*

## VŒVZ RVSTIQUES

Du latin de Naugerius<sup>88</sup>

A CERES.

*Regarde, ô Ceres la grande,  
Danfer la rustique bande  
Des laboureurs assemblez  
A la semence des bledz :  
Fay que le grain ne pourrisse  
Par la pluie, & ne perisse*

*Par l'hyuer trop auancé  
Le fillon ensemencé.  
Que la malheureuse auéne  
Ne foisonne sur la plaine,  
Ny toute autre herbe qui nuit  
Au grain dont vient le bon fruit.  
Qu'un fort vent meslé de gresle  
Ne renuerse pesle mesle  
Le blé sur terre haulsé  
De telle fureur blessé.  
Que les oyseaux qui rauissent,  
Du froment ne se nourrissent,  
Ny ces monstres d'animaulx,  
Qui font par tout tant de maulx.  
Mais fay que le champ nous rende,  
Avec vne vsure grande,  
Les grains par nous enserrez  
Soubs les fillons labourez.  
Ainsi sera. Qu'on espanche  
Vn plein pot de crème blanche,  
Et du miel delicieux,  
Coulant avecques vin vieux.  
Que l'hostie inuiolee  
Auant que d'estre immolee,  
Par trois fois d'un heureux tour  
Cerne ces bledz à l'entour.  
C'est assez. Moissons parfaites,  
Autres festes seront faictes,  
Et seront tes cheueux sainctz  
D'espicz couronnez & ceindz.*

---

## D'VN VANNEVR DE BLE,

## AVX VENTS.

*A vous troppe legere,  
Qui d'æle passagere  
Par le monde volez,  
Et d'un sifflant murmure  
L'ombrageuse verdure  
Doulcement esbranlez,  
Poffre ces violettes,  
Ces lis & ces fleurettes,  
Et ces roses icy,  
Ces vermeillettes roses,  
Tout freschement écloses,  
Et ces œilletz aussi.  
De vostre doulce halaine  
Euentez ceste plaine,  
Euentez ce seiour :  
Ce pendant que l'ahanne  
A mon blé, que ie vanne  
A la chaleur du iour.*

---

## A CERES, A BACCHVS ET A PALES.

*Cerés d'espicz ie couronne,  
Ce pampre à Bacchus ie donne,  
Je donne à Palés la grande  
Deux potz de lait pour offrande :  
Afin que Cerés la blonde,  
Rende la plaine féconde,*



---

*Bacchus à la vigne rie,  
Et Palés à la prairie.*

---

SVR LE MESME SVBIECT.

*De fleurs, d'espics, de pampre ie couronne  
Palés, Cerés, Bacchus : à fin qu'icy  
Le pré, le champ, & le terroy aussy  
En fein, en grain, en vandange foisonne.  
De chault, de gresle, & de froid qui estonne  
L'herbe, l'espice, le sep, n'ayons soucy :  
Aux fleurs, aux grains, aux rayfins adoulcy,  
Soit le printemps, soit l'esté, soit l'autonne.  
Le bœuf, l'oysel, la cheure ne deuore  
L'herbe, le blé, ny le bourgeon encore.  
Faucheurs, coupeurs, vandangeurs, louez donques  
Le pré, le champ, le vignoble Angeuin :  
Granges, greniers, celliers on ne vid onques  
Si pleins de fein, de froument, & de vin.*

---

D'VN BERGER,

A PAN.

*Robin par bois & campagnes,  
Par boccaiges & montaignes,  
Suiuant naguere vn taureau  
Egaré de son troppeau,  
D'un roc eleué regarde,*

---

*Void vne biche fuyarde,  
D'un dard la faiç trebucher :  
Trouue en l'autre d'un rocher  
Les petiz fanneaux, qu'il donne  
A lannette sa mignonne :  
Puis fait à ses compaignons  
Vn banquet d'aulx & d'oignons,  
Faisant courrir par la troupe  
De vin d'Aniou mainte coupe :  
Quant au reste, ó Dieu cornu,  
Au croc de ce pin cogneu ,  
Pour ton offrande, i'apporte  
La peau de la biche morte.*

---

## D'VN CHASSEVR.

*Pan, des forestz habitant l'épasseur,  
Pan, pié de bouc, Robinet ton chasseur  
Accoustumé iadis de faire teste  
A la fureur de mainte fiere beste,  
Et par lequel à cestuy pin sacré  
Tu vois encor, s'ilz te viennent à gré,  
Les piedz des ours, & les hures fendues  
Des vieux sangliers, pour offrande pendues :  
Ores vieillard, & d'age tout voulté,  
De ce grand cerf, que luy mesme a domté,  
Le bois encor il te sacre & ordonne,  
Digne present d'une vieille personne,  
Bien que tel œuure ait iadis eu l'honneur  
D'estre auoué par le Thebain veneur.  
Reçoy le donq' pour œuure de ieunesse,  
Et ne le croy de moindre hardieffe.*

---

## D'VN VIGNERON,

A BACCHVS.

*Ceste vigne tant vtile  
Vigne de rayfins fertile,  
Toufours coustumiere d'efre  
Fidele aux vœux de fon maiftre,  
Ores, qu'elle eft bien fleurie,  
Te la confacre & dedie  
Thenot vigneron d'icelle.  
Fay donc, Bacchus, que par elle  
Ne foit trompé de l'attente,  
Qu'il a d'une telle plante :  
Et que mon Aniou foifonne  
Par tout en vigne auffi bonne.*

---

## DE DEVX AMANS,

A VENVS.

*Nous deux Amans, qui d'un mefme courage  
Sommes vniæ en ce prochain village,  
Chafte Cypris, vouons à ton autel,  
Avec le lis, l'amaranthe immortel.  
Et c'eft à fin, que noftre amour foit telle  
Que l'amaranthe à la fleur immortelle :  
Soit toufours pure, & de telle blancheur,  
Que font les lis en leur pafle frefcheur,  
Et que noæ cœurs mefme lien affemble,  
Comme ces fleurs on void ioinæes enfemble.*

---

## D'VNE NYMPHE,

A DIANE.

*Vne vierge chasseresse  
Pleurant de laisser les bois,  
Append icy son carquois,  
Ses traiçtz, son arc, & sa leſſe.  
Sa mere l'a condamnee  
A rompre ſon chaſte vœu,  
La liant d'un autre nœu  
Deſſous les loix d'Hymenee.  
Mais, ô fille de Latonne,  
Qu'encor' reclamer ie doy,  
Si c'eſt en deſpit de moy,  
Que tes foreſtz i'abandonne,  
Autant qu'au bois favorable  
Diane tu m'as eſté,  
Sois à ma neceſſité  
Lucine autant ſecourable.*

## EPITAPHE D'VN CHIEN.

*Ce bon Hurauld, qui ſouloit eſtre  
Le mignon de Iacquet ſon maiſtre,  
Hurauld venu du bas Poittou  
Sur les doulces riués d'Aniou,  
Pour garder le troupeau champêtre :  
Pendant que la bande compaignie  
Des autres chiens, ſur la campagne*

*Bref, qui nous void, voir il luy semble  
 Deux Amans, ou tableaux ensemble.  
 Nous sommes differents d'un poinct,  
 C'est qu'amour ne le brusle point :  
 Et quand il sentiroit la flamme,  
 (Comme tout par ton œil s'enflamme)  
 Ainsi que de moy malheureux  
 Son mal ne sera langoureux,  
 Et les flammes continuelles  
 Ainsi n'ardront point ses moëllles :  
 Au premier feu qu'il sentira,  
 Soudain en cendres il ira.*

## VILLANELLE.

*En ce moys delicieux,  
 Qu'amour toute chose incite,  
 Vn chacun à qui mieulx mieulx  
 La douceur du temps imite,  
 Mais vne rigueur despitte  
 Me faict pleurer mon malheur.  
 Belle & franche Marguerite,  
 Pour vous j'ay ceste douleur.  
 Dedans vostre œil gracieux  
 Toute douceur est escrete,  
 Mais la douceur de voꝝ yeux  
 En amertume est confite,  
 Souuent la couleure habite  
 Dessous vne belle fleur.  
 Belle & franche Marguerite,  
 Pour vous j'ay ceste douleur.  
 Or puis que ie deuiens vieux,  
 Et que rien ne me profite,*

*Desesperé d'avoir mieulx,  
Je m'en iray rendre hermite,  
Je m'en iray rendre hermite,  
Pour mieulx pleurer mon malheur.  
Belle & franche Marguerite,  
Pour vous i'ay ceste douleur.  
Mais si la faueur des Dieux  
Au bois vous avoit conduite,  
Ou, desperé d'avoir mieulx,  
Je m'en iray rendre hermite :  
Peult estre que ma poursuite  
Vous feroit changer couleur.  
Belle & franche Marguerite,  
Pour vous i'ay ceste douleur.*

---

## LE COMBAT

## D'HERCVLE ET D'ACHELOYS,

D'OVIDE.

*Ce n'est icy, que ie chante  
Les Titans oultrageux,  
Ny ceulx que la Grece vante,  
Ny le Troien courageux :  
Je ne redy l'entreprise  
De Turne & du filz d'Anchise,  
Et si ne rechante pas  
Tydé, Capanee, Adraсте,  
Ny les deux fils d'Iocaste,  
Ny les Thessales combats.  
Icy ie tais la proesse*

*Du double honneur de Clairmont,  
Dont la braue hardieffe  
Domta Mambrin, & Almont.  
Le laisse encore derriere  
Et l'vne & l'autre Guerriere :  
Le laisse le bon Roger,  
Le Sericain, le Tartare,  
Et la vaillance barbare  
Du superbe Roy d'Arger.*

*Mais bien te chante d'Alcide  
Le labeur à ceste fois,  
Qui donta la force humide  
Des trois formes d'Acheloyz :  
D'Acheloyz ce braue fleuve,  
Qui feit à son dam épreuve  
De sa force, & de son cueur,  
Soubs vn corps non veritable,  
Contre le bras indomtable  
De tant de monstres vainqueur.*

*La princesse Étolienne  
Auoit domté sous ses yeux  
La grandeur Herculienne,  
Et ce fleuve audacieux.  
L'alliance de la belle  
Mille autres encor' appelle,  
Mais tous cedent à ces deux.  
Acheloyz premier s'adresse  
Au pere de la princesse,  
Hault assis au milieu d'eux :  
Reçoy moy (dit-il) pour gendre,  
Prince Calidonien.*

*Mais plus tost veuille moy prendre  
(Dit le grand Aonien)  
Ta fille aura pour beaupere  
Celuy, qui le ciel tempere.  
Mille monstres surmontez  
Pour douaire ie luy donne,  
Pour ton seruice i'ordonne*

*Ces bras non iamais domtez.  
Acheloys dit au contraire,  
L'apporte ma deité,  
Plus riche, & digne donaire  
Que n'est pas l'humanité.  
Je suis d'un grand fleuve prince,  
Je traaverse ta prouince  
En mille tours fructueux,  
Du gras limon, qui arrive  
Dessus ma fertile rive,  
Je rends tes champs fructueux.  
Contre moy n'est irritée  
La grand' princesse des Dieux :  
Je ne cognois Eurysee,  
Ny son courage odieux :  
Je ne me suis seiné un pere  
Par le crime de ma mere,  
Ny tous ces monstres conquis.  
Roy, donques ne veuille querre  
Un gendre en estrange terre,  
L'ayant ches toy tout acquis.  
L'amy de Delanire  
A ces mots iniurieux  
Soudain embraxe son ire,  
Et d'un regard furieux,  
Toy (dit il) trop plus adextre  
Du parler, que de la dextre,  
Braue tant que tu voudras,  
Ton brauer ne me fait honte,  
Pourueu que ie te surmonte  
Par la force de mes bras.  
Disant ces mots, il deffere  
Ces bras nerveux & charnus,  
Iette sa masse par terre,  
Et montre ses membres nuds :  
Acheloys sa robbe verte  
De ions & roseaux conuerte  
S'arrache de sus le doz.*



Chacun d'eulx baiſſe la teſte,  
 Et à la luyte<sup>ee</sup> ſ'appreſte,  
 De nerfz, de membres, & d'oſ.  
 Leurs paulmes ilz enſablonnent,  
 Et leurs dox contrecourbez  
 Des priſes qu'ilz ſ'entredonnent,  
 Sont tous meurtrix, & plombex.  
 Qui tient, qui laſche ſa priſe,  
 Qui par force, ou par ſurpriſe  
 Gaingne le deſſous des bras,  
 Qui ſes gembes entrelaſſe<sup>ee</sup>,  
 Qui ſans bouger de ſa place,  
 Se tient ferme ſur ſon pas.  
 Long temps Hercule ſ'efforce,  
 Long temps contre ſes efforts  
 Acheloyſ a moins de force,  
 Que de peſanteur de corps :  
 L'un en vain trauaille & ſue,  
 L'autre tardif ſe remue  
 Non moins ferme qu'une tour,  
 Ou qu'un rocher qui ſe fonde  
 Immobile contre l'onde,  
 Qui le bat tout à l'entour.  
 Icy quaſi hors d'haleine  
 Ilz prennent vn peu le vent,  
 Et puis retentent la peine,  
 Plus ahurtez que deuant.  
 De piedz, de corps, bras, & teſte,  
 L'un contre l'autre ſ'arreſte :  
 Deux taureaux de meſme cueur  
 Fiers au combat ſe hazardent,  
 Les autres craintifz regardent  
 Non aſſeurez du vainqueur.  
 Trois fois Hercule repouſſe  
 La poiſſrine d'Acheloyſ,  
 La roideur de ſa ſecouſſe  
 Fut vaine iuſq'à trois fois :  
 A la quatrieme il ſ'élance,

*Et de sa plus grand' vaillance  
 Met son luyteur au deffoubz,  
 L'estreint, le hurte, le serre,  
 Et luy fait mordre la terre,  
 Accablé sous ses genoux.  
 Le Fleuve se sentant moindre  
 Et d'adresse & de pouvoir,  
 A sa force voulut ioindre  
 Le secours de son sçavoir.  
 Des mains d'Hercule il s'écoule,  
 Et fait serpent, qui se roule,  
 En longs cercles va glissant,  
 Siffle comme vne sagette,  
 Dardant menu sa languette  
 En deux pointes finissant.  
 C'est de mon berceau l'ouillage,  
 Dit Hercule, & qui te fait  
 Si prodigue de courage  
 Sous vn serpent contrefait?  
 Quand bien tu te pourrois dire  
 De tous les serpens le pire,  
 Pourtant cest Hydre, n'es-tu,  
 Cest Hydre, qui tant fertile  
 Gaingnoit d'un dommage vtile  
 Deux chefs pour vn abbatu.  
 Toy donc sous forme empruntée  
 Pense-tu bien surmonter  
 Ceste puissance indomtee,  
 Qui sceut tel monstre domter?  
 Ainsi se rioit Alcide  
 La tenant ce Dieu liquide,  
 Qui en vain se herissant,  
 Se demaine, & se trauaille,  
 Pour sortir de la tenaille,  
 Qui va sa gorge pressant.  
 Voicy la dernière épreuve :  
 La d'un miracle nouveau  
 S'estoit deguizé le Fleuve*

*Soubs la forme d'un taureau,  
Qui roûant son œil terrible  
D'un long muglement horrible  
Remasche vn peu sa fureur,  
Puis d'une course elancee  
S'en vient la teste baiffée,  
Portant la foudre, & l'horreur :  
Mais celuy, dont le courage  
Ne sentit onques la peur,  
Attent brauement l'orage  
De ce troisieme labour,  
La gembe droite il auance,  
Et d'une egale ballance  
Roidissant les bras ouuers  
Des deux cornes se fait maistre,  
Et d'une secouffe addextre  
Vous met le fieuue à l'enuers.  
Mais l'ire & la force à l'heure  
Hercule tant anima,  
Que de la corne meilleure  
Le front il luy desarma :  
Du pié luy donne en la panse  
Et la corne arriere lance,  
Que les Naiades alors  
Ont chèrement recueillie,  
Et l'ont richement remplie  
De leurs plus riches trefors.  
L'un pour le pris de sa peine,  
De son peuplier couronné,  
Sa douce guerriere emmeine :  
L'autre demeure ecorné :  
Et se couronnant de saule,  
Iusqu'au dessus de l'espaule  
Se tappit dedans ses eaux,  
Ou vergongneux il essaye  
Cacher sa nouvelle playe  
De ses cannes & roseaux.*

## CHANT

## DE L'AMOVR ET DV PRIMTEMPS.

*Icy ie ne chante pas  
De Mars la guerriere troppe,  
Ny les horribles combats  
Des deux Seigneurs de l'Europe.  
Quelque plus heureux sonneur  
Sonne l'immortelle gloire,  
Qui doit consacrer l'honneur  
De la Françoisse victoire :  
Chante l'aigle abandonné  
De son Espagne fuytiue,  
Et le Croissant couronné  
Menant la guerre captiue.  
Ce pendant la sainte erreur  
D'une deité plus forte  
Dira la douce fureur,  
Qui hors de moy me transporte.  
Amour le premier des Dieux  
Formant ceste masse ronde,  
D'un discord melodieux  
Lia les membres du monde.  
Le ciel courbe il estendit  
Dessus la terre abaissée,  
Et la terre en l'air pendit  
D'une rondeur balencee.  
D'un ordre perpetuel  
Il entretient & dispose  
Par vn desir mutuel  
L'espece de toute chose.  
D'Amour soyez donq' mes chants,  
Afin que dessus voz œles*

*Je raze la fleur des champs  
Des neuf filles immortelles :  
Autant que me semble doulx  
Le traict de ma flamme viue,  
Autant mes vers soyez-vous  
Remplix de douceur naïue.  
Le blanc taureau rauisseur  
Dore la saison nouuelle,  
Et en nouuelle douceur  
Mon amour se renouuelle.  
Si les ioyeux oyselets  
Dessus les verdes fleurettes,  
Et par les bois nouuelets  
Dégoysent leurs amourettes,  
Pourquoy ne diray-ie aussi  
Le seul plaisir de ma vie,  
Puis qu'amour le veult ainsi,  
Et que le ciel m'y conuie?  
Le flambeau, dont les chaleurs  
Ardent l'antique froidure,  
De mille sortes de fleurs  
Repeingt la ieune verdure :  
Et le Dieu qui mes desirs  
Brusle d'une sainte flamme,  
Mille sortes de plaisirs  
Replante dedans mon ame.  
Tout ce, qui l'hyuer s'est veu  
Morne, tranfi, froid, & blesme,  
Sent maintenant ce doulx feu,  
Et moy ie suis le feu mesme.  
Des fleuves les piedz glissans  
Frappent leurs plus haultes riues,  
Et les sommetz verdissans  
Rehaussent leurs testes viues :  
Des-ia les sepz tournoyans  
Autour des branches verdoient,  
Ia les verdz fillons ploians  
Par les campagnes ondoient.*

*Bacchus, Priape, & Cerés,  
Palés, Vertumne, & Pomonne,  
Et chaque Dieu des forests  
Se prepare vne couronne.  
Tel fut le siecle doré,  
Tel sera le nostre encore  
Dessoubz le sceptre honoré  
De Henry, qui le redore :  
Despouillant de ses butins  
La monstrueuse ignorance,  
Pour accabler les mutins  
Dessoubz les bras de la France.  
O de quel bien redoublé  
L'Europe sera saisie,  
Si son repos n'est troublé  
Par le tyran de l'Asie!  
Lors ie seray le tesmoing  
D'une victoire si belle,  
Ce pendant vn autre soing  
Plus doucement me r'appelle.  
Amour, si ta deité,  
Des deitez la plus saincte,  
Fut des ma natiuité  
En moy diuinement peinte :  
Si tu es tout bon, & beau,  
Et si tu m'as fait notoire,  
Que ton celeste flambeau  
Ne iette point flamme noire :  
De quelle riche couleur  
Peindray-ie ma poésie  
Pour descrire la valeur  
Que i'ay sur toutes choisie?  
Tous les verds tresors des cieux,  
Riche ornement de la plaine  
Representent à mes yeux  
L'obiet de ma douce peine.  
Ic voy dedans ces œillets  
Rougir les deux leures closes*

*Dont les boutons vermeillets  
Blesmiffent le teinct des roses.  
Le voy pallir dans ces lix,  
Qui en longueur se blanchiffent,  
La nege des doigts polis,  
Qui en dix perles finiffent.  
Voyant sur nostre seiour  
La belle aulbe retournee,  
Pour serener d'un beau iour  
La lumiere nouueau-nee,  
Le voy le blanc, & vermeil  
De celle face tant claire,  
Dont l'un & l'autre soleil  
A mes tenebres esclaire.  
Voyant ces rayons ardents  
Dessus le crystal de l'onde;  
Qui frizent par le dedans  
Le fond de l'arene blonde,  
Le voy les ondes encor  
De ces tresses blondelettes,  
Qui se crespent dessous l'or  
Des argentines perlettes.  
Le sep, qui estreint si fort  
De l'orme la branche neuue,  
Armant l'un & l'autre bord  
Du long rampart de mon fleuve,  
Ressemble ces nœudx espars,  
Qui sur le front de ma dame  
Enlaçant de toutes parts  
Mon cueur, mon corps, & mon ame.  
Ce vent, qui raze les flancx  
De la plaine coloree,  
A longs souspirs doulx soufflans,  
Qui rident l'onde azuree,  
M'inspire un doulx souuenir  
De ceste halcine tant doulce,  
Qui fait doucement venir,  
Et plus doucement repoulse*

*Les deux sommetz endurciꝝ  
De ces blancz coutaux d'iuoyre,  
Comme les flots adoulciꝝ,  
Qui baiſent les bords de Loyre.  
L'argentín de ces ruiſſeaux,  
Qui paiſiblement murmurent,  
Soubz le fraiꝝ des arbriffeaux,  
Qui les riuages emmurent,  
Reſent celle douce voix,  
Voix celeſte, & nompareille,  
Qui m'a plus de mille fois  
Succé l'ame par l'oreille.  
Vous donq' amoureux oyſeaux,  
Soit aux bois, ſoit aux campagnes,  
Accordez au bruit des eaux,  
Qui tumbent de ces montaignes,  
Dont l'immortelle verdeur  
De mille fleurs diapree  
Embaſme de ſon odeur  
Le verd honneur de la pree :  
Icy dedier ie veulx  
Vn autel à ma Deeſſe  
Pour y conſacrer les vœus  
Que ma Muſe luy adreſſe.  
De fleurs & de rameaux verds  
Sera la riche peinture,  
Et la rondeur de mes vers  
Y ſeruira de ceinture.  
Qu'il n'y ait en ce beau clos  
Branche, qui ne reuerdiſſe,  
Bouton, qui ne ſoit déclos,  
Ny herbe, qui ne floriffe.  
Iamais n'y faille le thyn,  
L'œillet, le lis, ny la roſe,  
Ny la fleur, qui au matin  
Eſt ouuerte, & au ſoir cloſe.  
Iamais ny faille le miel,  
Ny le laið, ny la roſee,*



*Et de la manne du ciel  
 Toujours soit l'herbe arrosée.  
 Toujours y facent leur tour  
 Les carrières ondoyantes,  
 Toujours les bois à l'entour  
 Courbent leurs cymes ployantes.  
 De nuit, sur l'humide front  
 Des fleurs de vermeil écrites,  
 Y viennent danser en rond  
 Les Nymphes, & les Charites.  
 De iour, lors que le Soleil  
 Darde sa flamme plus grande,  
 Y viennent prendre sommeil  
 Diane, & sa chaste bande.  
 Dessus les sieges herbus  
 Pallisse la verte olive,  
 Et le verd tronc de Phœbus  
 Y ait sa perruque viue.  
 Pasteurs, que de ces chapeaux  
 Chacun ait sa teste ceinte,  
 Mais n'y menez voz troupeaux,  
 Car toute l'herbe en est saine.*

---

C H A N T

DE L'AMOVR ET DE L'HYVER.

*Ores, que mon Roy s'efforce  
 Malgré l'hyuer, & la force  
 D'Orion le pluvieux,  
 De suiure l'heur de sa gloire,  
 Et l'honneur de la victoire*

Que luy promettent les Dieux,  
 Amour suiuant l'entreprise  
 De sa despouille conquise  
 M'a guidé iusques icy :  
 Où sa deité compaigne,  
 Suit par la veue campagne,  
 Et mes pas, & mon soucy.  
 Les longs souspirs de ma plaincte,  
 Dessus la plaine depeincte  
 S'en volent de toutes parts,  
 Et des vents l'haleine forte  
 Euanouis les emporte  
 Parmy ce grand vague espars.  
 Ponthus, que l'amour affole  
 D'une erreur sainctement fole,  
 Ponthus, l'honneur Masconnoys,  
 Et toy, le plus grand qu'on voyc,  
 Dont le sainct Myrthe verdoye  
 Dessus le bord Vandomoys :  
 Si encores vous allume  
 La fureur, qui vostre plume  
 Ballança d'un vol si hault,  
 Empennex les flancx de celle,  
 Qui tire vne plus basse æle,  
 De peur de prendre le fault.  
 Si autrefois i'ay fait dire  
 Au gay fredon de ma lyre  
 Le printemps d'une beauté,  
 Il fault, il fault à ceste heure  
 Qu'eternellement ie pleure  
 L'hyuer d'une cruauté :  
 Puis qu'esloignant la lumiere  
 De la beauté coustumiere  
 D'estre vn soleil à mes yeux,  
 Je sens ma triste penssee  
 Ardentement englaccée  
 D'un Aquilon furieux.  
 L'Astre, dont la saincte flamme

*Au plus ioyeux de mon ame  
Pluuoit vn printemps de fleurs,  
Plus ne gresle en mon courage  
Qu'un perpetuel orage  
Et de souspirs & de pleurs.  
Les pleurs & souspirs ensemble  
Que sur la plaine i'assemble,  
Croissent la pluye & les vents :  
Et les pensers qui me gelent,  
En mon estomac ne celent  
Que sanglots s'entresuiuans  
Plus dru que ne chet la gresle,  
Qui en petillant se mesle  
Aux ondoyans tourbillons,  
Quand la fureur de la bixe  
Casse, arrache, froisse, brise  
L'honneur des iaunes fillons.  
Plus furieuse ne vante  
L'impitoyable torment,  
Que deux vents contraires font,  
Que diuersement m'agitent  
Mille souciq qui habitent  
De mon cuer au plus profond.  
Mais quelque soing aduersaire  
Qui s'oppose à son contraire,  
Amour est tousiours vainqueur :  
Tousiours celle qui me lyme,  
Tient de mes pensers la cyme,  
Comme royne de mon cuer.  
Ainsi les eaux des montaignes,  
Soudaine horreur des campagnes,  
Vont vn grand fleuve animer :  
Luy, qui d'une viue source  
Pique vne plus braue course,  
Les emporte dans la mer.  
Bien que l'œil, qui tout regarde,  
Œil, de qui la lampe darde  
Les rayons de nostre iour,*

*N'ait rien veu encor' au monde,  
 Qui perdurable se fonde  
 D'un immuable sejour :*  
*Si void il tousiours ma peine  
 Opinlastre & certaine,  
 Soit que du blanc rauisseur  
 Il dore la riche corne,  
 Soit qu'il entre au Capricorne  
 Par le cercle trauerfeur :*  
*Dedaignant la face veue  
 De la terre autrefois neuue,  
 Le chef vieillart des forests,  
 Des prez la toison mouillee,  
 Et la plaine despouillee  
 Du blond honneur de Cerés.*  
*Comme autrefois la nature  
 Au plus gay de sa peinture  
 Me figuroit les beautez,  
 Dont le printemps de ma dame  
 Faisoit esclore en mon ame  
 Mille belles nouveautez :*  
*Ainsi le ciel me r'apporte  
 Auecques la saison morte  
 Vne mortelle froideur,  
 Pour estre eslongné de celle,  
 Dont la diuine estincelle  
 Tient ma vie en sa verdeur.*  
*Je ne voy roc, ny montaigne,  
 Pré, riuiera, ny campagne,  
 Bois, ny solitaires lieux,  
 Antre, ruisseau, ny fontaine,  
 Qui la face de ma peine  
 Ne represente à mes yeux.*  
*Je me plains de ta nature,  
 Amour, veu que ta poincture  
 N'epoinçonne les oyseaux,  
 Fors en la saison nouvelle,  
 Lors que ta fiesche cruelle*

*Sonde le plus creux des eaux :  
Mais ta cruauté felonne  
Tousjours tousjours m'aiguillonne  
D'un perpetuel retour,  
Soit au temps de la froidure,  
Soit que la ieune verdure  
Déride le front du iour.  
Heureux trois fois, voire quatre,  
Le soldat, qui va rabattre  
D'Espagne le braue effort,  
Et qui loing de sa prouince  
Deuant les yeux de son prince  
S'acquiert vne belle mort.  
Heureuse, ô heureuse encore  
La viue mort, qui decore  
Les indomtez Cheualiers,  
Qui sur vn mont de gendarmes  
Tumbent soubz le faix des armes  
Au plus espais des milliers.  
Voï morts tousjours honnorees  
Seront des vostres pleurees,  
Mon Roy vous regrettera :  
Des-ia la France en souspire,  
Et la Vandomoise lyre  
Vostre vertu chantera :  
Mais moy chetif, qui demeure,  
Helas il fault que ie meure  
Non deuant les yeux des Roys,  
Sur la guerriere campagne  
Rouge du sang de l'Espagne,  
Mais soubz l'horreur de ces bois,  
Bois tristes & solitaires,  
De ma peine secretaïres,  
Ou l'Amour, qui me conduit,  
Au plus chaud de ses allarmes  
Baigne souuent de mes larmes  
L'humide sein de la nuit.  
Là ie resonge sans cesse*

*L'heureux soir, que ma Deesse  
Lisoit la carte des cieux,  
Au doigt me montrant la face  
De mille flambeaux, qu'efface  
Le double feu de ses yeux.  
Là le tyran de ma vie  
Sur ma liberté rauie  
Exerce cent mille torts,  
Là là ma douce guerriere  
Sourde à ma vaine priere  
Me liure cent mille morts.  
Je voy la fuyante fuyte  
D'une eau fillonnant sa fuyte  
Au pié d'un rocher mouffu,  
Fendant le dox d'une pree  
Estroittement emmuree  
D'un double tertre bossu.  
Sur l'un quelquefois ondoient  
Mille fillons, qui blondoient,  
Sur l'autre sont les murs vieux  
Hideux de ronces, & d'hierre,  
Seiour, qui le tige enferre  
De mes maternelz ayeux.  
Là mes cendres ie dedie,  
Mais à ces fleurs ie supplie,  
Et à ces herbes aussi,  
Au myrthe, au laurier encore,  
Et à l'arbre, qui m'honore,  
Ne croistre iamais icy.  
Iamais n'y croissent les roses,  
Ny les fleurettes descloses,  
Iamais le roussoiant miel  
N'y coule dessus ma tombe :  
Ou si quelque chose y tombe,  
Que ce soit l'ire du ciel.  
Que les oiseletz s'y taisent,  
Que les ruisseaux s'y appaisent,  
Que l'an veuf de fleurs & fruitz*

*Autre saison n'y r'ameine,  
 Sinon l'horreur de ma peine,  
 Et l'hyuér de mes ennuis.*  
*Au croc d'une vieille fouche,  
 Qui d'un doz courbé se couche  
 Dessus le front de ces eaux,  
 Soit ceste harpe attachee,  
 Indigne d'estre accrochee  
 A ces ieunes arbrisseaux.*  
*Vous donq' troppe Delienne,  
 Et vous l'Acidaliene,  
 Cherchez ailleurs voz esbas.  
 Fannes, Satyres, Dryades,  
 Pour trepigner voz aubades  
 N'apportez icy voz pas.*  
*Mais si quelqu'un d'adventure  
 Sur la triste sepulture  
 D'un pas errant est guidé,  
 Ces vers il y puisse lire  
 Engravez soubz vne lyre,  
 Sur l'escorse au front ridé :*  
 C'ESTOIT LA LYRE ANGEVINE  
 D'VN QVE SA TOVTE-DIVINE  
 A CONDVIT AV DERNIER POINCT,  
 PAR VNE ENNVIEVSE ABSENCE,  
 POVRCE QV'IL N'EVT LA PVISSANCE  
 DE VIVRE, ET NE LA VOIR POINT.

---

DE SA PEINE

ET

DES BEAVTEZ DE SA DAME.

*Il me plaist icy de peindre  
 Mieulx que ne la sçauroit feindre*

*Vn Apelle ingenieux,  
Ma peine contr'imitée  
Sur la belle Pafithee,  
Seule idole de mes yeux.  
C'est mon feu, c'est ma cordelle,  
Mon froid, ma fiesche mortelle,  
C'est mon aigle deuorant,  
Qui m'ard, lie, englace, & blesse,  
Et qui deuore sans cesse  
Mon cueur sans cesse mourant.  
De l'œil fort ma flamme viue,  
L'or des cheveux me captiue,  
Par la rigueur suis gelé,  
La main en cinq traits s'allonge,  
Et le cruel qui me ronge,  
C'est ce petit Dieu aélé.  
Venus fait l'œil, que j'adore,  
Son chef fut pris de l'Aurore,  
Diane son cueur donna,  
Pallas sa main tant prisee,  
Et sur vne ongle aguisee  
Mon torment se façonna.  
Son œil les astres surmonte,  
A l'or ses tresses font honte,  
Le fer cede à sa rigueur,  
Sa main l'alebastre passe,  
Et sur le beau de sa face  
Se niche l'oiseau vainqueur,  
Qui la seule mort doit craindre,  
Onde pour ma flamme esteindre,  
Main pour mes nœuds délacer,  
Soleil pour ma glace fondre,  
Pauois pour aux coups répondre,  
Et voix pour l'oiseau chasser.  
Pour me vanger ie fouhette,  
L'un se changer en planette,  
L'autre au metal qui mieux luit,  
Le tiers au cueur d'un vieil arbre,*



*Le quart en iuoyre, ou marbre,  
Et l'autre en oiseau de nuit :  
Ou que mes nerfs, & mes veines  
Se transforment en fontaines,  
Mon col en fer pour trencher,  
En feu le froid, qui m'englace,  
Mon estomac en cuirasse,  
Et mon cueur en vn rocher.*

## A OLIVIER DE MAGNI

SVR LES PERFECTIONS DE SA DAME.

*Quand ie contemple les beautez  
De tant de rares nouueautez,  
Qui en ta Nymphe nempareille  
Des cieux annoncent la merueille,  
Il me semble voir les couleurs  
De tant & tant de belles fleurs,  
Que la ieune saison defferre  
Du sein amoureux de la terre.  
Icy le lis est blanchissant,  
Là est la rose rougissant,  
Et là est la plaine paree  
De mainte autre fleur bigaree.  
Et comme on void la teste bas  
La vierge marchant pas à pas,  
Despouiller la riue fleurie  
Du verd email de la prairie,  
Dont ayant son giron remply  
Elle d'un tortueux reply  
Façonne vne belle couronne,  
Dont son beau chef elle enuironne :*

*Ainsi ta Muse, ça & là,  
Soingneuse cuillant tout cela  
Qui fleurit en l'esprit de celle  
Dont tu sens la viue estincelle,  
Ayant choisi tout le plus beau,  
Façonne le tour d'un chapeau,  
Dont vne couronne elle appreste  
Eternel honneur de ta teste.  
Là donques, Magni, ce pendant  
Que l'Amour va tes yeux bendant,  
Chante d'Amour, & de la dame,  
Qui est maistresse de ton ame.  
En vain tu tenteras les sons,  
De ces amoureuses chansons,  
N'estant plus ta lyre allumee  
De son ardeur accoustumee.  
Ainsi quand la prophete horreur  
Epoïnçonne de sa fureur  
Le cueur despit de la prestresse  
Grondant sous le Dieu qui la presse,  
Elle contraincte de chanter,  
Ne cesse de se tormenter,  
Et d'un mugler espouantable  
Mesle l'obscur au veritable :  
Mais quand le Dieu s'en est allé,  
Soudain son courage affolé  
Deuient rassis, & la prophete  
Clost soudain la bouche muette.  
Croy moy, Magny, & ie le sçay  
Pource que i'en ay fait l'essay,  
Mal volontiers chante la bouche  
De l'Amour qui au cueur ne touche.  
Du temps que j'estois amoureux,  
Rien que les sospirs languoureux  
Ne me plaisoit, & rien ma lyre  
Rien que l'Amour ne sçauoit dire.  
Par tout ie trouuois argument  
De me feindre vn nouveau torment,*

Et ne trouuois roc ny fontaine,  
Qui ne representaſt ma peine.  
Il me ſembloit qu'antres & bois  
Piteux reſpondoient à ma voix,  
Et me ſembloit que mes prieres  
Arreſtoient le cours des riuieres.  
Il me ſembloit que tout l'honneur,  
Le beau, la grace, & le bon heur,  
Fuſt coulé du ciel en la belle  
Qui m'eſtoit doucement rebelle.  
Toutes les roſes & les lis,  
Les œillets freſchement cueillis,  
Toutes les perles, & encore  
Tout ce qui luit deſſous l'aurore :  
Tout l'iuoyre, tout le cryſtal,  
Et tout le plus riche metal,  
Tout le marbre, tout le porphyre,  
Et ſi rien plus beau ſe peult dire :  
Tout le ciel n'eut aſſez eſté  
Pour bien deſcrire ſa beauté,  
Et n'eſtoit à ma peine egale  
Celle d'un Sifyphe ou Tantale.  
Bref fuſt de nuit ou fuſt de iour,  
Je ne ſongeois rien que l'Amour,  
Et n'auois graué dedans l'ame  
Autre protrait que de ma Dame.  
Ainſi le malade alteré,  
Qui d'un deſir demefuré  
Demande l'eau, quand plus la fieure  
A peingt la ſoiſ deſſus ſa leure :  
Il ne ſe peingt dans le cerueau  
Autre figure que de l'eau,  
Et le feu qui bruſte ſes veines,  
Ne le faiſt ſonger qu'en fontaines.  
Et rien ie ne ſongeois auſſi  
Que l'obiet de mon doulx ſoucy,  
Lors que mon ame langoureuſe  
Bruſtoit en ſa fieure amoureuſe :

Mais depuis que l'age, & le soing,  
 Me faisant regarder plus loing,  
 M'osta ce voyle, & que les choses  
 Veritables se sont declofes,  
 J'ay rougy de me voir deceu,  
 Et depuis ma lyre n'a sceu  
 Chanter l'Amour, & rien ma Muse  
 Rien tant que l'Amour ne refuse.  
 Si est-ce pourtant que ie puis  
 Me vanter qu'en France ie suis  
 Des premiers qui ont oxi dire  
 Leurs amours sur la Thusque lyre.  
 Et mon OLIVE (soit ce nom  
 D'Oliue veritable, ou non)  
 Se peult vanter d'auoir premiere  
 Salué la doulce lumiere.  
 Depuis, d'autres meilleurs esprits,  
 Quittant plus hault ceuvre entrepris,  
 Ont (mais avecques plus de grace)  
 Couru par ceste mesme trace.  
 Entre les quelz tes vers n'ont pas  
 Des derniers aduancé leurs pas,  
 Vers bien dignes que lon leur donne  
 Vn iour la plus belle couronne :  
 Pour auoir le premier de tous  
 Chanté l'Amour d'un style doulx,  
 Le traittant non en rude maistre,  
 Mais ainsi qu'un enfant doit estre :  
 Non comme ceulx, dont la grandeur  
 Eprise de plus haulte ardeur,  
 Ne peult trouuer sinon à peine  
 Les accords d'une doulce veine.  
 Aussi chacun n'a pas les doigts,  
 L'archet, la lyre, ny la voix  
 Pour chanter l'Amour : & l'audace  
 Ne conuient à la chose basse.  
 Quand Hercule amoureux filoit,  
 En flant souuent il souloit

*Rompre les fuseaux, & sa dextre  
A la masse estoit plus addextre.  
Et cestuy-la, dont la fureur  
N'est que pour la foudre & l'horreur,  
S'il fault que l'Amour il accorde,  
Bien souuent rompt plus d'une corde.  
Il est malaisé de changer  
Son naif en vn estranger,  
Et Achille entre les pucelles  
Conuenoit mal avecques elles.  
Or donc, Magny, puis que le ciel  
A constâ d'un Attique miel  
Tes vers sucrez, laisse les armes,  
Et chante l'amour & tes larmes :  
Estant certain, quoy que tu sois,  
Qu'entre les poëtes François  
Tu tiendras le lieu d'un Catulle,  
D'un second Properce, ou Tibulle.  
Mais moy que veulx-ie plus chanter  
Pour nostre France contenter,  
Si de tant d'amours qu'on souspire  
La France ne faiâ plus que rire?  
Et à bon droit, puis qu'en auant  
Autant l'indocte que sçauant  
Met son ouurage, & que la France  
Fauorise encor l'ignorance.  
Nostre François qui bassement  
Se traynoit au commencement,  
Soubs Henry, d'une audace honneste,  
Oza premier leuer la teste.  
Mais depuis les premiers Auteurs  
Un tas de sots imitateurs,  
Enflans leurs vaines poësies  
De monstrueuses fantasies,  
Ont tout gasté : & ceulx qui ont  
Le mieulx escrit, pource qu'ilz sont  
Pressez de la tourbe ignorante,  
Leur gloire n'est point apparente.*

*Donques, Magny, te tairas tu ?  
Non, tu chanteras la vertu  
De ton grand Auanfon, qui vse  
De plus grand' douceur à ta Muse,  
Mariant au graue Joucy  
La Muse & la Musique aussi,  
Comme vn Mecene, dont la gloire  
Doit à Virgile sa memoire.  
Le ciel, ains que tu fusses né  
T'auoit poëte destiné,  
Et t'auoit destiné pour plaire  
Au sçauant & au populaire :  
Rare present, & qu'icy bas  
Le ciel à tous ne donne pas :  
Bien heureux celui qui assemble  
L'utile & le doulx tout ensemble.  
Là donc, & d'vn plus heureux son  
Chante l'heur de ton Auanfon  
Qui d'vne trompeuse assurance  
N'abusera ton esperance,  
Defraudant ta simplicité  
Du loyer qu'elle a merité,  
Et se fraudant de la louange  
Que tu luy dois en contrechange.  
Et que peult vn homme de nom  
Mieux acheter qu'vn beau renom ?  
L'honneur est le present plus rare,  
Et tu n'es de grands biens auare.  
Mais pourquoy fais-ie vn si long tour  
Ne voulant parler que d'Amour ?  
Tay toy donc, ma lyre, ou accorde  
Ton premier chant dessus ta chorde.  
Et toy Magny, puisque ton cuer  
Sent encor' l'Archerot vainqueur,  
Chante d'Amour, & de la belle,  
Pendant que tu la trouues telle.  
Tout ce que nous cachent les cieulx,  
Tout ce que nous celent les Dieux,*

*Et tous les secrets que la terre  
Dedans ses abyfmes enferre,  
Tout cela que l'œil apperçoit,  
Tout cela que l'efprit conçoit,  
Eft du poëte, & l'efcritture  
N'eft qu'une parlante peinture.  
Or fi l'Amour premierement  
Courba fur nous le firmament,  
Ballançant & la terre & l'onde  
D'une forme egalemeut ronde :  
S'il eft, comme chantent noz vers,  
L'efprit moteur de l'Vniuers,  
Et fi les femences des chofes,  
Sont en luy diuinement clofes :  
Amour auquel tout eft fuieç,  
Du poëte eft le feul obieç,  
Et à bon droit celuy fe vante  
De tout chanter, qui l'Amour chante.  
Donques, Magny, pour te vanter  
Que tes vers fçauent tout chanter,  
Chante l'Amour, & autre chofe  
Pour argument ne te propofe.  
Couronne tes affections  
De la fleur des perfeçions,  
Dont le ciel ta maiftrefse honnore,  
Comme vne feconde Pandore.  
Mais, las, mon Magny, garde toy,  
Si en quelque legere foy  
Tu as ton amour arreftée,  
D'eftre vn fecond Epimethee.*

---

CONTRE LES PETRARQVISTES<sup>44</sup>.

*J'ay oublié l'art de Petrarquizer,  
 Je veulx d'Amour franchement deuifer,  
 Sans vous flatter, & sans me deguizer :*  
     *Ceulx qui font tant de plaintes,  
 N'ont pas le quart d'une vraye amitié,  
 Et n'ont pas tant de peine la moitié,  
 Comme leurs yeux, pour vous faire pitié,  
 Lettent de larmes feintes.*  
*Ce n'est que feu de leurs froides chaleurs,  
 Ce n'est qu'horreur de leurs feintes douleurs,  
 Ce n'est encor' de leurs souspirs & pleurs,  
 Que vents, pluye, & orages :*  
*Et bref, ce n'est à ouir leurs chansons  
 De leurs amours, que flammes & glaçons,  
 Flefches, liens, & mille autres façons  
 De semblables oultrages.*  
*De voz beautex, ce n'est que tout fin or,  
 Perles, crystal, marbre, & iuoyre encor,  
 Et tout l'honneur de l'Indique threfor,  
 Fleurs, lis, œillets, & rofes :*  
*De voz douceurs ce n'est que sucre & miel,  
 De voz rigueurs n'est qu'aloës, & fiel,  
 De voz esprits, c'est tout ce que le ciel  
 Tient de graces enclofes.*  
*Puis tout soudain ilz vous font mille tors,  
 Disant, que voir voz blonds cheueux retors,  
 Voz yeux archers, autheurs de mille mors,  
 Et la forme excellente*  
*De ce que peult l'accoustrement couuer,  
 Diane en l'onde il vaudroit mieux trouuer  
 Ou voir Meduze, ou au cours s'esprouuer  
 Auecques Atalante<sup>44</sup>.*  
*S'il fault parler de vostre iour natal,*



*Vostre ascendant heureusement fatal  
 Dé vostre chef écarta tout le mal,  
 Qui aux humains peult nuire.  
 Quant au trespas, sça'uons <sup>61</sup> quand ce sera  
 Que vostre esprit le monde laissera?  
 Ce sera lors, que la hault on voyra  
 Vn nouuel Astre luire <sup>62</sup>.*

*Si pour sembler autre que ie ne suis,  
 Je me plaïsois à masquer mes ennuis,  
 Pirois au fond des eternelles nuidæ  
 Plein d'horreur inhumaine :  
 Là d'vn Sisyphæ, & là d'vn Ixion  
 Pesprouuerois toute l'affliction,  
 Et l'estomac, qui pour punition,  
 Vit, & meurt à sa peine <sup>63</sup>.*

*De voæ beauteæ, sça'uons que i'en dirois?  
 De voæ deux yeux deux astres ie ferois,  
 Voæ blonds cheveux en or ie changerois,  
 Et voæ mains en iuoyre :  
 Quant est du teinæ, ie le peindrois trop mieux  
 Que le matin ne colore les cieux :  
 Bref, vous serieæ belles <sup>64</sup> comme les Dieux,  
 Si vous me vouliez croire.*

*Mais cest Enfer de vaines passions,  
 Ce Paradis de belles fictions,  
 Deguizemens de noæ affection,  
 Ce sont peindures vaines :  
 Qui donnent plus de plaïfir aux lisans,  
 Que voæ beauteæ à tous voæ courtisans,  
 Et qu'au plus fol de tous ces bien-disans  
 Vous ne donneæ de peines <sup>65</sup>.*

*Voæ beauteæ donq' leur seruent d'argumens,  
 Et ne leur fault de meilleurs instrumens,  
 Pour les tirer tous viæ des monumens :  
 Aussi, comme ie pense,  
 Sans qu'autrement vous les recompenseæ  
 De tant d'ennuis mieux escripts que penseæ,  
 Amour les a de peine dispenseæ,*

*Et vous de recompense.*

*Si ie n'ay peingt les miens dessus le front,  
Et les assaults que voz beautez me font,  
Si sont-ils bien grauez au plus profond*

*De ma volonté franche :*

*Non comme vn tas de vains admirateurs,  
Qui sont ainfi par leurs souspirs menteurs,  
Et par leurs vers honteusement flatteurs*

*Rougir la carte blanche.*

*Il n'y a roc, qui n'entende leur voix :*

*Leurs piteux cris ont faict cent mille fois  
Pleurer les monts, les plaines, & les bois,*

*Les antres, & fontaines :*

*Bref, il n'y a ny solitaires lieux,  
Ny lieux hantez, voir mesmes les cieux,  
Qui ça & là ne monstrent à leurs yeux*

*L'image de leurs peines.*

*Cestuy-la porte en son cueur fluideux*

*De l'Océan les flots tumultueux,*

*Cestuy l'horreur des vents impetueux*

*Sortans de leur cauerne :*

*L'un d'un Caucaze & Montgibel se plaint,*

*L'autre en veillant plus de songes se peingt,*

*Qu'il n'en fut onq' en cest orme, qu'on seind*

*En la fosse d'Auerne<sup>19</sup>.*

*Qui contrefaict ce Tantale mourant*

*Bruflé de soif au milieu d'un torrent,*

*Qui repaissant vn aigle deuorant,*

*S'accoustre en Promethee :*

*Et qui encor' par vn plus chaste vœu,*

*En se bruslant, veult Hercule estre veu,*

*Mais qui se mue en eau, air, terre, & feu,*

*Comme vn second Protee.*

*L'un meurt de froid, & l'autre meurt de chault,*

*L'un vole bas, & l'autre vole hault,*

*L'un est chetif, l'autre a ce qu'il luy fault,*

*L'un sur l'esprit se fonde,*

*L'autre s'arreste à la beauté du corps :*

On ne vid onq' si horribles<sup>13</sup> discords  
 En ce Chaos, qui troubloit les accords  
 Dont fut basti le monde.  
 Quelque autre apres, ayant subtilement  
 Trouué l'accord de chacun element,  
 Façonne vn rond tendant egalement  
 Au centre de son ame :  
 Son firmament est peind sur vn beau front,  
 Tous ses desirs<sup>14</sup> sont balancez en rond,  
 Son pole Artiq', & Antartiq', ce sont  
 Les beaux yeux de sa Dame<sup>15</sup>.  
 Cestuy, voulant plus simplement aymer,  
 Veult vn Properce & Ouide exprimer,  
 Et voudroit bien encor' se transformer  
 En l'esprit d'un Tibulle :  
 Mais cestuy-la, comme vn Petrarque ardent,  
 Va son amour & son style sardant,  
 Cest autre apres va le sien mignardant,  
 Comme vn second<sup>16</sup> Catulle.  
 Quelque autre encor' la terre dedaignant  
 Va du tiers ciel les secrets enseignant,  
 Et de l'Amour, où il se va baignant,  
 Tire vne quinte essence :  
 Mais quant à moy, qui plus terrestre suis,  
 Et n'ayme rien, que ce qu'aymer ie puis,  
 Le plus subtil, qu'en amour ie poursuis,  
 S'appelle iouissance.  
 Je ne veulx point sçauoir, si l'amitié  
 Prit du fañteur, qui iadis eut pitié  
 Du pauvre Tout fendu par la moitié,  
 Sa celeste origine :  
 Vous souhaitter autant de bien qu'à moy,  
 Vous estimer autant comme ie doy,  
 Auoir de vous le loier de ma foy,  
 Voila mon Androgyne.  
 Noz bons Ayeulx, qui cest art demenoient,  
 Pour en parler, Petrarque n'apprennoient,  
 Ains franchement leur Dame entretenoient

*Sans fard, ou couuerture :*  
*Mais auffi tost qu'Amour s'est fait ſçauant,*  
*Luy, qui eſtoit François au parauant,*  
*Eſt deuenu flatteur<sup>11</sup> & deceuant,*  
*Et de Thuſque nature<sup>12</sup>.*  
*Si vous trouuez quelque importunité*  
*En mon amour, qui voſtre humanité*  
*Preſere trop à la diuinité*  
*De voꝝ graces cachees,*  
*Changez ce corps, obieſt de mon ennuy,*  
*Alors ie croy, que de moy, ny d'autruy,*  
*Quelque beauté que l'eſprit ait en luy,*  
*Vous ne ſerez cherchees.*  
*Et qu'ainſi ſoit, quand les hyuers nuifans,*  
*Auront ſeiché la fleur de voꝝ beaux ans,*  
*Ridé ce marbre, eſteinſt ces feux luiſans,*  
*Quand vous voirez encore.*  
*Ces cheueux d'or en argent ſe changer.*  
*De ce beau ſein l'iuoyre ſ'allonger,*  
*Ces lis fanir, & de vous ſ'eſtranger*  
*Ce beau teinſt de l'Aurore,*  
*Qui penſez vous, qui vous aille chercher,*  
*Qui vous adore, ou qui daigne toucher*  
*Ce corps diuin, que vóus tenez tant cher?*  
*Voſtre beauté paſſee*  
*Reſſemblera vn iardin à noꝝ yeux*  
*Riant naguere aux hommes, & aux Dieux,*  
*Ores ſaſchant de ſon regard les cieux,*  
*Et l'humaine penſee.*  
*N'attendez donq' que la grand' faux du Temps*  
*Moiſſonne ainſi la fleur de voꝝ printemps,*  
*Qui rend les Dieux, & les hommes contents :*  
*Les ans, qui peu ſeiournent,*  
*Ne laiſſent rien, que regrets & ſouſpirs,*  
*Et empennez de noꝝ meilleurs deſirs,*  
*Auecques eux emportent noꝝ plaiſirs,*  
*Qui iamais ne retournent<sup>13</sup>.*  
*Le ry ſouuent, voyant pleurer ces fous,*

Qui mille fois voudroient mourir pour vous,  
 Si vous croyez de leur parler si doux  
 Le pariure artifice :  
 Mais quant à moy, sans feindre ny pleurer,  
 Touchant ce poinct, ie vous puis asseurer,  
 Que ie veulx sain & dispos demeurer,  
 Pour vous faire seruice.  
 De voz beautez ie diray seulement,  
 Que si mon œil ne iuge folement,  
 Vostre beauté est ioincte également  
 A vostre bonne grace :  
 De mon amour, que mon affection  
 Est arriuee à la perfection  
 De ce qu'on peult auoir de passion  
 Pour vne belle face.  
 Si tontefois Petrarque vous plaist mieux,  
 Je reprendray mon chant melodieux,  
 Et voleray iusq'au seiour des Dieux  
 D'une œle mieux guidee :  
 Là dans le sein de leurs diuinitez  
 Je choisiray cent mille nouueautez,  
 Dont ie peindray voz plus grandes beautez  
 Sur la plus belle Idee.

---

### ELEGIE D'AMOUR<sup>o</sup>.

S'il m'en souuient, vous me distes vn iour  
 En vous tenant quelque propos d'Amour,  
 Que vous n'estiez de si leger courage  
 Que de iuger du cueur par le visage,  
 Qu'amour si tost ne se peult enflammer,  
 Qu'il fault premier cognoistre que d'aymer,

*Et que hastif ie voulois faire gerbe  
D'une moisson qui est encor' en herbe.*

*Voſ argumens ſont fort à redoubter,  
Mais ſ'il vous plaiſt mes raiſons eſcouter,  
Vous cognoiſtrez qu'à vaincre ilz ſont faciles,  
Et qu'ilz ne ſont ny Heſſors ny Achilles.*

*Quant au premier, ie ne veulx ſouſtenir  
Que vous deuiez pour oracle tenir  
Tout ce qu'on diſt, ny que (ſoit vraye ou ſeinde)  
Deſſus le front touſſours l'amour ſoit peinde.  
Les cueurs humains vn labyrinthe ſont,  
Qui maints deſſours, maintes cachettes ont,  
Ou lon ſe perd, qui n'a le ſil pour guide  
D'un bon eſprit, & iugement ſolide.*

*Or auez-vous l'eſprit ſi cler-voyant,  
Que nul deſſour, tant ſoit il fouruoiant,  
Voſ pas certains pourroit tromper en ſorte,  
Qu'ilz n'ay'nt touſſours la raiſon pour eſcorte.  
Voſ yeux, ma Dame, ont pouuoir de perſer  
La nué eſpeſſe, & le ciel trauerſer,  
Paſſer le roc, fonder le creux de l'onde,  
Et voyager ſoubs la terre profonde.  
Qui pourroit donc empeſcher leur vigueur  
De penetrer au plus profond d'un cueur,  
Et là au vray deſcouvrir la penſee  
D'un amoureux, ſ'elle eſt ſaine ou bleſſee?*

*Quant eſt de moy, ie ne pris onq' plaiſir  
A contre-faire vn amoureux deſir,  
Comme ceulx là qui ayment par la plume,  
Et ſans aymer, ſont l'amour par couſtume.  
Ie ne ſuis point ſi ſubtil artiſan,  
Que de pouuoir d'un parler courtiſan,  
D'un faulx ſouſpir, & d'une larme ſeinde  
Monſtrer dehors vne amitié contrainde,  
Diſſimulant mon viſage par art,  
Car ie ne ſuis ny Tuſcan, ny Lombard.*

*Qu'amour ſi toſt en noſ cueurs ne ſ'enſlamme,  
Certainement ie confeſſe, ma Dame,*

*Que qui de foy ne se peult enflammer,  
Le temps luy sert de beaucoup à aymer :  
Et n'a di& mal, qui di& qu'à sa naissance  
L'amour est foyble, & de peu de puissance.  
Mais il s'entend de ces froides amours,  
Qui sont ainſi qu'on void vn petit ours,  
Lequel n'est rien qu'une maſſe difforme,  
A qui ſa mere en lechant donne forme.*

*Le vray amour naiſt du premier regard,  
Et ne veult point ſe façonner par art :  
Et c'eſt pourquoy ces moiti& ſeparees,  
Eſtans iadis par le monde egarees  
Se retrouvans ſi bien ſe reioingnoient,  
Que iamais plus elles ne ſ'eſloingnoient.*

*J'ay pluſieurs poin&s, que ie pourrois induire  
A ce propos, ſi ie voulois deduire  
Ce fai& au long, & demonſtrer comment  
L'amour ſ'engendre en nous premierement,  
Quelle eſt ſa fin, ſon eſſence, & nature,  
D'où vient ſouvent qu'on ayme à l'aventure  
Vn incogneu, & ne ſçait on pourquoy,  
Fors que lon trouue en luy ie ne ſçay quoy,  
Qui à l'aymer par force nous incite,  
Comme le fer, qui ſuyt la calamite.  
Je parlerois d'autres fortes d'amours,  
Mais ce propos eſt de trop long discours,  
Et me ſuffit vous avoir fai& cognoiſtre  
Que par le temps mon amour ne peult croiſtre.*

*Quant à vouloir faire preuve de moy,  
Si vous vouliez pour gage de ma foy  
Ma propre vie, ayant receu tel gage,  
Vous auriez fai& à vous meſmes dommage,  
Perdant en moy vn fidele ſervant,  
Qui ne vous peult ſervir, ſ'il n'eſt viuant.*

*Je ſuis content d'endurer mille peines,  
Mille ſouſpirs, mille complaints vaines,  
Mille deſdaings, & refus rigoureux,  
Si autrement on n'eſt point amoureux :*

*Mais ſ'il vous plaiſt imiter la clemence  
De ceſtuy-la, dont la bonté immense  
Ayant eſgard à noſtre infirmité  
Nous donne plus que n'auons merité,  
Vous me ferez de vous meſmes la grace,  
Que ſans merite enuers vous ie pourchaſſe :  
Sans qu'avec peine & longue paſſion  
Paye vers vous moindre obligation,  
Comme i'aurois, & telle iouiſſance  
Ne ſeroit grace, ains plus toſt recompense.*

*Quant à vouloir en herbe moiſſonner  
Ce qu'en eſpy vous me pourriez donner  
Avec le temps, ſi i'auois la ſcience  
De le gaingner avecques patience,  
Ie ne voudrois qu'on me peuſt reprocher  
Que les fruiçs verds ie vouluſſe arracher,  
Ne que ſi fol, ou ſi haſtif ie ſeuſſe,  
Que leur ſaiſon attendre ie ne peuſſe :  
Mais ne peult-on l'amour aſſaiſonner,  
Comme les fruiçs, & par art luy donner  
Maturité, ſans bien ſouuent attendre  
Si longuement, pour le trouuer plus tendre,  
Que par le temps, ou autre deſſaueur  
Il ayt perdu le gouſt, & la ſaueur?*

*Les fruiçs d'amour ſont de nature telle,  
Qu'ilz plaiſent plus en leur ſaiſon nouuelle,  
Qu'en leur hyuer, d'autant que leur verdeur  
Ne ſe meurit iamais par la froideur,  
Et n'ont le gouſt ny la couleur ſi franche,  
Quand de ſoy meſme ilz tumbent de la branche.*

*L'amour, ma Dame, en mon affection  
Eſt arriué à ſa perfection,  
Et ne pouroit ny le temps ny l'uſage  
Y adiouter vn ſeul point d'auantage.  
Donques pourquoy en ſont les fruiçs trop verds?  
Prenez le cas, que cinq ou ſix hyuers  
Soiñt ia paſſez, & qu'avec longue peine  
Ilz ſoiñt venus en accroiſſance pleine :*



*De les cuillir on me peult dispenser,  
C'est le moyen, pour l'amour auancer.*

## CHANSON.

*Si vous regardez, ma Dame,  
Sans plus à vostre grandeur,  
Vous dedaignerez lardeur,  
Dont vostre beauté m'enflamme :  
Veu que digne ie ne suis  
Du grand bien que ie poursuis.  
Vous direz (& ie confesse  
Que vous direz verité)  
Que ma basse qualité  
N'egale vostre hauteffe,  
Et que mon affection  
N'est qu'une presumption :  
Mais si vous iugez la force  
Dont procede mon ennuy,  
Et combien est fol celui  
Qui contre l'Amour s'efforce,  
Vous direz mon amitié  
Estre digne de pitié.  
Le deuoir de reuerence  
Se doit garder en tout lieu,  
Mais tousiours ce petit Dieu  
Ne fait telle difference :  
Il est aueugle, & n'a point  
D'esgard à ceulx-la qu'il poingt.  
Que la verité soit telle,  
Je n'allegueray les Dieux,  
Qui sont descendus des cieux*

*Pour vne beauté mortelle :  
Ie ne veulx pour m'excuser  
A ces fables m'amuser.  
Du beau pasteur de Latmie  
L'exemple me suffiroit,  
Qui en dormant attiroit  
Du ciel la Lune s'amyé :  
Mais ie ne demande pas  
Que vous descendez si bas.  
Si grande n'est mon audace  
D'oſer si hault aspirer,  
Ne de vouloir esperer  
Plus que voſtre bonne grace :  
Mon cueur ne voudroit penser  
Rien qui vous peult offenser.  
Le loyer de mon service,  
Si rien ie puis deſſervir,  
C'est que ſeulement ſervir  
De voſtre gré ie vous puiſſe,  
Et que m'ottroyez ce bien,  
Puis qu'il ne vous couſte rien :  
Allegant pour ma deſenſe,  
Que les royales hauteurs  
Touſſours des bas ſerviteurs  
N'ont eu l'amour pour offenſe,  
Et qu'Amour & maieſté  
Souvent enſemble ont eſté.  
Si la loy d'Amour eſt telle  
Qu'on ne doiue ſ'abbaiſſer,  
Voſtre grandeur doit laiſſer  
Toute choſe au deſſous d'elle,  
Pour ce que rien entre nous  
Ne fera digne de vous.  
Mais ſi vous ſuyuez l'exemple  
Des Dieux, qui n'ont à dédain,  
Que d'un ruſtique la main  
Des vœus preſente à leur temple,  
Comme eulx vous prendrez à gré*

*Mon cueur à vous consacré.  
Pentens si vostre excellence  
Digne de l'amour d'un Roy,  
Vostre grandeur & ma foy  
Met en egale ballence,  
Puis qu'en cela j'ay tant d'heur  
D'egaler vostre grandeur.  
Si un Prince vous honore,  
Ce n'est grande nouveauté :  
Il prend bien la priuauté  
De plus desirer encore :  
Et croid que tout ce qu'il veult,  
Refuser on ne luy peut.  
Mais celuy, qui hors d'attente  
De sa requeste obtenir,  
Sans espoir de paruenir,  
De sa peine se contente,  
On peut dire seurement  
Qu'il ayme fidelement.  
Suspecte est l'Amour des princes,  
Et de ces amours de court  
Souuent le bruit, qui en court,  
Fait la fable des prouinces :  
Qui ayme plus grand que foy,  
Luy mesme se donne loy.  
De moy vous ne devez croire,  
Que de ma felicité  
Par quelque legereté  
Iamais ie me donne gloire :  
Ie sçay la punition  
Du malheureux Ixion :  
Ie sçay la peine d'Anchise :  
Et sçay... mais ie ne veulx point  
Discourir quant à ce poinct,  
De garder la foy promise :  
Ie ne veulx rien obtenir  
Qu'on doive secret tenir.  
Au fort, Dame, s'il vous semble*

*Qu'on ne me doive excuser,  
Veuillez plus tost accuser  
Et vous, & l'Amour ensemble :  
Et Dieu, qui de vous a fait  
Vn chéf d'œuvre trop parfait.  
Cela vous doit estre preue  
De vostre perfection,  
Puis que toute affection  
De vous esclave se treuve :  
Ne vous faites estimer,  
Ou bien vous laissez aymer.  
Si mon cueur a fait offense  
De s'estre à vous attaché,  
Amour a fait le peché,  
Et i'en fais la penitence :  
Vn peché, selon les loix,  
Ne se doit punir deux fois.  
Vous me pouvez bien, ma Dame,  
Commander de ne vous voir,  
Mais non de ne vous auoir  
Toujours engrauee en l'ame :  
Puis qu'Amour avec son trait  
Luymesme en fit le protrait.  
Il fault donc qu'il y demeure :  
Aussi ay-ie ferme foy  
De l'emporter avec moy,  
Quand il faudra que ie meure :  
Me vantant le plus heureux  
De tous loyaux Amoureux.*

---

BAYSER.

*Sus, ma petite Columbelle,  
Ma petite belle rebelle,*

*Qu'on me paye ce qu'on me doit :  
Qu'autant de bayfers on me donne,  
Que le poëte de Veronne  
A sa Lesbie en demandoit.  
Mais pourquoy te fay-ie demande  
De si peu de bayfers, friande,  
Si Catulle en demande peu ?  
Peu vrayment Catulle en desire,  
Et peu se peuuent-ilz bien dire,  
Puis que compter il les a peu.  
De mille fleurs la belle Flore  
Les verdes riuës ne colore,  
Cérés de mille espicx nouueaux  
Ne rend la campagne fertile,  
Et de mille raisins, & mille  
Bacchus n'emplit pas ses tonneaux.  
Autant donc que de fleurs fleurissent,  
D'espicy & de rayfins meurissent,  
Autant de bayfers donne moy :  
Autant ie t'en rendray sur l'heure,  
A fin qu'ingrat ie ne demeure  
De tant de bayfers enuers toy.  
Mais sçais-tu quelz bayfers, mignonne ?  
Ie ne veulx pas qu'on les me donne  
A la Françoisë, & ne les veulx  
Telz que la Vierge chassereffe  
Venant de la chasse les laisse  
Prendre à son frere aux blonds cheueux :  
Je les veulx à l'Italienne,  
Et telz que l'Acidaliëne  
Les donne à Mars son amoureux :  
Lors sera contente ma vie,  
Et n'auray sur les Dieux enuie,  
Ny sur leur neçar sauoureux.*

---

## AVTRE BAYSER.

*Quand ton col de couleur de rose  
Se donne à mon embrassement,  
Et ton œil languist doucement  
D'une paupiere à demy close,  
Mon ame se fond du desir,  
Dont elle est ardentement pleine,  
Et ne peult souffrir à grand' peine  
La force d'un si grand plaisir.  
Puis quand l'approche de la tienne  
Ma leure, & que si pres ie suis,  
Que la fleur recueillir ie puis  
De ton haleine Ambrosienne :  
Quand le soupir de ces odeurs,  
Ou noz deux langues qui se iouënt,  
Moitement solastrent & nouënt,  
Eueute mes doulces ardeurs,  
Il me semble estre assis à table  
Avec les Dieux, tant suis heureux,  
Et boire à longs traiçs sauoureux  
Leur doulx breuuage delectable.  
Si le bien qui au plus grand bien  
Est plus prochain, prendre on me laisse,  
Pourquoy ne permets-tu, maistresse,  
Qu'encores le plus grand soit mien ?  
As-tu peur que la iouissance  
D'un si grand heur me face Dieu,  
Et que sans toy ie vole au lieu  
D'eternelle resjouissance ?  
Belle, n'aye peur de cela,  
Par tout ou fera ta demeure,  
Mon ciel iusq'à tant que ie meure,  
Et mon paradis sera là.*

---

COMPLAINTE  
DES SATYRES AVX NYMPHES.

DU BEMBE<sup>81</sup>.

*Diâes, Nymphes, pourquoy tousiours  
Vous allez fuyant noz amours :  
Ont les Satyres quelque enseigne,  
Qui merite qu'on les dedaigne ?*

*Si nous auons le front cornu,  
Bacchus aux cornes est cogneu :  
Et la pucelle Candienne  
Ne dedaigne point d'estre sienne.*

*Si nostre teind est rougissant,  
Phæbus ne l'a pas blanchissant :  
Et Clymene qui le fait pere,  
Par luy n'a honte d'estre mere.*

*Si nous portons barbe au menton,  
Tel encor' Hercule void-on :  
Et toutefois Delanire  
De luy sa bouche ne retire.*

*Si nostre estomac est velu,  
Mars, comme nous, l'auoit pelu :  
Pourtant n'en faisoit point de plainde  
Ille, qui en feut enceinde.*

*Si noz pieds vous semblent honteux,  
Est-il rien plus laid, qu'un boyteux ?  
Toutefois, ô Cypris la belle,  
Un boyteux sa femme t'appelle.*

*Bref, si nature nous a faicâs  
En quelques choses imparfaicâs,  
Si sont telz vices excusables,  
Puis qu'au ciel ilz ont leurs semblables.*

*Mais vous, qui n'aymez que pour l'or,  
(Comme toutes femmes encor)  
Nous dedaignez, & n'estes chiches  
A ceulx-là, qui sont les plus riches.*

---

## SVR VN CHAPPELET DE ROSES.

DV SEMBL.

*Tu m'as fait vn chappeau de roses,  
Qui semblent tes deux leures closes,  
Et de lis freschement cuillis,  
Qui semblent tes beaux doigts polis,  
Les liant d'un fil d'or ensemble,  
Qui à tes blonds cheveux ressemble.*

*Mais si, ieune, tu entendois  
L'ouvrage qu'ont tyssu tes doigts,  
Tu serois, peult estre, plus sage  
A prevoir ton futur dommage.*

*Ces roses plus ne rougiront,  
Et ces lis plus ne blanchiront :  
La fleur des ans, qui peu sejourne,  
S'en fuit, & iamaïs ne retourne,  
Et le fil te monstre combien  
La vie est vn fragile bien.*

*Pourquoy donc m'es-tu si rebelle ?  
Mais pourquoy t'es-tu si cruelle ?  
Si tu n'as point pitié de moy,  
Ayès au moins pitié de toy.*

---



## EPITAPHE D'VN PETIT CHIEN.

*Dessous ceste motte verte  
De lis & roses couuerte  
Gift le petit Peloton  
De qui le poil foleton  
Frisoit d'une toyson blanche  
Le doz, le ventre, & la hanche.*

*Son nez camard, ses gros yeux  
Qui n'estoient point chassieux,  
Sa longue oreille velue  
D'une foyé crespelue,  
Sa queue au petit floquet,  
Semblant vn petit bouquet,  
Sa gembe gresle, & sa patte  
Plus mignarde qu'une chatte  
Avec ses petits chattons,  
Ses quatre petits tetons,  
Ses dentelettes d'iuoyre,  
Et la barbelette noyre  
De son musequin friand :  
Bref tout son maintien riand  
Des pieds iusques à la teste,  
Digne d'une telle beste,  
Meritoient qu'un chien si beau  
Eust vn plus riche tumbeau.*

*Son exercice ordinaire  
Estoit de iapper & braire,  
Courir en hault & en bas,  
Et faire cent mille esbas,  
Tous estranges & farouches,  
Et n'auoit guerre qu'aux mousches,  
Qui luy faisoient maint torment.  
Mais Peloton dextrement*

*Leur rendoit bien la pareille :  
Car se couchant sur l'oreille,  
Finement il aguignoit  
Quand quelqu'une le poingnoit :  
Lors d'une habile souplesse  
Happant la mouche traistresse,  
La ferroit bien fort dedans,  
Faisant accorder ses dens  
Au tintin de sa sonnette  
Comme vn clavier d'espinnette.*

*Peloton ne caressoit  
Sinon ceulx qu'il cognoissoit,  
Et n'eust pas voulu repaistre  
D'autre main que de son maistre,  
Qu'il alloit tousiours suyuant :  
Quelquefois marchoit deuant,  
Faisant ne sçay quelle feste  
D'un gay branlement de teste.*

*Peloton tousiours veilloit  
Quand son maistre sommeilloit,  
Et ne fouilloit point sa couche  
Du ventre ny de la bouche,  
Car sans cesse il gratignoit  
Quand ce desir le poingnoit :  
Tant fut la petite beste  
En toutes choses honneste.*

*Le plus grand mal, ce di&-on,  
Que feist nostre Peloton,  
(Si mal appellé doit estre)  
C'estoit d'esueiller son maistre,  
Iappant quelquefois la nuit,  
Quand il sentoit quelque bruit,  
Ou bien le voyant escrire,  
Sauter, pour le faire rire,  
Sur la table, & trepigner,  
Follastrer, & gratigner,  
Et faire tumber sa plume,  
Comme il auoit de coustume.*

*Mais quoy ? nature ne faict  
En ce monde rien parfaict :  
Et n'y a chose si belle,  
Qui n'ait quelque vice en elle.*

*Peloton ne mangeoit pas  
De la chair à son repas :  
Ses viandes plus prisees  
C'estoient miettes brisees,  
Que celuy qui le paissoit,  
De ses doigts amollissoit :  
Aussi sa bouche estoit pleine  
Toujours d'une douce haleine.*

*Mon-dieu, quel plaisir c'estoit,  
Quand Peloton se grattoit,  
Faisant tinter sa sonnette  
Avec sa teste folette !  
Quel plaisir, quand Peloton  
Cheminoit sur vn baston,  
Ou coisé d'un petit linge,  
Assis comme vn petit finge,  
Se tenoit mignardelet  
D'un maintien damoiselet !*

*Ou sur les pieds de derriere,  
Portant la pique guerriere  
Marchoit d'un front assuré,  
Avec vn pas mesuré :  
Ou couché dessus l'eschine,  
Avec ne sçay quelle mine  
Il contrefaisoit le mort !  
Ou quand il couroit si fort,  
Qu'il tournoit comme vne boule,  
Ou vn peloton, qui roule !*

*Bref, le petit Peloton  
Sembloit vn petit mouton :  
Et ne feut onc creature  
De si benigne nature.*

*Las, mais ce doux passetemps  
Ne nous dura pas long temps :*

*Car la mort ayant enuie  
 Sur l'ayse de nostre vie,  
 Enuoya deuers Pluton  
 Nostre petit Peloton,  
 Qui maintenant se pourmeine  
 Parmi ceste vmbreuse plaine,  
 Dont nul ne reuiet vers nous.  
 Que maudites soyez-vous,  
 Filandieres de la vie,  
 D'auoir ainsi par enuie  
 Enuoyé deuers Pluton  
 Nostre petit Peloton :  
 Peloton qui estoit digne  
 D'estre au ciel vn nouveau signe,  
 Temperant le Chien cruel  
 D'un printemps perpetuel.*

### EPITAPHE D'VN CHAT.

*Maintenant le viure me fasche :  
 Et à fin, Magny, que tu sçache',  
 Pourquoi ie suis tant esperdu,  
 Ce n'est pas pour auoir perdu  
 Mes anneaux, mon argent, ma bource :  
 Et pourquoy est-ce donques? pource  
 Que j'ay perdu depuis trois iours  
 Mon bien, mon plaisir, mes amours :  
 Et quoy? ô jouuenance greue!  
 A peu que le cueur ne me creue  
 Quand j'en parle, ou quand j'en escriis :  
 C'est Belaud mon petit chat gris :  
 Belaud, qui fut paraenture  
 Le plus bel œuure que nature*

*Feit onc en matiere de chats :  
C'estoit Belaud la mort aux rats,  
Belaud, dont la beauté fut telle,  
Qu'elle est digne d'estre immortelle.*

*Donques Belaud premierement  
Ne fut pas gris entierement,  
Ny tel qu'en France on les void naistre,  
Mais tel qu'à Rome on les void estre,  
Couvert d'un poil gris argentin,  
Ras & poly comme satin  
Couché par ondes sur l'eschine,  
Et blanc dessous comme une ermine.*

*Petit museau, petites dents,  
Yeux qui n'estoient point trop ardens,  
Mais desquelz la pruneille perse  
Imitoit la couleur diuerse  
Qu'on voit en cest arc pluuieux,  
Qui se courbe au trauers des cieux.*

*La teste à la taille pareille,  
Le col grasset, courte l'oreille,  
Et dessous un nez ebenin  
Un petit musle lyonnin,  
Autour duquel estoit plantee  
Une barbelette argentee,  
Armant d'un petit poil folet  
Son musequin damoiselet.*

*Gembe gresle, petite patte  
Plus qu'une mouste delicate,  
Sinon alors qu'il desguaynoit  
Cela, dont il egratignoit :  
La gorge douillette & mignonne,  
La queue longue à la guenonne,  
Mouchetee diuersement  
D'un naturel bigarrement :  
Le flanc haussé, le ventre large,  
Bien retroussé dessous sa charge,  
Et le dox moyennement long,  
Vray Sourian, s'il en fut onc'.*

*Tel fut Belaud, la gente beste,  
Qui des piedz insques à la teste,  
De telle beauté fut pourueu,  
Que son pareil on n'a point veu.  
O quel malheur ! ô quelle perte,  
Qui ne peult estre recouuerte !  
O quel dueil mon ame en reçoit !  
Vray'ment la mort, bien qu'elle soit  
Plus fiere qu'un ours, l'inhumaine,  
Si de voir elle eust pris la peine  
Un tel chat, son cuer endurcy  
En eust eu, ce croy-ie, mercy :  
Et maintenant ma triste vie  
Ne hayroit de viure l'enuie.*

*Mais la cruelle n'auoit pas  
Gousté les follastr'es esbas  
De mon Belaud, ny la souppl'esse  
De sa gaillarde gentillesse :  
Soit qu'il fantast, soit qu'il gratast,  
Soit qu'il tournaist, ou voltigeast  
D'un tour de chat, ou soit encores  
Qu'il prinist un rat, & or' & ores  
Le relaschant pour quelque temps  
S'en donnaist mille passetemps :  
Soit que d'une façon gaillarde,  
Avec sa patte fretillarde,  
Il se frottaist le musequin,  
Ou soit que ce petit coquin  
Priué sautelaist sur ma couche,  
Ou soit qu'il rauist de ma bouche  
La viande sans m'outrager,  
Alors qu'il me voyoit manger,  
Soit qu'il feist en diuerfes guises  
Mille autres telles mignardises.*

*Mon-dieu, quel passetemps c'estoit  
Quand ce Belaud vire-voltoit  
Follaistre autour d'une pelote !  
Quel plaisir, quand sa teste sotte*

*Suyuant sa queue en mille tours,  
D'un rouet imitoit le cours!  
Ou quand assis sur le derriere  
Il s'en faisoit vne iartiere,  
Et monstrant l'estomac velu  
De panne blanche crespelu,  
Sembloit, tant sa trongne estoit bonne,  
Quelque docteur de la Sorbonne!  
Ou quand alors qu'on l'animoit,  
A coups de patte il escrimoit,  
Et puis appaisoit sa cholere  
Tout soudain qu'on luy faisoit chere.*

*Voyla, Magny, les passetemps,  
Ou Belaud employoit son temps.  
N'est il pas bien à plaindre donques?  
Au demeurant tu ne vis onques  
Chat plus addroit, ny mieulx appris,  
A combattre rats & souris.*

*Belaud sçauoit mille manieres  
De les surprendre en leurs tesnieres,  
Et lors leur falloit bien trouuer  
Plus d'un pertuis, pour se sauuer :  
Car onques rat, tant fust il viste,  
Ne se vit sauuer à la fuyte  
Deuant Belaud. Au demeurant  
Belaud n'estoit pas ignorant :  
Il sçauoit bien, tant fut traictable,  
Prendre la chair dessus la table,  
Pentens, quand on luy presentoit,  
Car autrement il vous gratoit,  
Et avec la patte friande  
De loing muguetoit la viande.*

*Belaud n'estoit point mal-plaisant,  
Belaud n'estoit point mal-faisant,  
Et ne fait onq' plus grand dommage  
Que de manger vn vieux frommage,  
Vne linotte, & vn pinson,  
Qui le faschoient de leur chanson.*

*Mais quoy, Magny, nous mesmes hommes  
Parfaicts de tous poincts nous ne sommes.*

*Belaud n'estoit point de ces chats,  
Qui nuit & iour vont au pourchas,  
N'ayant soucy que de leur panse :  
Il ne faisoit si grand' despense,  
Mais estoit sobre à son repas,  
Et ne mangeoit que par compas.  
Aussi n'estoit-ce sa nature  
De faire par tout son ordure,  
Comme vn tas de chats, qui ne font  
Que gaster tout par ou ilz vont :  
Car Belaud, la gentile beste,  
Si de quelque acte moins qu'honneste  
Contrainct possible il eut esté,  
Auoit bien ceste honnesteté  
De cacher deffous de la cendre  
Ce qu'il estoit contrainct de rendre.*

*Belaud me seruoit de ioüet,  
Belaud ne filoit au rouët,  
Grommelant vne letanie  
De longue & fascheuse harmonie,  
Ains se plaignoit mignardement  
D'un enfantin myaudement<sup>en</sup>.*

*Belaud (que i'ayé souuenance)  
Ne me feit onq' plus grand' offense  
Que de me réveiller la nuit,  
Quand il entr'oyoit quelque bruit  
De rats qui rongeoient ma paillasse :  
Car lors il leur donnoit la chasse,  
Et si dextrement les happoit,  
Que iamais vn n'en eschappoit.*

*Mais las, depuis que ceste fiere  
Tua de sa dextre meurtriere  
La seure garde de mon corps,  
Plus en feureté ie ne dors :  
Et or', ô douleurs nompareilles!  
Les rats me mangent les oreilles :*



*Mesmes tous les vers que i'escriis,  
Sont rongez de rats & souris.*

*Vray'ment les Dieux sont pitoyables  
Aux pauvres humains miserables,  
Toujours leur annonçant leurs maux,  
Soit par la mort des animaux,  
Ou soit par quelque autre presage,  
Des cieus le plus certain message.*

*Le iour que la seur de Cloton  
Ravit mon petit Peloton,  
Je dis, i'en ay bien souvenance,  
Que quelque maligne influence  
Menassoit mon chef de la hault,  
Et c'estoit la mort de Belaud :  
Car quelle plus grande tempeste  
Me pouuoit fouldroyer la teste?*

*Belaud estoit mon cher mignon,  
Belaud estoit mon compagnon  
A la chambre, au liç, à la table,  
Belaud estoit plus accointable  
Que n'est vn petit chien friand,  
Et de nuict n'alloit point criand  
Comme ces gros marcoux terribles,  
En longs miaudemens horribles :  
Aussi le petit mitouard  
N'entra iamais en matouard :  
Et en Belaud, quelle disgrace!  
De Belaud s'est perdue la race.*

*Que pleust à Dieu, petit Belon,  
Que i'eusse l'esprit assez bon,  
De pouuoir en quelque beau style  
Blasonner ta grace gentile,  
D'un vers aussi mignard que toy :  
Belaud, ie te promets ma foy,  
Que tu viurois, tant que sur terre  
Les chats aux rats feront la guerre.*

---

## EPITAPHE DE L'ABBÉ BONNET.

*Cy giſt Bonnet, qui tout ſçauoit,  
Bonnet, qui la pratique auoit  
De tous les ſecrets de nature,  
Dont il parloit à l'auenture,  
Car il eut ſi ſubtil eſprit,  
Qu'onq' il n'en leut vn ſeul eſcript.*

*Bonnet ne leut onq' en ſa vie  
Vn ſeul mot de philoſophie,  
Et ſi en ſçauoit, ce diſ-on,  
Plus qu'Ariſtote, ny Platon.*

*Bonnet fut vn Docteur ſans tiltre,  
Sans loy, paragraphe, & chapitre.  
Bonnet auoit leu tous auteurs,  
Fors poètes & orateurs :  
D'hiſtoires, & mathematiques,  
Et telles ſciences antiques,  
Il ſ'en mocquoit : au demeurant  
De rien il n'eſtoit ignorant.  
Mais ſa ſcience principale  
Eſtoit vne occulte Caballe,  
Qui n'auoit rien de defendu,  
Car on n'y euſt rien entendu.*

*Bonnet entendoit la Magie  
Auſſi bien que l'Aſtrologie :  
Bonnet le futur prediſoit,  
Et de tout preſages faiſoit,  
Sur mutations de provinces,  
Sur guerres, & ſur morts de princes :  
Mais il n'eut onques le ſçauoir  
De pouoir la ſienne prenoir.*

*Bonnet ſçeut la langue Hebraïque  
Auſſi bien que la Caldaique,*

*Mais en Latin le bon Abbé  
N'y entendoit ny A, ny B.  
Bonnet auoit mis en vſage  
Vn barragouin de langage  
Entremeflé d'Italien,  
De François, & Sauoyſien.*

*Bonnet fut de l'Academie  
De ceux qui ſouſſent l'Alchumie<sup>ee</sup>,  
Et auoit ſouſlé tout ſon bien,  
Pour multiplier tout en rien.  
Bonnet ſçauoit donner au verre  
La couleur d'une belle pierre :  
Bonnet ſçauoit vn grand theſor,  
Bonnet ſçauoit vn fleuve d'or,  
Et auoit trouué des minieres  
De metaulx de toutes manieres.*

*Bonnet auoit deux pleins tonneaux  
De bagues, de pierres, d'anneaux,  
D'or en maſſe, & parloit ſans ceſſe  
De ſes biens, & de ſa richeſſe.  
Bonnet eſtoit de tous meſtiers,  
Bonnet frequentoit les monſtiers,  
Et touſiours barbottoit des leures.  
Bonnet ſçauoit guerir des fiebures  
Par billets au col attachez ;  
Bonnet deteſtoit les pechez,  
Mais en proces, & playdoirie  
C'eſtoit vne droite Furie.  
Bonnet fut cholere & mutin,  
Bonnet reſembloit vn Lutin,  
Qui va, qui tourne, qui tracafſe  
Toute la nuit parmy la place.*

*Bonnet portoit barbe de chat,  
Bonnet eſtoit de poil de rat,  
Bonnet fut de moyen corſage,  
Bonnet eſtoit rouge en viſage,  
Auecques vn œil de ſuret,  
Et ſec comme vn haran foret :*

*Bonnet eut la teste pointuë,  
Et le col comme vne tortuë.*

*Bonnet s'accoustroit tous les iours  
De deux soutanes de velours,  
Et ne changeoit point de vesture  
Pour le chault, ny pour la froidure.  
Bonnet estoit tousiours crotté  
En hyuer, & poudreux l'esté :  
Et tousiours traynoit par la rue  
Quelque semelle découluë.*

*Bonnet, soit qu'il pluſt ou feist beau,  
Portoit tousiours vn vieux chappeau,  
Et ne porta, tant fuſt grand' feſte,  
Qu'apres ſa mort bonnet en teſte :  
Bref, ce Bonnet fut vn Bonnet,  
Qui iamais ne porta bonnet.*

*Bonnet alloit ſur vne mule  
Auſſi vieille, que pape Iule,  
Accompagné d'un gros vallet  
Tousiours crotté iuſq'au collet,  
Auec la bride & couuerture  
Digne d'une telle monture.*

*Bonnet pour la chambre veſtoit  
Vne chamarre, qui eſtoit  
De peau de loup. Quant à ſa table  
Il vſoit pour mets delectable  
D'oignons tous cruds, & de porreaux,  
Et tousiours il ſentoit les aulx :  
Les aulx eſtoient le muſq' & l'ambre,  
Dont Bonnet parfumoit ſa chambre.*

*Bonnet beuuoit grec & latin,  
Bonnet ſ'en yuroit au matin  
Pour tout le iour, & apres boyre  
Bonnet ſ'en vouloit faire croyre.*

*Bonnet en tout ſe cognoiſſoit,  
Bonnet de tous mauix gueruiſſoit,  
Et ſi n'vſoit que d'eau de vie :  
Mais la mort, qui en eut enuie,*

*Tellement ses forces raut,  
Que son eau rien ne luy seruit.*

*Bonnet faisoit mille trafiques,  
Bonnet sçauoit mille pratiques  
En proces : & les plus famez,  
De ces courtisans affamez,  
En matiere de benefices  
Pres de luy n'estoient que nouices.*

*Pour bien emboucher vn tesmoing,  
Et pour bien s'ayder au besoing  
D'une vieille lettre authentique,  
Pour trouuer quelque tiltre antique,  
Pour rendre vn proces eternal,  
Pour faire vn ciuil criminel,  
Et pour donner vne trauerse  
Au droit de sa partie aduerse,  
Pour estonner de son caquet  
Vn iuge, vne court, vn parquet,  
Pour faire vne importune instance,  
Pour appeller d'une sentence,  
Pour cognoistre cela qui poingt,  
Et pour soudain prendre le point  
De quelque matiere profonde,  
Il n'estoit qu'un Bonnet au monde.*

*Vray est, qu'on luy feit maint exces,  
Mais il gagna tous ses proces :  
Et fut Bonnet tant habile homme,  
Qu'onq' ne perdit en court de Romme,  
Ou fust à droit, ou fust à tort,  
Proces, si-non contre la mort :  
Dont encores il se lamente  
(Ce croy-ie) deuant Rhadamante :  
Mais Bonnet aura beau crier,  
S'il peut Rhadamante plier.*

---

## A BERTRAN BERGIER,

POETE DITHYRAMBIQUE<sup>11</sup>.

*Pour auoir songé en Parnase,  
Et humé de l'eau de Pegase,  
Ascree en vn moment fut faict  
De bouuier, poëte parfait :  
Montrant que la seule nature,  
Sans art, sans trauail, & sans cure,  
Fait naistre le poëte, auant  
Qu'il ayt songé d'estre sçauant.  
Bergier, qui as l'experience  
De ceste gaillarde science,  
Ce qu'Ascree a chanté de soy,  
Tu le peulx bien chanter de toy,  
Et plus : car sans l'eau crystaline  
De la fontaine Cabaline,  
Et sans le mont deux fois cornu  
Tu es poëte deuenue.  
Ton ame estant eguillonnee  
D'une fureur Apollinee,  
Te fait, & ne sçait-on comment,  
Naistre poëte en vn moment.  
Ta bouche des Dieux interprete  
Sans mascher le laurier prophete,  
Nous découure les haults secrets  
De leurs mysteres plus sacrez.  
Tu ne prins onques fantasie  
De lire aucune poësie,  
Soit de ce temps, soit de iadis,  
Et si fais des vers plus que dix.  
Tu ne sçais que c'est de mesures,  
D'apostrophes, ny de cesures,*

*Ny de ces preceptes diuers  
Qui monstrent à faire des vers :  
Aussi les vers du temps d'Orphee,  
D'Homere, Hesiode, & Musee,  
Ne venoient d'art, mais seulement  
D'un franc naturel mouuement.  
Les Bergiers, avec leurs musettes,  
Gardans leurs brebis camusettes,  
Premiers inuenterent les sons  
De ces poetiques chansons.  
Depuis geinant tel exercice  
Soubs un miserable artifice,  
Ce qu'auoient de bon les premiers,  
Fut corrompu par les derniers.  
De là vindrent ces Eneides,  
Et ces fascheuses Thebaldes,  
Ou n'y a vers sur qui ses dois  
On n'ayt rongé plus de cent fois.  
Mais toy Bergier de franc courage,  
Qui tiens encor du premier aage,  
D'un tel mors tu n'as point bridé  
Ton esprit librement guidé :  
Ains comme on voit dans la carriere  
Lors qu'on déboucle la barriere,  
Le cheual au cours s'elancer,  
Pour ses compaignons deuancer,  
Ta Muse de fureur guidee,  
Volant à course débridee  
A laissé loing derriere soy  
Ceux qui sont partis deuant toy.  
D'un cours plus leger que la foudre  
Tu leur as mis aux yeux la poudre,  
Nous monstrant d'un trac non batu,  
Le vray sentier de la vertu.  
Premier tu feis des dithyrambes,  
Lesquelz n'auoient ny pieds, ny iambes,  
Ains comme balles, d'un grand sault  
Bondissoient en bas & en hault.*

*Tu dis maintes gayeres forniettes,  
Sur le bruit que font les sonnettes,  
Accordant au vol des oyseaux,  
Les horloges, & leurs appeaux.  
Après en rimes heroïques  
Tu feis de gros vers bedonniques,  
Puis en d'autres vers plus petis  
Tu feis des hachi-gigotis.  
Ainsi nous oyons dans Virgile,  
Galoper le courfier agile,  
Et les vers d'Homere exprimer,  
Le flo-flotement de la mer.  
Que diray-je des autres graces,  
Que les Dieux comme à pleines tasses  
Ont versé dessus toy, à fin  
D'en faire un chef d'œuvre divin?  
Tu as au chef tant de ceruelle,  
Qu'une autre Minerue nouvelle  
Pourroit naistre de ton cerueau,  
Comme d'un Jupiter nouveau.  
Mais ceste barbe venerable,  
Mais ce graue port honorable,  
Qui d'Auguste a ie ne sçay quoy,  
Ne sont-ils pas dignes d'un Roy?  
Si les Roys auoient cognoissance  
De toy, & de ta suffisance,  
Sans toy ilz ne prendroient repas,  
Et sans toy ne feroient un pas.  
Car quand il te plaist de bien dire,  
Tu dis mille bons mots pour rire,  
Serenant de ton front ioyeux  
Tout soing & chagrin ennuyeux.*

---



## EPITAPHE D'VN FLAMBEAV.

*Passant, ce malheureux tumbeau  
Cque les cendres d'un Flambeau  
N'agueres pire que la flamme  
Que songea la Troienne Dame,  
Qui en effroyables abbois  
Finit sa miserable voix :  
Pire que la torche ennemie,  
Qui dessus la ville endormie,  
Au milieu du chœur Orgien,  
Trahissoit le mur Phrygien :  
Pire que la lampe homicide  
De celui, qui dedans Elide,  
Gallopant sur vn pont d'airain,  
Contrefaisoit le Souuerain.*

*Flambeau dont la flamme animee  
Auoit toute France allumee,  
Flambeau, ce croy-ie, qui eust or'  
Embrazé tout le monde encor'  
Si le ciel d'un soudain orage  
N'eust esteint l'ardeur de sa rage,  
L'abyssant au centre odieux,  
Avec les ennemis des Dieux :  
Ou ceste malheureuse torche,  
Des fureurs la plus fine emorche,  
Sert encor' de flambeau qui luit  
Es mains des filles de la Nuit.*

*Flambeau plus noir, que ceulx qu'on porte  
Autour d'une charrongne morte :  
Flambeau forcier, flambeau fatal,  
Pire que le tison natal  
De Meléagre, & pire encores  
Que le feu violeur, qui ores*

*Sacrilegement furieux  
Saccage les temples des Dieux,  
Or' attize au foyer des villes  
Le brazier des guerres civiles.*

*Flambeau pire que tous ceulx-là,  
Dont le Picard void ça & là  
Darder les flammes enragees  
Sur ses bourgades saccagees.  
Flambeau puant, flambeau fumeux,  
Flambeau pétillant, & gommeux,  
Flambeau oingt de poix, & de soulfhre  
Emprunté du stygieux goulphre :  
Flambeau secret, flambeau mutin,  
Flambeau plus ardent au butin,  
Qu'une fiere & cruelle armee  
Au sac d'une ville enflammee.*

*Flambeau du soulfhre plus amy,  
Que le feu forcenant parmy  
La poiadrine Sicilienne,  
Ou la poussiere Thracienne :  
Ny que le traict Olympien,  
Dont le marteau Cyclopien  
Arme la punissante dextre  
A lancer les fouldres addextre :  
Ny que le boulet furieux,  
Dont l'Aleman industrieux  
Par son canon espouantable  
Rendit le tonnerre imitable :  
Flambeau pire que le brandon  
De la mere de Cupidon,  
Flambeau, peur des chastes familles,  
Flambeau, peste des ieunes filles,  
Plus furieux que cestuy-là,  
Qui la Sœur de Caune brusla,  
Ny que l'ardeur impetueuse,  
Qui rendit Myrrhe incestueuse,  
Ny que le feu demesuré,  
Qui d'un desir denaturé*

*Concent en la Royne de Crete  
Du taureau l'amour indiscrete.*

*Ce Flambeau, quand plus il ventoit,  
D'autant plus sa force augmentoit,  
Voyre fut de telle nature,  
Qu'en l'onde il eust pris nourriture,  
Tellement il estoit armé  
D'un feu fatalement charmé.*

*Sa fureur pour un temps caches  
Sembloit quelque peu relaschee,  
Mais depuis, que d'un nouveau feu  
A dextre esclairer on a veu  
Iuppiter dardant ses tempestes  
Sur tant de miserables testes,  
Ce Flambeau demy languissant  
S'estoit fait plus fort & puissant:  
Flambeau, dont les mortes flammesches  
Maintenant allument les mesches,  
Qui esclairent au noir seiour,  
Ou iamais n'esclaire le iour.*

*Va donques Flambeau de Furie,  
Va exercer ta seigneurie,  
Au plus creux du goulphre beant,  
Sur quelque fouldroyé geant,  
Puis que iadis d'un tel college  
Tu feus le Flambeau sacrilege.*

*Flambeau des enfers enuoyé,  
Flambeau par les cieulx fouldroyé,  
Ores ta flamme est inutile :  
Mais quiconques fut le Perile,  
Qui t'alluma dedans Paris,  
Il eut faulte d'un Phalaris.*

---

CONTRE VNE VIEILLE<sup>re</sup>.

*Vieille plus vieille que le monde,  
 Vieille plus que l'ordure immonde,  
 Vieille plus que la Fieure blesme,  
 Et plus morte que la Mort mesme,  
 Plus que la Fureur furieuse,  
 Et plus que l'Ennie enuieuse :*

*Tu es vne attise-querelle,  
 Tu es forcierre, & maquerelle,  
 Tu es hypocrite, & bigotte,  
 Et tousiours ta bouche marmotte  
 Je ne sçay quoy : tu es au reste  
 Plus dangereuse que la peste.*

*Pour blesser vne renommee  
 Avec ta langue enuemieue,  
 Pour diffamer tout vn lignage,  
 Pour troubler tout vn voyfnage,  
 Vn royaume, vne seigneurie ,  
 Il ne fault point d'autre Furie.*

*Et toutefois, vieille Gorgone,  
 Toutefois, vieille Tyfiphona,  
 Tu oses bien porter enuie  
 Aux doux passetemps de ma vie,  
 Et n'as honte, vieille prestresse,  
 De t'accoster de ma maistresse.  
 Tousiours, vieille, tu la conseilles,  
 Tousiours tu luy souffle' aux oreilles  
 Quelque charme, pour en son ame  
 Esteindre l'amoureuse flamme,  
 Et pour empescher que la belle  
 Ne m'ayme, comme ie fais elle.*

*Tu luy proposes l'infamie  
 D'une faulxe langue ennemie,  
 La honte de son parentage;*

*La perte de son mariage,  
Et mil' autres maulx, qui arriuent  
A celles qui l'amour ensuyuent.  
Puis vsant d'une autre finesse,  
Tu viens à blasmer la ieunesse,  
Et luy dis de nous autres hommes,  
Que pour la plus grand' part nous sommes  
En amours de leger courage,  
Mais les plus ieunes d'auantage.  
Lors tu mets en ieu quelque Moyne,  
Ou quelque monsieur le Chanoyne,  
Qui a force ducats en bourse,  
Ou il y a plus de ressource  
Qu'en ces prodigues de gambades,  
Qui ne donnent que des aubades.  
Ainsi avecques mille ruses  
La simplicité tu abuses  
De ces pauvres filles craintiues :  
Mais celles qui sont plus retiues  
A tes deuotes remonstrances,  
Plus horriblement tu les tances.  
Tu les menaces d'une mere,  
D'un frere, d'un oncle, d'un pere,  
Si les pauvreilles n'abandonnent  
Ces amoureux, qui rien ne donnent,  
Et puis s'en vantent par la ville,  
S'ilz trouuent quelque mal'-habile.  
Tu leur dis, qu'elles sont charmees,  
Et qu'elles ne sont point aymeas,  
Semant dedans leur fantasie,  
Vne graine de ialousie,  
Qui empoisonne les pensees  
De ces chetiues insensées.  
Tu dis, que tu sçais la maniere  
De rendre vne ame prisonniere,  
Ou de la rendre desliée,  
S'il luy fasche d'estre oubliée,  
Et que pour monstrier ta science*

*Tu en feras l'experience.  
Et vrayment, vieille enchanteresse,  
Papperçoy bien que ma maistresse  
Ne me faiſt plus ſi bonne chere  
Qu'elle ſouloit, & que legere  
Elle retire ſa penſee  
De qui ne l'a point offenſee.  
Mais ie ne m'en donne merueille,  
Veu que tu es la nompareille  
En toutes manieres de charmes,  
Et que ſouuent de telles armes  
Tu as gaſté mainte famille,  
Et ſeduit mainte pauvre fille.  
Tu peulx deſtourner en arriere  
Du ciel la courſe couſtumiere,  
Tu peulx enſanglanter la Lune,  
Tu peulx tirer ſoubs la nuit brune  
Les vmbres de leur ſepulture,  
Et faire force à la nature.  
Tu peulx faire, ſi bon te ſemble,  
Que ſoubs tes pieds la terre tremble,  
Que les fleuves contre leur ſource  
Tournent la bride de leur courſe,  
Et que les arbres des montaignes  
Deſcendent au bas des campagnes.  
Ores tu marches ſolitaire  
Parmy l'horreur d'un cimetière,  
Or' autour d'une croix celee  
Tu guides toute eſcheuelee  
Le bal que la Sorciere meine  
Le dernier iour de la ſemaine.  
Par toy les vignes ſont gelees,  
Par toy les plaines ſont greſlees,  
Par toy les arbres ſe dementent,  
Par toy les laboureurs lamentent  
Leurs bledz perdus, & par toy pleurent  
Les bergers leurs troupeaux qui meurent.  
Tu peulx faire tout ce dommage,*

*Et peulx encores d'auantage :  
 Mais pour esteindre dans vne ame  
 L'ardeur d'une amoureuse flamme,  
 Tu n'as recepte plus certaine,  
 Que ton regard, & ton haleine.*

---

### ELEGIE AMOVREVSE.

*Si vostre esprit, qui de son origine  
 Tesmoigne assez la nature diuine  
 Par les discours que faict diuinement  
 Vostre celeste & parfait iugement,  
 Ne cognoissoit combien sont noz pensees  
 De passions diuerses offensees,  
 Et par sur tout de ceste affection  
 Qui vient d'aymer vne perfection,  
 Je m'estendrois par plus longue escripture  
 Sur le pouuoir, sur la cause & nature,  
 Sur les effets & la diuerse fin  
 De cest amour tant humain que diuin.*

*Mais cognoissant combien sont telles choses  
 Diuinement en nostre esprit encloses,  
 Je laisseray cest argument choisir  
 Aux plus sçauans, & aux plus de loisir :  
 Me contentant seulement de vous dire  
 Ce que ie puis de mon amour escrire  
 Natuement, sans art & fiction,  
 Comme sans art est mon affection.*

*Cognoissant donc combien est indomtable  
 De cest amour la force ineuitable,  
 Mesmes trouuant vn si digne subiect  
 Comme celuy, qui m'a seruy d'obiect,  
 Vous iugerez mon amour estre telle,*

*Veu que l'amour vient de la chose belle.  
 Si ce n'estoit que ie crains d'offenser  
 En vous louant, le modeste penser  
 Qui ne vous laisse ouir vostre merite,  
 Et vous faict plus que vous mesmes petite,  
 Je ne dirois vostre race & grandeur,  
 Puis que le ciel vous a donné tant d'heur  
 Plus que cela, mais bien la bonne grace  
 Qu'on void reluire en vostre belle face,  
 Vostre douceur, vostre humble priuauté,  
 Et vostre esprit plus beau que la beauté :  
 Perfections d'un chacun estimees,  
 Mais plus de moy que de tout autre aymees,  
 Par un instinct naturel, qui me faict  
 Cognoistre en vous de vous le plus parfait.*

*Et s'il vous semble en cela que ie face  
 Aucune erreur, ie vous supply de grace  
 Considerer, que seul ie ne suis pas  
 Que telle erreur a pris en ses appas :  
 S'il fault qu'erreur vne chose on appelle  
 Qui de soy-mesme est toute bonne & belle,  
 Par qui tout est, sans qui rien ne seroit,  
 Et sans laquelle icy ne se feroit  
 Rien de vertu, ne digne de memoire.  
 Et que doit-on plus priser que la gloire?*

*Je ne pretens pour cela toutefois  
 (Bien que d'amour les equitables loix  
 Veuillent qu'amour par amour on compense)  
 Vous obliger vers moy de recompense.  
 Ce que de vous ie desire & pretens,  
 Pour l'amitié, pour la longueur du temps,  
 Que j'ay tasché de vous faire seruice,  
 C'est seulement, Madame, que ie puisse  
 (Si autre bien ie ne puis defferuir)  
 De vostre gré vous aymer & seruir.*

*Vous pouuez bien, Madame, & ma Deesse,  
 Vous pouuez bien commander que ie cesse  
 De vous hanter, de vous parler, & voir,*



*Mais vous n'avez, & ie n'ay le pouvoir  
De commander à mes desirs en forte,  
Que mon amour ne soit toujours plus forte.*

*Si vous pouvez voz graces vous offer,  
De vous aymer vous pouvez m'exempter :  
Mais si du ciel le vouloir immuable  
Pour voz vertus vous a fait tant aymable,  
Quelle raison au'ous", quant à ce point,  
De commander qu'on ne vous ayme point?*

*Permettez donc, ie vous supply, Madame,  
Permettez moy que vostre ie me clame,  
Que ie vous ayme, & porte dans mon cueur :  
Ou s'il vous plaist, pour m'user de rigueur,  
Me commander, que tel ie ne demeure,  
Commandez moy ensemble que ie meure.*

## LA COVRTISANNE REPENTIE,

DV LATIN DE P. GILLEBERT.

*Retirez-vous amoureuses pensees  
Des faulx plaisirs de Venus offensees,  
Et toy qui es le pere du soucy,  
Cruel Enfant, retire toy aussi.*

*Retirez vous ourdisseurs de finesse,  
Propos flatteurs, qui gastez la ieunesse,  
Larmes, souspirs, nostre plus grand sçauoir,  
Subtilz appas pour les fols decevoir :  
Retirez vous, petites mignardises,  
Et vous, du liâ folastres gaillardises,  
Et tout cela, que par art feminin  
Amour destrempe au miel de son venin.*

*Adieu, adieu, vous qui m'avez aymee,  
 Et qui m'avez surmonté defarmee :  
 Adieu, troppeau affronteur bien instruit,  
 Troppeau Romain, qui la grand' louue suit.  
 D'un long adieu, adieu donc, mes complices,  
 Qui vieillissez au boubier de voꝝ vices,  
 Qui maintenant sur la fleur de voꝝ ans  
 De toutes pars ceintés de courtisans,  
 Vous assemblez par leur sottie largesse  
 Iniustement vne faulse richesse,  
 Ou qui gaingnez, ó miserable gaing !  
 A tous venans nuict & iour vostre pain.*

*Je ne veulx plus, pour tels loyers acquerre,  
 Gagner la souldie en l'amoureuse guerre :  
 Je ne veulx plus ces finesse brasser,  
 Je ne veulx plus les amans enlacer,  
 Par tels appas, de promesses friuoles,  
 Ny pour l'argent donner belles paroles.*

*Par la cité, portant dessus le front  
 Le fein martel, ie n'iray comme vont,  
 Quand la fureur les a fait plus malades,  
 Du dieu Bacchus les vineuses Mænades.  
 Je laisse là tous ces sifflets menus,  
 Sifflets tant bien des amoureux cognus :  
 Je ne veulx plus me pourmener en coche,  
 Marque iadis des Dames sans reproche,  
 Signe aujourdhuy des vices éfrontez,  
 Qui ont rendu noꝝ honneurs éhontez.*

*Rome, qui as veu de tes sept montaignes  
 Tout l'univers ployé sous tes enseignes,  
 Tu ne vois plus, pour ton plus grand bonheur,  
 Qu'un grand troppeau de filles sans honneur.  
 T'a point laissé Ilié la Vestale  
 De tant de maulx la semence fatale ?  
 Ou si tu tiens ces desirs vicieux  
 De celle-là, qui mise entre les Dieux  
 Pour celebrer ses festes impudiques,  
 Fait despouiller celles qui sont publiques ?*

*Tiendrois tu point, ô Romaine cité,  
De ton auteur ton impudicité,  
Qui enleua par publiques rapines  
Impuniment<sup>es</sup> les craintives Sabines?  
Mars te donna vn esprit belliqueur,  
Tu tiens d'Ilië à ceste heure le cueur :  
Les anciens ont adoré le pere,  
Et maintenant nous adorons la mere.  
Voyla le poinct de toute ma douleur,  
Voyla l'obiect de mon premier malheur,  
La liberté trop librement permise,  
Qu'impudemment tes vices ont acquise.*

*Adieu donc fards, dont mon visage est peingt,  
Boetes, ou sont les couleurs de mon teinct,  
Eaux, & empoix, dont la face on déguise,  
Croye, & Ceruse, & Biaque de Venise :  
Je prens de vous congé pour tout iamais,  
Je ne veulx plus me peindre deformais,  
Ains des icy abandonne l'vsage  
Du fard menteur, qui gaste le visage :  
De la beauté ie me veulx contenter,  
Que m'a voulu nature presenter,  
Et ne veulx plus, pour me faire plus belle,  
Changer par art ma forme naturelle.*

*Plus de pincette & miroir ie ne veulx :  
Adieu le soing de friser les cheveux,  
Eaux, & vnguens par lesquels on efface  
Taches, rougeurs, & rousseurs de la face :  
Ce qui deride, & plus estroittement  
Serre la peau deffous le vestement :  
Ce qui les dents conuertist en iuoivre,  
Et des sourcils la voulte rend plus noire :  
Ce qui les doigts crasseux, & mal polis,  
Change en couleur de roses, & de lis.*

*Adieu vous dy, ô vous herbes encore,  
Par qui le chef de iaune se colore :  
Drogues adieu, & adieu tout cela  
Par qui reuint mon poil, qui s'en alla :*

*Adieu encor' la caulte medicine,  
Qui m'a gardé de reclamer Lucine.*

*Adieu par qui s'échaufe la froideur,  
Adieu par qui se corrige l'odeur,  
Eaux de senteurs, musq', & ciuette, & ambre,  
Parfums du liâ, & parfums de la chambre :  
Le luth, le bal, & tout ce qui plaist mieux  
Soit du Petrarque, ou soit du Furieux.  
Adieu lyens, enchantemens, & charmes,  
Qui de nostre art sont les dernieres armes.*

*Adieu fenestre, & porte ou trop souuent  
J'ay amusé l'amoureux pourfuyuant,  
Porte cent fois, d'une main courroucée,  
Des fols amans en cholere poussee.  
Adieu sifflets, & petis bruits legers,  
Signes, qui sont mutuels messagers,  
Et tous les arts, dont la vieille rusee  
Sçait appaster la ieunesse abusée.*

*O bon Aduis, si tu es quelque Dieu,  
Le prens franchise en ton plus sacré lieu,  
Te presentant la despouille du vice,  
Comme nonnain vouée à ton seruice.  
J'apporte icy la cendre des plaisirs,  
Qui ont bruslé mes plus ieunes desirs,  
Et le mespris de tout cela qu'ameine  
Le faulx appas de ceste vie humaine :  
Affranchis donc mes esprits retenus  
Trop longuement sous les loix de Venns.*

*Et quand à vous, ô robbes Tyriennes,  
Robbes de soye, & perles Indiennes,  
Petis anneaux par l'oreille passez,  
Riches carcans à mon col enlancez,  
Pompeux habits, dont la molle richesse  
Fut le loyer de ma folle ieunesse,  
Ou soyez-vous par la flamme abolis,  
Ou au plus creux de l'onde enseuelis :  
Rien n'en demeure, & ne soit, moy bruslee,  
Flammesche aucune à mes cendres meslee.*

## LA CONTRE-REPENTIE,

DV MESME GILLEBERT.

*Si mon esprit, qui peult sortir dehors  
De ce qui n'est que prison de son corps,  
Suyuant tousiours sa trace coustumiere  
Recherche encor' la liberté premiere,  
Si le seiour d'un travail ocieux,  
Nourrissement des desirs vicieux,  
Réueille en moy la flamme accoustumee,  
Plus que deuant en mon cueur allumee,  
Pourquoy, hélas, d'un nœu si rigoureux  
Ay-ie lié mes ans plus vigoureux :  
Et pourquoy s'est la douceur de ma vie  
Dessous vn ioug si pesant afferuie ?  
Folle, pourquoy en lieu si reserré  
Dedans mon corps s'est mon cueur enterré,  
Si en moymesme estant enseuelie,  
Je suis encor' de la flamme assaillie ?  
Or adieu donc vaine captiuité,  
Qui serue tiens nostre pudicité,  
Pudicité sous miserable feinçæ  
D'un soing forcé honteusement contrainçæ.  
Mere d'Amour, suyuant mes premiers vœux,  
Dessous tes loix remettre ie me veulx,  
Dont ie voudrois n'estre iamais sortie,  
Et me repens de m'estre repentie.  
Car veu le soing, les trauaulx & dangers,  
Dont & par terre, & par flots estrangers  
Nous sommes ceinçs, veu la folle humaine  
Ambicieuse aux causes de sa peine,  
Ose-tu bien, ô rigoureux Censeur,  
De noz plaisirs corrompre la douceur ?*

Ose'-tu bien l'Amour nous interdire,  
Qui de noz maux le seul bien se peult dire?

Reposez donc aux champs Elysiens,  
Reposez vous esprits des anciens :  
Et tousiours soient de roses rougissantes,  
Et de beaux lis voz vrnes florissantes :  
Pour à bon droit auoir deisié  
Ce sain& troppeau à Venus dedié,  
Ce sain& troppeau de filles plus humaines,  
Tant reueré des Matrones Romaines.

Cypris ainsi, source de nostre sang,  
Entre les Dieux iadis trouua son rang.  
Et sçauex vous, qui l'a fai&te si grande?  
Cypris la belle estoit de nostre bande.  
Si Flore n'eust fait le peuple heritier  
De tant de biens gaingnez à ce mestier,  
Le peuple n'eust, pour la memoire d'elle,  
Par tant d'honneurs rendu Flore immortelle.  
Et toy, qui es nostre premier honneur,  
Romaine Iliê, à ce mesme bonheur  
T'appelle encor' ta martiale Rome,  
Qui de son sang l'origine te nomme.

Helas pourquoy allons-nous donc courant  
Après l'aduis du sot peuple ignorant?  
Pourquoy defend la loy mal equitable,  
Cela qui est sain&ement imitable?  
Pourquoy sont tant noz desirs ennemis  
De ce qu'aux Dieux les hommes ont permis?  
Pourquoy nous a la liberté rauie  
Ce faulx honneur, tyran de nostre vie?

Rome, seignons qu'on nous chasse d'icy,  
Soudainement tu te voyras aussi  
Abandonner, car ceste seule perte  
Pourra suffire à te rendre deserte :  
Soudain de toy l'estranger s'ensuira,  
D'y demeurer le moyne s'ennuira,  
Et de tes murs se rendra fugitiue  
Des courtisans la grand' troppe lasciuë.

*Je vous delaisse, & promez ne sentir  
D'or'enuant vn autre repentir.*

---

### LA VIEILLE COVRTISANNE.

*Bien que du mal, duquel ie suis attainte,  
Soit deormais tardie la complainte,  
Et qu'on ne doie imputer à raison  
Le repentir qui vient hors de saison :  
Si me plaindray-ie, & de mon inconstance  
Renouelant la vieille repentance,  
(Quoy que promis i'eusse de ne sentir  
D'or'enuant vn autre repentir)  
M'efforceray de soulager ma peine  
Par les souspirs d'une complainte vaine.*

*Peut estre encor que de mon souspirer  
Quelqu'un pourra quelque profit tirer,  
Et que mon mal, si bien on le contemple,  
Aux moins rusez pourra servir d'exemple :  
Recompensant par ce nouveau bienfaict,  
Si mieulx ne puis, mon antique forfaict.*

*Donques, à fin de mieulx faire cognoistre  
Tout mon malheur, venant mon âge à croistre  
Plus que mon sens, sur les douze ou treize ans,  
Estant nourrie aux delices plaisans,  
Que peult gouster vne fille legere  
Dessous la main d'une impudique mere,  
Pour ne laisser dessus l'arbre vieillir  
Ma belle fleur, ie la laissay cuillir,  
Non à quelqu'un, dont on deust faire compte,  
Et dont l'honneur peust amoindrir ma honte,  
Mais à vn serf : vn serfeut ce bonheur,*

*De trionfer de mon premier honneur  
Secrettement : car ma mere discrete  
Sceut bien tenir l'entreprise secrette.*

*Bien tost apres ie vins entre les mains  
De deux ou trois gentilz-hommes Romains,  
Desquelz ie fus aussi vierge rendue<sup>u</sup>,  
Comme l'auoy pour vierge esté vendue :  
De main en main ie fus mise en auant  
A cinq ou six, vierge comme deuant.*

*Depuis suiuant vne meilleure voye,  
D'un grand prelat ie fus faicte la proye,  
Qui chèrement ma ieunesse achepta,  
Comme pucelle : & si bien me traitta,  
Que ie deuins, voire en bien peu d'espace,  
Belle, en bon poinct, & de meilleure grace.*

*Dehors l'apprins à chanter & baller,  
Toucher le luth, & proprement parler,  
Vestir mon corps d'accoustrement propice,  
Et embellir mon teinct par artifice :  
Bref l'apprins lors sous bons enseignemens,  
De mon sçauoir les premiers rudimens :  
Car le prelat, duquel l'estoy l'amie,  
Voire duquel l'estoy l'ame demie,  
Le cueur, le tout, n'auoit autre plaisir,  
Que satisfaire à mon ieune desir.*

*Deux ou trois ans me dura ceste vie,  
Iusques à tant qu'il me prist vne enuie  
De la changer : comme on void bien souuent  
Trop grand plaisir se conuertir en vent,  
Et pour ne voir chose qui luy desplaïse,  
L'esprit humain se fascher de son aïse.  
O combien mal conuient la maïesté  
Auec l'amour<sup>u</sup> ! rien que la liberté  
Ne me faillloit : mais defaillant icelle,  
Me defaillloit toute chose avec elle.  
Ny les faueurs, ny les bons traitemens,  
Chaisnes, anneaux, & riches vestemens,  
De cent valets me voir estre honoree,*



*Et du seigneur à peu pres adoree,  
Estre nourrie en repos ocieux :  
Bref, s'il y a chose qui plaise mieulx,  
Quoy que lon feist ou dist pour me complaire,  
Rien ne pouuoit mon esprit satisfaire.*

*La liberté de pouuoir deuiser,  
D'aller en masque, & de se déguiser,  
Siffler de nuit par vne ialousie<sup>en</sup>,  
Faire l'amour, viure à sa fantaisie,  
Sans esprouuer la fascheuse prison  
De ne pouuoir sortir de la maison  
Sans vn valet, & sans congé du maistre  
N'oser monstrier le nez à la fenestre :  
Ce seul desir mon esprit chatouilloit,  
Ce seul ennuy mon repos travailloit,  
Et peu à peu d'une lente tristesse  
Décoloroit la fleur de ma iennesse.  
Ce que voyant celuy que ie seruoys,  
Pour se desfaire honnestement de moy,  
Feit par soubz main brasser vn mariage,  
Non sans vanter mes biens & mon lignage,  
Ma bonne grace, & mon honnesteté,  
Et par sur tout ma grande chasteté.*

*A ces appas se vint prendre vn ieune homme,  
Qui peu rusé aux fineses de Rome,  
Se tint heureux d'auoir tel bien trouué :  
Mais quand il eut à sa honte esprouué  
Ce que i'estoy, premierement il vse  
De grans rigueurs : puis d'une plus grand' ruse,  
Diffimulant son courage odieux  
Par beau parler, & par caresse d'yeux,  
Ores priant, ores d'une autre grace  
A la priere adioustant la menace,  
En peu de temps se gouuerna si bien,  
Qu'il se feit maistre & du sien, & du mien.*

*Robbes, ioyaux, meubles, & autres choses  
Plus chèrement en mes coffres encloses,  
Argent contant, argent à interest,*

*Tout fut leué sous vmbre d'un acquest.  
 Finablement se dressant vn voyage,  
 Mon bon espoux se met en equipage,  
 Se part de Rome, & sans parler à moy,  
 S'en alla rendre au seruice du Roy :  
 Ou il mourut, & depuis n'ouy onques  
 Parler de luy. En ce bel estat doncques  
 Je demuray sans faueur ne support,  
 Car mon Prelat, de malheur, estoit mort :  
 Et ne m'estoit de toute ma richesse  
 Rien demeuré qu'un petit de ieunesse.*

*Doncques m'aydant de moymesme au besoing,  
 Et reiettant toute vergongne au loing,  
 Pouure boutique, & faicte plus scauante,  
 Vous metz si bien ma marchandise en vante,  
 Subtilement affinant les plus fins,  
 Qu'en peu de temps fameuse ie deuins.*

*Lors me voyant par Rome assez connue,  
 Pour n'estre en ranc d'esgaldrine tenue<sup>aa</sup>,  
 De deux ou trois à poste ie me mis,  
 Lesquelz estoient mes plus fermes amis :  
 Et tous les mois me donnoient pour salaire  
 Vn chacun d'eulx trente escus d'ordinaire.*

*Je laisse icy à discourir comment,  
 Je me scauois gouverner dextrement  
 Auecques eulx, à l'un faisant careffe,  
 A l'autre vsant de plus grande rudesse,  
 Selon que d'eulx ie cognoissois le cueur  
 Se manier par douceur ou rigueur :  
 N'oubliant pas ceste commune ruse,  
 De contenter de quelque maigre excuse  
 Le mal-content : & sans aymer aucun,  
 Donner à tous le martel en commun<sup>aa</sup>.  
 Par ce moyen chacun se pensant estre  
 Plus fauorit, pour demeurer le maistre,  
 Comme à l'enuy, par presens achetoit  
 Ce qu'auoit moins à qui plus il coustoit.*

*C'estoit le bon, quand pour donner licence*

*A l'un des trois, les deux faisoient instance :  
Comme il auient, que pour chasser vn tiers,  
Les autres deux s'accordent volontiers.  
Lors ie disois, ou que sa laide face,  
Son poil roufseau, ou sa mauuaise grace,  
Plus que la mort me faschoient, toutesfois  
En le perdant, que ie perdois vn mois.*

*Eux donc ayans de me demander honte  
Vne faueur qui ne mettoit à compte<sup>ee</sup>,  
Se contentoient, pour garder amitié,  
D'y suppleer chacun pour la moitié.  
Ainsi iamais n'amoindrissoit ma rente,  
Et me restoit vne place vaquante,  
Dont ie scauois bien faire mon profit<sup>ee</sup>.*

*Aucunesfois ie prenois à credit,  
En leur presence, ou supposois des debtes.  
Conclusion, j'auois mille receptes,  
Pour leur tirer les quatrins de la main<sup>ee</sup> :  
Ores faignant de me faire nonnain,  
Ores parlant de quelque mariage,  
Ores de faire à Naples vn voyage,  
Ou à Venise, ou en quelque autre lieu,  
Et que bien tost ie leur dirois adieu.  
Aucunesfois ie me faisois enceinte,  
Ou me faignois de quelque fleur attainte,  
Et ce que peult vn artifice tel,  
Pour s'encherir ou pour donner martel.*

*Voyla comment ie traittois l'amy ferme,  
Lequel iamais ne failloit à son terme :  
Car les pendants, & les bracelets d'or,  
Les scoffions, & les chaifnes encor,  
Gands parfumez, robbes & pianelles,  
Garnels, bourats, chamarres, caparells<sup>ee</sup>,  
Liâs de parade, & corames dorez,  
Sauons de Naple', & fards bien colorez,  
Miroers, tableaux ou j'estois en peinture,  
Masques, banquets, & coches de vedure<sup>ee</sup>,  
Et s'il y a de consumer le bien;*

*Autres moiens, n'estoient comptez pour rien.*

*Que diray plus? j'auois mille pratiques :*

*Car tout cela qui s'achepte aux boutiques,*

*Ne coustoit rien, & mesme le boucher*

*Le plus souuent estoit payé en chair :*

*Iusqu'aux faquins (si l'honneur me dispence*

*De dire ainfi) j'espargnoy la despence :*

*Car tout l'argent des honnestes amis,*

*Pour mettre en banque, en reserue estoit mis.*

*J'auoy de plus quelque nuit la sepmaine,*

*Qui m'estoit franche : & lors ie mettois peine,*

*De pratiquer quelque nouvelle amour,*

*Et ne passois inutile vn seul iour.*

*A cest effect ie tenoy pour fantesque<sup>100</sup>*

*Vne rusée & vieille Romanesque,*

*Qui descourrant quelque ieune emplumé,*

*Auant qu'il fust de mon fait informé,*

*Trouuoit moyen de faire l'entreprise*

*Secrettement, & comme bien apprise,*

*N'oublioit pas de prendre auant la main,*

*Disant comment j'estoy de sang Romain,*

*Et que j'estoy femme d'un gentilhomme,*

*Lequel pour lors estoit banny de Romme.*

*Voyla comment ie traittoy l'estranger :*

*Mais par fus tout ie craignoy le danger*

*Des escroqueurs, ne me tenant mocquee,*

*Si-non alors que j'estoy escroquee :*

*Ce qui causoit que moins ie m'adreffois*

*A l'Espagnol, qu'au liberal François :*

*Doulce, courtoise, humaine, quant au reste,*

*Mais ce pendant fuyant plus que la peste*

*Ces ieunes gens, lesquels sans desbourcer,*

*A tous propos pour beaux veulent passer,*

*Nous pensant bien payer d'une gambade,*

*D'une chanson, d'un luth, ou d'une aubade :*

*Ce qui nous trompe, & fait que bien souuent*

*Nous nous trouuons les mains pleines de vent.*

*J'auois aussi vne soingneuse cure*

*De n'endurer sur mon corps vne ordure :*  
*De boire peu, de manger sobrement,*  
*De sentir bon, me tenir proprement,*  
*Fust en public, ou fust dedans ma chambre :*  
*Ou l'eau de nasse, & la ciuette, & l'ambre,*  
*Le linge blanc, le pennache euentant,*  
*Et le sachet de pouldre bien sentant,*  
*Ne manquoient point : sur tout ie prenoy garde*  
*(Ruse commune à quiconque se farde)*  
*Qu'on ne me peust surprendre le matin.*  
*Bref, tout cela qu'enseigne l'Aretin,*  
*Le le sçauoy : & sçauoy mettre en œuvre*  
*Tous les secrets que son liure descœuvre<sup>101</sup> :*  
*Et d'abondant mille tours incogneus,*  
*Pour esueiller la dormante Venus<sup>102</sup>.*

*Pestoy pourtant en mes propos honnestes,*  
*Et ne faisois à tout le monde feste,*  
*Legerement caressant vn chacun :*  
*Pauoy pour tous vn entretien commun,*  
*Et de façons graument asseurees,*  
*Sçauoy fort bien encherir mes denrees.*  
*De la vertu ie sçauoy deuiser,*  
*Et me sçauoy tellement déguiser,*  
*Que rien qu'honneur ne sortoit de ma bouche :*  
*Sage au parler, & folastre à la couche.*  
*Aussi void-on qu'un propos vicieux,*  
*Plus que le vice est souuent odieux<sup>103</sup> :*  
*Et que rien tant que vertu n'est aymable,*  
*Ou ce qui est à la vertu semblable.*

*Chacun se flatte en son affection,*  
*Ou il cognoist quelque perfection :*  
*Et ne peult bien la Dame estre estimee,*  
*Que lon cognoist indigne d'estre aymee :*  
*Tant la vertu plaist en celles qui l'ont,*  
*Si non au cueur, pour le moins sur le front.*

*Par telz moiens l'acquis faueur en Rome,*  
*Et ne se fust estimé galant homme,*  
*Qui n'eust eu bruit de me faire l'amour.*

*Au demeurant, fust de nuit ou de iour,  
 Je ne craignois d'aller sans ma patente,  
 Car i'estois franche, & de tribut exempte.  
 Je n'auois peur d'un gouuerneur fascheux,  
 D'un barifel, ny d'un Sbirre oultrageux<sup>100</sup>,  
 Ny qu'en prison lon retint ma personne,  
 En court Sauelle<sup>100</sup>, ou bien en tour de Nonne :  
 N'ayant iamais faulte de la faueur  
 D'un Cardinal, ou autre grand seigneur,  
 Dont on voyoit ma maison frequentee :  
 Ce qui faisoit que i'estois respectee,  
 Et que chacun craignoit de me fascher,  
 Voyant pour moy les plus grands s'empescher.*

*Six ou sept ans ie feis ce beau mesnage :  
 Ayant passé le meilleur de mon aage  
 En ces plaisirs, (si plaisir fault nommer  
 Vn peu de doulx meslé de tant d'amer)  
 Car quel plaisir, hélas, me pouuoit-ce estre,  
 Bien que ie prinssé à dextre & à senestre,  
 D'auoir soubmis mes membres éhontez  
 A l'appetit de tant de voluntez?  
 Et d'imiter le viure d'une beste,  
 Pour m'enrichir par vn gain deshonneur?  
 Et d'endurer d'un amant furieux  
 Mille desdaings, & mots iniurieux?  
 De supporter vne aisselle suante,  
 Vn nez punais, vne bouche puante,  
 Vne sottise, & perdre à tous propos,  
 Pour vn martel, & repas & repos?*

*Outre la peur (geine perpetuelle)  
 D'une verolle, ou d'une pellarelle<sup>100</sup>,  
 Et tout cela dont se trouue heritier,  
 Qui longuement exerce tel mestier :  
 Car quant au soing ou chacune se fonde,  
 De se farder, de se faire la blonde,  
 De se friser, de corriger l'odeur,  
 Serrer la peau, réchauffer la froideur,  
 Je n'en dy rien, pour estre telle peine*

*Commune encor à la dame Romaine.  
 O bien heureuse & trois & quatre fois,  
 Qui n'est sugette à si penibles loix !  
 Ce fut pourquoy vne sepmaine sainte,  
 Estant pour lors ma conscience attainte  
 D'un saint remords, que quelque bon Dæmon  
 Me fait sentir au milieu d'un sermon,  
 Sans y penser soudain ie me dispose  
 Faire de moy vne metamorphose :  
 Et de changer mon lascif vestement,  
 En vn deuot & saint accoustrement.  
 Ce que ie feis : & deuis conuertie<sup>107</sup>,  
 Donnant deslors vne grande partie  
 De mes tresors. à la religion :  
 Ou tost apres changeant d'opinion,  
 Je me trouuay à mal party rangee,  
 Et plus d'habit que de vouloir changee.  
 Donc inhabile au seruice de Dieu,  
 L'abandonnay de bonne heure le lieu :  
 Et retournant d'ou ie m'estoy partie,  
 Me repenty de m'estre repentie.  
 Ainsi tournée à mon premier mestier,  
 Pour regagner tout cela qu'au monstier  
 L'auoy laissé, i'ouure l'escolle au vice,  
 Et commençay d'un plus grand artifice  
 Qu'au parauant, à dresser mes appas,  
 Et retenter les amoureux combats,  
 Ou ie r'acquis d'un vtile dommage,  
 Tout le perdu, & beaucoup d'auantage.  
 Adonc ie vins en reputation :  
 Et prins deslors telle presumption,  
 De grands seigneurs me voyant courtiſee,  
 Que mon mespris me rendit mesprisee.  
 Je tais icy pour mon premier bon heur,  
 Du trente & vn le fameux deshonneur<sup>108</sup>,  
 Et, supposé au lieu d'un gentilhomme,  
 Dedans mon liè l'executeur de Rome :  
 Qui ce plaistr deuant cent & cent yeux*

*Recompensa du fouet iniurieux.*

*Je tais encor la verolle gouteuse,  
La denterelle, & pellade honteuse,  
Et mon visage en tant de lieux sfrizé,  
Que mille fards ne l'eussent deguisé.*

*J'auois pourtant encor bonne pratique,  
Et pour cela ne fermay la boutique :  
Car le renom de mon credit passé,  
Et le tresor que j'auois amassé,  
M'entretenoient : & puis ma bonne grace  
Recompensoit d'une si braue audace  
Ce que les ans de beau m'auoient osté,  
Que mon autonne on prenoit pour esté<sup>100</sup>.*

*J'auois au liâ cent mille gaillardises :  
Mille bons mots, & mille mignardises :  
De bien baller on me donnoit le pris,  
J'auoy du luth moyenement appris,  
Et quelque peu entendoy la musique :  
Quant à la voix, ie l'auois angelique,  
Et ne se fust nul autre peu vanter,  
De sçauoir mieux le Petrarque chanter.*

*Au demeurant, j'auoy la main diuine,  
Fust sur la toile, ou fust sur l'estamine :  
Et volontiers y emploioy le temps,  
Quand ie n'auois vn meilleur passetemps.  
Aucunefois en accoustrement d'homme,  
Le passageoy pompeusement par Rome  
Sur vn cheual de mesme enharnaché,  
Et le pennache à la guelphe attaché<sup>110</sup>,  
Ne me monstrois moins superbe & vaillante,  
Qu'une Marphise, ou vne Bradamante<sup>111</sup>.  
Bref, ie sçauoy de toute chose vn peu,  
Et n'estoy pas ignorante du ieu,  
Fust aux eschets, ou fust à la premiere :  
Ou ie n'estois de perdre coustumiere,  
Ioûant tousiours à moytié pour celuy,  
Qui ne prenoit que la perte pour luy.*

*Aucunefois n'estant de la partie,*



*Pestoy si bien de mon faict aduertie,  
 Qu'autant de fois qu'une resse on gaignoit,  
 Autant de fois la manche on me donnoit.  
 Aucunefois ne m'estant agreable  
 Quelque ioyau, d'une vsure honorable  
 A cinq ou six ie le faisois payer,  
 Et leur baillois à la rasle à iouer <sup>113</sup>.*

*Voyla comment par cent moyens honnestes,  
 Je recueillois la laine de mes bestes :  
 Dont ie tondois les vnes quelquefois,  
 Et quelquefois les autres escorchois <sup>114</sup> :  
 Vfant par tout de si grand artifice,  
 Que sans monstrier vn seul poinct d'auarice,  
 Ceux-là dont plus de presens i'auoy pris,  
 Se reputoient estre plus fauoris.*

*Ma maison donc, moins que iamais deserte,  
 Estoit quasi comme vne escolle ouuerte  
 D'honesteté, ou il falloit venir,  
 Pour bien sçauoir Dames entretenir :  
 Là se disoient mille bons mots pour rire,  
 Là les plus sots s'efforceoient de mieux dire,  
 Comme à l'enuy, & là soir & matin  
 Se rapportoit toute chose au butin.*

*S'il se faisoit quelque assemblee honneste,  
 Quoy que ce fust i'estoy tousiours de feste :  
 Et n'eust esté le banquet bienourny,  
 Qui de tel metz eust esté dégarny.  
 Je me trouuois de ducats plusieurs milles,  
 Qui ne m'estoient en vn coffre inutiles :  
 J'auois meublé vne belle maison,  
 Et richement, & selon la saison :  
 Et sur la porte auois mis pour deuise,  
 La pluye d'or de la fille d'Acrise <sup>115</sup> :  
 Voulant par là honnestement monstrier,  
 Que par l'or seul on y pouuoit entrer <sup>116</sup>.*

*Heureuse, las, heureuse, & trop heureuse,  
 Si Cupidon de sa torche amoureuse,  
 Pour chastier cent mille indignitez*

*De tant d'amans que j'auois mal traittez,  
N'eust allumé dans mes froides mouelles  
Le feu vangeur de ses flammes cruelles :  
Me contraignant d'aymer plus que mes yeux,  
Plus que mon cuer, vn ieune audacieux,  
Qui, d'autant plus que d'une humble careffe  
Je m'efforçois d'amollir sa rudesse,  
Plus me fuyoit, & se païssoit, cruel,  
De mon torment & pleur continuel.*

*Las, quantes fois ialoufement malade,  
Courant par tout, ainfi qu'une Ménade,  
Ay-ie fuiuy, fans crainte du mocqueur,  
Cest inhumain, qui m'emportoit le cuer !  
Las, quantes fois, en lieu d'estre endormie,  
Le pensant estre es bras d'une autre amie,  
Nuds pieds, nud chef, au temps des longues nuits,  
Ay-ie rompu & fenestres & huys,  
Iniuriant de mille outrages celle,  
Qui receloit mon ennemy chez elle !  
Las, quantes fois suis-ie allée au deuin,  
Et quantes fois aux forcieres, à fin  
De retenir par lyens & par charmes ""  
Cest obstiné vainqueur de telles armes !  
Le poil au chef me heriffe d'horreur,  
Me fouuenant de ce que la fureur  
Me faisoit faire : ores d'un cimetière  
Tirant de nuit quelque vmbre folitère ""',  
Ores au ciel la Lune ensanglantant,  
Ores le cours des fleuves arrestant.*

*Les vers sacrez, les celestes augures,  
Les poinçs couplez, les magiques figures,  
Les saints fuseaux, les noms enforcelez,  
Les os des morts, & les lauriers bruslez :  
Ce que du front des poulains on attire ""',  
Les yeux de loup, les images de cire,  
Les nœuds charmez, & le nombre de trois,  
Avec le mal qu'on appelle des mois :  
Bref, tout cela que pent telle science,*

(Et tout en vain) i'en feis l'experience.

Ce n'est pas tout : les presens amoureux,  
Et tout le bien, que mes ans plus heureux  
M'auoient acquis avec peine infinie,  
Vignes, maisons, argent à compagnie,  
En moins d'un an tout cela fut vendu,  
Et en banquets & presens despendu  
Pour cest ingrat, ingrat, ingratissime,  
Lequel tenoit de mes penfers la cyme,  
Puis me planta, voyant tout consumé  
Ce qu'il auoit tant seulement aymé.

Et puis voicy pour m'acheuer de peindre,  
Celle que plus les Dames doiuent craindre,  
Sur vn baston marchant à pas comptez,  
Dame Vieillesse aux cheueux argentez :  
Qui rauissant d'une main larronneſſe  
Ce qui reſtoit encor de ma ieuneſſe,  
Ne m'a laiffé que la grauelle aux reins,  
La goutte aux pieds, & les galles aux mains,  
La toux aux flancs, la micraine à la teſte,  
Et à l'oreille vne ſourde tempeſte.

De ce beau chef tout l'honneur eſt eſteind,  
Ce beau viſage a changé ſon beau teind  
En teind de mort : & ceſte bouche bleſme,  
Deſſus ſes bords a peinſe la mort meſme.  
Ces deux beaux yeux iadis flambeaux d'amour,  
Se ſont cachez de peur de voir le iour,  
Et pour pleurer leurs fautes, & mes peines,  
Sont de flambeaux conuertis en fontaines.

Je ne puis plus ny ſentir, ny gouſter,  
Plus ne me plaiſt les doux ſons eſcouter,  
Le ſens me fault, & l'eſprit qui me laiſſe,  
Plus que le corps ſe ſent de la vieillesſe<sup>119</sup>.  
J'ay oublié tout cela qu'autrefois,  
J'auoy apprins du luth & de la voix,  
J'ay oublié tous mes bons mots pour rire,  
Je ne ſçay plus que me plaindre & meſdire,  
Je ne ſçay plus que touſſer & cracher,

*Fascher autrui, & d'autrui me fascher.*

*Quant au mestier, dont il fault que ie viue,  
C'est de filler, ou lauer la lessive,  
Faire traffiq' de quelques vieux drappeaux,  
Composer fards, contrefaire des eaux,  
Vendre des fruidz, des herbes, des chandelles  
Aux iours de feste, & crier les chambelles<sup>100</sup>.*

*Voila l'estat, ou ie gaigne mon pain,  
Pour ma vieillese armer contre la faim,  
Et pour payer vne chambre locande<sup>101</sup>,  
Ce qui est or' ma despense plus grande.  
Au demeurant ie ne discours icy  
Par le menu le chagrin, le soucy,  
Et le soubson, que la vieillese cache  
Dedans son sein : le mal qui plus me fasche,  
Et qui me fait cent fois le iour perir,  
C'est de vouloir, & ne pouuoir mourir.*

*O que ie suis differente de celle<sup>102</sup>  
Que i'estois lors, quand ieune, riche & belle,  
Vn escadron i'auoy de tous costez  
De courtisans pompeusement monter,  
M'accompagnant ainsi qu'une princesse,  
Fust au matin, quand i'allois à la messe,  
Ou fust au soir, alors qu'il me plaisoit  
De me trouuer ou le bal se faisoit !*

*Las, maintenant vn chacun me desdaigne,  
Et seulement pauureté m'accompagne :  
Ceux que iadis desdaigner ie souloy,  
M'appellent vieille, & se mocquent de moy :  
Et ceux dont plus i'estoy fauorisee,  
Sifflent sur moy d'une longue risée :  
Se vergongnans de m'auoir voulu bien,  
Pour rien en moy ne cognoistre du mien.*

*Iusques icy a couru ma fortune,  
Selon le temps aduerse, ou opportune,  
Mais, ô chetive ! encor n'est-ce le poinct,  
Qui plus au vif le courage me poingt :  
Le seul obiect de ma complainte amere*

*C'est, c'est l'ennuy de me veoir pauvre, & mere,  
Non d'un qui soit d'aage pour se nourrir,  
Ou qui me puisse au besoing secourir,  
Mais d'une fille encor ieune & debile,  
Qui sur les bras m'est en charge inutile,  
Et sera, las, si cest astre inhumain  
Regne long temps sus le climat Romain.*

*Jay veu Leon, delices de son aage;  
Jay veu Clement de ce mesme lignage,  
Jay veu encor ce bon Paule ancien,  
Premier honneur du sang Farnesien :  
Après cestuy Jay veu Jules troisieme,  
Ores ie voy le grand Paule quatrieme<sup>122</sup>.*

*De tous ceux-là ie me doy contenter,  
De cestui-cy ie me veulx lamenter,  
Pour auoir mis d'une loy rigoureuse  
Deffous les pieds la franchise amoureuse,  
Abolissant d'un edict defendeur  
Ce qui estoit de Rome la grandeur.*

*Car si de ceux que Rome plus honore,  
De courtisans, & des autres encore'  
On veult ainsi les plaisirs limiter,  
Quelz estrangers y viendront habiter ?  
Tous s'en fuiront, ou pour dernier remede  
Exerceront l'amour de Ganymede,  
Ou sans cela ne sont que trop appris  
Ceux qui ont loy de n'estre point repris.*

*O temps ! ô meurs ! ô malheureuse annee !  
O triste regne ! ô Rome infortunee !  
N'estoit-ce assez, que le discord mutin  
T'eust faict du monde vn publique butin,  
Et d'auoir veu sur ta riue Latine  
Si longuement la guerre & la famine,  
Si malheureuse encor tu ne perdois  
La liberté : liberté, que tu dois  
Plus regretter, que tes palais antiques,  
Dont nous voyons les poudreuses reliques.*

*Fille, qui m'es plus chere que mes yeux,*

*Helas pourquoy t'ont faiâ naistre les cieux  
Soubs vn tel siecle? ou, pourquoy si durable  
Ay-ie vescu, pour te veoir miserable?  
Helas, fault-il que ce beau chef doré,  
Ces deux beaux yeux, ce pourpre coloré,  
Ce front, ce nez, ceste bouche diuine,  
Et ce beau corps, qui des Dieux estoit digne,  
Soit le butin, non point d'un courtisan,  
Mais d'un faquin, ou d'un pauvre artisan?*

*Pour cela donc d'une main si soigneuse,  
T'ay-ie esleuee, ô fille malheureuse,  
Si tu deuois par telle indignité  
Perdre la fleur de ta virginité!  
Estoit-ce là ceste belle ieunesse,  
Dont ie faisois mon baston de vieillesse?  
Estoit-ce ainsi que mes trauaulx passés  
Deuoient vn iour estre recompensés?  
O ciel cruel, estoiles conturées,  
N'auois-je assez de peines endurées,  
Si en ma fille, en cest aage ou ie suis,  
Je ne voyois renaistre mes ennuis?*

*Je n'en puis plus, & mes pleurs qui s'espandent,  
A grands ruisseaux, le parler me defendent :  
Donques priant ceux là qui me liront,  
Et de mes pleurs (peult-estre) se riront,  
De m'excuser, si par trop de langage  
(Vice commun à celles de mon aage)  
J'ay discouru & mon mal, & mon bien,  
Je feray fin : que puisse-je aussi bien,  
Pour n'estre plus à ces maux asservie,  
Comme à mes pleurs, mettre fin à ma vie.*

---

## METAMORPHOSE D'VNE ROSE.

Comme sur l'arbre sec la veufue tourterelle  
 Regrette ses amours d'une triste querelle,  
 Ainsî de mon mary le trespas gemissant,  
 En pleurs ie consumois mon aage languissant :  
 Quand pour chasser de moy ceste tristesse enclose,  
 Mon destin consentit que ie deuinssse Rose,  
 Qui d'un poignant hallier se herisse à l'entour,  
 Pour faire resistance aux assauls de l'Amour.  
 Je suis, comme i'estois, d'odeur naïue & franche,  
 Mes bras sont transformez en épineuse branche,  
 Mes piedz en tige verd, & tout le demeurant  
 De mon corps est changé en Rosier bien fleurant.  
 Les plis de mon habit sont écailleuses poinçes,  
 Qui en rondeur egalle autour de moy sont ioinçes :  
 Et ce qui entr'ouuert monstre vn peu de rougeur,  
 Imite de mon ris la premiere douleur.  
 Mes cheueulx sont changez en feuilles qui verdoyent,  
 Et ces petis rayons qui viuement flamboyent  
 Au centre de ma Rose, imitent de mes yeux  
 Les feuz iadis égaulx à deux flammes des cieulx.  
 La beauté de mon teinç à l'Aurore pareille,  
 N'a du sang de Venus pris sa couleur vermeille,  
 Mais de ceste rougeur que la pudicité  
 Imprime sur le front de la virginité.  
 Les graces, dont le ciel m'auoit fauorisee,  
 Or' que Rose ie suis, me seruent de rosee :  
 Et l'honneur qui en moy a fleury si long temps,  
 S'y garde encor' entier d'un eternal printemps.  
 La plus longue frescheur des roses est bornec  
 Par le cours naturel d'une seule iournee :  
 Mais ceste gayeté qu'on voit en moy fleurir,  
 Par l'iniure du temps ne pourra deperir.

*A nul ie ne defends ny l'odeur, ny la veuë,  
 Mais si quelque indiscret vouloit à l'impourueë  
 S'en approcher trop pres, il ne s'en iroit point  
 Sans esprouuer comment ma chaste rigueur poingt.  
 Que nul n'espere donc de raurir ceste Rose,  
 Puis qu'au iardin d'honneur elle est si bien enclose :  
 Ou plus soingneusement elle est gardee encor',  
 Que du Dragon veillant n'estoient les pommes d'or.  
 Celuy qui la vertu a choisy pour sa guide,  
 Ce sera celuy seul qui en fera l'Alcide :  
 A luy seul i'ouuriray la porte du verger,  
 Ou heureux il pourra me cueillir sans danger.  
 Qu'autrement on n'espere en mon cueur faire brèche :  
 Car ie ne crains Amour, ny son arc, ny sa flèche :  
 Pestains, comme il me plaist, son brandon furieux,  
 Les œles ie luy coupe, & débende les yeux.*

## HYMNE DE LA SVRDITE.

A P. DE RONSARD, VAND.

*Je ne suis pas, Ronsard, si pauvre de raison,  
 De vouloir faire à toy de moy comparaiſon,  
 A toy, qui ne seroit vn moindre sacrilege,  
 Qu'aux Muses comparer des pies le college,  
 A Minerue Aracné, Marſye au Delien,  
 Ou à nostre grand Prince vn prince Italien.  
 Bien ay-ie, comme toy, ſuiuy des mon enfance,  
 Ce qui m'a plus acquis d'honneur que de cheuance :  
 Ceste ſaincte fureur, qui pour ſuyure tes pas,*



*M'a toujours tenu loing du populaire bas,  
Loing de l'ambition, & loing de l'avarice,  
Et loing d'oyfueté, des vices la nourrice,  
Aussi peu familiere aux soldats de Pallas,  
Comme elle est domestique aux prestres & prelats.*

*Au reste, quoy que ceulx, qui trop me favorisent,  
Au pair de tes chansons les miennes autorisent,  
Disant, comme tu sçais, pour me mettre en auant,  
Que l'un est plus facile, & l'autre plus sçauant,  
Si ma facilité semble auoir quelque grace,  
Si ne suis-je pourtant enflé de telle audace,  
De la contre-pefer avec ta grauité,  
Qui sçait à la douceur mesler l'vtilité.*

*Tout ce que j'ay de bon, tout ce qu'en moy ie prise,  
C'est d'estre comme toy, sans fraude, & sans feintise,  
D'estre bon compaignon, d'estre à la bonne foy,  
Et d'estre, mon Ronfard, demy-sourd, comme toy :  
Demy-sourd, ô quel heur! pleust aux bons Dieux que j'eusse  
Ce bon heur si entier, que du tout ie le feusse.*

*Ie ne suis pas de ceux, qui d'un vers triomphant  
Déguisent vne mouche en forme d'Elephant,  
Et qui de leurs cerueaux couchent à toute reste,  
Pour louer la folie, ou pour louer la peste :  
Mais sans changer la blanche à la noire couleur,  
Et sous nom de plaisir déguiser la douleur,  
Ie diray, qu'estre sourd (à qui la difference  
Sçait du bien & du mal) n'est mal qu'en apparence.*

*Nature aux animaulx a cinq sens ordonnez,  
Le goust, le toucher, l'œil, l'oreille, & le nez,  
Sans lesquels nostre corps seroit vn corps de marbre,  
Vne roche, vne souche, ou le tronc d'un vieil arbre.  
Ie laisse à discourir au iugement commun  
L'vsage, & difference, & vertu d'un chacun,  
Lesquelz, pour presider en la part plus insigne,  
Sont de plus grand seruice, & qualité plus digne :  
Comme l'œil, le sentir, & ce nerf sinueux,  
Qui par le labyrinth' d'un chemin tortueux  
Le son de l'air frappé conduit en la partie,*

Qui discourt sur cela, dont elle est auertie :  
 Le pertuis de l'ouye, & les trois petis os,  
 Qui sont à cest effect en noz temples enclos :  
 De quel sage artifice, & neccessaire vsage  
 La nature a basti ce petit cartilage,  
 Qui de l'oreille estant le fidele portier,  
 Droit sur le petit trou du cauerneux sentier  
 Bat eternellement, si d'une humeur épaisse,  
 Qui pour sa grand' froideur resouldre ne se laisse,  
 Son bat continuel ne se treuve arresté,  
 D'où vient ce fascheux mal, qu'on nomme Surdité :  
 Fascheux à l'ignorant, qui ne se fortifie  
 Des diuines raisons de la philosophie.

Je ne veulx estre icy de la secte de cèulx,  
 Qui disent n'estre mal, tant soit-il angoisseux,  
 Fors celuy dont nostre ame est atteindue & saisie,  
 Et que tout autre mal n'est que par fantaisie.  
 Combien que le néfoud, & par tel vice exclus  
 Du sens, qu'on di& acquis, ne s'en fasche non plus  
 (Comme lon peut iuger) que d'estre né sans a&les,  
 Ou n'é&galler au cours les bestes plus isnelles,  
 En force les taureaux, les poissons au nager;  
 Ou de ne se pouvoir, comme vn Dæmon, changer :  
 D'autant que le regret vient de la cognoissance  
 Du bien, duquel on a perdu la iouissance,  
 Et qu'on ne doit aucun estimer malheureux  
 Pour ne iouir du bien, dont il n'est desireux,  
 Non plus qu'est vn cheual, ou autre beste telle,  
 Pour n'aouir, comme nous, la raison naturelle.

Si est-ce toutefois que pour l'homme estre né  
 Vn animal docile, auquel est ordonné,  
 Contre le naturel de chacune autre beste,  
 D'esleuer, plus diuin, aux estoilles sa teste :  
 Si par estre né foud, il ne peut concevoir  
 Rien plus hault, que cela que ses yeux peuuent voir,  
 Sans cognoistre celuy, qui l'homme d'a fait naistre,  
 Malheureux ie l'estime, or' qu'il ne le pense estre :  
 Aussi bien que lon di& (& nous tenons ce poin&).

*N'estre plus grand malheur, que cil de n'estre point.*

*Mais cestuy-là, Ronfard, qui n'est sourd de nature,  
Ains l'est par accident, s'il a par nourriture  
Quelque sçavoir acquis, c'est vn sourd animal,  
Priué d'un peu de bien, & de beaucoup de mal.  
Car tout le bien, qu'on peult recevoir par l'oreille,  
Procède ou d'un doux son, qui nostre esprit réueille,  
Ou d'un plaisant propos, dont nostre entendement  
Reçoit en l'escoutant quelque contentement.*

*Or celuy qui est sourd, si tel default luy. ~~ais~~  
Le plaisir qui provient d'une douce armonie,  
Aussi est il priué de sentir maintefois  
L'ennuy d'un faulx accord, vne mauvaïse voix,  
Un fascheux instrument, un bruit, vne tempeste,  
Vne cloche, vne forge, un rompement de teste,  
Le bruit d'une charrete, & la douce chanson  
D'un asne, qui se plaint en effroyable son.*

*Et s'il ne peult gouster le plaisir delectable,  
Qu'on a d'un bon propos, qui se tient à la table,  
Aussi n'est il subiect à l'importun caquet  
D'un indocte prescheur, ou d'un fascheux parquet :  
Au babil d'une femme, au long profne d'un prestre,  
Au gronder d'un vallet, aux iniures d'un maistre,  
Au causer d'un bouffon, aux broquars d'une court,  
Qui font cent fois le iour desirer d'estre sourd.*

*Mais il est mal venu entre les damoïelles :  
O bien heureux celuy, qui n'a que faire d'elles,  
Ny de leur entretien! car si de leurs bons mots  
Il n'est participant, par faulte de propos,  
Il ne s'estonne aussi, & ne se mord la langue,  
Rougissant d'avoir fait quelque sotte harangue.*

*Mais il est soubsonneux, & tousiours dans son cuer  
Se fait croire qu'il sert d'argument au moqueur :  
Il ne le doit penser, s'il se pense habile homme,  
Ains pour tel qu'il se croid, doit croire qu'on le nomme.*

*Mais il n'est appelé au conseil des Seigneurs :  
O que cher bien souuent s'achetent tels honneurs,  
De ceulx qui tels secrets dans leurs oreilles portent,*

*Quand par legereté de la bouche ilz leur sortent !*

*Mais il est taciturne : ô bien heureux celui,  
A qui le trop parler ne porte point d'ennuy,  
Et qui a liberté de se taire à son aise,  
Sans que son long silence à personne déplaise !*

*Le parler toutefois entretient les amis,  
Et nous est de nature à cest effect permis :  
Et ne peult-on pas bien à ses amis escrire,  
Voire mieulx à propos, ce qu'on ne leur peult dire ?*

*Si est-ce un grand plaisir, dira quelque causeur,  
D'entendre les discours de quelque beau diseur.  
Mais il est trop plus grand de voir quelque beau liure,  
Ou lors que nostre esprit du corps franc & deliure,  
Voyage hors de nous, & nous fait voir sans yeux  
Les causes de nature, & les secrets des cieus :  
Pour aux quelz penetrer, vn Philosophe sage  
Voulut perdre des yeux le necessaire usage,  
Pour ne voir rien qui peust son cerueau departir :  
Et qui plus que le bruit peult l'esprit diuertir ?*

*La Surdité, Ronsard, seule t'a fait retraire  
Des plaisirs de la court, & du bas populaire,  
Pour suyure par vn trac encores non battu  
Ce penible sentier, qui meine à la vertu.  
Elle seule a tiffu l'immortelle couronne  
Du Myrte Paphien, qui ton chef enuironne :  
Tu luy dois ton laurier, & la France luy doit  
Qu'elle peult désormais se vanter à bon droit  
D'vn Horace, & Pindare, & d'vn Homere encore,  
S'elle void ton Francus, ton Francus qu'elle adore  
Pour ton nom seulement, & le bruit qui en court :  
Dois-tu donques, Ronsard, te plaindre d'estre sourd ?*

*O que tu es heureux, quand le long d'une riuie,  
Ou bien loing dans vn bois à la perruque viuie,  
Tu vas, vn liure au poing, meditant les doux sons,  
Dont tu sçais animer tes diuines chansons,  
Sans que l'aboy d'un chien, ou le cry d'une beste,  
Ou le bruit d'un torrent t'élourdisse la teste.  
Quand ce doux aiguillon si doucement te poingt,*

*Je croy, qu'alors, Ronsard, tu ne souhaites point  
Ny le chant d'un oyseau, ny l'eau d'une montagne,  
Ayant avecques toy la Surdité compagne,  
Qui faict faire silence, & garde que le bruit  
Ne te vienne empescher de ton aise le fruit.*

*Mais est-il harmonie en ce monde pareille  
A celle qui se fait du tintin de l'oreille ?  
Lors qu'il nous semble ouir, non l'horreur d'un torrent,  
Ains le son argentin d'un ruisseau murmurant,  
Ou celui d'un bassin, quand celui qui l'arrose,  
S'endort au bruit de l'eau, qui tombe goutte    goutte.*

*On dict qu'il n'est accord, tant soit melodieux,  
Lequel puisse egaler la musique des Cieux,  
Qui ne se laisse ouir en ceste terre basse,  
D'autant que le fardeau de ceste lourde masse  
Hebete noz esprits, qui par la Surdité  
Sont faicts participans de la diuinité.*

*Regarde donc, Ronsard, s'il y a melodie  
Si douce que le bruit d'une oreille effourdie,  
Et si la Surdité par un double bienfaict  
Ne recompense pas le mal qu'elle nous faict,  
En quoy mesmes les Dieux, Déesse, elle ressemble,  
Qui nous versent l'amer, & le doux tout ensemble.*

*O que j'ay de regret en la douce saison,  
Que ie soulois regner paisible en ma maison,  
Si sourd, que trois marteaux tumbans sur une masse  
De fer estincelant, n'eussent rompu la glace  
Qui me bouchoit l'ouy  , heureux, s'il en feut onc :  
Las, feusse-je aussi sourd, comme j'estois adonc !*

*Le bruit de cent vallets, qui mes flancz environnent,  
Et qui soir & matin    mes oreilles tonnent,  
Le devoir de la court, & l'entretien commun,  
Dont il fault gouverner un fascheux importun,  
Ne me fascheroit point : un creancier moleste  
(Race de gens, Ronsard,    craindre plus que peste)  
Ne troubleroit aussi l'aise de mon repos,  
Car, sourd, ie n'entendrois ne luy ne ses propos.*

*Je n'orrois du Castel la foudre, & le tonnerre,*

*Je n'entendrois le bruit de tant de gens de guerre,  
Et n'orrais dire mal de ce bon Pere Saint,  
Dont ores sans raison toute Rome se plaint,  
Blasmant sa cruauté, & sa grand' convoitise,  
Qui ne craint (disent-ils) aux depends de l'Eglise  
Enrichir ses nepueus, & troubler sans propos  
De la Chrestienté le publique repos.*

*Je n'orrais point blasmer la mauuaise conduite  
De ceux qui tout le iour trainent vne grand' suite  
De braues courtoisans, & pleins de vanité  
Voyant les ennemis autour de la cité,  
Portent Mars en la bouche, & la crainte dans l'ame:  
Je n'orrais tout cela, & n'orrais donner blasme  
A ceux qui nuit & iour dans leur chambre enfermez  
Ayant à gouverner tant de soldats armez,  
Font aux plus patiens perdre la patience,  
Tant superbes ils sont, & chiches d'audience.*

*Je n'entendrois le cry du peuple lamentant  
Qu'on voise sans propos ses maisons abbatant,  
Qu'on le laisse au danger d'un sac épouventable,  
Et qu'on charge son dox d'un faiz insupportable.  
O bien heureux celui qui a reçu des Dieux  
Le don de Surdité! voire qui n'a point d'yeux,  
Pour ne voir & n'ouïr en cè siecle, ou nous sommes,  
Ce qui doit offenser & les Dieux & les hommes.*

*Je te salué, ô sainte & alme Surdité!  
Qui pour throsne, & palais de ta grand' maïesté  
T'es caué bien auant sous vne roche dure  
Vn antre tapissé de mousse, & de verdure:  
Faisant d'un fort hallier son effroyable tour,  
Ou les cheutes du Nil tempestent à l'entour.*

*Là se void le Silence assis à la main dextre  
Le doigt dessus la leure: assise à la fenestre  
Est la Melancholie au sourcil enfoncé:  
L'Estude tenant l'œil sur le liure abbaissé  
Se sied vn peu plus bas: l'Ame imaginative,  
Les yeux leuez au ciel, se tient contemplatiue  
Debout deuant ta face: & là dedans le rond*

*D'un grand miroir d'acier te fait voir infq'au fond  
 Tout ce qui est au ciel, sur la terre, & fous l'onde,  
 Et ce qui est caché fous la terre profonde :  
 Le graue Jugement dort deffus ton giron,  
 Et les Discours aëlez volent à l'enuiron.*

*Donq', ó grand' Surdité, nourrice de fageffe,  
 Nourrice de raifon, ie te fupply, Déeffe,  
 Pour le loyer d'auoir ton merite vanté,  
 Et d'auoir à ton lox ce Cantique chanté,  
 De m'estre fauorable : & fi quelqu'un enrage  
 De vouloir par enuie à ton nom faire outrage,  
 Qu'il puiſſe vn iour ſentir ta grande deité,  
 Pour ſçauoir, comme moy, que c'eſt de Surdité.*

---

 EPITAPHE

DV

## PASSEREAU DE MADAME MARGVERITE.

*Ce petit enfant Amour  
 Ne volete point autour  
 De Marguerite, & ne touche,  
 Folaſtre, à ſa chaſte couche :  
 Et ſon traiſ qui les cœurs poingt  
 La vierge ne bleſſe point.  
 Loing de ſon liſ la pucelle  
 Le chaſſe, mais autour d'elle  
 Vont voletants les oyſeaux,  
 Plaiſans, honneſtes, & beaux.  
 Qui d'une doulce cholere  
 Vont de leur maiſtreſſe chere*

*La belle main pinsetants.  
Or' vont en l'air voletants,  
Or' sautelants vont & viennent,  
Et leur maistresse entretiennent  
En ces passetemps ioyeux,  
L'un contre l'autre enuieux.*

*Mais Cupido meurt de honte,  
Que de luy lon ne tient compte,  
Et de fureur qui le mord  
Prenant le traict de la mort,  
A du Passereau la vie  
Malheureusement ravie,  
Du Passereau tant chery,  
Sur tous le plus fauory.*

*Que mauidie soit ta race,  
Enfant, de mauuaise grace,  
D'auoir tué tel oyseau,  
Que le gentil Passereau.  
Mais, cruel, ta felonnie  
Ne demourra impunie,  
Tu en seras bien puny,  
Car, comme ennemy, banny  
Tu seras de la demeure  
Où Marguerite demeure,  
Et des belles, dont les yeulx  
Semblent aux flammes des cieux.*

*Plorez, belles, pleurez donques,  
Plorez si plorastes onques,  
Le Passereau regrettant,  
Que Marguerite aymoit tant.*

---



## SATYRE

DE MAISTRE PIERRE DV CVIGNET

Sur la Petromachie de l'Vniuerfité de Paris <sup>124</sup>.

*Viateur, fi tu as soucy  
De ſçauoir qui m'a mis icy,  
Quel homme ie ſuis, & pourquoy  
Ie demeure ainſi à requoy  
A garder ce petit coignet :  
Mon nom eſt, Pierre du Cuignet,  
Nommé de Cuigneres iadis :  
Qui ſuyuant les Royaux ediſs,  
L'Egliſe voulu reformer :  
Qui fut cauſe de m'enfermer  
A part en ceſte eſtroite place,  
Ou ie fais ſi laide grimace.*

*Et que cela ſoit la raiſon  
Qui en ceſte ſainte maiſon  
Me fait ſeruir de marmouzet,  
Qu'on en demande à Corrozet.*

*Ores pour ſatisfaction  
De ma folle preſumption  
Les Dieux m'ont mis icy pour Iuge,  
Afin que ie ſois vn refuge  
Contre ces fols ambitieux,  
Qui par eſcripts ſeditieux  
Troublent la concorde ancienne  
De l'eſchole Pariſienne,  
Ou deux Maiſtres Pierres mutins,  
Acharnez comme deux maſtins,  
Ont excité la tragedie  
Ou il faut que ie remedie,*

*Et que ie chasse à coups de pierre  
Ces Pierres, qui se font la guerre  
Dessus la vieille peau d'un lieure  
Et sur la laine d'une chieure.*

*Car c'est une chose permise,  
Qu'une pierre arbitre soit mise  
Pour cognoistre sur les excès  
De deux Pierres qui ont procès.  
Cela m'appartient seulement,  
Non à la Court de Parlement,  
Qui ne se doit point empescher  
Pour les pierres epelucher :  
Car c'est une fable notoire,  
Indigne d'un tel confistoire :  
Confistoire plein d'excellence  
Ou l'equité contrebalance  
Le droict d'un chacun, comme il fault.*

*Mais quoy? Le vole un peu trop hault  
Et m'esloigne trop de mes erres :  
Retournons à nos maistres Pierres,  
Pierres dignes qu'on les enuoye  
Paistre aux montaignes de Sauoye,  
Ou parmy l'Auuergne pierreuse,  
Des asnes l'Arabie heureuse.*

*Quelle Meduse tant enorme  
Vous a desrobé vostre forme  
Pauures Pierres? quelle ranqueur  
Vous a blessez iusques au cuer,  
Du mesme traiç, dont fut persé  
Cestuy-la de la sœur d'Herfè?*

*Voicy un Platon tout nouveau,  
Qui s'est rongé tout le cerneau  
A ronger le pauvre Aristote,  
Deormais donc nul ne se frotte  
De penetrer aux obscurs lieux,  
S'il n'a ce Rameau precieux<sup>155</sup> :  
Car c'est un guide fort habile  
Dedans le trou de la Sibyle.*

*Mais qui a mis en chaude chole  
Nostre grand magister d'eschole?  
Ce grand Atlas, gros de mesdire,  
Qui pour nous faire tretous rire,  
Enfanta n'a guere à Paris  
Vne ridicule souris.*

*C'est ceste pierreuse responce<sup>111</sup>,  
Plus seiche que pierre de ponce,  
Plus dure que pierre marbrine,  
Plus fresle que pierre ardoisne,  
Plus rude que la pierre grise,  
Et plus froide que pierre bixe.*

*O le galand legislateur<sup>111</sup>,  
Qui le poëte & l'orateur  
Bannist avec tous leurs supposts,  
Dont neantmoins à tous propos  
Il emprunte les instruments  
Pour forger ses beaux arguments,  
Qui ne sont creus, comme ie cuide,  
En sa teste de pyramide.*

*Mais ie ne m'esmerueille point,  
Si furieusement il poingt  
Les Muses & graces tant belles,  
Veu qu'il est faict en despit d'elles.  
Son oraison tant bien paree,  
Semble vne iuppe bigaree  
De plus de fortes de couleurs,  
Que les prex ne portent de fleurs.*

*Ha, ie recognois bien le stile,  
Que sa douce plume distille,  
Il est tout Perionizé,  
Et quelque peu Tornebuzé<sup>111</sup> :  
Mais il me semble trop cruel  
Contre le bon Pantagrue<sup>111</sup>.*

*Diray-ie encores quelque chose ?  
Nenny, car maistre Pierre n'ose  
Irriter ces monstres peruers  
Qui ia l'aguignent de trauers,*

*D'un regard certes plus horrible  
Que celui de ce chien terrible  
Qui fait roidir en vne pierre  
Le premier qui le vid sur terre.*

*Et quoy, si ce pierreux orage  
Venoit à leur donner la rage  
De la malheureuse Troyenne  
Dont les dieux feirent vne chienne ?*

*Autrefois les dieux animoient  
Les pierres, qui se transformatoient  
Aux corps humains du premier aage :  
Mais nox Pierres (ô quel outrage!)  
En ce grand deluge ou nous sommes,  
Forment des monstres pour des hommes.*

*Qui ne sçait la fable ancienne  
De la harpe Amphionnienne ?  
Et les pierres suiuant la trace  
De la douce lyre de Thrace,  
Dont les accords melodieux  
Charmerent l'enfer odieux,  
Arrestant la course roulante  
De la pierre tousiours coulante ?  
Aussi les pierres n'estoient sourdes,  
Comme celles qui sont plus lourdes  
Que la montagne qui enferme  
Le plus grand des fils de la terre.*

*Ce sont deux Pierres de renom,  
Tous deux mes compaignons de nom,  
Et aussi pierres que ie suis.  
Mais ie chastiray, si ie puis,  
L'erreur de ces beaux escholiers.*

*Venez mes seaulx Conseilliers  
Qui portez le nom que ie porte :  
Venez : & que chacun apporte  
Force loix & canons aussi  
Pour vuyder ce proces icy,  
Qui sera long, Dieu sçait combien,  
Car maistre Pierre l'entend bien.*

*O Pierres dignes qu'on enchasse !  
Si le temps me fait ceste grace  
De vaincre l'enuieuse iniure,  
Par Monsieur sainct Pierre ie iure,  
Que iamais la flamme & l'orage  
Aux Pierres ne feront outrage.*

*Vien donc, maistre Pierre Thomas,  
Si en quelque estime tu m'as  
Ou si n'es ailleurs empesché,  
Et ne fois, s'il te plaist, fasché,  
Si l'appelle pour cest affaire  
Maistre Pierre ton aduersaire.*

*Vien maistre Pierre Pathelin,  
Qui fus iadis plus fin que lin :  
Vien maistre Pierre de Villiers,  
Fin aussi entre deux milliers :  
Maistre Pierre Minesardens,  
Et maistre Pierre des Serpens,  
Maistre Pierre iureur hardy,  
Et maistre Pierre Lombardy,  
Avec maistre Pierre Fayfeu :  
Venez tous esteindre le feu  
Que ces Pierres ont excité  
Parmy nostre vniuersité,  
Qui n'estant d'un Recheur guidée,  
Semble vne lument desbridée,  
Ou vne barcque vagabonde  
Laissee à la mercy de l'onde :  
Le Pré aux clerics en est tesmoing,  
Ou il n'y a si petit coing  
De muraille, qu'à coups de pierre  
On ne fasse bruncher par terre,  
Lapidant les champs fructueux  
Et les beaux logis sumptueux,  
Aufquels la pierreuse tempeste  
Gresle sans fin dessus la teste.  
Deux fouldres que deux vents agitent  
Si furieux ne se despitent*

*Alors que d'un feu qui esclatte  
La flamme parmy l'air s'ecarte :  
Comme ces pierres, tellement  
Elles tonnent horriblement.  
Bref, pour les pierres affoller  
On ne voit que pierres voler,  
Tant sont chauds ces pierreux allarmes  
Ou la fureur baille les armes.*

*Mais fault il, puis que la nature  
Donne aux loups mesme nourriture,  
Puis que les Lyons vont ensemble,  
Puis que lours avec lours s'assemble,  
Que les pierres (ô quel horreur !)  
Sentent des pierres la fureur ?*

*Certes ie suis d'opinion,  
Que pour les mettre en vnion  
Le nom de Re~~ct~~eur on me baille :  
Car ie suis d'assez belle taille  
Pour estre chefeconomique  
D'une famille academique.*

*Ie desire aussi qu'on m'enuoye,  
A fin de retrancher la voye  
A tant de schismes & abus,  
Frere Pierre de Cornibus :  
Qui seroit bien plus assure  
Ayant frere Pierre Doré.*

*Ce sont les Pierres, dont la gloire  
Est enchassée en la memoire :  
Et si encor estoit viuant  
Quelque maistre Pierre sçauant,  
Aux champs, à la court, à la ville,  
Qui sur tous Pierres fut habile,  
Ie luy donne permission,  
De veoir sur ma commission,  
A fin d'amender sagement  
Ce qui passe mon iugement.*

*Car pour vray, le lieu ou ie suis  
Est si obscur, que ie ne puis*

*Veoir sans lunettes iusqu'au fond  
De ce sac qui est si profond :  
Aussi voit on bien à mon nez,  
Et à mes yeulx tous charbonnez,  
Que ie n'ay pas la veue claire,  
Veue que de si pres on m'esclaire.  
Ie commence à deuenir vieux,  
Et suis quelque peu chassieux :  
Mais si est-ce malgré Momus,  
Que ie ne suis point si camus,  
Que ie ne sente encor' assez  
Et les abus qui sont passez,  
Et ceulx la qui dominant ores,  
Voire ceux qui viendront encores.*

*O gaillard peuple de Paris,  
Bien que ie vous serue de ris,  
Comme vne pierre reprouuee,  
Si fera ma gloire esleuee,  
(Si quelque Pierre en prend le soing)  
Bien plus hault que ce petit coing.*

*Alors mes faicts seront congnus,  
Et comme ce vieux Terminus,  
A qui de trongne ie ressemble,  
Nulli cedo, comme il me semble,  
Portoit pour la deuise sienne :  
Nulli parco, sera la mienne,  
Qui suis, comme par destinee,  
La pierre icy determinee  
Pour terminer les malefices,  
Et pour exterminer les vices.*

*Et si on di&, qu'un repreneur  
Fait à soy-mesmes deshonneur,  
Quand la mesme coulpe le point :  
Ie respond que touchant ce point  
Maistre Pierre a donné tel ordre,  
Que dessus luy n'y a que mordre.*

*Ie ne crains point la fable antique  
Du facond nepueu Atlantique,*

*Qui vengea si bien son iniure  
Contre le rustique pariure,  
Laisant pour tesmoing du supplice  
La pierre que lon nomme Indice :  
Car les presents, car les honneurs,  
Car la faueur des grands Seigneurs,  
N'ont point sur moy l'autorité  
D'estrangler vne verité.*

*Si on me cuide mettre en cendre,  
Je ressemble la Salemandre,  
Qui prend du feu sa nourriture :  
Et si on vouloit d'aduenture  
M'enseuelir en l'eau profonde,  
C'est le plaisir ou ie me fonde :  
Car i'ay la nature cryarde  
D'une grenouille babillarde.*

*Et si pour ma voix estoupper,  
La langue on me vouloit couper,  
Voire tout le corps membre à membre,  
Je ne crains point qu'on me desmembre :  
Car ie suis comme vis argent,  
A me refouder diligent.*

*Bref, pour vous dire tout mon estre,  
La nature ne m'a fait naistre  
Tant seulement de double vie,  
Comme vn animal amphibie :  
Elle m'a fait egalement,  
Pour viure en chascun element.*

*Mais quoy, si Rome tant honnore  
Et vn Pasquille & vn Marphore  
Par leurs escripts si fort fameux,  
Pourquoy n'escriray-ie comme eux ?  
Comme eux donques ie veulx escrire,  
A fin que Paris puisse dire,  
Que par vn semblable miracle  
Les pierres luy seruent d'oracle.*

*Et pource que chascun ne peult  
Entrer en ce lieu comme il veult,*



*N'est qu'une scintille qui sort  
De deux pierres qui s'entre-chocquent.*

---

### EPIGRAMME PASTORAL.

*Vn Berger, vn Cheurier, & vn Bouvier, venuz  
De Sicile, de Thebe, & de Smyrne : congneuz  
Des prez, & des costaux, & des loges champestres,  
Des brebis, des cheureaux, des bœufs : les meilleurs maistres  
Du Flageol, du Rebec, & du Cornet retors,  
Moutons, cheures, & bœufz gardoient dessus les bords  
D'Arethuse, d'Ismene, & du Phrygien Xanthe.  
L'un le hurt, l'un les ieux, le tiers les combats chante,  
Des beliers bien-cornus, des folastres cheureaux,  
Des taureaux mugiffans : l'honneur des Pastoureaux,  
Des Cheuriers, des Bouviers : aussi sur tous les prise  
Pales, le Dieu cheurier, & le pasteur d'Amphrise,  
D'un chapelet de fleurs couronnant le premier,  
D'une branche de Pin le second, le dernier  
D'un tortis de laurier. Mais Perot l'outrepasse,  
Ce Bergier, ce Cheurier, & ce Bouvier surpasse  
D'autant que les Moutons, les boucs, & les taureaux,  
Les aigneaux, les cheureaux, & les ieunes bouveaux :  
Ou que les bleds, les monts, & les maisons royales,  
Les herbes, les costaux, les cafes pastorales :  
Tant Perot fluste bien, fredonne & sonne icy  
Du flageol, du rebec, & du cornet aussi,  
Son Charlot, son Annot, son Henriot : les maistres  
Des prez & des costaux, & des loges champestres.*

---

## A I. ANT. DE BAIF.

## SONNET.

*Brauime esprit sur tous excellentime,  
Qui mesprisant ces vanimes abois,  
As entonné d'une hautime voix  
De sçauantieurs la trompe bruyantime :  
De tes doux vers le style coulantime,  
Tant estimé par les doctieurs François,  
Iustiment ordonne que tu sois,  
Pour ton sçauoir, à tous reuerendime.  
Nul mieux de toy, gentillime Poète,  
Heur que chascun grandiment souhaite,  
Façonne vn vers doulciment nalf :  
Et nul de toy hardieurement en France  
Va dechassant l'indoctime ignorance,  
Docte, doctieur & doctime Baif.*







# EPITHALAME

*SVR LE MARIAGE*

DE TRESILLVSTRE

PRINCE PHILIBERT EMANVEL,

DVC DE SAVOYE,

ET TRESILLVSTRE

PRINCESSE MARGVERITE DE FRANCE,

SŒVR VNIQVE DV ROY ET DVCHESSE DE BERRY <sup>181</sup>

---

*AV LECTEVV.*

**C**est Epithalame, ou chant nuptial, est chanté par trois vierges natifues de Paris, filles de Ian de Morel, gentilhomme Ambrunois, & de Damoiselle Antoinette Deloïne sa femme, couple non moins docte que vertueuse. Les noms des trois vierges sont Camille, Lucrece, & Diane : noms propres & non empruntez à plaisir : ce qui semble estre venu assez à propos selon l'argument, comme tu pourras mieux iuger par la lecture du poëme. Au reste, amy lecteur, ie ne veulx oublier à te dire, que ces trois vierges (principalement Camille) sont si bien instituees

es langues Grecque, & Latine, & en toutes sortes de bonnes lettres, qu'il m'eust esté malaisé, voire impossible, d'en trouuer trois autres de leur aage plus dignes d'estre introduictes en vn si excellent suieſt, & crains beaucoup plus de les auoir faiſt parler peu, que trop doctement : en quoy i'ay eu eſgard non à ce que ie ſçay veritablement de leur erudition, mais à ce que i'ay penſé deuoir eſtre le plus vrayſemblable. ADIEV.

## LA MUSIQUE.

*Vn plus heureux & plus digne Hymenee  
Ne nous pouuoit ces nopces appreſter :  
Et ne pouuoit la Paix mieux arreſter  
Du cruel Mars la fureur effrenee.*

## LE PORTE.

*Quand la ſœur des Charites,  
La fleur des Marguerites,  
La perle des François,  
Par les mains d'Hymenee  
Eſpouſe fut menee  
Au Prince Piémontois,  
Trois vierges bien peignees,  
Vierges bien enſeignees,  
Qu'au bord Pariſien  
La Nymphe Deloïne  
De celeſte origine  
Conceut du Delien,  
Sur le point que l'Aurore  
Le matin recolore,*

*Sommeilloient dans leur liâ,  
Quand de sa voix cogneue  
Delouyne venue,  
Ces beaux vers leur a diâ.*

DELOVYNE.

*Debout, debout (diâ elle)  
L'Aurore vous appelle  
Du pareffieux seiour :  
Sus donc, qu'on se réueille,  
Que plus on ne sommeille,  
Voicy l'aube du iour.  
Voicy, mes vierges belles,  
Mes chastes colombelles,  
Voicy, mon cher soucy,  
Voicy la bienheuree  
Heure tant desfree,  
Mes filles, voyla-cy :  
Que la vierge de France,  
Des vierges l'esperance,  
Deuoit perdre son nom,  
Par vne sainte flamme,  
Qui la doit rendre femme  
D'un Prince de renom.  
Pour elle (race chere)  
Moy qui suis vostre mere,  
Je vous ay iusqu'icy  
En mon sein éleuees,  
Des vertus abbreuees,  
Et des lettres aussi :  
Arrosant, curieuse,  
De main industrieuse  
Voix beaux ans florissans,  
Comme trois fleurs declofes,  
Trois vermeillettes roses,  
Ou trois lix blanchissans :*

*Pour vn iour estre dignes  
Entre les plus beaux cygnes  
De rechanter l'honneur,  
L'honneur de Marguerite,  
Sa vertu, son merite,  
Sa grace, & son bon heur.*  
*Dez que vous feustes nees,  
Vous feustes destinees  
A chanter sa valeur,  
Qui seule de nostre aage  
En grandeur de courage  
Est la perle, & la fleur.*  
*Vous donc, la plus ieunette,  
Ma chere Dianette,  
De vostre doulce voix  
Chantez la vierge sainte,  
Ains qu'Hymen l'eust estreinte  
De ses pudiques loix.*  
*Vous, Lucrece la blonde,  
Allez, & la seconde,  
Chantez sa chasteté,  
Son amour coniugale,  
Sa fermeté loyale,  
Et son honnesteté.*  
*Vous, plus docte Camille,  
Chantez d'un plus hault style  
La vierge, & le grand heur  
De ce Duc magnanime,  
La vertu qui l'anime,  
Sa race, & sa grandeur.*  
*Allez trouuer la plaine,  
Ou le Dieu de la Seine  
Recourbé tant de fois,  
De son onde écumeuse  
Bat ceste Isle fameuse,  
Le seiour de nos Roys.*  
*Là, soubz vn bon augure  
Conduites par Mercure,*

*Vous fault aller chanter  
Ceste heureuse iournee,  
Cest heureux Hymenee,  
Qu'on doit sur tout vanter.*

## LA MUSIQUE.

*Par les flambeaux des trois feurs infernales  
Les cœurs estoient de fureur allumez,  
Ores les cœurs sont d'amour enflammez  
Par les flambeaux des trois graces royales.*

## LE POETE.

*De ce tant doux langage  
Des vierges le courage  
Deloïne flattoit :  
Elles, par l'air liquide  
Volent avec leur guide,  
Qui leur course hastoit.  
Leurs tresses blondoyantes  
Voletoient ondoyantes  
Sur leur col blanchissant :  
Leurs yeux, comme planettes,  
Sur leurs faces brunettes  
Alloient resplendissant :  
Se ressemblant de faces,  
Comme on void les trois Graces,  
Trois diamans tremblans,  
Trois esmeraudes fines,  
Trois perles argentines,  
Ou trois astres flambeans.  
Comme parmy les nues  
On void vn ranc de grues  
D'vn battement léger  
Se frapper de l'aisselle,*



*Puis en planant de l'aile  
 En file s'allonger,  
 D'une ondoyante trace  
 Parmy ce grand espace  
 Ces trois vierges s'en vont :  
 Puis d'ailes abaïssées,  
 Sur la terre élancees,  
 Se plantent front à front.  
 Leur poitrine haletante  
 Pousse vne voix tremblante,  
 Qui doucement fend l'air :  
 Et semblent les craintiues  
 Trois ioncs, que sur leurs riuës  
 Vn doulx vent fait branler.  
 D'une humble reuerence  
 La premiere s'aduance,  
 Et plus doulx que le son  
 D'une source argentine,  
 De sa voix enfantine  
 Chanta ceste chançon.*

## LA MUSIQUE.

*Celle de qui ce feu qui tout enflamme  
 N'auoit onc sceu eschauffer la froydeur,  
 Sent maintenant vne nouuelle ardeur,  
 Et ne desdaigne vne si belle flamme.*

## DIANE.

*Telle que par la presse  
 La vierge chasseresse  
 Marche d'un pied dispos,  
 L'arc en main, & la trouffe  
 D'une gente secouffe  
 Luy battant sur le doz.*

Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.  
 Telle parmy sa bande  
 Se monstre belle & grande  
 Ceste Nymphé aux beaux yeux :  
 Ceste Nymphé celeste,  
 Qui de face, & de geste,  
 Ne tient rien que des cieux.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.  
 Vne double planette  
 De sa face brunette  
 Esclaire le beau teinç :  
 Mais sa grace naïue,  
 Qui les ames captive,  
 Mille beautéz esteinç.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.  
 C'est la Pallas nouvelle,  
 Fille de la ceruelle  
 De ce grand Roy François :  
 Des Muses la dixieme,  
 Des Graces la quatrieme,  
 S'il en est plus de trois.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.  
 Sur son visage peincte  
 Est la chasteté sainte  
 Qui l'amour fait trembler :  
 Las ! mais elle nous laisse,  
 Pour nouvelle Deesse  
 A Iuno ressembler.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.  
 Ce n'est pas la premiere,  
 Ce n'est pas la dernière,  
 Que sur ce mesme lieu  
 Hymen vous rauist ores,

Et ravira encores,  
 Hymen ce cruel Dieu.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.  
 De la Nymphe Escoçoise <sup>121</sup>  
 Pour la rendre Françoisse,  
 N'a guere' il vous pria :  
 Puis la Nymphe Lorraine <sup>122</sup>  
 En beaulté souveraine  
 Le cruel enleva.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.  
 Or' d'une autre compaignie  
 Pour enrichir l'Espagne,  
 Vous prie l'inhumain  
 Qui vostre Marguerite,  
 Vostre perle d'estime  
 Vous ravist de sa main.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.  
 Que ferez-vous, pucelles,  
 Qui dessoubz voz aisselles  
 Portez le beau carquois ?  
 Et vous qui sur Pegase  
 Animez de Parnase  
 Les antres, & les bois ?  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.  
 L'honneur de vostre troppe  
 Laisse la double croppe  
 Pour suivre deormais  
 Et Iunon, & Lucine :  
 Adieu troppe diuine,  
 Adieu donc pour jamais.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.  
 Adieu forestez ombreuses,  
 Adieu rines herbeuses,

*Adieu tertres bossus,  
Adieu viues fontaines,  
Adieu roches haultaines,  
Et vous antres mouffus.  
Adieu sœurs, adieu belles,  
Adieu doctes pucelles.  
Adieu lyre doree  
De Phœbus adoree,  
Tes chansons & tes vers,  
Puis que nostre princesse  
En chapeau de Duchesse  
Change noz lauriers verds.*

## LA MUSIQUE.

*Le Prince n'a, tant soit grand son merite,  
De s'esjouir peu de cause & raison,  
Qui retourné trouue dans sa maison  
Vne si belle & rare Marguerite.*

## LE POETE.

*De ceste chansonnette  
La petite brunette  
Fit les Dieux resjouir :  
Et puis en ceste sorte  
Sa voix yn peu plus forte  
Lucrece fit ouir.*

## LUCRECE.

*Telle comme Lucrece,  
Ou que l'honneur de Grece  
Penelope se lit,  
Sera, mais plus heureuse,*

*Ceste vierge songneuse  
De l'honneur de son liâ.  
O Hymen, Hymenee,  
O nuiâ bien fortunee.  
Qu'opposer on ne vienne  
La Royne Carienne,  
A celle qui sera  
En amour coniugale  
Porcie, & plus loyale  
Alceste passera.  
O Hymen, Hymenee,  
O nuiâ bien fortunee.  
Vne amour mutuelle  
Ioindra perpetuelle  
L'espouse avec l'espoux,  
Et la chaste Cyprine  
Bruslera leur poiârine  
De son feu le plus doux.  
O Hymen, Hymenee,  
O nuiâ bien fortunee.  
Point ne sera sterile  
Ceste couche fertile,  
Couche qui nous fera  
Mainte heureuse gesine :  
Car la chaste Lucine  
La fauorisera.  
O Hymen, Hymenee,  
O nuiâ bien fortunee.  
Lucine secourable  
Luy sera fauorable,  
Comme ia tant de fois  
Nostre Iuno seconde  
Elle a rendu seconde  
Au Iupiter François.  
O Hymen, Hymenee,  
O nuiâ bien fortunee.  
Les filz de leur bas aage  
Porteront au visage*

*Le protraia paternel :  
Les filles sur leur face  
Rapporteront la grace  
Et l'honneur maternel.*

*O Hymen, Hymenee,  
O nuiâ bien fortunee.*

*De ceste race heureuse  
Sur toutes genereuse  
Nox enfans & nepueux  
D'une longue memoire  
Raconteront la gloire  
A ceux qui naistront d'eux.*

*O Hymen, Hymenee,  
O nuiâ bien fortunee.*

*L'aigle deffoubz son aile  
N'écloft la colombelle :  
Les animaux peureux  
Des fiers lyons ne naissent,  
Et les couards ne laissent  
Des enfans genereux.*

*O Hymen, Hymenee,  
O nuiâ bien fortunee.*

*De ce sainâ mariage  
Tout sinistre presage  
Soit écarté bien loing,  
Puis que de ceste heureuse  
Doulce nuiâ amoureuse  
Le ciel a pris le soing.*

*O Hymen, Hymenee,  
O nuiâ bien fortunee.*

*La chaste Cytheree  
Y vienne ceindûree,  
Et les petits Amours  
Y volettent sans cesse  
Autour de la Princeffe  
En mille & mille tours.  
O Hymen, Hymenee,  
O nuiâ bien fortunee.*

*O nuit bien fortunée  
 D'étoiles couronnée,  
 Qui plus que le jour lui-même !  
 Nuit que la Cyprienne  
 Adoué toute sienne,  
 O bien heureuse nuit.  
 O Hymen, Hyménée,  
 O nuit bien fortunée.  
 Phœbus, soit qu'il éclaire  
 Dessus notre hemisphere,  
 Ou soit que de son feu  
 L'autre monde il réveille,  
 Vne couple pareille  
 N'a point encore veu.*

## LA MUSIQUE.

*Pour son renom rendre cler & insigne  
 Il n'eust sçeu mieux sa valeur esprouver,  
 Et si n'eust peu, au ciel mesme, trouver  
 De sa vertu recompense plus digne.*

## LE POETE.

*Icy la blondelette  
 Faîte plus vermeillette  
 Ses deux leures ferma :  
 Puis d'une voix guerrière  
 Camille la dernière  
 Ces beaux vers anima.*

## CAMILLE.

*Telle que l'ancienne  
 Camille Anfonienne*

*Superbe apparoiſſoit,  
Lors qu'avecques les armes  
La preſſe des gendarmes  
Hardie elle froiſſoit.*

*Io, io, victoire,  
Io, triomphe & gloire.*

*Telle contre les vices  
Au milieu des delices  
Porte le chef vainqueur  
Ceſte Minerue forte,  
Qui ſur ſa face porte  
Vne chaſte rigueur.*

*Io, io, victoire,  
Io, triomphe & gloire.*

*L'honneur eſt ſon pennache,  
La chaſteté ſa hache :  
Et l'amour vertueux  
Eſt ſa Meduſe enorme,  
Qui en pierre transforme  
Le vice monſtrueux.*

*Io, io, victoire,  
Io, triomphe & gloire.*

*De ce meſme lignage  
Le Ciel pour teſmoignage  
D'un nouveau ſiecle d'or,  
Deux Minerues nouvelles  
Non moins doctes que belles  
Nous a fait naiſtre encor.*

*Io, io, victoire,  
Io, triomphe & gloire.*

*L'une eſt la Nauarroïſe,  
L'autre la Ferraroïſe,  
Ornement de leurs ans,  
Qui entre les Princeſſes  
Reſſemblent deux Deſſes,  
Ou deux aſtres luiſans.*

*Io, io, victoire,  
Io, triomphe & gloire.*



*Mainte Princeſſe encore  
Par les lettres decore  
Son ſexe, & ſon renom :  
Mais noſtre Marguerite  
Sur toute autre merite  
De Minerue le nom.*

*Io, io, victoire,*

*Io, triomphe & gloire.*

*Telle vierge eſtoit digne,  
Pour ſa valeur inſigne,  
D'avoir ce ſecond Mars :  
Ce Prince tant adextre,  
Que Bellonne fit naiſtre  
Au milieu des ſoldars.*

*Io, io, victoire,*

*Io, triomphe & gloire.*

*Sa virile ieuneſſe*

*N'a ſuiuy la molleſſe  
Des laſcifz courtiſans :  
Il n'a parmy les Dames,  
Les plaiſirs, & les flammes,  
Perdu ſes ieunes ans.*

*Io, io, victoire,*

*Io, triomphe & gloire.*

*Mais il a, ſur la dure,  
Et ſoubz la couverture  
Des pauillons, appris  
Qu'en la poudreuſe plaine  
C'eſt avecques la peine  
Qu'on emporte le pris.*

*Io, io, victoire,*

*Io, triomphe & gloire.*

*Deſſoubz ce grand Auguſte  
Il a pouſſé robuste  
Ses vertuz en avant :  
Il a pris ſa doctrine  
Deſſoubz la diſcipline  
D'un maiſtre bien ſçauant.*

*Io, io, victoire,  
Io, triomphe & gloire.  
Je ne sçay quelle audace  
Se lit dessus sa face,  
Avec vne douceur,  
Qu'on y voit apparoiſtre  
Qui fait assez cognoiſtre  
La grandeur de son cuer.  
Io, io, victoire,  
Io, triomphe & gloire.  
Donnant bien cognoiſſance  
Du lieu de sa naiſſance,  
Noble entre les humains,  
Qui a produit au monde,  
Comme mere feconde,  
Tant d'Empereurs Germains.*

## LA MUSIQUE.

*Mars l'a nourry au milieu des allarmes  
Pallas en elle a monſtré ſon ſçauoir :  
Celuy qui veult gloire immortelle auoir  
Doit aſſembler les lettres & les armes.*

## LE POETE.

*De ces doulces merueilles  
Rauirent les oreilles  
Ces vierges : & alors  
De ſa diſerte langue  
Ceſte belle barangue  
Mercure miſt dehors.  
Son caducee embrasſent  
Deux ſerpents, qui ſ'enlacent  
Se ioignant par le bout :  
Son chef porte deux ailes,*

*Deux ses plantes isnelles,  
Qui le portent par tout.*

MERCURE.

*Sans le vouloir celeste  
Ceste vierge modeste  
Ne demeroit ainsi :  
Et ce Prince, comme elle,  
Sans ordonnance telle  
Ne demeroit aussi.  
Pour dechasser Bellonne,  
Et sa troppe felonne,  
Bannie pour iamais,  
Des Dieux la preuoyance  
Gardoit ceste alliance,  
Instrument de la paix :  
Afin qu'avec l'Espaigne  
La France s'accompaigne,  
Pour, d'un commun accord,  
D'Europe, Asie, Afrique,  
L'aduersaire publique  
Repousser dans son fort.  
Car si ces deux grands princes  
Vnissent leurs prouinces  
D'un accord mutuel,  
Pour chasser vers le More,  
Ou bien loing soubz l'Aurore,  
Le Barbare cruel :  
Quel Roy, quelle puissance  
Soustiendra la vaillance  
De deux Roys si fameux,  
Soit qu'ilz marchent par terre,  
Soit qu'ilz portent la guerre  
Par les flotz escumeux ?  
Ilz partiront le monde,  
De la terre, & de l'onde,*

*Eftans feuls gouverneurs :  
Et de ferue contrainde  
Mettront la Terre fainde  
En fes premiers honneurs.  
O heureufe iournee,  
O paix bien fortunee,  
Qui ioint deux fi grands Roys,  
Qui fe peuuent promettre,  
Vniz, de pouuoir mettre  
Le monde foubz leurs loix !  
Quel vers, ou quelle hiftoire  
Peult égaler la gloire  
De ceux là qui ont fait  
Pour le bien d'Allemaigne,  
France, Italie, Efpaigne,  
Vn accord fi perfai& ?  
Mais foit que France parle  
D'Anne, d'Albon, ou Charle'  
L'honneur de noz Prelats,  
Soit que l'Efpaigne encore  
Son Ruygomes honnore,  
Son Alue, ou fon Arras,  
La gloire Auftrofienne  
De nom & foy Chreftienne  
Sur toutes reluira,  
Tant qu'à l'entour du monde  
Sa coche vagabonde  
Neptune conduira :  
Pour du miel de fa bouche,  
Qui les oreilles touche,  
Avoir parmy l'horreur,  
Le feu, le fang, les armes,  
Adoulcy des gendarmes  
La cruelle fureur.  
D'un fain& lien eftreindre  
A tout iamais foit fainde  
A voz filz & nepueux,  
Cefte paix honnoree,*

*Des humains adoree  
Par offrandes & vœux.*

## LA MUSIQUE.

*Ils partiront vn iour la terre & l'onde,  
Et sans enuie entre eux seront pareils :  
Le ciel ne peult endurer deux Soleils,  
Mais deux tels Rois peult bien souffrir le monde.*

## LE POETE.

*Ainsi parla Mercure,  
Puis d'une nuit obscure  
Couuert s'éuanquit,  
Ressemblant vn nuage,  
Ou fantosme volage,  
Qui parmy l'air s'enfuit.  
Comme luy disparués  
Voguent parmy les nués  
Ces trois diuines sœurs,  
Semant à mains declofes  
D'une pluye de roses  
Mille & mille douceurs.  
Phœbus d'un heureux signe  
Laisant voler vn cygne  
Bon augure donna :  
D'un long traict qui esclère  
L'air se fend, & le Pere  
A la gauche tonna.*

## LA MUSIQUE.

*Pareille estoit la feste Olympienne  
Quand Peleus à Thetys fut conioinct :*

*Mais la discorde icy ne seme point  
L'occasion d'une guerre Troyenne.*

## I. DV BELLAY.

*Comme d'un vase ayant estroide bouche,  
Lequel est d'eau remply iusques au bord,  
L'eau goutte à goutte, & à grand' peine sort,  
Et son passage elle mesme se bouche :  
Ainsi chantant ceste Royale couche,  
L'ayse qui faiçt de sortir son effort,  
Pour en sortir ne se trouue assez fort,  
Et d'un seul vers ma Muse à peine accouche.  
Donques ceux-là qui ont plus de sçauoir  
Que de plaisir, feront mieux leur deuoir  
De celebrer cest heureux mariage :  
Il me suffist, si l'effect au desir  
Ne satisfaiçt, monstrier que le plaisir  
Ne me permet d'en dire d'auantage.*







ENTREPRISE  
DV  
ROY-DAVLPHIN  
POVR LE TOVRNOY

SOVBZ LE NOM DES CHEVALIERS ADVANTEVREUX <sup>154</sup>.

---

A LA ROYNE ET AVX DAMES.

*Veu que les yeux en ce commun plaisir  
Donnent si peu à l'esprit de loisir  
D'entendre ailleurs, Princesse treschrestienne,  
Nous craignons fort que cest escript retienne  
Trop longuement vostre esprit & voz yeux,  
Et que, pour plaire, il ne soit ennuieux.*

*L'occasion, qui ores se presente,  
Parlant pour nous, de parler nous exempte :  
Et quand pour nous elle ne parleroit,  
Et que le lieu rien n'en tesmoigneroit,  
Nostre equipage, armes, suyte, & deuise,  
Monstrent assez quelle est nostre entreprise.*

*Ce nonobstant comme nouveau-venuz,  
Pour le deuoir, ou nous sommes tenuz,*



*Nous voulons bien vous donner cognoissance  
De nostre estat, & de nostre naissance,  
Par cest escript discourant bresvement  
D'ou nous venons, & pourquoy, & comment.*

*Bien loing en mer, audela d'Hybernie,  
Là ou Phebus sa course ayant finie  
Oste la bride à ses fumans cheuaux,  
Pour reposer de ses iournelz trauaux,  
Se trouue vne Isle en tous biens planteureuse,  
Que les voisins nomment Aduanteureuse,  
Pource que là, les plus cheualeux  
Sont appellez Amans aduanteux.*

*L'oyfueté, qui est mere des vices,  
N'entretient là les hommes en delices,  
Et n'y sont point, pour estre parfumez  
Ny bien en point, les Amans estimez,  
Pour bien baller, pour sospirs, ny pour larmes,  
Ains seulement pour estre preux aux armes :  
Car ce qui est ailleurs voluptueux  
Sert là d'obie& pour estre vertueux.*

*Aussi di&-on, qu'un Cheualier de Thrace  
Fut le premier autheur de nostre race,  
Lequel fut filz de Venus & de Mars :  
Ce Cheualier, avec quelques soldars,  
Appres vn long & fascheux nauigage,  
Se saulua là du danger du naufrage :  
Et y trouuant le seiour à propos,  
Se resolut donner quelque repo&  
A ses trauaux, sans plus courir fortune  
Si longuement par les champs de Neptune.*

*Là il bastit vne grande cité,  
Et le pals, deuant inhabité,  
Feit par police equitable & ciuile  
En peu de temps populeux & fertile.*

*Mais prenoiant que tel gouuernement  
Ne se pourroit conseruer longuement,  
Si ceste troppe ainsi habituee  
De pere en filz n'estoit perpetuee,*

*Il ordonna que tous les plus gaillards  
Iroient chercher femmes de toutes parts,  
Non point vsant de fraudes & rapines,  
Dont Romulus vsa vers les Sabines,  
Mais par vertu, par proësse, & valeur,  
Par courtoisie, & noblesse de cœur,  
Sauuant l'honneur des Dames & pucelles,  
Gardant les bons, chastiant les rebelles,  
Suyuant les Courtz des Princes & des Roys,  
Et frequentant les ioustes & tournoys.*

*Par tel moyen se peupla nostre terre :  
Dont puis apres vindrent en Angleterre  
Ces Cheualiers tant cogneuz sur les rancz,  
Qu'on nomme encor' les Cheualiers errans.*

*De là, comme eux, prindrent leur origine,  
Comme venuz de Mars & de Cyprine,  
Ces Palladins preux & cheualeureux,  
Ainsi que nous, Amans aduantureux :  
Dont la vertu aujourdhuy tant notoire  
Du nom François eternise la gloire.*

*Au lieu qu'ainfi nous vous auons descrit,  
Princesse illustre, & de royal esprit,  
N'a gueres vint la Deesse emplumee,  
Que les humains appellent Renommee :  
(Et en quel lieu de ce grand vniuers,  
Soit là ou font les eternalz hyuers,  
Soit soubz Atlas, ou soit deffoubz l'Aurore,  
Soit ou Phebus se va coucher encore,  
N'a penetré de France le renom,  
Et de Henry, le plus grand de son nom?)*

*Ceste Deesse, avecques sa buccine  
Ayant donné du silence le signe,  
Sur le sommet d'une tour se planta,  
Et ces beaux vers à haulte voix chanta,  
A son de trompe, emplissant de merueilles  
Des escoutans les cœurs, & les oreilles.*

*« Je fais sçauoir que les deux plus grands Roys  
« Qui furent onq' en armes, & en loix,*

« Ayant mis fin à la cruelle guerre,  
 « Qui a regné si longuement sur terre,  
 « Ont fait du ciel descendre pour jamais  
 « La desirée & bienheureuse Paix.  
 « Que ceste Paix inuiolable & sainte  
 « D'un double nœu d'alliance est estraincte,  
 « Nœu qui assemble au sang Valloisien  
 « Le sang d'Espagne, & le Sauoy sien.  
 « Que le grand Roy, qui Treschrestien s'appelle,  
 « Pour celebrer ceste paix immortelle,  
 « Dedans Paris, la plus grande cité  
 « Qui onques fut dans le monde habitée,  
 « N'a guere' a fait publier vne feste,  
 « Là où chascun de toutes parts s'appreste  
 « Pour le Tournoy, où se doiuent trouuer  
 « Ceux qui voudront leur valeur esprouuer,  
 « Et tesmoigner par effect que les armes  
 « Seruent trop plus en amours, que les larmes.  
 « En ce Tournoy seront quatre tenans  
 « Qui ouriront le paz à tous venans,  
 « Dont l'un est Roy, les autres trois grands Princes,  
 « Les plus vaillans de toutes leurs Prouinces. »

Incontinent que du peuple espandu  
 De toutes parts ce bruit fut entendu,  
 Tous ceux que plus la bouillante ieunesse  
 Aiguillonnoit aux ades de proesse,  
 D'armes, cheuaux, & tout autre appareil  
 Font leurs apprestz : ceux qui pour le conseil  
 Estoient meilleurs, ou dispensez de l'aage  
 De n'entreprendre vn si loingtain voyage,  
 Dessus le port le nauire apprestoient,  
 Et à voguer la ieunesse exhortoient.

Les mariniers de fleurs ornent la poupe,  
 Et à partir encouragent la troupe :  
 Vn bruit se leue, & de diuerfes voix  
 Frappe le ciel : on coupe à ceste fois  
 Le cable, & l'anchre en la proué on retire,  
 Lors vn bon vent empoupe le nauire.

*Les mathelotz sur l'un & l'autre banc  
D'un ordre egal voguent de ranc en ranc :  
Blanche d'escume est la mer azuree,  
Et la nef fuit d'une course asseuree.*

*Lors de Venus le feu luisant & beau  
Sur nostre mast allume son flambeau,  
Pour nous guider : & le pere Neptune  
Chassant bien loing la tempeste importune,  
Hault sur son char, que les courbez Daulphins  
Alloient trainant dessus les flotz marins,  
Tenant en main son Trident venerable  
A nostre cours se monstre favorable.*

*Delaissant donq' les Orcades à part,  
Qui soubz le pol' sont bien loing à l'escart,  
Deuers Thulé, du monde la derniere,  
A gauche ayant l'estoille marinere,  
Et l'Iberie à droicte regardant,  
D'un si bon vent, & d'un cœur si ardent  
Singlasmes tant, costoyant d'Hybernie  
L'endroit qu'on nomme aujourdhuy Mommonie,  
Que l'Angleterre apparut à noz yeux :  
Puis esloignant ce bras non spacieux,  
Qui s'eslargit d'une emboucheure grande  
Entre Angleterre, & la coste d'Irlande,  
Loing vers le Nort laiffames l'Escossois,  
Ou maintenant fleurit le lys François :  
Et costoyant ceste part d'Angleterre,  
Ou Cornouaille en pointe se referre,  
Vinsmes surgir en Bretagne, & adonc  
Estant au bout d'un voyage si long,  
Sans craindre plus ny les ventz, ny l'orage,  
Chascun, ioyeux, saulte au front du riuage.*

*Là nous estant refreschis quelques iours,  
Puis rembarquez sur le Loyre au long cours,  
Qui trauerfant mainte prouince heureuse  
Rouille en la mer son onde sablonneuse,  
Veismes d'Aniou les beaux prez florissans,  
Et les costaux de pampre verdissans,*

*Laissant à part les campagnes du Meine,  
Et costoyant les beaux champs de Tourraine,  
Entre les portz & d'Amboise & de Bloys,  
Tant renommez pour le berceau des Roys.*

*Là mainte Nymphe à fleur d'eau vagabonde  
Au bruit des flotz mist son chef hors de l'onde,  
S'esbaissant assez de voir nager  
Dessus son fleuve vn nauire estrange.  
L'vne dessoubz, ou l'onde estoit moins forte,  
Le soulageant, sur son doz le supporte :  
L'autre le va par les flancz costoyant,  
Et l'autre encor' va deuant balloyant  
Les bancz de sable, ou hastant sa carriere,  
Auec' la main le pousse par derriere.  
Finablement par ces Nymphes guidez  
Sommes au port d'Orléans abordez.*

*Dessus ce port, d'vne fureur mal saine,  
Le nourrisson du bon pere Silene  
La belle Nymphe Aurelie trouua,  
Et amoureux par force l'enleua.*

*Fille du Loyre estoit ceste Aurelie,  
Qui se ioüant sur l'arene polie,  
Ou chasque iour venir elle fouloit,  
Pour trier l'or que son pere rouloit,  
Fut de Bacchus par malheur apperceuë,  
Et luy épris, aussi tost qu'il l'eut veuë.*

*Elle soudain d'vn pié leger s'enfuit,  
Et luy soudain d'vn plus leger la suit,  
D'elle la peur rend les plantes isnelles,  
A luy l'Amour aux talons met des ailes :  
Mais qui pourroit, tant sceust bien s'esprouuer,  
D'vn Amoureux & d'vn Dieu se sauluer ?*

*Du hault d'vn roc la Nymphe violee  
Pour se noyer ia s'estoit esbranlee,  
Lors que le Dieu de bon heur y suruint,  
Qui & sa vie & sa course retint.  
Nymphe (dist-il) chere Nymphe, que i'ayme  
Plus que mes yeux, que mon cueur, ny moymesme,*

*Arreste toy, & ne te lance à bas,  
Car d'un mortel la proye tu n'es pas,  
Ains de celui, à qui des Dieux le pere  
Ne desdaigna iadis seruir de mere.  
Je suis Bacchus, des Indes le vainqueur,  
Qui ay trouué ceste doulce liqueur,  
Doulce liqueur, le plaisir de la vie,  
Qui au neçar porte bien peu d'enuie.*

*Pour ton amour icy ie planteray  
Ma belle vigne, & croistre i'y feray  
Le meilleur vin que beut iamais la France,  
Laquelle aura tousiours en reuerence  
Toy, & ton nom, dont fera deormais  
Dit Orléans ce lieu pour tout iamais :  
Ainsi Bacchus flattoit son Aurelie,  
Et peu à peu sa tristesse elle oublie.*

*Mais reprenant nostre premier propos,  
Ayant pris là quelque peu de repos,  
Sur le riuage vn chascun se retire :  
Puis sur le dox chargeant nostre nauire,  
Sans plus nager par les champs ondoyans,  
Auons passé les fillons blondoyans  
De la grand' Beauße, & la plaine Françoisse :  
Comme iadis la ieunesse Gregeoise,  
Ces Demy-dieux, compagnons de Iason,  
Allant bien loing conquerir la toison,  
Seruoient de mer à leur mere affoiblie  
Par les sablons de la cuiße Libye.*

*Or sommes nous par le vouloir diuin  
Dedans Paris arriuez à la fin :  
Ou contemplant la maieſté Royale  
Du Roy, & vous, son espouse loyalle,  
Nous nous tenons trop bien recompensez  
Du long chemin, & des traux passéz.*

*Vingt Cheualiers nous sommes d'une bande,  
Qui supplions vostre maieſté grande  
De trouuer bon, que soubz vostre faueur  
Nous efforçons de gaigner quelque honneur*

*En ce Tournoy, ou la braue ieunesse  
Plus que iamais, doit monstrier sa proësse.*

*Ceste faueur que nous cherchons icy  
Auoir de vous, & de celles aussi,  
Que nous voyons autour de vous assises,  
C'est qu'il vous plaise accepter les deuises  
Que nous venons icy vous presenter,  
Et que puissions pour vostres nous vanter.*

*Nostre deuise est assez euidente,  
C'est vne lance, & vne torche ardente :  
Mars est la lance, Amour est le flambeau,  
Qui enlacez sont d'un double chappeau,  
L'un de laurier, que la Viâoire donne,  
L'autre de myrt, dont Venus se couronne :  
Deuise propre à ceulx qui sont venus,  
Ainsi que nous, de Mars & de Venus :  
Et qui suyuant la loy de nostre terre,  
Veulent l'amour par les armes conquerre.*

FLAMMA FERROQVE.

---

ENTREPRISE

DE

MONSIEVR DE LORRAINE.

AVX DAMES.

*Ayant appris que des armes l'honneur  
D'un ieune Prince est le plus grand bonheur,  
Et que celuy qui tel heur veult acquerre  
En guerre, doit le chercher à la guerre,*

*En paix, aux Courts des Princes & des Roys,  
Là ou se font les ioustes & tournois :  
Iusques icy suyuant le faict des armes  
I'ay frequenté les assaults & allarmes,  
Et trauersé par perilz & dangers,  
Fleuves & mers, & peuples estrangers,  
Auecques moy conduisant vne troppe  
De cheualiers, des plus preux de l'Europe.*

*Par leur moyen, hardy, i'ay surmonté  
Maint braue Prince, & maint peuple indomté,  
Maint monstre horrible, & mainte fiere beste,  
Iusqu'aux Indois estendant ma conqueste,  
Dont vous sont foy ces Elephans chargez  
De maintz harnois en trophee arrangez.*

*Là, par la voix de ceste vagabonde,  
Qui va chantant les nouuelles du monde,  
Ayant ouy que le Treschrestien Roy  
N'a guere' a faict publier vn Tournoy,  
Pour celebrer ceste heureuse alliance  
Qui met en paix & l'Espagne & la France,  
Pour le desir que i'ay de me trouuer  
En tous les lieux, ou se peult esprouuer  
Vn Cheualier, dont l'ardente ieunesse  
Ne hait rien tant que l'oyfue paresse,  
I'ay entrepris (& comme moy aussi  
L'ont entrepris ces Cheualiers icy)  
De m'esprouuer en ces paisibles armes,  
Comme i'ay faict aux dangereux allarmes :  
Esperant bien deffoubz vostre faueur  
D'en rapporter quelque pris, & honneur,  
Et tesmoigner qu'au faict de la victoire  
Rien ne sert tant que l'amour, & la gloire.*



# INSCRIPTIONS.

---

## LE ROY TRESCHRESTIEN.

### I

*C'est maintenant que la gloire immortelle,  
Qui ne lui soit qu'en forme de CROISSANT,  
Va sur toute autre au ciel apparissant  
En son plein rond, pour toujours estre telle.*

### II

*Comme Alexandre obscurcit la memoire  
Du pere sien par ses faictz glorieux,  
Ce Roy qui est de foy victorieux,  
De tous les siens surpassera la gloire.*

### III

*Tresbon, tresgrand Iuppiter on appelle,  
Tresbon, tresgrand nostre Prince apparoit :*

---

*Par ses haults faictz sa grandeur se cognoist,  
Et sa bonté par ceste paix nouvelle.*

---

## LA ROYNE TRESCHREST.

### I

*Elle est en tout vne luno seconde,  
D'honneur, de port, de geste & grauité :  
Sinon qu'elle a moins de feuerité,  
Et qu'elle est plus heureusement seconde.*

### II

*De voir florir la race Florentine  
Des Medicis, c'est leur commun bonheur,  
Mais de tenir le premier ranc d'honneur,  
Cela sans plus est propre à Catherine.*

### III

*Le Roy, la France, & cest heureux lignage  
Qu'elle a produict, de sa felicité,  
De sa vertu, de sa secondité,  
A tout iamais porteront tesmoignage.*

---

## LE ROY CATHOLIQUE.

## I

*Son heur l'a faict à tel honneur atteindre,  
Qu'autre plus grand il ne peult esperer,  
Et sa vertu l'a sçeu tant afferer,  
Que la fortune il ne sçauroit plus creindre.*

## II

*Par sa vertu & fortune prospere  
Il fut Auguste & de faict & de nom,  
Mais ce qui plus augmente son renom,  
C'est d'un tel filz auoir esté le pere.*

## III

*Il a chez soy le paternel exemple,  
Mais son bon-heur plus qu'ovltre passera,  
Et sa vertu à ses enfans fera  
De l'imiter vn argument plus ample.*

---

## LA ROYNE CATHOLIQUE.

## I

*Par elle en paix sont la France & l'Espagne,  
Par elle vnis sont les deux plus grands Roys*

---

*Du sang d'Austriche, & du sang de Valloys,  
Fille de l'un, & de l'autre compaignie.*

## II

*D'un plus hault vol, d'aile mieux emplumee,  
Ne la pouuoit raurir ce petit Dieu,  
Et ne pouuoit encor' en plus hault lieu,  
Ny en plus seur sa flamme estre allumee.*

## III

*Vn moindre espoux ne meritoit la mere,  
La fille aussi, qui monstre qu'un bon fruit  
Est volontiers d'un bon arbre produit,  
Vn moindre Roy ne deuoit faire pere.*

---

## LE ROY-DAVLPHIN.

## I

*Vne cité arresta la victoire  
Du grand vainqueur des Perses & Gregeois,  
Mais de ce ieune Alexandre François  
Vn monde seul ne bornera la gloire.*

## II

*Comme le nom il a de son grand pere,  
De son esprit heritier il sera,*

---

*Et à son pere en vertu semblera,  
Comme de face il ressemble à sa mere.*

## III

*Il est en l'aage, ou la ieunesse guide  
L'homme au chemin de vice ou de vertu :  
Mais delaissant le grand chemin battu,  
Il choisira celuy que prit Alcide.*

---

## LA ROYNE-DAVLPHINE.

## I

*Toy qui as veu l'excellence de celle  
Qui rend le ciel sur l'Escosse enuieux,  
Dy hardiment, contentez vous mes yeux,  
Vous ne verrez iamais chose plus belle.*

## II

*Celle, qui est de ceste Isle Princeffe,  
Qu'au temps passé lon nommoit Caledon,  
Si en sa main elle auoit vn brandon,  
On la prendroit pour Venus la Deeffe.*

## III

*Par vne chaisne à sa langue attachee  
Hercule à foy les peuples attiroit :*

---

*Mais ceste cy tire ceux qu'elle void  
Par vne chaisne en ses beaux yeux cachee.*

---

MONSIEVR DE SAVOYE.

I

*Pour son renom rendre cler, & insigne,  
Il n'eust sceu mieux sa valeur esprouuer,  
Et si n'eust peu, au ciel mesme, trouuer  
De sa vertu recompense plus digne.*

II

*Mars l'a nourry au milieu des allarmes,  
Pallas en elle a monsté son sçauoir.  
Celuy qui veult gloire immortelle auoir,  
Doit assembler les lettres & les armes.*

III

*Ainsi apres vne cruelle guerre,  
Le sage Grec par les flotz estrangiers,  
Ayant Pallas pour guide en ses dangers,  
Recouure en fin sa paternelle terre.*

---

## MADAME DE SAVOYE.

## I

*L'honneur luy sert de Gorgonne effroyable  
Contre le vice : & la sagesse encor'  
Garde en son cœur vn precieux threfor  
D'humilité, & douceur incroyable.*

## II

*Le Prince n'a, tant soit grand son merite,  
De s'estouir peu de cause & raison,  
Qui, retourné, trouue dans sa maison  
Vne si rare & belle Marguerite.*

## III

*Celle de qui ce feu, qui tout enflamme,  
N'auoit onq' sçeu eschauffer la froideur,  
Sent maintenant vne nouvelle ardeur,  
Et ne desdeigne vne si belle flamme.*

---

## MONSIEVR DE LORRAINE.

## I

*Bien meritoit estre choisy pour gendre  
D'vn Treschrestien, & trefuitorieux,*

*Celuy de qui les Martiaux ayeux  
Le nom Chrestien sceurent si bien defendre.*

## II

*On le prendroit, à voir ce beau visage,  
Pour Adonis, ou Narcisse aux beaux yeux,  
Si soubz ce front tant humble & gracieux  
D'un preux Achille il n'auoit le courage.*

## III

*Rien n'est plus beau que l'Aube rougissante,  
Qu'un iour serain, qu'un plaissant renouveau,  
Qu'un arbre en fleur, ny rien encor plus beau,  
Qu'en un beau corps vne vertu croissante.*

---

MADAME DE LORRAINE.

## I

*Dedans ses yeux la douceur paternelle,  
En son esprit diuinement instruit  
L'esprit diuin de sa tante reluit,  
Et sur son front la grace maternelle.*

## II

*Celle qui mist entre Europe & Asie  
Si grand discord, par sa seule beauté,  
Cede à la chaste & ferme loyauté,  
Qui ioinct la France avecques l'Austrasie.*



## III

*Telle qu'estoit la nouvelle Cyprine  
Venant à bord dans sa conque de mer,  
Telle se doit la Lorraine estimer,  
Tant sa ieunesse a la grace diuine.*

---

## MADAME DE LORRAINE LA DOVAIRIERE.

## I

*L'antique honneur des plus braues guerrieres  
Cede au renom de celle qui a faiçt  
Iurer ensemble vn accord si parfaict  
Les nations du monde les plus fieres.*

## II

*Pour assembler d'un lyen non vulgaire  
Vn Treschrestien, & Catholique Roy,  
Vne Chrestienne & de nom, & de foy,  
Seule pouuoit tel ouurage parfaire.*

## III

*Pour dechasser la fureur Thracienne,  
La Paix du ciel en terre descendit,  
Et à noz yeux visible se rendit  
En la benigne & sage Austrasienne.*

---

## MESS. CARD. DE LORRAINE

ET

## DVÇ DE GVISE.

I

*Mercure à l'un a donné sa faconde,  
En l'autre, Mars me semble que ie voy :  
Le Roy qui a deux telz freres pour soy,  
Se peult nommer le plus grand Roy du monde.*

II

*Ce qu'en Achille a fi bien peind Homere,  
Ce qu'en Vlyffe il a fi bien protrait,  
Non fabuleux, mais d'espreue & d'effe,  
Nous le voyons en l'un & l'autre frere.*

III

*Le pouuoir qu'ont les deux freres d'Heleine,  
Quand, pour garder vne nef d'abyfmer,  
Leur feu iumeau apparoiſt ſur la mer,  
Sur terre l'ont les freres de Lorraine.*

---

## SVR LA PAIX

ET

## SVR LES MARIAGES.

I

*Ces deux grands Roys, non moins vaillans que iustes,  
Qui seuls ont peu la guerre defarmer,  
Et de Ianus au temple l'enfermer,  
Meritent bien d'estre nommez Augustes.*

II

*De leurs haults faiâz la memoire esleuee  
Pour quelque temps en marbre durera,  
Mais leur bonté à tout iamais fera  
Dedans les cœurs des hommes engrauee.*

III

*Entre les Roys pour grand vertu lon nomme  
L'heur de pouuoir son ennemy domter :  
Mais de pouuoir soy mesme surmonter,  
Cela trop plus tient de Dieu, que de l'homme.*

IIII

*Ilz partiront vn iour la terre & l'onde,  
Et sans enuie entre eux seront pareilz :*

---

*Le ciel ne peult endurer deux Soleils,  
Mais deux telz Rois peult bien souffrir le monde.*

## V

*Rien n'est plus fier que l'ordre d'une armee,  
Qui pour combattre a les armes es mains :  
Mais rien plus beau n'est entre les humains,  
Qu'entre deux Roys une paix confirmee.*

## VI

*Du verd laurier superbe est la couronne,  
Moins d'apparence a le pasle oliuier :  
Mais plus amer est le fruit du laurier,  
Plus doux le fruit que l'oliuier nous donne.*

## VII

*Si la richesse est en paix asseuree,  
Et si en guerre elle est proye aux soldars,  
Ceux qui du monde ont chassé le Dieu Mars,  
Rendent au monde une saison doree.*

## VIII

*Soit guerre ou paix au reste de la terre,  
Puis que lon void ces deux grands Roys d'accord,  
Des autres Roys le Martial effort  
Ne se doit point proprement nommer guerre.*

## IX

*Vn plus heureux, & plus digne Hymenee  
Ne nous pouuoit ces nopces apprestier :*

*Et ne pouuoit la paix mieux arrester  
Du cruel Mars la fureur effrenee.*

## X

*Par les flambeaux des trois Sœurs infernales  
Les cœurs estoient de fureur allumez :  
Ores les cœurs sont d'amour enflammez  
Par les flambeaux des trois Graces royales.*

## XI

*Pareille estoit la feste Olympienne,  
Quand Peleus à Thetys fut conioinâ :  
Mais la discorde icy ne seme point  
L'occasion d'une guerre Troyenne.*

---

## AV ROY.

*Les Dieux voulant vostre France asseurer,  
De tous costez (SIRE) l'ont entournee  
De l'Ocean, du Rhin, du Pyrennee,  
Et l'ont voulu des Alpes emmurer.  
Mais la voulant encor' mieux remparer  
Par le moyen d'un heureux Hymenec,  
A vostre filz l'Escoffe ilz ont donnee,  
Luy commandant d'auantage esperer.  
Bien tost apres, pour plus seure la rendre,  
Un Duc Lorrain ilz vous donnent pour gendre,  
Nouveau rempar du costé d'Allemaigne :  
Par tel moyen la France vous semont  
A la borner du costé du Piémont,  
Et l'asseurer du costé de l'Espaigne.*

---

A LA ROYNE D'AVLPHINE<sup>me</sup>.

*Pour nous monst rer, ain si qu'en vn miroir,  
Tout ce qui est de grand & d'admirable,  
De pre cie ux, de beau, de des irable,  
Le ciel vous fait en ce monde apparoir :  
Nature aus si nous vou lant faire voir  
Tout ce qui est de plai sant & d'aymable,  
Sur vos tre face, ain si qu'en vne table,  
Mon stra son art, & son plus grand sçauoir.  
En vos tre esprit le ciel s'est surmonté,  
Nature & l'art ont en vos tre beauté  
Mis tout le beau dont la beauté s'assemble :  
Et les neuf Sœurs m'ont fait poète aus si,  
Pour imiter, en vous louant ain si,  
Le ciel, nature, & l'artifice ensemble.*

---

## A V ROY.

*De tous mestiers, fors celui de la Muse,  
On peut tirer bien & commodité,  
Si on les traite avec dextérité,  
Et à l'honneur du tout on ne s'amuse.  
C'est art sans plus son artisan abuse  
D'un vain espoir, sans autre utilité :  
Qui fait souuent que quelque astre irrité,  
Ou quelque Dieu, & non l'art i'en accuse.  
Mais vous, de qui le souverain pouuoir  
Peut d'un clin d'œil aux poètes pouruoir,  
Et destourner leurs malheurs & desastres,  
Puis qu'un grand Roy seul peut suffire à tous,  
SYRE, chassez la poreté de nous,  
Vous ferez plus que les Dieux ny les Astres.*

---

*L'IMPRIMEVR AV LECTEUR.*

**A**my lecteur, à fin que tu ne penſes que l'Autheur de ces petits poëmes ait eu ſi peu de conſideration que de les auoir publiez en vne ſaiſon ſi peu conuenable que ceſte-cy, meſlant parmy vne publique triſteſſe des choſes d'allegreſſe & de plaiſir, ie t'ay bien voulu aduertir que la plus grand' part en eſtoit imprimee deuant le malheur & deſaſtre qui te les euſt faiçt, peult eſtre, reiecter, comme eſtans du tout hors de ſaiſon, ſi ie n'euffe faiçt ce petit aduertiffement. Tu prendras donques le tout en bonne part, &, ſans accuſer l'autheur d'indiscretion, t'accommoderas en liſant ces eſcripts, non au temps qu'ilz ont eſté publiez, mais qu'ilz ont eſté faiçts: les mettant, ſi bon te ſemble, au ranc de tant de preparatifs de triomphe & reſiouiffance, qui pour ceſte meſme occaſion ſont demourez inutiles. ADIEV.





## LE TVMBEAV

DV TRESCHRESTIEN

## ROY HENRY II<sup>m</sup>.

---

### A L'VMBRE DE HENRY.

PAR MES VERS I'AY SEMÉ TES FAICTS PAR L'VNIVERS,  
OR', HELAS! A TA MORT ME FAVLT DONNER DES VERS.

*Tel qu'estoit Hercules de force & de courage,  
Des vertus de son pere, & de son heritage  
Legitime heritier, Roy le meilleur des Rois,  
Le Roy Henry porta le sceptre des François.  
Jeune & seul il paruint (ce qu'à Iuppiter mesme'  
Le destin n'oüroya) au Royal diadefme.  
L'ennemy que François en sa force esprouua,  
La sur l'âge inclinant ce Prince le trouua.  
En gestes il passa tous les Rois de sa race,  
Et fut à peine Roy dix ou douze ans d'espace.  
Il se borna plus loing, il rompit le pouuoir  
De l'heureux aduersaire, & trompa son sçavoir.*

Du Bellay. — II.



*Et comme d'Annibal l'invincible victoire  
 Au vengeur Scipion ceda iadis sa gloire,  
 Ainsi l'heur de Henry de Charles renuerfa  
 L'heur, & fit que deslors PLUS OVLTRA il ne passa.*

*Plus heureusement donq la fortune ayant prise,  
 Et d'un meilleur conseil cachant son entreprise,  
 Sur Bollongne vendue vn tel exploit il fit,  
 Qu'aussi tost qu'il l'eut veue, aussi tost il la prit.  
 Vengeur, & proteſteur il garda maintes villes,  
 Maints eſtats, & maiſons, de deuenir ſeruiles.  
 L'Eſcoſſe avec ſa Royne aux Anglois il oſa,  
 Et par nœu d'alliance aux François l'adiouſſa.  
 Comme le ſter Germain a ſa force eſprouuee,  
 Auſſi ſon aide at il <sup>en</sup> à ſon beſoing trouuee.  
 Que diray-ie de Sienne, & de Parme, & des forts  
 De Corſe Geneuoïſe aux Liguſtiques bords?  
 Que diray-ie de Rome, & du chef de l'Egliſe,  
 Dont ce Roy Treſchreſtien la deſenſe auoit priſe?  
 Ainſi cherchant la paix par armes, ce bon Roy  
 Pour autrui fut vainqueur, & non vainqueur pour ſoy.  
 En guerre il eſprouua l'vne & l'autre fortune,  
 Et luy fut la victoire & la perte commune.  
 Il a pris & repris mainte ville & maint fort,  
 Meſme Guine, & Calais à l'imprenable port.  
 En paix & guerre il fit mainte preuue notable,  
 Pourueu de bon conſeil & de force indomtable.  
 Il reforma les mœurs, il fit loix, & edictz,  
 Fauoriſa les arts, & les gentilz eſpritz.  
 Nul Prince l'egalla en uiſſance, & addreſſe,  
 Soit que l'arme en la main il monſtraſt ſa proeſſe,  
 Soit qu'il branlaſt la picque, ou qu'en hault appareil  
 Il couruſt à la lice, il n'eut point ſon pareil.  
 De chiens, oyſeaux, cheuaux, il auoit la prattique,  
 Aimoit l'art de la paulme, & l'art de la muſique.  
 Prompt, endurant, adif, il ſe montroit auſſi  
 Du dormir, & manger, auoir peu de ſoucy.*

*Son parler fut naiſ, non poly d'artifice,  
 Mais ſentant ſon grand Roy, qui fait autre exercice.*

*Son visage estoit doux, meslé de grauité,  
Tel qu'on peind Iuppiter, quand il n'est irrité.  
Propre en accoustremens, & tenant cour Royale  
D'une magnificence & splendeur liberale.  
Les estrangers chasséz tellement il traittoit,  
Qu'un refuge commun la France leur estoit.  
Il scauoit l'Espagnolle & langue Italienne,  
Et si n'ignoroit pas l'antique Ausonienne.*

*Le vaillant capitaine il mettoit en auant,  
Et aux plus haults estats pouffoit l'homme scauant.  
Constant en son propos, & par art invincible,  
Il fut aux rapporteurs du tout inaccessible.  
Ceux qu'il auoit vn coup en sa grace receux,  
Onques de sa faueur ne se veirent deceux.  
Adioustex qu'il auoit si heureuse memoire,  
Que d'un chascun des siens le nom luy fut notoire.*

*Il soulageoit son peuple, ayant tousiours le soing  
De ne le fouler point qu'à l'extreme besoing.  
Il mesloit l'equité avecques la iustice,  
Et scauoit contenir chascun en son office.  
Sur tout il fut deuot, se monstrant en tout lieu  
Proteſteur de l'Eglise & de l'honneur de Dieu :  
Comme bien cognoissant que les grands Princes tiennent  
Leur grandeur de Dieu seul, & par luy la maintiennent.*

*Vne espouse loyale, & maints enfans il eut :  
Aimé des estrangers, aimé des siens il feut.  
Mesme il auoit la guerre emprisonné de sorte,  
Que l'honneur à bon droit d'Auguste il en rapporte.*

*Encore n'est-ce tout. Pour gendre il auoit pris  
Philippe, & n'eust trouué gendre de plus hault pris.  
Ayant auparauant, pour plus grand' assurance,  
Lié d'un mesme nœu la Lorraine, & la France.  
Quoy plus? Henry auoit tout son rond accomply<sup>128</sup>,  
Et du nom de Henry le monde estoit remply.  
Non content toutefois de cest heur si extreme,  
Dont il pouuoit passer l'heur de Iuppiter mesme,  
Si d'un digne mary Marguerite n'estoit  
Espouse, qui vn Dieu pour espoux meritoit.*

*Il veit doncq' ce que voir il auoit tant d'enuie,  
Les nopces de sa Seur, & la fin de sa vie.  
Il les vit, & mourut, & d'un mesme flambeau  
Veit luyre (ô fier destin!) la couche & le tumbeau.  
Dieu l'a voulu ainfi, & à telle allegresse  
Luy a pleu de mesler vne telle tristesse.*

*Au quarante & vn an de son âge il montoit,  
Et le trezieme alors de son regne il comptoit.  
Le Noble l'a pleuré, le Peuple, & la Iustice,  
Et celuy qui, deuot, fait aux Dieux sacrifice.  
Son Auguste iadis Rome ainfi lamentoit,  
Et cestuy moins qu'Auguste aymé des siens n'estoit.  
A bon droit il estoit non moins aymé qu'Auguste,  
Car onques Roy ne fut plus humain, ny plus iuste.  
Son corps fut enleué en royal appareil,  
Et pres de ses ayeux gift dedans le cercueil.*

*Succeffeur de sa gloire, & de son sceptre encore'  
Il a laissé François, qui Roy de France est ore',  
Ayant du pere sien le vertueux renom,  
Et de son pere-grand le presage & le nom.*

*Telle sa vie fut. Si sçauoir tu desires  
Sa mort, il fault qu'icy (ô passant) tu souspires.  
Se voyant auoir fait guerre dix ans entiers,  
Et auoir egallé les antiques guerriers,  
De son peuple affligé ayant ouy les larmes,  
Sans toutefois laisser l'exercice des armes,  
Honteux de s'exercer en vn ieu, s'il n'estoit  
Digne de sa vertu, & son Mars ne sentoit,  
Helas il fut occis de l'esclat d'une lance,  
Luy, qui en guerre estoit d'indomtable vaillance :  
Mais deuant que mourir, il auoit si bien fait,  
Qu'il auoit de son temps le siecle d'or refait.  
Tant aimé d'un chascun pendant qu'il fut en vie,  
Que les Dieux mesme' estoient pour luy porter enuie.  
Craignant tel accident, Iuppiter par la mort  
Le mit hors du danger de l'enuie & du sort.  
Ceste faueur te fut des bons Dieux oûroyee,  
Alexandre, & te fut (ô Cefar) deniee.*

*Ainsi vesquit Henry, Henry mourut ainsi.  
 Priez pour luy, François, & larmoyez aussi.  
 Hommes, femmes, enfans, vieux, & ieunes encore',  
 Chacun de ce bon Roy les obseques honore.  
 Imitateurs d'Appelle, & de Lyfippe, & vous  
 Par qui Phidie encor' est viuant entre nous<sup>139</sup>,  
 Animez de Henry la viue protraiture,  
 Et en bronze, & en marbre esleuez sa figure.  
 D'or faites la plustost, puis que le siecle d'or  
 En France le premier il a fait naistre encor'.  
 Vous sur tous de Phebus la plus songneuse cure,  
 Qui du lai& de la France auez pris nourriture,  
 Celebrez à l'enuy ce royal monument,  
 Et vous soit ce subiect vn commun argument.  
 Mais vous, Princes du sang, & toy, qui de ta France  
 Es le seul ornement, & la seule esperance,  
 Filz d'invincible pere, invincible François,  
 Qui as au sceptre tien ioint le sceptre Escossois,  
 Bastissez à Henry des Tumbes Cariennes,  
 Erigez à Henry des Pointes Phariennes<sup>140</sup> :  
 Et comme au bon Titus les bons Peres Romains  
 Donnerent ce surnom DELICES DES HVMAINS,  
 Mettez sur son tumbeau en graueure profonde,  
 CY GIST LE ROY HENRY, QVI FVT L'AMOVR DV MONDE.*

## EPITAPHE DV MESME

PAR LEDICT DV BELLAY.

*Ayant cherché en vain tant de fois de mourir,  
 Et vne belle mort en guerre s'acquérir,  
 Ce pendant qu'il se iouë, & Mars il importune,  
 Et qu'il porte en courant sa mauuaise fortune,*

*Sanglant, & aveuglé, Henry (comme content)  
 Poussant ces mots dehors, ses froids membres estend :  
 Rendons l'ame à la fin deffoubz ces feintes armes,  
 Puis que nous n'auons peu la rendre aux vrais allarmes<sup>144</sup>.*

---

### DV MESME.

*Henry auoit donné la Paix tant desirée,  
 Et la Guerre s'estoit du monde retirée :  
 Mars en fut courroucé, & trouua fort mauuais,  
 Qu'un si braue guerrier inclinast à la paix.  
 Donques pour s'en vanger, ce pendant qu'à la lice  
 Les armes il traittoit d'un paisible exercice,  
 De l'esclat d'une lance il luy perça les yeux,  
 Et conuertit son ieu en un mal serieux.  
 Roys, fiez vous en Mars, quand les armes il porte,  
 Puis qu'estant desarmé il iouë en ceste sorte.*

---

### DV MESME ENCORES<sup>145</sup>.

*Le Roy sentant que la Mort  
 Des-là le tiroit au port  
 Dont nul ne retourne arriere,  
 Feit à Dieu ceste priere :  
 Seigneur (dit-il) moy qui suis  
 Malade & chargé d'ennuis,  
 Je vay sous la sepulture  
 Payer le droict de nature :  
 Et mon esprit va au lieu  
 Des iustes & craingnans Dieu.*

*Moy (dy-ie) le Roy de France,  
Qui fais icy demeurance,  
Dormant dedans le cercueil  
D'un doux & plaissant sommeil :  
Mon corps ie laisse à la terre,  
Et m'enuole au ciel grand' erre.  
Mais ie te supply, Seigneur,  
Ie te supply pour l'honneur  
De ta faueur eternelle,  
Et ta pitié paternelle  
Enuers tout le genre humain,  
Que ta pitoyable main  
Me tire au ciel, & me donne  
Pour ceste fresle couronne,  
Que ie quitte deormais,  
Celle qui dure à iamais.*



## LETTRE DV MESME AVTHEVR

*AV SIEVR IEHAN MOREL,*

Ambrunois,

SON PLUS FIDELE ET CHER AMY<sup>142</sup>,

SVR LA MORT DV FEV ROY

ET LE DEPARTEMENT DE MADAME DE SAVOYE.



onf. & frere, ne m'ayant, comme vous sçaez, permis mon indisposition de pouvoir faire la reuerence à Madame de Savoie, depuis la mort du feu Roy, que Dieu absolue, i'ay pensé que pour reparer ceste faulte, & pour me ramenteuoir tousiours en sa bonne souuenance, ie ne luy pouuois faire present plus agreable que ce que ie vous enuoye pour luy presenter, s'il vous plaist, de ma part. C'est le Tumbeau Latin & François du feu Roy son frere, basty des ferremens de nostre mestier, sinon de telle estoffe & artifice, qu'il eust bien peu estre d'une meilleure main, pour le moins de telle reuerence, & deuotion, que pour ce regard il ne doit ceder ny à l'excellence du Mausolée, ny à l'orgueil des Pyramides Egyptiennes. Je l'eusse bien peu enrichir si i'eusse voulu (& l'œuvre en estoit bien capable, comme vous pouuez penser) de figures & inuentions poétiques d'auantage qu'il n'est, & qu'il semblera peult estre à quelques ad-

mirateurs de l'antique poésie, que ie le deuois faire : mais il m'a semblé que pour la dignité du subiet, & pour rendre l'œuvre de plus grande maïesté, & durée, vn ourage Dorique, c'est à dire plein & solide, estoit beaucoup plus conuenable qu'vn Corinthien, ou autre de moindre estoffe, mais plus elabouré d'artifice & inuention d'architecture. Or, tel qu'il est, si mad. Dame s'en contente, i'estimeray mon labeur bien employé, ne m'estant, comme vous sçauéz mieux qu'homme du monde, iamais proposé autre but ny vtilité à mes estudes, que l'heur de pouuoir faire chose, qui luy feust agreable. L'auois (& peult estre non sans occasion) conceu quelque esperance de receuoir vn iour quelque bien & aduancement de la liberalité du feu Roy, plus par la faueur de mad. Dame, que pour aucun merite que ie sentisse en moy. Or Dieu a voulu que ie portasse ma part de ceste perte commune, m'ayant la fortune par le triste & inopiné accident de ceste douloureuse mort retranché tout à vn coup, comme à beaucoup d'autres, le fil de toutes mes esperances. Ce defastre avec le partement de mad. Dame, qui, à ce que i'entends, est pour s'en aller bien tost es pais de Monseigneur le Duc son mary, m'a tellement estonné & fait perdre le cœur, que ie suis delibéré de iamais plus ne retenter la fortune de la court, m'ayant, *nescio quo fato*, esté iusques icy tousiours si marastre & cruelle : mais, *abdere me in secessum aliquem*, avec ceste braue deuise, pour toute consolation, *Spes & Fortuna valet*. Et qui seroit si fol de se vouloir dorefenauant traualier l'esprit, pour faire quelque chose de bon, & digne de la posterité ayant perdu la faueur d'vn si bon Prince, & la presence d'vne telle Princesse, qui depuis la mort de ce grand Roy François, pere & instaurateur des bonnes lettres, estoit demouree l'vnique support & refuge de la vertu, & de ceux qui en font profession ? Ie ne puis continuer plus longuement ce propos sans larmes, ie dy les plus vrayes larmes que ie pleuray iamais : & vous prie m'excuser, si ie me suis laissé transporter si auant à mes passions, qui



me font, comme ie m'asseure, communes avecques vous, & avec tous ceux qui font, comme nous, admirateurs de ceste bonne & vertueuse Princeſſe, & qui veritablement ſe reſſentent du regret que ſon abſence doit apporter à tous amateurs de la vertu. Quant à moy (*& hoc mihi apud amicum liceat*) encore que iuſques icy i'aye enduré des indignitez de la fortune autant que pauvre Gentil-homme en pourroit endurer : ſi eſt-ce que pour perte de biens, d'amis, & de ſanté, & ſi quelque autre choſe nous eſt plus chere en ce monde, ie n'ay iamais eſprouué ſi grand ennuy, que celui que i'ay derniere-ment receu de la mort du feu Roy, & du prochain departement de mad. Dame, qui eſtoit le ſeul appuy & colonne de toute mon eſperance. A tout le moins ſi ceste faſcheuſe & importune ſurdité, qui me contraint depuis vn mois de demeurer continuellement enfermé en vne chambre, euſt attendu quelque autre faiſon, & ne m'euſt oſté ſi mal à propos le moyen de pouuoir faire la reuerence à mad. Dame, & luy baiſer les mains deuant ſon departement, i'aurois moins d'occaſion de me plaindre de ma fortune : mais vous ferez, ſ'il vous plaiſt, ce deuoir pour moy : & ce pendant ne m'eſtant permis d'accompagner ſes autres Seruiteurs en ce voyage, ou partie d'iceluy, ie la ſuiuray avecques prieres & vœus pour ſa bonne proſperité & ſanté : & avecques ceste humble affection, reuerence, & deuotion, que ie luy doy, accompagnée d'un perpetuel regret de ſon abſence. Ce qui me reſtera de conſolation, ſera vne conſcience de bonne, pure, & ſincere volonté enuers Dieu, & enuers les hommes, avecques ce contentement, ou ſ'il fault dire ainſi, ceste gloire, que ayant en la profeſſion où i'ay eſté pouſſé pluſtoſt par neceſſité, que par election, rencontré tant d'heur, que de plaire à mad. Dame, ie me puis vanter d'auoir eſté agreable à la plus ſage, vertueuſe, & humaine Princeſſe, qui ayt eſté de ſon temps. Et ſur ce, Monſ. & frere, pour ne vous ennuyer de plus longue lettre, encor' que ie m'asseure ce propos vous eſtre auſſi peu ennuyeux qu'autre pourroit eſtre, ie

feray fin, pour me recommander bien affectueusement à vostre bonne grace , & supplier le createur vous donner la sienne, avec heureuse & longue vie.

De Paris ce cinquiesme d'Octobre 1559.

LE TVM BEAV

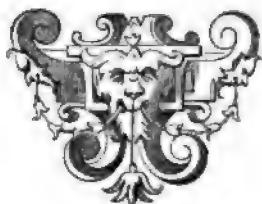
DE

M. ANTOINE MINARD,

President<sup>144</sup>.

*Celuy, qui ne cedoit à nul de nos ayeux  
En iustice, en bonté, en cœur deuotieux,  
Se retirant au soir, ce bon MINARD, qui pense  
Estre assez assure par sa seule innocence,  
Sentit d'un plomb meurtrier le fouldroyant effort,  
Digne, hélas, qui mourust d'une plus douce mort.  
Ce pendant qu'il expire, & que lon luy demande,  
Qui peult auoir commis meschanceté si grande,  
Certainement (dit-il) ie n'ay iamais pensé  
Auoir quelque ennemy, & n'ay nul offensé.  
Voix digne d'un tel homme! & plus digne que celle  
De ce bon Empereur, que Titus on appelle.  
O Dieux! si cestuy-cy pour son integrité  
A receu tel loyer, sans l'auoir merité,  
Que doiuent esperer les meschans, qui sans cesse  
Portent dedans le cueur leur coulpe vengeresse?  
Mais ô toy, du Senat n'a gueres l'ornement,  
Or' son regret, son pleur, & son gemissement,  
Si quelque sentiment aux trépassés demeure,*

*Et si croire on ne doit que par la mort tout meure,  
 Accrois, heureux MINARD, l'heureux nombre de ceux,  
 Qui tiennent des esprits le sejour plus heureux.  
 Tu ne mourras pas tout, & ton nom qui ne tombe  
 Dans le fleuve d'oubly, n'ira point sous la tombe,  
 Mais croistra par ta mort, & d'un los se suiuant  
 Tu seras à toy mesme à iamais suruiuant.*





# DISCOVRS AV ROY

contenant

VNE BREFVE ET SALVTAIRE INSTRUCTION

POVR BIEN ET HEVREVSEMENT REGNER

*Accommodée à ce qui est plus necessaire aux mœurs  
de ce Temps.*

Escript premierement en vers Latins, & présenté au Roy François II, peu apres son Sacre, par Messire MICHEL DE L'HOSPITAL, lors Premier President des Comptes, & Conseiller du Roy en son priué Conseil, à present Chancelier de France :

ET DEPVIS MIS EN VERS FRANÇOIS

PAR I. DV BELLAY<sup>100</sup>.

---

A MONSEIGNEVR REVERENDISSIME ET ILLVSTRISSIME

PRINCE CHARLES CARDINAL DE LORRAINE,

Epigramme de Messire Michel de l'Hospital.

*Je t'offre icy, Prelat, vn present de mon coffre :  
Reçoy, Prince & Prelat, ce present que ie t'offre.  
Le present est petit : mais tel, que le deuoir  
D'un Prince, tant soit grand, exprimé s'y peult voir.  
J'ay recueilly en bref de maint & maint passage  
Ce qui mieulx à propos m'a semblé pour nostre âge,*

*Que de toy beaucoup mieulx nostre Prince apprendre,  
Et du nom paternel digne fils se rendra.*

*Deuant le saint Autel de la Mere pucelle  
Le ieune Roy François est oingt d'huile immortelle :  
Honneur en soit le Sacre, & plus vieil que Nestor  
Vive le nouveau Roy, & que Thiton encor.*

*Cependant qu'il apprenne à regir sa prouince,  
Ayant tels gouuerneurs, que iamais Roy ny Prince  
Les semblables n'ont eu : non pas mesmes Thetis  
En choist vn pareil, pour gouuerner son fils.  
Apprenne l'art, sur tous difficile à comprendre,  
Pour sçauoir ses subiects gouuerner & defendre :  
Laisse aux autres Seigneurs leurs terres & leurs droits,  
Et soit ainsi qu'un Dieu entre les autres Roys.  
Les peuples estrangers arbitre le choissent,  
Et par luy leurs débats, & leurs guerres finissent.  
De vaillant n'ayme tant que de iuste le nom,  
Ne vueille par le sang accroistre son renom.  
Soit loyal, soit constant, ne soit contrainct de guerre,  
Ny la guerre en la paix, ny la paix en la guerre.  
Et pourquoy voulons nous Chrestiens nous estimer,  
Si ne voulons de Christ quelque marque exprimer ?*

*Ne soit enuers les siens sa pieté moins grande,  
Et d'amour paternel les gouuerne & defende :  
Soit tardif à punir les forfaiets mal prouuez,  
Et seuer enuers ceux, qui vrais seront trouuez.  
Obserue estroitement les lois & ordonnances,  
Et ne rescinde point les arrests & sentences :  
Ne donne aux forfaieteurs grace, & impunité,  
Et ne rompe des loix la sainte auctorité.*

*Soit qu'il faille pouruoir aux estats & offices,  
Ou soit aux eueschez, & autres benefices,  
Elise ceux qui mieux meritent tels honneurs,  
Non les plus fauoris, ny les meilleurs coureurs :*

*Mais comme au temps passé, face le nom escrire  
Du iuge, ou du prelat, qu'il luy a pleu d'elire.  
Qu'il escoute vn chascun, de quelque estat qu'il soit,  
Se conseille à loisir de ce que faire il doit :  
Ainsi n'accusera sa prudence peu caute,  
Se repentant trop tard, d'auoir fait quelque faute.  
Car quel roy n'est trompé, ou soit pour n'auoir sceu  
Comme les choses vont, soit pour estre deceu  
De tant de feind's amys, qui tous à ce but tendent,  
Et pour en tromper vn, tous ensemble se bandent?*

*Mais quelque iour viendra ce dernier iugement,  
Que Roy, ny magistrat, ny iuge aucunement  
Ne pourront decliner, où faudra que le Prince  
Rende par le menu compte de sa prouince :  
Car de soy seulement comptable il ne sera,  
Ains la raison encor' on luy demandera  
Du prelat vicieux, du iuge corrompable :  
Et sera le chetif du faict d'autruy coupable,  
Mais plustost de son faict, pour n'auoir bien pensé,  
Quel homme à quel honneur il auoit auancé,  
Si l'officier estoit digne de son office,  
Et le beneficier digne du benefice.  
Car bien que cestuy-là ayt appris tous les droits  
Dont vsent auiourdhuy les Papes & les Rois,  
De son estat pourtant digne ie ne l'estime,  
S'il n'est homme de bien, sans cautele & sans crime,  
Et s'il ne fauorise aux pauures aussi bien,  
Qu'à ceux qui ont le bruit d'auoir beaucoup de bien.  
Non plus que cestuy-la cestuy-ci ie ne prise,  
Si aumosnier il n'est des tresors de l'Eglise.  
Dequoy sert la grandeur, dequoy le vain sçauoir,  
Si l'vn fait aussi peu, que l'autre son deuoir?  
Si le iuge est venal, & venal le baptesme,  
Venale l'ondion, & le sepulchre mesme?  
De tel ministre donc le Prince ne prendra  
Argent, & le ministre aussi ne se vendra.  
Il ne conuertira en chose sole & vaine  
Ny le tresor public, ny son propre domaine.*

Il ne le donnera à l'impudent flateur,  
Ny au plaisant bouffon, mais comme un bon tuteur  
Qui sçait que quelque iour il luy fault compte rendre,  
Despendra son auoir, comme il fault le despendre :  
Retrenchant tous moyens de superfluité,  
Et reduisant les mœurs à la simplicité,  
Dont lon souloit vser aux habits, & viandes,  
Du temps qu'on ne tenoit les tables si friandes.  
Ce faisant il pourra son peuple foullager,  
Qu'il a esté contrainct de fouller, & charger,  
Pour aux guerres frayer : car de peu suffisance  
A volontiers celuy, qui fait peu de despense.  
Ce pendant toutefois soigneux il prendra garde,  
Que le rat palatin, & la tigne rongearde  
Ne mine son tresor, peste & contagion,  
Qui regne de tout temps en ceste region,  
Et du denier public se paist en telle sorte,  
Que le tiers, ou le quart, à peine s'en rapporte.  
Trop d'une croche main touchent l'argent du Roy :  
Le nombre est effrené : d'une seuere Loy  
Il conuient le restreindre, & brider la licence  
Qu'ont prise les larrons sur les deniers de France.

Pour y donner bon ordre, & que tels forfaiçeurs  
Ne puissent desormais trouuer des proteçteurs  
En leur meschanceté, ce que l'admoneste ores,  
Il fault que ie le die, & le redie encores :  
Se gardent de donner aux donneurs quelque acces  
Ceux qui seront commis à faire tels proces.  
Rien n'est si bien fermé, rien si sainct, rien si ferme,  
Que la force de l'or ne le force, & defferme :  
Et n'est moindre larron, que le larron, celuy  
Qui retient quelque part du larrecin pour luy.  
Tu prens enuers le Roy du larron la defense,  
Lequel t'a corrompu : & apres la sentence  
Le remets en son lieu, ainsi qu'au parauant :  
Que fais-tu ? tu le fais larron, comme deuant.  
Encor' fais-tu bien pis, d'autant qu'oultre la grace,  
Recompense au larron tu es d'aduis qu'on face.

*Pay honte d'en plus dire. Il fault donc regarder,  
Qu'à la foy de plusieurs on ne baille à garder  
La finance du Roy : car elle est fort glueuse,  
Et la garde sur tout en est fort dangereuse.  
Ceux qui de telle garde ont la charge, & le soing,  
D'estre eux-mesmes gardez ont le plus de besoing.*

*Le Prince toutefois pour croistre sa finance,  
Ne confisquera point le bien de l'innocence,  
Et à son fauorit ne le donnera point,  
Deuant que le proces soit parfaict de tout point.  
La faueur bien souuent & l'auarice opprime  
Aussi bien l'innocent, que le chargé de crime,  
Et le fait condamner, non pour autre raison,  
Que pour auoir basti quelque belle maison.  
Le Roy donc qui sera de bonne conscience,  
Ne donne aux rapporteurs & bouffons audience,  
Ne laisse condamner le iuste, & pour prouué  
Ne tienne ce qui est faulxement controuué.  
C'est vne chose indigne oster au miserable  
Et sa vie & ses biens : mais plus vituperable  
Est de le ruiner sous vmbre d'equité,  
Par tesmoings supposez contre la verité,  
Et iuges appostez : l'inique & mauuais iuge  
Trop volontiers condamne, & pour coupable iuge  
Cestuy-la qu'il pense estre en la haine du Roy,  
Ou de ceux que le Roy tient le plus pres de foy.*

*Qui fait que d'autant plus peche le Roy qui donne  
L'oreille au rapporteur, de quelconque personne  
Que ce soit, & sur tout quand entendre on luy fait  
Que c'est quelque execrable & horrible forfait,  
Comme de maiesté ou diuine ou humaine,  
Car le iuge tend là son esprit & sa peine.  
La calomnie sert de preuue, & l'innocent  
Deuant que d'estre ouy, ia condamné se sent,  
Par l'enuie du temps, ou par l'horreur du crime,  
Qui la fureur du Prince iniustement anime.  
Et ne luy seruira pour se iustifier,  
Monstrer la calomnie, & de verifier*



*Que lon l'accuse à tort, l'opinion conceut  
Demeure pour iamais, depuis qu'elle est receut.  
Et ne voudra le Roy son iugement changer,  
De peur d'estre estimé trop credule & leger,  
Mais defendra sa faulte, & pour toute defense  
Constant s'arrestera en sa premiere offense.  
Il faillloit s'enquerir de la condition  
De celuy qui a fait telle accusation,  
S'il y a interest, s'il est poussé d'enuie,  
Quel homme est l'accusé, quelle a esté sa vie :  
Car qui homme de bien auoit toujours esté,  
N'aura volontiers fait telle meschanceté.*

*Si la suspicion toutefois estoit grande,  
Luy-mesme par sa bouche il faut qu'il se defende,  
Present son delateur, lequel s'estonnera,  
S'il est faux, & confus alors se trouuera,  
Et meschant recevra par la iuste sentence  
D'un Roy si droiturier, sa digne recompense.  
Les Delateurs pourtant (me respondra quelqu'un)  
Sont vtils aux Rois, de peur que mal aucun  
Ne demeure impuny, par faulte de l'entendre,  
Et à fin que le Roy puisse par eux apprendre  
Qui est bon ou mauuais, tant loing soit il absent.  
Le l'aduoué, pourueu que par là l'innocent  
Ne soit calomnié, & que la calomnie  
N'espere point aussi demeurer impunie.  
Ta main (Charles) ta main deux fois m'a guaranty  
Du Lyon affamé, qui m'auoit englouty,  
Si tu n'eusses esté. Je n'auray plus de crainte,  
Ayant tel proteéteur, de sentir telle atteinte.*

*Que peusse-ie exprimer, comme par vn tableau  
Apelle se vengea, par vn vers aussi beau,  
Combien ce monstre enorme est dommageable aux Princes,  
Et quelle peste c'est pour eux, & leurs prouinces :  
Je ferois voir à l'œil de quel commencement,  
La Calomnie vient, & son accroissement,  
Quelle fuyte elle traine, & peindrois par mes vers  
L'Avarice, & l'Ennie au regard de trauers :*

*Je peindrois sa malice, & comment la meschante  
 D'un langage pipeur les oreilles enchante.  
 Puis ie peindrois vn Roy tout stupide, & songeard,  
 Avec oreilles d'asne, & mal plaisant regard,  
 Qui la suiuroit par tout. Au deuant de sa porte  
 Et tout autour seroit cestuy-la qui rapporte,  
 Espiant, & gardant què quelque vray amy  
 N'esueille ce ronfleur si long temps endormy,  
 Et ne luy face voir la verité des choses,  
 Ostant le voile obscur qui les tenoit enclofes.  
 L'innocent miserable ignore tout cecy,  
 Et perit ce pendant par ces fraudes icy,  
 Pource qu'il n'a moyen de se purger, & faire  
 De ce qu'on l'accusoit cognoistre le contraire,  
 Ou pource que le Roy est ailleurs empesché,  
 Ou pource qu'il seroit de ce labeur fasché.  
 Je veulx, que ce ne soit de son vouloir : si est-ce  
 Qu'à son intention la tourbe flateresse  
 S'opposera tousiours, & l'en destournera,  
 Et ceste occasion plus ne retournera.  
 Mais le nostre qui est plus benin & traitable,  
 A son peuple sera gracieux, & affable,  
 Les plaintes entendra, & d'un visage humain  
 Les placetz d'un chacun recevra de sa main.  
 Et combien pensez vous qu'à son subiect aggrec  
 Du visage royal la maiesté sacree?  
 Il n'estime rien tant, & pour quelque refus  
 Que le Roy luy ayt fait, ne se trouue confus.  
 Luy aura fait le Roy quelque signe de teste?  
 Il pense auoir par là obtenu sa requeste.  
 L'aura-il refusé? il l'a ouy pourtant.  
 Ainsi presque chascun s'en retourne content.  
 Quelques vns ont esté (ainsi que lon raconte)  
 Du temps de noz ayeux, qui n'auoient point de honte  
 De conseiller aux Rois de viure à leur plaisir,  
 De n'auoir soing de rien, de suiure leur desir,  
 De ne se laisser voir, reietter tout langage,  
 Desdaigner vn chascun d'un superbe visage :*

Bref ne laisser couler, soit de iour, soit de nuict,  
Vne heure sans plaisir : comme si tout le fruiet  
De regner gisoit là. Telz les Roys d'Assyrie,  
Et de France, ont esté, tenans leur seigneurie  
Les Maires du Palais. Cela les ruina,  
Et leur sceptre & couronne aux rebelles donna.  
Pource tel gouverneur loyal ie ne puis dire.  
Qui fait ainsi le Roy, usurpe son Empire.

Les Perfes estimoient vn crime capital  
De s'affoir seulement sur le throsne Royal :  
Et seul tu regneras en la court du Roy mesme,  
Et ne luy laisseras sinon le diademe  
Et le vain nom de Roy? O quelle peste au cœur  
C'est que la faim de l'or, & la soif de l'honneur!  
Combien est la faueur plus iuste & asseuree,  
Qui du frein de raison sage s'est moderee!

Ne soit doncques le Roy inutile & oyfif,  
Paresseux, fait-neant, mol, lubrique, & lascif :  
Car ie demande vn Roy, tel que l'ont les abeilles,  
Et non point vn bourdon qui bruyt à nos oreilles.  
Ses fauoriz aussi n'usurpent rien à soy  
Plus que droit & raison, & le vouloir du Roy.

Nous ne defendons pas au Prince de s'esbatre  
A la chasse, à la paulme, & aux armes combattre,  
Alors, cela s'entend, qu'il fera de loisir,  
Et qu'il aura moyen de prendre son plaisir,  
Ayant pourueu à tout, comme il est necessaire.  
Mais s'il en fait coustume, il aura bien à faire  
A se tirer de là : & pource est-il besoing  
L'accoustumer au ioug, & à prendre le soing  
Des affaires, & fault l'y dresser de bonne heure,  
A fin que la façon tousiours luy en demeure,  
Et qu'estant paruenue à son aage plus meur,  
Il ne se fache point de porter ce labeur.

L'Anglois auoit chassé le François d'Aquitaine,  
Et ia de desespoir toute France estoit pleine,  
Quand la Hire & Poton, tous deux cheualeureux,  
Retournerent de là tristes & douloureux,

*Comme portoit le temps, & le malheur de France.  
Ils entrent chez le Roy, lui font la reuerence.  
Le Roy dançoit alors, & avec luy dansoient  
Les Dames de la Cour qui plus belles estoient.  
Aussi tost qu'il les voit, aussi tost leur va dire,  
Ne danse-ie pas bien? Lors Poton, ou la Hire,  
Ne sçay lequel des deux, plein de triste soucy,  
Tirant vn long soupir, luy va respondre ainsi :  
Hé que vous perdez bien en ces voluptez, Sire,  
Ou vous estes plongé, ce florissant Empire!  
Ce mot ne cheut en vain : car on dit que le Roy  
Des l'heure se changea, & qu'il reuint a soy.*

*Le fidele pasteur à son troupeau regarde,  
Chacun à ce qu'il a songneusement prent garde,  
Mesmes les bestes ont quelque art, comme l'on void.  
Si doncques n'auoir soing de son art, quel qu'il soit,  
Iusques aux laboureurs, est vne chose infame :  
Combien plus est-ce aux Rois de vergongne, & de blasme,  
Ausquelz Dieu a donné le soing du genre humain,  
Ne sçauoir gouverner ceux qui sont sous leur main?*

*Apprenne donc le Roy des sa ieunesse tendre,  
Ce qui d'vn tel estat capable le peult rendre.  
Et combien que tousiours il doiue estre suiuy  
De ceux desquelz il est fidelement seruy,  
Et qu'il ne doiue rien entreprendre, ny faire,  
Qui soit de consequence & d'important affaire,  
Sans prendre leur conseil : il ne doit toutefois  
Se deffier de soy, mais de soy quelquefois  
Quelque chose entreprendre, & prendre de sa teste  
Conseil, si l'entreprise est vtile & honneste :  
Que c'est qu'il entreprend, aux quelz il le dira,  
Et ne le dire à ceux dont il se deffiera.  
Souuentefois encor' vne faulte commise  
Fait le Prince plus sage, alors qu'il se rauise :  
Car il en a tousiours vn triste souuenir,  
Et sa faute lui sert de guide à l'aduenir.*

*Pay lourdement failly (ce dira-il adonques)  
Cestuy-la m'a trompé, ie m'en garderay doncques !*

*Pay choisi cestuy-cy, qui est homme de bien,  
Le me fieray en luy de cest affaire mien.*

*Il tiendra ce moien, comme prudent & sage,  
Et ne se plaira trop pour l'affaité langage,  
Des flatteurs de la cour. Il ne se desplaira  
A soy-mesmes aussi, mais grane posera  
Le parler d'un chacun, & sçaura sa prudence  
Faire du vray amy au flatteur difference.*

*Que Dieu puisse allonger la vie de cent ans  
A ta Mere, à ta Femme, & donne pareil temps  
A ta Tante, & autant viure encore te face  
Ces deux freres Lorrains de Lothaire la race,  
Et ce sage Vieillard, que sans cause & raison  
L'enuie auoit chassé iadis en sa maison.*

*Tu n'auras, ó grand Roy, si Dieu les laisse viure,  
Faulx de bon conseil, si le leur tu veulx suiure.  
Regarde, s'il te plaist, quel est le fondement  
Qu'ilz ont desia donné à ton gouuernement.  
De tes predecesseurs nul quiconque il puisse estre,  
Plus beau commencement de son regne a fait naistre.  
Ne te flatte pourtant, ny eux avecques toy :  
Car que peult des humains la prudence de soy ?  
La crainte du Seigneur dedans ton cœur escripte  
Soit ta reigle, & ta loy, ta torche, & ta conduite :  
Car plusieurs gens de bien font souuent mainte erreur,  
Bien qu'ilz soient excellents & d'esprit & de cœur :  
Plusieurs faillent encor' en mainte & mainte guise,  
Lesquels ne sont poussez de fraude ou conuoitise :  
Et toutefois les Rois par leur conseil trompez  
Sont en pareille erreur, qu'eux-mesme', enueloppex.*

*Mais Dieu qui cognoist tout, quelque chose qu'on face,  
Ne trompe, & n'est trompé par humaine fallace.  
Cestuy te conduira par l'obscur de la nuit,  
Cestuy te conduira quand plus le soleil luit.  
Nul n'erre ayant tel guide. Or puis que sa puissance  
Tu represente icy, & que le Roy de France  
Ne cede à nul des Roys qui regnent anjourd'hui  
Tu dois tout faire & dire à l'exemple de luy,*

*De tout luy rendre grace, & de son seul bienfait  
 Reconnoistre l'honneur que ton peuple te fait :  
 Et pource que tresbon & tresgrand on l'appelle,  
 Faire que ta bonté & ta grandeur soit telle.*

*Nous, qui si loing du ciel vivons en ce bas lieu,  
 Ne pouuons nous vanter de sçauoir quel est Dieu :  
 Toutefois nous iugeons combien la paternelle  
 Maïesté sur tout autre est grande, & eternelle,  
 Par la vertu du filz, qui entre nous vesquit,  
 Mourut, & par sa mort la mort mesme vainquit.*

*Ceux qui ont veu du filz le celeste visage,  
 Le pere ont pensé voir, dont le filz est l'image.  
 Ce moiën doit tenir qui Dieu cognoistre veult,  
 Car par autre moiën cognoistre ne se peut.  
 Vray est que, long temps a, d'une plante legere  
 Il est monté au ciel, à la dextre du pere :  
 Mais il nous a laissé plusieurs marques de soy,  
 De sa bonté diuine, & de sa sainte Loy,  
 A fin de l'imiter. Il a montré encore,  
 Comment son pere veult qu'on le prie, & l'adore,  
 Quelle offrande il demande, & combien il luy plait  
 Quand d'un cœur net & pur sacrifice on luy fait.  
 Il veult que nous l'aymions par dessus toute chose,  
 Et que dans nostre cœur son amour soit enclose :  
 Luy qui a fait le ciel, & tout ce que lon void,  
 Qui de vie, & de viure, & de tout nous pouruoit  
 Par sa grande bonté, qui à l'homme pardonne  
 Sa faulte, & son peché : car ou est la personne  
 Qui ne peche à toute heure ? & qui n'a mérité,  
 Que Dieu soit contre luy griueusement irrité ?*

*Dieu l'attend toutefois, & deuant qu'il desflache  
 Sa fouldre contre luy, par tous moiëns il tasche  
 De l'attirer à soy, alors qu'il se repent,  
 Et laissant son erreur, le droit chemin reprent.*

*Quel est l'amour de Dieu vers la race des hommes,  
 De l'auoir entre nous tel obligez nous sommes :  
 Nous sommes obligez l'un l'autre secourir,  
 D'oublier toute haine, & l'ire ne nourrir*

*Jusqu'au soleil couchant, mais sans qu'on nous en prie  
Pardonner à chacun. Nous autres, dont la vie  
Est obscure & priuee, & qui comme les Roys  
N'attouchons point aux Dieux, nous vsons de ces loix :  
Que doit donc faire vn Roy, qui se doit monſtrer digne  
De la race des Dieux, d'ou vient ſon origine ?*

*Or toy qui tiens de Dieu ton ſouuerain pouuoir,  
Et ſur les autres Roys excellent te fais voir,  
Autant que ſont les Roys ſur le bas populaire,  
Soyés doux & clement : la douceur te doit plaire,  
Si tu veulx plaire à Dieu. La clemence qui vient  
Du ciel, ſur toute choſe aux grands princes conuient.*

*Vueilles plus toſt les tiens conſeruer que deſfaire,  
Et leur fais le pardon, comme Roy debonnaire,  
Que tu attens de Dieu. Vſe modeſtement,  
Ou plus toſt n'vſe point du dernier chaſtiment,  
Si tu n'y es contraint : mais te monſtre ſeuere  
Comme le medecin, ou il fault le cautere.*

*Icy ſe doit garder la mediocrité :  
Icy ne fault chercher los de ſeuérité,  
Pour les hommes punir, ny le nom de clemence,  
Pour pardonner touſiours contre ſon ordonnance.  
Or quant à la douceur, tu as pour t'exciter  
Les exemples chez toy, que tu dois imiter :  
Regarde ton ayeul, ou regarde ton pere.  
Rien plus doux ne voyras que leur regne proſpere.  
Bening fut l'vn & l'autre, & tardif à courroux.  
Mais regarde ta mere : eſt-il rien ny plus doux,  
Ny plus humain qu'elle eſt ? Elle pouuoit n'aguere  
Animer ſa faueur d'vne iuſte cholere,  
Voyant ſon mary mort. Mais ell' non ſeulement  
Ne ſ'eſt voulu venger, ains volontairement  
A pardonné à ceux, dont la mortelle offenſe  
Euſt prouoqué tout autre à cruelle vengeance.  
Comme ell' encor ont fai& ces deux freres Lorrains,  
De France tout l'appuy, ſe monſtrans ſi humains  
Enuers leurs ennemis. Les fuytes & rapines,  
Les priſons, & les morts, les pertes, & ruines,*

*Qu'apporte vn nouveau regne à son commencement,  
Nous n'auons rien senty de pareil changement :  
Et du regne changé, qui n'est peu de merueille,  
A grand' peine le bruit nous a touché l'oreille.*

*Sois donc, ó Roy François, bening au peuple tien,  
Apprens à seruir Dieu comme Roy treschrestien,  
Et de ieunesse apprens auoir des tiens la cure,  
Car ces vertus prendront avec toy nourriture,  
Et viendront peu à peu à tel accroissement,  
Que leur chef s'estendra iusques au firmament :  
Lors ne nous faschera viure soubz la couronne,  
Qui ton chef ieune d'ans maintenant enuironne :  
Et ne te faschera d'auoir telz gouuerneurs,  
Par qui ton los s'egale aux antiques honneurs.*

FIN DV PREMIER DISCOVERS.

## AMPLE DISCOVERS AV ROY

SVR LE FAICT

DES QVATRE ESTATS DV ROYAVME DE FRANCE

COMPOSÉ PAR I. DV BELLAY,

Gentil-homme Angeuin,

*Peu de iours auant son trespas,*

A l'imitation d'un autre plus succinct, au parauant faict en vers  
Latins par Messire Michel de l'Hospital à present Chancellier de  
France : & apres mis en François par ledict Du-Bellay<sup>148</sup>.

A TRES-ILLVSTRE PRINCE MONSIEGNEVR

LE REVERENDISS.

CARDINAL DE LORRAINE.

*Pour tesmoigner de quelle volonté  
Le seruerois ce grand Prince mon maistre,*



*Si le destin, qui si bas m'a fait naistre,  
 Par sa faueur pouuoit estre donté,  
 Apres auoir humblement protesté  
 De ce vouloir, i'offre de la main dextre  
 Mon cœur, mes vers i'append de la fenestre  
 Aux pieds sacrez de sa grand' Maieité :  
 C'est, Monseigneur, vne humble remonstrance  
 Que fait au Roy sa tresloyale France,  
 Qui loué Dieu d'un Prince tant humain,  
 Et qui se plainct, comme fille à son pere,  
 De tant de maulx, dont la pauurette espere  
 Le seul secours de vostre heureuse main.*

## DISCOVRS AV ROY

SVR

LE FAICT DE SES QVATRE ESTATS,

PAR IOACHIM DV BELLAY.

*Sire, les Anciens, entre tant d'autres choses,  
 Qui sont en leurs escripts diuinement encloses,  
 Trois genres nous ont fait de tout gouuernement,  
 Lesquelz ilz ont nommez de ce qui proprement  
 Conuenoit à chacun : le premier, populaire,  
 Pource que tout passoit par les voix du vulgaire :  
 Le second, Seigneurie, ou plus estoient prisez  
 Ceulx que le peuple auoit le plus auctorisez :  
 Le tiers ils ont nommé ceste vnique puissance,  
 Par laquelle à vn seul tous font obeissance.  
 Ilz nous ont de chacun l'exemple proposé,  
 Et si ont à chacun son contraire opposé,*

*Comme sa maladie, & sa peste fatale.  
Mais, Sire, de ces trois la puissance Royale  
Est la plus accomplie, & plus durable aussi,  
Comme venant de Dieu, qu'elle figure icy  
Par sa triple vnit   : car la premiere sorte,  
La seconde, & la tierce, en vn corps se rapporte,  
Dont le Prince est le chef. Or si de l'vnit    
Descrire ie voulois la grand' diuinité,  
Et la grandeur des Roys, dessus telle matiere  
Le ferois, comme on dit, vne Iliade entiere.*

*Je diray seulement, que comme on voit vn corps  
Sain, & bien temper   des nombres, & accords,  
Que tout corps doit auoir, obeir    la bride  
Du chef, qui c   & là    son plaisir le guide,  
Comme vn cheual dont  , ou comme en pleine mer  
On voit par vn beau temps le nauire ramer  
Au gré de son pilote : ainsi la France encore,  
Comme guide vous suit, comme chef vous honnore,  
Comme Pere vous aime, adore comme Dieu,  
Ce grand Dieu tout puissant, dont vous tenez le lieu.*

*Vo   antiques ayeulx, qui ont composé, Sire,  
Tel que vous le voyez, ce florissant Empire,  
Comme de quatre humeurs le corps est composé,  
Et comme en quatre parts le monde est diuis  ,  
En quatre l'ont party : en populaire tourbe,  
Qui le do   au trauail eternellement courbe,  
En la Noblesse n  e aux guerres & combats,  
Iustice qui esteint les proces & debats,  
Et le plus digne estat, qui ensemble les lie  
D'vne sain  te musique, & parfaite harmonie.*

*Cestuy-la, qui voudroit, pour monst  r cest accord,  
Dire qu'il est semblable    l'accordant discord  
D'vn Luth bien accordé, auroit par aduenture,  
Dessaign   d'vn tel corps la viue protraiture :  
Mais qui diroit qu'il est semblable au corps humain,  
Auroit    ce protrait mis la derniere main.  
Car comme au corps humain la benigne nature  
Par les membres depart sa propre nourriture,*

*Autant qu'il luy en fault, & ne permet que l'un  
Sur l'autre vſurpe rien de l'aliment commun :  
Ainsi le Prince doit, d'une meſme prudence  
Maintenir ſes eſtats, gardant que la ſubſtance  
De l'un ne paſſe en l'autre, à fin qu'egalement  
Le corps vniuerſel ait ſon nourriſſement :  
Et que pour eſtre trop l'un des membres enorme,  
L'autre ne perde auſſi ſa naturelle forme.*

*Sire, vous aurez donq' du pauvre peuple ſoing,  
Qui d'eſtre ſoulagé a le plus de beſoing :  
Du peuple nourricier, qui fait le meſme office,  
Que les pieds, & les mains : le penible exercice  
Deſquelles entretient tout le reſte en repos,  
Et fait qu'il eſt plus ſain, plus gaillard & diſpos.*

*Sans luy rien ne ſeroit de plaſant & d'aimable,  
Sans luy des Roys ſeroit la vie miſerable,  
Sans luy la terre mere infertile ſeroit,  
Et maraſtre à ſes ſils, rien ne leur produiroit  
Que ronces, & chardons, avec le gland ſauuage,  
Et l'eau pure ſeroit noſtre plus doux bruage.*

*Par luy nous trafiquons avecques l'eſtranger,  
Duquel nous receuons, pour le boire & manger,  
Les richesses & l'or, dont voſtre France abonde,  
Comme eſtant de tous biens vne Corne ſeconde.*

*De luy vous receuez le tribut annuel,  
Comme d'un viſſourgeon, qui court perpetuel,  
Et iamais ne tarit, pource que de ſa courſe  
La terre toute-mere eſt l'eternelle ſource,  
Dont il reçoit l'vſure, & fidele vous rend,  
Sire, la plus grand' part du profit qu'il en prend.*

*Le Noble vous fera à la guerre ſeruice,  
Le Iuge exercera l'eſtat de la Juſtice,  
Et le Prelat ſera, comme ſoigneux paſteur,  
Du ſainct troupeau de Chriſt fidele proteſteur.*

*Si la charrue ceſſe, & ſi la main ruſtique  
Oiſiue par les champs au labour ne ſ'applique,  
Tout le corps perira, comme vn grand baſtiment,  
Dont l'aſſiete n'a point de ferme fondement,*

*Lequel au premier hurt, que l'Aquilon defferre,  
Avec horrible bruit est renuerfé par terre.*

*Tous les autres labeurs, tant vtils soient ils,  
Tous les arts, & mestiers, avec tous leurs outils,  
Ne sont à comparer à ceste agriculture,  
Qui seule par son art commande à la nature :  
Qui d'infertile rend vn terroy plantureux,  
Qui change la lambrusque en vn sep plus heureux,  
Qui l'arbre transformé ente en nouuelle sorte,  
Et fait qu'un autre frui& que le sien il r'apporte,  
Qui tire du bestail mille commoditez,  
Pour nourrir les grands Roys, & les grandes Citez,  
Qui nous donne le miel, qui fait voir la merueille  
Dont nature a formé l'industrieuse abeille :  
Bref qui nous monstre à l'œil les miracles des Cieux,  
Et par là nous apprend à cognoistre les Dieux.*

*Ceste noble science au vieux siecle honnoree  
Des Princes & des Roys, n'estoit pas ignoree  
Des bons peres Romains, qui leurs champs cultiuoient  
Avec les mesmes mains dont n'a guere ils auoient  
Donté leurs ennemis : tant ils estimoient estre  
Digne de leur vertu ceste vie champestre.*

*Là, comme ailleurs par tout, l'aueugle ambition,  
L'enuie miserable, & la sedition,  
Sire, ne regne point, ny ces pestes encore,  
Que versa dessus nous la meschante Pandore.  
Mais l'antique vertu seulement y a lieu,  
La iustice, la foy, & la crainte de Dieu,  
L'industriel labeur, le soing, & la prudence,  
Et du temps à venir la caute prouidence.*

*Ce mesme esprit encor nous voyons au fourmy,  
Ce prudent animal de paresse ennemy,  
Qui amasse en esté avec soigneuse cure  
Ce qui doit en hyuer estre sa nourriture.  
Vous voyriez par les champs, pour piller le monceau  
Du bled nouveau-battu, marcher ce noir troupeau  
Par vn sentier estroit : les vns vont, & retournent,  
Les autres hastent ceux qui paresseux seiournent :*

*Ceux-cy trainent les grains trop pesans & trop gros,  
Ceux-la les vont poussant de l'espaule & du dox,  
Tout le chemin en fume<sup>141</sup>. Auecq' tel exercice  
Trauaille le paisant, pour le commun seruice.*

*Comme nature a mis dans les mousches à miel  
Je ne sçay quel instinct qu'elles tiennent du ciel,  
De trauailler sans cesse, & d'une main soingneuse  
Recueillir sur les fleurs leur manne sauoureuse :  
Ainsi de son labeur le peuple nous nourrit,  
Et pour nous enrichir luy-mesme s'appauurit.*

*Comme l'abeille doncq' vous le traitterez, Sire,  
Ne luy ostant du tout & le miel & la cire,  
Mais pour l'entretenir tousiours en ce bon cœur,  
Luy ferez quelque part du fruit de son labeur :  
Vous souuenant qu'Homere en l'Iliade belle,  
Le grand Agamemnon pasteur du peuple appelle ;  
Et que le bon pasteur, qui aime son troupeau,  
En doit prendre la laine, & luy laisser la peau<sup>142</sup>.*

*C'est le bien que de vous le pauvre peuple espere,  
Et qu'il esperoit bien du feu Roy vostre pere,  
Si Dieu luy eust presté la vie, & le loisir  
De monstrier par effect ce pieux desir,  
Dont il vous a chargé par lay testamentaire,  
Vous donnant par la paix le moien de ce faire.*

*Par la paix vous auez moien de soulager  
Le pauvre peuple, Sire, & de le descharger  
Du fais, que sur le dox si long temps il supporte,  
S'il vous plaist de reigler voz finances en sorte,  
Que les glueuses mains ne puissent retenir  
Les deniers qui deuroient en voz coffres venir :  
Si le caut officier vostre peuple ne gréue,  
Si le Iuge luy fait la iustice plus bréue,  
Si vous le deschargez des daces, & imposts,  
Que l'auare fermier inuente à tous propos :  
Si son dox n'est chargé d'une nouuelle creuë,  
Si selon sa puissance vn chacun contribue,  
Le fort portant le foible, & s'il n'est sans raison  
Par l'estappe foulé, ou par la garnison :*

*Si lon garde au marchand son priuilege antique,  
S'il a la traiçde libre, & l'vsurier publique  
De l'argent du François n'enrichit l'estranger,  
Et si vostre or au plomb vous ne laissez changer :  
Mais sur tout, s'il vous plaist reigler vostre despenſe  
(Comme vous auez faiç) de sorte que la France  
Soit d'autant ſoulagee, & le fruiç de la paix  
Ne ſeſcoule perdu en inutiles fraiç*

*De maſques, de banquets, & ce que l'artifice  
Tire de vostre main, ſoubs ymbre de ſeruice.*

*Ceſte loy ſumptuaire à tous egalement  
Prouſitable ſera : mais principalement  
Au Noble, qui par là ſ'efforce de paroistre :  
Comme ſi le moien de ſe faire cognoiſtre  
Dependoit de l'habit, & non de la vertu,  
Dont ceſt ordre ſur tous doit eſtre reueſtu.*

*Ce qui à l'estranger donne plus de matiere  
D'eſtimer le François de nature legere,  
C'eſt la varieté de ſon accouſtrement,  
Subiet comme vn Protee à diuers changement.*

*Ceſte ſole despenſe entre nous incogneué  
Du temps de noz ayeux, eſt en France venué,  
Depuis que le Francois faſché de ſon plaifir  
A eu le cœur époinç d'un genereux deſir  
De ſe borner plus loing, & franchir la barriere  
Que nature oppoſoit à ſa vertu guerriere<sup>110</sup>.*

*Que pleuſt à Dieu qu'il n'euſt appris de l'estranger  
Sinon à ſon langage ou ſa robbe changer,  
Et qu'il n'euſt imité le ſoldat d'Alexandre,  
Qui le Perſe vainquit, pour eſclaue ſe rendre  
Des vices du vaincu ; & du Romain auſſi,  
Qui du Grejois donté fut donté tout ainſi.*

*Par ſon exemple donq' noſtre Prince modeſte  
A meſme modeſtie induira tout le reſte  
Des Princes & Seigneurs, leſquels façonneront  
Par leur exemple auſſi ceux qui moindres ſeront.*

*Il n'aura moindre ſoing de faire la ieuneſſe  
Exercer en ſa court aux aâes de proeſſe,*

*Les Perses imitant, desquels le Roy prenoit  
Les plus nobles enfans, & les entretenoit,  
Les faisant exercer au mestier de la guerre,  
Pour s'en servir apres à deffendre sa terre.*

*Lycurge le Spartain voulant monstrier aux siens  
Que vault la nourriture, introduisit deux chiens  
D'une mesme ventrée, & semblable origine,  
L'un nourry à la chasse, & l'autre à la cuisine.  
Il leur fit apporter de la souppe à tous deux,  
Puis apres fit lascher vn loup au milieu d'eux :  
Soudain le chien veneur a sa souppe laissée,  
Et hardy vers le loup vint la teste baissée ;  
L'autre, poltron, s'arreste à sa souppe manger,  
Et couard ne voulut se mettre en ce danger.*

*Le Roy doncq' aura soing de faire aux siens apprendre  
Ce qui plus courageux aux armes les peut rendre :  
Et ne permettra point que d'un sang moins hardy  
Le sang plus genereux deuienne abastardy.  
Car si des bons cheuaux, & des bons chiens de chasse  
Nous sommes si soigneux de conseruer la race,  
Combien plus doit vn Roy soigneusement pouruoir  
A la race qui est son principal pouuoir ?*

*Le principal pouuoir de vostre regne, Sire,  
Et le principal nerf, le Noble se peut dire.  
C'est pourquoy voz ayeulx iadis luy ont donné  
Les terres, & les fiefs, & qu'ils ont ordonné  
Qu'il viuroit libre, & franc de la charge ordinaire  
Que porte sur son doz le plus bas populaire.*

*Maintenant cest estat, que noz antiques Roys  
Auoient auctorizé par sur les autres troys,  
Est le moindre des quatre, & la tourbe ciuile  
De noble l'a rendu souffreteux, & seruite.*

*Et puis on s'esbahit de ne voir auiourdhuy  
Le gendarme François ressembler à celuy,  
Qui seul faisoit trembler le reste de la terre,  
Et se pouuoit nommer nourriffon de la guerre.  
Tous les Autheurs sont pleins, tant Latins que Grejois,  
De la vertu Gauloise, & gestes des François,*

*Lesquelz s'ils eussent eu, pour conseruer leur gloire,  
Le fidele secours de quelque belle histoire,  
Surmonteroient tous ceux qui sont en plus hault pris,  
Pour estre seulement plus doctement escripts.*

*Or si, comme lon dit, toutes choses retiennent  
Le propre, & naturel, du lieu dont elles viennent,  
Si le fort vient du fort, le cheual vigoureux  
Du cheual, du Lyon le Lyon genereux,  
Pourquoy ne pouuons-nous, si la race nous sommes  
Et la posterité de tant de vaillants hommes,  
Leur ressembler aussi? Quant à l'aduis de ceux  
Qui disent qu'un suiet deuient seditieux,  
Quand il est aguerry, & sont d'auis qu'on face  
Ce que disoit Cresus, qui pour donter l'audace  
Des peuples Lydiens prompts à se mutiner,  
Conseilloit à Cyrus, pour les effeminer,  
Leur arracher des poings des armes l'exercice,  
Et les faire nourrir à l'eschole du vice,  
A la musique, au bal, aux festins, & au ieu,  
Et tout ce qu'aux oisifs apprend ce petit Dieu,  
Qu'on nomme Cupido : la foy tant esprouuee,  
Qu'en ce peuple loyal voz peres ont trouuee,  
Vous en doit asseurer. Aguerriſſez le doncques,  
Sire, & vous en seruez, & vous verrez adoncques  
Combien l'ame & le sang plus volontiers despend  
Celuy qui sa patrie & son prince defend,  
Que l'estranger soldat, dont la foy mercenaire  
Combat tant seulement pour sa paye ordinaire.*

*Quant à voz chefs de guerre aujourdhuy tant cogneus,  
Vous les recognoistrez, s'ils ne sont recogneus,  
Et vous seruirez d'eux : ayant tousiours memoire  
Qu'Alexandre paruint au comble de sa gloire  
Par les vieux seruiteurs de son predecesseur,  
Qui de tout l'Orient le firent possesseur :  
Et que ce ieune Roy, dont la Françoisse troppe  
Donta si brauement les murs de Parthenope<sup>100</sup>,  
Des plus vieux chefs de guerre alors estoit fuiuy,  
Dont son predecesseur auoit esté seruy.*



*Sur cest endroit icy volontiers ie m'arreste,  
Sachant combien il est proufitable & honnest  
A vn Roy tel que vous, qui voulant prosperer,  
Sur toute chose doit la vertu reuerer,  
La vertu que chascun s'acquiert par nourriture,  
Mais qui doit estre au noble acquise par nature.*

*Ie mets le vieil soldat, & tous ceux là qui font  
Aux armes leur deuoir, au ranc de ceux qui font  
Les plus nobles de sang : car la vertu guerriere  
De l'antique noblesse est la source premiere :  
Non l'image enfumee, ou l'or, ou la faueur,  
Qui ne peuuent donner les vrais tiltres d'honneur.*

*Sire, quant à ce poinct, sans faire autre despense,  
Vous auez le moien de faire recompense  
Au soldat, qui sera des armes dispensé,  
Et qui a merité d'estre recompensé,  
Imitant, comme prince humain & pitoyable,  
Du peuple Athenien la coustume louable.*

*Le peuple Athenien consacra les cheuaux  
Qui auoient apporté les pierres & les chaux  
Pour les temples des Dieux, & ordonna qu'ils eussent  
Du public nourriture, & qu'exemptez ilz fussent  
Du traual. Vous pouuez le semblable ordonner,  
Et voz pauures soldats à l'Eglise donner :  
Où leur vie sera pour le moins assignee,  
Et ne vous faudra point bastir vn Prytanée.*

*Le Roy donc qui vouldra, sans se mettre au danger  
De la venale foy du soldat estrange,  
Par son propre pouuoir se rendre redoutable,  
Conseruera des siens le courage indontable,  
Et l'antique vertu : le Noble il gardera,  
Et en proye & butin ne l'abandonnera  
A l'auare vsurier, ny au plaideur tricherre,  
Qui par mille moiens luy font perdre sa terre.*

*Pendant que pour son Roy sur le champ ennemy  
Vne mort honorable il va cherchant parmy  
Et le fer, & le feu, &, couché sur la dure,  
La faim, la soif, le chauld, & le froid il endure,*

*Banny de sa maison, l'usurier sans pitié,  
 Qui n'en aura payé à peine la moitié,  
 Triomphe ce pendant, & la femme chassée  
 Lamente pour neant, car la guerre est passée.  
 O trois fois malheureux, & quatre fois, celui  
 A qui le sort permet de retourner chez luy,  
 Qui des chiens & corbeaux n'est demeuré la proie,  
 A fin qu'à son retour le malheureux se voye  
 Manger aux aduocats, & mendier leur pain  
 Sa femme & ses enfants qui cryent à la faim!*

*Nous voyons aujourdhuy trois sortes de noblesse :  
 L'une aux armes s'adonne, & l'autre s'appareffe<sup>151</sup>,  
 Caignarde, en sa maison : l'autre hante la court,  
 Et apres la faueur ambitieuse court.  
 Le guerrier insolent veult quereller & battre :  
 Le casanier plaideur par proces veult debatre :  
 Et le mignon de court, pour croistre sa maison,  
 S'arme de sa faueur contre droit & raison.*

*Imite doncq' le Roy l'exemple du bon pere,  
 Qui son affection egalement tempere  
 Enuers tous ses enfants : ne souffre le plus fort  
 Outrager le plus foible, ou luy faire aucun tort :  
 Ne laisse ruiner le pauvre gentil-homme  
 Au cauteleux plaideur, qui le mine & consomme :  
 Et à son fauorit, par trop l'autoriser,  
 Ne permette le moindre en rien tyranniser<sup>152</sup>.*

*Pource doit il sur tout maintenir la Iustice,  
 Comme celle qui tient chacun en son office,  
 Qui fait regner les Roys, qui leurs sceptres soustient,  
 Et qui rend à chacun ce qui luy appartient.*

*La iustice doit estre aux grands Roys venerable,  
 Comme celle qui sied au lieu plus honorable,  
 Aupres de Iuppiter : & d'une iuste main  
 Ballance egalement les faicts du genre humain.*

*En vain le Roy fera aux ennemis terrible,  
 En vain fera le Roy aux armes invincible :  
 S'il n'est iuste, & ne fait la iustice garder,  
 Les Dieux ne le voudront de bon œil regarder,*

*Ains l'abandonneront. & feront heritiere  
De son ſceptre Royal. une race eſtrangiere.*

*Tous les livres ſont pleins, tant ſacrez que gentils,  
D'exemples tirés des Princes, qui iadis  
Leurs ſceptres ont perdus par pareſſe & par vice,  
Et ſur tout pour n'avoir honoré la juſtice.*

*Du temps de vos ayeulx, voire de noſtre temps,  
Sire, nous avons vu depuis vingt ou trente ans,  
Ceſt eſtat reueré des Princes, & des Roys,  
Se pouvoir appeller l'oracle des François.*

*Si le François vouloit quelque guerre entreprendre,  
Ceſtoit là que le Roy ſon conſeil venoit prendre :  
S'il vouloit faire paix, il y venoit auſſi,  
Et en toute autre choſe en yſoit tout ainſi :  
L'appelloit aux eſtats, & aux honneurs de France  
Et comme ſon tuteur l'avoit en reuerence.*

*Tel honneur à bon droit le Prince luy portoit,  
Car lui à tel degre indigne ne montoit :  
L'auarice, ambition, & l'ardente avarice,  
L'ignorance, qui eſt de tous maux la nourrice,  
N'approchoit point de là, & la jeuneſſe encor  
N'y avoit point d'acceſ par le moyen de l'or.*

*Là dedans preſidoit Minerue avec ſa ſuite,  
Comme elle ſouloit faire en l'Areopagite.  
Et n'y voyoit en moins de graine auctorité,  
Qu'au vieux Senat Romain : moins de ſeuverité,  
Qu'aux Ephores ſpartains, qu'aux Druydes galliques,  
Qu'aux Mages Perſiens, ny qu'aux Sages Indiques.*

*Si telle reuerence on luy porte aujourdhuy,  
Tel honneur, tel reſpect, le mien n'apporte à luy,  
Qui le voit, qui le ſent, qui en vain en ſouſpire,  
Et qui de voſtre main le prompt ſecours deſire.*

*De voſtre ſeule main il attend le ſecours,  
A fin de retrencher les membres gros & lourds,  
Qui ne luy ſont qu'encombre, & les membres debiles,  
Arides, impotents, & du tout inutiles.*

*Non que vos parlements, Sire, ne ſoient ornez  
De pluſieurs gents de bien, vertueux, & bien nez,*

*Lefquelz ie n'entens point de comprendre en ce compte,  
Mais la plus grande part la meilleure furmonte<sup>100</sup>.*

*Combien que le ieune homme entende bien la Loy,  
Si deuant il n'a fait quelque preuue de foy,  
Il ne doit s'ingérer à faire deuant l'age,  
Ce qui requiert sur tout la prattique & l'vsage,  
Imitant l'impudence & la temerité  
Du ieune medecin, qui, non exercité,  
De prattiquer son art ne fait point conscience,  
Et par la mort d'autruy fait son experience<sup>100</sup>.*

*Le bon Iurifconfulte y doit estre aduancé,  
Et le Iuge, qui a sainctement exercé  
Son estat, & celuy dont la langue & la vie  
Auront sur le barreau prouué la preudhommie.  
Tels personnages, Sire, y seront suffisans,  
Et leur faudra payer leurs gages tous les ans,  
A fin qu'honnestement leur estat ils maintiennent :  
Ainsi ne faudra point qu'auares ils deuiennent,  
Ainsi l'or n'y aura, ny la faueur, acceç,  
Et ne sera befoing d'espicer les proceç,  
En prenant ce qu'ils ont quelque couleur de prendre,  
Car ce que lon achepte on peult bien le reuendre<sup>100</sup>.*

*Aussi de son costé le Prince ne fera  
Rien contre sa iustice, & sur tout otera  
Les abus qui se font par faueurs, & surprises,  
Aux euocations, & aux causes commises.  
Il fera ses edicts garder de poinct en poinct,  
Et sans grande raison n'y contreuendra point :  
Aux proceç laissera leurs formes ordinaires,  
Et ne les fera point iuger par commissaires.*

*De la Mercuriale encor il aura soing<sup>100</sup>,  
S'informera de tout, ores qu'il en soit loing,  
A fin de contenir chascun en son office,  
Et s'afferra souuent en son liç de iustice.*

*Le Roy doncq' qui voudra remettre en son estat,  
Comme il estoit iadis, cest auguste Senat,  
A son nombre ancien faudra qu'il le reduise,  
Et que dorenavant les plus vieux il elise,*

*Et les plus gents de bien, non ceux que la faueur  
Indignes a pouſſez à tel degré d'honneur,  
Ou qui l'argent au poing eſhontez ſ'y preſentent,  
Bien que d'un tel honneur indignes ils ſe ſentent.*

*Ceſt Empereur Romain, qui, avec le ſurnom  
De Seuere, portoit d'Alexandre le nom,  
Auoit pour ſon conſeil vne troupe honorable  
De legiſtes ſçauans, dont le plus venerable,  
Et le plus fauorit fut ce Papinian,  
Duquel, comme les Grecs de leur cheual Troian,  
Sont ſortis tous ceux là, qui avec l'eloquence  
Ont conioint le ſçauoir, qu'on appelle prudence.*

*Sire, le Roy qui veult heureuſement regner,  
Par tels hommes ſe doit volontiers gouuerner,  
Quand ils ſont gents de bien : & n'eſtre moins ſeuere,  
Que celui qui fit ſeoir ſur la peau de ſon pere  
Le fils d'un mauuais iuge<sup>171</sup>, enuers l'iniquité  
Des meſchans, qui auront tel loyer merité :  
Se ſouuenant touſiours, que la peur du ſupplice  
Et l'eſpoir du loyer nous contient en office.*

*Bref, ſi le Prince veult y faire ſon deuoir,  
Il luy fault aux eſtats, non aux hommes pouruoir :  
Et ne fault, comme on dit, que l'eſtat l'homme honnore,  
Mais l'homme ſon eſtat. D'un pareil ſoing encore,  
En ſon antique honneur l'Egliſe il maintiendra,  
Et comme tres-chreſtien, touſiours ſe ſouuiendra  
Qu'il a receu de Dieu ſon ſceptre, & ſa couronne,  
Et que c'eſt celui ſeul, qui les oſe, & les donne,  
Comme il veult, & qui ſeul peult faire d'un berger  
Un Roy, & ſa houlette en ſceptre luy changer.*

*Appres il reduira en memoire les Princes,  
Qui ont perdu iadis leurs eſtats, & prouinces,  
Et voyra le meſpris de la religion  
Eſtre la ſeule ſource, & ſeule occaſion,  
De leurs regnes perdus. Qu'ainſi ſoit, voyez, Sire,  
Sans rechercher plus loing ny le Romain Empire,  
Ny l'Empire des Grecs, l'eſtat du regne Anglois,  
L'eſtat de l'Allemagne, & de voſtre Eſcoſſois.*

*Vous apprendrez par là combien est dangereuse  
Ceste peste, & direz la France bienheureuse,  
Ou ce mal n'est encor' dans les veines enclos.  
Que si vous le laissez penetrer iusqu'à l'os,  
Et iusqu'à la moëlle, en vain appres, en vain,  
Pour l'arracher de là, vous y mettrez la main.*

*Mais vous ne permettez que ce mal enuieillisse<sup>100</sup>,  
Et Dieu qui ne veut pas que telle peste glisse  
Plus avant dans les cœurs, Sire, vous a donné  
Ce grand prelat Lorrain, lequel semble estre né  
Pour de ce monstre enorme estre le seul Alcide,  
Monstre qui des grands Rois est le seul homicide.*

*Or ce monstre fatal ne se veut surmonter  
Par le feu seulement, ny par le fer donter<sup>100</sup> :  
Il veut estre donté par la sobriété,  
Par l'humble modestie, & par la chasteté,  
Par le deuoir Chrestien, & par la sainte vie :  
Non par l'ambition, l'auarice, & l'enuie,  
L'orgueil, la vanité, le vice dereiglé,  
La seule occasion de ce monstre aueuglé.*

*Du temps de la vertu que l'Eglise ancienne  
Sainte ne dedaignoit la poureté Chrestienne,  
Elle estoit le miroir de toute purité,  
De toutes bonnes meurs, de toute humilité :  
Maintenant au contraire, on voit qu'elle est l'exemple  
Ou toute volupté protraitte se contemple,  
Ainsi qu'en vn tableau : & se peult dire encor'  
Qu'en ce corps politiq' le lieu elle tient or'  
Que tient au corps humain vn estomac debile,  
Qui ne digere rien, qui au corps soit vtile :  
Mais tout cela qu'il prend vomit soudainement,  
Ou bien le conuertit en mauuais aliment.*

*Tu te nommes Pasteur, toy qui n'as soing ny cure  
De tes pauures brebis, ny de leur nourriture,  
Qui ne les vois iamais, ou bien si tu les vois,  
Qui n'est pas en vn an à grand' peine deux fois,  
C'est par forme d'acquit ou pour tondre la laine  
De ton pauure troupeau, qui nourrit par sa peine*

*Ta malice oisiveté, ton vice & ton plaisir,  
Et pour rassasier ton autre desir.  
Puis impudent tu fais tes plaintes & querelles  
De tant d'opinions, & de sectes nouvelles,  
Qui de toy te dois plaindre, & ta faulte accuser,  
Non pas, comme tu fais, de ton tiltre abuser.*

*Si un Prince a baillé La garde d'une place  
A quelque Capitaine, esperant qu'il y face  
Son devoir, & que La il doine demourer,  
Pour de ses ennemis sa frontiere affermer :  
Et qu'aillieurs ce pendant monsieur le Capitaine,  
Qui aime beaucoup mieux le profit que la peine,  
Se vaise pourmener, & que les ennemis  
Surprennent le chasteau en sa garde commis,  
Doit il estre excuse? encor' a moins d'excuse  
Le Prelat qui du nom de son office abuse,  
Abandonnant aux loups par paresse & mespris  
Le troupeau delaisse qu'en garde il auoit pris,  
Et qu'a la foy d'autrui commettre il n'a point honte,  
Luy qui au grand Pasteur un iour en rendra compte.*

*Ils les bons Prelats, qui du troupeau de Dieu  
Estoyent les vrais pasteurs, rejoient sur le lieu,  
Cognoissoient leurs brebis, en faisoient la reueué,  
Et soigneux les gardoient, sans les perdre de veué.*

*Maintenant leur demeure est à la court des Roys,  
Où ils ont plus de train, de cheuaux, & charrois,  
Que les plus grands Seigneurs, & leurs tables friandes  
Surmontent l'appareil des Perliques viandes.*

*Je ne parle de ceux qui sont de la maison  
Du Roy, & qui d'y estre ont excuse & raison :  
Principalement ceux, auxquels le Prince ordonne  
Demeurer assidus aupres de sa personne,  
Et qui sont au conseil : car le deuoir qu'ils font,  
Compense le default de la charge qu'ils ont.*

*Je parle de ceux-là, que la seule auarice,  
La seule ambition, ou quelque plus grand vice  
Y tient comme attachez : qui deuroient se mirer  
En ce Prelat, qu'assez ie ne puis admirer,*

*Ce tant digne Prelat, qui combien qu'il supporte  
De France tout le fais sur son espaule forte,  
Comme Atlas fait le ciel, fait pourtant le deuoir  
Du fidele Pasteur, qui ne veut receuoir  
Le loyer, sans la peine, & ne dedaigne faire  
Ce qu'à grand' peine fait le ministre ordinaire,  
Preschant, admonestant, & monstrant par effect  
D'un bon & vray Prelat l'exemple plus parfait.*

*Facent doncq' les Prelats le deu de leur office,  
Reside chascun d'eux dessus son benefice,  
Comme en sa garnison : soient leurs imitateurs  
Ceux qui sont soubz leur charge, & les moindres pasteurs,  
Comme sont les curez, qui faisant bien leur charge  
Meriteront aussi que leur dox on descharge  
De ce pesant fardeau que porte le clergé<sup>100</sup>,  
Dont le Curé sur tous doit estre deschargé,  
Pour estre à son deuoir plus leger, & deliure :  
Car qui sert à l'autel, de l'autel il doit viure<sup>101</sup>.*

*La vigne du Seigneur deffrichée en ce poinct,  
En lieu du bon raisin ne rapportera point  
La lambrusque sauuage, & l'infertile yuraye  
Ne dominera point sur la semence vraye :  
La ronce pour la rose alors n'apparoistra,  
Et pour le lys encor' le chardon ne croistra.*

*Sire, c'est le moien d'affommer ceste beste,  
A qui, s'il plait à Dieu, vous coupperez la teste,  
Et serez le premier son Hercule fatal,  
Qui serez seconcé de ce grand Cardinal<sup>102</sup>,  
Ainsi que d'un Thesee, & des Princes de Guyse,  
Qui semblent estre nez pour defendre l'Eglise.*

*Cependant que sa main soubz vostre auctorité  
L'Eglise maintiendra en son integrité,  
Et qu'aux autres prelatz il sera seul exemple  
De conseruer de Dieu l'inuiolable Temple,  
Ses trois freres guerriers, trois peres des soldarts<sup>103</sup>,  
Trois fouldres de la guerre, & trois enfans de Mars,  
Reduiront les mutins soubz vostre obeissance,  
Chasseront la discorde, & leur sage vaillance*



*Gardera que le mal maintenant Escossois,  
En passant l'Ocean, ne devienne François.*

*Plusieurs bons chefs estoient au camp des Grecs gendarmes  
Les vns pour le conseil, les autres pour les armes :*

*Vn magnanime Ajax, vn eloquent Nestor,  
Vn Teucres bon archer, vn fort Stenele encor',  
Vn preux Idomenee, vn sage Pallamede,  
Vn fidele Patrocle, & vaillant Diomede,  
Mais sur tout autre Vlyse estoit bon au conseil,  
Et Achille n'auoit aux armes son pareil.*

*C'estoit la fleur des Grecs. Il n'y a Prince au monde  
Sire, qui plus que vous en tels hommes abonde,  
Que ceux que j'ay nommez : ne qui d'Agamemnon  
Merite mieux que vous la gloire & le renom :  
Mais qui de tous ceux-là en faconde & prudence  
A Charles est pareil, à François en vaillance ?  
Dont l'un est à bon droit nostre Laertien,  
L'autre se peult nommer l'Achille Guyssen.*

*Je me suis esgaré, & l'affection forte  
Dehors de mon propos & de moy me transporte.  
Donques, pour retourner à mon commencement,  
Le Prince, qui voudra regner heureusement,  
Liera ces quatre estats d'une telle harmonie,  
Que de ce grand esprit la puissance infinie  
Accorde l'univers, & luy l'esprit fera  
Qui mouuoir tout le corps également fera.*

*Or quant à la noblesse & si grande & si ample,  
Le Prince Guyssen luy seruira d'exemple.  
Là fault qu'elle se mire, & que suiuant les pas  
D'un guyde si vaillant, elle ne craigne pas  
D'employer corps & biens, pour servir la couronne,  
Qui vostre chef Royal sainctement enuironne.  
Luy qui à tel deuoir le noble excitera,  
De son deuoir aussi le tesmoing il fera,  
Fauorisant ceux-là, qui pour vostre seruice  
Se seront employez en si digne exercice,  
Et qui meriteront d'estre esleuez au rang  
De ceux, qui ont esté prodigues de leur sang,*

*Pour du fer & du feu defendre leur prouince,  
Leurs femmes, leurs enfans, leurs maisons, & leur Prince,  
Le semblable fera pour ceux de son mestier  
Ce docte, vertueux, & prudent Oliuier.<sup>104</sup>,  
Qui s'estoit retiré, faisant place à l'enuie,  
Sa nef entiere, au port le plus seur de la vie :  
Dont pour le bien publicq' à vostre aduenement  
Vous l'auex reuoqué : faisant voir clèrement  
Combien est grand en vous l'amour de vostre France,  
Le soing de la iustice, & quelle reuerence  
Vostre maiesté porte à ceux la qui ont eu  
Tousiours grauee au cœur l'amour de la vertu.*

*Quant au troisieme estat des autres le plus digne,  
Vous auex ce Prelat, ce Cardinal insigne,  
Ce Charles, l'ornement du college Romain<sup>105</sup>,  
En qui le ciel a mis vn esprit plus qu'humain,  
Vn plus qu'humain sçauoir, plus qu'humaine faconde,  
Pour vous faire par luy le plus grand Roy du monde.*

*Ce pendant qu'il sera des pilotes le chef,  
Assis au gouuernail de la Françoisse nef,  
Ne craignez les rochers, ny les vents, ny l'orage :  
Qui tel guide a choisi, ne fait iamais naufrage.*

*Mais qui sera celuy, qui la garde prendra  
De vostre poure peuple, & qui le defendra ?  
Qui vous priera pour luy ? qui sera son refuge ?  
Et de sa pourreté le fauorable iuge ?*

*Ce sera vostre mere, Sire, qui en sa main  
Charitable prendra cest œuure tant humain,  
Imitant la bonté de ceste heureuse Mere,  
Qui pour nous à son fils fait treshumble priere,  
Nous moyenne la paix, & la tranquillité,  
La santé, le beau temps, & la fertilité.*

*A cest œuure si sainct vostre espouse loyale  
Emploira sa pitié, & sa vertu Royale,  
Sa bonté, sa douceur, où nature & les Dieux  
Ont mis comme à l'enuy tous les thresors des cieux.*

*Que pleust à Dieu qu'icy ie peusse mettre encore,  
La tante que le Ciel de ses graces honnore,*

*L'unique Marguerite en couleur & valeur,  
Qui est de nostre temps & la perle, & la fleur.*

*Ce sont les protecteurs du pource populaire,  
Qui vous priant pour luy, n'auront beaucoup à faire,  
Estant d'un naturel si debonnaire & doux,  
Et de douceur ayant tant d'exemples chez vous,  
Vostre pere sur tous, le plus humain & iuste  
Prince, qui ayt regné depuis Cesar Auguste :  
Et qui pour sa bonté à bon droit est nommé,  
L'amour de tous estats, & le Roy bien aymé.*

*S'il a gagné ce nom mesmes parmy les armes,  
Vous qui n'estes contrainct pour frayer aux gens d'armes,  
De fouler vostre peuple, à plus forte raison  
Devez continuer ce tiltre en sa maison.*

*Vous le continuerez, & au peuple Gallique  
Serez ce Salomon, ce bon Roy pacifique,  
Ce sage Salomon, qui bastit au Seigneur  
Le Temple, & qui de Dieu receut ceste faueur,  
Non son pere David. Ce pitoyable office  
Vers vos pources suiets, c'est le saint edifice,  
Que vous bastirez, Sire, edifice eternel,  
Qui vous fera vainqueur de l'honneur paternel,  
D'autant que plus l'amour que la force est aimable,  
Et que la paix est plus que la guerre agreable.*

*Imitant ce bon Roy, vous porterez honneur  
A vostre Mere, Sire, à fin que le bon-heur  
Vous suyue, & que long temps puissiez iouir encore  
Du loyer de celui qui pere & mere honnore.*

*Si un grand Prince doit un grand Prince imiter,  
Alexandre le grand vous y doit inciter,  
Qui se monstra tousiours tant humble envers sa mere,  
Et ce bon Empereur Alexandre Seuer :  
Mais plus que tous ceux-là, ce Prince de renom,  
Ce grand Roy vostre ayeul, dont vous portez le nom.*

*Ce mesme nom encor' tant cogneu des neuf muses,  
Et de ceux-là, qui ont leurs sciences infuses,  
Vous oblige à l'amour des lettres & des arts,  
S'il vous plaist d'imiter le plus grand des Césars,*

*Qui fit tant de faueur au Mantuan Virgile,  
Et cil qui tant prisa la trompette d'Achille<sup>100</sup>.*

*S'il vous plaist de reduire en memoire les Rois,  
Qui ont plus gouuerné de peuples soubz leurs loix,  
Sire, vous trouuerex que deffous leur Empire  
Ont plus fleury les arts, que vostre France admire  
Sur toutes nations. Je ne veux point icy  
Vous alleguer les Grecs, ny les Romains aussi,  
Dont la docte faconde & le sçauoir plus rare  
Ont poly (comme on voit) la rudesse barbare.*

*Je vous allegueray ce Charles seulement,  
Ce grand Charles sans pair, ce Charles Pornement  
De voz predecesseurs, autheur de la science  
Dont vostre grand Paris a telle experience,  
Que lon voit auiourd'hui, Paris le nompareil,  
Qui seul a retiré les lettres du cercueil,  
Et qui seul a receu Minerue vagabonde,  
Que l'ignorance auoit chassé par tout le monde.*

*Deffous Charles il prit heureux commencement,  
Soubz François il a pris heureux accroissement :  
Nom (ce semble) fatal, puis que nous auons ores  
Avec vn grand François, vn grand Charles encores  
Des lettres proteſteur, qui tient aupres de vous  
Comme le plus sçauant, & plus humain de tous,  
Sire, le mesme lieu, qu'aupres d'Auguste à Rome  
Tenoit ce Mecenas, dont encore lon nomme,  
Par vn tiltre d'honneur, tous ceux qui auiourd'hui  
Aux hommes de sçauoir font faueur comme luy.*

*Combien que vostre pere eust passé sa ieunesse  
En l'eschole de Mars, & qu'en force & adresse  
Il n'eust point son pareil, si est-ce qu'il priſoit  
Le mestier de Pallas, & le fauorisoit,  
Par vn certain instinct, donnant bien cognoissance  
Du lieu, dont ce bon Roy auoit pris sa naissance.  
Sire, il vous plaira doncq imitant voz ayeux,  
Fauoriser les arts, qui voz ſaiſts glorieux  
Peuent perpetuer mieux qu'en marbre, ou en cuyure,  
Et qui vous peuent faire à vous mesmes ſuruiure.*

*Quant aux autres vertus que doit auoir vn Roy,  
Comme la pieté, la iustice, & la foy<sup>101</sup>,  
Comme il se doit garder du cauteleux flatteur,  
Comme il doit repousser le calomniateur,  
Le mocqueur, le bouffon, & tous ceux qui sous vmbre  
D'vtils seruiteurs, ne seruent que de nombre<sup>102</sup>,  
Comme il se doit porter enuers les autres Roys,  
Comme il doit conseruer ses terres, & ses droits,  
Le n'en dy rien icy. Quant à l'art militaire,  
Et à la discipline aujourdhuy neccessaire,  
Ce n'est pas mon suiet : puis tant de bons esprits  
Ont si bien cultivé par leurs doctes escripts  
Ce champ, qui est assez de foy-mesmes fertile,  
Que mon labeur seroit appres eux inutile.*

*Sire, bien que ie sois, comme nouveau-venu,  
De vostre Maieité encore peu cogneu,  
Bien cogneu toutefois du feu Roy vostre pere,  
Et bien cogneu encor' de vostre tante, & mere,  
J'ay des premiers de ceux du mestier dont ie suis,  
Osé vous estrener de ce peu que ie puis.  
Peu, si vous regardez la valeur de la chose,  
Et l'estat de celuy, qui presenter vous l'ose :  
Mais beaucoup, s'il vous plaist par vostre grand' bonté  
Estimer mon present selon ma volonté,  
Puis qu'en le vous donnant, avecques la personne,  
De ce qui est en moy le meilleur ie vous donne.  
Et que peult-on donner ny meilleur, ny plus beau,  
Que ce qui peult vn nom arracher du tumbeau?*

*Si nature m'eust fait pour vous servir en guerre,  
Pour suiure vostre court, ou en estrange terre  
Vous servir, comme ceux dont ie porte le nom<sup>103</sup>,  
Peusse tasché, comme eux, d'illustrer mon renom,  
En faisant mon deuoir : mais puis que la fortune  
N'a voulu iusqu'icy m'estre tant opportune,  
L'emploieray mon esprit, ma plume, & mon labeur,  
Et tout ce que du ciel j'ay reçu de faueur,  
En l'art que les neuf Sœurs m'ont appris de ieunesse,  
Pour chanter la bonté, la vertu, la proesse,*

*De vous, de vostre Pere, & de tous vos ayeux,  
Dont le nom immortel est escript dans les Cieux.*

*Ce pendant ie prieray le Seigneur, & le maistre  
Des Princes, & des Roys, Sire, qu'il vous face estre  
Et plus heureux qu'Auguste, & meilleur que Traian<sup>110</sup> :  
Et que continuant ce bon heur d'an en an<sup>111</sup>,  
Il accomplisse en vous l'heureuse prophetie<sup>112</sup>,  
Qui<sup>113</sup> l'honneur vous promet, avecques longue vie,  
De remettre l'Eglise en son auctorité,  
Et Rome deliurer de sa captiuité.  
Les faicts de vostre ayeul, & ceux de vostre pere,  
Et le terme prefix à son regne prospere,  
Se trouuent la dedans, qui nous doit affeurer  
De tout ce que de vous nous commande esperer  
Le caractere heureux, qui vostre nom figure :  
Qui vous puisse estre, Sire, vn bien heureux augure.*

FIN DV DISCOVRS DES QVATRE ESTATS  
DE CE ROYAVME.







## APPENDICE<sup>11</sup>

---

### LES CENT DISTIQUES

DES TROIS SEVRS

ANNE, MARGVERITE, IANE,

*Tresnobles, trefillustres, trefçauantes Dames Angloises,*

SVR LE TRESPAS DE L'INCOMPARABLE MARGVERITE,  
ROYNE DE NAVARRE.

(Traduits du Latin en quatrains françois par IOACHIM  
DV BELLAY<sup>118</sup>.)

---

1. *Ce sain& Tumbeau cache ici  
Les cendres de MARGVERITE :  
Vn grand corps se couure ainsî  
D'yne terre bien petite.*
2. *Ici la Mort a donté  
D'yne grand' Royne la vie :  
Qui d'honneur & de bonté  
Auoit la palme rauie.*
3. *La grand' Royne est morte au corps,  
Non en l'esprit, qui n'est ores*



- Gisant au nombre des mortz,  
Mais vis comme il fut encores!*
4. *Laisés des mortz l'appareil :*  
*Des vers sans plus on compose*  
*Pour adoucir le sommeil*  
*De la Royne qui repose.*
  5. *Vienne quiconques le pris*  
*Des vers & chansons merite,*  
*Par chansons & par escriis*  
*Louer ceste MARGVERITE.*
  6. *Celle qui le cœur eut fort*  
*Plus que son sexe ne porte,*  
*(Las) elle a senti la Mort,*  
*Si elle peut estre morte.*
  7. *Le corps de terre est couuert,*  
*L'ame est au ciel : a cette heure*  
*A l'un & l'autre est ouuert*  
*Le vrai lieu de sa demeure.*
  8. *Deffous mesme lame enclos*  
*Ici ne font demeureance*  
*De MARGVERITE les ôs*  
*Sa Foy & son Esperance.*
  9. *Tout le bien & la vertu*  
*Qui du ciel en terre abonde,*  
*MARGVERITE l'auoit eu,*  
*S'il en fut onc en ce monde.*
  10. *Celle qui de saincteté*  
*Et de bonté fut ornée,*  
*Au sein de la Deité*  
*Saincte & bonne est retournée.*
  11. *Tout ce que decœure l'œil*  
*Du Soleil, tout ce que mouille*  
*L'Océan, est le cercueil*  
*De la Royale depouille.*
  12. *Deffous ce tumbeau si bas*  
*MARGVERITE n'est enclose,*  
*Si petit tumbeau n'est pas*  
*Capable de si grand chose.*

13. *Bien-heureuse est cette-ci,  
A veiller accoustumée :  
L'EsPOUX la trouua ainsi  
Aiant sa lampe allumée.*
14. *Ci gist pour en retourner  
Celle qui attend le signe  
Que Dieu nous fera corner  
Par l'Angelique buccine.*
15. *Son paroy ne fut destruiet,  
Aussi l'embuche veillante  
Des larrons qui vont de nuit  
Ne la trouua sommeillante.*
16. *Si tu ne fais, viateur<sup>170</sup>,  
A ce tumbeau reuerance,  
Tu es ingrat ou autheur  
D'une infidele ignorance.*
17. *Si pour nostre verité  
Louange à quelqu'un on donne,  
MARGVERITE a merité  
Que le pris on luy ordonne.*
18. *Celle à qui n'ont, & n'ont eu,  
Et n'auront point la pareille  
Les temps amys de vertu,  
Dessous ce tumbeau sommeille.*
19. *Si le corps est pourrissant,  
Non la louenge & la gloire :  
Aussi ne va perissant,  
La Poétique memoire.*
20. *Le Frere, & la Sœur aussi,  
Qui des neuf doctes Pucelles  
Auoient l'honneur eclerci,  
Sont periz avecques elles.*
21. *La loy qui la fist mourir  
Est aux Heureux preparée ;  
Qui croit donc pouoir perir  
La personne bien-heurée ?*
22. *Celle qui des siècles vieux  
Sera la gloire eternelle,*

- Est morte, & habite aux lieux,  
Souuent desiréz par elle.*
23. MARGVERITE delaisant  
*Du corps la prison moleste,  
Plus libre va iouissant  
De la Campaigne celeste.*
24. *Est doncques hors des humains  
Qui par ses chansons Chrestiennes,  
Souuent retarda les mains  
Des trois Parques anciennes.*
25. *Terrestre ell' nous a escrit  
Ses sainctes chansons, & ores  
Celeste elle chante à CHRIST  
Ses sainctes chansons encores.*
26. *Auecques ce Pol diuin  
Diâes, la Royne sommeille :  
Elle sommeille, mais affin  
Qu'un iour elle se reuille.*
27. *Ou est l'esprit tant conneu ?  
Ou est la royale grace ?  
Qu'est encores deuenue  
Le saint honneur de sa face ?*
28. *La Mort m'a fermé les yeux,  
D'horreur tout mon cœur abonde :  
Mais mon esprit vit aux cieux  
Plus beau qu'il n'estoit au monde.*
29. *Allez, Medecins humains  
De ceste chair tant moleste :  
La Royne est entre les mains  
Du grand MEDecin celeste.*
30. *Le corps ait repos en DIEU,  
L'ame ait du ciel iouissance  
Affin qu'elle viue au lieu  
De sa premiere naissance.*
31. *Bien que le corps soit enclos  
D'une estroite sepulture,  
Si n'est toutesfois son los  
Borné d'estroite closture.*

- 
32. *Crois-tu se paistre les vers  
Du nom de celle qui vole,  
Admirable en l'Vniuers,  
De l'un iusqu'à l'autre pole?*
33. *La Mort qui ne vouloit pas  
MARGVERITE estre immortelle,  
L'a faicte par son trepas  
De perissable, eternelle.*
34. *Elle vouloit mettre à fin  
La guerre en son ame enclose :  
Ores elle est morte, afin  
Qu'en paix elle se repose.*
35. *J'ai vescu (dist elle) assez,  
Voire trop : & de ma vie  
J'ay les limites passés :  
Or j'ay de mourir enuie.*
36. *Par la voix du commun bruit,  
Parfaicte elle estoit nommée :  
Souuent la verité suit  
La commune Renommée.*
37. *Elle mourut quant lentement  
Deuoit arriuer son heure :  
Le bien passe promptement,  
Le mal volontiers demeure.*
38. *Son corps porta ça & la  
Son ame ici vagabonde :  
Puis au ciel l'esprit vola,  
Faché d'errer par le monde.*
39. *Pourquoy estoit elle ainsi  
De bien viure studieuse?  
Pource qu'elle estoit aussi  
De bien mourir curieuse.*
40. *Deffous CHRIST sa vie fut,  
La Mort soubz CHRIST l'a rauie :  
Ainsi voila comme elle eut  
Sous CHRIST sa mort & sa vie.*
41. *Que n'estoit elle? ou quel bien  
N'auoit elle? Mais dire j'ose*

- Qu'ell' n'auoit & n'estoit rien :  
Or' est, & a quelque chose.*
42. *La Mort qui la fait perir  
Pour estre de mort deliure,  
La fait au monde mourir  
Pour à DIEU seulement viure.*
43. *O trop ennuiex seiour !  
O mon DIEU, ce disoit elle,  
Viendra point le mortel iour,  
Qui me fera immortelle !*
44. *Suiuant le train de vertu,  
De labeur accompagnée,  
L'esprit de vertu vestu  
Au ciel a place gaignée.*
45. *Que veid elle en ces bas lieux  
Sinon toute peine dure ?  
Ores que voit elle aux cieux  
Sinon tout plaisir qui dure ?*
46. *Humble aux riches elle estoit,  
Aux pauvres elle estoit telle :  
Aussi l'un & l'autre on voit  
Pleurer par la perte d'elle.*
47. *Elle est hors de court : puis-quoy ?  
Faut-il pourtant qu'on la plaigne ?  
Elle est aupres du grand Roy  
Des Saints la sainte compaignie.*
48. *Celuy qui croit le retour  
De l'ame au corps, il doit croire  
Que MARGVERITE à son tour  
Aura de la Mort victoire.*
49. *ELL' perdit les vains desirs  
De la vie miserable :  
ELL' gaigna les vrais plaisirs  
De la vie perdurable.*
50. *ELL' mourut, mais sous la foy  
De CHRIST, CHRIST viue elle adore :  
Car (ó CHRIST) mourir en toy,  
C'est (CHRIST) en toy viure encore.*

- 
51. *Qu'est il plus doux que mourir ?  
Ainsi, ainsi le Fidele  
Doit au dernier point courir :  
Aussi ne meurs-ie, dist elle.*
52. *Je suis morte, mais j'attens  
Estre de la mort deliure,  
Car j'espere au dernier temps  
Auecques mon Dieu reuiure.*
53. *Son corps elle deuestit  
D'armes qui estoient mortelles :  
Son ame elle reuestit  
D'armes qui sont immortelles.*
54. *Qui m'arreste encor ici  
Moy fille de la Nature,  
Si ce monde doit ainsi  
Fâcher à la creature ?*
55. *Le feu d'Amour l'embraisoit,  
Pourquoy-non ? La chaste Dame  
Son diuin AMY baiçoit  
Des saints baizers de son ame*
56. *Doy-ie craindre de perir  
Si en DIEU seul ie me fie ?  
Le viure me fai& mourir,  
Le mourir me viuifie.*
57. *Ses yeux clos elle tenoit  
En CHRIST seulement rauie,  
Sentant que la Mort venoit  
Clorre le pas de sa vie.*
58. *Que ne peut l'amour de CHRIST ?  
A CHRIST toute dediée,  
Elle s'estoit niée, affin  
Que de CHRIST ne fust niée.*
59. *Son Esprit qui contesloit  
A sa Chair contencieuse,  
Ce n'est plus comme c'estoit  
Matiere litigieuse.*
60. *CHRIST, de mon salut l'escu  
Et de mon secours les armes,*
-

- Fait, que mon cœur inuaincu  
Ne craint de Mort les allarmes.
61. Enfer tu n'es plus vainqueur,  
Issvs ta force a dontée,  
Et a par mesme vigueur  
De Mort la darde epointée.
62. Le viure m'est odieux,  
Le mourir proffit m'apporte :  
L'un me separoit des cieux  
L'autre m'en ouure la porte.
63. S'il faut ma mort estimer  
De IESVCHRIST la victoire  
Qui fist la Mort abismer :  
De ma mort que doit on croire ?
64. Ma vie marchois devant  
Et voici la Mort compaignie :  
Mais ie perdois en viuant  
Ce qu'en mourant ie regaigne.
65. Comme depouillant sa peau  
Le Serpent se renouuelle :  
Laisant mon corps au tumbeau  
Pai repris forme nouuelle.
66. Toute mon ame i'auoy  
A IESVCHRIST asseruie :  
Aussi Royne ie me voy  
Trop mieux que durant ma vie.
67. Qui a fait qu'elle n'est pas  
De viure au monde amoureuse ?  
La Mort luy ouurit le pas  
D'une vie plus heureuse.
68. Pendant qu'en ce monde ici  
Ma vie à la Mort ie change,  
Je monte au ciel : & voici  
Que i'y fais vn contréchange.
69. Ce grand DIEV son FILZ promis  
Bailla pour me faire sienne,  
Qui s'est à la Mort soumis :  
Sa vie est doncques la mienne.

70. L'ENFANT né pour nous, & mort,  
N'a-il pas la Mort dontée?  
Tout-ainfi apres ma mort  
Ie l'ay par luy surmontée.
71. L'esprit r'appellé d'exil  
En lieu de son premier naistre  
Monstra qu'aussi n'estoit-il  
Forbanni en ce bas estre.
72. L'esprit qui portoit si bien  
Le plaisir & le malaise,  
A cette heure ne sent rien  
Qui a son plaisir deplaise.
73. J'ai eu Esperance & Foy,  
Et leur Sœur qui est plus grande :  
Or' ie n'espere & ne croy,  
J'ay tout ce que ie demande.
74. Trois Lys royaux ell' portoit :  
Pourquoy-non ? la noble Dame  
Trois fois Roiale elle estoit,  
Race des Rois, Sœur & Femme <sup>111</sup>.
75. L'esprit royal est monté  
En la celeste contrée  
Par Foy, Iustice & Bonté,  
Qui luy ont ouuert l'entrée.
76. Or' qu'elle a changé le sort  
De sa vie obscure & sombre :  
Dittes que deuant sa mort  
Sa vie n'estoit qu'une ombre.
77. Si par CHRIST, elle vesquit  
Heureuse, & si la Mort blesme  
Heureusement la vainquit :  
Ell' vit encores de mesme.
78. Adieu, heureuse a iamais,  
Des cieux estoille nouvelle,  
Par ton espoir deormais  
De DIEU la fille eternelle.
79. O bien fortunez Espritx  
Que cette Ame tant bien née



- Suit aux blanchissantz pourpri  
De blanche robe attournée !*
80. *Les arres tant precieux  
Que la Bonté infinie  
M'auoit donnéz, m'ont aux cieux  
Toute la somme fournie,*
81. *Au souverain Createur  
Humble & fidele doit viure  
Comme vrai adorateur  
Qui MARGUERITE veut fuyure.*
82. *CHRIST de mon cours entrepris  
Fut la seule borne, & pource  
Par lui l'emporte le pris,  
Certain loyer de ma course.*
83. *Aiant surmonté l'effort  
De l'Infernale cohorte,  
La Chair, le Monde, & la Mort,  
Le Trophée i'en rapporte.*
84. *Je perdi le FRERE mien  
Quell' chose m'estoit plus chere ?  
Quel sera doncques mon bien  
Voiant encores mon FRERE.*
85. *Cessez grauer cette-cy,  
Et peindre, ô diuins Manœures :  
Elle est assez peinte icy  
Et engrauee en ses œures.*
86. *Qui n'admire son MIROIR  
Qui rend toute Ame assuree,  
De son DIEV luy faisant voir  
L'image reuerberée ?*
87. *Son chef qui estoit orné  
D'une couronne incertaine,  
Est a iamais couronné  
Par l'eternel Capitaine.*
88. *Mille causes, s'il te plaist  
Que mille causes i'en rende,  
Font que maintenant elle est  
De tous poinctz heureuse & gran de.*

- 
89. *Par trois fois elle appella  
IESVS, ce nom venerable :  
Trois fois IESVS l'accolla  
D'une accolade honorable.*
90. *Elle est viue, Dieu mercy,  
Et doucement sommeillante  
Dort d'un sommeil eclercy,  
Mourant d'une mort viuante.*
91. *Entre, o Royne de bon heur,  
Dedans les diuines plaines,  
Ou l'AIGNAV est gouuerneur  
Des Troupeaux aux blanches laines.*
92. *Blanche en habit blanchissant,  
O Royne à DIEV consacrée,  
Adore le TOTTPVISSANT  
Au temple qui luy agrée.*
93. *Tu portes du DIEV VIVANT  
Sur ton front l'Image saincte,  
Nul mal ne t'ira greuant  
Aiant telle Enseigne empreinte.*
94. *Pour ton victorieux cœur  
Dy à ta main qu'elle porte  
L'honneur du rameau vainqueur,  
Ou pour auoir esté forte.*
95. *Deuant le Siege eternal  
Du grand Throne de victoire  
Au SEVL qui est supernel  
Tu chantes salut & gloire.*
96. *Ores tu as en ta main  
Les offrandes qui sont saintes,  
Le vrai Encens, le vrai Pain  
Et les prieres non saintes.*
97. *La fain, la soif & le chault,  
Et les froidures malignes  
Ne te fuyuront point la hault  
Parmy les Troupes diuines.*
98. *Deux mille milliers de Sainctz  
Assis enuironnent ores*

- Tes costes, qui en sont ceindz  
De mille milliers encores.*
99. *la PAIGNAV qui va deuant  
Te guide aux fontaines vives.  
Ia du Pain qui est viuant  
L'ETERNEL veult que tu viues.*
100. *Qui contera les plaisirs  
De la couche composée  
Qui ioinct d'eternelz desirs  
Et l'EPOUX & l'EPOUSEE?*
101. *Qui contera les baisers  
Conioindz d'une sainte flâme,  
Et les delices tant chers  
De l'ETERNEL, & de l'AME?*
102. *Qui dira combien seront  
De faueurs applaudissantes,  
Qui par tout resonneront  
Aux salles resplendissantes?*
103. *Tu orras la sainte voix  
De la feste nuptiale,  
Et le SAINCT dit par trois fois  
Sera la voix Geniale.*
104. *Chante Lumiere & Honneur,  
Grace, Vertu, & Sageffe,  
Ainsi qu'elle est au SEIGNEVR  
Estoit, & sera sans cesse.*

## ODE

(SVR L'EPITHALAME DE HENRI DE MESME ET DE IANE  
HENNEQVIN<sup>178</sup>).

*Quel demon à ceste fois  
De sa fureur la plus doulce  
Iusqu'aux estoilles te pousse  
Sur les aëles de ta voix?*

*De la celeste musique  
 Ne plaisent tant les doux sons  
 Que le miel de tes chansons  
 Plus doux que le miel attique.  
 Heureux son, heureux sonneur,  
 Heureuse vierge bien née,  
 Et plus heureux l'hyménée  
 De telle vierge d'honneur <sup>110</sup>.  
 Heureux l'enfant qui doit estre  
 S'il est aussi bien sonné,  
 Que tu as bien fredonné  
 Le Dieu qui le fera naistre.*

CÆLO MVSA BEAT.

SONET DE IOACHIM DV BELLAI

A P. DE RONSARD <sup>110</sup>.

*Comme vn torrent, qui s'enfle & renouuelle  
 Par le dégout des hauts sommets chenus,  
 Froissant & ponts & riuages connus,  
 Se fait (hautain) vne trace nouuelle :  
 Tes vers, Ronsard, qui par source immortelle  
 Du double mont sont en France venus,  
 Courent (hardis) par sentiers inconnus  
 De mesme audace, & de carriere telle.  
 Heureuses sont tes Nymphes vagabondes,  
 Gastine sainte, & heureuses tes ondes,  
 O petit Loir, honneur du Vandomois !  
 Icy le Luc qui n'aguere sur Loire  
 Souloit répondre au mouuoir de mes doigts  
 Sacre le pris de sa plus grande gloire.*

## I. DV BELLAY

(A LOYS LE ROY, DIT REGIVS<sup>(1)</sup>)

*S'esbayst-on de veoir nostre langue bornée  
Des Alpes & du Rhyn ? & qu'en si peu de pris  
Enuers les estrangers soyent tous ces bons esprits  
Qui la pensent auoir si richement ornée ?  
Toute langue qui est encores nouveau-née,  
Soudain haulse le chef, alors qu'en ses escrips  
On voit & le plaisir & le profit compris,  
Heur, dont la nostre encor' n'a esté fortunée.  
Iusqu'icy nous auons pour le fruit pris la fleur,  
L'escorce pour le boys, pour le vis la couleur,  
N'employant nostre esprit qu'au labeur poétique.  
Mais apris & en pris nous serons ceste fois,  
Puis que Loys le Roy, nostre Platon François  
Nous apprend l'eloquence, & la doctrine Attique.*

## HVICT SONNETZ

DE IOACHIM DV BELLAY<sup>(2)</sup>.

## I

*De voir mignon du Roy vn courtisan honneste,  
Voir vn pauvre cadet l'ordre au col soutenir,  
Vn petit compagnon aux Estatx paruenir,  
Ce n'est chose, Morel, digne d'en fere feste :  
Mais voir vn estaffier, vn enfant, vne beste,  
Vn forfant, vn poltron, cardinal deuenir,  
Et, pour auoir bien sceu vn finge entretenir,  
Vn Ganimede auoir le rouge sur la teste<sup>(3)</sup> :  
S'estre veu, par les mains d'un soldat espagnol,  
Bien hault sur vne eschelle auoir la corde au col,  
Celluy que par le nom de Saint-Pere l'on nomme :  
Vn belistre en trois iours aux princes s'esgaller,  
Et puis le voir de là en trois iours desualer :  
Ces miracles, Morel, ne se font point qu'à Rome.*

## II

*Qui niera, Gillebert, s'il ne veult resister  
Au iugement commun, que le siege de Pierre,  
Qu'on peult dire à bon droit vn paradis en terre,  
Aussi bien que le Ciel n'ait son grand Iupiter ?  
Les Grecz nous ont fait l'un sur l'Olympe habiter,  
Dont souuent deffus nous ses foudres il desferre ;  
L'autre du Vatican delasche son tonnerre,  
Quand quelque Roy l'a fait contre luy despiter.  
Du Iupiter celeste vn Ganimede on vante :  
Le thusque Iupiter en a plus de cinquante :  
L'un de neëar s'enyure, & l'autre de bon vin :  
De l'aigle l'un & l'autre a la defence prise :  
Mais l'un hait les tyrans, l'autre les fauorise ;  
Le mortel, en cecy, n'est semblable au diuin.*

## III

*Ou que ie tourne l'œil, soit vers le Capitole,  
Vers les baings d'Antonin ou Diocletien,  
Et si quelque œuvre encor dure plus ancien  
De la porte Saint Pol iusques à Ponte mole,  
Je deteste, à par moy, ce vieil faucheur qui vole  
Et le Ciel, qui ce tout a reduit en vn rien ;  
Puis, songeant que chascun peult repeter le sien,  
Je me blasme, & cognois que ma complainte est folle.  
Aussi seroit celluy par trop audacieux  
Qui voudroit accuser ou le Temps ou les Cieux  
Pour voir vne Medaille ou Colonne brisee.  
Et qui sçait si les Cieux referont point leur tour,  
Puisque tant de seigneurs nous voions chascun iour  
Bastir sur la Rotonde ou sur le Collisee ?*

## IV

*Je fu iadis Hercule<sup>III</sup> : or Pasquin ie me nomme,  
 Pasquin fable du peuple, & qui fais, toutefois,  
 Le mesme office encor que l'ay fait autrefois,  
 Veu qu'ores par mes vers tant de Monstres l'affomme.  
 Aussi mon vray mestier, c'est de n'espargner homme,  
 Mais les vices chanter d'une publique voix :  
 Et si ne puis encor, quelque fort que ie sois,  
 Surmonter la fureur de cest hydre de Rome.  
 J'ay porté sur mon col le grand palais des Dieux  
 Pour soulager Atlas, qui soubz le faix des Cieux  
 Courboit, las & recren, sa grande eschine large :  
 Ores, au lieu du Ciel, ie porte sur mon doz  
 Vn gros Moyne espagnol qui me froisse les os :  
 Si me poise trop plus que ma premiere charge.*

V<sup>III</sup>

*Certe, vn qui veult curer quelque cloaque immunde,  
 S'il n'a le nez armé d'une contresenteur,  
 Estouffé bien souuent de la grand' puanteur,  
 Demeure enseuely dans l'ordure profonde :  
 Ainsi le bon Marcel, aiant leué la bonde  
 Pour laisser escouler la fangeuse espesseeur  
 Des vices entassez dont son predecesseur  
 Auoit, six ans deuant, empoisonné le Monde,  
 Se trouuant, le pauuret, de telle odeur surpris,  
 Tomba mort au milieu de son œuvre entrepris,  
 N'aiant pas à demy ceste ordure purgee.  
 Mais quiconque rendra tel ouurage parfait  
 Se pourra bien vanter d'auoir beaucoup plus fait  
 Que celluy qui purgea les estables d'Augée.*

VI<sup>100</sup>

Quand mon Caraciol de leur prison defferre  
 Mars, les ventz & l'hyuer, vne ardente fureur,  
 Vne fiere tempeste, vne tremblante horreur,  
 Ames, ondes, humeurs, ard, renuerse & referre :  
 Quand il luy plaist aussi de r'enfermer la guerre  
 Et l'orage & le froid, vne amoureuse ardeur,  
 Vne longue bonnasse, vne douce tiedeur  
 Brusle, appaise & resoult les cœurs, l'Onde & la Terre :  
 Ainsi la paix à Mars il oppose en vn temps,  
 Le beau temps à l'orage, à l'hyuer le printemps,  
 Comparant Paul quart avec Iules troisieme.  
 Aussi ne furent onc deux siecles plus diuers  
 Et ne se peult mieux voir l'endroit par le reuers  
 Que mettant Iules trois avec Paul quatrieme.

## VII

Je n'ay iamais pensé que ceste voute ronde  
 Couurit rien de constant, mais ie veux desormais,  
 Je veux, mon cher Morel, croire plus que iamais  
 Que dessoubz ce grand Tout rien ferme ne se fonde,  
 Puisque celluy, qui fut de la Terre & de l'Onde  
 Le Tonnerre & l'effroy<sup>101</sup>, las de porter le faix,  
 Veult d'un Cloistre borner la grandeur de ses faitz,  
 Et, pour seruir à Dieu, abandonner le Monde.  
 Mais quoy? Que dirons-nous de cest autre vieillard<sup>102</sup>,  
 Lequel, aiant passé son aage plus gaillard  
 Au seruice de Dieu, ores Cesar imite?  
 Je ne scay qui des deux est le moins abusé;  
 Mais ie pense, Morel, qu'il est fort malaisé  
 Que l'un soit bon guerrier, ny l'autre bon hermite.



## VIII

Quand ie voy ces seigneurs qui l'espee & la lance  
 Ont laissé pour vestir ce saint orgueil romain,  
 Et ceux-là qui ont pris le baston en la main  
 Sans auoir iamais fait preuue de leur vaillance ;  
 Quand ie les voy, Vrsin, si chiches d'audience  
 Que souuent par quatre huys on la mandie en vain ;  
 Et quand ie voy l'orgueil d'un Camerier haultain,  
 Lequel feroit à Iob perdre la patience,  
 Il me souuient alors de ces lieux enchantez  
 Qui sont en Amadis, en Palmerin chantez,  
 Desquelz l'entree estoit si chèrement vendue ;  
 Puis ie dis : O combien le palais que ie voy  
 Me semble different du palais de mon Roy,  
 Ou l'on ne trouue point de chambre deffendue !

---

IOACH. DV BELLAY, ANGEVIN,

(A IAQVES GREVIN<sup>""</sup>).

Comme celuy qui a de la Course poudreuse  
 Ou de la Luyte huylee, ou du Disque esclancé,  
 Ou du Ceste plombé de cuir entrelacé  
 Rapporté mainte palme en sa ieunesse heureuse,  
 Regarde, en regrettant sa force vigoureuse,  
 Les ieunes s'exercer, & ia vieil & cassé  
 Par vn doux souuenir qu'il ha du temps passé,  
 Resueille dans son cueur sa vertu genereuse :  
 Ainsi voyant (Gréuin) prochain de ma vieillesse  
 Au pied de ton Olimpe exercer ta ieunesse,  
 Je soupire le temps que d'un pareil esmoy  
 Je chantay mon Oliue, & refens en mon ame  
 Je ne scay quelle ardeur de ma premiere flamme  
 Qui me fait souhaiter d'estre tel comme toy.

LETTRES  
DE  
JOACHIM DV BELLAY.

---

*AV CARDINAL DV BELLAY<sup>1re</sup>.*

I

MONSEIGNEVR,

**S**i mon indisposition & les affaires qui me tiennent par deça pour la conseruation de ma maison m'eussent permis de vous aller trouuer pour me purger en vostre presence de ce qu'on m'a calomnieusement imposé enuers vous, comme i'ay veu par vos lettres que Mon<sup>r</sup> de Tolon m'a ces iours passés communiquees, ie n'eusse esté contraint de vous ennuyer de cette longue & fascheuse lettre, ny vous en peyne de la lire, ce que ie vous supplie tres humblement de faire tant pour la memoire de ce peu de seruice que ie vous ay fait que pour la reuerence du lieu que vous tenés, qui vous oblige ce me semble d'ouïr vn chacun en ses iustifications. Ce que ie doibs le plus craindre en cecy, ce seroit (que) l'opinion que vous pourriés auoir conceu de moy & l'impression qu'on vous en auroit donnee m'eust entierement fermé le passage; mais ie m'asseure tant de vostre accoutumee & naturelle bonté que ce preiudice ne me fera condamner

*indicta causa*. Et d'autant plus ie m'en assure que vous mesmes, Monseigneur, auez souuent esprouués & esprouués encores tous les iours les traicts de la calumnie, a vostre grand honneur & a la confusion de vos ennemis. Or pour venir au fait & afin que mettant toute opinion & toute passion a part vous puissiez iuger si ie suis digne d'une telle indignation que celle que vous monstres par vos dites lettres, ie vous supplie tres humblement, Monseigneur, de lire patiemment tout ce discours, ou si ie vous ments d'un seul mot ni si par artifice ie vous deguise rien de la verité, ie me soubmetz a estre estimé tel de tout le monde & pis encores, si pis se peult imaginer, qu'il vous a pleü me despeindre par vos dites lettres. Vous entendrés donc s'il vous plaist, Monseigneur, qu'estant a vostre seruice à Romme ie passois quelquefois le temps à la poesie latine & françoise, non tant pour plaisir que i'y prisse que pour un relaschement de mon esprit occupé aux affaires que pouués iuger, & quelquefois passionné selon les occurences, comme se peult facilement descourir par la lecture de mes escrits, lesquels ie ne faisois lors en intention de les faire publier, ains me contentois de les laisser voir à ceux de vostre maison qui m'estoient plus familiers; mais un escriuain Breton que de ce temps la ie tenois avec moy en faisoit des coppies secrettement, lesquelles, comme ie descouuris despuis, il vendoit aux gentilshommes françois qui pour lors estoient à Romme, & Mons<sup>r</sup> de St. Ferme mesme fut le premier qui m'en aduertyt. Or estant de retour en France ie fus tout esbahy que i'en trouuay une infinité de coppies tant à Lyon que Paris, dont ie mis de ce temps la quelques imprimeurs en proces qui furent condamnés en amandes & reparations comme ie puis monstrier par sentences & iugemens donnés contre eux. Voyant donc qu'il n'y auoit autre remede & qu'il m'estoit impossible de supprimer tant de coppies publiees par tout, pour ce que le feu Roy, que Dieu absolue, qui en auoit leu la plus grand part, m'auoit commandé de sa propre bouche d'en faire un recueil & les faire bien &

correctement imprimer, ie les baillay à vn imprimeur sans autrement les reuoir, ne pensant qu'il y eust chose qui deubt offencer personne & aussi que les affaires ou de ce temps la i'estois ordinairement empesché pour vostre seruice ne me donnoient beaucoup de loisir de songer en telles resueries, lesquelles toutefois ie n'ay encores entendu auoir esté icy prises en mauuaise part, ains y auoir esté bien receûes des plus notables & signalés personages de ce Royaume, dont me suffira pour cette heure alleguer le tesmoignage de Mon<sup>sr</sup> le chancelier Oliuier, personnage tel que vous mesmes cognoissés. Car ayant receu par les mains de Mon<sup>sr</sup> de Morel vn semblable liure que celuy qu'on vous a enuoyé, ne se contenta de le louer de bouche, mais encores me fist cette faueur de l'honorer par escript en vne epistre latine qu'il en escriuit audit de Morel. L'extrait de laditte Epitre est imprimé audeuant de quelques miennes œuures latines <sup>101</sup> que vous pourrés voir avec le temps. Et ie l'ay bien voulu inserer en la presente de mot a mot & que i'ay encloz ci-dedans. Par la, Monseigneur, vous pourrés iuger si mon liure a esté si mal receu & interpreté des personages d'honneur comme de ceux qui le vous ont enuoyé avec persuasion si peu à moy aduantageuse. Ie ne scay a la verité qui me peust auoir presté cette charité, & ne voudrois obliquement taxer personne, mais il me semble qu'en cela ils ont fort mal noté ce que dit Martial en vne sienne epistre <sup>102</sup> : *Abfit ab epigrammatis meis malignus interpret.* Et au mesme lieu : *Pessime facit qui in alieno libro ingeniosus est.* Or, ne voyant, Monseigneur, en toute cette belle accusation, *aliquod certum aut definitum crimen* auquel ie puisse respondre particulièrement, ie me contenteray de dire generalement qu'en tout ce liure il ne se treuuera point *expresse nec tacite* que i'aye en rien touché vostre honneur; au contraire se trouuera qu'en plusieurs endroicts ie me suis mis en deuoir de le deffendre si quelq'vn l'eust voulu offenser, mesmement au sonnet que i'ay aussi encloz cy dedans auquel en parlant apertement de vous & non

par metaphore ou allegorie <sup>100</sup>...Voila, Monseigneur, comment j'ay voulu denigrer vostre honneur, lequel tant s'en fault que ie voulusse en rien offenser, qui seroit a moy non vne meschanceté mais vn vray Parricide & sacrilege, que pour le maintenir ie voudrois s'il en estoit besoing hasarder le mien avec ma propre vie & tout ce que Dieu ma donné en ce monde. L'on vous a, a ce que ie peux iuger, voulu persuader que ie me plaignois de vous; ie responds que ie ne me plains de vous, mais de mon malheur & de l'ingratitude de quelques vns, *si surdis liceat maledicere*, qui ayant receu tant de bien & d'honneur de vous l'ont si mal recogneu que vous mesmes pourrés tesmoigner & que tout le monde a peu voir. Et quand en quelque endroit de mes sonnets on voudroit interpreter (que) les plainctes que i'y fais se doivent necessairement referer a vous, comme on voit ordinairement que ceux qui se sentent vrayz & fidelles seruiteurs sont quelques fois plus prompts a se plaindre & passionnés que les autres, ie ne veux pas du tout nyer que voyant beaucoup d'autres qui ne vous atouchent de si pres que moy, ny de parenté ny de seruice, recepuoir tant de bien & d'honneur de vous comme ils ont fait, il ne m'en soit eschappé quelque regret parmy les autres. Mais ie pense vous auoir fait assez cognoistre par la continuation du seruice que ie vous ay depuis fait & feray toute ma vie, s'il vous plaist, que telles plaintes ne procedoient de mauuaise volonté, & s'il m'est permis faire comparaison de moy a vn si iuste personnage, ie pourrois alleguer a ce propos l'exemple de Iob, lequel en son aduersité dispute contre Dieu, alleguant son innocence & la grandeur de ses afflictions qu'il dit n'auoir meritees, & sembleroit de prime face a qui ne prendroit bien le sens de l'Escripture, ce que ses Parents mesmes luy reprochent, qu'il blasphemast contre Dieu, qui toutesfois, cognoissant l'intention de Iob & son infirmité, a la fin de la dispute approuue la cause dudit Iob & condamne celle de ses cousins: & Dieu veuille qu'en cette mienne aduersité ie n'esprouue encore cette persecution de ceux dont par

raison ie deburois attendre toute aide & consolation & non pas recepuoir tant de mal pour le bien que ie pense leur auoir fait. Quant à l'inquisition, qui est le principal point dont l'on veult me faire peur, ie voudrois estre aussi asseuré, Monseigneur, de debuoir regagner vostre bonne grace que i'ay peu de crainte de tel inconuenient. Ie n'ay vescu iusques icy en telle ignorance que ie n'entendisse les points de nostre foy, & prie Dieu qu'il ne me laisse pas tant viure que de penser seulement, non qu'escrire, chose qui soit contre son honneur & de son Eglise. Ce qui m'a fait ainsi toucher les Caraffes en quelque endroit<sup>104</sup> a esté l'indignité de quoy ils vsoient en vostre endroict, dont ie ne pouuois quelquefois ne me passionner que en deschargeant ma colere sur le papier. Tout le reste ne sont que rifees & choses friuoles, dont personne, ce me semble, ne se doit scandalizer s'il n'a les oreilles bien chatouilleuses. Quant aux belles qualités qu'il vous plaist me donner par vosdittes lettres, ie les prens comme de mon seigneur & maistre, avec lequel, comme dit Dauid, ie ne veux entrer en iugement; mais ie ne craindray point de vous dire, encores que Democrite *excludat sanos Helicone poetas*<sup>105</sup>, que ceux qui me cognoissent & qui m'ont hanté familièrement ne m'ont, ce crois-je, en telle reputation, & ne pense qu'en ma vie ny en mes actions il se soit encores rien trouué digne de la cathene. Voyla, Monseigneur, la grande meschanceté que i'ay commis en vostre endroict, vous suppliant tres humblement au reste de prendre en bonne part ce qu'en vne si iuste deffence que celle de mon honneur i'ay respondu non a vos lettres, mais aux calumnies de ceux qui m'ont deferé enuers vous sans les auoir iamais, que ie sache, offencés ny de fait ny de parole. Dieu le leur pardoint, car quant a moy toute la vengeance que i'en desire c'est qu'il me donne la grace de prendre cette persequution en patience & a eux de cognoistre le tort qu'ils mont fait. Cependant, Monseigneur, cette lettre portera tesmoignage enuers vous & enuers tout le monde de mon innocence & de l'obeissance & seruitude

que ie vous ay toujours porté & porteray toute ma vie.

Monseigneur, ie supplie le Createur, &c.

De Paris, le dernier iour de Iuillet 1559.

II

MONSIEUR,

**I**e crois que vous aurés receu à ceste heure ce que ie vous ay dernièrement escript pour ma iustification, qui me gardera d'vser de redittes, fors de ce mot seulement, c'est que si en cela ou autre chose ie sentoie ma conscience coupable en vostre endroict il ne faudroit point d'autre bourreau que moy mesme; ce n'est la premiere tragedie que l'on m'a excitée pour semblable soupçon, que celle dont il vous a toujours plu de vostre grace me iustifier, & fault que ie vous die, Monseigneur, que *nescio quo fato* tous ceux qui au maniemment de vos affaires ne se sont proposé autre but que vostre seul commandement sans respect d'autre chose ont couru cette mesme fortune, ce que ie prendrois en plus grand patience pour ce regard si i'auois receu cette playe d'une autre main. Car les menaces precedentes & l'effect qui s'en est ensuiuy incontinent apres me font assez foy de ceux a qui i'en suis tenu. S'ils ont bien ou mal fait ie m'en rapporte a leur propre conscience & a vous, Monseigneur, qui scaués mieux que personne de ce monde si ie leur en ay donné occasion; or ne vous veux ie celer, Monseigneur, que quelques excuses que i'en aye sceu faire, ny mesme quelque tesmoignage qu'il vous ayt plu d'en donner par vos lettres, il ne m'a esté possible de leur arracher cette opinion de la teste, qui me fait penser que quelques vns de par dela me pourroient prester quelques charités, ou

que, sentants m'auoir fait tort, ceux ci me haïssent pour cette seule raison, ce que l'on void arriuer ordinairement. S'il en est ainsi & que par force ils veulent auoir eu occasion de faire ce qu'ils ont fait, ce seroit bien peine perdue a moy de m'en tourmenter dauantage, bien vous supplieray ie de croire, car ie ne veux point faire du Theatin<sup>100</sup> en vne chose qui touche de si pres mon honneur, que ie n'ay le cœur en si bas lieu que ie ne sois pour m'en ressentir quelquefois, & que si ce n'estoit vostre respect ie ne feisse sonner le tort que l'on m'a fait a telles oreilles que peut estre cela ne seruiroit de rien a ceux qui en sont cause. Cependant ie prendray patience le mieux qu'il me sera possible & avec les Stoiciens essayeray de me persuader que l'homme n'est pas malheureux pour la perte des choses externes, mais seulement pour auoir commis quelque acte meschant dont ie sens ma conscience nette, Dieu mercy, auquel ie supplie vous donner, Monseigneur, en parfaite santé tres heureuse & tres longue vie.

De Paris, ce dernier iour d'aoust 1559.

Vostre tres humble & tres obeissant seruiteur.

I. DV BELLAY.

### III

MONSEIGNEVR,

**D**espuis ma derniere depesche i'ay receu vne lettre de Monsieur de Bellay que i'ay enclose en ce paquet avec vne coppie de la responce que iay fait a Mon<sup>r</sup> de Paris, pour ce que ie me doute bien que mondit S<sup>r</sup> de Bellay, suiuant ses bonnes coustumes, ne fauldra d'exercer ses menaces contenues en ses dittes lettres; ie ne vous en feray autre discours que celui que vous verrés par ma ditte responce. Ce iourdhuy est vacquee vne prebende en vostre eglise de



nostre Dame que Mon<sup>r</sup> le Tresaurier de Beauuais a con-  
ferée au fils de Mon<sup>r</sup> de Saueuse encore que ie luy eusse  
fait remonstrer de ne me faire ce tort qu'en l'absence de  
Monsieur de Paris ie ne sceisse laditte charge qu'il vous a pleu  
me donner & qu'il me pouuoit bien porter autant de res-  
pect qu'il auoit fait au feu chantre Moreau, il ne m'a alle-  
gué autre chose que la priere que Monsieur de Paris luy  
en auoit faicte. Je vous supplie tres humblement, Mon-  
seigneur, de ne m'estimer si ambitieux que ie recherche  
tel souuenir si non autant que c'est pour vostre seruice.  
En quoy ie ne cederay iamais a personne. Ce qui me  
donne plus d'ennuy, c'est l'iniure que l'on me fait de me  
vouloir oster sans reuocation ny autre expres comman-  
dement de vous ce qu'il vous a pleu me donner. Je ne  
veux prescher mes merites, mais s'il vous plaist de les  
reduire a memoire, vous trouuerés, Monseigneur, qu'en  
moins d'un an & demy vous aués disposé de plus de  
trois mille liures de rente, cependant que ie m'en suis  
mellé. Et si auois vne personne en teste qui m'a donné  
de la peine telle que vous aues peu entendre. Je seray  
bien aisé que les autres facent mieux, mais ie m'assure  
bien qu'ils ne l'en scauroient acquitter plus fidellement.  
Monseigneur, ie supplie le Createur vous donner en  
parfaite santé tres heureuse & tres longue vie.

De Paris, ce premier iour de septembre 1559.

Vostre tres humble & tres obeissant seruiteur.

I. DV BELLAY.

Je ne veux oublier a vous aduertir, Monseigneur, que  
Mon<sup>r</sup> Gallandius est malade a l'extremité &, dit-on,  
qu'on le celle mort depuis cinq ou six iours, ie ne scay  
a quelle fin. On dit aussi que sa prebende estoit vacquee  
en Regale & que le Breton secretaire de Mon<sup>r</sup> le cardi-  
nal de Lorraine la veut impetrer : ce sera vne forte  
partie s'il ne se trouue que la partie aduerse dudit Gal-  
landius luy eust passé maintenue. Il seroit bon de bailler  
coignet en telle audit Breton. Le procureur general du  
Roy Bourdin fait les plus grandes instances du monde

pour vne prebende de nostre Dame; il m'en fist parler & escrire par la Royne pour celle de Mon<sup>r</sup> de St Ferme, & dernièrement m'en a fait escrire par laditte Dame pour celle de Saueuse, encores que ie n'en aye fait la collation mais le tresaurier de Beauuais. Il semble que le dit procureur en veuille auoir par force, & n'est pour se desister de telles importunités si vous ne luy en fermés la bouche; car il n'vse de moindres mots, sinon que le Roy le veust ainsi, & sans vostre expres commandement on n'a peu disposer desdites prebendes comme ie luy ay tres bien fait entendre.

## IV

MONSIEUR,

**L**e scelleur de Mon<sup>r</sup> de Paris m'a ce matin enuoié vne lettre de change de douze cent escus pour vostre ordinaire de nouembre, me priant de la vous faire tenir, ce que j'ay fait incontinent & l'ay enuoiée sur l'heure enclosée en la presente a vostre banquier Didier, qui a ma requeste & sur ma cedulle a fourny vne grande partie desdits douze cent escus. Ce n'est la premiere fois qu'il a fait le semblable & (est) encores prest de faire selon les occurences, qui merite bien ce me semble que l'on en face quelque recognoissance en son endroit. Il vous auoit pleü, Monseigneur, luy en donner quelque assurance par vn mot de lettre que ie luy baillay de vostre part il y a environ vn an. Toutesfois depuis ne s'en est ensuiuy autre effect: s'il vous plaisoit en faire vne nouvelle recharge a Mon<sup>r</sup> de Paris, on le contenteroit de peu de chose & que l'on baille ordinairement a d'autres qui ne sont pour vous faire tant de seruice que ledit Didier. Je vous ay escrit par cy deuant que le fils de feu Mon<sup>r</sup> de Saueuse auoit esté pourueu de la prebende vacquee par la mort d'un nepueu de Mon<sup>r</sup> le Cardinal de Meudon suiuant vostre commandement; vous estiez obligé enuers vn

con<sup>te</sup> de cette court nommé Helym en la somme de mil escus dont luy auiés constitué rente de deux cent liures par an. Vostre recepueur Combraille a payé lesdits mil escus, & par ce moyen est esteinte laditte rente & le contract cassé que ie mettray entre les mains de Mon<sup>sr</sup> de Paris incontinent qu'il sera de retour. Le dit Helym, par vne autre partie, vous debuoit deux cent escus pour quelques lods & ventes; il a prié qu'on luy donnast terme iusques au 25 de ce present mois, dedans lequel il ne faudroit de satisfaire a ce quil vous doit. Le vous ay escrit touchant les deux autres prebendes & les importunités & instances qu'en font messieurs les courtisans. Vous y aduiserés s'il vous plaist, Monseigneur, & verrés si ie vous y puis seruir de quelque chose. En quoy ie m'employeray & en toutes autres choses qui concerneront vostre seruice sans aucune exception. Et me trouuerés touiours tel iusques au dernier soupir de ma vie, qui fera l'endroit ou ie supplieray le Createur vous donner, Monseigneur, en parfaite santé tres heureuse & tres longue vie.

De Paris, ce vii octobre 1559.

Vostre tres humble & tres obeissant seruiteur.

I. DV BELLAY.

Mon<sup>sr</sup> d'Iury m'est venu voir ce matin, qui m'a dit vous auoir escrit touchant l'expedition de son abbaye de Saint Sierge que l'on luy veult faire perdre, vous suppliant de luy estre aydant en cette affaire : il m'en a parlé plus particulierement & que s'il vous plaist luy faire auoir laditte expedition, il ne plaindra 500 escus pour la diligence du promoteur. Il m'a aussi parlé de quelques permutations avec pensions redimables comme l'on aduifera. Je n'ay voulu faillir a vous en aduertir, Monseigneur, afin que vous aduisiés, s'il vous plaist, ce qu'il vous en plaira me commander.

## AV SIEVR IEHAN MOREL,

AMBRVNOIS<sup>107</sup>.

## I

MONSIEVR,

**J**ay veu ce que m'aués escript, & suis fort desplaisant de la mort du pauvre fût Mon<sup>r</sup> de la Vigne, tant pour la perte de sa personne que celle que peust auoir faite mon pauvre filleul, qui en doit estre maintenant en grand peine. Je crois que l'on aura esgard de faire quelque recompense a ses seruiteurs, mesmes a ceux qui l'ont seruy en tel estat que mondit filleul. Celuy comme vous distes qui en a mandé la premiere nouvelle n'aura pas failly de demander la meilleure piece, si est-ce que l'on fera tort ce me semble à Mad. de Sauoye si on ne laisse en sa disposition les abbayes dudit S<sup>r</sup> de la Vigne, attendu qu'il estoit sa creature & qu'elle les luy auoit fait donner. Mon<sup>r</sup> de Tholon ne s'y endormira pas : si par vos lettres il vous plaist luy en toucher quelque mot affin que, faisant pour luy, il fist quelque chose pour ses amis, l'occasion ne seroit pas mauuaise, & ie vous en aurois tousiours nouvelle obligation. *In ogni modo* ce seroit folle de se mettre en frais pour en faire autre diligence, veu ce que dessus. J'ay veu la Prophetie de Nostradamus dont nous ne fauldrions, Mon<sup>r</sup> Locante & moy, a vous ayder a rire de laditte Prophetie. En recompense de quoy ie vous enuoie vn distiche que l'on ma baillé hyer qui

me semble assez a propos pour l'explication de laditte Prophetie.

*Nostra damus cum verba damus, nam fallere nostrum est,  
Et cum vestra damus, nil nisi nostra damus*<sup>100</sup>.

Ie ne scay si l'aurez veu quelques fois, mais ie le trouue bien gentil. l'ay trahy ou traduit beaucoup plus de la moitié de nostre besongne, mais en vers Alexandrina, car les autres ne me satisfont en si grande matiere & m'eust fallu vser d'une infinité de perifrases dont ie me fusse de beaucoup éloigné de la naïfue de mon auteur que ie m'efforce de représenter le plus au naturel qu'il m'est possible, vous verrez de quoy & en iugerez, & *con questo vi bascio le mani.*

Vostre obeissant frere, seruiteur & amy.

I. DV BELLAY.

II

MONSIEUR,

**D**espuis le partement d'Horace, ie me suis aduisé qu'il seroit bon & presque necessaire d'enuoyer vne coppie de la tranlation de l'Epistre de Mon<sup>r</sup> de L'hospital <sup>100</sup> a Monseig<sup>r</sup> le Cardinal de Lorraine *ne videatur sibi neglectus fuisse*, & n'est besoing de mettre l'Epistre liminaire a la Reine mere, car la personne de Mon<sup>r</sup> de L'hospital suffira pour luy, puisque le latin luy est dedié, & pour ce que nous n'en auons point de prest que celuy que vous aués fait relier pour Mad. de Sauoye, il me semble qu'il seroit

bon de le luy enuoier, ie dis à Monseig<sup>r</sup> le Cardinal par mesme voye, & i'en feray escrire & relier vn autre tout pareil pour maditte Dame de Sauoye, car n'estant a la court on peust plus commodement differer pour son regard que pour celuy de mondit S<sup>r</sup> le Cardinal. Quant a la Royne regnante, l'Epistre en fait assés mention<sup>\*\*\*</sup>, & me semble que celuy de la Royne mere suffira pour toutes deux, & sur ce ie me recommande.

Vostre obeissant frere, seruiteur & amy.

I. DV BELLAY.

---

III

MONSIEVR,

**N**e m'estant permis pour cest heure, tant pour mon indisposition que pour vne depesche que ie fais a Rome, vous pouuoir aller trouuer en vostre maison, ie ne craindray point de vous supplier prendre la peine de venir iusques icy si c'est vostre plaisir & loisir, pour ce que ie vouldrois vous communiquer quelque chose qui m'est de grande importance. Et vous scaués qu'en tous mes petits affaires i'ay tousiours recouru a vous comme *ad sacram anchoram. Plura non licet per occupationes. Tu imprudentiam meam excusabis & valebis.*

Vostre obeissant frere, seruiteur & amy.

I. DV BELLAY.

---

## IV

MONSIEVR,

**I**e vous enuoye vne lettre que i'escris à Mon<sup>sr</sup> de Tholon que ie vous supplie recom-  
mander à Mon<sup>sr</sup> Dolu s'il n'est desia party,  
sinon ie vous prie de me la renvoyer si ne  
faictes quelque autre depesche a la court par autre que  
ledit S<sup>r</sup> Dolu, avec laquelle ie vous prie de faire tenir  
laditte lettre & me tenir tousiours en vostre bonne grace  
en laquelle ie me recommande *de meliore nota*.

Vostre humble frere, seruiteur &amp; affectionné amy.

I. DV BELLAY.





## NOTES

---

1. **DIVERS POEMES, PARTIE INVENTIONS, PARTIE TRADUCTIONS, p. 1.**

Ce titre, rédigé par Aubert, est terminé dans les premières éditions de son recueil par ce complément : *& la plus part non encor' imprimez*. Un assez grand nombre de ces poèmes avaient été publiés par Du Bellay. Nous les avons placés les premiers. Les pages 1-66 de notre tome II sont occupées par les treize qui forment, sous le titre d'*Œuvres de l'invention de l'Auteur*, les pages 93-188 du recueil publié en 1552, commençant par le *Quatriesme liure de l'Eneide*, et décrit en détail dans notre tome I, p. 503. Pour le reste des *Diuers poemes*, voyez ci-après les notes 18 et suivantes.

2. *Pour enter*, p. 3.

On lit, mais à tort, *entrer* dans les réimpressions de cette pièce faites en 1560 à la suite de *La Monomachie* et dans le recueil d'Aubert.

3. *Bersabée*, p. 18.

Ce nom se trouve encore sous cette forme au XVII<sup>e</sup> siècle, notamment dans l'*examen* que Corneille a fait de *Polyeucte* (t. III, p. 481, de notre édition); mais tous les éditeurs qui nous ont précédé y ont substitué *Bethsabée*.

4. *Sa pennetiere*, p. 23.

*Sa panetiere*, dans le recueil d'Aubert.

5. *Si mouras tu*, p. 24.

*Si mourras-tu*, dans certaines éditions du recueil d'Aubert.

6. *Trop plus maratre que mere*, p. 27.

Il y a *meratre* dans l'édition de 1552 et dans celle de 1560 à la Du Bellay. — 11.



suite de *La Monomachie*, et, à partir de 1561, *maratre*, forme habituellement employée par Du Bellay. *Meratre* s'explique fort bien, d'abord par le désir qu'on a eu de rapprocher ce mot de sa racine française *mère*, ensuite par les permutations continuelles qui existèrent jusqu'en plein XVII<sup>e</sup> siècle entre l'*a* et l'*e*. Voyez la remarque de Vaugelas intitulée : *Guarir, guerir, farge*, et la note 4 ci-dessus. La pensée exprimée dans ce vers est tirée de Plinie; elle revient plusieurs fois dans les Œuvres de Du Bellay. Voyez tome I, p. 477, note 6, p. 492, note 93, et ci-après les notes 33 et 54.

7. *Ce doux-vtile*, p. 35.

*L'vtilédoux Rabelais*, comme du Bellay l'a nommé dans sa *Musagnumachie* (t. I, p. 145). Il l'avait déjà désigné auparavant de la manière suivante dans la *Deffence & illustration de la langue françoise* (t. I, p. 61) : « Le te veux bien avertir, que tous les sçavans hommes de France n'ont point meprisé leur vulgaire. Celui qui fait renaitre Aristophane, & fait si bien le Nez de Lucian, en porte bon temoignage. » Fontaine, dans une note sur le premier sonnet de *L'Olive*, ne doute point qu'il ne soit question ici de cet auteur, car il s'exprime ainsi : « Comme difoit Rabelais, que tu ne daignes nommer expressément, sinon par le nom d'Aristophane. » Enfin ailleurs Du Bellay prend la défense du *Bon Pantagruel*. Voyez ci-après, note 129.

8. *N'ont mignardé proprement*, p. 36.

Ainsi dans toutes les éditions, excepté dans la première, qui porte *propement*. On peut y voir une faute d'impression, mais il faut convenir tout au moins qu'elle peignait la prononciation la plus habituelle alors, prononciation à laquelle se conformait encore La Fontaine lorsqu'il écrivait, dans *Le Curé et le Mort* :

*Certaine niece assez propette  
Et sa chambrière Paquette  
Deuoient auoir des cotillons.*

9. *Ce font beaux mots, que brauade,  
Soldat, cargue, camyzade,  
Avec' yng braue fan-dieu*, p. 40.

Jodelle a également signalé dans son *Eugène* (act. IV, sc. iv) l'abus de ces termes :

*Premierement estonné m'ont  
Avec leurs mots, comme estocades,  
Caps de dious, ou estaphilades,  
Ou autres brauades de guerre.*

Ce travers durait encore au XVII<sup>e</sup> siècle, et nous avons eu à signaler, dans notre notice sur *Le menteur* (Œuvres de Corneille,

t. IV, p. 120 et suiv.), le fréquent retour de ces expressions dans le langage de la galanterie.

10. ODE AV SEIGNEVR DES ESSARS SVR LE DISCOVERS DE SON AMADIS, p. 45.

Nicolas d'Herberay, seigneur des Essars, avait publié de 1540 à 1548 la traduction des huit premiers livres de l'*Amadis de Gaule*.

11. *L'yraine*, p. 48.

Ainsi et six vers plus bas *yraineuse*, dans l'édition de 1552 ; dans les suivantes, *araigne* et *araigneuse*. Dans l'édition de 1611 du Dictionnaire français-anglais de Cotgrave, on trouve *araigne*, *yraine*, *iraigne* ; cette dernière forme est accompagnée de la mention : « mot villageois. »

12. *Celui qui en deuise*, p. 49.

Il y a *diuise* dans les premières éditions. Quelle que soit la forme adoptée, le sens reste le même.

13. ODE PASTORALE A BERTRAND BERGIER DE MONTEMBEVF....., p. 57.

Dans l'édition de 1552 : *Ode pastorale à vng sien amy*.

14. A SALM. MACRIN, p. 59.

Ce titre est celui que porte cette pièce dans l'édition de 1552 et dans celles de 1560 et 1561 ; dans celle d'Aubert, elle vient immédiatement après *Discours sur la louange de la vertu & sur les diuers erreurs des hommes*. A Salm. Macrin (voyez ci-dessus, p. 35-41), et est intitulée : *Audict S. Macrin sur la mort de sa Gelonis*. Voyez t. I, p. 153, la charmante pièce de Joachim du Bellay sur le même sujet.

15. *Par vn ardeur lentement violente*, p. 62.

*Vng ardeur* dans la première édition, *vn ardeur* dans toutes les autres ; l'adjectif *violente*, qui termine le vers, indique suffisamment que Du Bellay n'a point considéré *ardeur* comme masculin ; mais il a probablement voulu, suivant un usage assez répandu de son temps, peindre aux yeux l'élision de l'e ; il aurait pu mettre aussi *vn' ardeur*.

16. LE POETE COVRTISAN, p. 67.

Ce poème, publié pour la première fois en 1559, à la suite de *La nouuelle maniere de faire son profit des lettres* (voyez t. I, p. 507, note 217), a été réimprimé aux folios 44 verso-47 recto d'un recueil in-4 de 1560, qui commence par *La Monomachie*. Aubert l'a placé à la suite du *Discours au Roy sur la poefie* (voyez t. I, p. 213). La

pièce A PŒBVS, qui suit *Le Poëte courtisan*, occupe les deux derniers feuillets non chiffrés du recueil de 1660.

17. *Le Poëte du Vide*, p. 67.

C'est le poëte idéal que Marc-Jérôme Vida s'efforce de former dans son *Art poétique*.

18. SONNET, p. 73.

Cette pièce commence la série des poèmes « non encor' imprimés ». (Voyez p. 547, note 1.) Aubert, qui la place en tête de tout le recueil, lui donne pour titre, à la table : *Vn Sonnet, touchant l'argument du liure*.

19. *Noûailleux*, p. 75.

Les premières éditions du recueil d'Aubert portent *nouailleux*; les suivantes, comme ici, *noûailleux*.

20. LA NYMPHE DORMANTE A LA FONTAINE DE PAPE IVLES III, p. 77.

On aurait tort de supposer qu'il faut lire : *du pape Iules III*; le titre est dans toutes les éditions tel que nous l'avons donné, non-seulement en tête de la pièce, mais à la table; de plus Du Bellay a dit plus loin (tome II, p. 361) :

*Bonnet alloit sur vne mule  
Auffr vieille, que pape Iule.*

21. *La Cheualine source*, p. 80.

*L'Hippocrène*, fontaine de Béotie, que Pégase fit jaillir en frappant la terre. Perse l'appelle *Fons caballinus*; Du Bellay la nomme, un peu plus loin, *l'Onde au cheual*. Voyez ci-après note 29.

22. PAVSE V, p. 91.

Ménage remarque que ce morceau de Du Bellay est imité de l'épigramme de Politien à la louange de Bassus :

*Vtque intret biferi fi Virgo rosaria Pœsti,  
Quam primo carpat vix sciat illa rosam :  
Sic tot Fama tua cernens miracula laudis,  
Palmam cui primum deferat, in dubio est.*

et qu'il semble avoir inspiré à Malherbe les vers suivants :

*Comme en cueillant vne guirlande  
L'homme est d'autant plus travaillé,  
Que le parterre est émaillé  
D'une diuersité plus grande :  
Tant de fleurs de tant de côtéz  
Faisant paroistre en leurs beautéz  
L'artifice de ia Nature,  
Qu'il tient suspendu son desir.*

*Et ne fait en cette peinture  
Ni que laiffer, ni que choïfir.*

(*A Monseigneur le duc de Bellegarde.*)

Ménage rapproche encore de ces vers d'autres passages des successeurs de Malherbe. (*Œuvres de Malherbe, avec les observations de M. Ménage*, t. III, p. 214, etc.)

23. A MADAME DIANE DE POICTIERS, DUCHESSE DE VALENTINOIS, p. 96.

Cette pièce porte ce titre à la table. Dans le volume même on serait tenté de lire : *Ode à madame...*, etc.; cependant, comme le mot *ode* continue en tête des pages suivantes, il vaut mieux le considérer comme appartenant au titre courant.

24. CHANSON POUR M. LA MARESCHALE DE S. A., p. 116.

Cette chanson, à laquelle la suivante répond, a été probablement chantée par M<sup>me</sup> la Maréchale de Saint-André dans quelque divertissement.

25. *Auous*, p. 125. Voyez t. I, p. 496, note 117.

26. XXI, p. 130.

Ce sonnet et le suivant se trouvent sans aucun titre dans l'édition de *L'Olive* de 1561 entre l'*Épithaphe de Clément Marot* et la *Louange de la France*. Voyez t. I, p. 207.

27. LES REGRETS ET AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES DE IOACH. DU BELLAY, ANG., p. 163.

La première édition, de format in-4, porte : *A Paris, De l'imprimerie de Federic Morel, M.D.LVIII*; il y en a encore deux avec la même adresse : l'une de 1559, l'autre de 1565.

28. *Desseigner*, p. 167.

Dans le recueil d'Aubert, on lit *designer* au lieu de *deseigner*, et, au contraire, huit vers plus loin, *peigner* au lieu de *pigner*.

29. *L'Onde au cheual*, p. 168. Voyez ci-dessus la note 21.

30. *Soit vne prose en ryme, ou vne ryme en prose*, p. 168.

Regnier a dit depuis, dans sa neuvième satire (vers 66), en parlant de Malherbe et de ses partisans :

..... *S'ils font quelque chose,  
C'est proser de la rime & rimer de la prose.*

31. *Car ie tiens, comme on dit, le loup par les oreilles*, p. 183.

Ce proverbe, tout latin, est fort bien expliqué par Térence (*Phormio*, acte III, vers 505) :

*Mihin' domi 'st? immo, id quod aiunt, auribus teneo lupum;  
Nam neque quomodo a me amittam invenio; neque uti retineam*  
[scio.

Corneille a reproduit presque textuellement, dans *Le Menteur* (acte IV, scène VII), le vers de Du Bellay :

*Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles.*

32. *Il est sa court, son roy, sa faueur, & son maistre*, 186.

Il semble que Regnier se rappelait ce vers lorsqu'il écrivait, dans sa IX<sup>e</sup> satire (vers 205 et 206) :

*L'aure, d'autre part, n'ayme que la richesse :  
C'est son roy, sa faueur, sa cour & sa maistresse.*

33. *O marastre Nature*, p. 189.

Voyez t. I, p. 477, note 6, et p. 492, note 93, et t. II, p. 547, note 6.

34. *Mais bien d'un petit Chat i'ay fait un petit hymne*, p. 197.

Voyez ci-dessus, p. 353-358, *Epitaphe d'un chat*.

35. *È cofi*, p. 210.

Toutes les éditions portent *Et cofi*, qui ne pourrait guère s'entendre que dans le sens d'*et cofi fia*; selon nous, il vaut mieux lire ou *è cofi*, comme nous l'avons mis, ou tout au moins *est cofi*, en supposant ici un mélange de français et d'italien, comme dans *son Seruitor* au vers suivant.

36. *Pour viure deormais au sein de Logistile*, p. 211.

Souvenir du *Roland furieux* de l'Arioste (cant. VI, str. 57) :

*Seco pensava, come nel paese  
Di Logistilla andasse.*

37. *Siffler toute la nuit par une jaloufie,  
Et par martel de l'un, l'autre fauoriser...*

*Des courtisannes sont les ordinaires ieux*, p. 213.

Les habitudes des courtisanes romaines sont exposées en plus grand détail dans les diverses pièces qui occupent les pages 375-397 de ce volume; les expressions qui se trouvent ici y reviennent souvent; voyez, par exemple, les notes 92 et 94.

38. *Sa langue & son habit n'eust appris à changer*, p. 214.

Sur ces changements, il faut consulter principalement les *Deux dialogues du nouveau langage françois italianisé, & autrement*

*desguizé* d'Estienne, dont nous donnons des extraits ci-après dans les notes 40 et 42.

39. *Il n'eust fait de son nom la verole appeller*, p. 214.

On lit à ce propos, dans *Le Loyal seruiteur* (chapitre XI) : « Il y eut plusieurs gentils hommes qui n'apportèrent pas de grans biens de ce voyage de Naples, aucuns aussi en apportèrent quelque chose dont ils se sentirent toute leur vie : ce fut vne maniere de maladie qui eut plusieurs noms. D'aucuns fut nommée le mal de Naples, la grosse verolle; les autres l'ont appelée le mal françois, & plusieurs autres noms a eu ladicte maladie; mais de moy ie l'appelle le mal de cellul qui l'a. »

40. . . . . *Celles*

*Qui se font de la Court l'honneur nom donné*, p. 216.

Dans les *Dialogues du nouveau langage françois italianizé* d'Estienne, Celtophile, parlant des mots venus d'Italie qu'il est indispensable d'adopter, s'exprime ainsi : « Nous commencerons donc par *Cortifana*. Car, comme j'ay dict que nous estions contrainsts d'italianizer pour signifier ces braues mestiers dont nous auons parlé (& croy qu'il seroit force aux autres langages de faire le mesme, voire au Grec, qui toutesfois est merueilleusement bien fourni de mots), aussi di-je que nous ne pouons pas nous passer du mot Italien (en le changeant vn peu) quand il nous faut parler d'vne putain de reputation. » PHILAVSONE. Voila vne periphrase vn peu estrange, « vne putain de reputation. » CELTOPHILE. Si est-ce pourtant qu'il en faudroit venir là, si nous ne voulions pas auoir par emprunt des Italiens, « vne courtifane. » PHILAVSONE. Il y a si long temps qu'on italianize en ce mot, qu'il passe pour Frances. CELTOPHILE. Cela est vray : mais si l'auons-nous pris d'eux. Et plusieurs s'abusent, qui pensent que courtifane proprement se die de toute putain, quelque maraude qu'elle soit. Car s'il faut examiner la premiere & propre signification du mot, telle difference y a entre la courtifane & la simple putain qu'il y a entre vn petit mercerot & vn gros marchand. » (Édit. de 1579, p. 61.)

41. CIIII, p. 219.

Le sujet de ce sonnet a été traité en latin par Du Bellay, dans ses *Poemata* (fol. 47), comme l'a fait remarquer M. An. de Montaignon. Voici cette pièce, qui, suivant toute apparence, est l'original :

IVLI. III. PONT. MAX.

*Si poma arboribus nascuntur, vitibus vva,*  
*Et sua non mendax fama reddit ager :*  
*Si Zephyris tellus fundit violasque rosasque,*  
*Nascunturque suis omnia feminibus :*

Non poma, aut vix clauso hic de corpore surgent,  
 Nec feret hæc violas, nec dabit vna rofas.  
 Allia nascuntur, nascetur sectile porrum,  
 Et cepe, & quicquid spirat odore graui,  
 Deliciæ Iuli, vesci quæis suauerat olim,  
 Iuppiter vi dulci vescitur ambrosia.  
 Vos igitur, magni fatum quos tangit Iuli,  
 Serta quibus desunt, balsama, thura, dapet,  
 Hos eius tumulo diuinos spargite odores,  
 Vi dignas habeat Iulius exequias.

42. Retourner *forus*, p. 219.

Dans les *Dialogues du nouveau langage françois italianisé* (édit. de 1579, p. 125 et 126), Henri Estienne s'étend assez longuement sur ce mot : « PHILAUSONE... Je viendray à quelques autres italianiseurs : & vous feray entendre, quant à l'usage des mots Italiens, une autre sorte de sciocchesse (car ie me permettray d'vser de ce mot en parlant des italianizateurs, aussi bien que si ie parles des Italiens), c'est qu'ils vsent du mot Italien, & puis adioussent le Frances : comme s'ils auoyent quelque remors de conscience d'vser d'un mot estrange & incognu, sans adiouster l'expofition. Et (qui est bien d'auantage) ceci se trouue auoir esté faict par aucuns en leurs escrits mesmement, qu'ils ont mis en lumiere. Et n'y a pas long temps qu'en lisant vn liure intitulé : « Les epistres des princes, » j'y vi vn exemple de ce que ie vous di : car l'auteur, ayant mis ce mot *forus*, adiouste & *bannis* : comme s'il voulet mettre le texte, & puis la glose. СЕЛТОРНЪ. Ouy, mais il a peut-estre regardé à une chose que ie vous diray, c'est que les *forus* (que luy appelle *forus*, ie ne sçay pas pourquoi) ont des priuileges que n'ont pas les bannis en France : & cestuy-ci entr'autres (en plusieurs lieux) qu'en tuant vn de leurs compagnons (c'est à dire de ceux qui sont bannis comme eux) ils obtiennent grace de leur bannissement. »

43. *Le hurt*, p. 227.

*Le heurt*, dans le recueil d'Aubert.

44. *Que le bon Rabelais a surnommez Saulciffes*, p. 230.

« Les Souiffes, peuple maintenant hardy & belliqueux, que scauons nous si iadys estoient Saulciffes? Je n'en voudrois pas mettre le doigt ou feu. Les Himantopodes, peuple en Ethiopie bien infigne, sont andouilles selon la description de Pline, non autre chose. » (Liv. IV, ch. xxxviii.)

45. CXXVIII, p. 231.

Voyez, p. 259-262, le *Sonnet d'un quidam contre un des precedents* et les Réponses à ce sonnet.

46. CXL, p. 237.

Ce sonnet ne figure pas en tête du volume intitulé : *Les quatre premiers liures de L'Eneide de Virgile, translatez de Latin en Francois* par M. Loys des Mafures, Tournisien... A Lyon, par Jean de Tournes, M.D.LII, in-4°; mais il se trouve dans les préliminaires de la traduction complète de l'Eneide publiée en 1560 par le même imprimeur.

47. *Nous sommes fous en ryme, & vous l'estes en prose*, p. 237.

Corneille a dit, dans une des premières pièces de vers qu'il ait fait imprimer (*A Monsieur D. L. T.*, vers 54) :

*Par là je m'appris à rimer ;  
Par là je fis sans autre chose  
Un sot en vers d'un sot en prose.*

48. *De tout ce qui luy fault*, p. 247.

C'est-à-dire de tout ce qui lui manque. Il y a *de tout ce qu'il luy fault*, dans le recueil d'Aubert.

49. *Muse, qui autrefois chantas la verde Olive*, p. 248.

Voyez t. I, p. 67-138.

50. *C'est que de la louer sa bonté me dispense*, p. 254.

*Dispenser* ne signifie pas ici, comme de nos jours, *donner dispense, exempter*, mais au contraire *accorder la dispense, l'autorisation nécessaire pour faire quelque chose, autoriser*. Ce verbe a encore parfois ce sens chez Corneille :

*L'occasion convie, aide, engage, dispense.*

(Suite du *Menteur*, vers 181.)

51. LE PREMIER LIVRE DES ANTIQVITEZ DE ROME, p. 263.

La première édition de cet ouvrage, dont nous avons reproduit le titre complet, porte à l'adresse : « *A Paris, De l'imprimerie de Federic Morel...* M.D.LVIII. Avec priuilege du Roy. » Elle est de format in-4 et se compose de 13 feuillets et d'un feuillet de privilège. On lit à la fin de ce privilège : « *Donné à Fontainebleau ce troisieme iour de Mars, l'an de grace Mil cinq cens cinquante sept.* » Il y a une autre édition du même format, portant la date de 1562. Les deux sonnets *Au Roy* et *A la Royne* qui terminent le *Songe*, p. 287 et 288, ne se trouvent que dans le recueil d'Aubert.

52. III, p. 265.

M. Anatole de Montaiglon a trouvé la pièce latine suivante dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale sur lequel nous aurons à revenir (voyez ci-après, note 176).



## DE ROMA INCERTI AVTHORIS.

*Qui Romam in media quæris, novus advena, Roma,  
 Et Romæ in Roma nil reperis media,  
 Aspice murorum moles præruptaque saxa  
 Obrutaque ingenti vasta theatra situ;  
 Hæc sunt Roma; viden' velut alta cadauera, tantæ  
 Urbis adhuc spirant imperiosa minas.  
 Vicit ut hæc mundum, nixa est se vincere; vicit,  
 A se non victum ne quid in orbe foret.  
 Nunc victa in Roma Roma illa inuicta sepulta est,  
 Atque eadem victrix victaque Roma fuit.  
 Albula Romani restat tum nominis index;  
 Quin etiam rapidis fertur in æquor aquis.  
 Dicce hinc quid possit fortuna: immota labescunt,  
 Et quæ perpetuo sunt agitata manent.*

Dans le manuscrit on lit en marge cette note : « Du Bellay a traduit cest épigramme; voiez en ses *Antiquitez de Rome* (son. III). »

Dans son *Traité du Sonnet* (p. 44) Colletet attribue cette pièce de vers à Janus Vitalis; elle a été plus d'une fois imitée; les *Annales poetiques* (t. X) en donnent une traduction de Jean Doublet.

53. VII, p. 267.

M. Anatole de Montaiglon a reproduit, d'après le manuscrit dont nous venons de parler dans la note précédente, une pièce italienne incomplète sur le sujet de ce sonnet; il a pensé que c'était peut-être un essai de Du Bellay dans la langue du pays qu'il habitait alors. Nous renvoyons le lecteur qui serait curieux de connaître ces vers aux pages 15 et 16 de la brochure de M. An. de Montaiglon intitulée *Huit sonnets de Joachim du Bellay*... Paris, imp. de Guiraudet et Jouaust, mars 1849.

54. *Marafre nature*, p. 268. Voyez ci-dessus, p. 545, note 6.

55. *L'accord du beaupere & du gendre*, p. 275.

César et Pompée. Voyez ci-après, p. 279, sonnet XXXI, et p. 287, les premiers vers du sonnet Av Roy.

56. *Armas le propre gendre rencontre son beaupere*, p. 279.

Voyez la note précédente.

57. *Plus riche affez que ne se monstroît celle  
 Qui apparut au triste Florentin,  
 Iettant ma veüe au riuage Latin,  
 le vy de loing surgir vne Naffelle*, p. 286.

Dans ces vers on a reconnu Dante apercevant la barque de Caron (troisième chant de l'*Enfer*).

## 58. DIVERS IEUX RVSTIQUES..., p. 289.

La première édition porte à l'adresse : *A Paris, De l'imprimerie de Federic Morel...* M.D.LVIII, et la mention *avec privilege du Roy*. Ce privilège est « Donné à Paris le xvii. iour de Ianuier, mil cinq cens cinquante sept. » Le volume, de format in-4, se compose de 76 feuillets chiffrés. Il y a des impressions de 1560 et de 1565. L'avis *Au lecteur*, d'abord conservé par Aubert dans son recueil, en a été retranché dans les dernières éditions.

59. *C'est le temps qu'on donne ordinairement au ieu, aux spectacles... & autres telles voluptez... de recreation moins honeste & moins digne d'un esprit liberalement institué*, p. 290.

Les mêmes idées ont été plusieurs fois exprimées par Du Bellay. Voyez t. I, p. 43, 78 et 334.

60. *L'euilleur*, p. 293.

Ce nom convient fort bien à l'animal que nos enseignes appellent *réveille-matin*; il faut remarquer toutefois qu'il y a dans le texte *excubitor*, qui serait mieux rendu par *le veilleur*, ce qui donnerait une leçon très-acceptable.

61. *L'eaulé*, p. 295.

C'est la plante appelée en latin *inula*, et aujourd'hui *aulnée* en français. Cotgrave, dans son dictionnaire, la nomme *eaulice*.

62. Vœux RVSTIQUES. Du latin de *Naugerius*, p. 297.

Ce titre s'applique aux treize pièces qui suivent (p. 297 — 306), tirées toutes des *lusus* d'André Naugerio, où elles portent les titres suivants : *Vota Cereri pro terræ frugibus*; *Vota ad auras*; *Vota Theffelonis*, *Cereri*, *Baccho & Pali deæ* (imitée de deux manières par Du Bellay); *Lyconis vota Panti deo*; *Vota Iolæ Panti agrestis deo*; *Vota pro vite Baccho & Satyris*; *Vota Veneri, vi amantibus faueat*; *Vota Niconoes ad Dianam*; *Augonis venatici canis epitaphium*; *Thyræidis vota Veneri*; *Imaginem sui Hyellæ mittit*.

63. *Luyte*, p. 310.

*Luitte*, dans le recueil d'Aubert.

64. *Entrelassé*, p. 310.

*Contrelasse*, dans le recueil d'Aubert.

## 65. CONTRE LES PETRARQUISTES, p. 333.

Cette pièce a paru pour la première fois aux pages 68-77 du *Recueil de poésies* de 1553 (voyez t. I, p. 494). Elle y est intitulée *A une Dame* et présente de nombreuses variantes que nous indiquons dans les notes; notre texte est la reproduction de celui du recueil des *Divers ieux rustiques* de 1558, qu'Aubert a suivi fidèlement.

66. *Auecques Atalante*, p. 333.

On lit ici, dans l'édition de 1553, les vers suivants, qui ont été supprimés :

*Tout l'Orient, avec toutes les fleurs  
Dont le printemps bigarre ses couleurs,  
Ne fouroient à peindre vos valeurs,  
Ny le cor d'Amalthée.*

*De leur largesse, ici ie n'en dy rien :  
Auss l'amour, qui est souverain bien,  
Par les presens d'un auoir terrien  
Ne peult estre achetée.*

67. *Spa 'nous*, p. 334.

Pour spauez-vous. Voyez t. I, p. 496, note 117, et ci-dessus, p. 549, note 25.

68. *Vn nouuel Afre laire*, p. 334.

Dans la première édition on lit, après ces vers, les deux strophes suivantes :

*Ce n'est assez à leur subtil parler  
Ou ma maistresse, ou madame appeller,  
Cela est trop vos beaultez r'aualer :  
Pour oindre vos oreilles  
Ce mot, Deesse, est beaucoup mieulx dnyfant,  
Mais ie ne puis, tant ie suis mal plaisant,  
Vser ainsi en ma contrefaisant,  
De ces faulces merueilles.*

69. *Et l'estomac, qui pour punition,  
Vit, & meurt à sa peine*, p. 334.

Dans l'édition de 1653 :

*Et de celui, qui pour pugnition  
Rid, & meurt à sa peine.*

70. *Vous seriez belles*, p. 334.

Dans l'édition de 1553, où cette pièce a pour titre *A vne Dame*, belle est nécessairement au singulier ; dans les suivantes, il est au pluriel, et cette leçon n'est pas déraisonnable, car on peut considérer la pièce comme adressée aux dames en général.

71. *Vous ne donnez de peines*, p. 334.

Des quatre strophes qui suivent jusqu'à *Il n'y a roc...*, les deux premières manquent dans l'édition de 1553, et les deux autres se trouvent placées plus loin, avec quelques variantes. Voyez la note 79.

72. *En la fosse d'Auerne*, p. 335.

On lit après ce vers, dans l'édition de 1553, au lieu des deux strophes de notre texte, les quatre suivantes :

*Ores luy semble estre arbre deuenu,  
Ores vn mont de nege tout cheu,  
Ores l'oyseau en Meandre conueu,  
Ore' il se faict accroire*

*Sentir ses nerfs tiedement languissans,  
Entre voz bras les sens entrelassans :  
Mais tout cela sont des songes passans  
Par la porte d'iuoyre.*

*L'vn contrefait ce Tantale mourant  
De soif, qu'il a au milieu d'un torrent,  
L'autre qui paist vn aigle deuorant  
S'accoustre en Promethée,*

*Mais cestui la par vn plus chaste vœu,  
En se bruslant veut Hercule estre veu,  
L'autre se mue en eau, air, terre & feu,  
Comme vn second Protée.*

73. *Horribles*, p. 336.

*Terribles*, dans l'édition de 1553.

74. *Desirs*, p. 336.

*Espris*, dans l'édition de 1553

75. *Les beaux yeux de sa Dame*, p. 336.

Dans l'édition de 1553, l'ordre des strophes qui suivent ce vers est interverti de telle sorte que la troisième et la quatrième passent avant la première et la seconde.

76. *Second*, p. 336.

*Autre*, dans l'édition de 1553.

77. *Flatteur*, p. 337.

*Menteur*, dans l'édition de 1553.

78. *Et de Thusque nature*, p. 337.

On lit après ce vers, dans l'édition de 1553, les six strophes qui suivent :

*le scay qu'Amour est le subiect des vers,  
Et que sans luy tant d'escriuains diuers  
Ne voleroient si bien en l'univers  
Par les bouches estranges :*

*Mais ces beautez, dont tant de bons espritz  
Se vont plaignant avoir esté surpris,  
Ne furent oncq' vers eulx en si hault pris  
Que chantent leurs louanges.*

*Voç beautez douç leur seruent d'argumens,  
Et ne leur fault de meilleurs instrumens  
Pour les tirer tous rix des monumens :  
Aussi comme ie pense,*

*Sans que plus fort vous les recompensez  
De tant d'ennuy mieulx escriz que pensez.  
Amour les a de peine dispenséz,  
Et vous de recompense.*

*Ie ry souuent, voyant pleurer ces foux,  
Qui mille fois voudroient mourir pour vous,  
Si vous croyez de leur parler si doux  
Le parure artifice.*

*Mais quand à moy sans feindre ny pleurer  
Touchant ce point ie vous puis assurer  
Que ie veulx sain & dispos demeurer  
Pour vous faire service.*

79. Qui iamais ne retournent, p. 337.

Au lieu des quatre strophes qui suivent ce vers dans notre texte, on trouve, dans l'édition de 1553, les six qu'on va lire ; la troisième et la quatrième sont une rédaction différente de celles qui sont indiquées dans la note 71.

*Pour faire fin ie vous prie excuser  
Mon amitié, qui ne peult abuser,  
Et mon esprit, qui ne sçauroit vser  
De plus belle harangue,*

*Puis que voç yeulx appris à decevoir  
De ma parole empeschent le deuoir,  
Et que les miens esblouys de les voir  
Font office de langue.*

*Si ie n'ay peints mes ennuyz sur le front,  
Et les assaulx que voç beautez me font,  
Ils sont pourtant grauez au plus profond  
De ma volonté franche,*

*Non comme vn tas de vains admirateurs,  
Qui font souuent par leurs souspirs menteurs,  
Et par leurs vers honteusement flatteurs  
Rougir la carte blanche.*

*Deformais donq' (Amour) si tu m'en croys,  
Adresse là ton petit arc Turquois,  
Tes petitz traictz, & ton petit carquois,  
Et telles mignardises,*

*Presente les à la legere foy  
D'un plus scauant, mais moins aimant que moy,  
Qui n'ait iamais rien esprouué de toy,  
Que ces belles saintises.*

*Si toutesfois tel style vous plaist mieulx...*

80. ELEGIE D'AMOUR, p. 338.

Aubert a placé, dans son Recueil, avant cette élégie celle que nous avons réimprimée aux pages 372-374 du présent volume, et il a intitulé celle-ci : AUTRE ELEGIE D'AMOUR.

81. COMPLAINTÉ DES SATYRES AUX NYMPHES. DU BEMBE, p. 348.

L'original de cette pièce est intitulé : *Fannus ad nymphas*, et celui de la suivante : *Iolas ad Faunum*.

82. *Myaudement*, p. 357.

Ainsi dans toutes les éditions.

83. *S'est perdue la race*, p. 358.

Ainsi dans le recueil d'Aubert; dans les éditions précédentes il y a *c'est perdu*, qui ne donne aucun sens raisonnable.

84. *Alchumie*, p. 360.

Ainsi dans les deux premières éditions; *alchimie*, dans le recueil d'Aubert.

85. A BERTRAN BERGIER, POETE DITHYRAMBIQUE, p. 363.

Voyez dans le premier volume, p. 190 et suivantes, une pièce intitulée *Du premier iour de l'an* et adressée : *Am Seigneur Bertran Bergier*.

86. CONTRE VNE VIEILLE, p. 369.

Aubert a placé, à la suite de la pièce *Contre vne vieille*, l'*Anterotique de la vieille & de la ieune amie*, que nous avons laissée à la suite de l'*Oliue* (t. I, p. 169-174). Cette invective a, selon toute apparence, été inspirée par la pièce V du livre IV de Properce, intitulée *ad lenam*, et surtout par la VIII<sup>e</sup> élégie du livre I des *Amours* d'Ovide, qui a pour argument *Execratur lenam, quæ puellam suam meretricis arte instruebat*; mais ce qui appartient en propre à Du Bellay, c'est l'idée de mêler à ces propositions de « *deuotes remonstrances*, » et de mettre en jeu :

..... *quelque Moyne,  
Ou quelque monsieur le Chanoyne.*

Cela nous amène à la Macette de Regnier, dont Du Bellay semble avoir ici tracé l'esquisse.

87. *Quelle raison au' ous...*, p. 374.

Voyez ci-dessus, p. 549, note 25.

88. *Impuniment*, p. 376.

Ainsi dans les premières éditions; *impudemment*, dans le recueil d'Aubert.

89. LA VIEILLE COURTISANNE, p. 382.

Il a paru, en 1558, une édition in-12 de *La Vieille courtisane*, dans un recueil intitulé :

LA  
COURTISANE  
ROMAINE,  
PAR L. D. B. A.  
LA PORNEGRAPHIE  
TERENTIANE  
ET  
LA COMPLAINTÉ  
DE LA BELLE  
HEAUMIERE

*En elegantes contremises de ieune Beauté & vieille Laidure :  
iadis compojée par M. F. Villon, & de nouuel reueue, corrigee  
& interpretee.*

A LYON,  
CHEZ NIC. EDOARD.  
1558.  
AVEC PRIVILEGE.

Dans un avis qui suit le petit poème de Du Bellay, l'éditeur nous apprend qu'il a pour but de donner au public une pleine connaissance des mœurs des courtisanes. « Laquelle cognoissance ne peut estre plus feurement prinse que par le precedent discours de *La Courtisane romaine*, fait n'aguères par vn singulier poëte Francois Romanize. Lequel discours, apres l'auoir restitué à son originale integrité, & apres auoir déclaré en marge quelques bons mots Romanesques & gentilles allusions de haut fauoir qui pourroient estre peu entendues des simples Citramontains : il n'a semblé impertinent, ne mal conuenable d'y mettre en fuyte les putanesques descriptions de Terence .. » (Fol. 36 v°.) Nous allons reproduire dans les notes suivantes les éclaircissemens dont il vient d'être question.

90. *Desquelz ie fus aussi vierge rendue*, p. 383.

*Aufquels*, mais à tort, dans la *Courtisane romaine*. — On lit en

marge de ce vers : « Pucelage feint. Art de Celestine. » — La première traduction française de cet ouvrage, imprimée en 1527 par Galliot du Pré, a pour titre : *La Celestine en laquelle est traité des deceptions des seruiteurs enuers leurs maistres & des macquerelles enuers les amoureux.*

91. *O combien mal conuient la maïesté  
Avec l'amour !...*, p. 383.

On lit, dans *La Courtisane romaine*, le nom d'Ovide en marge de ce passage.

92. *Siffler de nuit par vne ialoufie*, p. 384.  
« *Ialoufie* est vne cage fenestriere à claire veüe. » (*La Courtisane romaine.*)

93. *Pour n'estre en ranc d'esgaldrine tenue*, p. 385.  
De *squaldrine*, dans *La Courtisane romaine*, où ce mot est ainsi interprété : « *Squaldrine* est vne bordeliere ou buissonniere. »

94. *Donner à tous le martel en commun*, p. 385.  
« *Martel* est troublement de tête. » (*La Courtisane romaine.*)

95. *Vne faueur qui ne mettoit à compte*, p. 386.  
L'exemplaire de l'édition de 1558, que possède la Bibliothèque impériale, porte dans le texte *tournoit à compte*, qui donne un sens assez naturel, et pourtant on lit dans les « *Faultes suruenues en l'impression* » : « Pour *m'estoit à compte*, lisez *mettoit à compte*, maniere de parler Italienne. » C'est cette dernière leçon qui a été adoptée pour les éditions suivantes.

96. *Dont ie sçauois bien faire mon profit*, p. 386.  
Ainsi dans l'édition de 1558, cependant, on lit dans la liste des « *Faultes suruenues en l'impression*, » « Pour *dont i'en sçauois*, lisez *dont ie sçauois*. »

97. *Pour leur tirer les quatrins de la main*, p. 386.  
De *leur tirer les quatrains de la main*, dans *la Courtisane romaine*, où l'on trouve cette note : « *Quatrain*, pour toute monnoie, comme *denier* en France. »

98. *Les scoffions, & les chaisnes encor,  
Gands parfumez, robbes & pianelles,  
Garnels, bourats, chamarres, caparelles*, p. 386.

Dans *La Courtisane romaine*, *scoffions* est expliqué par « coiffes d'or ; » *garnels* y est remplacé par *gonnels*, et l'on lit en marge du vers où se trouve ce mot : « *Gonnels*, &c., habillemens romanesques. »



99. *Coches de veſture*, p. 386.  
« *Coches*, petits chariots. » (*La Courtiſane romaine.*)
100. *Je tenoy pour fantefque*, p. 387.  
« *Fantefque*, chamberiere. » (*La Courtiſane romaine.*)
101. *Tous les ſecrets que ſon liure deſcouure*, p. 388.  
Il y a *deſcouure* dans l'édition de 1558.
102. *Pour eſueille la dormante Venus*, p. 388.  
« Reſueille Venus dormante, eſt eſmouvoir à luxure : par alluſion au Proverbe Grec. » (*La Courtiſane romaine.*)
103. *Auſſi void-on qu'vn propos vicieux,  
Plus que le vice eſt ſouuent odieux*, p. 388.  
« Horace. » (*La Courtiſane romaine.*)
104. *D'vn barifel, ny d'vn Sbirre oultrageux*, p. 389.  
Il y a dans l'édition de 1558 : *d'vn eſbierre oultrageux* ; mais cette erreur eſt corrigée dans les *Faultes ſuruenues en l'impreſſion.*  
« *Barifel*, Preuoſt, *Sbirre*, Sergent. » (*La Courtiſane romaine.*)
105. *En court Sauelle...*, p. 389.  
« *En cour Sauelle.* Jurifdiction du Preuoſt de l'hôtel du Pape. » (*La Courtiſane romaine.*)
106. *Pellarelle*, p. 389.  
« *Pellarelle*, lepre de cuir, faiſant decheoir le poil. » (*La Courtiſane romaine.*)
107. *Ce que ie ſeis : & deuins conuertie*, p. 390.  
« *Conuerties* ſont religieuſes non profeſſes. » (*La Courtiſane romaine.*)
108. *Du trente & vn le fameux deſhonneur*, p. 390.  
« *Cheuauchee* forcee iuſques à 31 de maraux. » (*La Courtiſane romaine.*)
109. *Que mon autonne on prenoit pour eſté*, p. 391.  
« Alluſion au diſt de Archelas. » (*La Courtiſane romaine.*) —  
« Archelaus, roy de Macedoine... comme Euripides en vn feſtin embraſſaſt & baiſait le bel Agathon deuant tout le monde : « Ne vous  
« en eſbahſſez point, dit-il aux autres aſſiſtans, car des beaux l'ar-  
« riere faiſon en eſt encore belle. » (Plutarque. *Les Diſts notables des anciens roys*, XXVI, traduction d'Amyot.)
110. *Et le pennache à la guelphe attaché*, p. 391.  
Attaché à la manière des Guelphes, c'eſt-à-dire, à cette époque, des partiſans de l'indépendance italienne.

111. *Qu'une Marphise, ou vne Bradamante*, p. 391.  
 « Dames de proesse heroïque en Orlando furioso. » (*La Courtisane romaine.*)

112. *Et leur baillois à la rasle à iouer*, p. 392.  
 « Rasle, jeu expéditif. » (*La Courtisane romaine.*)

113. *Et quelquefois les autres escorchois*, p. 392,  
 « Allusion au dict de Tybere, empereur. » (*La Courtisane romaine.*) — Dion Cassius raconte que Tibère écrivit à Æmilius Rectus, qui imposait à l'Égypte de trop lourds impôts : « Je veux qu'on tonde mes brebis, non qu'on les écorche. »

114. *La pluye d'or de la fille d'Acrise*, p. 392.  
 « Allusion à Dane corrompue par Iupiter en forme de pluye d'or. » (*La Courtisane romaine.*)

115. *Voulant par là honnestement monsther,*  
*Que par l'or seul on y pouuoit entrer*, p. 392.  
 « Lieu de Terence en l'Eunuch. » (*La Courtisane romaine.*) — Terence nous décrit ainsi ce tableau :

..... *Virgo in conclavi sedet,*  
*Suspectans tabulam quandam pictam, ubi inerat pictura hæc :*  
 [Jouem  
*Quo pacto Danae misisse aiunt quondam in gremium imbrem*  
*aureum.* (III, V, 35.)

et Donat insiste ainsi sur la signification qu'il avait dans la maison où il était placé : Tum quod in gremium Danae etiam ipse Iupiter vt splendidus imber illabitur, nonne videtur meretrix dicere adulescentulis illam corporis partem auctore loue velut inauratam fuisse?

116. *Retenir par lyens & par charmes*, p. 393.  
 « Allusion à la Pharmaceutrie de Vergil. » (*La Courtisane romaine.*)

117. .... *Ores d'un cimetière,*  
*Tirant de nuit quelque ombre solitaire*, p. 393.  
*Cimetière*, dans la *Courtisane romaine*, où l'on trouve cette note : « Sorcellerie à l'imitation de Horace à Canidie la Sorcière. »

118. *Ce que du front des poulains on attire*, p. 393.  
 « Hippomane, venin amatoir. » (*La Courtisane romaine.*)

119. *Le sens me fault, & l'esprit qui me laisse,*  
*Plus que le corps se sent de la vieillesse*, p. 394.

- « Allusion au vers Virgilien :

*Omnia fert ætas, animum quoque...* »

(Ecl. IX, 51.) (*La Courtisane romaine.*)

120. *Crier les Chambelles*, p. 395.

« *Chambelles*, petits pains plats comme eschaudez. » (*La Courtisane romaine.*)

121. *Pour payer vne chambre locande*, p. 395.

« *Locande*, à louage. » (*La Courtisane romaine.*)

122. *O que ie suis diferente de celle ...*, p. 395.

« Allusion au vers de Vergile :

*Hei mihi, qualis, etc.* »

(Æn., II, 274.) (*La Courtisane romaine.*)

123. *Ores ie voy le grand Paule quatrieme*, p. 396.

« Paul III a inhibé les courtisanes. » (*La Courtisane romaine.*)

124. SATYRE DE MAISTRE PIERRE DV CVIGNET sur la *Petromachie de l'Vniuersité de Paris*, p. 408.

Gilles Corrozet, dont Du Bellay allègue le témoignage quelques vers plus bas, s'exprime ainsi au sujet de Pierre du Cuignet, après avoir raconté un fait de 1328 : « En ce temps vuoit maistre Pierre de Cunieres, que le commun appelle maistre Pierre du Cuignet, qui au nom du roy l'entremet d'oter le temporel aux prelatz de l'eglise, & reformer leur vie en mieulx. Bertrand euesque d'Authun fut principal defenseur alencontre de luy : en fin le roy les accorda. » (*Les antiquitez, hystoires & singularitez excellentes de la ville, cité & vniuersité de Paris...* A Paris. Pour Estienne Groulleau (s. d.), fol. 69 verso. — Un autre historien de Paris, Jacques Du Breul, complète, dans sa description de Notre-Dame, le récit de Corrozet : « Maistre Pierre du Cuignet estant ainssi deceu de sa pretention, on l'a comparé & donné le nom à vne petite & laide figure qui est à vn coing du Iubé de l'Eglise, du collé de midy, au deffoubs de la figure d'enfer. Et n'est aucun réputé auoir veu ceste Eglise, s'il n'a veu ceste grimace. » (*Le Theatre des antiquitez de Paris...* A Paris, par la Société des Imprimeurs, 1639, in-4°, p. 21.)

Quant à la « Petromachie » ou bataille des pierres, ce n'est autre chose que le récit des différends de Pierre Ramus et de Pierre Galland, recteur de l'Université, à l'occasion de l'ouvrage du premier de ces deux professeurs, publié en 1543 sous le titre de : *Aristotelicæ animaduersiones*.

125. *Ce Rameau precieux*, p. 409.

Allusion au nom de Pierre Ramus. Voyez la note précédente et les notes 127 et 130.

126. *C'est ceste pierreuse responce*, p. 410.

Il s'agit ici de la pièce de Pierre Galland intitulée : *Pro schola parisiensi contra nouam Petri Rami academiam*.

127. *O le galand legislateur*, p. 410.

Allusion au nom de Pierre Galland. Voyez les notes 124 et 125. Dans l'ouvrage intitulé : *Xenia seu illustrum quorundam nominum allusiones*, on trouve (fol. 12 et 13) deux pièces intitulées : *Petrus Ramus* et *Petrus Gallandius*, dans lesquelles Du Bellay s'exerce encore sur ces deux noms.

128. *Il est tout Perionizé,  
Et quelque peu Tornebuizé*, p. 410.

c'est-à-dire imité de Péron et de Turnèbe.

129. *Mais il me semble trop cruel  
Contre le bon Pantagruel*, p. 410.

Voici le passage auquel Du Bellay fait allusion : « Melior pars eorum qui hasce tuas nugas lætitant, Rame (ne hinc tibi nimium placeas), non ad fructum aliquem ex iis capiendum, sed veluti vernaculos ridiculi Pantagruelis libros ad lusum & animi oblectationem lætitant. »

Rabelais s'est vengé de cette attaque dans le nouveau prologue de son quatrième livre.

130. *N'a guere yn Galand s'attacha  
A yn Rameau de telle sorte*, p. 417.

Cette pièce est encore relative à la dispute de Pierre Galland et de Pierre Ramus. Voyez ci-dessus les notes 125 et 127.

131. EPITHALAME... DE... PHILIBERT EMANUEL DUC DE SAVOYE, ET...  
MARGVERITE DE FRANCE, p. 421.

Le titre de l'édition que nous avons suivie, fidèlement reproduit à la page indiquée, porte en plus :

PAR

IOACH. DV BELLAY ANGEVIN.

A PARIS,

De l'imprimerie de Federic Morel,...

M. D. L V I I I I.

Avec priuilege du Roy.

Le volume, qui se compose de quatorze feuillets in-4 non chiffrés, contient deux pièces de Charles de Vtenhove, Gantois, l'une française, l'autre latine, sur le même mariage. Le chœur que chante « la

musique » manque dans cette édition et ne se trouve que dans le recueil d'Aubert.

132. *La Nymphe Escopofe*, p. 428.

Marie Stuart.

133. *La Nymphe Lorraine*, p. 428.

Claude de France, devenue Lorraine par son mariage avec Charles II, duc de Lorraine, comme Marie Stuart était devenue Française par son mariage avec François II.

134. ENTREPRISE DV ROY-DAVLPHIN POVR LE TOVRNOY SOVR LE NOM DES CHEVALIERS ADVANTEVRVX, p. 441.

Outre le titre qui précède, le frontispice de l'édition originale, composée de quatorze feuillets in-4 non chiffrés, porte en plus :

A LA ROYNE, ET AIX DAMES.

PAR IOACH. DV BELLAY ANG.

A PARIS,

*De l'imprimerie de Federic Morel...*

M. D. LVIII.

Avec privilège du Roy.

Le curieux avis de *l'Imprimeur au lecteur*, que nous avons reproduit à la p. 464, a été omis dans le recueil d'Aubert.

135. A LA ROYNE DAVLPHINE, p. 463.

Dans le recueil d'Aubert, cette pièce a pour titre : *A la Royne d'Escoffe*. Elle est adressée à Marie Stuart, femme du dauphin François, depuis roi sous le nom de François II.

136. LE TYMBEAU DV TRESCHRESTIEN ROY HENRY II, p. 465.

Cet ouvrage et les pièces qui le suivent, jusqu'à la *Lettre au fleur Jehan Morel* inclusivement, ont paru pour la première fois, avec le texte latin, sous le titre suivant, en un volume in-4 de quatorze feuillets :

TYMVLVS HENRICI

SECVNDI GALLORVM REGIS

CHRISTIANISS. PER

IOACH. BELLAIVM.

IDEM GALLICE TOTIDEM

VERSIVS EXPRESSVM PER EVMDEM.

ACCESSIT ET EIVSDEM ELEGIA

AD ILLVSTRISS. PRINCIPEM CAROLVM CARD.

LOTHARINGVM.

PARISIIS,

*Apud Federicum Morellum...*

M. D. LIX.

Il y a une édition qui porte la date de 1561 et dans laquelle paraît pour la première fois le *Tumbeau* de Minard.

137. *At il*, p. 466.

Ainsi dans l'édition originale; *a-il* dans le recueil d'Aubert.

138. *Quoy plus? Henry auoit tout son rond accomply*, p. 467.

Il y a dans le texte latin :

*Quid plura? Henricus iam totum impleuerat orbem.*

139. *Imitateurs d'Appelle, & de Lyffippe, & vous*

*Par qui Phidie encor' est viuant entre nous*, p. 469.

Ces vers sont la traduction exacte du latin :

*Artis Apelleæ, Lyffippique æmule laudis,  
Et tu Phidiacæ quem iuuat artis honos.*

Ils ont été remplacés, dans le recueil d'Aubert, par :

*Vous qui sur tous auez la gloire du pinceau,  
L'artifice du cuyure & l'honneur du cyzeau.*

140. *Bastiffez à Henry des Tumbes Cariennes,*

*Erigez à Henry des Pointes Phariennes*, p. 469.

C'est la traduction de ces deux vers :

*Erigite Henrico pendentia Mausolea,  
Henrico Pharias tollite Pyramides.*

141. *Rendons l'ame à la fin deffoubz ces feintes armes,*

*Puis que nous n'auons peu la rendre aux vrais allarmes,*

p. 470.

C'est la même pensée que celle qui est exprimée à la fin du *Tombeau* d'Henri II, par Etienne Forcadet :

*Quem Mars non rapuit, Martis imago rapuit.*

Brantôme a ainsi traduit ce vers :

« Celuy que le vray Mars n'a peu rauir à foy, l'image & la semblance de ce Mars l'a rauy & emporté » (*Œuvres complètes*, édit. de M. Lalanne, t. II, p. 273.)

142. *DV MESME ENCORES*, p. 470.

Cette pièce ne se trouve pas dans l'édition de 1559.

143. *LETRE DV MESME AVTHEVR AV SIEVR IENAN MOREL*, Ambrunois, son plus fidele & cher amy, p. 472.

Dans l'édition de 1559 le titre est : *Lettre du mesme Authour à un sien amy...*

144. LE TUMBEAY DE M. ANTOINE MINARD, Président, p. 475.

Minard, qui, malgré les récusations d'Anne du Bourg, persista à demeurer parmi ses juges, fut assassiné d'un coup de pistolet en revenant du palais le 12 décembre 1559. La pièce de Du Bellay a para pour la première fois dans l'édition de 1561 du *Thomas Henriци secundū*. Voyez ci-dessus note 136.

145. DISCOURS AV ROY... ecscript premierement en vers Latins... par messire Michel de l'Hospital... & depuis mis en vers françois par I. du Bellay, p. 477.

Federic Morel a publié deux éditions de ce discours sous le titre qui depuis a été suivi par Aubert et que nous avons reproduit. L'une de ces éditions, que nous n'avons pu voir, est in-4° et porte la date de 1566; l'autre est in-8° et datée de 1567. Une autre édition a pour titre : *Salutaire instruction pour bien & heureusement regner....* A Lyon. Par Benoist Rigand, M.D.L.VII, in-8°. Voyez, au sujet de l'envoi que Du Bellay fit de copies de ce discours à diverses personnes de distinction, sa seconde lettre à Jehan Morel, tome II, p. 542 et 543.

146. AMPLE DISCOURS AV ROY..., p. 489.

M. Brunet parle d'une édition de ce discours, de Paris, 1568, in-8°; une autre, qui porte le titre de *Docte & singulier discours*, forme un volume petit in-8°, publié à Lyon, en 1588; la plus ancienne que nous ayons vue est de Paris, chez Federic Morel, en 1572; le texte en a été suivi fidèlement, trop fidèlement même, par Aubert; un manuscrit de date assurément postérieure, qui fait partie d'un volume de la Bibliothèque impériale, portant le n° 513 du fonds français, nous a fourni d'utiles corrections qu'on trouvera mentionnées dans les notes suivantes. Il y a, tant dans les éditions que dans le manuscrit, des manchettes, qui le plus souvent ne contiennent que de simples sommaires que nous avons pu négliger, mais qui parfois aussi fournissent des éclaircissements dont nous avons enrichi nos notes.

147. Tout le chemin en fume, p. 494.

Cette description est imitée d'un passage du quatrième livre de Virgile. Voyez la traduction que du Bellay en a faite, tome I, p. 359.

148. . . Le bon pasteur, qui aime son troupeau,  
En doit prendre la laine, & luy laisser la peau, p. 494.

« Sentence de l'empereur Tibère. » (*Note en manchette du manuscrit de la Bibliothèque impériale.*) — Voyez ci-dessus, p. 563, note 113.

149. . . . . *La barriere*  
*Que nature oppoisoit à sa vertu guerriere*, p. 495.  
 « Les Alpes. » (*Manchette des imprimés.*)
150. ...*Ce ieune Roy, dont la Françoisse troppe*  
*Dont a fi brauement les murs de Parthenope*, p. 497.  
 « Charles huitiesme conquist le Royaume de Naples par le moien  
 des vieux Capitaines de son pere Loyz Vnziesme. » (*Manchette des*  
*imprimés.*)
151. *S'appareffe*, p. 499.  
 Ainsi dans le manuscrit; les imprimés portent *sa pareffe*, qui  
 n'offre aucun sens.
152. *Permette*, p. 499.  
 Cette leçon est encore celle du manuscrit; les imprimés portent  
*permettre*.
153. ... *La plus grande part la meilleure surmonte*, p. 501.  
 « Sentence de Tite-Liue. » (*Manchette des imprimés.*)
154. . . . . *L'impudence & la temerité*  
*Du ieune medecin, qui, non exercité,*  
*De pratiquer son art ne fait point conscience,*  
*Et par la mort d'autrui fait son experience*, p. 501.  
 « Sentence de Pline. » (*Manchette du manuscrit.*) — « Hercule!  
 in hac artium sola evenit, ut cuicumque medicum se professo sta-  
 tim credatur, quum sit periculum in nullo mendacio majus... Dis-  
 cunt periculis nostris, et experimenta per mortes agunt. » (*Plini*  
*nat. hist.*, lib. XXIX, cap. vii.)
155. ...*Ce que lon achepte on peult bien le reuendre*, p. 501.  
 « Vers de Sennazar. » (*Manchette du manuscrit.*)
156. *De la Mercuriale encor' il aura foing*, p. 501.  
 « La Mercuriale de la Court de Parlement. » (*Manchette du*  
*manuscrit.*)
157. ... *Celuy qui fit seoir sur la peau de son pere*  
*Le fils d'un mauuais iuge...*, p. 502.  
 « Seuerité de Cambises, roy de Perse, contre vn mauuais iuge. »  
 (*Manchette du manuscrit.*)
158. ... *Vous ne permettez que ce mal enuieillisse*, p. 503.  
 L'auteur emploie ici, dans l'indication en manchette, le verbe



correspondant à forme purement latine : « Le Roy doit remédier de bonne heure au mal qui n'est encore imitéré. »

159. *Or ce monstre fatal ne se veult surmonter  
Par le feu seulement, ay par le fer domter*, p. 503.

Ces deux vers et les deux qui les suivent dans les imprimés présentent quatre rimes masculines de suite. On y a remédié, mais seulement en marge, dans le manuscrit, en ajoutant ici :

*Comme l'hydre fécond qui d'un dommage stîle  
Renouueloit son chef de cent testes fertile.*

160. *...Ce pesant fardeau que porte le clergé*, p. 505.  
« Les Decimes. » (*Manchette des imprimés.*)

161. *Car qui sert à l'autel, de l'autel il doit vivre*, p. 505.  
« Saint Paul. » (*Manchette du manuscrit.*) — Nescitis quoniam qui in sacrario operantur, quæ de sacrario sunt, edunt : et qui altari deserviunt, cum altari participant? (1, *Cor.* IX, 13.)

162. *...Ce grand Cardinal*, p. 505.  
« Louange du Cardinal de Lorraine & de ses freres. » (*Manchette des imprimés.*)

163. *Soldarts*, p. 505.  
Ainsi dans le manuscrit. *Soldats*, dans les imprimés.

164. *Ce docte, vertueux, & prudent Oliuier*, p. 507.  
« Le chancelier Oliuier, protecteur de la iustice. » (*Manchette du manuscrit.*)

165. *Ce Charles, l'ornement du college Romain*, p. 507.  
« Le Cardinal de Lorraine, protecteur de l'estat ecclesiastique. » (*Manchette du manuscrit.*)

166. *S'il vous plaist d'imiter le plus grand des Cefars,  
Qui fit tant de faueur au Mantuan Virgile,  
Et cil qui tant pris la trompette d'Achille*, p. 509.  
« L'honneur qu'Auguste Cefar & Alexandre le grand ont porté aux bonnes lettres. » (*Manchette des imprimés.*)

167. *Comme la pieté, la iustice, & la foy*, p. 510.  
Après ce vers, on lit dans le manuscrit les deux suivants, qui manquent dans les imprimés :

*Comme il doit estre humain, comme sa main royalle  
Doit estre aux gens de bien ouuerte & liberalle.*

Voyez ci-dessus, note 159.

168. *D'vtils seruiteurs, ne seruent que de nombre*, p. 510.

Après ce vers, on lit dans le manuscrit les quatre suivants, qui ne se trouvent pas dans les imprimés :

*Comme il doit careffer les princes de son sang  
Et ceux qui prez de luy tiennent le premier rang.  
Comme les plus experts au regime publique,  
Soit pour l'art militaire ou pour l'art politique.*

169. ... *Ceux dont ie porte le nom*, p. 510.

« Il entend les deux derniers Seigneurs de Langey, & le Cardinal Du-Bellay leur frere. » (*Manchette des imprimés.*)

170. ....*Plus heureux qu'Auguste, & meilleur que Traian*, p. 511.

« La priere que lon faisoit anciennement en faueur des Empe-  
reurs. » (*Manchette des imprimés.*)

171. *Et que continuant ce bon heur d'an en an*, p. 511.

Ce vers se lit ainsi dans le manuscrit :

*Continuant vos iours iusques au centiesme an.*

172. *Il accomplisse en vous l'heureuse prophetie*, p. 511.

« Prophetie touchant le roi moderne en vn vieux liure escript a la main. » (*Manchette du manuscrit.*)

173. *Qui*, p. 511.

Il y a dans les éditions *que*, qui ne donne point de sens satisfaisant.

174. APPENDICE, p. 513.

Nous avons déjà fait entrer dans les *Œuvres* de Joachim Du Bellay plusieurs morceaux qui figuraient dans les éditions originales et qu'Aubert n'a pas jugé utile de conserver. (Voyez t. I, page 67, note a, p. 500, note 58, vers la fin, et t. II, p. 566, note 134). Nous en ajoutons ici en forme d'appendice un certain nombre qui ne trouvaient pas aussi naturellement leur place dans les recueils précédents.

175. LES CENT DISTIQUES DES TROIS SEVRS ANNE, MARGVERITE, IANE... SVR LE TRESPAS DE L'INCOMPARABLE MARGVERITE, ROYNE DE NAVARRE..., p. 513.

Ces distiques font partie d'un recueil dont voici la description bibliographique :

LE  
TOMBEAU

DE MARGUERITE DE VA-  
LOIS ROYNE DE NAVARRE.

Fait premierement en Distiques Latins par les trois Sœurs  
Princesses en Angleterre. Depuis traduits en Grec, Italien,  
& François par plusieurs des excellentz Poëtes de la France.

*Auecques plusieurs Odes, Hymnes, Cantiques, Epi-  
taphes, sur le mesme subiect.*

A Paris.

De l'imprimerie de Michel Fezandat, & Robert Granlon  
au mont S. Hilaire à l'enseigne des Grans lions, & au Palais  
en la boutique de Vincent Sartenas.

1551

AUEC PRIVILEGE DV ROY.

Les trois princesses qui ont composé les distiques sont : « Anne, Marguerite & Jane de Seymour. » Les quatrains par lesquels Du Bellay les a traduits ne portent pas son nom, mais sont précédés des initiales dont il a signé ses premiers ouvrages : I. D. B. A., Antoine de Balf a traduit aussi en quatrains la plupart de ces distiques. On trouvera cette traduction parmi ses œuvres, dans l'édition que nous en publierons. Au nombre des pièces contenues dans ce volume figurent *l'Imitation de l'ode latine de Ian Dorat* (voyez t. I. p. 160) et *les Deux Marguerites*. (Voyez t. II, p. 41.)

176. *Si tu ne fais, viateur,  
A ce tombeau reuerance*, p. 515.

Chacun des distiques latins est suivi d'un distique grec de Dorat, d'un quatrain italien, précédé des initiales I. P. D. M., d'un quatrain français signé des initiales de Du Bellay (I. D. B. A.) et de plusieurs autres imitations; en tête du quatrain qui commence par les deux vers que nous venons de reproduire on a répété, sans doute par erreur, les initiales I. P. D. M.; nous croyons qu'on n'en doit pas moins attribuer ce quatrain français à Du Bellay.

177. *Race des Rois, Sœur & Femme*, p. 521.

Le quatrain de Balf qui traduit le distique latin suit d'ordinaire le quatrain de Du Bellay et est habituellement précédé de son nom; ici deux quatrains français de suite sont précédés des initiales de

Du Bellay; nous pensons toutefois qu'il est peu probable qu'il soit l'auteur des deux versions, nous avons donc cru devoir rejeter la seconde que nous nous contentons de reproduire ici :

*De trois Lys, armes des Rois,  
Son ecusson ell' compose,  
Royale de trois endrois :  
Des Roys Niepce, Sœur, Epouse.*

178. ODE (SVR L'EPITHALAME DE HENRI DE MESME ET DE IANE HENNEQUIN), p. 524.

Cette ode, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Tricotet, si versé dans la connaissance de nos anciens poètes, est tirée d'un petit volume de la bibliothèque de l'Arsenal intitulé : *Epithalame*, qui ne se compose que de 16 feuillets non chiffrés, et ne porte point de date, mais qui appartient à l'année 1552.

179. *Et plus heureux l'hyménée  
De telle vierge d'honneur*, p. 525.

Nous avons reproduit fidèlement le texte, qui prête à deux sens fort différents. On peut entendre soit : *De telle vierge d'honneur*, soit : *De telle vierge donneur*, c'est-à-dire faisant présent, faisant don d'une telle vierge. Cette dernière interprétation nous paraît de beaucoup la meilleure. Nous avons vu dans l'*Olive*, t. I, p. 90, sonnet XVIII, Du Bellay nommer Dieu *le souverain donneur* à cause des biens qu'il nous prodigue.

180. SONET DE IOACHIM DV BELLAI A P. DE RONSARD, p. 525.  
En tête des *Amours*.

181. I. DV BELLAY (A LOYS LE ROY, DIT REGIVS), p. 526.  
En tête du *Symposé de Platon*; voyez t. I, p. 505, note 214.

182. HVICT SONNETZ DE IOACHIM DV BELLAY, p. 526.

Ces huit sonnets, signalés par M. Paulin Paris dans le septième volume des *Manuscrits français*, ont été publiés pour la première fois par M. Anatole de Montaiglon dans l'*Amateur de livres*, en mars 1849, avec un excellent commentaire auquel nous allons faire plus d'un emprunt, et ont ensuite été tirés à part à 50 exemplaires. Ils se trouvent aux folios 268 et suivants du manuscrit du fonds français qui porte actuellement le n° 884.

183. *Et, pour auoir bien sceu vn finge entretenir,  
Vn Ganymede auoir le rouge sur la tefte*, p. 526.

• Il s'agit ici de cet étrange protégé de Jules III, natif de Plaisance ou de Bologne, et qui s'appelait Innocent. Jules, encore cardinal

del Monte, l'avait rencontré dans les rues avec un singe, pris en affection, fait adopter par son frère Ramdoul del Monte, et, le 30 mai 1550, trois mois à peine avant son élévation, il fit de lui, à dix-sept ans, un cardinal, auquel le peuple conserva le nom qu'il lui avait déjà donné, celui de *Sinista*. Quant à l'appellation de Ganymède, un passage de Sicidan, cité dans Bayle (note D), montre que c'était alors l'opinion commune : « *Rome fama erat, & libellis quoque conscriptum fuit à Ione Ganymedem foveri, licet deformem ; sed nec ipse pontifex ad reliquos cardinales dissimulare, & per locum fertur aliquando commemorare, quam sit lascivus adolescens & importunus.* » (*Huit sonnets de Joachim Du Bellay... publiés par M. Anatole de Montaiglon*, p. 8 et 9.)

184. *Le fu iadis Hercule*, p. 528.

La statue de Pasquin, dans laquelle on s'accorde maintenant à reconnaître le reste d'un groupe représentant Ajax emportant le corps de Patrocle, passait alors pour un Hercule lançant Lychas à la mer.

185. V, p. 528.

Ce sonnet est la traduction de la pièce suivante, qui se trouve au folio 48 des *Poemata*, dans la série intitulée *Tumuli* :

MARCELLI II, PONT. MAX. ET IVLII III.

*Vt qui conatur rapidas extinguere flammās,  
Sæpe solet mediis ipse perire rogis,  
Sic veteres Iuli cupiens purgare cloacas  
Marcellus, diro tactus odore periit.*

Marcel est mort le 1<sup>er</sup> mai 1555, Paul IV a été élu le 23 ; c'est entre ces deux dates que se placent ces vers.

186. VI, p. 529.

Caraccioli, à qui Du Bellay s'adresse ici, est ce prince de Melphe à qui il a consacré une ode (voyez ci-dessus, p. 88). Il était évêque de Troyes et fils de Caraccioli, fait maréchal de France en 1545. On trouve dans les *Poemata* de Du Bellay (fol. 23, verso) une pièce intitulée : *In laudem Caracioli Treccarum antistitis*, ensuite vient celle que nous allons reproduire ; c'est l'original du VI<sup>e</sup> sonnet :

AD EYVDEM, IN COMPARATIONEM IVLII III ET PAULI IIII. PP. MM.

*Dum bello pacem opponis, placidumque furenti  
Neptunum, & viduo florida rura solo,  
Mars fremit, vnda furit, densatur frigore Tellus,  
Pax redit, vnda filet, soluitur acris hyems.  
Hæc facis, Antoni, Paulum dum opponis Iulo,*

*Lætaque funestis tempora temporibus.  
Non alio infamis damnari Iulius ore,  
Non alio Paulus debuit ore cani.*

187. .... Celluy qui fut de la Terre & de l'Onde  
Le Tonnerre & l'effroy..., p. 529.

Charles-Quint.

188. ...Que dirons-nous de cest autre vieillard, p. 529.

Paul IV.

189. IOACH. DV BELLAY, ANGEVIN (A IAQVES GREVIN), p. 530.

Ce sonnet a paru en tête de l'*Olimpe de Iaques Greuin...* Paris, R. Estienne, M.D.LX, in-8. Le permis d'imprimer est du 23 novembre 1559.

190. LETTRES DE IOACHIM DV BELLAY. AV CARDINAL DV BELLAY, p. 531.

Ces lettres se trouvent dans un manuscrit de la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, ainsi décrit au tome II p. 24, du *Catalogue des manuscrits des bibliothèques des départements*, publié par ordre du ministre de l'Instruction publique : *Lettres latines et françoises de Jean Du Bellay, cardinal et evesque de Paris, ou qui luy ont été écrites par diverses personnes, copiées par M. Jean Bouhier, con<sup>st</sup> au parlement de Dijon*. Ms. de la biblioth. de M. le Prés. Bouhier. B. 90. MDCCXXI.

M. Revillout, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, a fait une étude approfondie de ce manuscrit et y a trouvé les éléments d'un intéressant mémoire intitulé : *Quelques mois de la vie de Joachim Du Bellay*, qui a été lu dans la séance annuelle du Comité des travaux historiques. Ces lettres s'y trouvaient parmi les pièces justificatives. Non-seulement M. Revillout nous a autorisé à en prendre copie, mais il a bien voulu revoir les épreuves sur le manuscrit du président Bouhier, de telle sorte que c'est uniquement à son inépuisable obligeance que nos lecteurs sont redevables de ces pages curieuses des œuvres de Du Bellay, qui jettent un jour si vif et si inattendu sur la cause de ses chagrins, dont nous n'avions eu jusqu'ici que le retentissement poétique. Est-il besoin d'ajouter que nous sommes heureux de remercier ici le savant qui nous a communiqué avec un si aimable empressement le résultat de ses patientes recherches ? La copie du président semble défectueuse en quelques endroits ; çà et là il a paru indispensable de suppléer un mot omis ; nous avons eu soin de placer ces additions entre parenthèses, et de ne rien modifier sans en avertir.

191. *L'extrait de laditte Epître qđ imprimé auueuant de quelques miennes œuvres latines*, p. 533.

Cet extrait se trouve en tête du volume intitulé : *Joachimi Bellati Andini poematum libri quatuor... Parisiis, Apud Federicum Morellum...* M.D.LVIII, in-4°. Nous reproduisons en entier ce morceau, en attirant particulièrement l'attention du lecteur sur les dernières lignes, qui sont curieuses quand on les rapproche de la lettre de Du Bellay au cardinal :

EX QVADAM EPISTOLA FRANCISCI OLIVARI Gall. Nomophylaci ad I. Morellum Ebrodunens.

Hospitali Epistolam legi. De qua nil aliud dicam, quàm, quòd, vel sine titulo, anchoram suam referat : & bis mille aliis intermixta, non me fallere queat. Perlecliam seposui, per ocium subinde releclura, cùm mulla, simul ac Philosophiæ indulgere iuuabit. Bellaii poemata, mihi post tuum discessum, ter, quater releclia, semper magis ac magis allebescunt. Quanquam sunt in iis nonnulla quæ me fugiunt, quòd scilicet, res ipsas non capio. Nescio quid ille Græcè vel Latine præstare queat : hoc vnum sclo, qualia scribit, nisi ala eo præstari non posse, qui sit varia ac multiplici eruditione, iudicio autem perelegante perpolitus. Nam selectissimum illum Gallicæ dictionis nitorem, ac perpetuam quandam in illa lingua gratiam, qui talem vel polliceatur, vel iam iam reipsa præstet, nondum mihi quemquam hæcenus legere contigit. Tu hunc meo nomine plurimum saluere iubebis. Opto homini fortunam tali ingenio dignam. Nam vel inuita illa, clarus atque illustis evadet. Quòd si fortunæ nihil accesserit, certè illius ipsius magno probro, vel potius ingenti summatum virorum pudori futurum est. Benè vale. Ex Leonuillano nostro, quarto Cal. Septembr. M.D.LVIII.

192. *Ce que dit Martial en vne sienne epistre*, p. 533.

« Absit a jocorum nostrorum simplicitate malignus interpretas... Improbe facit, qui in alieno libro ingeniosus est. » (Martialis epigr. lib. I. Epist. ad lect.)

193. *Mesmement au sonnet que l'ay aussi encloz cy dedans auquel en parlant apertement de vous & non par metaphore ou allegorie*, p. 534.

Il y a évidemment ici une lacune ; quant au sonnet dont il est question, c'est le XLIX<sup>e</sup> des *Regrets*. Voyez ci-dessus, p. 191.

194. *Ce qui m'a fait ainsi toucher les Caraffes en quelque endroit*, p. 535.

Voyez sur les Caraffe, dans les *Regrets*, sonnet CIII, p. 218, et, sonnet CV, p. 219.

195. *Encores que Democrite excludat sanos Helicone poetas* p. 535.

Souvenir de ce passage de l'*Art poétique* d'Horace (vers 295) :

*Ingenium misera quia fortunatius arte  
Credit, et excludit sanos Helicone poetas  
Democritus ; bona pars non vngues ponere curat.*

196. *Je ne veux point faire du Theatin*, p. 537.

Allusion à la conduite du pape Paul IV, ancien général des Théatins. Voyez *Œuvres complètes* d'Estienne de la Boétie, publiées par M. Léon Feugère, 1846, p. 380. (Note de M. Revillout.)

197. AV SIEVR IEHAN MOREL, AMBRVNOIS, p. 541.

Les quatre lettres qui suivent sont, comme les précédentes, tirées du manuscrit de Bouhier ; elles y sont réunies et viennent après une lettre de Joachim au cardinal ; elles ne portent pas de date. Le nom du destinataire n'est pas indiqué, mais M. Revillout a conclu, avec beaucoup de vraisemblance, des qualités de frère, serviteur et ami qui précèdent la signature, que c'est à Morel qu'elles sont adressées.

198. *Noftra damus cum verba damus, nam fallere nostrum est,  
Et cum vestra damus, nil nisi nostra damus*, p. 542.

Ces vers, qui ont été attribués à Jodelle et à Bèze, se trouvent, sous la forme suivante, dans les *Allusiones* de Charles Vtenhove.

*Nostradamus cum falsa damus, nam fallere nostrum est,  
Et cum falsa damus, nil nisi nostra damus.*

199. *Vne coppie de la tranlation de l'Epistre de Monsr de Lhospital*, p. 542.

Voyez ci-dessus, p. 477, et p. 576, note 191, le commencement de la lettre du chancelier Olivier.

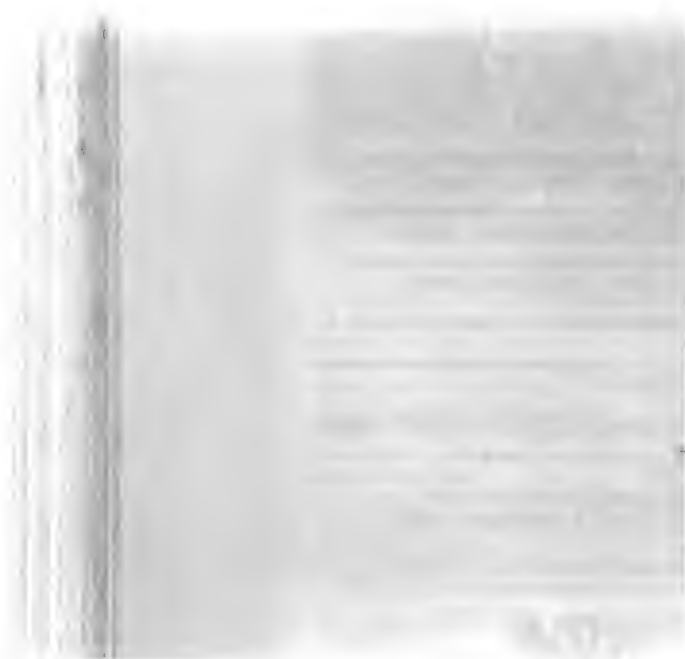
200. *Quant a la Royne regnante, l'Epistre en fait affés mention*, p. 543.

Voyez ci-dessus, p. 486 :

*Que Dieu puisse allonger la vie de cent ans  
A ta Mere, à ta Femme. & donne pareil temps  
A ta Tante...*









## TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

	Pages.
<b>DIVERS POEMES, PARTIE INVENTIONS, PARTIE TRADUCTIONS.</b>	
La complainte du defesperé. . . . .	1
Hymne chrestien. . . . .	15
La monomachie de Daud & de Goliath. . . . .	20
Ode au reuerendiss. Cardinal du Bellay. . . . .	26
La lyre chrestienne. . . . .	30
Discours sur la louange de la vertu & sur les diuers erreurs des hommes. A Salm. Macrin. .	35
Les deux Marguerites. . . . .	41
Ode au seigneur des Essars sur le discours de son Amadis. . . . .	45
Au seigneur Rob. de la Haye pour estrene. . . .	54
Estrene à D. M. de la Haye . . . . .	56
Ode pastorale à Bertrand Bergier de Montembeuf, natif de Poitiers, poete bedonniqbouffon- nique. . . . .	57
A Salm. Macrin. . . . .	59
XIII sonnetz de l'honneste amour. . . . .	60

Le poëte courtois . . . . .	
A Phœbus . . . . .	
Sonnet . . . . .	
Sur le pape de Paul III. . . . .	
La nymphe dormant à la fontaine de pape Jules III. . . . .	
Elle même après la mort du pape. . . . .	
Des feux de joye faicts à Rome l'an 1554. . . . .	
Hymne de santé au seigneur Rob. de la Haye. . . . .	
Ode au prince de Melphé diuisee en treze pauses.	
A madame Diane de Poitiers, duchesse de Va- lentinois. . . . .	
A elle encores . . . . .	
Sonnet. . . . .	
A ladicte dame. . . . .	
En la personne de ladicte dame. . . . .	
Chançon. . . . .	
Chançon pour M. la mareschale de S. A. . . . .	
Responße faicte par la Royné de Nauarre . . . . .	
A Pierre de Ronfard. . . . .	
Les amours de I. Du Bellay. . . . .	
Au seigneur de L'hospital. . . . .	
De Monsieur du Lyon, conf. en parlement . . . . .	
A Monsieur Chartier, iurisc. parisien. . . . .	
A Monsieur Tyraqueau, conf. en parlement. . . . .	
Au seigneur de Ranconnet. . . . .	
Au seign. de Brynon, m. des req. de l'host. . . . .	
Au seign. Aubery, l. ciuil au Chast. . . . .	
A Monsieur du-Val. E. de Sees. . . . .	
A Monsieur de Morel, Ambr. . . . .	
A P. de Ronfard. . . . .	
A P. Paschal, tholos. . . . .	
A Est. Iodelle . . . . .	
A I. A. de Baif . . . . .	
Au conte d'Alcinois. . . . .	
A M. Le Sçue, Lyonnois . . . . .	

A P. de Thyard & G. des Autelz. . . . .	144
Les tragiques regrets de Charles V, empereur. .	144
Complainte sur la mort du duc Horace Farnaize.	149
Du mesme encores. . . . .	155
Sur la mort du seigneur Leon Strozzi. . . . .	155
Sur la mort de la feign. Syluia Mirandola . . . .	156
Epitaphe de madame l'abesse de Caen, Sœur de Monsieur le Cardinal de Chastillon. . . . .	157
Autre epitaphe. . . . .	158
Sur la mort du seigneur d'Essé. . . . .	158
Sur la mort du seigneur de Dampierre . . . . .	159
Sur la mort du seigneur de Piéne. . . . .	160
Sur la mort du viconte de Brezé. . . . .	160
Du ieune Mongé . . . . .	161
Sur la mort de la ieunesse françoise. . . . .	162
 LES REGRETS ET AVTRES ŒUVRES POETIQUES. . .	163
Ad lectorem . . . . .	163
A Monsieur d'Auanfon, Conseillier du Roy en son priué Confeil. . . . .	163
A son liure . . . . .	166
Les Regrets. . . . .	167
Sonnet d'un quidam contre un des precedents qui se commence : <i>Je les ay veus, Bizet.</i> . . . .	259
Responſe de l'autheur au-dict sonnet . . . . .	259
Autres. . . . .	260-262
 LE PREMIER LIVRE DES ANTIQVITEZ DE ROME. . .	263
Au Roy. . . . .	263
Songe. . . . .	280
Au Roy. . . . .	287
A la Royne. . . . .	288
 DIVERS IEUX RVSTIQUES ET AVTRES ŒUVRES POE- TIQUES. . . . .	289

Au lecteur . . . . .	1
A Monsieur Duthier, conseiller du Roy & secrétaire d'Estat. . . . .	1
Le Moretum de Virgile. . . . .	1

*Vœux rustiques du latin de Naugerius.*

A Ceres. . . . .	1
D'un vanneur de ble, aux vents. . . . .	1
A Ceres, à Bacchus & à Pales. . . . .	1
Sur le même sujet. . . . .	1
D'un berger, à Pan . . . . .	1
D'un chasseur. . . . .	1
D'un vigneron, à Bacchus . . . . .	1
De deux amans, à Venus. . . . .	1
D'une nymphe, à Diane . . . . .	1
Epitaphe d'un chien. . . . .	3
A Venus . . . . .	3
Estrene d'un tableau. . . . .	3
Villanelle. . . . .	3
Le combat d'Hercule & d'Acheloys, d'Ovide . . . . .	3
Chant de l'amour & du printemps. . . . .	3
Chant de l'amour & de l'hiver. . . . .	3
De sa peine & des beautés de sa dame. . . . .	3
A Oliuier de Magni, sur les perfections de sa dame. . . . .	3
Contre les Petrarquistes. . . . .	3
Elegie d'amour. . . . .	3
Chançon. . . . .	3
Bayser. . . . .	3
Autre bayser. . . . .	3
Complainte des satyres aux nymphes. Du Bembe. . . . .	3
Sur un chapelet de roses. Du Bembe. . . . .	3
Epitaphe d'un petit chien. . . . .	3
Epitaphe d'un chat. . . . .	3
Epitaphe de l'abbé Bonnet . . . . .	3
A Bertran Bergier, poète dithyrambique . . . . .	3

Epitaphe d'un flambeau. . . . .	366
Contre vne vieille. . . . .	369
Elegie amoureuse. . . . .	372
La courtisane repentie, du latin de P. Gillebert. . . . .	374
La contre-repentie, du mesme Gillebert. . . . .	378
La vieille courtisane. . . . .	382
Metamorphose d'une rose. . . . .	398
Hymne de la furdité. A. P. de Ronfard, Vand . . . . .	399
Epitaphe du passereau de madame Marguerite. . . . .	406
Satyre de maître Pierre du Cuignet, sur la Petromachie de l'Vniuersité de Paris. . . . .	408
Probleme. . . . .	417
Epigramme pastoral. . . . .	418
A l. Ant. de Balf. Sonnet. . . . .	419

EPITHALAME SUR LE MARIAGE DE TRESILLVSTRE PRINCE PHILIBERT EMANVEL, DVC DE SAVOYE, ET TRESILLVSTRE PRINCESSE MARGVERITE DE FRANCE, SEVR VNIQVE DV ROY ET DVCHESSE DE BERRY. . . . .	421
--	-----

Au lecteur. . . . .	421
Epithalame. . . . .	422
I. du Bellay. (Sonnet). . . . .	439

ENTREPRISE DV ROY-DAVLPHIN FOVR LE TOVRNOY SOVBZ LE NOM DES CHEVALIERS ADVANTEVREUX . . . . .	441
--	-----

A la Royne & aux dames. . . . .	441
Entreprise de Monsieur de Lorraine. Aux dames. . . . .	448
INSCRIPTIONS . . . . .	450
Le Roy treschrestien. . . . .	450
La Royne treschrest. . . . .	451
Le Roy Catholique. . . . .	452
La Royne Catholique. . . . .	452
Le Roy-Daulphin. . . . .	453
La Royne-Daulphine. . . . .	454
Monsieur de Sauoye. . . . .	455

Madame de Savoie. . . . .	
Monsieur de Lorraine. . . . .	
Madame de Lorraine. . . . .	
Madame de Lorraine la douairière. . . . .	
Mess. Card. de Lorraine & duc de Guise. . . . .	
Sur la paix & sur les mariages. . . . .	
Au Roy. . . . .	
A la Royne Daulphine. . . . .	
Au Roy. . . . .	
L'imprimeur au lecteur. . . . .	

#### LE TOMBEAU DU TRÈSCHRESTIEN ROY HENRY II.

A l'ombre de Henry. . . . .	
Epitaphe du mesme par ledict du Bellay. . . . .	
Du mesme. . . . .	
Du mesme encores. . . . .	
Lettre du mesme auteur au sieur Jehan Mor Ambrunois. . . . .	
Le tombeau de M. Antoine Minard, President. . . . .	

DISCOURS AU ROY contenant vne briefue & sa taire instruction pour bien & heureusement regner... Escrypt... en vers latins... par mess Michel de l'Hospital... &... mis en vers françoys par I. du Bellay. . . . .	
A Monseigneur... Charles cardinal de Lorraine Epigramme de Messire Michel de l'Hospital. Discours au Roy. . . . .	

AMPLE DISCOURS AU ROY sur le faict des qua Estats du royaume de France. . . . .	
A... monseigneur le... Cardinal de Lorraine. . . . .	
Discours au Roy sur le faict de ses quatre Estats généraux. . . . .	

APPENDICE. . . . .	
--------------------	--

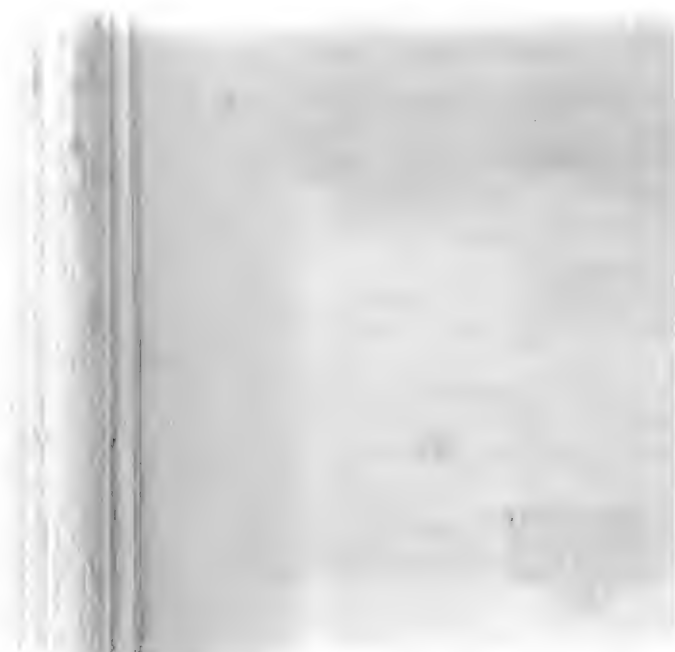
---

Les cent distiques des trois sœurs Anne, Marguerite, Jane... sur le trépas de l'incomparable Marguerite, royne de Nauarre . . . . .	513
Ode (sur l'épithalame de Henri de Mesme & de Jane Hennequin) . . . . .	524
Sonet de Ioachim du Bellai à P. de Ronsard. . .	525
I. Du Bellay (à Loys le Roy, dit Régus). . . .	526
Huit sonnets de Ioachim du Bellay. . . . .	530
Ioach. du Bellay, Angevin (à Jacques Greuin. . .	528
LETTRES DE IOACHIM DU BELLAY. . . . .	531
Au Cardinal du Bellay. . . . .	531
Au Sieur Jehan Morel, ambrunois . . . . .	541
Notes. . . . .	545

FIN DE LA TABLE.







*Achevé d'imprimer*

LE DIX OCTOBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-SEPT

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE.

A PARIS



